

SPICILEGIUM HISTORICUM
CONGREGATIONIS SSMI REDEMPTORIS
ANNUS LII 2004 FASC. 2

STUDIA

SHCSR 52 (2004) 255-355

JEAN BECO, C.Ss.R.

VLADIMIR PETCHERIN (1807-1885)
OU UN COSAQUE EN LIBERTÉ

À cinq reprises, dans les pages du *Spicilegium*, le P. Andreas Sampers (1915-1998) a abordé le personnage – ô combien énigmatique – du Père Vladimir Petcherin:

*Vladimir Sergejewitsch Pecherin (1807-1885). Dokumente im Generalarchiv der Redemptoristen aus den Jahren 1840-1854*¹.

*Vladimir Sergejewitsch Pecherin (1807-1885). Seine Briefe aus den Jahren 1845-1850 an P. Hieronim Kajsiewicz CR*².

*Vladimir Sergejewitsch Pecherin (1807-1885). Dokumente im Generalarchiv der Redemptoristen aus den Jahren 1855-1859*³.

*Vladimir Sergejewitsch Pecherin (1807-1885). Sein Austritt aus der Kongregation des Allerheiligsten Erlösers (Redemptoristen) 1861*⁴.

En outre: *Two recent publications concerning Father Vladimir Pecherin*⁵.

L'intérêt de Sampers pour Petcherin commence vers les années 1960.

¹ SHCSR 22 (1974) 3-52.

² SHCSR 22 (1974) 255-271.

³ SHCSR 21 (1973) 329-360.

⁴ SHCSR 21 (1973) 165-197.

⁵ SHCSR 28 (1980) 237-241.

Mais dans une note qu'il a laissée aux AGHR *Fds Petcherin*, il dit avoir rencontré pour la première fois un grand spécialiste de ce personnage, M. Eóin McaWhite à Wassenaar, près de La Haye, le 17 août 1969. Comme nous allons croiser ce dernier plusieurs fois dans cet article, il nous paraît utile de le situer plus précisément. Tâche facile puisque lui-même à dressé son *curriculum vitae*⁶.

Eóin MacWhite est né à Genève en Suisse le 7 septembre 1923 où son père était Représentant permanent à la Ligue des Nations. École primaire et secondaire aux États-Unis et au collège St Vincent à Castleknock (Dublin). En 1943, *Bachelor of Arts* (Études Celtiques) à l'University College, Dublin. 1944, puis *Master of Arts* en archéologie préhistorique. De 1945 à 1947 il est à l'Université de Madrid pour un doctorat en Philosophie et Lettres espagnoles. En 1956, membre de la *Royal Irish Academy*.

En 1947, il entre dans la carrière diplomatique: on le retrouve à Londres, Rome, Berne, Paris, Canberra. Ambassadeur en Australie, Nouvelle-Zélande, aux Pays-Bas (depuis 1967) et au Danemark. En mai 1952, a épousé Kathleen Kenny, dont naîtront trois garçons et trois filles.

MacWhite commence à étudier sérieusement la langue russe en 1958 et s'intéresse à ce que les Russes ont écrit au sujet de l'histoire et de la littérature irlandaises. Ce faisant, il croise naturellement plusieurs fois le nom de Petcherin et des Rédemptoristes, ce qui l'amène à rencontrer d'abord le P. Bernard van Schaick C.Ss.R. (1912-1985), et par lui notre archiviste historien le P. A. Sampers.

Commence alors une intense correspondance entre McWhite et Sampers, chacun éclairant l'autre sur les divers aspects de la vie de Petcherin, sur les gens qu'il a rencontrés, les dates de sa vie, ses diverses fonctions en Russie et dans la Congrégation etc. Correspondance qui hélas! prend fin brusquement par la mort inopinée dans un accident de la route de MacWhite survenu à Wassenaar le 31 juillet 1972.

Cependant muni de toutes les informations nécessaires, MacWhite avait eu le temps de publier deux articles sur Petcherin dans la revue *Studies*⁷ avec l'intention ferme de publier une étude plus étendue encore pour notre *Spicilegium Historicum*. Ce qui ne se fera malheureusement pas, mais huit ans plus tard, reprenant le manuscrit de MacWhite, P. J. O'Meara publiera

⁶ Lettre de E. MacWhite à A. Sampers du 3 mai 1972. AGHR *Fds Petcherin*.

⁷ Eóin MACWHITE, *Vladimir Pecherin 1807-1885: First Chaplain of the Mater Hospital, Dublin and the First Russian political Émigré*, dans *Studies* LX, n° 239-240 (1971) 295-310 et LXI, n°241 (1972) 23-40.

cette étude à Dublin⁸.

Les «Mémoires» de Petcherin

Jusqu'à cette époque, quantité d'articles et d'études avaient déjà paru sur Petcherin tant en Russie qu'en Occident, et depuis longtemps tous les auteurs exprimaient le désir de voir publier ses *Mémoires* intégralement et surtout de les traduire du russe dans une langue occidentale. L'histoire du manuscrit de Petcherin est compliquée. Petcherin semble avoir envoyé son texte à l'ami Fédor Tchijov⁹. À la mort de celui-ci, ces papiers furent découverts par Stasyulevitch – éditeur du journal *Vestnik Evropy* – puis ils sont tombés dans les mains d'un certain Lemke, pour aboutir chez le premier qui, semble-t-il, réussit à publier en 1915 une partie du texte russe: M.O. Gershenzon¹⁰ – déjà auteur d'une biographie de Petcherin¹¹ – qui plus tard trouva un autre fragment des *Mémoires* dans les papiers de Tchijov, mais il n'eut pas le temps de publier l'ensemble. C'est finalement Lev Bor. Kamenev¹² qui en 1932 publia la totalité¹³. La totalité? il semble bien que non, MacWhite signale dans une note¹⁴ les portions manquantes à l'édition de Kamenev. Il faudra donc attendre 1989 pour voir apparaître enfin la première édition complète de l'autobiographie de Petcherin, grâce à S. L. Tchernov¹⁵. La censure qui régnait en Russie du temps des tsars (et après) fut un autre élément qui a joué contre une publication pure et simple.

Qu'en est-il des traductions? Curieusement il semble bien qu'avant 1970, il n'en existait aucune. C'est MacWhite qui eut l'intention de traduire

⁸ Eóin MACWHITE, *Towards a Biography of Father Vladimir S. Pecherin (1807-1885). A Progress Report and bibliography*, publié par P.J. O'Meara dans *Proceedings of the Royal Irish Academy*, Dublin 1980; [cité désormais: MACWHITE, *Towards a Biography*]. Sampers en fait la recension dans *SHCSR* 28 (1980) 238-241.

⁹ Fedor V. Tchijov ou Чижев (1811-1877), ami de Petcherin. P. SCHEIBERT, *Über einige neue Briefe von Vl. Pecherin 1867-1873*, dans *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas*, München 1960, 8, 1, 70-78; Angelo TAMBORRA, *Vl. S. Petcherin. Da mazziniano a religioso populista*, dans *Rassegna Storica del Risorgimento* 72 (1985) 7.

¹⁰ Publié dans *Russkie Propilei* I (1915) 102-157. Michael Osip. GERSHENZON ou ГЕРШЕНЗОН (Kushynev 1869-Moscou 1925). Auteur, philosophe, historien. *Russkie Pisateli, 1800-1917*, Moscou 1989, I, 555-557.

¹¹ M. GERSHENZON, *Jhizn' V.S. Pecherina*, [= Vie de Petcherin], Moscow 1908, 318 p. L'édition de 1910 n'a que 220 p.

¹² L. B. Kamenev (en fait: Rosenfeld), écrivain, essayiste russe. Exécuté en 1936. *SHCSR* 21 (1973) 356, n. 68.

¹³ L. B. KAMENEV, *Pecherin Zamogil'nye zapiski* [Petcherin: Mémoires d'outre-tombe], Kalinin 1932. Désormais cité: Éd. Kamenev.

¹⁴ MACWHITE, *Towards a Biography*, 151, n. 227.

¹⁵ Édition que nous n'avons pas eue en mains.

Petcherin du russe en anglais. Son travail semblait déjà fort avancé l'année de son décès (1972), car régulièrement il envoyait des chapitres déjà traduits au P. Sampers qui complétait les notes concernant la vie de Petcherin chez les Rédemptoristes. C'est ainsi que nos Archives Centrales conservent des fragments de cette traduction et de précieuses notes. Mais il faudra encore attendre vingt ans pour que ces *Mémoires* trouvent enfin un autre traducteur. Ce sera l'œuvre de Tom Eekman¹⁶ qui, en suivant l'édition Kamenev, publie en 1990 sa traduction néerlandaise sous le titre *Van Over het Graf*, littéralement «d'au-delà de la tombe»¹⁷. Notons que Petcherin n'a pas donné de nom à son manuscrit, mais une des sections [34]¹⁸ porte le sous-titre: *Mémoires d'outre-tombe*, claire allusion à l'œuvre de François-René de Chateaubriand parue en 1848-1850.

Il serait vain de chercher dans les *Mémoires* un ordre chronologique ou même logique. L'auteur lui-même souligne qu'il écrira à *bâtons rompus* [31] sans se soucier de cohérence. Dès qu'il peut faire une digression, il la fait avec jubilation, laissant libre cours à sa fantaisie, à la joie de ses lecteurs. Aussi croyons-nous utile de remettre un peu d'ordre dans le fil des événements.

D'abord pour la clarté, voici l'ordre des sections:

- Lettre introductive (éd. Kamenev, 15)
- [01] 1812. Mes premiers souvenirs (éd. Kamenev, 15-16)
- [02] 1815. Odessa. Les casernes (éd. Kamenev, 16-18)
- [03] L'éveil (éd. Kamenev, 18-19)
- [04] Du Mont Pincio à Rome (éd. Kamenev, 19)
- [05] Souhais pour un monde meilleur (éd. Kamenev, 20)
- [06] Mon roman (éd. Kamenev, 20-30)
- [07] Père et mère (éd. Kamenev, 30-32)
- [08] 1823-1825 (éd. Kamenev, 32-37)
- [09] Un épisode à Saint-Pétersbourg (1830-1833) (éd. Kamenev, 37-43)
- [10] Fuite de Zurich (éd. Kamenev, 43-48)
- [11] Le voyage vers Metz et ce qui s'en suivit (éd. Kamenev, 48-51)

¹⁶ Tom Eekman né en 1923 à Middelharnis en Hollande. Professeur de langues slaves aux États-Unis. En 1981 a obtenu le Prix littéraire Nijhoff. Connu surtout par ses nombreuses traductions. (Informations sur le Net).

¹⁷ Vladimir Petsjerin. «*Van Over het Graf*», uit het Russisch vertaald, geannoteerd en van een nawoord voorzien door Tom EEKMAN, Amsterdam 1990.

¹⁸ Le manuscrit n'a ni titre, ni division chiffrée, seulement des sous-titres qui indiquent clairement les divisions. Pour la facilité, nous avons donné des n° aux sections, de [1] à [37].

- [12] Quelques jours avant mon séjour à Zurich (éd. Kamenev, 52-54)
- [13] Le voyage de Metz à Liège (éd. Kamenev, 55-59)
- [14] Liège (éd. Kamenev, 59-63)
- [15] Un apôtre du communisme et «la conspiration de Babeuf» (éd. Kamenev, 63-68)
- [16] Le capitaine Fiott et son valet (éd. Kamenev, 68-78)
- [17] McNally and Co (éd. Kamenev, 79-81)
- [18] Le tournant (éd. Kamenev, 81-86)
- [19] Sans issue! (éd. Kamenev, 87-96)
- [20] Fourdrin. Lecointe. Potocki (éd. Kamenev, 96-104)
- [21] Légende du moine et du démon (éd. Kamenev, 104-107)
- [22] George Sand. (Jules) Michelet. Religion saint-simonienne (éd. Kamenev, 107-115)
- [23] Peur de la Russie. Le roman de la vie (éd. Kamenev, 115-121)
- [24] Désert et liberté (éd. Kamenev, 122-129)
- [25] Liège (1838-1840) (éd. Kamenev, 129-133)
- [26] Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la vérité!!! (éd. Kamenev, 133-135)
- [27] Liège (1840) (éd. Kamenev, 135-141)
- [28] Admission chez les Rédemptoristes (éd. Kamenev, 141-146)
- [29] Le noviciat (1840-1841) (éd. Kamenev, 146-150)
- [30] Le pape de Rome et le général russe von Berg (éd. Kamenev, 151-156)
- [31] Mon premier sermon (éd. Kamenev, 156-157)
- [32] Mon transfert en Angleterre (éd. Kamenev, 158-162)
- [33] Falmouth (éd. Kamenev, 162-165)
- [34] Les mémoires d'outre-tombe de V.S. Petcherin (éd. Kamenev, 165-170)
- [35] Falmouth (1845-1848) (éd. Kamenev, 170-176)
- [36] Londres (éd. Kamenev, 176-178)
- [37] Londres. De mai à août 1848. (éd. Kamenev, 179-184)

Histoire d'une vie

Grâce aux travaux consacrés à Petcherin, grâce aussi aux Chroniques rédemptoristes des Provinces belge, hollandaise et anglaise, aux chroniques locales des diverses maisons où Petcherin a séjourné (Liège, St-Trond, Wittem, Bruges, Falmouth, Clapham, Limerick, Sant'Alfonso à Rome), aux chroniques des Travaux Apostoliques en Angleterre et en Irlande, à celles des Moniales Rédemptoristines de Bruges et des Sœurs de Notre-Dame de Namur établies en Cornouailles; grâce évidemment aux *Mémoires* elles-

mêmes et aux journaux de l'époque ainsi qu'aux lettres que nous avons conservées de l'auteur, on peut se faire une idée précise de ce que fut la vie peu ordinaire de ce «*cosaque en liberté*»¹⁹.

1807, le 27 juin: naissance à Dymarka près de Kiew. Son père, Sergei Panteleimonovich est un petit propriétaire terrien et officier de l'armée russe. Sa mère: Pélagie Petrovna Simonovskaya, fille d'un Conseiller d'État. Éducation mixte: tuteurs privés et école secondaire à Kiew.

1825. À Saint-Pétersbourg, simple employé de l'Etat.

1829. Commence de sérieuses études universitaires à Moscou.

1831. Devient *Candidat*. Bibliothécaire, assistant. Aide le Baron Rozenkampf²⁰ à publier un Code de Droit Canon. Traduit des poèmes de Schiller.

1833, mars. Envoyé à Berlin pour compléter ses études.

1834, août-septembre. Voyage en Allemagne, Autriche, Suisse et Italie.

1835. Nommé Professeur extraordinaire de grec à l'Université de Moscou, après avoir obtenu son Doctorat. Commence sa carrière avec succès.

1836, le 23 juin. Sous un prétexte, il quitte la Russie pour toujours et arrive à Bâle. Ce n'est qu'en décembre que les autorités académiques comprennent qu'il ne reviendra plus dans son pays. De Bâle il se rend à Lugano où il rencontre le groupe d'Italiens révolutionnaires qui ont dû fuir leur pays pour échapper à la prison. On le retrouve un peu plus tard à Zurich, où il survit en donnant des leçons particulières.

1838, mai. Quitte Zurich et via Bâle, Altkirch, Giromagny, Belfort, Epinal, Nancy, Pont-à-Mousson, Metz et Arlon, il arrive à Bastogne dans les Ardennes belges. Il veut gagner Bruxelles via Namur, mais on lui conseille de passer par Liège. C'est le tournant de sa vie.

1838, 14 juin. Arrive à Liège et s'installe d'abord à l'auberge *Au Coq*, puis en pension chez Madame Joarisse. Se fait des amis tels Fourdrin l'écrivain et Lecointe, étudiant en médecine, tous deux républicains, révolutionnaires et socialistes. Vit de petits métiers: secrétaire du capitaine Fiott, vendeur de cirage anglais, précepteur des gamins du cabaretier.

1840, suit à l'église St Paul des conférences données par le Rédempto-

¹⁹ C'est Petcherin lui-même qui, par trois fois, se nomme ainsi, cfr sections [18] *Le tournant*, [24] *Désert et liberté* et [28] *Admission chez les Rédemptoristes*.

²⁰ Le Baron Gustav A. Rozenkampf ou Розенкамф (Liflandja 1764-1832), juriste à Moscou. Est mort dans une extrême pauvreté. Éd. Kamenev n. 3, p. 38; *Russkij Biografičeskij Slovar*, St-Pétersbourg 1913, XVI, 365-371.

riste Charles Manvuisse²¹ et décide de passer de l'Orthodoxie à l'Église catholique.

19 juillet: acte d'abjuration devant Manvuisse.

15 octobre, admis par le Vicaire Général Passerat²² en personne, il prend l'habit des Rédemptoristes à Saint-Trond et commence son noviciat sous la direction de Léopold Ottmann²³.

1841, le 26 septembre, prononce ses vœux à Saint-Trond.

1842, le 3 juillet, est tonsuré et reçoit les Ordres Mineurs (par Mgr Paredis de Roermond).

1843, le 3 septembre: ordonné sous-diacre; le 8 septembre, diacre et le 10 septembre, prêtre (par Mgr Charles de Mercy-Argenteau de Liège)²⁴.

À ce moment Petcherin entame sa brève carrière de professeur au studentat rédemptoriste de Wittem.

1844: de septembre à décembre, réside à Bruges et donne des conférences aux Moniales Rédemptoristines. Prêche en l'église St-Jacques et aux *Dames anglaises*. Entre-temps, se rend à Paris où il a peut-être rencontré le nonce Fornari qui le désirait pour les catholiques russes²⁵.

1845, envoyé par le P. Held²⁶ en Angleterre, le 1^{er} janvier, il débarque

²¹ Le prêtre Lorrain Charles Manvuisse (Vic-sur-Seille 1801), prêtre de Metz en 1825 et profès rédemptoriste à Saint-Trond en 1836, *Chronicæ Provinciae et Collegiorum Provinciae Belgicae*, Bruxelles 1865, voll. I-VIII. Chroniques manuscrites, huit volumes à la fois aux Archives CSsR de la Province Flandrica et aux AGHR, [désormais cité: *ChPCprB*] I, 155. Recteur à Tournai en octobre 1842, *ChPCprB* II, 12. Quitte la Belgique en mai 1844 pour fonder Rosières en Lorraine, *ChPCprB* II, 116. Dispensé des vœux en 1848. [Décédé en janvier 1850 à Croix Mare]. (*Chroniques locales de St-Nicolas-de-Port*, Archives CSsR Lyon). AGHR, *Catalogus Patrum Congregationis Ssmi Redemptoris Transalpinae, 1785-1870*, XIII, n° 228.

²² Le Vénérable Joseph Passerat (Joinville 1772-Tournai 1858), profès en 1796 et prêtre à Varsovie en 1797. Vicaire Général transalpin de 1820 à 1848. *Catalogus Patrum*, XIII, n° 4. *SHCSR* 2 (1954) 44-50, 265.

²³ L'Alsacien Léopold Ottmann (Nordheim 1805-Luxembourg 1881), profès au Bischofenberg en 1828 et prêtre à Fribourg en 1829. En Belgique de novembre 1833 à fin 1847 [*ChPCprB* I, 59; III,5]. Puis Provincial de la Gallo-Helvétique. Recteur de St Nicolas de Port. *Catalogus Patrum*, XIII, n° 127. J. B. LORTHOIT, *Mémorial Alphonstien*, Tourcoing 1929, 59 (erroné).

²⁴ Les documents officiels et originaux de ces différentes étapes se trouvent aux AGHR, don de Victor Frank dont le père était très lié à M. Gershenzon. Cfr E. Mac-White à A. Sompers du 13 avril 1970 (AGHR *Fds Petcherin*).

²⁵ Fornari à Held 21 juillet 1843, *Monumenta Heldiana* = correspondance de/à von Held (aux AGHR) n° 386, cité désormais: Hd.

²⁶ Friedrich von Held (Brunn 1799-Vaals 1881). Profès à Vienne en 1821 et prêtre en 1823. Arrive à Liège en mars 1833 avec Pilat, *ChPCprB* I, 44. *Catalogus Patrum*, XIII, n° 72.

à Londres pour se rendre en notre maison de Falmouth en Cornouailles via Bath ou il est reçu par Mgr Baggs [32]. Il reste à Falmouth trois ans et demi.

1848, juin: quitte Falmouth pour fonder avec le P. Held la maison de Clapham.

1851, de janvier à avril: se rend brièvement à la maison de Hanley qui ferme ses portes à ce moment-là. Retour à Clapham. En septembre se rend avec Held en Irlande, et en octobre eut lieu la première Mission à Limerick. De 1851 à 1854, participe avec ses confrères à de nombreuses missions paroissiales en Angleterre et en Irlande.

1853, le 11 mars. Herzen vient le rencontrer à Clapham²⁷.

1854, en janvier à Clapham, tombe gravement malade (érysipèle aux jambes). Le 27 mars, attaché à la maison de Limerick.

1855 le 5 novembre (Guy Fawkes' Day!²⁸), fameux épisode où il est accusé d'avoir brûlé, lors d'une mission à Kingstown (Dún Laoghaire), des Bibles protestantes. Procès retentissant du 8 décembre à l'issue duquel il est acquitté grâce à l'habile plaidoirie de Maître Thomas O'Hagan²⁹.

1856, mars. L'oratorien J. H. Newman l'invite à prêcher pour la St-Patrick dans son université à Dublin³⁰.

1858. Petcherin est pressenti pour rejoindre Prost aux Antilles danoises, mais les Supérieurs en Irlande protestent³¹.

1859, de janvier à avril: séjour à Rome à la *Villa Caserta* des Rédemptoristes. Il prêche les dimanches de Carême aux Anglais en l'église *Gesù e Maria* sur le Corso. Quitte Rome avec grand soulagement [26], car ce qu'il y a vu lui fait horreur.

1861 août, écrit au Père Général Mauron son intention de quitter la Congrégation et dès le 24 septembre il reçoit dispense de ses vœux³². En oc-

Provincial Belge de 1841 à 1847. Fin 1847 devient *Visiteur* de l'Angleterre.

²⁷ HERZEN raconte cette entrevue dans *Passé et Méditations*, Lausanne 1981, T. IV, 373-378 (rempli d'imprécisions).

²⁸ Allusion au 5 novembre 1605 où les catholiques furent accusés d'avoir voulu faire sauter le Parlement anglais, la «conspiration des poudres». *New Encyclopedia Britannica* IV, 70-71 et 801-802.

²⁹ Le procès fut tellement fameux que l'on crut bon d'éditer la longue plaidoirie de l'avocat sous le titre: *Address of Thomas O'Hagan, Esq. Q.C. at the trial of a catholic priest on the alleged charge of Bible burning before the judges of assize in Dublin 7th and 8th December 1855*, Hobart Town 1856, livret de 32 pages. Même Pierre KERSTEN dans son *Journal Historique et Littéraire* de Liège en parle: janvier 1856, XXII, 258. Frank JONES, *The famous case of the Burning Bibles*, dans *The Redemptorist Record* 18 (1954) 41-43.

³⁰ Eóin MACWHITE dans *Studies* LXI, n°241 (1972) 24 (cfr note 7).

³¹ A. SAMPERS dans *SHCSR* 21 (1973) 341-344.

³² Ceci est raconté en détail par A. Sampers dans *SHCSR* 21 (1973) 165-197.

tobre se rend à Paris, puis à Lyon et arrive à la Grande Chartreuse près de Grenoble, qu'il décrit sous un mauvais jour [24]³³. Mais fin octobre déjà, il est en Irlande et entre à la Trappe de Mount Melleray (Comté de Waterford) qu'il quitte dès le 23 janvier 1862³⁴.

1862 le 30 janvier, Petcherin écrit au P. Général Mauron qu'il a été «victime d'une illusion» et demande à être réadmis dans la Congrégation. Refus définitif de Mauron le 15 février.

Il devient alors aumônier au grand hôpital de Dublin *Mater Misericordiae* tenu par les *Sisters of Mercy*³⁵, également à celui de Jervin Street. Il loge d'abord à Capel Street, puis en mars 1863, au 2nd étage d'une maison appartenant à Thomas Rogers au 47 Lower Dominick Street et prend ses repas à l'hôtel *Angel* le long de la Liffey³⁶. Pendant plus de vingt ans, ce grand prédicateur que fut Petcherin gardera le silence, menant une vie retirée, se contentant de remplir ponctuellement sa tâche d'aumônier auprès des malades et des religieuses. C'est à cette époque aussi qu'il renouera avec son pays, la Russie, entretenant une correspondance intéressante avec le Jésuite Ivan Gagarin³⁷, Alexandre Herzen³⁸ et Nicolas Ogarev³⁹. Il a du temps libre

³³ La Grande Chartreuse n'a gardé aucune trace de son passage, cfr lettre du P. Fauchon au P. Sampers du 20 février 1970 (AGHR *Fds Petcherin*).

³⁴ Lettre de l'Abbé de Mount Melleray (Cappoquin) à Gershenzon du 11 janvier 1905 et au P. Sampers des 3 et 27 avril 1973 (AGHR *Fds Petcherin*).

³⁵ Les *Sisters of Mercy* fondées par l'Irlandaise Catherine McAuley (1778-1841). *Dizionario degli Istituti di Perfezione*, Roma 1974-2003, [désormais: *DIP*] V, 1103-1106 et 1374-1402.

³⁶ Cfr Mme Furlong à Victor Frank du 23 novembre 1948 (AGHR *Fds Petcherin*). MACWHITE, *Towards a Biography*, 145.

³⁷ Le Prince converti Ivan Serg. Gagarin ou Гагарин (Moscou 1814-Paris 1882), Jésuite. *Russkij Biografičkij Slovar*, Moscou, 1914, IV, 69-74; L. КОСН, *Jesuiten-Lexicon*, Leuven 1962, I, 630; C. SOMMERVOGEL, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, Bruxelles-Paris 1882, III, 1089-1095; *Dictionnaire de Théologie Catholique*, Paris 1923-1946, [désormais: *DThC*] II, 988-989; *Études* 191 (1927) 183-204, 321-332 et 291 (1956) 161-195; A. IZJUMOV, *Der Briefwechsel V.S. Pečerin mit A.I. Herzen und N. P. Ogarev*, dans *Jahrbücher für Kultur und Geschichte der Slaven*, Zeitschrift des Osteuropa Instituts, Breslau. N.F. 9 (1933) 502-503; *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, Paris 1912- [désormais: *DHGE*] XIX, 646-649; *Dictionnaire de Biographie Française*, Paris 1933- [désormais: *DBFr*] XV, 37-38; MACWHITE, *Towards a Biography*, 114, n. 19.

³⁸ Alexandre Herzen ou Герцен (Moscou 1812-Paris 1870). Journaliste et écrivain russe. En 1847 quitte définitivement la Russie. Inspiré par Schiller, Hegel, Saint Simon, etc., ami de Marx, Garibaldi, Mazzini, Kossuth. V. PIROCHKOW, *Alexander Herzen. Der Zusammenbruch einer Utopie*, München 1961, 119-125. MacWhite compare Herzen et Petcherin dans *Studies* LXI, n° 241 (1971) 29 (cfr note 7).

³⁹ A. IZJUMOV, *Der Briefwechsel V.S. Pečerin...* (cfr note 37), 493-517. Nicolas Plat. Ogarev (St Pétersbourg 1813-London 1877) ami de Herzen, depuis 1856 à Londres.

et se met à étudier sous la guidance du Professeur Robert Atkinson de Trinity College (1839-1908) le sanskrit, également l'hébreu, l'arabe et le persan [34], se penche sur la religion musulmane et le Bouddhisme. Retourne à ses chers Classiques grecs et latins, mais s'intéresse aussi à la botanique, à la physique et à la physiologie⁴⁰.

1885, le 17 avril, décès de Petcherin, réconforté en ses derniers moments par un Rédemptoriste: Henry Harbison (1820-1888). Ses funérailles ne passèrent pas inaperçues, plusieurs membres du clergé y assistèrent ainsi que les médecins de l'hôpital⁴¹. Il fut inhumé au grand cimetière de Glasnevin près du monument de Daniel O'Connell.

1991, le 4 mai. Le Provincial rédemptoriste irlandais de l'époque, le P. Raphael Gallagher, décida de transférer son corps au cimetière de Dean's Grange dans la parcelle réservée aux Rédemptoristes.

Petcherin face à ses «Mémoires»

Petcherin avait-il conscience d'écrire pour la postérité? Cela ne fait aucun doute.

Il nous avertit dès le début: *vous qui lisez ces lignes, pensez qu'elles furent écrites avec le sang de mon cœur* [07].

Déjà en 1872, son ami Tchijov avait essayé de publier dans des périodiques russes des fragments des lettres qu'il recevait de notre auteur, mais il eut des difficultés avec la censure⁴². Petcherin commente ironiquement le fait et se réjouit de ce que, «grâce à la censure, ses notes reçoivent un caractère hautement esthétique. Elles sont écrites comme une occupation purement artistique, ce qui signifie tout à fait désintéressée, sans le moindre espoir d'une récompense en cette vie. Personne ne les lira, personne ne les appréciera ni ne les condamnera, son manuscrit restera longtemps, très longtemps dans les sombres tiroirs de l'oubli... Il adresse ses notes directement à la postérité – bien qu'à dire vrai – les lettres envoyées à cette adresse n'arrivent pas souvent, probablement à cause de la négligence des Postes, surtout en Russie. Dans cinquante ans, disons en 1922, le gouvernement russe, dans un accès fugitif de libéralisme, permettra de publier ces feuilles,

Brockhaus Enzyklopädie, Mannheim 1986-1994 [désormais: *Brockhaus*] XVI, 130; M. GERSHENZON, *Istoria Molodij Rossij*, Moscou 1923, Ch. VI, 268-318.

⁴⁰ Eóin MACWHITE, dans *Studies* LXI, n° 241 (1971) 32 et dans *Towards a Biography*, 154.

⁴¹ *Freeman's Journal* du 21 avril 1885. Lettres du 30 novembre 1904 et du 13 janvier 1905, de l'aumônier du *Mater Misericordiae Hospital*, l'abbé William Landers à Gershenzon [photocopies aux AGHR *Fds Petcherin*].

⁴² Tom EEKMAN, *Van over het Graf*, 235, n. 195.

mais alors ce sera du terriblement réchauffé» [34], ce en quoi Petcherin avait tort, elles sont encore fort lisibles.

Il écrit aussi qu'il veut laisser une trace de sa vie et il espère que quelqu'un lira ces lignes et que, s'il a du cœur, il dira «cet homme était digne d'un meilleur sort» [07]. Il ajoute ce que tout homme pourrait dire: que «rien ne s'est passé dans sa vie sans y laisser une trace» [02].

Souvent il s'adresse directement au lecteur et se moque de lui-même: «fin du tableau, le rideau tombe sous de chauds applaudissements, mais certains sifflent leur désapprobation...» [24]. Et tout à la fin, il pose cette question désabusée: «est-ce que cela vous amuse encore? Vous avez peut-être baillé d'ennui?»

Et nous face aux «Mémoires»

Comme toutes les *Mémoires* autobiographiques, celles-ci nous présentent un miroir, mais un miroir déformant. En les lisant, on rit, on pleure, on grince des dents.

On rit beaucoup, car il a de l'humour, il sait rire de lui et en quelques traits nous raconter une anecdote ou broser un portrait, tendre parfois, cruel souvent.

Les exemples abondent. Ainsi son bref séjour à Lanherne où il se plaît à comparer les corneilles aux Parlementaires français et où son amie, une vieille jument, vient quémander son morceau de sucre: «le Don Quichotte qu'il voulait être s'était mué en petit pâtre d'Arcadie». Il y a aussi les prétendus talents littéraires de la fameuse Madame Edgar, bienfaitrice un peu encombrante, nous rencontrons également *l'ange au glaive de feu* qui veille aux amours (im)possibles entre l'auteur et la jeune Caroline Edgar... [23]. Comment oublier le portrait du Vicaire Général Passerat le recevant solennellement parmi les Rédemptoristes à Liège en 1840 [28] et celui des *Dames du Sacré Cœur* de Roehampton et de leurs charmantes pensionnaires auxquelles il donne une conférence spirituelle, tout en s'émerveillant des lambris dorés, trop dorés à son goût [30]? Son premier sermon donné à Wittem – où il parvient à faire pleurer son auditoire – ne manque pas de sel non plus [31]. Il se souvient encore du champ de patates de Falmouth que le Frère Michel Lecoq voulait planter à la place des fleurs du bon Frère Félicien Dubucquoy! cela en Angleterre, là où tout n'est qu'ordre et beauté! Et les prétendus talents artistiques et les amours tumultueuses du Père Lux qu'on dut renvoyer précipitamment en Belgique [35]. Et le contraste qu'il voit entre un drame de Shakespeare – que l'on peut lire couché sur l'herbe ou en robe de chambre – et un drame racinien qu'il faut débiter debout, en habits de cour, le chapeau à la main [37], et bien d'autres choses encore. Il ne rate pas une

occasion de se moquer de l'art oratoire des Français.

Mais on pleure aussi. Petcherin n'a pas eu une enfance heureuse. Beaucoup de pages laissent transparaître l'ennui qui devait envahir cet enfant ballotté de casernes en campements, car son père était officier. Il semble qu'il ait été un garçon fort solitaire mais très avide d'apprendre, se réfugiant dans la lecture, lisant tout ce qui lui tombait sous la main, et rêvant, rêvant de partir loin, vers l'Ouest. À douze ans il poursuit un couple quittant la Russie, il court même derrière la diligence en criant: *je suis un pauvre petit enfant – je veux aller en France – prenez-moi avec vous* [07]⁴³. Puis, ayant lu Voltaire et son article sur les Quakers, naïvement, il prend sa plume pour écrire *en français* aux Quakers de Philadelphie, leur demandant le diplôme d'affiliation, ainsi que le manteau et le chapeau![08] Pendant les longues soirées d'hiver, il se penche sur des cartes de géographie de l'Europe, il apprend les noms, magiques pour lui, des villes, des départements, des cours d'eau et il rêve sans fin de quitter la Russie où il s'ennuie, [08] et [23]. Et encore cette image extraordinaire d'un enfant en pleine steppe qui s'agenouille face au soleil couchant pour lui demander *de l'emmener là-bas* [24]! De belles comparaisons le dépeignent entièrement: ainsi, il se sentait comme un sapin ou un bouleau d'Arkhangelsk qui rêve de devenir un palmier ou un oranger sous le ciel de Sicile; ou comme un poisson qui gigote sur la terre sèche, ne sachant où tourner la tête [08]. Quoi qu'il dise de sa Russie natale et de ses défauts, il se sent exilé, et un exilé pas très heureux.

Rions donc et pleurons avec notre auteur, mais de temps à autre il nous faut aussi froncer les sourcils et grincer des dents, et nous demander comment un homme comme lui a pu s'abaisser à prononcer des jugements pour le moins sommaires et injustes.

Ici encore, les exemples abondent. Son attaque contre la Grande Chartreuse de Grenoble ne va pas loin, après un mois de présence, on ne peut réduire ces moines à des marchands de liqueur [24]! La section [21] «La légende du moine et du démon», n'est qu'une calomnie contre le P. Bernard Hafkenschaid, calomnie indigne de lui. Sa noire description de Rome et de ses Prélats [26] et [35] fait partie de ces généralisations hâtives qui ne veulent rien dire. Sa présentation de «l'Église catholique conservatrice, aristocratique, amie intime de tous les despotes dont pendant des siècles elle a couvert de son manteau les abus de pouvoir, qui se serait transformée en une Église furieusement révolutionnaire et démocratique, ses prêtres qui seraient devenus des démagogues, les guides d'une plèbe ignorante et turbulente» [30], cette présentation sommaire demanderait bien des nuances.

⁴³ En français dans l'édition Kamenev, 31.

Le pire est à venir et donne l'impression de quelqu'un qui veut *régler ses comptes*. On sait qu'il a demandé en août 1861 la dispense de ses vœux, dispense qu'il obtient rapidement. Tout heureux de redevenir un *cosaque en liberté*, il passe quelques jours chez les Chartreux, puis chez les Trappistes, mais dès janvier 1862, il demande sa réadmission chez les Rédemptoristes en disant *qu'il a été victime d'une illusion*, ce lui est refusé. Il est évident que ce refus a dû le blesser et lui a fait écrire des lignes offensantes contre d'anciens confrères et contre la vie religieuse en général dont il se plaît à souligner la prétendue hypocrisie. Il nous donne une caricature de communautés où «on n'exige aucune honnêteté ni ouverture, mais sournoiserie et hypocrisie, où vous devez être rusé et roublard pour vous attirer l'estime des autorités et gratter quelques sous pour le salut du couvent!» [26]. De plus, en rentrant dans la Congrégation, il lui semblait «que tout sentiment de reconnaissance se soit étouffé en lui par la passion religieuse de la folie chrétienne. Il était passé définitivement dans l'autre camp. L'Église catholique est une excellente école de *haine*. *Vos, qui diligitis Dominum, odite malum*⁴⁴, c'est-à-dire: si tu aimes le Seigneur, hais tes ennemis. Combien nous sommes-nous écartés de l'évangile!» conclut-il [28]. Une dernière phrase qui fait mal à entendre: «j'ai dormi les vingt meilleures années de ma vie» [09], c'est-à-dire de 1840 à 1861... son séjour dans la Congrégation. Comment peut-il écrire cela, lui qui a tant prêché de missions populaires et avec grand succès, lui qui était aimé du peuple, surtout des petites gens et qui les aimait aussi. Aurait-il joué la comédie pendant vingt ans? Impossible à soutenir.

Nous préférons oublier ces jugements à l'emporte-pièce et retenir de cet homme son caractère entier, sa profondeur, sa générosité, sa grande culture, son regard étonnamment moderne pour l'époque, le *Don Quichotte* faussement naïf, le *Gil Blas de Santillane* ou le *cosaque en liberté* qui, au fond, le fut si peu, loin d'une patrie qu'il disait parfois haïr pour l'avoir trop aimée.

Malgré son apparent cynisme, il n'a jamais perdu la foi, et, malgré certaines sollicitations, il ne retournera pas à l'Orthodoxie. Il mourra comme humble chapelain d'un grand hôpital de Dublin, où, nous assure-t-on, il remplit toujours fidèlement ses obligations de prêtre, et dernier signe discret donné à notre génération, il fut inhumé avec ses instruments de pénitence que la famille qui l'hébergeait tenait à lui laisser dans la tombe, avec ses autres secrets.

Le cosaque en liberté l'était enfin.

⁴⁴ Psaume 96,10.

VLADIMIR SERGEJEWITCH PETCHERIN

MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE

en guise d'introduction, lettre à son neveu:

Dublin, 13 octobre 1865

Cher neveu,

Sais-tu bien ce que tu me demandes? Ni plus ni moins de t'envoyer ma biographie en quelques volumes. Esquisser rapidement les faits importants de ma vie ne me paraît pas un tour de force, mais comment te décrire le développement progressif, lent et complexe de ma vie intérieure? Comment démêler l'écheveau ténu et délicat du flux de mes pensées si solidement emmêlées par la logique impitoyable de la vie? Cela équivaut presque à écrire toute une histoire de la philosophie! Cela demande temps et patience. L'an dernier, j'ai com-mencé à mettre par écrit mes souvenirs; mais je me suis arrêté. Pour satisfaire à ton souhait et à celui de tes amis, je t'envoie aujourd'hui deux fragments, comme échantillon. Pour le reste il faudra encore beaucoup de temps et de patience.

[01] 1812. MES PREMIERS SOUVENIRS

Les parents de Petcherin viennent d'habiter au fort Kilia repris aux Turcs. sur le Danube. Son père était premier lieutenant du Régiment d'infanterie de Jaroslav. La lecture de la Passion du Christ restera gravée à jamais dans le cœur de Petcherin. Il lit beaucoup et une fois il reçoit un petit rôle dans une pièce de théâtre. Son père l'instruit, ainsi qu'un officier de marine Zaleski. Des bruits de canonnade sonnent la retraite des Français hors de Russie.

[02] 1815. ODESSA. LES CASERNES

Un jour le médecin militaire Sommer dit à sa mère: «cet enfant sera ou poète ou comédien». En tout cas Petcherin a toujours cru en une force invisible qui l'appellera vers l'Ouest, vers un haut idéal. Évoque déjà tous les postes qu'il sera appelé à remplir dans sa vie, thèmes qu'il développera plus tard. Il souligne que «rien n'est passé dans sa vie sans y laisser une trace». Déjà il ressentait vivement toutes les oppressions, toutes les tyrannies. Lors de funérailles à Odessa, il s'approcha du Duc de Richelieu, général-gouverneur d'Odessa⁴⁵, qui le caressa, et Petcherin de conclure: «je fus béni

⁴⁵ Armand Duc de Richelieu (Paris 1766-Paris 1822), officier français qui servit en

par un légitimiste français!»

[03] L'ÉVEIL

Poésie de 39 vers que Petcherin date d'août 1864. À la gloire de l'Occident, à la fin des tyrannies. Se lèveront finalement trois étoiles: vérité, beauté et bravoure.

L'auteur conclut lui-même: «Ces vers enferment tout un programme. Ce sont les idées et les rêves avec lesquels je quittai la Russie».

[04] DU MONT PINCIO À ROME

Poésie de 24 vers. Lors de sa visite à Rome en 1833, du haut du Pincio, Petcherin médite sur la ville éternelle et sur sa vie.

L'auteur conclut: «Ces vers furent, je crois, imprimé en 1835 ou 1836 dans *L'Observateur Moscovite* dans l'article *Fragments du voyage du Dr Fußgänger*».

[05] SOUHAITS POUR UN MONDE MEILLEUR

(d'après Schiller⁴⁶)

Poème de 24 vers, où l'auteur exprime son désir de partir au loin car vers ces endroits merveilleux, ne peut conduire qu'un chemin merveilleux.

[06] MON ROMAN

L'auteur décrit son précepteur, l'Allemand Wilhelm Kessmann, bonapartiste ardent et révolutionnaire acharné. Il voulait former son élève suivant les idées de Rousseau⁴⁷ dans *L'Émile*. L'auteur en fait un grand éloge alors qu'il méprise un autre précepteur, un pope orthodoxe. Cite ses lectures: Bossuet, Voltaire, Rousseau, ... Évoque le soulèvement de décembre 1825 et tout le climat insurrectionnel de l'époque et se demande quel parti il aurait pris si la révolte avait réussi. Tout jeune il refuse d'avoir près de lui un domestique-esclave auquel il avait droit, l'idée même le révolte.

Il demeure un an en pension dans le Gymnase de Kiew, qui lui déplaît beaucoup et où il trouve l'enseignement superficiel. Il connaît sa première amourette avec la petite Elisabetta Mikhailovna, dite Betty qui, après un baiser fort innocent, lui donna une boucle de ses cheveux et une bague qu'il

Russie. *Nouvelle Biographie Générale* (Copenhague 1963-1969) [désormais: *NBG*] XLII, 239-243.

⁴⁶ Friedrich von Schiller (Marbach 1759-Weimar 1805). *Allgemeine Deutsche Biographie* (Leipzig 1875-1912) [désormais: *ADB*] XXXI, 215-245.

⁴⁷ Jean-Jacques Rousseau (Genève 1712-Ermenonville 1778), philosophe français. *NBG* XLII, 737-766.

garda longtemps. Mais la romance dura fort peu, Kessmann tomba en disgrâce et même se suicida!

Petcherin nous donne un portrait de sa mère, femme admirable que les dames polonaises venaient trouver afin d'obtenir la grâce d'un mari ou d'un fils condamné à mort.

En 1825, il est à Saint-Pétersbourg, où il se nourrit de *La Nouvelle Héloïse* de J. J. Rousseau.

[07] PÈRE ET MÈRE

Petcherin s'adresse directement à son neveu Saffa Fyodosevitch et écrit entre autres que peut-être après sa mort quelqu'un lira ces lignes et dira: «cet homme était digne d'un meilleur sort».

Comme son père est mort (1866), il peut parler plus librement. Il revient sur les souvenirs à Odessa en 1815, lorsqu'il entendait son père battre les esclaves, et sa mère envoyait l'enfant demander grâce pour eux. Sa mère aussi souffrait, car son mari s'intéressait à d'autres femmes.

À douze ans, il songeait déjà à fuguer, vers la France, pays qu'il idéalisait à travers Racine, Fénelon. Et il conclut: «Vous qui lisez ces lignes, pensez qu'elles furent écrites avec le sang de mon cœur».

[08] 1823-1825

Après le suicide du précepteur Kessmann, le père de Petcherin prit son fils en aversion, entre autres parce que celui-ci avait découvert sa liaison avec la femme d'un colonel.

Et notre auteur continue de lire et de rêver, il écrit même une lettre aux Quakers de Philadelphie pour se joindre à eux! Cela montre, écrit-il, que le Russe est comme un poisson qui gigote sur la terre sèche, ne sachant où tourner la tête. Pour tromper son ennui, il passe des heures à contempler un atlas, celui de l'Europe et il rêve de voyages. Grâce à sa mère, il échappe à la carrière militaire, mais un jour son père lui dit, méprisant: «Voilà cinq cents roubles, va à Kharkov et achète un diplôme».

Petcherin se sent comme un bouleau sibérien gémissant de n'être pas né oranger sauvage de Sicile!

Sans trop de logique, il rompt le fil des événements, anticipe et parle déjà de son séjour à Berlin, puis Moscou...

[09] UN ÉPISODE À SAINT-PÉTERSBOURG (1830-1833)

À Saint-Pétersbourg, un curateur invite Petcherin à aider le Baron Ro-

zenkampf⁴⁸ à publier un manuscrit grec du X^{ème} ou XI^{ème} siècle concernant le Droit Canon de Byzance, le Kormčaja Kniga. À la fin du travail le Baron mourut.

Petcherin devint lecteur et sous-bibliothécaire à l'Université de St-Pétersbourg et professeur au Gymnase. Favori du ministre Uvarov⁴⁹.

En février 1833, il part pour Berlin et est confié aux bons soins d'un Piétiste Kranichfeld.

Dans ce chapitre assez touffu, l'auteur dira incidemment: «j'ai dormi les vingt meilleures années de ma vie (1840-1860)» [c'est-à-dire son séjour chez les Rédemptoristes!]

[10] FUITE DE ZURICH

Suite à un différend avec sa logeuse, Petcherin doit quitter Zurich en hâte. Il se rend à Bâle. De là il passe en France à Altkirch. Il vend quelques habits en échange d'un peu d'argent. Puis passe par Giromagny, Belfort, Epinal pour aboutir à Nancy. Il rencontre un homme aimable qui lui dit d'aller à Metz, où l'on cherche un précepteur.

[11] LE VOYAGE VERS METZ ET CE QUI S'EN SUIVIT

Il quitte Nancy, sans un sou en poche et arrive à Pont-à-Mousson. Il frappe à la porte d'une maison et demande, en échange d'un beau pantalon, de pouvoir passer la nuit. Le lendemain il repart avec un vieux pantalon fait de pièces de couleur, comme celui d'arlequin... Arrivé à Metz, il s'adresse à l'abbé Burot qui lui trouve une place de précepteur. Prend pension dans un maison d'ouvriers. Mais la police le découvre et lui enjoint de quitter la ville de Metz.

[12] QUELQUES JOURS AVANT MON SÉJOUR À ZURICH

Petcherin se rend à Grange où vécut Giuseppe Mazzini en exil⁵⁰, plein d'admiration pour ce dernier, il veut visiter la maison qu'il avait occupé.

Chante les louanges de Bellinzona et de Lugano, refuges des révolutionnaires italiens poursuivis par la police. Il y rencontre souvent le maire Luvini⁵¹. Également Giovanni Grilenzoni⁵², Ruggiero⁵³, Ugoni⁵⁴.

⁴⁸ Sur le Baron Rozenkampf ou Розенкамф, cfr note 20.

⁴⁹ S. Uvarov ou Уваров (1786-1855). Ministre de l'Éducation de 1833 à 1849. MMACWHITE, *Towards a Biography*, 117, n. 38.

⁵⁰ Grange ou Grenchen en Suisse, dans le Canton de Soleure. Mazzini s'y réfugia d'avril 1835 à mai 1836. A. SAAGER, *Giuseppe Mazzini*, Zurich 1935, 124-146.

⁵¹ Giacomo Luvini (1795-1862), Président du Grand conseil. *Historisch-biographisches Lexicon der Schweiz*, Neuenburg 1921-1934, [désormais: *HBLSchweiz*] IV, 742.

C'est alors que Grilenzoni l'envoie à Zurich, où il espère trouver un poste.

[13] LE VOYAGE DE METZ À LIÈGE

Petcherin, forcé de quitter Metz, arrive dans la première ville belge du sud: Arlon. Aussitôt il est appréhendé par les gendarmes qui le prennent pour un déserteur. Il comparaît devant le Procureur du Roi qui le fait relâcher. Arrivé à Bastogne, il voulait gagner Bruxelles via Namur. Mais on lui conseille d'aller à Liège et, de là, prendre le train. Ce brusque changement d'itinéraire va également provoquer un brusque tournant dans sa vie. Il arrive à Liège le jour de la Fête-Dieu⁵⁵, grand jour de liesse dans la cité de Ste Julienne de Cornillon. Il loge rue de la Madeleine dans l'auberge à l'enseigne *Au Coq*⁵⁶. Entre dans l'église saint-Denis pour écouter de la belle musique. Plus tard, il y donnera rendez-vous à une jolie petite couturière, ce sera – écrit-il – sa dernière fugue.

⁵² Giovanni Grilenzoni (Reggio Emilia 1796-Lugano 1868), membre de la *Jeune Italie* de Mazzini. *HBLSchweiz* III, 746; *Dizionario biografico degli Italiani*, Roma 1960, [désormais: *DBdI*] LIX, 426-430.

⁵³ Francesco Ruggiero (Napoli 1798-Napoli 1881). *Lessico Universale Italiano*, Roma 1968-1986, [désormais: *LUII*] XIX, 460.

⁵⁴ Filippo Ugoni (Brescia 1794-1877), frère de Camille U. Condamné à mort en 1822 s'enfuit en Suisse, puis en Angleterre. (note MacWhite).

⁵⁵ La Fête-Dieu ou *Corpus Christi* en 1838 tombait le 14 juin.

⁵⁶ MACWHITE, *Towards a Biography*, 125, n. 88 croit savoir que c'était plutôt dans la rue de l'Épée.

[14] LIÈGE

À Liège, Petcherin se rend au collège rencontrer un professeur polonais qui, pour l'aider, lui donne deux francs. On lui offrit une place de palefrenier, qu'il refusa. Il rencontre alors un Irlandais du nom de McNally qui lui conseille d'écrire au Capitaine Fiott. Un autre personnage, un Anglais, Campbell, lui conseille plutôt de s'adresser à Madame Guyot, épouse d'un colonel-ingénieur, femme galante s'il en fût, protectrice des réfugiés polonais. Elle lui propose de donner des leçons d'anglais à ses deux enfants, et même de partir avec eux à Paris. Petcherin refuse car son passeport n'est pas en ordre et au fond, Mme Guyot voulait un précepteur qui ne lui coûtât pas grand chose.

[15] UN APÔTRE DU COMMUNISME ET LA «CONSPIRATION DE BABEUF»⁵⁷

Retour à Zurich. L'auteur y rencontre le Polonais Bernacki, médecin de profession⁵⁸, mais plutôt révolutionnaire d'inspiration communiste, qui expose longuement ses théories fumeuses que Petcherin n'a aucune peine à dégonfler. Bernacki lui conseille de lire l'ouvrage de Philippe Buonarotti *La conspiration de Babeuf*⁵⁹. Ce qu'il fit une fois arrivé à Liège.

Sur la triste condition de l'exilé, il cite la *Divine Comédie* de Dante, *Paradis XVII*, 58-63:

Tu proverai sì come sa di sale
lo pane altrui, e come è duro calle
lo scendere e 'l salir per l'altrui scale.
E quel che più ti graverà le spalle,
sarà la compagnia malvagia e scempia
con la qual tu cadrai in questa valle.

⁵⁷ François-Noël, dit Gracchus Babeuf (St Quentin 1760-Vendôme 1797), révolutionnaire pur et dur. Mourut guillotiné. *DBFr*, IV, 1001-1007.

⁵⁸ MACWHITE, *Towards a Biography*, 124, n. 86 ne situe pas très bien ce personnage, peut-être Baczyński?

⁵⁹ Filippo Buonarotti (Pisa 1761-Paris 1837), révolutionnaire et patriote italien. Auteur de *l'Histoire de la conspiration pour l'Égalité dite de Babeuf* parue en 1828. *DBFr* VII, 673-674; *DBdI* XV, 148-161.

[16] LE CAPITAINE FIOTT⁶⁰ ET SON VALET

Liège, 1838. Notre héros est engagé par le capitaine Edward Fiott pour lui traduire des discours que ce capitaine lisait au grand Orient maçonnique dont il était un membre actif. Pour se distraire, Petcherin ajoutait quelques phrases de son crû pour donner un ton plus révolutionnaire aux discours de son employeur!

Un jour le pasteur de l'Église Réformée vint le trouver pour qu'il traduise *Das Leben Jesu* de David Strauß⁶¹. L'écrivain Fourdrin⁶² lut les premières pages et déclara que c'était fort bon grammaticalement, mais ce n'était pas du français. Ce fut le début d'une amitié entre lui et Fourdrin.

Il rend hommage à Fiott qui fut le premier à l'aider vraiment. Il se sent aussi proche de lui car tous deux sont des Don Quichotte de la Mancha. Fiott avait un domestique, pas très intelligent, que Petcherin avait la mission de dégrossir un peu. Il dut un jour le dissuader d'engager un duel...

C'est à cette époque qu'il s'éprit du système philosophique de Pythagore, il s'abstint de viande et respecta toute forme de vie, même celle d'une mouche. On comprend alors son indignation quand il apprit que le domestique de Fiott avait tué le chat de la maison, coupable d'avoir bu la crème du petit déjeuner.

[17] McNALLY & Co

Toujours à Liège, Petcherin a travaillé un moment avec ce McNally en vendant des boîtes de «cirage anglais de première qualité», fabriqué artisanalement avec Dieu sait quoi. Ils se rendaient chez quelques particuliers, essayant de placer leur produit. Entre-temps il acceptait des petits emplois, comme mettre du vin en bouteilles... Puis un jour McNally partit pour d'autres aventures.

Notre auteur quitta l'auberge du *Coq* et s'installa dans une pièce au-dessus d'un café. Il y donnait des leçons de français à un peintre sicilien.

[18] LE TOURNANT

⁶⁰ J. E. Fiott, vétéran des guerres napoléoniennes, ardent franc-maçon. MACWHITE, *Towards a Biography*, 125.

⁶¹ *Das Leben Jesu kritisch bearbeitet* de David STRAUß (1808-1874), ouvrage paru à Tübingen en 1835-1836. *ADB XXXVI*, 538-548; *Lexicon für Theologie und Kirche*, Herder 1993-2001, [désormais: *LThK*] IX, 1042.

⁶² Jean-Joseph Fourdrin, né à Paris vers 1800, ardent socialiste, fut poursuivi en 1854 à Bruxelles pour l'affaire de la «machine infernale». Il fit six mois de prison, puis fut expulsé. MACWHITE, *Towards a Biography*, 125, n. 89.

Liège encore. Petcherin continue à lire un peu de tout, ainsi Lamennais l'a aidé à tourner le dos à la Russie et à se jeter dans les bras de l'Église républicaine. Il dévore le récit des révolutionnaires italiens en exil dont il admire le courage. Suit une longue digression sur les Français et leurs idées.

Il change de nouveau de domicile, il loge maintenant rue des Prémontrés, chez la vieille et bonne madame Joarisse, une chambre au rez de chaussée, où mourut une religieuse, la sœur de sa logeuse.

L'auteur enchaîne les événements en les numérotant et en concluant chaque fois par une inscription qu'il a vue au quatrième étage d'une maison à Moscou «pain bis et liberté»:

1. Il a tant travaillé pour le capitaine que celui-ci ne pourra jamais le rémunérer complètement.

2. Un riche anglais du nom de Yates veut lui donner un nouveau complet veston. Il refuse car il ne veut avoir qu'un seul bienfaiteur.

3. On lui propose un bon poste de traducteur public. Il refuse car il devrait alors prêter serment, il préfère être un cosaque libre.

4. Un lord anglais lui propose de devenir précepteur de ses enfants. Nouveau refus pour la même raison.

5. Le capitaine devint bibliothécaire de la loge maçonnique et demande à Petcherin de devenir son assistant. Celui-ci refuse encore, tout en se moquant des coutumes franc-maçonnnes.

En un mot, il veut ressembler au sage Diogène, vivant libre dans son tonneau.

Pour conclure ce chapitre il cite l'opinion de Herzen⁶³ sur sa personne tout en la récusant: «Pauvreté, indifférence, solitude ont brisé Petcherin, il était désemparé, sans but, sans frontière, il a échoué dans un couvent de Jésuite». C'est faux, écrit-il, cela aurait pu être ainsi, mais ce ne fut pas le cas. Et de citer Dante:

e lascia dir la gente
 sta come torre ferma, che non crolla
 giammai la cima per soffiar de' venti. (*Purgat.*, V, 13-15)

⁶³ Alexandre Ivan. Herzen ou Герцен, cfr note 38.

[19] SANS ISSUE !

Lugano, fin décembre 1836. Petcherin quitte la ville pour se rendre à Zurich via le Saint-Gothard où il souffre beaucoup du froid. Durant le voyage il fait la connaissance du républicain Bandelier – en fait ex-pasteur du Canton de Valais⁶⁴ – qui connaissait bien Mazzini. Il demeure trois mois à la Pension Arter, à Zurich. Un jour, il reçoit un chèque de 500 fr. qui le tire provisoirement d’embarras.

Il désire se rendre à Paris et Grilenzoni lui remet une recommandation pour la Princesse Cristina de Belgioioso⁶⁵.

Pour pouvoir donner cours de langues, il doit passer un examen devant le professeur Orelli⁶⁶ qui lui demande de traduire une page de Platon, épreuve qu’il réussit naturellement.

[20] FOURDRIN. LECOINTE. POTOCKI

Liège, 1838-1839. Petcherin dépeint son ami Auguste Fourdrin, obscur littérateur, bien entendu républicain, qui à ses heures s’occupait de physiologie et d’anatomie. Il avait un frère sculpteur qui, un jour, s’amusa à modeler une caricature de Mgr Corneille van Bommel, évêque de Liège⁶⁷.

Digression sur le cours de l’Histoire, les révolutions, le communisme.

Portrait d’un autre compère, Lecointe, étudiant en médecine, également républicain, anti-catholique. Tandis que Fourdrin et Lecointe défendaient leur point de vue matérialiste, Petcherin défendait le mysticisme, pour le plaisir de contredire ou par tendance naturelle? Lui-même ne le sait pas.

Potocki était un Polonais vivant à Liège aux frais de l’État dont il recevait un franc par jour. Il délirait sur sa Pologne natale qui, selon lui, était un pays d’innocence patriarcale, de pureté morale, une Arcadie bénie.

Enfin Petcherin cite Ogarev qui dans son ouvrage LITTÉRATURE RUSSE

⁶⁴ Jean-Baptiste Bandelier, ex-pasteur. Politiquement actif dans le Valais. Ministre de «L’Église chrétienne française», avec Châtel. A participé à l’expédition de Mazzini en Savoie. MACWHITE, *Towards a Biography*, 124; *DThC* II, 2348.

⁶⁵ Cristina Barbiano di Belgioioso-Este (née Trivulzio) (Milano 1808-ib. 1871). Patriote italienne. *LUIt.* II, 648; *Grand Dictionnaire Encyclopédique Larousse*, Paris 1982-1985, [désormais: *GDEL*] II, 1141.

⁶⁶ Johann Kaspar Orelli (Zurich 1787-ib. 1849), Professeur à l’Université de Zurich. A édité les œuvres de Lavater, Campanella, Horace, Platon, etc. *ADB* XXIV, 411-416; *HBLSchweiz* V, 353.

⁶⁷ Le Hollandais Cornelis van Bommel (Leyden 1790-Liège 1852), évêque de Liège de 1829 à 1852. *Nieuw Nederlandsch Biografisch Woordenboek*, Leiden 1911-1927, [désormais: *NNBW*] I, 398-400; R. RITZLER – P. SEFRIN, *Hierarchia Catholica medii et recentioris aevi*, Patavi 1968, VII, 235; *SHCSR* 40 (1992) 273, n. 65.

SECRETE⁶⁸ le présente comme un auteur perdu pour la science et pour la vie, habillé en Jésuite [sic], défendant une cause morte, ennemie de toute liberté sociale et de tout bon sens. Va-t-il se lever d'entre les morts alors qu'une nouvelle ère s'ouvre pour la Russie?

[21] LA LÉGENDE DU MOINE ET DU DÉMON

En exergue, une phrase de Madame de Maintenon: «Tout se sait».

Petcherin invente une étrange histoire d'un missionnaire célèbre qui, descendu d'un train, demande à un cocher de le conduire dans une maison fort particulière...

Le lendemain ce même missionnaire prêcha devant une église comble, avertie du talent de ce prédicateur exceptionnel. Et le sujet en était les péchés de la chair et leurs terribles conséquences.

[N.B.: plus loin, dans les Mémoires à la section [25] l'auteur cite le nom du missionnaire: Bernard Hafkenscheid. Cette histoire-légende est-elle vraie, ou est-ce pure calomnie de la part de Petcherin, nul ne sait.]⁶⁹

[22] GEORGE SAND. (JULES) MICHELET. RELIGION SAINT-SIMONIENNE

L'auteur nous apprend que George Sand⁷⁰ a eu une influence décisive sur son passage au catholicisme, surtout par son roman *Spiridion*⁷¹.

Va également l'influencer le *Luther* de Jules Michelet⁷², ce qui le pousse à relire la Bible, mais en Hébreu. Lui qui n'a jamais étudié cette langue, s'arme d'une grammaire et d'un dictionnaire et commence à lire les Écritures.

Puis il passe aux trois tomes de *Religion de Saint-Simon*⁷³, qui l'invite

⁶⁸ Ouvrage publié à Londres en 1861. Eóin MACWHITE, *Towards a Biography*, 120 et 129.

⁶⁹ Il semble que la fin de cet épisode scabreux n'ait pas été publiée par Kamenev. MACWHITE, *Towards a Biography*, 151, n. 227.

⁷⁰ George Sand (Paris 1804-Nohant/Indre 1876), femme de lettres française. NBG XLIII, 274-278.

⁷¹ *Spiridion* fut publié en 1838, l'année de la *conversion* de Petcherin. L'historien Daniel-Rops souligne qu'on oublie trop aujourd'hui l'influence de George Sand. En effet, c'est en lisant au séminaire son roman *Spiridion* dont le héros, le moine Alexis, est inspiré de Félicité Lamennais (1782-1854) que Ernest Renan (1823-1892) rencontra l'esprit du siècle. Aussi ce dernier envoya-t-il à G. Sand le premier exemplaire de sa *Vie de Jésus* publiée en 1863. Cfr *L'Église des Révolutions* ch. VI, 603, n. 21.

⁷² Jules Michelet (Paris 1798-Hyères 1874), historien français. NBG XXXV, 419-421; GDEL VII, 6917.

⁷³ Claude Henri de Rouvroy, comte de Saint-Simon (Paris 1760-Paris 1825), philo-

à lire *Les Soirées de Saint-Pétersbourg* de Joseph de Maistre. Mais il considère ce dernier comme un ennemi juré de la liberté, un défenseur du plus extrême despotisme, conduit d'en haut par un pape infaillible. Tout cela dans un style pesant et ampoulé.

En 1844, Petcherin, à l'occasion d'une visite chez la fameuse Madame Swetchine⁷⁴ qui tenait un célèbre salon à Paris, eut la maladresse de critiquer le grand prédicateur du moment Henri Lacordaire⁷⁵, protégé de cette dame. Et de conclure placidement «qu'il n'a pas de chance avec les dames de l'aristocratie». Comme prédicateur, il n'apprécie que St Jean Chrysostome, cfr [31].

[23] PEUR DE LA RUSSIE. LE ROMAN DE LA VIE

Petcherin avoue qu'il a quitté la Russie par peur, peur du Tsar Nicolas, peur de devenir un fonctionnaire russe soumis, ou... d'être envoyé en Sibérie.

Déjà en 1840 à Liège, il fut interpellé par la police qui voulait savoir ce qu'il faisait et de quoi il vivait. Après la deuxième visite de son ami à Wittem en 1844, l'ambassadeur russe à La Haye envoya une lettre au Supérieur qui répondit sèchement. Petcherin n'a pas vu ces documents, mais il croit savoir qu'il fut envoyé précipitamment en Angleterre fin décembre 1844 pour échapper à ces tracasseries. Et il écrit: «j'en suis fort reconnaissant aux Rédemptoristes, il m'ont rendu par là un énorme bienfait».

[*La suite intéresse directement l'histoire de la Congrégation, aussi nous la traduirons intégralement:*]

Mes premiers contacts avec le gouvernement russe datent déjà de 1846 en Angleterre, donc juste dix ans après mon départ de Russie. C'était à Falmouth dans le Comté des Cornouailles, connu pour ses mines de cuivre et de plomb. La ville de cinq mille habitants s'étale comme un croissant de lune dans la baie de Falmouth, à la pointe sud-ouest de l'Angleterre, non loin de ce qu'on appelle *Land's End* (Finistère). De l'autre côté de la ville, se

sophe et économiste. *NBG* XLIII, 117-127; *GDEL* IX, 9265-9266.

⁷⁴ Sophie Swetchine (Moscou 1782-Paris 1857). *Etvdes* 191 (1927) 188-196; 321-332; *Dictionnaire de Spiritualité*, Paris 1934-1995, [désormais: *DSp*] V, 976-977 et XIV, 1359-1361; *Enciclopedia Cattolica*, Vaticano 1949-1954, [désormais: *Encicl.Catt*] XI, 1665; *Catholicisme, hier, aujourd'hui, demain*, Paris 1934-1995, [désormais: *Catholicisme*] XIV, 625-627. Tante par alliance du P. Ivan Gagarin S.J. MACWHITE, *Towards a Biography*, 130, n. 114.

⁷⁵ Henri Lacordaire O.P. (Recey/Ource en Bourgogne 1802-Sorèze en Midi-Pyrénées 1861), célèbre prédicateur français. *Catholicisme* VI, 1568-1572.

dressait une petite maison avec une chapelle, *the Catholic Chapel*, tout au bord de la mer. Parfois on s'asseyait à la fenêtre, et juste en dessous se balançait un bateau à voile blanche, tellement proche qu'il semblait qu'on pût le toucher.

Ce n'était qu'un poste de mission. Nous étions trois: le Belge, le Père de Buggenoms⁷⁶ comme supérieur, moi et un Frère laïc, le Frère Félicien⁷⁷. Tous les murs de notre demeure étaient recouverts de lierre, il y avait aussi un puits avec sa roue et une chaîne de fer. Devant la maison, un petit jardin avec des fleurs. Un peu plus haut sur la même terrasse vivait notre bienfaitrice, Mrs Edgar⁷⁸, écossaise convertie au Catholicisme, veuve avec deux filles en âge de se marier. Elle était venue exprès habiter à Falmouth pour confesser la foi catholique. C'était une famille d'intellectuelles. Madame Edgar écrivait des articles et traduisait pour le *Catholic Magazine*, la plus jeune des filles, Caroline, écrivait un roman (je ne sais plus quoi) et la plus âgée... mais d'elle nous parlerons plus tard. Les deux demoiselles étaient de bonnes musiciennes, elles jouaient et chantaient dans notre église. Je faisais de fréquentes excursions avec ces dames.

Un jour il arriva que j'étais seul dans le cabriolet avec la cadette. Une autre calèche nous précédait. N'oubliez pas que j'avais alors trente-huit ans. Caroline était une jolie fille de vingt-et-un ans, aux boucles brunes et aux yeux bleus. Nous admirions ensemble le magnifique panorama. La mer scintillante, les collines, les vallées, les bois et les champs – tout regorgeait d'une lumière rayonnante d'un beau jour d'été. «Comme ce paysage me semble connu!» dis-je. «C'est comme si je l'avais déjà vu il y a longtemps, en rêve ou en réalité, je ne sais plus, mais tout cela m'est bien connu: les chênes et les ormes entourés de lierre, tordus par le vent maritime, ces jolies maisonnettes avec leurs haies et leurs parterres de roses, et même les vaches rousses – tout cela je l'ai déjà vu quelque part». Et j'ai presque failli ajouter: également la charmante fille anglaise assise à mes côtés. «Mais oui, vous le

⁷⁶ Louis (de) Buggenoms (Liège 1816-Bruxelles 1882), profès à St-Trond en septembre 1838 [*ChPCprB* I, 269] et prêtre à Luxembourg en mai 1843 [*ChPCprB* II, 79]. *Catalogus Patrum*, XIII, n° 261. Part pour Falmouth en juin 1843 [*ChPCprB* II, 86 et 97].

⁷⁷ Le Frère belge Félicien Dubucquoy (Dottignies 1816-Limerick 1897) prend l'habit à Wittem le 18 décembre 1838 [*ChPCprB* I, 270], profès à Tournai le 1^{er} août 1841 [*ChPCprB* I, 385]. Part avec Buggenoms et Lempfridt en juin 1843 pour Falmouth [*ChPCprB* II, 83 et 97]; pour Clapham en août 1848 [*ChPCprB* III, 45]; et en mars 1853, pour Bishop Eton, [*ChPCprB* IV, 136-137]. *Catalogus Fratrum*, XIV, n° 100.

⁷⁸ Mrs Anna Barbara Hamilton, épouse Edgar von Keithock, (1796-Aachen 1866). Se convertit au Catholicisme à Rome en 1841. Résida à Falmouth de juin 1843? à décembre 1845. Repartit pour Aachen en 1849. Karl MOELLER, *Leben und Briefe von J. Th. Laurent*, Trier 1889, III, 35-40. *Annals of Sisters of Notre-Dame de Namur* (Arch. Liverpool), *passim*.

savez, j'ai vu tout cela dans les romans de Sterne, Goldsmith, Walter Scott⁷⁹, sur des gravures anglaises... Depuis mon enfance j'ai aimé l'Angleterre. Au cœur des steppes russes, durant les longues soirées d'hiver, je rêvais penché sur une carte d'Angleterre, je suivais toutes les courbes de ses côtes, je contemplais avec attention ces différentes couleurs délimitant les Comtés, les villes, les rivières, les baies, et mon cœur se sentait attiré vers ces étendues inconnues... Et à présent mon rêve se réalise: ce dont je rêvais, je le vois devant moi!»

«Ainsi vous aimez l'Angleterre?», me demanda-t-elle en souriant.

«J'en suis fou!», dis-je avec un enthousiasme juvénile. «Tout est beau ici, l'air, la terre, les gens – surtout les *gens*», ajoutai-je en la regardant.

«Cela doit être agréable pour vous de voir votre idéal devenir réalité», dit-elle.

Nous allâmes visiter une grande maison que nous pensions louer. Elle avait un grand salon aux sombres parois de chêne et d'énormes miroirs. Caroline se planta devant un miroir, ôta sa voilette verte, se contempla, sourit avec une sorte de coquetterie innocente et se tourna vers moi comme pour demander: «N'est-ce pas que je suis jolie?» Cette petite excursion nous rapprocha grandement. Nous prîmes congé d'une chaude poignée de mains plus qu'ordinaire. Mais cette romance n'eut pas de suite. Nous avions un ange gardien armé d'un glaive de feu, c'est-à-dire notre conception du devoir sacré, aussi ces rêves roses s'évaporèrent et disparurent après la prière du soir.

Chaque jour, Madame Edgar sortait à cheval, mais une de ces sorties se termina fort mal. Elle était partie en calèche avec sa fille cadette. Quelque part en chemin, les chevaux eurent peur, prirent le mors aux dents, la calèche se renversa et Madame Edgar se cassa la jambe, et son petit chien chéri fut tué sur le coup. On la ramena à la maison en proie à de vives douleurs. Le docteur Butcher fut mandé. Il n'y avait rien d'alarmant mais la guérison dura longtemps, et Madame boita le reste de sa vie. Nous établîmes une heure de lecture régulière à son chevet, en partie pour la distraire, en partie à mon profit, pour corriger ma prononciation anglaise. Cette séance de lecture devint intéressante lorsque la fille aînée entra en scène...

Anne (Hamilton) Edgar avait environ vingt-cinq ans. Ce n'était pas une beauté, mais elle avait un visage très agréable, une silhouette élancée. Elle aimait beaucoup monter à cheval: je la vois encore rentrer dans la salle de séjour, un fouet à la main. Elle avait commencé d'écrire un roman, intitu-

⁷⁹ Laurence Sterne (Clonmel en Irlande 1713-London 1768); Oliver Goldsmith (Kilkenny, Irl. 1730-London 1774) et Walter Scott (Edinburgh 1771-Abbotsford 1832). *The new Encyclopaedia Britannica*, 1984, [désormais: *New Enc. Brit.*] IX, 562; IV, 613 et VIII, 994.

lé *John Bull and the Papists*, basé sur le problème religieux qui à ce moment était au centre de l'intérêt général. Chaque jour, elle nous lisait, ou plutôt, elle *me* lisait, en tant que critique, quelques pages. Certains passages pathétiques étaient écrits d'une façon tellement magistrale que je ne pouvais retenir mes larmes. Ces larmes involontaires flattaient énormément son amour-propre d'écrivain. Cela sembla piquer la mère. Elle voulut, elle aussi, lire son œuvre – simplement une traduction du français, l'une ou l'autre nouvelle. Mais les premières pages – comme je le fis remarquer – étaient très sèches, que de la phraséologie française, davantage de mots que d'action. En silence elle roula les feuilles et les plaça sous l'oreiller; on n'en parla plus jamais. Sans doute une Française en aurait été fort offensée, mais en Angleterre on a une toute autre éducation. Madame Edgar prit la chose fort bien et généreusement s'avoua vaincue par sa fille si douée. Finalement nous terminâmes notre roman, il fut imprimé et nous eûmes le plaisir de lire des recensions louangeuses dans différentes feuilles.

Un jeune homme, fort prometteur, un avocat de la localité toute proche de Helston (à dix miles de Falmouth) la rencontra un jour dans une soirée, tomba amoureux d'elle et embrassa la foi catholique – en partie par conviction, en partie par amour pour elle. Je devins ce qu'on appelle dans les tragédies classiques le *confident*, au courant de tous les secrets de leur amour réciproque. Il n'y avait pas le moindre empêchement: ils étaient sur le même pied quant à l'âge, la fortune et la position sociale. Et ainsi – pour faire court – il me revint de les unir par le mariage. C'était par un beau matin du mois de mai – mai dans la nature et dans la vie. Notre chapelle était ornée de guirlandes et de fleurs odoriférantes, tendue de draps bleu pâle et rose, comme il convenait pour une si grande fête: *des Lebens schönste Feier*, comme dit Schiller. Madame Edgar était une personne en vue dans la ville et une grande foule vint admirer ce spectacle jamais vu: un grand mariage catholique. À l'avant, tout près de l'autel, en tenue digne, un porte-document à la main, se tenait le *Registrar* officiel qui, suivant la loi anglaise, est tenu par sa présence, de confirmer la légalité du mariage. J'adressai une petite monition et un mot de bienvenue au jeune couple – presque les larmes aux yeux, et ce n'était pas étonnant: j'étais le médiateur le plus intime dans ce roman familial, et maintenant que tout se terminait si heureusement, je participais à l'ivresse d'un amour couronné de succès. Après la cérémonie nous allâmes tous au restaurant, où un riche banquet attendait famille et connaissances. Tout de suite après le repas, sans perdre une minute, les jeunes mariés disparurent aux yeux du *profanum vulgum*, la foule non initiée au mystère de l'amour, suivant la belle coutume anglaise, et se hâtèrent de se rendre en diligence de poste quelque part en Écosse pour y passer leur lune de miel.

C'est dans ce cadre idyllique, cette vie paisible, ce cadre heureux fait de religion, de poésie et d'amour, qu'un beau jour du mois de juin 1846, on frappa à la porte de notre maison, sur le devant, là où poussaient roses et chèvrefeuille. Le Frère étant occupé à la cuisine, je me précipitai à la porte. Un domestique m'annonça: «Le consul russe est arrivé de Londres et désire parler à Monsieur Petcherin, êtes-vous disposé à le recevoir?» J'eus un choc, je pris peur, et non sans raison.

Quelques jours auparavant j'avais reçu une lettre de Gagarin⁸⁰ où il me signalait que le consul russe à Marseille l'avait menacé de l'arrêter à la première occasion et le ramener en Russie sur un bateau de guerre. Gagarin me demandait d'être extrêmement prudent, et si un navire russe accostait chez nous, de ne pas y monter, même si j'avais eu l'envie naturelle de visiter des compatriotes.

Je répondais brusquement: «Qu'ai-je à faire avec le consul russe? Je ne le connais pas et je n'ai aucune relation avec le Gouvernement russe». Puis je réfléchis et j'ajoutai: «Attendez un moment, je vais demander la permission». Je montai rapidement à l'étage où se trouvait le Supérieur qui me dit que, naturellement, nous devions recevoir le consul. Une demi-heure plus tard celui-ci arrivait. Le Supérieur et moi-même nous descendîmes au parloir.

Monsieur Krehmer, consul général russe à Londres, s'inclina et nous salua avec toutes les petites manières d'un fonctionnaire des Affaires Étrangères et nous regarda un peu confus, ne sachant qui de nous deux était Petcherin. Je le sortis d'embarras et aussitôt il exprima le souhait de me parler entre quatre yeux. Le Supérieur quitta la pièce. «Maintenant, nous pouvons parler russe», dit Krehmer. «Non, non!», dis-je, «j'ai complètement perdu l'habitude de parler le russe». «Bon», dit-il en haussant les épaules, «alors je vous dis en français que j'ai une mission pour vous de la part du Gouvernement russe. On me prie de vous interroger sur vos plans: avez-vous l'intention de retourner en Russie?» Je répondis avec vivacité: «*Monsieur! Comment pouvez-vous me poser cette question voyant l'habit que je porte?*» «*De grâce*», dit-il avec un regard suppliant, «*de grâce, calmez-vous: je le demande dans l'intérêt de ceux même avec qui vous sympathisez*»⁸¹.

Je lui demandai à quelle religion il appartenait, la religion orthodoxe ou une autre. «Chrétien protestant», répondit-il, les yeux modestement baissés. Il me déclara que toutes les informations sur mon compte que détenait le consulat m'étaient très favorables. Finalement, voyant qu'il n'obtiendrait

⁸⁰ Sur le Prince Ivan Serg. Gagarin ou Гагарин, cfr note 37.

⁸¹ En français dans l'édition Kamenev, 120.

rien de moi, il s'inclina très poliment et ajouta en partant: «*Il me sera toujours agréable de rencontrer un compatriote, quel que habit qu'il porte*»⁸².

Nous le laissâmes partir avec toutes les bénédictions possibles, mais derrière son dos, nous fîmes un grand signe de croix, ce qui, traduit en russe, veut dire: «Fiche le camp, et vite!». Krehmer est depuis longtemps décédé, mais je veux ici témoigner avec plaisir de son attitude polie et amicale envers moi. Un peu plus tard, le même messenger frappa à notre porte et me demanda de me rendre auprès du consul russe à Falmouth, le révérend Quaker Alfred Fox. «*Friend!*» me dit-il lorsque j'arrivai. «Je dois vous communiquer une chose très fâcheuse: j'ai reçu ce papier de l'ambassade russe, vous devez le lire et signer comme quoi vous en avez pris connaissance». Je le parcourus rapidement, c'était une déclaration officielle qui m'ôtait la citoyenneté russe à cause de mon passage au Catholicisme. Je le signai très calmement et rendis le papier, sans même en faire une copie. Cela surprit grandement Monsieur Fox qui raconta plus tard partout dans la ville ma parfaite indifférence en recevant ce document. «Mais oui, Monsieur Krehmer m'avait déjà dit auparavant que cet homme était bien décidé. *He has counted the cost*»⁸³.

Lorsqu'on pense à ce qui se passait à ce moment-là en Russie, comment notre *Tsar-Saul* se démenait plus que jamais sans qu'un David ne fut présent pour lui jouer de la harpe et pour calmer son humeur excitée par le démon⁸⁴, quand on pense à cela, on doit remercier la Providence de m'avoir protégé de ces tempêtes, dans le paisible Falmouth. Mais je dois rire lorsque je repense à ce que je faisais en mai 1848, alors que toute l'Europe était en ébullition après la révolution de février⁸⁵, et chez nous à Moscou, quand les slavophiles et les occidentaux se débattaient en vain jour et nuit – qu'est-ce que je faisais alors?

J'étais allongé tranquillement sur l'herbe verte, le long de la côte; près de moi broutait un troupeau de moutons – j'étais un Don Quichotte, métamorphosé en petit pâtre d'Arcadie. C'était dans le trou le plus perdu qui soit, dans le hameau pittoresque de Lanherne. Il y avait là une vieille ferme du temps de la reine Elisabeth, qui avait appartenu à la famille Arundel et qui à présent était transformée en couvent de Carmélites⁸⁶. J'étais invité là

⁸² *Ibidem*.

⁸³ «*Il a calculé les risques*».

⁸⁴ Nicolas I (Tsarkoie Selo 1796-St Pétersbourg 1855), règne de 1825 à 1855.

⁸⁵ Les journées de février 1848 à Paris qui renversèrent le roi Louis-Philippe.

⁸⁶ Les Arundel occupaient Lanherne depuis le XIII^{ème} siècle. Ce Carmel fondé par des dames Anglaises à Anvers (Belgique) en 1619, fut transféré en Cornouailles en 1794. Cfr *Lanherne St Mawgan, discalced Carmelite Convent, the oldest Carmel in England* (Brochure

pour une ou deux semaines pour remplacer l'aumônier pendant son absence⁸⁷. Rien ne troublait le silence du monastère – un silence de tombe – rien, sinon le chant monotone des moniales, leur mélodie ne comprenait que deux notes, chantées par des voix nasillardes. Devant la maison s'élançaient quantité d'ormes séculaires d'où se balançaient d'énormes nids de corneilles. Il y avait là toute une république bruyante de corneilles qui débattaient sans discontinuer. Elles s'interrompaient les unes les autres comme à l'Assemblée Nationale française. Parfois cependant, elles croassaient de concert: *très bien, très bien!*⁸⁸ Mais la personne la plus intéressante du monastère était une vieille jument, toute cassée, qui jadis avait servi de monture à un ancien curé. Elle était maintenant en pension et tellement placide que, sans encouragement de ma part, elle venait à ma fenêtre et sans façons, poussait la tête à l'intérieur pour happer de ma main un morceau de sucre dont elle raffolait. Cela peut vous paraître fort enfantin, mais ce furent les années de lune de miel avec la vie religieuse. Je n'avais pas encore mordu le noyau amer de la vie conventuelle et du catholicisme, et je n'avais pas encore dit avec le héros de *Spiridion*: *Gustavi paululum mellis, et ecce nunc morior*⁸⁹.

Aussi longtemps que Nicolas régnait, il ne m'était jamais venu en tête de penser à la Russie. À quoi devrais-je penser? On ne peut d'ailleurs pas penser sans objet. Où il n'y a rien, il n'y a rien. Un jour, un soldat m'apporta de Crimée deux pages des journaux de Saint-Pétersbourg. À part des ordonnances impériales concernant le corps des fonctionnaires, il y avait aussi une description douceuse – à la Boulgarin⁹⁰ – de l'un ou l'autre bal. C'est tout ce que je pus savoir de la Russie! Mais à peine Alexandre II⁹¹ fut-il monté sur le trône que souffla de la tombe muette qu'était devenue la Russie un petit vent matinal, il se passa une vraie résurrection. *Pourquoi cherchez-vous un vivant parmi les morts?*⁹² Le peuple russe est ressuscité! Oui! il est vrai-

anonyme, s.d.) 5, 15-17.

⁸⁷ Probablement le P. Francis Weld (Weymouth 1819), prêtre en 1842 et profès à St-Trond en septembre 1849, *ChPCprB* III, 169. Dispensé à Clapham en février 1853, *ChPCprB* III, 6 et IV, 136; *Catalogus Patrum*, XIII, n° 564. Neveu du cardinal Weld. Il fut aumônier des Carmélites de Lanherne: cfr lettre de ce Carmel au Provincial belge Heilig du 13 octobre 1848, AGHR 30060001,84842a.

⁸⁸ En français dans l'édition Kamenev, 121.

⁸⁹ Du *Spiridion* de George Sand, publié en 1838. Voir note 70.

⁹⁰ Thaddée Ben. Boulgarin ou Булгарин (Peryshev 1789-Karlov 1859), journaliste et romancier russe. Editeur de la revue *Ekonom*. Cfr *Russkij Biografičeskij Slovar* (St-Pétersbourg, 1908) III, 476-479.

⁹¹ Alexandre II (Moscou 1818-St-Pétersbourg 1881), fils de Nicolas Ier. Règne de 1855 à 1881. Abolir le servage en février 1861. *GDEL* I, 276.

⁹² Luc 24, 5.

ment ressuscité! Étreignons-nous, embrassons-nous donc et saluons-nous mutuellement avec un œuf joliment décoré!⁹³

[24] DÉSERT ET LIBERTÉ

Dans ce chapitre, Petcherin égrène à nouveau ses souvenirs, et divise l'ensemble en cinq tableaux.

1^{er} tableau. 1817 à Kobylitsa, prov. Tchernigov, district de Kozelets. Dans le salon, autour d'une table, la grand-mère, la mère et la tante écoutent le petit Vladimir leur faire la lecture. Dans une autre pièce une douzaine de servantes en train de filer et de tisser. Que lit-il? St Jean Chrysostome, le martyr de Ste Barbe, St Nicolas le Thaumaturge, Siméon le Stylite, Marie l'égyptienne,...

2^{ème} tableau. Mai 1818. Il suit une colonne militaire, avec son père. Rien à voir, sinon le ciel bleu et la terre verte. C'est alors qu'il lit Lord Byron⁹⁴ et partage son amour pour l'océan que Petcherin n'a jamais vu. Parfois il s'agenouille devant le soleil couchant et s'écrie: "Emmène-moi avec toi là-bas, là-bas, vers l'Ouest!" Il n'a jamais pu s'habituer à une vie sédentaire.

3^{ème} tableau. Zurich, septembre 1833. Petcherin admire la chaîne des Alpes avec son ami Redkin⁹⁵. Devant la nature grandiose, il rêve à nouveau de désert et de liberté. Il envie le grand navigateur Alexandre Humboldt⁹⁶.

4^{ème} tableau. À Liège, dans le bureau du Capitaine Fiott. L'auteur, entre deux documents, lit en secret le roman de George Sand *Spiridion*. Tout à coup il songe à aller s'enfermer dans la Grande Chartreuse⁹⁷ près de Grenoble et, si nécessaire, passer au Catholicisme, mais il n'a pas d'argent et n'a plus envie d'errer sur les routes à pied. Il fait remarquer l'ordre de ses pensées: d'abord recherche du désert, ensuite peut-être le Catholicisme. Il se ressaisit et décide de trouver le désert un peu plus tard.

5^{ème} et dernier tableau. [traduction intégrale]

⁹³ On sait que dans l'Orient chrétien, à Pâques, on décore les œufs et chacun avec un œuf à la main essaie de briser la pointe de l'œuf que tient son voisin.

⁹⁴ George Gordon, Lord Byron (London 1788-Missolonghi/Grèce 1824). Poète anglais. *New Enc. Brit.* II, 416.

⁹⁵ Petr Grig. Redkin ou Редькин (1808-1891), professeur d'Histoire, de Philosophie et de Droit à Moscou (1835-1848) et à St-Petersbourg, du cercle de Herzen. B. EMELJANOVA-V. KULIKOVA, *Russkije Mysliteli vtoroj poloviny XIX-načala XX veka*, (=Les intellectuels russes de la seconde moitié du XIXème et début du XXème siècle), Ekaterinburg 1996, 267.

⁹⁶ Alexandre Humboldt (Berlin 1769-Berlin 1859), géographe et explorateur allemand. *ADB XIII*, 358-383. *Neue deutsche Biographie*, Berlin 1953- [désormais: *NDB*] X, 33-43.

⁹⁷ La Grande Chartreuse près de Grenoble fut fondée par St Bruno en 1084. *DThC II*, 2274-2318; *DHGE XXI*, 1088-1107. Petcherin ira en effet là-bas en 1861, mais fort peu de temps, il en partira fort déçu, cfr section [24].

En 1861, je quittai les Rédemptoristes. Ils me donnèrent mille francs pour le voyage. «Dieu soit loué, maintenant tu es un cosaque libre!», dis-je en moi-même. «Allons voir le rêve de ma jeunesse». Je me rendis directement à Paris; j'y restai un ou deux jours, puis via Lyon je gagnai la *Grande Chartreuse*. La nature restait la même: extraordinairement sauvage et grandiose. Mais tout le reste était changé. Autrefois, la Grande Chartreuse était accessible grâce à un petit sentier longeant un ruisseau tumultueux qu'on ne pouvait suivre qu'à pied ou à cheval. Maintenant il y a une large allée, allée royale où vont et viennent les voitures. Au lieu de rencontrer de pieux pèlerins s'en allant prier au sanctuaire, à présent on voit toute une caravane de charrettes chargées de malles carrées.

«Qu'est-ce cela?», demandai-je. «Je vais vous dire ce que c'est», me dit la dame assise à mes côtés dans la diligence. «Les saints Pères Chartreux ont trouvé dans les montagnes des herbes médicinales dont ils faisaient d'abord un élixir, mais maintenant l'esprit de commerce s'est emparé d'eux, et de cet élixir ils produisent une excellente liqueur qui est en vente dans toutes les tavernes et cafés sous le nom de *chartreuse*. Cette industrie leur rapporte annuellement un million de francs de bénéfice net. Pauvres Chartreux! Tous ces chariots sont remplis de bouteilles de *chartreuse* pour la vente. Un négociant en vin à essayé de lancer sur le marché une imitation de *chartreuse*, mais les moines l'ont assigné en justice, ils ont gagné le procès et il fut obligé de mettre sur ses bouteilles la mention *imitation de la chartreuse*».

«Il semble bien», dis-je, «que les révérends Chartreux savent allier la ruse du serpent à l'innocence de la colombe»⁹⁸.

La Chartreuse n'a rien de remarquable au point de vue architectural. Elle consiste en un groupe désordonné, informe de bâtiments qui ressemble à une grande cour de ferme entourée de granges et d'aires de battage. J'y ai rencontré un tas de gens qui étaient venus là par pure curiosité, sans le moindre respect pour le sanctuaire. Partout, bruit et tapage. De réfectoire, il n'en était pas question, il y avait seulement quelques restaurants de prix différents suivant les possibilités des visiteurs. Fatigué par le voyage, je passai directement à table. Je reçus d'abord un petit verre de la fameuse *chartreuse*. Autour de la table virevoltait un gros moine qui amusait les hôtes par ses plaisanteries et ses bons mots; parfois il levait les yeux aux ciel et soupirait *Nous, pauvres Chartreux!*⁹⁹ Jamais ailleurs qu'en France je n'ai vu une hy-

⁹⁸ Matthieu 10, 16.

⁹⁹ En français dans l'édition Kamenev, 128.

pocrisie si brutalement transparente; chez les Allemands elle est au moins masquée et adoucie par la cordialité propre à ce peuple.

Après avoir contemplé les environs qui vraiment sont impressionnants par la beauté de la nature sauvage et où tout est merveilleux *sauf l'homme*, je me hâtais de retourner à Paris. Je m'éloignai de la Chartreuse comme le renard de la Fontaine, la queue entre les jambes, *jurant quoiqu'un peu tard qu'on ne m'y prendrait plus*¹⁰⁰.

Fin du cinquième et dernier tableau. Le rideau tombe sous de bruyants applaudissements. Quelques personnes sifflent.

[25] LIÈGE (1838-1840)

«J'ai fait mon pacte définitif avec le diable, et le diable c'est la pensée» (D'une lettre au Comte Stroganof¹⁰¹)

Je n'ai habité que deux ans à Liège, mais ces deux années ont concentré des siècles entiers de pensée. J'arrivai à Liège avec une provision d'idées empruntées à Bernacki¹⁰²; puis je fus gagné au communisme de Babeuf¹⁰³, à la religion de Saint-Simon¹⁰⁴, au système de Fourier¹⁰⁵, et à bien d'autres choses encore. Je suis un vagabond né. Pour penser, je dois être absolument en mouvement. Je suis convaincu que la pensée n'est rien d'autre que de l'électricité, ou de la chaleur ou quelque chose de semblable, et la chaleur suppose le mouvement (voir Tyndall¹⁰⁶). J'étais au plein sens du mot un péripatéticien, c'est-à-dire un philosophe ambulancier.

Mon travail chez le capitaine Fiott prenait deux heures, tout au plus trois, après cela, j'étais libre comme un oiseau et je pouvais aller où je voulais. Ainsi j'errais des heures durant, le long des belles rives de la Meuse, sur le quai de la Sauvenière, ou hors ville, là où l'on construisait le nouveau chemin de fer, à travers champs et prairies, par monts et vaux, bois et forêts. Je déambulais, déambulais..., et entre-temps mon cerveau travaillait, travaillait. En imagination, je construi-

¹⁰⁰ *Ibidem*.

¹⁰¹ Le Comte Serge Greg. Stroganof ou Стрoганов (1794-St Pétersbourg 1882), archéologue, mécène russe, membre du Conseil d'Etat. *Russkij Biografičkij Slovar*, St-Pétersbourg, 1909, XIX, 523-530; Angelo TAMBORRA, *Vl. S. Petcherin. Da mazziniano a religioso populista* dans *Rassegna storica del Risorgimento* 72 (1985) 9.

¹⁰² Sur Bernacki, cfr note 58.

¹⁰³ François-Noël, dit Gracchus Babeuf, cfr note 57 et 59.

¹⁰⁴ Sur le comte de Saint-Simon cfr note 73.

¹⁰⁵ Charles Fourier (Besançon 1772-Paris 1837), théoricien socialiste. *DBFr* XIV, 772-776.

¹⁰⁶ John Tyndall (Leighlin Bridge 1820-Surrey 1893), physicien anglais. *New Enc. Brit.*, 1984, X, 218.

sais une commune, un phalanstère. Comme ce sera fantastique, me disais-je: tu pourras ainsi te promener dans le monde entier, et là où tu arriveras, partout tu trouveras un lit et une table prêts pour toi, partout tu seras accueilli par des frères et des dames aimables... car naturellement *la communauté de femmes*¹⁰⁷ fait partie de la doctrine de Bernacki.

Mais ces rêves roses se dissipèrent peu à peu. Un pauvre type solitaire quasiment en haillons ferait bien mieux de ne pas penser aux femmes. Les femmes sont des créatures fort charmantes, mais penser à elles vous amène instinctivement au concept de luxe: elles ont besoin de fleurs fraîches, de soie et de velours, de diamants et de perles, et «l'amour dans une hutte de paysans» n'est plus qu'un rêve du passé, bon pour le siècle dernier. En général les femmes n'ont que faire des rêveurs poètes: elles choisissent des hommes pratiques, positifs, forts physiquement. C'est pourquoi les philosophes devraient écouter ce que la Vénitienne disait à Jean-Jacques Rousseau¹⁰⁸: *Zanetto, lascia le donne e studia la matematica*¹⁰⁹ Donc pour les femmes, c'était réglé, ne restait dans mon imagination qu'une communauté d'hommes, et comme vous le voyez, on se rapprochait fort d'un monastère d'hommes.

Je crois que tous les couvents – de Pythagore à nos jours – ont été fondés par des philosophes de bonne volonté certes, mais paresseux, qui n'avaient nulle envie de patauger dans le marécage social afin de réformer l'humanité; ils choisissaient une voie bien plus facile: mus par un dédain aristocratique vis-à-vis du monde, ils rassemblaient autour d'eux un petit groupe de sympathisants et se retiraient dans

¹⁰⁷ En français dans l'édition Kamenev, 129.

¹⁰⁸ Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), cfr note 47.

¹⁰⁹ C'était en juillet 1744, Rousseau avait rendu service au capitaine Olivet qui, pour le remercier, lui *prêta* à Venise une courtisane du nom de Zulietta. *Les Confessions*, livre VII.

l'une ou l'autre maison isolée, ou même plus profondément dans le désert, afin d'y vivre dans une harmonie et un amour réciproques, en se soumettant à des lois et à des guides acceptés de plein gré. C'est le prétendu idéal de la république chrétienne, mais ainsi, la tâche de la construction sociale n'est ni allégée ni résolue.

Lorsque j'étais à Zurich, avec de telles idées en tête, je proposai à quelques Russes de partir en Amérique pour y fonder une commune modèle et un périodique russes. Mais il nous manquait pour cette entreprise quelques bricoles: un sobre jugement, le sens de l'entreprise et un capital. *Excusez du peu!*¹¹⁰

Et ainsi je déambulais et ruminais durant les longues journées d'été, mais qu'en était-il l'hiver? Suivant l'habitude franco-italienne que j'avais adoptée, je passais mes soirées la plupart du temps dans un théâtre ou un café, du moins tant que j'eus de l'argent en poche; mais où aller lorsqu'il ne me resta plus un sou?

Liège avait beaucoup d'églises, et dans presque toutes, se célébrait une cérémonie du soir, appelée *salut*¹¹¹; accompagnée parfois de très bonne musique. Je restais là, appuyé à une colonne, en train de regarder l'autel brillamment éclairé et les volutes d'encens qui virevoltaient vers les hautes voûtes gothiques, je goûtais aux charmes artistiques de la musique et des chants et... je pensais à mes propres affaires. Je m'étais tellement habitué à me rendre à l'église que, parfois, par manque de musique, je prenais plaisir au chant monotone des chanoines qui récitaient les psaumes: cela ne m'empêchait nullement de penser, c'était en quelque sorte un accompagnement pour la musique intérieure de mon âme.

Un jour je m'amenai chez Fourdrin, Lecoite y était aussi. «As-tu appris la nouvelle?» «Non, qu'est-ce que c'est?» «*Le Père Manvuisse*¹¹², un rédemptoriste, va donner des conférences philosophiques dans les cloîtres St-Paul¹¹³». Bon, allons-y et écoutons un peu ce que c'est comme philosophie. Plus tard il apparut que ce n'était qu'un truc de Jésuite pour attirer les jeunes: les conférences philosophiques n'étaient autre que de simples prêches catholiques.

«Quoi de neuf?» se demandaient les Athéniens chaque jour sur l'agora. Moi aussi, j'étais sans cesse assoiffé de nouvelles doctrines, d'un nouveau système, d'une foi nouvelle. Dans une petite rue de Liège s'ouvrit une nouvelle église d'une nouvelle religion; Lecoite et moi-

¹¹⁰ En français dans l'édition Kamenev, 130.

¹¹¹ *Salut*: courte cérémonie du soir avec chants et bénédiction du Saint Sacrement.

¹¹² Sur Charles Manvuisse, cfr note 21.

¹¹³ En français dans l'édition Kamenev, 130.

même allâmes nous enquérir de cette vérité à peine découverte. Devant la porte entr'ouverte d'une petite maison, nous attendait un homme mal vêtu, maigre, pâle, mais d'un aspect extrêmement pieux qui nous regarda soupçonneux, avec l'air de ne pas vouloir nous laisser entrer. «Êtes-vous venus avec de bonnes intentions?», demanda-t-il. «Cherchez-vous vraiment le Christ?». «Bien entendu que nous Le cherchons. Pouvons-nous entrer s'il vous plaît?»

Dans un petit local rempli d'une douzaine d'auditeurs, il y avait, assis à un pupitre, un monsieur à l'air digne, en cravate blanche et un livre en main. Il traduisait le Nouveau Testament du grec en français et ajoutait ici et là une remarque; le tout était fort froid et sec. Bon, pensais-je, si religion il faut, donnez-m'en une avec tout le charme de l'art, avec de la musique, de la peinture et de l'éloquence – car à écouter un professeur de ce genre, il m'en vient des frissons glacés dans le dos!

Dans la *Haute Rue*¹¹⁴ à Liège, il y avait une ancienne église des Carmes qui, depuis les temps napoléoniens, servait de grange à foin; j'y passais souvent. Soudain je vois avec surprise que tout le foin a été évacué, l'église balayée et nettoyée, avec toute une équipe d'ouvriers: menuisier, plâtrier, peintres. Au-dessus pendait une affiche qui annonçait: *Le 2 août 1840, les Pères Rédemptoristes célèbreront dans leur nouvelle église la canonisation (reconnaissance de sainteté) du fondateur de leur Ordre, Alphonse de Liguori. Neuf jours durant il y aura dans cette église des offices, le matin et le soir, avec prédication et orchestre.*

Le 2 août à huit heures du matin, j'allai m'asseoir sur un banc juste en-dessous de la chaire de vérité. L'église était pleine de fleurs odoriférantes. Tout brillait, tout étincelait, tout était flambant neuf. Monta alors en chaire à pas lourds et mesurés le fameux Père Bernard, un homme vif, aux joues rouges, d'environ trente-cinq ans¹¹⁵, le héros de mon récit *Légende du moine et du démon*¹¹⁶, mais à cette époque il n'était pas encore aussi gros. Tous les yeux le fixaient.

«Chers frères! Je dois vous raconter la vie et les exploits d'un grand fou: Saint Alphonse de Liguori. Ne vous étonnez pas de mes paroles: aux yeux du monde c'est une grande folie de renoncer à une haute origine et aux richesses pour se consacrer au service de Dieu. Et c'est précisément ce que

¹¹⁴ *Idem*, 131. En fait il s'agit de la rue Hors-Château à Liège.

¹¹⁵ Le Hollandais Bernard Hafkenscheid (Amsterdam 1807-Wittem 1865), prêtre à Rome en mars 1832 et profès à Weinhaus (Vienne) en octobre 1833. Arrive en Belgique en novembre 1833, *ChPCprB* I, 34. Vice Provincial (fin 1848), puis premier Provincial d'Amérique de 1850 à 1853. *Catalogus Patrum*, XIII, n° 193.

¹¹⁶ Cfr supra, la section [21].

fit notre Saint Alphonse: fils d'une noble famille napolitaine qui occupait une place de choix dans les hautes sphères, il renonça à toutes les jouissances terrestres, suspendit avec une abnégation chevaleresque son épée de noblesse au pied d'une statue de la Sainte Vierge et embrassa l'état ecclésiastique».

Par nature, tout ce qui était chevaleresque et insensé devait m'attirer. Aussi pendant neuf jours je me rendis quotidiennement dans cette église, matin et soir, pour y entendre tous les sermons. Durant ces festivités, c'est le Père Manvuisse qui tint le premier rôle, un Français très sympathique, raffiné, d'une éloquence entraînée. Il me convainquit définitivement. Après ces neuf jours (neuvaine), je lui écrivis une lettre: «Je suis passé par tous les systèmes philosophiques possibles, j'ai été hégélien, pythagorien, fouriériste, communiste, etc. Mais après vos sermons, je suis convaincu de la vérité de la foi catholique; je vous prie de m'instruire et de m'amener sur le juste chemin». Je terminais par une phrase entièrement empruntée à Joseph de Maistre¹¹⁷ *Altaria tua Domine virtutum!!!* (les trois points d'exclamation sont aussi de de Maistre). Après avoir scellé la lettre, je me rendis avec elle au couvent des Rédemptoristes.

Je heurtai la porte verte avec l'anneau de fer et elle s'ouvrit – par qui pensez-vous? – par le héros de ma légende en personne!¹¹⁸ Il s'inclina très poliment mais avec un regard à la fois timide et soupçonneux. Manifestement, ma barbe lui inspirait quelque méfiance. «Puis-je vous demander de donner cette lettre au Père Manvuisse?» «Il n'est pas à la maison pour le moment, il revient dans dix jours. Mais je lui donnerai votre lettre avec plaisir». «Merci beaucoup». La porte se referma – j'avais franchi le Rubicon. Je dois à présent faire une petite digression. Jusqu'à ce moment-là, je n'avais eu aucun contact avec un ecclésiastique catholique; au contraire, les catholiques me craignaient, ils me regardaient avec effroi et répugnance; j'étais un ami des francs-maçons, des rebelles et des pécheurs. Les petits séminaristes riaient de moi lorsque durant l'office pontifical, je me tenais appuyé à une colonne et contemplais toute la cérémonie avec une indifférence philosophique. C'est à cette époque que se rattache l'anecdote suivante. Je marchais dans la rue lorsqu'un homme d'âge moyen avec un enfant sur le bras me croisa; le petit me regarda intensément comme si j'étais une apparition et tendit ses petits bras vers moi. Le père, irrité, frappa légèrement l'enfant et lui dit à haute voix: *Ne le regarde pas mon enfant, c'est un fou !!!*¹¹⁹ Proba-

¹¹⁷ Joseph de Maistre (Chambéry 1753-Torino 1821), philosophe, politique, ultramontain. *Catholicisme* VIII, 208-210.

¹¹⁸ C'est-à-dire Bernard Hafkenscheid. Cfr note 115.

¹¹⁹ En français dans l'édition Kamenev, 133. Petcherin a déjà raconté ce même épi-

blement que c'était un de ces bourgeois conservateurs, un ennemi de tout réalisme, comme le Comte Tolstoi.

[26] BIENHEUREUX CEUX QUI ONT FAIM ET SOIF DE LA VÉRITÉ !!!¹²⁰

Dilexi justitiam et odi iniquitatem et propterea morior in exilio

(Grégoire VII)

Si la béatitude consiste en cela, alors elle m'a été échue. Toute ma vie, je n'ai cherché qu'une seule chose, je n'ai aspiré qu'à une seule chose: la vérité et le droit. Mais je ne suis pas encore parvenu à les trouver.

En 1859, je fus appelé à Rome avec grandes espérance et attente: ils voulaient parader avec moi devant le Pape et les cardinaux; mais il en fut tout autrement. Ils découvrirent que je n'étais pas fait de ce matériau mou qu'ils avaient imaginé, aussi ils se hâtèrent de me renvoyer en Angleterre. Pour me punir de mon obstruction, je ne fus même pas présenté au Pape. Je n'ai donc jamais de ma vie baisé sa mule ou autre objet pontifical. *Cela nuira grandement à votre canonisation*¹²¹, me dit le Général des Rédemptoristes¹²². Qu'en pensez-vous? Durant ma vie il me fut promis la canonisation, c'est-à-dire être reconnu comme saint, si je me montrais plus flexible. Ha ha ha, haha! *Risum teneatis amici*¹²³.

Les relations mystérieuses avec le monde invisible ne sont rien d'autre qu'un jeu à ras de terre d'ambitions étroites, exactement comme dans la hiérarchie des fonctionnaires russes. «Voyez-vous, cher ami, à quelles conséquences amène votre entêtement! Si vous étiez un peu plus conciliant, vous seriez conseiller d'État et pourriez suspendre à votre cou l'Ordre de Ste Anne et recevoir une augmentation de salaire. Un veau docile tête à deux pis à la fois!»

Atterrir de la Russie des espions dans un couvent romain, c'est tomber de la poêle dans la braise. Les derniers mots que m'adressa le Père Général furent: *Vous êtes un homme franc!* Je parie que vous prenez cela pour un compliment; n'est-ce pas, lorsque quelqu'un vous dit sans détour que vous

sode liégeois dans la section [6]. En outre il l'évoque à nouveau dans une lettre à Ogarev du 6 avril 1863, publiée par A. IZUMOV dans *Jahrbücher für Kultur...* (cfr note 37) N.F. 9 (1933) 526. Également par A. SABOUROV dans *Literaturnoe Nasledstvo* LXII (1955) 483.

¹²⁰ Matthieu 5, 6.

¹²¹ En français dans l'édition Kamenev, 133.

¹²² Le Fribourgeois Nicolas Mauron (Saint-Sylvestre 1818-Roma 1893), Supérieur Général des Rédemptoristes de 1855 à 1893. J. B. LORTHOIT, *Mémorial Alphonsien*, Tourcoing 1929, 349-350.

¹²³ HORACE, *Art Poétique ou épître aux Pisons*, vers 5.

êtes honnête et ouvert, cela me semble un grand hommage. Eh! bien non, dans la bouche du Père Général, c'était une très sévère réprimande: vous êtes imparfait et tout à fait impropre à la vie conventuelle, là on n'exige aucune honnêteté ni ouverture, mais sournoiserie et hypocrisie, vous devez être rusé et roublard pour vous attirer l'estime des autorités et gratter quelques sous pour le salut du couvent! *Moriamur in simplicitate nostra!*¹²⁴, me dis-je.

Je quittai Rome le dimanche des Rameaux¹²⁵, le jour où précisément les autres arrivent à Rome pour assister aux cérémonies sacrées de la Semaine sainte. Je priai le Père Général de me laisser partir le plus vite possible, sans perdre une minute: «J'étouffe dans cette atmosphère, je deviens malade; je vous assure, cela passe complètement et je me sens mieux dès que je suis hors des murs de Rome». J'étais envahi par une sorte d'abattement, comme si un esprit mauvais voulait m'étrangler. Parfois, la nuit, je me réveillais dans ma cellule et pensais: que dois-je faire s'ils viennent m'empoisonner ou m'étrangler? Ces gens sont capables de tout! Naturellement il n'y avait pas lieu de penser cela, c'était du délire fiévreux, et pourtant je suis sûr que cela ne me serait jamais venu à l'esprit sous le toit d'un protestant. Ci-dessous les paroles que j'ai notées dans une cellule du couvent rédemptoriste de la *Villa Caserta* près de Ste Marie Majeure, elles ont conservé leur fraîcheur et leur couleur locale.

Rome 22 février¹²⁶. – Mes larmes ne cessent de couler. Ô Rome, que je te déteste! Je répète les paroles de St Alphonse: «Le temps après lequel je pourrai m'échapper de Rome me semble durer mille ans. Comme il me tarde d'être délivré de toutes ces cérémonies!»¹²⁷ O Rome! j'aime mieux les pauvres cabanes de nos Irlandais que tous tes palais somptueux. – O Rome! je te hais; tu es le repaire de l'ambition et des viles intrigues. C'est ici qu'on oublie le soin des âmes et qu'on ne pense qu'à augmenter sa réputation et son crédit; on ne vit que pour soi-même, *faciamus nobis nomen*¹²⁸. On use ses souliers dans les antichambres des cardinaux¹²⁹.

¹²⁴ 1 Maccabées 2, 37.

¹²⁵ Le dimanche des Rameaux en 1859 tombait le 17 avril. Petcherin serait resté à Rome (venant d'Irlande) du 25 janvier au 16 avril: *Chroniques domestiques de sant'Alfonso* I, 28.

¹²⁶ 22 février 1859.

¹²⁷ Lettre de St Alphonse à son frère Hercule, lettre perdue mais que cite Tannoia dans sa biographie alphonstienne, traduite en français à Wittem par Buggenoms, Théodore Lelouchier et Paul Reyners [*ChPCprB* III, 94-95] sous le titre: *Mémoire sur la vie et la Congrégation de S. Alphonse de Liguori*, Paris 1842, T. II, 26. Petcherin cite fidèlement cette version. Voir aussi M. DE MEULEMEESTER, *Glanes alphonstiennes*, Leuven 1946, 77-82.

¹²⁸ 1 Maccabées 5, 57.

¹²⁹ Tout cette citation est en français dans l'édition Kamenev, 134-135.

Même lorsque je fus hors de Rome, même à Cività Vecchia, je tremblais encore et je pensais qu'à chaque moment quelque chose pouvait encore me ramener là-bas, ou que j'allais perdre mon argent... comment aurais-je pu alors prendre le bateau? Ou je me disais qu'on allait me prendre mon manteau (cela arrive très souvent à Rome) alors qu'il faisait encore assez froid... Finalement, j'étais sur le vapeur, la sirène retentit, le navire se détacha du quai et vogua sur la mer bleue en lançant un flot de fumée noire vers la côte italienne... Dieu merci, je pouvais pour la première fois respirer librement! *Laqueus contritus est et nos liberati sumus!*¹³⁰ Le filet est déchiré et l'oiseau a pris sa liberté. Mais encore à ce moment-là, je n'étais pas encore tout à fait délivré de Rome: sur le même bateau il y avait un ancien membre de la police française qui avait passé quelque temps chez les Rédemptoristes. Seul Dieu ou le diable pouvait savoir pour quelle raison – probablement cela avait-il quelque chose à faire avec l'espionnage clérical-politique.

Avec une joie indicible et incroyable, je revis les blanches falaises anglaises et les vertes prairies du Kent. Ici, c'était le pays de la raison et de la liberté! Le pays où la vérité se trouve dans la science et la vie, et la justice dans les prétoires, où chacun agit ouvertement et avec droiture, où vous pouvez vivre en homme¹³¹. Pourquoi ai-je écrit cette digression? Je n'en sais vraiment rien! Dieu le sait, cela m'est passé par la tête. Je dis avec Pilate: *ce que j'ai écrit, je l'ai écrit*¹³².

[27] LIÈGE (1840)

Nous en étions devant cette porte verte à l'anneau de cuivre ou de fer de la maison des Rédemptoristes dans la Haute Rue¹³³ à Liège. Mon cerbère avait accepté la lettre, s'était incliné poliment et avait fermé la porte – j'étais resté seul sur la rue. C'était alors que je réalisais pleinement que j'avais franchi un pas décisif en entrant pour la première fois en contact avec un ecclésiastique catholique. Je n'avais pas en tête un plan bien défini, un passage vers l'Église catholique se profilait dans un vague lointain... *Il me faut des émotions*, dis-je à Fourdrin, pour justifier mon acte. Et de fait je cherchais de nouvelles expériences, de nouvelles aventures, la vie monotone m'ennuyait; en outre la mystérieuse année 1840 exigeait un retournement décisif dans le

¹³⁰ Psaume 123, 7.

¹³¹ Note de Petcherin: Entre-temps de sombres nuages s'amoncelaient sur l'horizon politique. Ici et là, il y avait de sinistres lueurs, des coups de tonnerre claquaient, puis éclata la guerre de 1859 qui amena la chute définitive du pouvoir pontifical.

¹³² Jean 19, 22.

¹³³ Haute Rue: cfr note 114.

cours de ma vie.

Dix jours plus tard j'allais voir si le Père Manvuisse était de retour. Je fus reçu dans un parloir. Le Père arriva rapidement, les bras ouverts, le visage rayonnant et un sourire fraternel. Oui, c'était un vrai Français, plein de fougue. Il me fit prendre place, me caressa et me submergea d'amabilités, de sorte je ne savais plus où regarder. Pour la forme, j'avançai quelques objections qu'il balaya aussitôt d'un revers de main. En général, je ne crois pas que quelqu'un puisse être convaincu par des mots ou des arguments – non, chacun de nous est déjà convaincu ou rattrapé par sa propre intelligence ou son cœur, les influences extérieures ne sont pas plus qu'un prétexte auquel nous nous cramponnons afin de concrétiser une aspiration ou un pressentiment présents depuis longtemps. Je me trouvais dans une situation où votre cœur ne désire que s'oublier et décrocher, se soumettre à l'autre sans condition telle une petite vieille, sacrifier raison et volonté à une loi supérieure, laisser un souvenir «d'amour qui s'oublie soi-même et qui ne connaît aucune infidélité» (Joukovski)¹³⁴. Lorsque le Père Manvuisse me prit par la main et me dit *mon enfant*¹³⁵, les paroles me touchèrent au plus profond de mon cœur et les larmes me montèrent aux yeux.... Lorsque je racontai ces sentiments à Fourdrin, il fut lui-même ému et me dit: «Oh! comme je voudrais parler avec le Père Mavuisse! *mais que diront les nôtres!?*»¹³⁶. Cette pensée le retint, et pas seulement lui.

Cela peut avoir duré un peu plus ou un peu moins longtemps, mais après quelques rencontres, je nouai une relation très étroite avec le Père Manvuisse, je mis à nu ma conscience face à lui. Il se passa alors quelques moments étranges et même comiques. Suivant ma conscience de Russe, mon plus grand péché était de n'avoir pas rempli mon devoir envers le gouvernement. «Allons», dit le Père Manvuisse, «envers le gouvernement, cela ne signifie rien, ce n'est absolument pas un péché». C'est à peu près la même chose que me disait le Père Ottman¹³⁷ à St-Trond, ce qui m'irritait tellement contre lui: *Un pacte fait avec Dieu détruit toutes les autres obligations*¹³⁸. C'était il y a trente ans, et c'est encore pire aujourd'hui. Les catholiques, chacun d'entre eux, s'arrogent le droit de désobéir aux lois et aux autorités si

¹³⁴ Basil Andr. Joukovskij ou Жуковский (Miskenskoje 1783-Derpla 1852), écrivain russe fameux. Tuteur du futur Alexandre II. *Russkij Biografičkij Slovar*, Petrograd 1916, VII, 60-117.

¹³⁵ En français dans l'édition Kamenev, 136.

¹³⁶ *Idem*.

¹³⁷ Ottmann que le traducteur Eekman (p. 156 et *passim*) orthographe, on ne sait pourquoi, *Hautement*. Le texte russe est clair: ОТМАН. Sur Ottmann, cfr note 23.

¹³⁸ En français dans l'édition Kamenev, 136.

celles-ci vont à l'encontre du Pape infallible.

Puisque nous sommes sur ce sujet, j'avancerai 1. un axiome, 2. un fait historique.

Un *axiome*. Le catholicisme, dans ses plus récents développements et ses prétentions, est incompatible avec l'ordre et un État bien organisé (regardez l'histoire récente).

Un *fait historique*. L'Église catholique est actuellement en rébellion contre toutes les autorités et contre l'organisation actuelle de l'État (regardez la déclaration de guerre contenue dans le *Syllabus*¹³⁹). Quelles conclusions doit-on tirer de ces deux prémisses, je les laisse au jugement des hommes d'État.

Dans une conversation avec le Père Manvuisse, je lui racontai un jour que mon père avait une petite propriété avec une cinquantaine de serfs dans le Rjazan, district de Jegorjevsk, au village de Navolnoje, également appelé Poznjaki. Mon directeur spirituel éclata: «Oh ciel, une propriété! Dans quelle Province est-elle? Rapporte-t-elle beau-coup?» Si je n'avais pas été amoureux jusqu'aux oreilles, j'aurais alors remarqué quelque chose et je me serais rendu compte des *yeux du clergé*.

J'achetai un livre de méditation *La journée du Chrétien*, et commençai à prier. La prière est l'épanchement d'un amour infini dans l'éther infini. C'est pourquoi les femmes infidèles sont si pieuses; elles n'ont pas réussi à trouver sur terre l'objet de leur amour et par conséquent elles sont constamment sur les routes lointaines avec leur amour pour un bel homme invisible, inaccessible, éternellement jeune. La piété catholique se nourrit souvent à la flamme vive de la passion terrestre. Une jeune vierge s'ébaudit d'amour devant une représentation du Sacré-Cœur en flammes, entouré d'épines, transpercé d'une lance. «Oh! amour pour la crucifixion! Amour qui verse le sang! Amour qui meurt d'amour». Sainte Thérèse¹⁴⁰ voit, dans une vision rayonnante, un charmant garçonnet, muni d'ailes, qui lui transperce le cœur avec un flèche dorée à la pointe de feu, et elle s'écrie, prise d'un doux transport indicible: «*O padecer, o morir!* De deux choses l'une: ou souffrir, ou mourir! Sans souffrir, je ne peux vivre! Je meurs en aimant!» Elle était femme dans le plein sens du terme! Et ainsi se sont écoulés des siècles pour rien, le cœur de l'homme n'a pas changé, il est touché par les mêmes passions et appelle les même dieux à l'aide. Le vieux cupidon païen, dans le même costume et avec les mêmes flèches, ap-

¹³⁹ Le *Syllabus complectens præcipuos nostræ ætatis errores...* du 8 décembre 1864. cfr *DThC* XIV, 2877-2923; G. MARTINA, *Pio IX (1851-1866)*, Roma 1986, 287-356.

¹⁴⁰ Ste Thérèse d'Avila (1515-1582), réformatrice du Carmel. *DSp* XV, 611-658.

paraît dans la cellule d'une moniale carmélite du seizième siècle¹⁴¹.

Le serviteur et ami du capitaine entra un jour par hasard chez moi et vit fort étonné le livre de méditations sur ma table. Je fus pris de honte et mentis en disant que je ne l'avais pas acheté pour moi, mais pour une jeune fille – suivant le principe français: *c'est bon pour les femmes!*¹⁴² Ce fut la dernière concession que je fis au respect humain. A Fourdrin et Lecointe je montrai avec fierté mon livre de méditations, je les assurai qu'il contenait une masse de poésie. «Cela se peut», dit Lequointe, «mais je crois qu'un homme peut se passer de poésie». «*C'est selon*»¹⁴³, répondis-je, ne sachant que dire.

Combien de conversations ou de consultations ai-je eues avec le P. Manvuisse, je ne sais vraiment plus, mais je crois très peu: nous n'étions en désaccord sur rien et j'étais prêt à tout. Pour me fortifier dans ma foi, il me donna à lire *Les Conférences du Cardinal de Luzerne*¹⁴⁴, qui n'était pas ultramontain, plutôt un gallican modéré du temps de la Restauration. C'était la phraséologie française habituelle qui a le chic d'enrober la vérité dans une enveloppe de phrases creuses.

Nous avons encore deux questions à régler: 1. mon entrée dans l'Église catholique, et 2. le changement de mon style de vie. J'avoue que j'avais d'abord une grande répugnance à rendre publique ma démarche. «Pourquoi dois-je faire connaître les secrets de mon âme à Pierre et Paul?», demandai-je. «Les seuls secrets de l'âme sont les dons de la bénédiction divine», répondit Manvuisse, «et ils doivent être montrés au monde pour la plus grande gloire de Dieu et pour édifier le prochain». Là-dessus je ne pus rien répondre. Le jour fut fixé. L'église était pleine de fleurs, répandant couleurs et parfums. Y avait-il beaucoup de monde ou non, je ne peux le dire: je ne voyais rien. Probablement qu'il y avait tous les admirateurs des Rédemptoristes. Agenouillé près de l'autel sur un prie-dieu muni d'un coussin rouge, dans mon manteau bleu usé, avec ma barbe et mes cheveux longs, je lus une sorte de profession de foi. Le P. Manvuisse se tenait près de l'autel et prononça une courte allocution, me comparant à saint Augustin. Celui-ci avait été professeur de rhétorique, et avait coûté à sa mère bien des larmes, car elle le considérait comme perdu; mais la bonne Providence l'emmena à Milan où

¹⁴¹ Petcherin fait allusion à la fameuse sculpture *l'Extase de ste Thérèse*, œuvre du Bernin (1647) visible en l'église S. Maria della Vittoria à Rome. *DBdI* IX, 365-375.

¹⁴² En français dans l'édition Kamenev, 138.

¹⁴³ *Idem*.

¹⁴⁴ César-Guillaume de la Luzerne (Paris 1738-Paris 1821), évêque de Langres, puis cardinal en 1817. RITZLER – SEFRIN, *Hierarchia Catholica*, VII, 13, 240; *DSp* IX, 135-137; *DHGE* XVIII, 362.

la prédication de saint Ambroise le convertit à la vraie foi. Il était évident que le prédicateur lui-même se comparait à saint Ambroise¹⁴⁵.

Après la cérémonie je fus invité au parloir avec le Père Manvuisse pour le petit déjeuner. La conversation tomba sur George Sand¹⁴⁶. Il m'assura que, suivant les dernières nouvelles, *elle va se convertir*¹⁴⁷. (Non, cher ami, attends un peu; ce genre de personnes ne se convertit pas aussi vite: ceci est plutôt réservé à nous, simples d'esprit). Tout ceci s'était passé fort tôt le matin: je retournai chez moi comme si rien ne s'était passé et, selon mon habitude, je fis chauffer mon café sur le réchaud à alcool. Mais par la fenêtre ouverte, j'entendis ma propriétaire, madame Joarisse, parler avec son fils ou une autre personne: «Vous savez la nouvelle! Et nous ne savions même pas qu'il n'était pas catholique. Dieu merci!»

Le lendemain je me rendis chez Fourdrin et Lecointe – mon secret était connu de toute part. Les Rédemptoristes s'étaient hâtés de faire imprimer une ample description de la cérémonie dans l'organe catholique le *Journal de Kersten*, avec toute sorte d'enjolivures¹⁴⁸, ainsi je paraissais être une personne très importante.

Venons-en à la deuxième question: changer ma façon de vivre. J'avais un désir passionné de m'arracher de ce monde. Le Père Manvuisse sur ce point resta tout à fait neutre et n'essaya pas de m'attirer dans sa paroisse. «Vous penchez volontiers vers la science – aussi il y a un ordre savant pour vous: les Jésuites. Si vous le désirez, je vous donne une lettre de recommandation pour leur Provincial». «Non, non» dis-je. Le nom seul de Jésuite me hérissait; une autre pensée me venait également à l'esprit: si on apprend en Russie que je suis devenu Jésuite, de quelle honte vont-ils parler!

«Vous avez toujours désiré ardemment l'isolement complet et le silence; eh bien, pas loin de Nancy – d'où je viens – il y a une chartreuse charmante, fort romantique¹⁴⁹. Et voici une lettre de votre vieille connaissance, l'Abbé Burot de Metz. Il vous demande d'aller le trouver et il promet de régler votre avenir du mieux possible (*je lui ferai un sort*¹⁵⁰)». «Soyez assez bon de remercier l'Abbé Burot de ses bonnes intentions, mais *mon parti*

¹⁴⁵ Nos Archives conservent encore l'acte autographe d'abjuration du 19. VII. 1840.

¹⁴⁶ George Sand; cfr note 70.

¹⁴⁷ En français dans l'édition Kamenev, 139.

¹⁴⁸ Cfr le *Journal Historique et Littéraire* de Pierre KERSTEN (août 1840) T. VII, 203-204. L'article ne cite pas le nom de Petcherin. Texte publié par Sampers dans *SHCSR* 22 (1974) 10-11.

¹⁴⁹ La Chartreuse de Bosserville (1632-1901). *DHGE* IX, 1334. *DIP* II, 827.

¹⁵⁰ En français dans l'édition Kamenev, 139.

*est pris*¹⁵¹: je me suis définitivement proposé de me retirer dans la solitude, mais je ne peux pas encore décider où. Donnez-moi un peu de temps pour réfléchir; je vous exposerai mes souhaits par écrit».

Quelques jours plus tard, j'arrivai chez lui, avec cette courte notice: «Je voudrais vivre dans un complet isolement, mais en même temps avoir la possibilité de parfois retourner dans le monde pour visiter les malades, les souffrants, les personnes malheureuses et les soutenir par la parole et par le geste». C'était presque entièrement repris du *Spiridion*¹⁵² de George Sand.

«Vous trouvez tout à fait cela chez nous», dit le Père Manvuisse. «Nous sortons rarement, et seulement pour des raisons de charité chrétienne». «Excellent», dis-je, «donc, Père, je laisse le tout à votre bon jugement». «Magnifique! C'est vraiment un geste d'humilité chrétienne de vous soumettre en tout au jugement de votre Père spirituel». «Là-dessus je voudrais vous faire remarquer que je n'ai aucune ambition de devenir prêtre, *je n'aspire pas à cet honneur*¹⁵³. Je veux rester un humble Frère». «Bon, nous verrons cela plus tard. Une fois au couvent faites tout ce qui vous sera imposé. Pour le moment nous ne pouvons rien décider en ce qui concerne votre entrée en religion, jusqu'à ce que notre Vicaire soit retourné de Vienne¹⁵⁴: nous l'attendons à tout moment. Entre-temps, si vous acceptez, je vais vous présenter au supérieur de la maison».

Entra alors un homme élancé, d'âge moyen avec un visage digne et froid et un énorme nez. C'était l'Autrichien De Held¹⁵⁵. Il n'avait rien de l'aisance et de l'amabilité du Père Manvuisse; mais il possédait de sérieuses qualités: honnêteté et sens du droit, choses rares parmi les religieux. Plus tard il fut pendant quelques années mon supérieur à Londres et il s'est toujours comporté paternellement avec moi. Lorsque mon cousin Fjedor vint prendre congé de moi, Held posa la main sur mon épaule et dit à Fjedor: *Depuis que je le connais, il ne m'a jamais donné un moment de déplaisir*¹⁵⁶. Finalement il a été chassé de Londres à cause des basses intrigues d'un autre Révérend Père qui voulait prendre sa place¹⁵⁷, intrigues dans lesquelles l'actuel archevêque de Malines (*ci-devant Rédemptoriste*)¹⁵⁸ a joué un rôle.

¹⁵¹ *Idem*, 140.

¹⁵² Le *Spiridion* de George Sand fut publié en 1838. Voir note 71.

¹⁵³ En français dans l'édition Kamenev, 140.

¹⁵⁴ Le Vénérable Joseph Passerat, cfr note 22.

¹⁵⁵ Sur Friedrich von Held, cfr note 26.

¹⁵⁶ En français dans l'édition Kamenev, 140.

¹⁵⁷ Sur Louis (de) Buggenoms: cfr note 76.

¹⁵⁸ En français dans l'édition Kamenev, 140. Victor Dechamps (Melle 1810-Mechelen 1883), prêtre de Tournai en déc.1834, profès à St-Trond en 1836, *ChPCprB* I, 155. *Catalogus*

Lorsque le temps sera venu, je raconterai ces intrigues où des femmes également jouèrent un rôle important¹⁵⁹. En comparaison, vous, les diplomates vous n'êtes rien! Au fond les diplomates sont des messieurs du monde, mariés, ils ont des liens familiaux, des sentiments et des passions humaines, tandis qu'un religieux a le cœur dur, moisi et rouillé. Il n'a qu'une seule pensée: la sainte Église et le cloître; son seul ressort – si tant est qu'il en ait un – est l'obséquiosité devant ses supérieurs, une vanité mesquine et une ambition sans fond, incommensurable comme l'océan.

Le Père de Held me demanda quels livres m'avaient convaincu de la vérité de la foi catholique. Nous parlâmes un peu des systèmes philosophiques allemands, spécialement du nouveau catholicisme de Baader¹⁶⁰. Ce qu'il dit était assez froid et retenu. Il s'inclina poliment et s'en alla. Un des religieux, le Père Berset¹⁶¹, demanda tout curieux comment j'étais: «Cela doit être un homme très fougueux» (probablement à en juger par ma barbe). «Eh bien non», répondit le Père Manvuisse, «*il est la douceur même!*¹⁶²»

[28] ADMISSION CHEZ LES RÉDEMPTORISTES

Monsieur!!! Vous êtes un révolutionnaire!!! (Recteur Degourov)

Enfin arriva le Vicaire Général de Vienne; cette fois je fus introduit non plus dans un parloir, mais dans une autre pièce à l'étage, à l'intérieur du couvent. Là, étaient assis à une table le Vicaire, le Père Passerat, le professeur le Père de Held et mon directeur spirituel, le Père Manvuisse. Le Père Passerat avait un visage sévère, quelque peu rude, avec de longs cheveux blancs, pendant négligemment jusqu'aux épaules. Son aspect me faisait involontairement penser au grand Inquisiteur dans le *Don Carlos*¹⁶³. Il avait eu une étrange vie. Dans sa jeunesse, il fut séminariste et soldat sous Napoléon; il servit pendant quelque temps dans la *Grande Armée*; mais lorsque l'étoile du grand homme commença à pâlir et que *Montmartre retentissait de la dernière bataille*, Passerat se souvint du rêve de sa jeu-

Patrum, XIII, n° 227. Provincial de Belgique de fin 1850 au début de 1854. Archevêque de Malines de 1865 à 1883. Cardinal en 1875.

¹⁵⁹ Voir sections [23] et [34].

¹⁶⁰ Franz-Xavier Baader (München 1765-ib. 1841), philosophe de la religion. *DHGE* VI, 2-3; *LThK* I, 1327-1328; *LUI* II, 524-525.

¹⁶¹ Le Fribourgeois Joseph Berset (Villargiroud 1794-Liège 1868), profès à la Val-sainte en 1818 et prêtre à Fribourg en 1819. *Catalogus Patrum*, XIII, n° 63. Arrive en Belgique en mai 1833 et ne la quitte plus, *ChPCprB* I, 27, 57, 314; *Digesta Chronica* II, 155-159.

¹⁶² En français dans l'édition Kamenev, 141.

¹⁶³ *Don Carlos, Infant von Spanien*: drame historique de Friedrich von Schiller (1749-1805), créé à Hambourg en 1787.

nesse, suivit sa vocation première et rentra chez les Rédemptoristes¹⁶⁴, où il fut si longtemps de service qu'il devint le second homme après le Supérieur Général, c'est-à-dire son représentant de ce côté-ci des Alpes. Le Père Passerat était français *jusqu'à la moelle des os*¹⁶⁵. Tous les Français ont un don spécial de se donner une pose théâtrale: ils se considèrent tous comme des empereurs et prononcent de lourdes phrases pompeuses qui contiennent toute la sagesse humaine aux profondeurs les plus profondes, du moins c'est ce qui paraît; mais ce ne sont que des effets de scène – allez voir dans les coulisses, ôtez leurs manteaux dorés, arrachez leurs masques et il ne reste plus qu'une terrible nudité... *Mais aumoindres revers funeste, le masque tombe, l'homme reste et le héros s'évanouit*¹⁶⁶.

Cela me faisait penser à un autre légitimiste français qui avait honte de son nom français et y avait ajouté la désinence *-ov*. J'étais à peine inscrit comme étudiant à l'université. *Recteur Degourov!* Degourov, cela doit être l'un ou l'autre propriétaire foncier de Tambov ou Saratov, on entend cela au nom. Après le service religieux et au début du cours, j'allai me présenter au recteur. Grande fut ma surprise lorsqu'il apparut que ce propriétaire de Tambov ne parlait pas un mot de russe! Il me reçut en prenant une attitude raide, style Louis XIV, me regarda d'un air impérial et dit d'un ton solennel et traînant: *Monsieur!!! Vous êtes un ré-vo-lu-tion-nairrrre!!!*¹⁶⁷ Tout cela parce que avant le service religieux, l'inspecteur, un militaire pensionné, s'était mis en tête de placer les étudiants en ordre de bataille et m'avait saisi rudement par la manche pour me mettre en place comme un pion; sur quoi

¹⁶⁴ Ceci est inexact; Passerat servit, forcé il est vrai, un peu dans les armées de la Révolution, mais il devint prêtre en 1797, donc bien avant le déclin de Napoléon.

¹⁶⁵ En français dans l'édition Kamenev, 142.

¹⁶⁶ *Idem.*

¹⁶⁷ *Idem.*

je protestai vivement, en disant que je n'étais pas habitué à un tel traitement. Selon l'habitude il en fit part à son supérieur et le recteur *Degour-ov* me stigmatisa comme révolutionnaire, ce que je suis en effet resté jusqu'à la fin de ma vie. Lorsque je revins de Berlin, le charitable curateur Borozdin¹⁶⁸ dit à mon sujet: «C'est un de ces serpents que la Russie a nourri de son sein!» Ainsi me transformai-je définitivement en *Serpent Gorinitch*¹⁶⁹.

Les saints Pères, réunis en conclave dans le couvent rédemptoriste, pensaient autrement: à leurs yeux j'étais un pigeon tendre et doux.

Le Vicaire Général Passerat me demanda d'un air très affable ce qui, en premier lieu, m'avait amené à l'idée de devenir religieux. Je répondis que depuis mon enfance je lisais volontiers des biographies de saints et surtout des chartreux solitaires. «Très bien, c'est la meilleure préparation pour mener une vie religieuse». Après quelques autres questions sommaires, il se leva et prenant une attitude solennelle, me dit: *Eh bien! nous vous recevons*¹⁷⁰ comme s'il avait dit 'Nous par la grâce de Dieu, empereur, etc. ... nous vous acceptons dans la Congrégation'. Je le remerciai sans parole par une légère inclination de la tête. Je ne connaissais pas leur cérémonial: j'aurais dû tomber à genoux et baiser la main de Sa Révérence; mais je n'étais alors qu'un cosaque en liberté et ne me faisais aucun souci pour le protocole.

La scène se conclut par l'ouverture d'une porte et l'apparition d'une nouvelle figure qui me frappa par son expression singulièrement hypocrite. C'était le même Père Ottman qui devait tant m'irriter à Saint-Trond. Il était à la tête du noviciat et venu spécialement de Saint-Trond pour me prendre des mains du Vicaire Général et me mettre sous sa garde. Il était encore jeune mais marchait toujours courbé comme un vieil homme et ne levait jamais les yeux, de sorte qu'on ne voyait que ses paupières. Il avait un visage pâle comme un torchon de vaisselle et un long nez fort pointu, signe certain de finasserie et de ruse. Ce genre d'hommes font parfois volontiers parade de leur culture classique. Il me parla, lui ancien professeur, de la vanité et du néant de ce monde, il expliqua combien tous les liens terrestres étaient changeants et comment les meilleurs amis nous laissent en plan lors d'une catastrophe, et il cita un vers, je pense d'Ovide: *Multos numerabis amicos, temporaria si fuerint nubila, solus eris*¹⁷¹.

L'affaire était dans le sac. Il ne me fallait plus que me rendre au novi-

¹⁶⁸ Constantin Matv. Borozdin ou Бороздин (1781-1848). De 1826 à 1833 responsable de l'Instruction à St-Petersbourg. Sénateur de 1833 à 1848. S'occupa aussi d'archéologie. *Russkij Biografičkij Slovar* (St-Petersbourg, 1908) III, 276-279.

¹⁶⁹ Le serpent Gor'in'itch ou ГОРЫНЫЧ : personnage d'une épopée russe.

¹⁷⁰ En français dans l'édition Kamenev, 143.

¹⁷¹ Du poète latin Ovide, *Tristia*, I 9, 5.

ciat de Saint-Trond. Mais je ne m'étais pas encore fait totalement à l'idée d'aller m'enfermer définitivement dans un couvent. On m'avait dit que je devrais y faire une semaine d'exercices spirituels. Aussi disais-je à tout un chacun que j'allais pour une semaine à Saint-Trond. Mais Fourdrin avait bien compris que je disparaîtrais pour de bon – il dit à sa petite fille: «donne-lui un baiser, ma chérie, car tu ne le reverras pas de si tôt». Du capitaine Fiott je pris congé de façon assez froide et formelle. Il semblait que tout sentiment de reconnaissance se soit étouffé en moi par la passion religieuse de la folie chrétienne. J'étais passé définitivement dans l'autre camp. L'Église catholique est une excellente école de *haine*. *Vos, qui diligitis Dominum, odite malum*¹⁷², c'est-à-dire: si tu aimes le Seigneur, hais tes ennemis. Combien nous sommes-nous écartés de l'évangile!

En prenant congé du Père Manvuisse, je lui exprimai mon dépit de devoir me passer de ses bons conseils. «Vous ne perdez rien», me dit-il, «à Saint-Trond vous trouverez en la personne du Père Ottmann un excellent professeur – c'est un Français d'Alsace. *C'est un homme profond!*¹⁷³». Je pris aussi congé de la bonne vieille madame Joarisse et la laissai avec l'espoir de mon retour. Tout mon avoir consistait en quelques livres: une bible hébraïque, dictionnaire et grammaire, *Les Soirées de Saint-Pétersbourg* de de Maistre, et quelques autres. Je fis apporter tous ces livres à la Haute Rue¹⁷⁴. Je partis légèrement vêtu de ma jaquette bleue aux boutons de bronze, d'un pantalon à carreaux, un baluchon à la main qui contenait une chemise et quelques bricoles, et me rendis à mon vieux repaire *Au petit Coq* où je rencontraï mes vieux amis, les conducteurs d'omnibus et les cochers avec qui j'avais souvent mangé dans cette taverne et que j'avais parfois étonnés à cause de ma coiffure républicaine. Le propriétaire avait tellement confiance en moi que, peu avant mon départ, il m'avait confié ses deux gamins qui fréquentaient l'école des Frères pour leur donner des leçons. Je les ai instruits comme ci, comme ça; parfois il y avait des problèmes de calcul, surtout concernant les fractions. Mais avec l'aide de Dieu je m'en sortis assez bien. Avant le voyage, on me régala d'un excellent repas, mais sur ma vraie destination pas un mot, je dis simplement que j'allais quelques jours à Saint-Trond.

L'omnibus me conduisit à la gare, et là commença mon premier voyage en train - la ligne venait d'être ouverte. À mi-chemin, on devait attendre quelques heures le train venant de Malines; je passai très agréable-

¹⁷² Psaume 96, 10.

¹⁷³ En français dans l'édition Kamenev, 144.

¹⁷⁴ Rue Hors-Château à Liège.

ment le temps en conversation galante avec une *demoiselle du comptoir*¹⁷⁵. Ce fut la dernière concession au monde de ma jeunesse.

J'y repense avec tristesse et douleur;
la jeunesse nous a souvent déçus,
elle fut trompée, on lui mentit
mais elle nous a aussi souvent trompés!

*Saint-Trond est une petite ville bigote*¹⁷⁶, me dit Lecointe avant de partir. Cette ville de huit mille âmes se trouvait dans un petit trou lointain. Il y avait bien une petite ligne de chemin de fer mais elle s'arrêtait là. «Tu peux galoper trois ans», comme disait Gogol, «tu n'atteins aucun empire». Pratiquement toute la population se composait de prêtres, de religieux et de leurs admirateurs. Pas de commerce ni d'industrie - d'ailleurs cela ne convient pas en un endroit si pieux. Partout, silence de mort, interrompu seulement par des sonneries de cloches appelant à la prière du matin ou du soir, comme si vous étiez en Arabie où le muezzin, en des moments déterminés, crie du haut du minaret: *Allah!, ô Allaaaaah! Mahommed rasoun Allah!*

Lorsque je sortis de la gare, je n'allai pas directement au couvent, mais d'abord chez le coiffeur. Bien qu'auparavant, à Liège, je me fusse rasé la barbe et n'eusse laissé qu'une petite moustache; mais, tout de même, il me semblait peu convenable d'apparaître ainsi au noviciat. Une coiffeuse me rasa donc la moustache. *Adieu mon plaisir*¹⁷⁷. Sous cette humble apparence, après avoir déposé toute la superbe de ma jeunesse, après avoir chassé le Démon et ses Pompes, je sonnai timidement à la *Maison des Rédemptoristes*.

Je fus introduit par le Père Pilat¹⁷⁸, un Autrichien bien de sa personne. Avec un sourire étrange, il regarda mon costume et mon baluchon. Je m'empressai de dire que j'étais le Russe qu'on attendait au noviciat. «Oh! Entrez, entrez donc!» Il m'emmena dans une pièce bien meublée avec une table, quelques chaises, un sofa et un lit à rideaux. Eh! bien, pensais-je, vivent-ils aussi luxueusement? Cela ne cadre pas du tout avec leur philosophie de la pauvreté religieuse. Mais je me trompais: c'était une chambre d'hôte. Quelques minutes plus tard, entra le Père *Ministre* Geller¹⁷⁹ qui était chargé

¹⁷⁵ En français dans l'édition Kamenev, 144.

¹⁷⁶ *Idem*.

¹⁷⁷ *Idem*.

¹⁷⁸ Le Tchèque J. B. Pilat (Prague 1799-Bruxelles 1878), profès en 1823 et prêtre en 1825. Arrive en Belgique avec Friedrich von Held en mars 1833, *ChPCprB* I, 43-44; *Catalogus Patrum*, XIII, n° 88.

¹⁷⁹ Franz Geller (Aachen 1798-Liège 1875), profès au Bischenberg en mai 1825 et prêtre en décembre 1825. En Belgique dès septembre 1832 [*ChPCprB* I, 35] *Catalogus Patrum*, XIII, n° 99; *Digesta Chronica* II, 190-192; *SHCSR* 10 (1962) 378.

des problèmes économiques du couvent. Il m'accueillit aimablement, me prit par le bras et me conduisit par un long, très long couloir, avec des portes de chaque côté. Au bout s'ouvrait une petite porte et je me trouvai dans une chambrette minuscule avec une seule fenêtre, des murs nus mais soigneusement passés à la chaux. Il y avait là une simple table de bois avec un crucifix de bois, un encrier, un petit bac de sable pour sécher l'encre et quelques feuilles de papier. Dans un coin un châlit en bois avec, en guise de duvet, un sac et un coussin rembourrés de paille; mais le tout recouvert d'un drap immaculé et d'une couverture de laine. Dans cette cellule tout *brillait* d'une propreté extraordinaire, même le plancher reluisait comme du parquet. C'était magnifique! Je me sentis de suite chez moi. Le rejet du superflu, des choses inutiles, des faux biens -- voilà votre vraie liberté. Lorsque je fus laissé seul, me vint un sentiment de béatitude et de paix indescriptible: ici régnait un silence de mort, ici ne parvenait aucun bruit du dehors, ici pas besoin de penser au lendemain.

On frappa. *Entrez!* Entra un jeune homme en soutane, au visage amical et aux bonnes manières. C'était le Frère Meyers¹⁸⁰, un des novices qui était envoyé spécialement *pour me tenir compagnie*¹⁸¹ afin qu'au début, je ne me sentisse pas trop seul. Il me montra le couvent, puis nous allâmes nous promener au jardin. C'était un jeune homme franc, aux belles manières qui en savait beaucoup sur les sciences naturelles et avait une agréable conversation. Il me dit que j'avais trompé l'attente de tous les novices: le Père Ottmann avait promis d'amener un Russe avec une barbe, et j'étais arrivé par contre complètement rasé, ha ha ha!

Non, aucune nouvelle du monde ne perça ce lieu paisible. Mais que ne s'est-il pas passé pendant cette année de noviciat! Le roi de Hollande mourut¹⁸², les saintes reliques de Napoléon furent ramenées de Sainte-Hélène aux Invalides¹⁸³, les militaires prussiens vinrent au secours du Sultan contre le Pacha d'Egypte – et je n'ai rien entendu de tout cela.

[29] LE NOVICIAT (1840-1841)

Te souviens-tu?... Mais ici je m'arrête,
Ici finit tout noble souvenir
Vieux camarade, ah! viens dans ma retraite,

¹⁸⁰ Franz-H. Meyers (Maastricht 1817-Liège 1876), profès à St-Trond le 10 avril 1841 [*ChPCprB* I, 384] et prêtre à Roermond le 20 décembre 1845 [*ChPCprB* II, 219].

¹⁸¹ En français dans l'édition Kamenev, 146.

¹⁸² Ceci est faux: Guillaume I, qui avait déjà abdiqué en octobre 1840, ne mourut à Berlin que le 12 décembre 1843, *NNBWI*, 1560-1566.

¹⁸³ Translation qui eut lieu le 15 novembre 1840.

Attendre en paix un meilleur avenir.
 Et quand la mort, planant sur ma chaumière,
 Vient m'appeler au repos qui m'est dû
 Tu fermeras doucement ma paupière,
 En me disant Soldat! t'en souviens-tu? (ancienne ballade)¹⁸⁴.

Le Père Ottmann, maître des novices, n'était pas encore de retour de Liège et je restai provisoirement sous la garde du Père Geller, le responsable des nouveaux (préfet des étrangers) et du sympathique Frère Meyers. Je fus cependant mis de suite au travail. À son entrée au couvent, chaque novice doit recopier de sa main toutes les Règles et lois de la Congrégation (*Regulae et Constitutiones Congregationis Ss.mi Redemptoris*), pour posséder son propre exemplaire. Cela me plaisait: *Si tu veux observer la loi, tu dois bien la connaître*. Je me mis donc à l'ouvrage avec beaucoup de zèle. Entretemps, arriva le Père Ottmann dont le premier souci fut de m'habiller plus convenablement. Dans la garde-robe bien fournie du noviciat où s'amoncelaient des habits mondains du *vieil homme*¹⁸⁵ de plusieurs générations, il choisit lui-même une veste, très belle, même chic, qu'il m'aida à revêtir, en répétant: *Pauvre jeune homme! Pauvre jeune homme!*

Puis il exigea que je lui remisse tout mon avoir. «Après dépenses, c'est tout ce que j'ai», dis-je, avec la mine et le ton de quelqu'un qui vient de jeter au vent une fortune, et je lui donnai cinq ou six francs en petite monnaie. «En cas de départ», me dit-il, «vous recevrez aussitôt cette somme de retour». Que les communistes en prennent de la graine! Au noviciat le concept de *propriété* n'existait pas. Même les vêtements, personne ne pouvait les nommer siens, car le Supérieur pouvait à tout moment vous les faire ôter et les donner à un autre. Périodiquement, les novices étaient à dessein changés de cellule pour éviter qu'ils ne s'y attachent et la considèrent comme la leur. D'argent, il n'en était absolument pas question. Il était même impossible de penser à son intérêt personnel ou à l'acquisition d'un bien. Tout appartenait à la communauté: chacun recevait du Supérieur tout ce dont il avait besoin. N'est-ce pas l'idéal du saint-simonisme ou le Père Suprême a en mains toutes les richesses de la terre et les partage selon les besoins et les mérites de chacun?

En 1844, alors que j'étais déjà prêtre, en voyageant de Paris¹⁸⁶ vers la

¹⁸⁴ En français dans l'édition Kamenev, 146.

¹⁸⁵ Éphésiens 4, 22.

¹⁸⁶ Petcherin a en effet été à Paris avec le P. Joseph Srna, cfr Srna à Sabelli du 30 décembre 1844 [AGHR 30040001,0018 = Sb 270] et Petcherin à Kajsiewicz du 10 février 1845 [SHCSR 22 (1974) 259].

Belgique, je passai par St-Acheul¹⁸⁷ pour visiter Gagarin¹⁸⁸. C'était alors un jeune novice pieux. Je dus en sa présence, pour payer le cocher, ouvrir mon porte-monnaie. Il le regarda avec une sainte horreur et dit: «Oh! Cet argent! Quel objet sale!». À présent il reçoit chaque année douze mille francs de Russie. Ô, *sainte pauvreté! Pauvre homme!* Vous devez aussi savoir que les Jésuites essaient d'attirer les gens riches et distingués dans leur Compagnie; vous ne pouvez pas vous imaginer quelles richesses inimaginables ils ont accumulées et combien puissante est leur influence, même dans les pays non catholiques; vous voyez, même la Russie leur paie un tribut annuel.

Le Père Ottmann me rasa lui-même la tête à la mode militaire et me présenta aux novices. Il y en avait treize, des jeunes gens entre dix-huit et vingt-cinq ans¹⁸⁹. On pourrait difficilement trouver un groupe de garçons mieux éduqués, avec de meilleures manières, d'une politesse plus raffinée. Lorsque nous pensons séminaire ou couvent, d'habitude nous pensons moeurs rudes, punitions barbares, injures et bagarres; ici, dans ce noviciat, pas une seule trace de contrainte. C'était littéralement une sujétion volontaire, de foi et d'amour. De la bouche des novices, jamais je n'ai entendu un mot grossier, et dans les rapports entre nous, jamais un novice n'aurait osé dire quelque chose de blessant envers un autre. Deux fois par semaine, avait lieu le *Chapitre* où chacun, en présence de ses confrères, s'accusait des petits manquements au règlement. Le Père Maître faisait alors une remontrance bénigne et amicale. Tout cela se passait ouvertement, publiquement, et ainsi coupait court à toute possibilité de délation ou d'espionnage. Oui, le Père Ottmann était vraiment un *homme profond* comme le Père Manvuisse l'avait dit: un maître dans la direction des hommes. Il semblait suivre la règle de George Sand: *Régner par l'esprit sur les esprits, par le cœur sur les cœurs*¹⁹⁰. Peut-être était-il si libéral parce que lui-même ne croyait en rien; le trait qui va suivre rend la chose plausible.

Le vingt-cinq de chaque mois, il y avait au noviciat une cérémonie particulière en l'honneur de l'Enfant Jésus. On ornait la petite chapelle du noviciat de fleurs, dans une crèche, gisait une poupée française représentant l'enfant céleste sur la paille et, avec un grand abandon, les novices lui chantaient des hymnes pieux. Un jour, le Maître des novices, à genoux devant la

¹⁸⁷ Saint-Acheul, près d'Amiens dans la Somme, fut noviciat et scolasticat des Jésuites depuis 1814. KOCH, *Jesuiten-Lexicon*, I, 10.

¹⁸⁸ Le converti Iwan Sergejewitch Gagarin (1814-1881), cfr note 37.

¹⁸⁹ En septembre 1840 il y avait au noviciat de St-Trond entre autres Pierre Stallenberg, Franz Meyers, Pierre Renand, Corneille Smets, Willem Vandersanden, Dieudonné Lefebvre, Jean Reyners, Franz Kercher, Jan Rijkers, Jan Van Antwerpen, *ChPCprB* I, 341-342.

¹⁹⁰ En français dans l'édition Kamenev, 148.

crèche et sans doute absorbé dans sa prière, commença à rire bruyamment. Les novices n'osaient lever les yeux, ils chuchotaient: «Il est en *extase*! Une *vision*! *La Vierge lui est apparue!*¹⁹¹ Mais le P. Ottmann jugea utile de fournir une explication: «Chers Frères», dit-il, «parmi vos chants sacrés, je me suis mis à penser au néant, à la futilité des choses terrestres: combien peu faisons-nous pour Dieu, comment tout est mêlé d'égoïsme et d'orgueil – et alors, j'ai dû me mettre à rire involontairement». *Il s'est tiré d'affaire comme un vrai philosophe*¹⁹².

La vie uniforme, régulière, réglementée du noviciat avait commencé: chaque heure, chaque minute avait son affectation. Chaque matin, à quatre heures et demie, retentissait la cloche. Chacun sautait du lit comme s'il y avait le feu. Un Frère lai ouvrait la porte, une chandelle à la main, et disait *Benedicamus Domino*, sur quoi le novice répondait *Deo Gratias*. Chacun se lavait rapidement et rejoignait le chœur de l'église où avait lieu la méditation du matin. Le confrère désigné nous lisait un ou deux points de la méditation. Voici un exemple de méditation emprunté à l'ouvrage du Jésuite Crasset *Méditations*¹⁹³: *Premier point: Il n'y a point de pénitence qui vaut de plus grand mérite que d'accepter la mort en satisfaction de ses péchés. L'homme ne peut rien donner à Dieu qui égale le sacrifice de sa vie. Je vous donne, mon Dieu, par amour la vie que la mort m'arrachera de force. Je donne à la charité ce que je ne puis refuser à la nécessité*¹⁹⁴. Tous devaient alors, à genoux, en grand silence, méditer sur ce point pendant un quart d'heure; ensuite, lorsque la cloche sonnait, on lisait le deuxième point, tous le méditaient, et ainsi se terminait l'oraison mentale. Suivait la messe, puis une très légère collation, comportant une tasse de café et une tartine, ensuite une série d'exercices spirituels et manuels. Ceux-ci consistaient à bêcher le jardin, laver et torchonner les couloirs, faire la vaisselle, peler les fruits, aider le cuisinier, servir à table, etc. Toutes les classes sociales étaient mises sur le même pied: le riche faisait le même travail que le pauvre. Le déjeuner se prenait à midi, durant lequel un lecteur, du haut d'une chaire, lisait d'abord un chapitre de l'Écriture Sainte, puis de l'Histoire de l'Église.

Après le repas, venait une heure de récréation: les novices se promenaient au jardin avec le Père Maître et se divertissaient en se racontant des histoires pieuses et parfois très drôles, tirées de la vie des saints. Suivait alors

¹⁹¹ *Idem.*

¹⁹² *Idem.*

¹⁹³ Le Jésuite Jean Crasset (Dieppe 1618-Paris 1692); auteur spirituel. *DThC* III, 2032-2033; *DSp* II, 2511-2519.

¹⁹⁴ En français dans l'édition Kamenev, 149. Nous avons corrigé quelques fautes d'orthographe.

la même série d'exercices spirituels et de travaux manuels jusqu'à sept heures du soir; puis méditation, dîner et repos, dans le même ordre. À neuf heures, prière du soir où chacun baisait la main du Père Maître et recevait sa bénédiction, puis regagnait sa cellule. À neuf heures et demie, un coup de cloche annonçait le repos nocturne: chaque novice soufflait rapidement sa bougie et se mettait au lit, avec grand plaisir après la fatigante monotonie de cette vie réglée. Sauf pendant les deux heures de récréation du midi et du soir, il régnait au noviciat un silence imperturbable: personne ne pouvait prononcer un mot. Lorsque les novices se rencontraient par hasard dans un corridor, ils se saluaient poliment sans ouvrir la bouche. Je dois reconnaître qu'après quelques années d'errance et tant de discussions politiques et littéraires, ce silence était une vraie jouissance pour moi. Je compris alors ce qui, auparavant, m'était incompréhensible: comment Pythagore pouvait forcer ses élèves à garder le silence pendant cinq ans. Les peuples latins sont pourris jusqu'aux os sans espoir de guérison car ils *jasent* de trop: pas de salut dans la logorrhée!

Ainsi s'écoula cette année de probation au noviciat jusqu'en septembre 1841. J'étais plongé dans ma grande retraite, me préparant à prononcer les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance lorsque le Père Maître entra soudain dans ma cellule avec une mine quelque peu maussade: «Une de vos anciennes connaissances, un Monsieur Lecointe, veut vous parler; c'est un homme épouvantable avec une barbe énorme. Voulez-vous le recevoir?» «Pourquoi pas», dis-je, «je veux bien lui parler un peu».

Je me rendis au parloir. Vous ne pouvez vous imaginer plus grand contraste: Lecointe était devenu un républicain enragé, il s'était laissé pousser la barbe jusqu'à la taille, tandis que moi je portais ma soutane avec le rosaire à la ceinture et j'étais rasé au millimètre près. Je le saluai avec retenue et froide courtoisie, comme si je n'avais jamais été son ami intime. Notre conversation prit la forme d'une controverse à laquelle, un peu plus tard, se mêla le P. Ottmann. Lecointe s'en retourna à Liège et dit à ceux qu'il connaissait: «Les Rédemptoristes ont certainement fait boire à Petcherin l'une ou l'autre herbe: personne ne peut changer aussi soudainement!»

L'herbe n'était autre que la puissance d'absorption que nous avons, nous autres Russes, notre caractère accommodant et notre capacité à nous adapter à toutes les circonstances possibles... Si une tempête avait jeté mon bateau sur les côtes de Ceylan et si j'avais trouvé refuge dans un monastère bouddhiste, j'y aurais suivi leurs règles et ordonnances avec autant de zèle, car, plus haut que toutes les philosophies et les religions, se place à mes yeux le *sentiment sacré du devoir*, le sentiment que l'homme doit observer les obligations qui lui sont imposées par la société dans laquelle le sort l'a jeté,

que ce soit en Chine, au Japon, en Hindoustan, peu importe.

En 1861 j'ai porté la bure blanche des Trappistes, j'ai travaillé avec eux en profond silence dans les champs, je me suis nourri de leur bouillie de sarrasin au lait et de rien d'autre, et ils étaient fous de moi: «Il semble né pour cette vie. Comme il s'est vite adapté à tout!» Mais cela n'a duré que six semaines¹⁹⁵, tant qu'a duré l'attrait du nouveau, jusqu'au jour où j'ai appris par hasard d'une dame russe les grands changements en Russie. Alors je n'y tins plus: comment pouvais-je m'enterrer vivant et dans une conjoncture si importante laisser passer à côté de moi tout ce qui se passait en Russie? C'est pourquoi ce 19 février, qui avait délivré vingt millions de paysans, m'avait également émancipé!¹⁹⁶ *Te souviens-tu? Mais ici je m'arrête, ici finit tout noble souvenir!*¹⁹⁷

[30] LE PAPE DE ROME ET LE GÉNÉRAL RUSSE VON BERG¹⁹⁸

Non, cher Tchijov¹⁹⁹, tu ne dois pas t'excuser. J'ai honte de prendre ton temps précieux que tu consacres à un travail si important et utile. Mais que dois-je faire? Le sort en veut ainsi: à certains l'agir, à d'autres la pensée. *Je fais mon pacte définitif avec le diable, et le diable c'est la pensée*²⁰⁰. Pendant ces vacances, comme tu les appelles, une idée m'a occupé et m'occupe encore: l'Europe occidentale se trouve au seuil d'un important tournant religieux. Il me semble déjà entendre l'agonie du catholicisme.

Quel étrange changement! L'Église conservatrice, aristocratique, l'amie intime de tous les despotes, dont pendant des siècles elle a couvert de son manteau les abus de pouvoir, s'est transformée en une Église furieusement révolutionnaire et démocratique: ses prêtres sont devenus des démagogues, les guides d'une plèbe ignorante et turbulente. L'archiprêtre lui-même de son trône saint appelle haut et fort les peuples à la révolution contre le droit et l'autorité. Le Pape a même oublié qu'il fut jadis un monarque, il parle sans la moindre retenue diplomatique (*réserve*) telle une vieille femme du peuple ou – si cela semble encore plus offensant – comme

¹⁹⁵ Du 8 décembre 1861 au 23 janvier 1862, chez les Trappistes de Mount Melleray à Cappoquin dans le Comté de Waterford au sud de l'Irlande. Cfr *SHCSR* 21 (1973) 169.

¹⁹⁶ Allusion à l'Ukase du Tsar Alexandre II du 3 mars 1861 (du calendrier julien) qui supprima le servage.

¹⁹⁷ En français dans l'édition Kamenev, 150.

¹⁹⁸ Fjodor von Berg (Sagnitz en Livonie, 1793-St-Pétersbourg 1874), Général russe. Gouverneur Général de Finlande de 1855 à 1861. Écrase la révolte polonaise de 1863/64. *NDB* II, 73-74; *Brockhaus* III, 111.

¹⁹⁹ Sur Fedor Vas. Tchijov ou Чижов, cfr note 9.

²⁰⁰ En français dans l'édition Kamenev, 151.

un curé de village qui livre tout et chacun au feu éternel. C'est le christianisme poussé à l'absurde! Quel triomphe pour les Juifs! Ils ont donc survécu à leurs ennemis jurés! Tu as ici le rejeton de leur famille, la chrétienté. Cela a coûté des siècles de cabale, des flots de sang dans des guerres absurdes, des millions de morts sur les bûchers – mais à présent le vieil homme crève d'épuisement sous les yeux de ces mêmes Juifs. Et chez eux, rien n'est changé: ils n'ont pas vieilli, au contraire ils sont toujours restés jeunes et l'avenir leur appartient. Ils brillent partout par leur intelligence dans les sciences, l'art et le commerce; la moitié de la presse européenne est dans leurs mains. Leur religion n'a pas changé d'un iota, ils prient toujours le Dieu unique d'Abraham, d'Isaac et de Jacob et les paroles de leur prophète se sont réalisées à la lettre: «Vous serez des tuteurs, des pères bienfaiteurs, nourriciers des princes de ce monde. Vous porterez les empereurs sur les mains, etc.» Quel fantastique accomplissement d'une prophétie! Quel souverain n'a-t-il pas dit à Rothschild: «Mon père, mon bienfaiteur, aide-moi au nom de Dieu! Je me trouve dans le plus grand besoin! J'aimerais tellement mener une guerre, mais vois mon triste sort: je n'ai pas d'argent. Montre-moi ta grâce divine et prête-moi quelques millions!» Même le Pape, si je ne me trompe, s'est adressé plusieurs fois à Rothschild (voyez Deutéronome 15, 6: «Tu prêteras à bien des peuples mais tu n'emprunteras pas; tu domineras sur beaucoup de peuples mais ils ne te domineront pas»)²⁰¹ Même notre Nicolas de fer²⁰² dut baisser la tête devant eux et fut forcé de leur donner les biens de Herzen²⁰³. Grand est le Dieu de Moïse! Que Dieu se lève et Ses ennemis seront dispersés, et ceux qui Le haïssent devront fuir devant Sa face²⁰⁴!

Je contemple tout cela de loin, en spectateur indifférent: pourquoi m'en ferais-je? Prendre une part active à des situations embrouillées et prendre parti pour ou contre serait ridicule: je prendrais sur moi les fautes d'un autre. *Le jeu ne vaut pas la chandelle*²⁰⁵. Feu Philaret²⁰⁶ lors de l'examen de Bazjanov à l'université, dit – spécialement à mon intention – que tous les événements de ce monde se passent devant les yeux de Dieu comme devant un miroir: il regarde indifférent et ne s'en mêle pas. *C'est le*

²⁰¹ Deutéronome 15, 6: *Foenerabis gentibus multis et ipse a nullo accipies mutuum, dominaberis nationibus plurimis et tui nemo dominabitur.*

²⁰² Le Tsar NICOLAS I, règne de 1825 à 1855, cfr note 84.

²⁰³ Alexandre HERZEN (Moscou 1812-Paris 1870); cfr note 38.

²⁰⁴ Psaume 68, 1.

²⁰⁵ En français dans l'édition Kamenev, 152.

²⁰⁶ Philarète ou Филарет Drozdow (Kolomna 1782-Moscou 1867), Métropolitain de Moscou de 1826 à 1867. *Russkij Biografičeskij Slovar*, St-Pétersbourg 1901, XXI, 83-93; *DThC* XII, 1376-1395; *Catholicisme* XI, 161.

*dieu fainéant d'Épicure!*²⁰⁷. Moi aussi je regarde ainsi les événements.

«Je suis d'accord avec vous en disant que la religion catholique a parfois été pour les gouvernements d'une grande utilité, parce qu'elle les aide à tenir le peuple sous contrôle». Devinez un peu qui a dit cela en ma présence au Supérieur le Père de Held? Vous ne devinerez jamais. Une fois, deux fois, trois fois – pas encore? Vous donnez votre langue au chat? Ce n'était pas moins que le Général (à présent comte ou prince) von Berg, celui-là même qui fut plus tard gouverneur à Varsovie. Comment cela se peut-il? Qu'est-ce que cela a d'étrange? Comment Berg est-il venu à Londres, à Clapham dans la maison des Rédemptoristes? Voici comment.

À six miles de Londres se trouve le plus charmant des endroits: Roehampton. Là s'étaient établies des religieuses *jesuitiques*, les Sœurs du Sacré Cœur (du *Sacré Cœur!* quel galimatias!). Elles y avaient acheté la villa, ou plutôt le palais de l'un ou l'autre richard avec un jardin énorme, des serres, un vivier, des fontaines. Comme disait le capitaine Kopejkin²⁰⁸: «il y a là des miroirs de dix pieds de haut, du marbre, des meubles laqués, bref... étourdissant! Des tapis comme si vous étiez en Perse, en un mot, vous trottez sur des capitaux!» Les Sœurs du Sacré Cœur tiennent habituellement des pensions pour demoiselles *du haut ton*, riches, voire très riches héritières. Même les catholiques londoniens disaient que pour quelqu'un aux revenus moyens il était impossible de placer leurs filles dans une telle pension; elles s'habitueraient à ce palais et ces jardins, et ne pourraient plus se marier avec un vulgaire mortel: elles devraient décrocher l'un ou l'autre prince capable de leur donner un tel train de vie.

À cette époque j'étais très en vogue auprès des catholiques londoniens et spécialement auprès des dames françaises qui étaient nombreuses après la révolution de 1848. Le supérieur de Held fut invité *honoris causa* à leur donner les exercices spirituels avec les Sœurs du Sacré Cœur²⁰⁹ à Roehampton. Mais il s'aperçut que c'était au-dessus de ses moyens, surtout parce que sa prononciation sentait un peu l'allemand. Aussi me chargea-t-il de cette tâche. Bien que c'était proche, il me donna de l'argent pour le train. J'allai à la gare, achetai un billet et vis que mon train était de l'autre côté des voies, prêt à partir, je traversai en courant les rails, attrapai une poignée et essayai de toutes mes forces d'ouvrir la portière, mais on me cria du train: «Lâchez!

²⁰⁷ En français dans l'édition Kamenev, 152.

²⁰⁸ Копейкин ou Копейкин: du roman *Les âmes mortes* de Nicolas GOGOL. *Van over het Graf*, p. 234.

²⁰⁹ La *Société du Sacré Cœur de Jésus*, fondée à Paris en 1800 par Sainte Madeleine Sophie Barat (Joigny 1779-Paris 1865) et le Père Jésuite J. Varin (Besançon 1769-Paris 1850). *Catholicisme* VIII, 131-132. *DIP* V, 799-801; VIII, 1683-1688 et IX, 1733-1734.

lâchez donc! c'est un express!» Vous savez sans doute à quelle vitesse incroyable un express anglais circule. Je me retirai aussi vite que je pus hors des rails. La mort passa sur des ailes de feu, me frôla de fort près, ma vie tint à un cheveu! Jusqu'à cette heure je n'ai jamais soufflé mot de cela à quiconque, je l'ai conservé comme le secret profond de mon salut miraculeux. Lorsque l'express fut passé avec fracas, un poids tomba de mon cœur; mais mon train était parti. Je remis tranquillement mon billet en poche et partis à pied. Je franchis les trois miles restants à travers bois et prairies dans une béatitude indescriptible. J'avais l'impression de fêter le jour de ma naissance, comme si le don inestimable de la vie m'était à nouveau offert. Fier et guilleret, j'arrivai à Roehampton où je reçus, selon l'habitude, un fort bon repas, puis je fus invité à donner une conférence. Je pris place dans un fauteuil confortable au milieu d'une grande salle ornée de moulures dorées et de miroirs le long des murs. Face à moi, en demi cercle, siégeaient les Dames du Sacré Cœur, parmi lesquelles se trouvait une cousine de Napoléon III. J'étais, comme on dit, en verve et ma conférence se passa fort bien. Je parlai assez librement en français avec, ici et là, un bon mot pour plaire à ces Dames. Elles furent charmées et me demandèrent de venir assister aux examens publics pour remettre les prix.

Le grand jour arriva: de tous les coins de Londres affluèrent les visiteurs, *la fine fleur de la société catholique*²¹⁰. Ce fut un déploiement de talents: on déclama en prose et en vers, on joua des fragments d'opéra avec piano et harpe, tout cela exécuté par un essaim d'attrayantes adolescentes, âgées de quatorze à vingt ans. Près de moi était assis le jeune Père Jésuite Terrara qui s'était enfui de Sicile en 1849. Lorsqu'on joua des fragments de la *Norma*²¹¹, je dis à mon voisin: «Je connais fort bien cet air! Lorsque j'étais à Rome pendant tout un mois, j'allais à l'opéra chaque soir». Mon Jésuite *s'est scandalisé*; pour adoucir le scandale, il me dit: «Sans doute avez-vous entendu cet air en rue, vous savez que chez nous le peuple chante des airs d'opéra en rue». «Non, non, pardon», dis-je, «j'allais à l'opéra chaque soir, mais n'oubliez pas que je n'étais pas encore ecclésiastique, même pas catholique». «Alors c'est différent», conclut-il rassuré.

À l'issue des examens il appartenait à l'évêque²¹² de tenir un discours, mais il me céda sa place et me pria d'adresser quelques mots aux jeunes dames. Je dis quelque chose de ce genre: avec l'éducation supérieure

²¹⁰ En français dans l'édition Kamenev, 154.

²¹¹ La *Norma*: tragédie lyrique en deux actes de Vincenzo BELLINI (1831).

²¹² Mgr Wiseman (Sevilla 1802-London 1865), cardinal Archevêque de Westminster de 1850 à 1865. Cardinal en septembre 1850. RITZLER – SEFRIN, *Hierarchia Catholica*, VII, 261; *Catholicisme* XV, 1448-1451.

qu'elles avaient reçue dans cet institut, il leur restait à jouer un rôle important dans la *society*, à devenir les reines des salons au sens élevé et noble du terme, ou comme le dit George Sand: *régner par l'esprit sur les esprits, par le cœur sur les cœurs*. Après les boissons et les petits fours, nous allâmes tous nous promener au jardin où j'eus l'occasion de faire connaissance d'une charmante compatriote, mademoiselle von Berg. C'était une jeune fille de dix-huit ans, une de ces aimables créatures dont le souvenir dans vos vieux jours est aussi consolant qu'une source fraîche pour un voyageur perdu dans le désert d'Arabie. Où est-elle maintenant, qu'est-elle devenue? Probablement mariée depuis longtemps, une respectable quadragénaire. Brille-t-elle par son esprit, domine-t-elle les cœurs dans les salons? Ou bien est-elle devenue une bonne ménagère prosaïque et porte-t-elle un peignoir ouaté? Dites-le franchement: circulez-vous avec un peignoir ouaté? En Russie j'avais une sainte horreur des peignoirs ouatés. Je m'en souviens encore bien: le directeur de la Commission Temporaire pour le Règlement des Comptes et des Affaires Financières auprès du Pont Bleu, le Général Metlin, m'avait reçu avec un visage digne mais bête, et *en peignoir ouaté*.

En 1851, le papa et la maman de mademoiselle von Berg étaient venus à Londres, dans le but, je crois, de la retirer du pensionnat et de la reprendre chez eux. Elle avait tellement parlé de moi qu'elle les avait décidés à venir faire ma connaissance à Clapham. Ils arrivèrent dans leur propre calèche, le cocher et le palefrenier étaient des Polonais d'Autriche. Le Général fut très amical et avec beaucoup de tact évita de me demander pourquoi moi, un Russe, avais échoué dans un couvent anglais. Mais sa femme, une autrichienne catholique²¹³ – oh! juste ciel! la naïveté est pire que l'inconscience! – me prit de suite à part et me fit lire une lettre du Général dans lequel celui-ci exprimait des sentiments bien intentionnés et chrétiens d'un pieux luthérien. «Prenez-le une minute avec vous dans le jardin et parlez-lui de religion». Quel non sens naïf! Attirer un homme d'État comme von Berg dans un jardin de couvent et en une demie heure tenter de le convaincre de la vérité de la religion catholique – jamais je ne voudrais prendre une telle sottise sur moi. Mais le Père supérieur De Held trouva bon de dire quelque chose en passant sur la foi, sur quoi il reçut comme réponse les paroles rapportées plus haut, paroles que je ressentis comme un soufflet.

Revenons à Roehampton. Le Cardinal Wiseman était un homme extrêmement ambitieux et vain comme le sont généralement les individus des classes inférieures ou moyennes de la société qui se sont hissés aux plus

²¹³ Madame von Berg: Leopoldina Cicogna, veuve en premières noces de Nobile Annoni. *NDB* II, 73.

hauts postes de la hiérarchie. Alors qu'il était simple évêque à Londres, il était d'un commerce agréable avec tous, mais une fois revenu de Rome comme cardinal – *ouille, ouille* dirait madame Jaga²¹⁴ – ça sent le romain! À une verste de distance on pouvait sentir le cardinal! Prince de l'Église! Il ne regardait plus personne. Dans ce même Roehampton je vis le cardinal Wiseman, dans son brillant manteau de pourpre, se préparer pour une ou l'autre fonction sacrée, entre-temps une des religieuses du Sacré Cœur, assise devant un luxueux piano sous les lambris dorés, chantait d'une voix d'opéra *Oh sainte pauvreté, ma mère!* Peut-on imaginer rien de plus risible que ce con-traste entre paroles et réalité!

Dans *Archives Russes* se trouve une lettre de Chevyrov²¹⁵ de Florence de 1861. Savez-vous ce qui m'a le plus frappé? Le regard enfantin porté sur les choses qui trahit impitoyablement l'immaturité de l'intellect russe. Typique par exemple est sa conclusion: «Que Dieu nous garde quand les athées voudront nous chasser de la surface de la terre. Et combien ne sont-ils pas déjà, et voyez comme ils se répandent de Russie vers l'Occident sous l'égide de Herzen²¹⁶!» – *ouille, comme cela sent le réchauffé!* Cela fait penser à feu l'amiral Chishkov²¹⁷ et ses acolytes. Voici encore un échantillon: «Feu Constantin Aksakov²¹⁸ serait chez nous comme un Garibaldi²¹⁹, si Hegel²²⁰ ne l'avait pas gâté et si la Russie l'avait compris». Je crois que c'est cela que les Anglais appelle *moonshine*: quelque chose que l'on croit voir à la faible lumière de la lune. Tout pour le mieux et allons-nous dire: au revoir?

*Viens camarade, ah! viens dans ma retraite,
Attendre en paix un meilleur avenir!*²²¹

[31] MON PREMIER SERMON

²¹⁴ Madame Jaga: la sorcière dans les contes russes. *Van over het Graf*, p. 234.

²¹⁵ Stepan Petr. Chevyrev ou Шевырев (Saratov 1806-Paris 1864), professeur à Moscou, poète et critique littéraire. *Russkij Biografičkij Slovar*, St-Pétersbourg 1911, XXIII, 19-29.

²¹⁶ Sur Herzen, cfr note 38.

²¹⁷ Amiral Aleksander Chichkov ou Шишков (1754-St-Pétersbourg 1841): chef du courant conservateur en littérature dans les années 1820-1830. *Russkij Biografičkij Slovar*, St-Pétersbourg 1911, XXIII, 316-320.

²¹⁸ Konstantin S. Aksakov ou Аксаков (Nowo-Aksakov 1817-Zakynthos 1860), Traducteur de Goethe et de Schiller. Un des théoriciens des Slavophiles. *Russkij Biografičkij Slovar*, St-Pétersbourg 1896, I, 100-103.

²¹⁹ G. Garibaldi (Nice 1807-Caprera 1882), Patriote italien. *DBdI* LII, 315-331.

²²⁰ Friedrich Hegel (Stuttgart 1770-Berlin 1831). Philosophe allemand. *ADB* XI, 254-274 et 795-796; *NDB* VIII, 207-222.

²²¹ En français dans l'édition Kamenev, 156.

Je consens à votre demande²²² et j'écrirai, mais au petit bonheur la chance comme cela me vient, à *bâtons rompus*²²³ et vous devrez alors, comme un sage Lysippe²²⁴, rassembler les rhapsodies d'Homère et en faire un tout, de sorte qu'on dira plus tard: Quelle unité parfaite.

Écrire l'histoire d'un religieux n'est pas chose facile! Une histoire suppose des *événements*, un combat de la raison aux prises avec des passions, mais dans un vrai monastère, les deux facultés – raison et volonté – sont depuis longtemps exorcisées et enterrées. L'histoire d'un religieux est comme celle d'une montre. On la remonte et elle fonctionne: l'aiguille se meut lentement, de seconde en seconde, de minute en minute, d'heure en heure, vingt-quatre heures durant; ainsi en est-il de la vie d'un religieux.

²²² Petcherin est censé écrire à son neveu Chijov.

²²³ En français dans l'édition Kamenev, 156.

²²⁴ Le mss écrit Lisistrate pour LYSIPPE: sculpteur grec du IV^{ème} siècle a.C. P. fait sans doute allusion au sculpteur qui – selon la légende – retira un masque de plâtre d'un homme vivant.

«Oui, mais», direz-vous, «il y a une différence: une montre n'a pas de cerveau et ne peut penser, un religieux, si». Certes, il peut penser mais cette pensée a été elle-même *remontée*, elle se meut lentement depuis la prière du matin jusqu'à l'office divin, puis la messe, de là d'autres exercices spirituels, du repas de midi au repas du soir, puis vient le repos, et le lendemain à quatre ou cinq heures, la montre est à nouveau remontée. La pensée devient finalement un mécanisme rouillé, comme, par exemple, chez les Trappistes où il n'est pas permis de parler, ni de lire, ni même de penser, où tout la vie consiste à chanter des psaumes et à travailler la terre – là s'envolent et disparaissent à tout jamais les pensées, l'homme descend plus bas que le bétail et végète encore davantage. Pour qui une telle histoire a-t-elle de l'importance?

Heureusement, après mon temps de probation, je fus transféré en 1841 de Saint-Trond vers la *maison d'études* de Wittem²²⁵. Lorsqu'on y découvrit mes qualifications, je fus immédiatement nommé professeur d'histoire, de grec et de latin. Mais je dépassai leurs attentes et leurs souhaits, au point que plus tard ils se plainquirent de ce que j'avais enseigné trop de choses aux jeunes gens, et non pas précisément ce dont ils avaient besoin pour leur vocation. Mais cela apportait de la variété dans ma vie: j'avais le loisir de m'occuper de sujets profanes.

Avant la Révolution, Wittem était un couvent de Franciscains; les cellules y étaient extrêmement exigües, il y avait à peine place pour un lit et une petite table. En sus, en hiver, chauffait un poêle qui donnait une chaleur insupportable; il m'arrivait fréquemment de somnoler lors des exercices spirituels. Par contre ce fut pour moi une agréable détente de pouvoir perfectionner mon latin en lisant les épîtres de Cicéron. Je me souviens encore d'une lettre où il raconte comment un jour, il arriva inopinément dans une grande assemblée, où il rencontra une fameuse belle, comme qui dirait maintenant une *cocotte*. Le vieux monsieur s'excusa en disant qu'il ne savait absolument pas qu'elle s'y trouverait. Je trouvai dans la bibliothèque de Wittem les *Conversations* de Jean Chrysostome²²⁶. C'était un livre de ma jeunesse. Feu ma mère Pélagie Petrovna allait souvent à la bibliothèque de mon grand-père et me faisait lui lire les *Conversations* dans une traduction en vieux slavon. Depuis je les ai toujours appréciées et elles m'ont protégé des stupides sermons français.

Après avoir été ordonné prêtre à Liège en 1843²²⁷ (sur ce point voir

²²⁵ Petcherin prononça ses vœux à Saint-Trond le 26 septembre 1841 avec Jean Reyner et Jan Rycker. *ChPCprB* I, 384.

²²⁶ St Jean Chrysostome, Patriarche de Constantinople de 397 à 404. *Bibliotheca Sanctorum*, Roma 1965, VI, 669-701; *DHGE* XXVI, 1408-1415.

²²⁷ Petcherin fut ordonné prêtre à Liège le 10 septembre 1843 par Mgr Charles de

plus loin), je revins à Wittem et y fut nommé professeur de thétique; je dus immédiatement montrer mes capacités. On me demanda de prêcher en allemand sur *Les bienfaits de la vraie foi et le malheur de la perdre*, d'où je conclus qu'il ne serait pas mauvais de dire un mot sur la persécution des catholiques en Russie. J'étais en forme. Au milieu de la prédication, je levai les yeux et vis une femme qui s'essuyait les larmes. «J'ai gagné», me dis-je, et je continuai et je continuai jusqu'à terminer parmi les pleurs et les sanglots de mes auditeurs. Cela ne s'était pas mal passé du tout pour un premier essai. Le recteur, le P. Heilig²²⁸, me dit: *Mes compliments, vous serez un bon prédicateur*²²⁹.

Quelques Frères servants restaient assis, droits comme des cierges, pris d'enthousiasme, me regardant avec une expression bizarre comme s'ils avaient entendu quelque chose d'inouï pour la première fois dans leur vie. Le lendemain toute la ville d'Aix-la-Chapelle parlait de ce sermon. Pas étonnant: c'était quelque chose de neuf pour des gens habitués à entendre des sermons très organisés, mesurés scientifiquement, des sermons dépourvus de sentiments à la manière française. Ceux-ci se composent toujours d'une introduction, d'une proposition, d'une exposition strictement en *trois points*; mettez-y ce que vous voulez, toutes les sottises possibles, sans les *trois points*, cela ne se peut; puis suivent encore la persuasion et la conclusion. Précisément comme parlent les ecclésiastiques savants!

[32] MON TRANSFERT EN ANGLETERRE (1844-1845)

To the West, to the West!

To the land of the free. (chanson américaine)

«Que diriez-vous de passer la Manche et d'aller en Angleterre? Cela vous plaît-il?» me demanda avec un sourire le respectable Père De Held, alors Provincial de Belgique. Cela se passait quelques jours avant votre dernière visite à Wittem en septembre 1844. La perspective me souriait beaucoup. La vie nouvelle et libre d'un missionnaire, un nouveau pays, de nouvelles aventures et le charme magique de l'Angleterre, tout cela m'attirait énormément. Deux jours après votre départ, je fus transféré à Bruges, plus près de la mer. Il n'y avait là qu'une petite maison avec un Père et un Frère. Je dus quelques fois prêcher à Bruges pour attirer l'attention des catholiques

Mercy d'Argenteau en compagnie de Paul Reyners et d'Egide Smulders, *ChPCprB* II, 79: Document authentique aux AGHR.

²²⁸ Le Badois Michael Heilig (Winterbach 1808-Vaals 1887), profès à Mautern en 1833 et prêtre à Metz en 1836 [*ChPCprB* I, 177]. Recteur à Wittem d'août 1839 à décembre 1847. Deuxième Provincial belge de fin 1847 à fin 1850. [*ChPCprB* I, 324 et II, 345].

²²⁹ En français dans l'édition Kamenev, 157.

anglais qui y habitaient. Cela voulait dire à peu près ceci: *regardez un peu l'homme que nous vous envoyons!* Juste après les fêtes de Noël on m'envoya à Ostende avec un jeune missionnaire, le Père Ludwig²³⁰. Après mes trois ou quatre années de réclusion dans un couvent, je m'étais totalement déshabitué des voyages, je fus embarqué comme un enfant sur un bateau et on me mit cinq livres sterling en main pour me rendre à Falmouth. Après une traversée sans histoires de vingt heures nous remontâmes la Tamise et accostâmes le premier janvier 1845, à trois heures de l'après-midi. Jour et heures inoubliables! Elles devraient être gravées en lettres d'or sur les tables de ma vie.

Après les petites villes du continent – même pour le temps jadis – telles que Berlin, Bruxelles et Liège, Londres me laissa confondu par son immensité; tout ici était colossal et majestueux. C'était un désert incomparable, un océan sans fin. J'en perdais complètement la tête, je ne pouvais plus faire un pas. En débarquant, nous fûmes accueillis par Monsieur Lima, futur professeur dans la petite école que nous allions ouvrir à Falmouth. C'était un homme de cœur mais fort sérieux et qui se donnait un air important; il avait une haute idée de son rang. Il nous emmena avec nos bagages dans un petit hôtel de Fleet street. C'était un refuge fort modeste, mais cependant étonnamment propre et accueillant. Après le vacarme des auberges belges et françaises, c'était un soulagement de trouver ici ordre et silence parfaits, au point que je pouvais m'asseoir tranquillement dans la salle comme si j'étais dans ma propre cellule. Nous passâmes deux ou trois jours à Londres pour régler l'une ou l'autre affaire avec mon futur compagnon de voyage Lima, mais je restai tout ce temps à l'hôtel, n'osant pas aborder l'océan londonien.

C'était comme si mon ancien attrait pour l'aventure m'avait quitté. Une fois seulement, j'accompagnai monsieur Lima visiter un poète polonais (dont le nom m'échappe)²³¹ pour qui j'avais une commission de la part des Pères de la Résurrection à Paris. Quelques officiers polonais au visage balafré, impliqués dans la lutte courageuse pour la patrie, étaient devenus ecclésiastiques et avaient en la fête de la Résurrection du Christ fondé une sorte d'Ordre religieux; mais derrière le terme de *résurrection* ils cachaient un

²³⁰ L'alsacien Jean-Baptiste Ludwig (Nordheim 1821), profès à St-Trond en 1839 et prêtre à Luxembourg le 21 décembre 1844. Part immédiatement pour Hanley avec Petcherin, *ChPCprB* II, 225. Revient à Wittem en juillet 1850. En avril 1851, s'embarque au Havre pour New York. Dispensé aux États-Unis en 1852. *Catalogus Patrum*, XIII, n° 275.

²³¹ Il s'agit de Olizarowski (1811-1879). Lettre de Petcherin à Kajsiewicz du 10 février 1847, publiée par SAMPERS dans *SHCSR* 22 (1974) 259. MACWHITE, *Towards a Biography*, 131, n. 121.

autre but secret: la résurrection de la Pologne²³². En remerciement pour les paroles bien senties et patriotiques du poète, ils lui envoyèrent par moi une lettre accompagnée d'une plume dans un étui de corail. Mais j'avais perdu la plume, aussi ne lui remis-je que la lettre. Je ne peux rien signaler sur sa personne, car je ne fus que quelques minutes auprès de lui, vu que monsieur Lima m'attendait dans le vestibule.

Dans mon hôtel modeste, tout me semblait familier: le foyer aux braises rougeoyantes, le miroir carré et même le chat roux qui se réchauffait près de l'âtre, j'avais vu tout cela bien avant sur des gravures anglaises. Le matin vers onze heures soudain tomba une telle obscurité égyptienne qu'on dut allumer les lampes à gaz, c'était le fameux *fog* londonien!

J'avais emmené avec moi une malle de cabine avec toutes sortes de *paraphernalia* liturgiques pour lesquels la douane me fit payer une belle somme, au point que je fus forcé de laisser à la douane quelques objets tels que des images. Mon capital fut ainsi fort entamé, ce que le Révérend Père Provincial n'avait pas prévu, il pensait que cinq livres sterling suffiraient pour me rendre à Falmouth, à l'extrême sud-ouest de l'Angleterre. Pour comble, il semblait que mon collègue J. B. Ludwig était aussi sans le sou, il me demanda de l'argent pour atteindre sa destination qui était bien plus proche que la mienne, dans le Comté de Worcester²³³. Dans ces fâcheuses circonstances avec un porte-monnaie assez plat, nous partîmes – c'est-à-dire le professeur Lima et moi-même – de Londres. Nous devions d'abord nous arrêter à Bath pour nous présenter à notre évêque Mgr Baggs²³⁴. Nous voyageâmes par train.

L'Angleterre est un pays magnifique! Bien que nous fûmes en janvier, la Trent, rivière étincelante, coulait doucement entre des rives de velours verdoyant, où des vaches rousses broutaient paisiblement. Encore un vieux souvenir! Encore un paysage anglais! Sur Bath je ne peux rien raconter car je ne l'ai pas vue: nous allâmes directement de la gare à Prior Park. Il y a longtemps vivait là le fameux poète Pope²³⁵; à présent le domaine était aux mains

²³² Les Résurrectionnistes furent fondés à Paris en 1836 par Bogdan Jański (1807-Roma 1840) avec Hieronim Kajsiwicz (1812-Roma 1873) et Piotr Semenenko (1814-Paris 1886). *D.I.P.* V, 296-297 et 332-333; VII, 1824-1827; VIII, 1261-1264. *Leksykon Zakonów w Polsce*, Warszawa 2002, 128-129. Sampers a publié six lettres de Petcherin à Kajsiwicz dans *SHCSR* 22 (1974) 255-271.

²³³ A Blackmore Park, Hanley Upton-upon-Severn (Worcestershire).

²³⁴ Charles Baggs (1806-Prior Park 16 oct. 1845): Vicaire Apostolique du District Occidental de l'Angleterre. Succède à Peter Baines (+juillet 1843). RITZLER – SEFRIN, *Hierarchia Catholica*, VII, 302; *DHGE* VI, 209.

²³⁵ Alexander Pope (London 1688-Twickenham 1744), poète et satiriste anglais. *New*

des catholiques, l'évêque et quelques ecclésiastiques y vivaient, c'était un séminaire. C'était tout simplement un palais à colonnades, entouré d'un parc grandiose. Nous arrivâmes vers quatre heures, l'heure du repas, l'évêque venait de passer à table. En ce temps là les ecclésiastiques venant du continent étaient reçus à bras ouverts et le clergé anglais n'était pas, comme maintenant, imbu d'idées ultramontaines, mais avait conservé une bonne dose de l'esprit anglais de liberté. L'évêque me reçut très chaleureusement. Je lui remis une lettre de recommandation – tout à fait superflue – d'un certain Franco-russe habitant à Paris, Jermolov que le prélat avait connu à Rome. Le professeur Lima attendait dans le hall, mais l'évêque l'invita avec nous à table et nous reçûmes un excellent repas – je me souviens surtout de deux délicieux *puddings* anglais. L'évêque devait partir immédiatement pour Bristol où il devait tenir le lendemain un sermon pour la fête des Rois. Il me laissa choisir: ou partir immédiatement avec lui, ou me reposer un peu et visiter la maison. Je choisis la deuxième proposition.

On m'offrit une calme et luxueuse chambre à coucher avec cabinet, comme je n'en avais jamais vu de ma vie. Le lendemain une cloche nous réveilla pour nous inviter à une messe solennelle. C'est une habitude anglaise, pendant la période de Noël, d'orner églises et demeures de plantes vertes et de gui. Je trouvais cela plus simple et de meilleur goût que les églises belges dont les décorations font souvent penser à un théâtre de poupées ou à du pain d'épices doré. Le prêche se fit à *notre* manière: tiré de l'Écriture sans déclamation et sans gestes. Les Anglais ne peuvent supporter les grandes gesticulations des Italiens et le faux enthousiasme des Français, et peut-être ont-ils raison. Celui qui est quelque peu habitué aux écrits des saints Pères de l'Église, tels que Jean Chrysostome ou le bienheureux Augustin, doit savoir que leurs courtes et simples homélies ne souffraient aucune déclamation, tandis que leurs longs et amples vêtements ne leur permettaient pas de déambuler sur la scène.

Le même jour, à la suite de l'évêque, nous nous rendîmes à Bristol, où nous descendîmes dans un petit hôtel. Le soir nous eûmes le plaisir d'ouïr un sermon de Son Excellence où il déploya toute son érudition, en nous entretenant du schisme de notre Russie. Puis il invita Lima et moi-même à souper dans son hôtel qui se trouvait à Clifton, le plus beau et plus chic quartier de Bristol. C'était un repas spécial pour le clergé et quelques catholiques. Y présidait l'épouse de l'hôtelier, une dame d'un certain âge, corpulente, vêtue d'une robe rouge feu et coiffée d'un turban; il y avait aussi quelques autres dames. La conversation était fort agréable et variée, sans la moindre pédante-

rie cléricale. Après le souper, assez tard, nous nous levâmes pour prendre congé de cette compagnie distinguée, demandâmes à l'évêque de nous bénir en vue du voyage qui nous attendait et regagnâmes notre hôtel que nous eûmes quelque peine à retrouver dans le dédale des ruelles du vieux Bristol.

Arrivés à l'hôtel, nous voilà face à un problème: il n'y avait pas encore de liaison ferroviaire pour Falmouth, une partie du voyage devait se faire en diligence. Mais ni pour le train ni pour la diligence nous n'avions assez d'argent. Quoi de plus simple, direz-vous, de nous adresser à l'évêque et lui demander de l'argent. Après tout, j'étais son subordonné et je voyageais en service commandé, rien n'était plus naturel que cela. Mais non – j'avais cette modestie irraisonnée. Je ne valais rien comme ecclésiastique et encore moins comme religieux, car il me manquait le don *de demander de l'argent*.

Monsieur Lima qui connaissait cette partie de l'Angleterre comme sa poche, se souvint que, de Bristol, il y avait un bateau pas cher qui allait directement sur la côte des Cornouailles. C'était une liaison courte et bon marché. *Magnifique et pas cher!*²³⁶ Le lendemain nous embarquâmes. C'était un bateau fort mauvais, peu fiable, employé habituellement pour transporter le bétail et... les pauvres gens! En attendant le départ, nous allâmes dans une taverne boire un verre de bière. A cette occasion j'ai vu la cuisine anglaise ramenée à sa plus simple expression: un voyageur, un homme du peuple, se saisit d'un gros morceau de viande crue, la tint quelques minutes au-dessus du foyer et commença à manger sans autre cérémonie. On peut appeler cela un plat simple, non agrémenté de sauce française ou italienne.

Là-dessus, il était temps de partir. Comme précaution contre le mal de mer, je me pourvus d'un morceau de viande fumée, et cela m'a bien aidé. D'ailleurs de ma vie, je n'ai souffert du mal de mer. Le logement n'était pas particulièrement luxueux: on nous fourra dans une espèce de cabane en bois où nous pouvions à peine bouger. Nous naviguâmes toute la nuit et une bonne partie du lendemain; ce n'est que le soir que nous avons enfin abordé sains et saufs. Nous dormîmes dans ce qu'on appelle un *Hôtel de tempérance* où on ne vend aucune boisson forte mais où l'on peut recevoir à cœur joie thé et toutes sortes de douceurs. Tous ces petits hôtels sont étonnamment propres et intimes: tout y respire ordre, calme, confort. Nous nous sommes bien reposés, nous avons bien mangé et bu beaucoup de thé accompagné de gâteaux. Puis nous tombâmes dans un profond sommeil, car le lendemain était le dernier de notre voyage, nous étions encore à environ dix miles de Falmouth. Lorsque nous nous levâmes le lendemain, le temps était superbe,

²³⁶ En français dans l'édition Kamenev, 161.

une vraie journée de printemps, avec un soleil radieux. «Pourquoi attendrions-nous la diligence? Laissons nos bagages ici, et allons à pied. Une dizaine de miles, ce n'est pas si loin. Avec un temps tellement superbe!» Aussitôt dit, aussitôt fait, nous prenons la route.

Le paysage ne cessait de changer, nous passions des collines, nous traversions de sombres bois, de profondes vallées aux ruisseaux murmurants, et parfois à travers les arbres, étincelait une mer souriante. Comme votre cœur et vos poumons se dilatent dans cet air frais de la montagne! Ceci est la vraie vie, la vraie liberté! Vole où tu veux, comme un oiseau libre! Au pied d'une colline le chemin fit une large boucle et soudain se découvre un spectacle fantastique: la très large baie de Falmouth, close par deux montagnes dont une est couronnée par le vieux château de Pendennis. Là commence Falmouth: une terrasse avec de belles petites maisons surplombant la mer – encore un peu et voilà notre chapelle surmontée d'une croix et à côté notre modeste maison, entourée de roses et de chèvrefeuille. Dans l'enclos un puits avec sa roue, le tout envahi par le lierre. Nous frappons; le Frère belge Félicien²³⁷ nous ouvre, puis arrive mon nouveau supérieur, mon grand ami, le Père belge de Buggenoms²³⁸. Maintenant nous sommes à la maison. «Donnez vite à manger à ces hommes!» M. Lima court chez lui revoir sa famille: son épouse, sa fille et son petit garçon. Nous sommes donc à Falmouth – pour longtemps, très longtemps, peut-être pour toujours.

[33] FALMOUTH

«Quel triomphe pour la sainte Église! Le chef autocratique régnant sur soixante-six millions de sujets, le commandant suprême d'une armée innombrable et victorieuse, s'est humilié, tel un agneau, devant la grandeur bénigne de saint Pierre en la personne de Grégoire XVI». C'est ainsi que jubilent les journaux catholiques en 1846 à l'occasion de la rencontre entre le Tsar Nicolas²³⁹ et le Pape Grégoire XVI²⁴⁰.

Notre bienfaitrice, Madame Edgar, était en correspondance suivie avec son père spirituel, le Jésuite écossais Glaver à Rome. Celui-ci lui envoya une ample description du séjour du Tsar à Rome. Telle la femme de l'évangile qui a retrouvé sa drachme perdue et appelle ses amies et voisins

²³⁷ Sur le Frère Félicien Dubucquoy: cfr note 77.

²³⁸ Sur Buggenoms: voir note 76.

²³⁹ Nicolas I (Tsarkoie Selo 1796-St Pétersbourg 1855), règne de 1825 à 1855.

²⁴⁰ Grégoire XVI (Belluno 1765-Roma 1846), Pape de 1831 à 1846. *DHGE XXI*, 1445-1451. Il y eu deux rencontres: les 13 et 17 décembre 1845. J. SCHMIDLIN, *Papstgeschichte der neuesten Zeit*, München 1933, I, 635-638; Renato LEFEVRE dans *Miscellanea Historiae Pontificiae*, Roma 1948, T. XIV, 159-293.

en leur disant: «Réjouissez-vous avec moi car j'ai retrouvé la drachme perdue»²⁴¹, ainsi Madame Edgar, dans sa joie, nous invita à prendre le thé pour que nous écoutions la lettre apostolique venue de Rome, où on pouvait lire entre autres choses: «Un jeune Anglais récemment converti au catholicisme se tenait près de l'escalier que devait emprunter le Tsar pour accéder aux appartements intérieurs du Vatican. Vient alors la première scène. Le Tsar descend de voiture, en grand uniforme, un ruban sur son l'épaule, avec tous les insignes et étoiles sur la poitrine, le visage rayonnant; plein de bienveillance, souriant à droite et à gauche, il gravit les marches de marbre à grands pas élastiques. Une apparition magnifique! Pour le dire avec Shakespeare *every inch, a King!*²⁴² L'Anglais resta sur place à attendre son retour. Je ne sais pas si l'audience a duré longtemps, une heure, ou plus, ou moins. Mais maintenant arrive la deuxième scène: le Tsar apparaît au haut des marches. Quel changement merveilleux! C'est un tout autre homme! Il semble complètement troublé et défait, le visage rouge, le front en sueur; il marche d'un pas inégal, incertain et il est tellement troublé qu'il passe devant son carrosse sans le remarquer»²⁴³.

C'est un morceau d'Histoire, ou plutôt une interprétation de l'Histoire pour Jésuites. Ici, je voudrais faire remarquer que les nouveaux convertis au Catholicisme ont une imagination très vive et une conscience fort élastique, ils ne considèrent pas comme péché un petit mensonge pour la plus grande gloire de notre Mère la Sainte Église. Je suis prêt à tout croire, je crois aussi que Nicolas fut reçu très froidement à Rome, que personne ne s'est incliné dans la poussière devant lui, que l'aristocratie romaine n'a pas ouvert ses palais de marbre pour lui – tout cela est possible et je veux bien le croire, mais que notre Tsar Nicolas ait perdu les pédales devant le pape – et devant un aussi laid que Grégoire XVI! – cela je ne le croirai jamais, dût un ange du ciel venir me l'annoncer.

Le seul témoin de cette rencontre entre les *deux papes* (comme l'ont écrit les journaux libéraux français) fut le vieux Cardinal Acton, décrépît et gâteux²⁴⁴. De lui on ne pouvait naturellement s'attendre à aucune parole sensée: à toutes les questions, il répondait d'une mine pieuse et le regard levé vers le ciel. Lorsqu'on interrogea le pape lui-même, il s'en tira en disant: *j'ai*

²⁴¹ Luc 15, 8.

²⁴² W. SHAKESPEARE, *King Lear*, acte IV, scène VI, l. 110.

²⁴³ J. SCHMIDLIN, *Papstgeschichte der neuesten Zeit*, I, 635, attribue cette scène à la description faite par Wiseman et renvoie à A. BOUDOU, *Le Saint-Siège et la Russie*, Paris 1922, I, 420-422.

²⁴⁴ Charles Acton, Cardinal (Napoli 1803-Napoli 1847). Préfet de la S.C. des Indulgences. *DHGE* I, 416. *DBdI* I, 204. *Weber* 13, II, 425. Il était donc âgé de 42 ans!

dit au Tsar ce que Dieu m'inspirait. Ceci sont les *données historiques*, le reste n'est que le jeu d'une pieuse imagination ou simplement une fiction des journaux ultramontains qui se distinguent par leur goût du mensonge.

La même madame Edgar m'avait à peine vu qu'elle pouvait déjà porter un jugement suivant le système de Gall²⁴⁵: chez lui *l'organe de la vénération est très développé.* Ohime! *pur troppo!* Qui et quoi ai-je alors vénéré? Le démagogue connu Struve²⁴⁶, lors de sa première rencontre avec Herzen, se mit immédiatement à lui tâter le crâne, puis il conclut *Bürger Herzen hat kein, aber auch kein Organ der Veneration!* Ainsi le destin de l'homme est déterminé par les bosses et fosses de son crâne!

Maintenant que je vais décrire ma vie à Falmouth, je dois d'abord faire remarquer que notre petit couvent se composait de trois personnes: le supérieur, le Père de Buggenoms, le Frère lai Félicien et moi-même. Avec ma *bosse de vénération*, il n'est pas difficile de deviner quel rôle j'eus à jouer! J'ai à dessein souligné la particule *de*, car lorsqu'il était encore étudiant à Wittem, Buggenoms s'appelait tout simplement Buggenoms, mais plus tard, sans doute lorsqu'on s'aperçut de ses qualités éminentes, on trouva nécessaire de l'élever encore et par toutes sortes d'intrigues lui attribuer la noble particule *de*. *Où l'ambition va-t-elle se nicher?*²⁴⁷ Son ami et protecteur était l'actuel archevêque de Malines, Mgr Dechamps²⁴⁸, aussi un Rédemptoriste, partisan acharné de l'infailibilité pontificale, qui a maintenant beaucoup d'autorité dans l'Église et dirige presque en autocrate la Belgique, vu le caractère mou du roi²⁴⁹. Ce de Buggenoms aurait dû devenir cardinal: il aurait mis tous les diplomates dans sa poche! Les Metternich et les Talleyrand n'auraient qu'à bien se tenir! Ce n'était nullement un savant et de loin un esprit brillant, mais sa roublardise, sa ruse et sa patience, son habileté à s'adapter à toutes sortes de caractères afin d'atteindre son but, et surtout un don spécial pour miner, à force de mensonges et de calomnies, la position de ses supérieurs, d'attendre le bon moment pour leur faire un croc-en-jambes et usurper leur place – en cela il était un maître inégalé. Seule l'Église catholique peut produire de telles grandes figures. Il était plus jeune que moi, avait un extérieur assez avenant, et donc un grand ascendant auprès des dames; il

²⁴⁵ Franç.-Jos. Gall (Tiefenbrunn/Baden 1758-Paris 1828). Médecin, anatomiste, fondateur de la phrénologie. *ADB* VIII, 315-316; *NDB* VI, 42; *DBFr* XV, 178-179.

²⁴⁶ Gustave von Struve (München 1805-Wien 1870). Politicien. *ADB* XXXVI 681-687; *Brokhaus* XXI, 356.

²⁴⁷ En français dans l'édition Kamenev, 164.

²⁴⁸ Sur Victor Dechamps (Melle 1810-Mechelen 1883), cfr note 158.

²⁴⁹ Le roi Léopold II (1835-1909), règne sur la Belgique de 1865 à 1909. *Nouveau Dictionnaire des Belges* II, 64-65.

avait

les joues pleines et roses, mais plus tard, lorsque son caractère se fut pleinement épanoui, elles se sont affaissées – précisément la caractéristique des hypocrites chevronnés. C'est ainsi que sont représentés le *Tartuffe* de Molière et l'inoubliable *Pecksniff* de Dickens. Mais ici, je dépose la plume, je dois faire une pause et ordonner mes pensées – on ne peut pas dessiner un tel personnage en quelques lignes.

[34] LES MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE DE V.S. PETCHERIN

Et ainsi, grâce à la censure, mes annotations reçoivent un caractère hautement esthétique. Elles sont écrites comme une occupation purement artistique, ce qui signifie tout à fait désintéressée, sans le moindre espoir d'une récompense en cette vie. Personne ne les lira, personne ne les appréciera, ni ne les condamnera. Tel le paquet mystérieux de Spiridion qui fut placé près de lui dans son cercueil et qui y serait resté éternellement, si l'amitié intime, la curiosité et le courage de son disciple n'avaient arraché ce manuscrit à l'obscurité du tombeau – ainsi restera mon manuscrit longtemps, très longtemps dans les sombres tiroirs de l'oubli... J'adresse mes notes directement à la postérité – bien que, à dire vrai – les lettres envoyées à cette adresse n'arrivent pas souvent, probablement à cause de la négligence des Postes, surtout en Russie. Dans cinquante ans, disons en 1922, le gouvernement russe, dans un accès fugitif de libéralisme, permettra de publier ces feuilles, mais alors ce sera du terriblement réchauffé, comme datant du temps de Catherine²⁵⁰ ou de Pierre²⁵¹, de la prise de Otchakow²⁵² et de la soumission de la Crimée. Il ne restera alors qu'un vague souvenir d'un individu vivant il y a bien longtemps en Russie, nommé Vladimir Sergejevitch Petcherin, qui a quitté précipitamment son pays, a erré dans toute l'Europe et finalement s'est posé sur une des Iles britanniques où il mourut à un âge respectable. Sa mémoire fut conservée par un type encore plus singulier, Fjodeor Vasilevitch Tchijow, qui pendant plus de quarante ans lui a voué une amitié indestructible; le susnommé Tchijow a construit tout un réseau de chemin de fer, a découvert un merveilleux oiseau de feu dans les îles de la mer Blanche,

²⁵⁰ La Tsarine de Russie Catherine I, de 1762 à 1796. *GDEL* II, 1873.

²⁵¹ Le Tsar de Russie Pierre le Grand de 1682 à 1725.

²⁵² Otchakov ou Очаков: ville ukrainienne près d'Odessa, conquise par le général russe Potjomkin sur les Turcs en 1788. *Encicl. Europea* IX, 169.

devint centenaire et laissa derrière lui d'incommensurables richesses, etc. etc. L'imagination populaire va exagérer tout cela, va l'embellir, le transformer en légende, en fable; n'est-ce pas magnifique? Il est bien plus agréable d'être le héros d'une fable qu'un héros de l'Histoire: souvent les personnages historiques s'usent, ils perdent leurs couleurs et leurs cheveux, tandis que les héros des fables restent éternellement jeunes et ne meurent jamais.

L'un ou l'autre Russe du vingtième siècle (et ce n'est peut-être plus très éloigné) prendra connaissance avec intérêt et peut-être avec une vraie sympathie de cette vie à la Don Quichotte, toujours idéaliste, détachée de toute ambition terrestre et – qui sait – la lecture de cette vie enflammera en lui le désir de commettre une sottise généreuse. Dans les *Lettres d'un Voyageur russe*, Karamzin²⁵³ cite l'autobiographie d'Anton Reiser²⁵⁴ comme un phénomène psychologique important. J'ai déniché cet *Anton Reiser* quelque part sur un marché de bric-à-brac et le l'ai lu de A à Z. Ce fut un facteur décisif au cours de ma vie, car il mit en moi une passion pour la vie de vagabond. Peut-être que mon autobiographie aura une telle influence (non enviable). Mais si j'écris pour la postérité pourquoi me hâterai-je? La postérité ne va pas s'enfuir, elle peut donc attendre, pourquoi aurais-je tant de compliments? C'est une personne assez importante! Le vingtième siècle! Allons donc! Nous en avons vu d'autres. Nous avons vécu dans le fameux et inoubliable dix-neuvième siècle!

À Moscou, j'ai logé sur le boulevard Tverskow dans un petit hôtel, À *la Ville de Berlin*, dont le propriétaire était un Suisse à moitié ivrogne. Je ne voulais louer aucune maison, ni entrer en ménage, mais bivouaquer n'importe où: j'attendais la marée basse, ou mieux la chance de voyager à l'étranger. L'hôtel était le point de ralliement des précepteurs suisses. C'étaient tous des jeunes gens étonnement aisés: ils avaient tous leur propre traîneau et domestique. À la table commune, je leur demandais souvent comment était la vie en Suisse, chère ou bon marché, si on pouvait y donner des leçons, etc., l'œil fixé sur mon avenir immédiat, cela s'entend. Ces repas communautaires étaient par ailleurs fort misérables, la pure cuisine russe et la plus insipide. Parfois je n'y mangeais pas du tout, mais achetais une livre d'olives – ou comme nous

²⁵³ Nicolas M. KARAMZIN ou КАРАМЗИН (Michajlowka 1766-St-Pétersbourg 1826), écrivain russe, publie ses *Lettres d'un Voyageur Russe* en 1791. *Russkij Biografičkij Slovar*, St-Pétersbourg 1897, VIII, 500-514.

²⁵⁴ *Anton Reiser* est le titre d'un roman autobiographique en quatre volumes de K. F. MORITZ (Hameln 1756-Berlin 1793), publié de 1785 à 1790. *ADB* XXII, 308-320; *NDB* XVIII, 149-152; *LUIt.* XIV, 259.

disions de ce temps-là des *fruits à huile* – et en faisais mon repas, accompagné d'un morceau de pain. Je vivais à dessein très sobrement afin d'avoir de l'argent pour le voyage. Ma chambre était un peu à part et avait une porte particulière. Parfois des étudiants venaient m'y trouver en voiture de louage – une habitude bien moscovite – dans ma chambre malpropre et mal aérée. Un jour arriva un jeune professeur pour passer un examen de grec. Il connaissait fort bien sa matière et je lui donnai la cote la plus élevée. Il avait de moi une très haute opinion, examina ma chambre d'un regard rapide et pénétrant avec cet aplomb propre aux fonctionnaires russes, se frotta les mains avec satisfaction et me dit: «Puis-je vous offrir un service à thé?» «Non, merci, je n'en ai pas besoin». Ce qu'il pensait de moi, je n'en sais rien, mais son visage montra de l'étonnement. Ce fut ma première tentation et ma première expérience en matière de corruption.

Un soir je rentrais chez moi, pas de très bonne humeur. Assise sur le seuil de ma chambre il y avait une vieille mendicante avec une béquille et vêtue de haillons misérables. Je voulus la chasser mais elle me supplia: «Pitié, mon bon monsieur! Ne me faites pas de chagrin! Je suis une de vos paysannes du village de Navolnovo et je suis venue avec une requête». «Quel genre de requête! Parle». «Voyez-vous, mon bon monsieur, le chef de notre village veut marier ma fille Akoulina avec un jeune homme qu'elle n'aime pas, et moi, j'ai en vue un autre fiancé qu'elle aussi voit volontiers. Voulez-vous être assez bon et m'écrire un ordre qui les oblige à unir ma fille Akoulina avec ce jeune homme?»

Sans plus de questions, avec une sorte de sèche ironie, je pris une feuille de papier et écrivis cet ukase péremptoire: *Au reçu de ce document, veuillez permettre à mademoiselle Akoulina d'épouser tel jeune homme (suivait le nom). Il sied de donner suite à cet ordre sans tarder. Vladimir Petcherin.* Ce fut la première et la dernière fois de ma vie que je posai un acte autocratique de propriétaire terrien. Puis je laissai partir la vieille en boitillant. Cela me rendit furieux et ce fut une des raisons pour lesquelles finalement je ressentais une telle amertume envers la Russie.

Mais il n'y avait pas que les vieilles femmes qui gravissaient mon escalier... Parfois venait une jeune fille de dix-sept ans environ qui montait les marches et frappait prudemment à la porte de l'ermite. C'est un peu ce qu'a chanté Lomonosov²⁵⁵, tout en estropiant les vers d'Anacréon²⁵⁶:

²⁵⁵ Michael V. Lomonosov ou Ломоносов (Denisovka 1711-St-Pétersbourg 1765), savant et poète russe. Co-fondateur de l'Université de Moscou. *Russkij Biografičeskij Slovar*, St-Pétersbourg 1914, X, 593-628; *Brokhaus* XIII, 511; *La Piccola Treccani* VI, 888.

²⁵⁶ ANACRÉON, poète lyrique grec du VI^eme s. a. C. *GDEL* I, 433.

Et soudain, voilà Cupidon qui frappa chez moi. Ma rêverie insouciant s'arrêta et sans voix je restais là planté...!

Vraiment, ce n'est pas péché lorsque parfois, au cœur de l'hiver sombre et stérile, vous pensez au soleil printanier, à l'air doucement embau-mé, à la tendre vie de la nature et même à de petites fleurettes qui poussent au bord du chemin...

Mais tout cela n'est que discours dans le vide, je l'ai évoqué uniquement en raison du rude hiver de l'an 1836 où il gela sévèrement: à moins 36°! J'étais assis près du poêle et notai dans mon agenda: *Souffrez, souffrez! C'est une bonne préparation pour votre entrevue avec Comte Stroganoff*²⁵⁷ à qui je devais demander la permission de partir à l'étranger. Entre-temps je me voyais en imagination être depuis plus de cinq mois en Suisse, sur les rives de lacs lisses comme des miroirs, sous les Alpes enneigées. Durant cet hiver glacial un vieux Français, de haute taille, les cheveux gris, venait parfois chez moi pour se réchauffer et parler un peu. C'était un grand philosophe. Il me dit un jour: *J'attends tranquillement ma fin: je serai bien partout où la bonne mère nature voudra me mettre!*²⁵⁸ Je l'écoutais et me disais: dans mes vieux jours moi aussi je serai à l'étranger à philosopher avec des inconnus. Cela s'est en effet produit: je philosophe maintenant avec le Dr Atkinson²⁵⁹. Tous nos pressentiments ont une solide base au plus profond de notre organisme. Je n'ai jamais pu oublier les mots frappants de Balzac: *un désir constant est une promesse que nous fait l'avenir*²⁶⁰. Pour le moment je n'ai aucun *désir constant*, sauf peut-être le souhait d'être seul et tout à fait indépendant, mais je me sens bien comme cela. Ceci dit, je dois maintenant passer à un sujet quelque peu déplaisant, à savoir la biographie du Révérend Père de Buggenoms.

Dès avant mon départ il avait fait montre de son audace diplomatique. En deux ans de temps, pas plus, il était parvenu à force de machinations, d'intrigues et d'insinuations à chasser de la maison son supérieur, le P. Lempfridt²⁶¹ et prendre sa place. Il le fit de sang froid, avec une précision

²⁵⁷ En français dans l'édition Kamenev, 168. Sur Stroganof: cfr note 101.

²⁵⁸ En français dans l'édition Kamenev, 168.

²⁵⁹ Robert Atkinson (Gateshead 1839-Dublin 1908). À Liège en 1857-1858. Professeur de Sanskrit à Dublin de 1871 à 1907. MACWHITE, *Towards a Biography*, 153, n. 233.

²⁶⁰ En français dans l'édition Kamenev, 168.

²⁶¹ Xavier Lempfridt (Lixheim en Lorraine 1809), prend l'habit à Rumillies le 8 décembre 1832 [*ChPCprB* I, 38], profès à St-Trond le 8 décembre 1833 [*ChPCprB* I, 52] et prêtre à Liège le 18 février 1837 [par Mgr van Bommel, *ChPCprB* I, 217]. En juin 1843, part avec Buggenoms à Falmouth [*ChPCprB* II, 83 et 86]. Dispensé à Liège en août 1845 [*ChPCprB* II, 172]. Oblat CSsR en 1861. *Catalogus Patrum*, XIII, n° 198. *SHCSR* 26 (1978)

scientifique et un esprit de suite étonnant. Pour commencer il essaya d'humilier son chef de toutes les façons, le rendre méprisable et ridicule aux yeux de Madame Edgar et de sa famille. Et Madame Edgar était une personne importante, car toute l'existence de la mission dépendait d'elle. Il écrivait en secret des lettres aux demoiselles Edgar et leur faisait dessiner des caricatures du P. Lempfridt; chaque geste, chaque parole de lui, il essayait de les ridiculiser. D'autre part il le calomniait auprès des hautes autorités en Belgique où il l'accusait de rapports coupables avec Madame Edgar. Les relations d'un ecclésiastique catholique avec le sexe féminin sont tellement libres, familières et intimes qu'elles peuvent donner facilement lieu à des calomnies. Le P. Lempfridt fut accusé de ce que, pendant sa maladie, Madame Edgar restait parfois des heures à son chevet, seule dans la chambre. Mais cela se produit tous les jours: les infirmières aussi restent ainsi jour et nuit au chevet des malades. En outre Madame Edgar était une femme d'âge avec deux filles nubiles. Pour mieux faire aboutir ses plans, le Père de Buggenoms forgea un complot avec le Frère Félicien²⁶². Ils ont tellement contrarié leur Supérieur qu'un jour celui-ci s'écria désespéré *vous m'avez empoisonné toute la vie!* et il demanda à ses supérieurs comme une faveur d'être transféré dans une maison nouvellement ouverte en Angleterre Centrale, à Hanley Castle²⁶³. Peu de temps après il quitta la Congrégation des Rédemptoristes. Tout cela arriva en partie parce qu'il était Français et que les Belges ne peuvent pas supporter les Français, par mépris ils les appellent *fransquillons*. Et ainsi le Père de Buggenoms fut le patron à Falmouth.

Pour être assuré de l'avenir, il fit faire un vœu à la pauvre Madame Edgar par lequel elle lui promettait obéissance toute sa vie durant, de telle sorte qu'elle n'irait jamais à l'encontre de ses plans. Et cela ne suffisait pas encore. Il savait qu'il ne pouvait pas rester seul à Falmouth, qu'un assistant lui serait envoyé. Que pouvait-il y faire? Oh, il le savait fort bien! Pour prévenir tout développement déplaisant, il pria ses Supérieurs en Belgique de ne lui envoyer personne d'autre que le Père Petcherin, vu qu'il l'appréciait tellement pour ses excellentes qualités et capacités et qu'il espérait trouver en lui un bon et zélé collaborateur. *Voilà un coup de diplomate. On reconnaît le diplomate à sa haute cravate, à ses longs favoris!*²⁶⁴ Oui, c'était de la haute diplomatie. Depuis le temps de Wittem, il savait avec quelles rigueur et assi-

85, n. 57, et p. 102.

²⁶² Sur le Frère Félicien: cfr note 77.

²⁶³ Xavier Lempfridt quitta Falmouth pour Hanley en septembre 1844: *ChPCprB* II, 149.

²⁶⁴ En français dans l'édition Kamenev, 169.

duité je me tenais aux règles religieuses, avec quelle vénération j'obéissais au Supérieur, avec quelle foi ardente je voyais en tout Supérieur la personne de Jésus-Christ! C'est une théorie pernicieuse, un enseignement nocif qui, de tout temps, fut une arme solide dans les mains des hypocrites ambitieux, afin d'atteindre leurs fins si peu édifiantes!

A Wittem, Buggenoms avait bien essayé d'acquérir mon estime, comme on dit; mais lorsque j'arrivai à Falmouth il se perdit en manifestations d'une amitié et d'un attachement sans bornes que je trouvais étranges: suivant les règles religieuses de tels épanchements de tendresse sont interdits, vous êtes censé aimer tous vos frères de façon égale, sans attachement particulier pour une personne. Mais que pouvais-je y faire? Qui peut refuser l'amitié et l'amour de quelqu'un s'ils vous sont proposés et même imposés? Surtout lorsqu'on a un si faible caractère, comme celui de Petcherin jadis. «Je ne suis votre Supérieur que *pro forma*», me dit-il, «nous sommes parfaitement égaux entre nous; nous vivons comme des frères!» Eh oui, comment pouvez-vous refuser cela? *Quoi de meilleur, quoi de plus beau que de vivre ensemble en frères*²⁶⁵ – sous ces textes pieux se cache une telle perversité! En Russie des types corrompus sanctifient leurs combines avec le texte biblique: *chaque don est noble, chaque présent est parfait*²⁶⁶.

[35] FALMOUTH (1845-1848)

Nous voici de nouveau à Falmouth. «Là où les flots éternels se brisent contre les roches sauvages et nues». Un climat merveilleux où le laurier croît entrelacé au rosier, où l'on voit partout la mer étinceler dans les baies et les golfes, ou bien s'engouffrer sous de noires falaises en surplomb – ici et là, on y trouve encore de vénérables traces de l'antique industrie phénicienne: tout dans cet endroit magique semble être spécialement aménagé pour rendre attirant le séjour des ermites. Je repense à cette période avec un étrange mélange de sentiments doux et tristes. Tout cela me revient comme en rêve et je me demande si j'y étais réellement... Durant ces trois années je me suis, pour ainsi dire, abreuvé à cœur joie au fleuve de l'oubli: je ne pensais absolument pas au passé, à la Russie (sauf lorsque j'écrivais à la famille des lettres obligées et formelles), je n'avais pas le moindre souci concernant le lendemain, je vivais littéralement au jour le jour, d'une foi aveugle, dans la plus profonde humilité, avec une confiance enfantine dans les hommes. Ce qui me manquait surtout, c'était un des ressorts principaux de l'homme: *l'ambition*. Non, je n'en avais pas. Certes, parfois elle pouvait pointer la tête, réveillée et excitée par les autres, mais sans cela, elle aurait dormi pour tou-

²⁶⁵ Psaume 132, 1.

²⁶⁶ Jacques 1, 17.

jours d'un profond sommeil. Si en 1848 on ne m'avait pas envoyé, presque de force, à Londres, j'étais prêt à rester à Falmouth jusqu'à la fin de mes jours: vivre dans un petit cercle, faire un peu de bien, aimer et être aimé – cela me suffisait. J'aurais pu dire avec le Cardinal de Teate²⁶⁷: «J'aurais voulu réformer le monde entier, mais *sans que le monde se doutât de mon existence*»²⁶⁸. J'ai toujours eu de la sympathie pour ce qu'on appelle la *vie cachée*. «Je voudrais sonder toutes les profondeurs de la science, cependant sans le fracas des mots, le choc des arguments, l'orgueil de l'ambition, *sine strepitu verborum, sine pugnatione argumentorum, sine fastu honoris*» (Thomas a Kempis dans *L'Imitation de Jésus-Christ*²⁶⁹).

Je ne pus être professeur en Russie, car pour cela, ce n'est pas la vraie science qui est requise, mais des mots, de la rhétorique, de la poudre aux yeux et des distinctions officielles. Même le défunt Grefe²⁷⁰ avait l'habitude de dire qu'aucun savant ne pouvait vivre à Saint-Pétersbourg parce que tout était happé par le tumulte officiel et par les ambitions des fonctionnaires. À Rome je n'aurais absolument pas pu respirer: c'est le centre mondial de l'ambition la plus vulgaire. Au lieu de la Sainte Église, j'y ai trouvé une vie de cour des plus repoussantes. Au lieu de religieux modèles, plongés dans la contemplation des vérités éternelles, se consacrant dans la solitude à la nature et aux arts, j'y ai vu des analphabètes paresseux, flânant pleins d'ennui sur le forum, ou attendant des heures durant dans l'antichambre des cardinaux, espérant l'une ou l'autre faveur pour leur Ordre. Le fonctionnaire moyen russe, tel Tchitchiskov²⁷¹, n'aurait jamais flatté, intrigué ou rampé devant les cardinaux, comme ces moines. Pour toutes ces raisons, il y a longtemps que la puissance temporelle du Pape aurait dû être abolie: c'est un outrage à la saine raison, une atteinte sacrilège à la dignité humaine, une souillure honteuse sur l'étendard du dix-neuvième siècle. Mais assez sur ce sujet.

Au lieu de s'occuper de ces sottises sur l'ambition des moines, n'était-il pas mieux de rester assis au bord de la mer à Falmouth, en regardant tran-

²⁶⁷ Theatino = Chieti. Gian Pietro CARAFA (Capriglio 1476-Roma 1559). Pape sous le nom de Paul IV de 1555 à 1559. *Hier. Cath.* III, 311. *LUIt* XVI, 167. [Ph. Levillain] *Dictionnaire historique de la Papauté*, Paris 1994, 1268-1269.

²⁶⁸ En français dans l'édition Kamenev, 170.

²⁶⁹ *De Imitatione Christi*, liber III, ch. 43, v.10. Thomas Hemerken A KEMPIS (c. 1380-1471), auteur présumé de *L'Imitation de Jésus-Christ*. *Catholicisme* V, 1271-1273 et XIV, 1214.

²⁷⁰ Christian Friedrich Grefe ou Грефе (1780-1851), professeur de grec de Petcherin à St-Pétersbourg. *Kritiko-Biografičskij slovar russkikh pisatelej i učenykh* (Petrograd 1915) I, 207.

²⁷¹ Tchitchiskov ou Чичисков est le personnage central du roman de Nicolas Gogol *Les âmes mortes* (1842). *GDEL* I, 391.

quillement un navire aux voiles blanches ballotté par les flots, sous les fenêtres de notre modeste demeure? Celle-ci se trouvait sur une terrasse derrière la chapelle; au-dessus, il y avait quatre chambres ou plutôt cellules, et en dessous le parloir, le réfectoire et la cuisine. Devant la chapelle nous avions un jardinet assez négligé, mais il y avait encore quelques fleurs. À ce jardin se rattache une histoire étonnante.

Par disposition de la haute autorité, notre Frère belge Félicien, aimable et d'esprit pratique, fut transféré dans une autre maison; à sa place nous reçûmes un Flamand très pieux, mais maladroit²⁷². Il devait s'occuper de la cuisine et du jardin. Le premier acte de son régime, son *coup d'État*, fut d'enlever les fleurs pour y planter des pommes de terre. «C'est plus avantageux pour la maison», dit-il, «qu'avons-nous besoin de fleurs?» Mais grand Dieu! Planter des pommes de terre sur

²⁷² Le Frère belge Michel Lecoq (Racour 1802-Bishop Eton 1856), profès à St-Trond en 1837. En mai 1845, part de Bruges pour Hanley d'abord, puis Falmouth, en juin 1851, Bishop Eton, *ChPCprB* II, 220,223, 298; *Catalogus Fratrum*, XIII, n° 77.

une parcelle bien en vue, sur une terrasse, le long d'une grand route, au milieu des villas et des jardins, c'était tout simplement barbare! Ce n'est pas pour rien que George Sand a dit qu' «un moine sans peintures et sans fleurs n'est rien d'autre qu'un porc», à dire vrai elle ne s'est pas exprimée aussi grossièrement, mais plus délicatement à la française: un *animal immonde*²⁷³. Seul Victor Hugo ose le dire rondement: un *cochon*²⁷⁴, et encore! il employa une expression encore plus forte.

La mesure de ma patience était à présent pleine et le supérieur lui-même était tout à fait d'accord avec moi. *Il faut nous débarrasser de ce Frère-là*²⁷⁵ nous nous dîmes. C'était un scandale, ici en Angleterre où l'on est tellement à cheval sur l'élégance. Ce fut fait: avec la permission des autorités supérieures, nous congédiâmes notre Flamand et il alla planter ses patates ailleurs, dans un village lointain²⁷⁶, où son horticulture ne risquait pas de heurter le sens esthétique des classes supérieures. Et nous accueillîmes à nouveau notre brave et habile Frère Félicien. Sous sa direction et avec l'aide d'un jardinier, notre jardinet redevint un petit parc d'agrément avec de beaux petits sentiers et des fleurs en surabondance. Nous nous y promenions habituellement deux fois par jour, pendant les récréations après le dîner et le souper, quand nous pouvions parler, car le reste du temps nous devions garder le silence.

Nous étions donc deux prêtres et un Frère. Pour les deux prêtres, il y avait peu à faire: le nombre de catholiques n'atteignait pas la centaine. Cependant on estima utile pour une meilleure observance des Règles religieuses et pour un plus grand décorum dans le service d'église, d'ajouter un Père à l'équipe. Il nous envoyèrent un Français à demi toqué dont je ne me souviens même plus du nom²⁷⁷. Non pas qu'il soit fou, mais il lui manquait un boulon, et d'étranges choses se passèrent avec lui. De toute évidence le climat anglais exerçait sur lui un effet très négatif. Un jour le Frère Félicien et moi-même étions assis à table avec lui. Soudain je vis son visage grimacer, il me fixait de travers avec l'air hagard d'un dément et il se saisit d'un couteau; mais le Frère Félicien lui retint la main. Je m'effrayai quelque peu,

²⁷³ En français dans l'édition Kamenev, 171-172.

²⁷⁴ En français dans l'édition Kamenev, 172.

²⁷⁵ *Idem*.

²⁷⁶ À Hanley dans le Worcestershire, *ChPCprB* II, 298.

²⁷⁷ Il s'agit du Lorrain J. J. Rudeau (Dieuze 1821), profès à St-Trond le 15 octobre 1844 [*ChPCprB* II, 128], prêtre à Luxembourg le 26 octobre 1846 [Mgr Laurent], dispensé en 1852 (GH). Part en novembre 1846 à Falmouth jusqu'en avril 1847 [*ChPCprB* II, 292 et 349]. Puis à Bruges et Liège [*ChPCprB* 339]. En juin 1848, retourne en France [*ChPCprB* III, 21]. Dispensé en 1852. *Catalogus Patrum*, XIII, n° 424.

mais pour cette fois tout se passa bien. Peu de temps après, nouvelle crise. Nous disions à midi une courte prière à la chapelle, lorsque soudain je sentis un coup sur la tête, je pensais que la grande lampe à huile de l'autel m'était tombée sur le crâne, mais c'était une énorme claque que le dingue m'avait donné avec force, accompagnée de ces mots *pourquoi me persécutez-vous?*²⁷⁸ de sorte que je tombai presque inconscient. Là dessus il n'y avait plus à hésiter: le supérieur décida de renvoyer ce confrère dérangé en Belgique, où le climat lui convenait mieux. Mais avant qu'il ne parte, je trouvai bon de fermer ma porte à clé: Dieu sait ce qu'il pouvait inventer la nuit. Le lendemain il avait retrouvé ses esprits. En général il se tenait comme il faut, et vis-à-vis des étrangers il ne se comportait pas de façon douteuse.

À la place de ce malade, on nous envoya un homme d'une tout autre étoffe. Le Père Lux arriva, un jeune Hollandais²⁷⁹, un peintre, un musicien, un chanteur, et plus encore. Peut-être l'avez-vous vu en passant à Wittem. Mon cousin Fjedor fut en étroite contact avec lui et a essayé de toutes les manières de découvrir quelles raisons romantiques avaient amené ce jeune homme à entrer en religion; mais il ne découvrit rien car la raison en était évidente. À la demande de mon cousin, Lux peignit un portrait de moi qui ne me ressemblait pas: il fit de moi un beau jeune homme, certainement dix ans plus jeune que je ne l'étais. Mon cousin amena ce portrait à Saint-Pétersbourg, où il le fit retoucher par un peintre à la mode, *retoucher et donner le dernier coup de pinceau*²⁸⁰. Mais il le retoucha si bien, que je ne sais quelle face d'idiot en sortit – au point que ma mère, lorsqu'elle vit le portrait, se mit à pleurer de misère: «Je m'attendais à voir un religieux, mais je vois un enfant». Cela démontre que ma mère, dans la simplicité de son cœur, avait un goût sûr, non dénaturé.

D'ailleurs partout dans l'Église actuelle règne un goût pour le clinquant. Cela frappe surtout dans les églises de la secte dominante, les Jésuites: partout ce manque de simplicité, tout est calqué, artificiel, maniéré, partout on sent affleurer une infatuation de soi, un désir de se montrer. Les peintures dans la basilique restaurée de St Paul-hors-les-Murs²⁸¹ sont en-dessous de toute critique. Le fameux peintre Overbeck était à Rome pour ce-

²⁷⁸ En français dans l'édition Kamenev, 172.

²⁷⁹ Le Hollandais Lodewijk LUX (Amsterdam 1810), profès à St-Trond le 26 mars 1842 [*ChPCprB* II, 15], prêtre à Luxembourg le 27 avril 1847 (Mgr Laurent) [*ChPCprB* II, 329], dispensé en mai 1848 [*ChPCprB* III, 41]. À Falmouth de mai 1847 à avril 1848 [*ChPCprB* II, 349 et III, 41]. *Catalogus Patrum*, XIII, n° 331.

²⁸⁰ En français dans l'édition Kamenev, 173.

²⁸¹ On sait que la basilique St Paul-hors-les-murs fut détruite par un incendie le 16 juillet 1823. [Ph. LEVILLAIN] *Dictionnaire historique de la Papauté*, Paris 1994, 1519-1521.

la même, mais c'est un Allemand, d'origine protestante qui plus tard devint catholique²⁸². Sa première oeuvre se trouve dans l'église luthérienne de Lübeck. À Rome tout porte le sceau de l'épuisement total, du délabrement et de la mollesse, comme si tout est en proie à la paralysie, cependant on fait tout avec entrain et on veut paraître frais et jeune. Le fondateur de la Congrégation des Rédemptoristes, Saint Alphonse de Liguori, était jusqu'à peu représenté comme un vieil homme caduc, petit de taille, la tête penchée sur la poitrine. Maintenant que cela va bien chez les Rédemptoristes, ils commencent avoir honte d'avoir un patron aussi laid. Regardez par exemple Saint Ignace chez les Jésuites: quel géant d'homme! Ça c'est un officier martial! Et nous, nous avons ce vieux chef pitoyable. Non, il faut faire quelque chose pour l'honneur de la Congrégation. On se mit donc à l'ouvrage: Alphonse fut un peu redressé, il grandit de quelques pouces, les couleurs de son visage furent rafraîchies, et cela donna un excellent officier de cavalerie! Cela me fait penser à la comtesse polonaise que je vis à Chmel'nik, elle avait dans les soixante-dix ans, mais se maquillait d'un teint de rose, et déambulait, la poitrine à demi nue, habillée comme une fille de seize ans. Voilà l'Église catholique dans son état actuel.

Avez-vous déjà entendu parler du peintre russe Habberzettel?²⁸³ En 1851 il exposa à Londres une toile géante *La prédication de Jean Baptiste dans le désert*. Elle fut mal accueillie à Saint-Pétersbourg. Le Tsar Nicolas la regarda et dit: *encore cette peinture occidentale!* et se détourna. Et il avait parfaitement raison. Sans rentrer dans les détails,

²⁸² Friedrich Overbeck (Lübeck 1789-Roma 1869). Peintre, chef de file des *Nazaréens*. Inhumé à S. Bernardo alle Terme. *ADB* XXV, 7-14; *NDB* XIX, 721-723; *LUIt* XV, 637.

²⁸³ Jos. Iv. Habberzettel (1791-1853). Professeur à l'Académie des Beaux-Arts de St-Pétersbourg. Il émigra en 1843 à Londres. Petcherin en parle dans sa lettre à Gagarin du 16 juin 1850: «il est réduit à la dernière misère». *MACWHITE, Towards a Biography*, 132, n. 128.

il suffisait de regarder la figure centrale de Jean Baptiste: au lieu de l'austérité et du feu sacré du prophète, nous avons là l'image sans force et vide d'un dandy à moitié ivre. À Londres non plus, il n'a pas eu le moindre succès. Ce même Habertzettel voulait à toute force imposer aux Rédemptoristes une petite icône du Sauveur qu'il avait peinte. Le supérieur de Held essaya de toutes les manières de s'en défaire; il s'excusa en disant que régnait alors en Angleterre un tout autre goût, qu'on y appréciait davantage l'ancien style gothique, etc., mais vraiment cette peinture était insupportablement laide. Le visage du Sauveur couronné d'épines n'était que le portrait d'un dandy italien à la chevelure bouclée et aux yeux sensuels. Habertzettel fit une seule bonne action: il nous emmena mon cousin et moi chez un bon daguerréotypiste qui fit de moi un portrait ressemblant, lequel donna tant de plaisir à mon inoubliable mère. En matière de musique, domine ce même goût pour le clinquant. Dans la chapelle pontificale au Vatican on y chante encore assez bien, mais partout ailleurs, ce n'est que musique d'opéra. Il ne manque plus que d'inviter Strauss²⁸⁴ à jouer une valse pendant la messe.

Mais enfin, le Père Lux arriva donc chez nous, un homme avec un vrai goût catholique dans le domaine pictural et musical, muni d'une très haute opinion de lui-même, avec le fier espoir de ramener à la vraie foi, par la grâce de son pinceau et de sa voix, tous les Protestants. À l'instar de tous les grands génies, il commença à tout réformer, à tout refaire à sa manière; il peignit et orna notre petite église de haut en bas pour un résultat de qualité très douteuse. Moi personnellement, je trouvais ses peintures mauvaises. Un jour arriva dans le port de Falmouth un navire de guerre sarde et l'aumônier de la flotte vient nous rendre visite. Nous lui montrâmes notre chapelle comme une sorte de merveille. Il contempla les peintures et dit en souriant: *Non era un Raffaele*²⁸⁵ *questo pittore*. Lorsque nous lui dîmes que le *non-Raffaele* était le Père qui se trouvait près de lui, il éclata de rire et dit en agitant les bras: *Eh bien! je vous en félicite!*²⁸⁶

Dans une église catholique on ne connaît pas de choeurs et pas d'ensemble spécial composé de sacristes et de chanteurs; dans la chorale chantent tout genre de laïques, surtout des jeunes gens et des jeunes filles, qui trouvent là une belle occasion de flirter, de telle sorte que ce chant d'opéra – comme dans un vrai théâtre – se conclut souvent par un heureux mariage. Le Père Lux qui était venu avec l'intention d'abaisser les Protes-

²⁸⁴ Le compositeur viennois Johann Strauss (1825-1899). *ADB* LIV, 610-614.

²⁸⁵ Raffaello Sanzio (Urbino 1483-Roma 1520), peintre et architecte. *LUIt.* XVIII, 345-346.

²⁸⁶ En français dans l'édition Kamenev, 175.

tants, fut lui-même vaincu, et au lieu de les convertir à la foi catholique, il succomba à la foi païenne en la personne du dieu antique bien connu: Cupidon. Chantait dans notre chorale une jeune fille récemment convertie, fort jolie à regarder et notre meilleure voix. Elle devait souvent chanter des *duetti* avec le Père Lux. Imaginez comment ils gazouillaient ensemble ces vers: *Ah! perché non posso allearti in fede com'io! Ma del tutto ancor non sia cancellato del mio cuor!* Ils se voyaient aussi beaucoup en dehors de l'église, ils devaient toujours discuter du chant, chercher la musique et coordonner les parties, essayer, répéter,... oui, les musiciens et les chanteurs ont bien des raisons d'entrer en contact. Il était fou amoureux d'elle et leur attachement réciproque devint tellement évident aux yeux des distingués fidèles que le supérieur fut forcé d'interdire au Père Lux de rencontrer la jeune fille. De là surgit un conflit, une lettre fut interceptée, le supérieur ne voulait pas la remettre, Lux s'en empara par la force et même leva la main sur son supérieur pendant la prière...

C'est une très vieille histoire: aussi bien sur la scène du théâtre que dans le théâtre de la vie, au monastère, dans une chaumière ou un palais impérial, partout règne cet éternel, omniprésent et invincible dieu de l'amour, à lui puissance, honneur et gloire dans les siècles des siècles, amen. Ce drame, ou cette tragicomédie, ne pouvait connaître qu'un seul dénouement: un beau jour, très tôt le matin, Lux quitta la maison en vêtements civils, un parapluie sous le bras. Il me serra la main en silence, me salua de la tête et s'en alla, Dieu sait où. Sa dulcinée, une jeune fille fort convenable, ne le suivit pas, mais, à ce que l'on dit, très généreuse elle lui fournit l'argent du voyage²⁸⁷. Et ainsi s'achève mon roman. *Mon récit est à la fin / Donnez moi un petit verre de vin* (poème ancien).

[36] LONDRES (1^{er} mai 1848)

Il y a dix ans, cette date me paraissait tellement proche, comme si c'était la veille. Maintenant elle est plongée dans un lointain si vapoureux qu'elle appartient aux années de ma tendre jeunesse (bien que j'eusse dépassé la quarantaine). Le premier janvier 1875, il y aura précisément trente ans que pour la première fois je foulai le sol anglais. On prend peur lorsqu'on y pense! Durant cette période toute une génération est née, a grandi, est morte. Bien que je trouvai triste de devoir quitter Falmouth, le ressort élastique de la jeunesse me fit rebondir. Je roulai plein d'espoir, d'espérance et d'amour

²⁸⁷ Sabelli dans une lettre à Hugues du 28 octobre 1848 [AGHR Prov. Germ. Inf., Sb 400] fait allusion à cette histoire dont on a ri à Pagani, et il conclut finement *Omnia scandala in luce clarescunt*.

vers Londres, dans une obéissance inconditionnelle, avec une confiance sans bornes dans les hommes. J'y allai comme un soldat sur ordre de mes supérieurs. Mais où? Pourquoi? Contre qui? Pour qui? Qu'avais-je à y faire? Un ordre est un ordre! J'étais alors mu par l'esprit de détachement. «Le plus grand et le plus digne sacrifice qu'un homme puisse faire à Dieu est celui de son intelligence et de sa volonté». Cela je ne puis l'avalier: si on ôte à l'homme sa liberté de penser, que reste-t-il? Une pièce de bétail bien dressée, un cheval ou un chien qui fait des trucs sur commande de son maître. Et c'est à cela que tend tout le système des Jésuites. Saint Ignace a dit que le Jésuite devait être envers son supérieur comme un cadavre, comme le bâton dans la main d'un vieillard, etc.

De la gare de Paddington je pris un *cab* et nous roulâmes à peu près deux heures avant d'atteindre Clapham, un lointain faubourg du sud. Les faubourgs londoniens s'étendent sans cesse, on construit de nouvelles rues, les maisons sortent du sol comme des champignons, les mêmes numéros de maisons se répètent avec adjonction d'une lettre majuscule. Avec la plus grande difficulté nous trouvâmes une petite maison portant le numéro 85B, je crois, où le P. de Held habitait chez notre ami et bienfaiteur M. Philp. C'est un libraire estimé de Londres²⁸⁸. Le P. de Held me reçut à bras ouverts et loua ma *prompte obéissance*²⁸⁹. À cette prompte obéissance aux ordres, y avait fortement contribué mon vénéré supérieur de Falmouth, le Père de Buggenoms. Il m'avait dit que je pouvais partir dès le vendredi, de sorte que je n'eusse aucune chance d'adresser le dimanche suivant un mot d'adieu aux fidèles et de recevoir d'eux quelques marques de sympathie. Cet homme, de Buggenoms, ne pouvait supporter aucun rival à ses côtés. Il semblait qu'il se répétait toujours les paroles de Jules César: *Il est mieux d'être premier dans un petit village que deuxième à Rome*.

Le soir même j'eus l'occasion de voir le début de nos activités. Six fillettes qui formaient la petite école catholique vinrent sous la direction de Madame Philp dans notre jardin, où on leur remit divers prix et on les régala de thé et de gâteaux. Dans la maison de Monsieur Philp, il n'y avait pas de chambre pour moi, aussi me logea-t-on dans une autre rue chez deux vieilles

²⁸⁸ G. STEBBING, *History of St Mary, Clapham*, 13. En 1860, ce Philp publia à Londres le *Duetto* de Saint Alphonse, que le Chevalier Frederico de Liguorio avait trouvé à la bibliothèque du *British Museum* (Lettre de Coffin à Douglas du 10 octobre 1859, Original aux AGHR 30110001, DO 0074). Une lettre du Provincial belge Kockerols au Supérieur Général Mauron du 3 septembre 1873 nous donne un autre renseignement intéressant: *Mr Desclée s'est associé à Mr Philp, Anglais, que V.P. connaît, pour l'établissement à Tournai d'une imprimerie de livres liturgiques*. (Orig. aux AGHR 30060001, 873).

²⁸⁹ En français dans l'édition Kamenev, 177.

dames qui formaient toute l'aristocratie catholique de Clapham. Clapham était alors un bastion du protestantisme évangélique le plus strict. Aucun ecclésiastique catholique n'y mettait jamais les pieds. La population se composait en grande partie d'hommes d'affaires aisés qui chaque matin à neuf heures se hâtaient de prendre l'omnibus pour leurs bureaux à la *City*. Ici et là au fond de ruelles sans issue bivouaquaient des familles nomades de pauvres ouvriers irlandais, c'était notre prochain troupeau.

Peu avant notre arrivée une Madame Goësbriand, venue de Bretagne, s'était établie à Clapham; elle organisa un groupe de dames liées par une sorte de règle religieuse et se dévouaient à diverses activités agréables à Dieu²⁹⁰. Nous pûmes nous installer dans leur maison, nous reçûmes deux chambres et un réfectoire à notre disposition, et nous y étions en pension²⁹¹. De deux autres chambres nous en fîmes une seule, y installâmes un autel et ce fut notre première chapelle. Le dimanche s'y réunissaient, venant Dieu sait d'où, une masse de gens qui remplissaient la salle. Mgr Talbot – qui plus tard devint chambellan du pape mais qui à présent se trouve dans un asile d'aliénés²⁹² – présenta (ou imposa) le P. de Held en termes très élogieux, comme un missionnaire expérimenté qui avait voyagé en Europe et aux États-Unis. Au cours de l'office vespéral je prononçai le sermon, lequel ravit toute l'assistance; depuis lors notre chapelle fut toujours archi-pleine au point qu'on y étouffait de chaleur. Puis je fus invité à Londres pour prêcher dans la grande église Saint Georges, il y avait même des sténographes qui transcrivaient chacune de mes paroles²⁹³. Nous étions deux, le P. de Held et moi-même et nous observions la Règle le plus strictement possible. Le matin, à quatre heures et demie, je réveillais mon distingué collègue, nous nous agenouillions, nous récitons les prières du matin et faisons la méditation, puis suivait la messe, etc. puis nous avions divers contacts avec nos fidèles. Le Père de Held ou von Held venait d'une très bonne famille autrichienne et la vie religieuse n'avait aucunement entamé son caractère cordial, constant et noble. Il se comportait envers moi de manière délicate, avec une sorte

²⁹⁰ Pauline de Goësbriand. De 1848 à 1870, Supérieure des *Filles du Cœur de Marie*, fondées par Adelaïde de Cicé et le P. de Clorivière. *DIP* II, 1020-1021; 1194-1196 et III 1570-1573. *DHGE* XIII, 14-15 et XVII, 20-24.

²⁹¹ Dans la maison Sainte Anne, toujours visible in North Street, Clapham Old Town.

²⁹² George Talbot de Malahide (1816-Passy 1886), Conseiller de Pie IX de 1850 à 1869. R. AUBERT, *Le Pontificat de Pie IX*, Paris 1952, 284; *Rivista di Storia della Chiesa in Italia*, IX (1955) 341 n.; Giacomo MARTINA, *Pio IX (1867-1878)*, Roma 1990, 17.

²⁹³ Détail exact car DE MEULEMEESTER, dans sa *Bibliographie Générale* II, 316, cite l'ouvrage de E. ROBILLARD et F. MILANTA, *The Catholic Pulpit*, London 1849, vol. I, qui retranscrit quatre sermons de Petcherin. MACWHITE, *Towards a Biography*, 133, note 131.

d'amour paternel et en même temps avec grande estime. Il avait une nature poétique et chevaleresque et percevait les mêmes qualités chez les autres. Il a su pleinement apprécier mes talents et leur donner la bonne direction. Il était mon Moïse, et moi son Aaron. J'en conserve toujours un souvenir reconnaissant. Lorsque mon Frère Fjedor en 1851 prit congé de moi, le Père de Held lui dit: «Dites à vos parents que je le connais depuis plus de six ans, il ne m'a jamais indisposé, fût-ce une minute».

Londres à cette époque était le lieu de refuge pour toute sorte de gens qui fuyaient les diverses révolutions. Ainsi Metternich et sa famille vinrent habiter près de chez nous²⁹⁴. Il tomba malade, on trouva prudent d'appeler un prêtre, et le Père de Held fut mandé. La Comtesse elle-même²⁹⁵ le reçut, lui dit que son mari n'était que légèrement indisposé et allait le rencontrer immédiatement. Il s'ensuivit une conversation où la Comtesse lui dit textuellement: «Mon mari est un catholique dévoué et pour vous dire la vérité, il est meilleur que le Pape lui-même!» Qu'en dites-vous? Comme les temps sont changés! Pie IX était alors considéré comme un dangereux libéral; tandis que maintenant – rassure-toi, réjouis-toi et exulte, spectre de Metternich! – Pie IX est un homme selon ton cœur, tu vas l'accueillir bientôt à bras ouverts aux Champs Elyséens. Metternich apparut, je ne sais plus s'il portait une robe de chambre ou son veston, en tout cas c'était un vieux bavard. Il entonna la même chanson, à savoir que tous les maux du monde venaient des – *ismes*, c'est-à-dire du libéralisme, constitutionalisme, socialisme, communisme, etc. Cela m'étonne qu'il ne fit pas remarquer au Père de Held qu'appartenaient à cette même catégorie des *-ismes* pernicieux, tels que *Catholicisme*, *ultramontanisme* et même *Catéchisme*²⁹⁶. Il est évident que l'esprit de Metternich n'allait pas plus loin, car lorsque plus tard, le célèbre Velvo alla le visiter à Vienne, il lui servit une deuxième mouture de la même dissertation sur les *-ismes*. Lorsque le chancelier Oxenstierna²⁹⁷ envoyait son fils en voyage il lui disait: «Va, mon fils, et apprendis par toi-même combien peu de sagesse est nécessaire pour diriger le monde» (*quam minima sapien-*

²⁹⁴ Lors de la révolution viennoise de mars 1848, le Prince Klemens von Metternich (1773-1859) dut quitter l'Autriche et se réfugia un court moment à Londres (à Belgravia, Eaton Square), avant de se rendre à Brighton, puis à Bruxelles. Il rentra à Vienne en 1851. A. PALMER, *Metternich*, London 1972, Düsseldorf 1977, 404-424.

²⁹⁵ Metternich Mélanie, née Zichy-Ferraris, troisième épouse du Chancelier (1805-1854). A. PALMER, *Metternich*, London 1972, Düsseldorf 1977, 327, 434.

²⁹⁶ En français dans l'édition Kamenev, 178.

²⁹⁷ Axel Oxenstierna (Fanö 1583-Stockholm 1654), Chancelier du roi Gustave II Adolphe de Suède. *Biographisches Wörterbuch zur deutschen Geschichte*, München 1974, II, 2118-2120.

tia gubernatur mundum).

[37] LONDRES. DE MAI À AOÛT 1848

Nous sommes donc à Londres en 1848

*O Londres! cher Londres! vers toi mon âme tend sans cesse
mais en vain je verse mes larmes.*

Les dons oratoires du Père de Held n'étaient pas assez grands pour faire de lui un prédicateur, en outre sa connaissance limitée de la langue anglaise l'empêchait d'être en contact étroit avec la population; ainsi tout le poids des tâches pastorales reposait sur moi. Chaque jour j'errai du matin au soir dans notre quartier à la recherche des brebis perdues d'Israël – et à dire vrai, c'était un troupeau très galeux. Dans toutes sortes de ruelles et taudis logeaient de pauvres Irlandais de la plus basse classe, *la lie de la population*²⁹⁸. Les Irlandais en Irlande ont beaucoup de qualités attirantes; mais une fois établis en Angleterre, ils subissent une métamorphose. On parle beaucoup de l'estime et de l'attachement du peuple irlandais à son clergé. Cela demande quelques commentaires.

Si vous pensez que l'Irlandais considère le prêtre comme un représentant d'une divinité invisible sur terre, comme un gardien d'une mine d'or remplie de bénédictions célestes, vous vous trompez lourdement: les pensées de l'Irlandais ne volent pas si haut. Il respecte et tient au prêtre tout d'abord 1) parce que tous les ecclésiastiques irlandais sont issus de la paysannerie, ils sont fils de paysans et malgré l'éducation reçue au grand Séminaire de Maynooth²⁹⁹, ils partagent tous les stupides préjugés et les passions sauvages de leur classe; ils sont tous des démagogues et sont sur la brèche pour le peuple contre le gouvernement, car toujours charité bien ordonnée commence par soi-même. Les ecclésiastiques couvrent les péchés du peuple, et le peuple ferme les yeux sur les faiblesses du clergé; une main lave l'autre, et un corbeau ne crève pas l'œil de son congénère... De là sont issus deux mythes: la chasteté des femmes et celle des prêtres. Les deux mythes portent le sceau de la plus grande fantaisie poétique. 2) En outre l'Irlandais considère le prêtre comme un dangereux magicien avec lequel il vaut mieux être au net, sinon, il peut se passer des choses. Le prêtre pourrait devenir un peu sorcier, il a peut-être le mauvais œil, il peut jeter un sort ou guérir d'une fièvre. Et tromper un sorcier lorsque cela vous est de quelque avantage n'est pas un péché.

²⁹⁸ En français dans l'édition Kamenev, 179.

²⁹⁹ Maynooth, Grand Séminaire d'Irlande dans le Comté de Kildare, fondé en 1795. *Enc. Cattol.* VIII, 520-521; *New Enc. Brit.* VI, 724.

Cela sera démontré bientôt en pratique. 3) Les Irlandais croient littéralement et aveuglément aux paroles de l'Évangile: *Ils imposent les mains aux malades et ils seront guéris*³⁰⁰. Ils croient vraiment que le prêtre peut guérir tout mal par le seul contact, s'il le veut. En Irlande vous rencontrerez bien des femmes souffrant d'hémorragies qui se disent en elles-mêmes: *Si je touche la soutane du prêtre je serai guérie*³⁰¹.

Un jour une jeune femme vint me remercier d'avoir guéri sa sœur de cécité: «Elle était aveugle et maintenant elle voit parfaitement». Je jure que je n'avais ni rien vu, ni rien entendu, aucune aveugle ne m'avait approchée, c'était le simple fruit de son imagination. Ceci explique fort bien tous les miracles du Nouveau Testament, les vrais ou ceux qu'on a imaginés (ce qui revient au même), tous ont eu lieu dans le milieu le plus arriéré et le plus superstitieux, dans cette *Irlande romaine* qu'était la Palestine, dans une région reculée, au milieu de montagnes sauvages, dans de pauvres villages, au bord de lacs isolés. Dans cette Palestine, encore aujourd'hui, tout Européen est considéré comme un thaumaturge, comme un *hakim*, c'est-à-dire un docteur qui peut guérir tous les malades par son toucher. *Il cracha sur le sol, mêla du sable à sa salive, en frotta la partie malade et il guérit de suite*³⁰². Le voyageur anglais connu, Palgrave³⁰³ est parti en Arabie centrale – encore inexploree – déguisé en médecin syrien. Bien qu'il ne sût rien de la médecine, il vit là une occasion d'accomplir des miracles à l'aide de sirops et d'onguents inoffensifs, et tous du plus haut au plus bas, même les gens les plus en vue, s'en écartèrent. Ici, dans des régions reculées de l'Irlande occidentale, où ici et là on parle encore le Celte, il y a des prêtres qui se remplissent les poches grâce à ces trucs de *faiseurs de miracles*. Même dans les faubourgs de Dublin, juste aux portes de la ville, il y eut chez les Passionistes un certain Père Charles, thaumaturge³⁰⁴. Des villages environnants on lui apportait des sacs remplis d'argent pour ses guérisons miraculeuses. Cela suscita la jalousie du clergé séculier, l'affaire fut portée devant le cardinal qui interdit cette magie

³⁰⁰ Marc 16, 18.

³⁰¹ Matthieu 9, 20.

³⁰² Jean 9, 6.

³⁰³ William Gifford Palgrave, né Cohen (Westminster 1826-Montevideo 1888). De 1849 à 1864, Jésuite. Auteur de *Narrative of a Year's Journey through Central and Eastern Arabia* (1865). KOCH, *Jesuiten-Lexicon*, 1361-1362.

³⁰⁴ Johannes Houben, P. Charles de St André ou Fr Charles of Mount Argus (Munstergeleen, NL 1821-Dublin 1893). Profession chez les Passionistes à Ère (Tournai) en 1846, et prêtre à Tournai en 1850. Part en Irlande en 1852. Béatifié le 16 octobre 1988. *Bibliotheca Sanctorum*, III, 800-801 et App. 2, 678; *DHGE* XXIV, 1261-1263; MACWHITE, *Studies* LXI, n° 241 (1972) 35.

et fit transférer le P. Charles dans un autre couvent. Il est clair qu'en Irlande le Moyen-Âge n'est pas encore fini³⁰⁵.

Après ce préambule, je dois en venir aux faits: *reprenons le fil de notre narration*³⁰⁶. Un soir, au crépuscule arrivèrent chez moi un jeune homme et une jeune fille et, tombant à genoux, me demandèrent la bénédiction. «Soyez clément, Révérend Père, et unissez-nous immédiatement par le mariage: nous partons demain tôt pour l'Amérique via Liverpool». Que devais-je faire? Clapham était comme un désert africain, un vrai Sahara, on ne pouvait s'adresser à personne pour obtenir des renseignements. Je les crus donc sur parole et bénis leur mariage. Ils n'allèrent pas du tout en Amérique, mais croupirent dans un galetas de Clapham, et plus tard il s'avéra que la femme avait déjà un mari en Amérique. De telles choses n'étaient pas rares parmi les pieux Irlandais. Ils avaient toujours l'Amérique sous la main, ce refuge de tous les mécontents et de la canaille. Le Tsar Nicolas appelait l'Amérique la poubelle de l'Europe; mais l'Amérique est un océan fait du rebut venu du monde entier. Dernièrement un jeune homme de dix-huit ans s'est marié avec une très bonne jeune fille, fort discrète, il vécut deux ans avec elle, puis la laissa en plan, partit en Amérique où il devint soldat dans l'armée des États-Unis et probablement, sans le moindre remords, il trouvera une autre femme. Légèreté, un goût pour l'aventure et une vie d'errance, un manque de *sens moral*, sans conscience du devoir en général, tels sont les traits principaux du caractère irlandais. La morale à tirer de cette fable est: *Tromper un magicien n'a rien de mauvais en soi si, d'une manière ou d'une autre, on peut ainsi améliorer son sort.*

Un beau matin, lorsque je vaquais au service de l'église, le P. de Held fut appelé inopinément au couvent de Roehampton³⁰⁷ pour y donner les exercices spirituels. Il n'eut pas le temps de prendre congé de moi et me laissa sur la table une somme d'argent pour les dépenses du jour. Je ne comptai pas l'argent et le mis dans mon sac. Puis je reçus malencontreusement une lettre d'un jeune Belge à Londres que j'avais connu à Falmouth; il se débattait dans de grands embarras et me suppliait de venir le trouver pour l'aider

³⁰⁵ Ce passage est traduit en anglais par MACWHITE dans *Studies* LXI n° 241 (1972) 34-36. Dans une lettre à MacWhite du 17 septembre 1971 (*AGHR Fds Petcherin*), P. Patrimonio est frappé par cette interprétation des miracles par Petcherin qui «se rapproche beaucoup de l'exégèse kérygmaticque de Bultmann», mais il ajoute prudent: «qu'il faut tenir compte du contexte très ironique et qui n'a peut-être pas une réelle signification religieuse. Peut-être que Petcherin ne cherche qu'à surprendre et non pas à émettre une opinion d'ordre spirituel». MacWhite écrit en marge qu'il pense plutôt à l'influence d'Ernest Renan.

³⁰⁶ En français dans l'édition Kamenev, 180.

³⁰⁷ Sur Roehampton cfr [30] et note 209.

autant que possible. Je dus donc me rendre à Londres (cinq miles) et donner à ce garçon une aide matérielle – que, soit dit en passant, il ne méritait pas. Après le retour du P. de Held deux ou trois jours plus tard, il apparut que de la livre sterling qu’il m’avait donnée, il ne restait plus que deux ou trois shillings. Le Père de Held en conçut une fort mauvaise impression de mes capacités financières et depuis lors s’installa chez les Frères l’idée que je manquais totalement de qualités de gestion.

Entre-temps, on négociait l’achat d’une maison pour les Rédemptoristes. Merveilleux coup du sort: on trouva une vaste maison avec un magnifique jardin, la maison même où fut établie la première *Société Biblique* et où le fameux Wilberforce³⁰⁸, de sa fenêtre, distribuait des bibles à la population. Au jardin il y avait un chêne tricentenaire, du temps d’Elisabeth I. D’où vint l’argent pour cet achat me fut toujours un mystère, car en matière financière on ne m’a jamais rien communiqué parce que j’étais censé n’y voir goutte. Sans doute de riches catholiques anglais y ont-ils contribué, à savoir le père de l’actuel duc de Norfolk³⁰⁹; et aussi les Pères Rédemptoristes eux-mêmes, ces *pauvres du Christ*, qui possédaient des moyens financiers considérables, de sorte qu’ils bâtissaient partout de somptueuses maisons et églises. Après l’acquisition de la maison, on se mit de suite à construire une église. Le Père de Held et moi-même cherchâmes un architecte, conclûmes un contrat avec lui³¹⁰ et l’on sabra le champagne. J’étais alors à l’apogée de ma gloire. Lors d’une rencontre dans une société de bienfaisance on me demanda de faire un discours qui fut tellement du goût de l’évêque (plus tard Cardinal) Wiseman³¹¹ que celui-ci me répondit en termes très flatteurs. Plein d’enthousiasme, chacun me demandait mon manuscrit pour pouvoir le publier, mais comme je n’écrivais jamais mes discours, suivant toujours l’inspiration du moment, c’était impossible et ils durent se contenter de ce qu’on avait sténographié³¹². Vous auriez dû voir la rage des habitants de Clapham lorsque les ouvriers arrachèrent la clôture et ôtèrent les buissons de fleurs devant la maison pour faire place à l’église: ils pouvaient à peine travailler à cause des cris et des insultes des passants. Sans nul doute ce fut de notre part une brutale agression dans ce Clapham strictement protestant.

³⁰⁸ William Wilberforce (Hull 1759-London 1838). Politicien et philanthrope. Avec d’autres il faisait partie de la *Clapham Sect*. *The New Enc. Brit.* X, 670.

³⁰⁹ Probablement Fitzalan-Howard, 14ème Duc de Norfolk (London 1815-Arundel 1860). Catholique siégeant à la Chambre des Lords. *New Catholic Enc.* X, 495.

³¹⁰ L’architecte William Wardell, *ChPCprB* III, 205.

³¹¹ Sur le Cardinal Wiseman: cfr note 212.

³¹² Sur ces sténographies, cfr note 293.

C'est à cette époque que nous pûmes, à l'aide de Lord Arundel³¹³, participer à une séance parlementaire. Cela se passait encore dans un vieux bâtiment très simple et insignifiant³¹⁴. Là j'ai vu Wellington³¹⁵ et Lord Aberdeen³¹⁶, le ministre président et un grand ami du Tsar Nicolas. Ce qui m'a le plus frappé, c'est la noble simplicité des débats: pas la moindre trace d'une rhétorique ampoulée, aucun geste théâtral, c'était simplement une réunion d'hommes sérieux qui débattaient sérieusement de problèmes importants, sans aucun désir d'étaler leur éloquence. C'est tout le contraire en France: là les parlementaires s'occupent beaucoup moins de faire progresser le bien-être du peuple que de se faire voir, de se précipiter vers la tribune avec ostentation et y prononcer un discours pompeux comme un sermon, accompagné de gestes emportés et théâtraux. Les Français resteront toujours des orateurs, ils ne savent être que cela, et si la France connaît le sort des Polonais, les Français seront partout fêtés (surtout en Russie) comme d'excellents orateurs; ils apprendront aux garçons russes à réciter avec une emphase spéciale et des gestes impossibles *le récit de Thérémène*:

*À peine nous sortions des portes de Trèzène,
Il était dans son char...*³¹⁷

Lorsque je lis Shakespeare, je sens que je suis chez moi, en robe de chambre pour ainsi dire, je peux m'étendre sur un divan ou sur l'herbe dans un buisson – là aussi je suis chez moi, dans les bras de Mère nature. Mais pour lire Racine, vous devez nécessairement vous lever, vous attifer, poudrer vos cheveux, revêtir un habit de cour, tenir un chapeau sous le bras et vous mettre en troisième position de danse. *De deux nations connais la différence*³¹⁸.

À peine avons-nous arrangé notre nouvelle maison que nous arrive en trombe tout un groupe de Rédemptoristes chassés de Vienne³¹⁹. Que devons-nous faire avec eux, où devaient-ils aller? Nous en accueillîmes quelques-uns chez nous, les autres nous les envoyâmes au petit bonheur la chance vers quelques propriétaires terriens catholiques en province, qui pou-

³¹³ Lord Arundel ou le Duc de Norfolk, cfr note 309.

³¹⁴ Après l'incendie de 1834, Charles Barry reconstruisit le Parlement, de 1840 à 1860. *New Enc. Brit.* I, 839 et X, 632.

³¹⁵ Arthur Wellesley, Duc de Wellington (Dublin 1769-Kent 1852). *New Enc. Brit.* X, 610.

³¹⁶ Lord George Hamilton-Gordon 4th Earl of Aberdeen (Edinburgh 1784-London 1860). *New Enc. Brit.* I, 21.

³¹⁷ Tiré du *Phèdre* de Racine (1677) Acte V, scène 6, vers 1497.

³¹⁸ En français dans l'édition Kamenev, 183.

³¹⁹ C'est la révolution viennoise d'avril 1848.

vaient les employer comme chapelains privés. Là-bas on riait sous cape de ces saints Pères aux manières étranges, un peu raides. Leur niveau d'instruction était assez bas, du moins comparé avec celui du clergé local. Le prêtre anglais, et spécialement à Londres, se doit d'être cultivé: il vit dans une atmosphère imprégnée de culture, il lit des journaux, des revues et toutes les nouvelles productions littéraires; il suit les débats parlementaires et il a des conceptions politiques plus ou moins libérales. Mais voilà qu'arrive soudain une horde de demi-sauvages, pleins d'antiques traditions slavo-germaniques, autrichiennes, à la *Metternich*, avec une haine évidente contre tout genre de liberté et une idolâtrie obséquieuse envers le despotisme!

Cependant avec l'un d'entre eux, je me liai d'amitié. C'était un congénère, un Tchèque, le Père Petrak³²⁰, un homme de grand talent et d'une forte imagination. Lorsqu'il fut arrêté à Vienne, toute une troupe de *fonctionnaires de la Révolution* l'entourèrent et lui demandèrent: «Dis-nous, es-tu le prédicateur fantastique (*phantastischer Prediger*) dont parle tout Vienne?». Avec ce Petrak vous pouviez parler de politique et de littérature, et même citer Schiller, ce qui à Rome eût paru digne de blâme.

Lorsqu'à Rome je fus présenté au cardinal Reisach (l'ancien archevêque de Munich)³²¹, il me demanda comment j'aimais Rome je lui répondis par les vers de Schiller:

*Glücklicher, als wir in unserm Norden, ist der, denn er sieht das ewig gross' Rom!*³²²

«Voyez-vous», dit-il en souriant au Père qui m'accompagnait, «il a manifestement lu tous les mauvais livres!» Schiller, un mauvais livre! *O Dio immortale!*

Petrak avait une nature ouverte, franche, d'une cordialité slave. Il y avait un autre Tchèque, le Père Haklik, mais celui-là, c'était une tête complètement vide, un épouvantable bonasse, un niais dont les pensées ne dépassaient

³²⁰ Le Bohémien Ulrich Petrak (Kunzak 1791-Eggenburg 1876), prêtre en 1819 et profès en 1821. Consulteur Général de 1841 à 1848. Ensuite part à Clapham pour un an. Revient vers octobre 1849 et reste à Tournai (avec F. X. Haetscher) jusqu'en avril 1850 [*ChPCprB* III, 180 et 287]. *Mader* 464-465; *SHCSR* 2 (1954) 48-49, 266 n. 129; 7 (1959) 310.

³²¹ Karl August von Reisach, (Roth 1800-Contamine/Arve 1869), évêque d'Eichstätt (et dès 1841, archevêque de Munich). Grand ami des Rédemptoristes. RITZLER – SEFRIN, *Hierarchia Catholica*, VII, 191; *ADB* XXVIII, 114-117. *Gatz* IV, 603-606; *NDB* XXI, 382-383; *LThK* VIII, 1022-1023; MARTINA, *Pio IX (1851-1866)*, 668 n.; *SHCSR* 49 (2001) 336.

³²² Du poème *An die Freunde*(1802). Le texte exact est: *Prächtiger als wir in unserm Norden / Wohnt der Bettler an der Engelsporten / Denn er sieht das ewig einz'ge Rom! / Ihn umgibt der Schönheit Glanzgewimmel, / Und ein zweiter Himmel in den Himmel / Steigt Sankt Peters wunderbarer Dom.* Cfr *Schillers Werke*, éd. Arthur Kutscher (1907) I, 223.

saient pas son bréviaire. Dans ses jeunes années, il avait été marié, avant de choisir la carrière ecclésiastique; il avait une fille qui était religieuse dans un cloître belge³²³.

À cette époque se joignirent à nous deux Américains à peine convertis, dont l'un, le Père Hecker, est connu maintenant du monde catholique entier, comme l'éditeur du journal *Catholic World* de New York³²⁴. Il émut le Pape aux larmes lorsqu'il lui décrivit avec enthousiasme l'expansion de la foi catholique en Amérique. Ce Hecker était un véritable enfant, il vivait complètement dans un monde de fantaisie, Il était au fond une variété des vieux puritains fanatiques américains.

Eh bien quoi? Est-ce encore amusant? Vous avez peut-être baillé?
(ici s'achève le manuscrit)³²⁵

³²³ Le Tchèque Wenceslas Haklik (Prague 1799-Prague 1862), ordonné prêtre séculier à Modena le 9 mai 1841, profès le 31 oct. 1843. Veuf avec deux enfants: un fils Aloys qui sera étudiant CSsR (Wien 1828-Finale 1846) et une fille, Julia, Rédemptoristine qui meurt à l'âge de 18 ans à Stein fin 1844 [M. Magdalena à Sabelli du 1^{er} décembre 1844, *AGHR Fds OSsR, Sb 265*]. De 1848 à 1853 en Angleterre. *Catalogus Patrum*, XIII, n° 488; *Mader 403-404*. À son propos, Smetana aura le mot cruel de Schiller: *Mit der Dummheit streiten Götter selbst vergebens* [Smetana à Held du 13 juin 1852, Hd 772].

³²⁴ Isaac Hecker (New York 1819). En août 1845, Held le ramène des États-Unis (*ChPCprB* II, 197). Profès à Saint-Trond en octobre 1846 (*ChPCprB* II, 267). Arrive à Clapham en septembre 1848 (*ChPCprB* III, 45). Prêtre à St Edmund's en 1849. Dispensé en 1858 (*ChPCprB* V, 17-19). Fonde les *Paulistes*. Décédé à New-York en 1888. *Catalogus Patrum*, XIII, n° 503.

³²⁵ Malheureusement, cet article était terminé lorsque nous avons pu prendre connaissance de la très intéressante thèse de doctorat de Paul Mazijn *Het leven van Vladimir Pečerin (1807-1885): het verzet van de rede tegen dogmatisch gezag* [Vie de Petcherin: la rébellion de la raison contre l'autorité dogmatique], thèse soutenue à l'Université de Gent (Gand) en 1999.

RÉSUMÉ

Depuis longtemps, la personnalité de Vladimir Sergejevitch Petcherin (1807-1885) a suscité beaucoup d'intérêt dans les milieux les plus divers. Cela s'explique aisément par les multiples facettes que présente le personnage: fils d'un officier russe tsariste, fonctionnaire, étudiant en philologie classique, professeur assistant à l'université, exilé volontaire, mi-vagabond, mi-révolutionnaire, adhérant aux diverses idéologies des années 1830-1840, passant de l'Orthodoxie au Catholicisme, puis religieux et prêtre rédemptoriste pendant vingt ans, pour finir comme simple aumônier de clinique à Dublin. Le parcours a de quoi surprendre et fasciner.

Après une brève introduction, cet article se propose de présenter, en traduction, l'autobiographie de Petcherin, du moins la partie qui concerne son séjour parmi les Rédemptoristes (1840-1861), c'est-à-dire à peu près un tiers de l'ensemble. Document intéressant par le ton ironique et détaché que l'auteur y prend, par les détails qu'il apporte et par le regard – parfois discutable! – qu'il jette sur quelques personnes en général, et sur le monde catholique en particulier.

SUMMARY

The personality of Vladimir Sergejevitch Petcherin (1807-1885) has aroused much interest for many years in very different circles. This can be easily explained, however, when one considers the many sided aspects of his character . He was the son of a Russian Czarist officer, government official, student of classical philosophy, assistant professor at a University, a voluntary exile, half- nomad, half-revolutionary and supporting various ideologies during the years 1830-1840. He left the Orthodox Church to become a Catholic and later became a Redemptorist priest for twenty years and finally ended up as a Chaplain in a Dublin hospital. Such a career provides a surprising and fascinating story.

Following a brief introduction this article offers a translation of the autobiography of Petcherin, in particular the account of his time with the Redemptorists (1840-1861) that amounts to about a third of the complete work. It is an interesting document because of the ironic and detached tone of the author, the details that he describes and his views -some debatable- on certain people in general and on the Catholic world in particular.

MACIEJ SADOWSKI, C.Ss.R.

THE IDEA OF *SOLI DEO ET STUDIIS* IN THE SEMINARY
FORMATION OF POLISH REDEMPTORISTS
IN THE YEARS 1939-1945

The turbulent history of the last century powerfully confirmed Cicero's well-known saying: «Inter arma silent leges». The death of civilization came closest in the 20th century during the period of the Second World War. Yet amid the extremes of wickedness and the denial of all moral norms and ethical values, when the right of nations to self-determination and independence had to remain merely a silent cry and the dignity of the human person was locked behind the barbed wire of concentration camps, one of the very few enclaves of faithfulness to the truth could be found behind the walls of a monastery. The paradox of those tragic years of war and its horrors is the fact that the more brutal the occupier was in disobeying any and every rule, the more faithful the monks were in observing their own rules and constitutions.

The Redemptorist monastery in Tuchów was such a special place in Poland under the Nazi occupation. The monastery was also the seat of the Major Seminary of the Polish Province of the Congregation of the Most Holy Redeemer from 1921. The wartime vicissitudes of the seminary community in Tuchów reflect the persecution and suffering of the entire Polish nation and Church. However, in spite of the tragedy of the long night of occupation the students and their educators tried to follow faithfully the Redemptorist imperative *Soli Deo et studiis*, written in the *Constitution* 1267:

«Toto studiorum curriculo alumni nostri, etiam Sacerdotes, magnopere ac religiose caveant, ... unice atque impense attendant soli Deo et studiis, soli Deo et studiis»¹.

The importance of the fulfilment of this principle was confirmed by sources from those times², which were accessible to the Author, and indi-

¹ *Constitutiones et regulae congregationis sacerdotum sub titulo Sanctissimi Redemptoris*, Romae 1936, c. 1267; cf. A. DESURMONT, *Regula nasza w odniesieniu do celu naszego Zgromadzenia. Niebezpieczeństwa i trudności do zwalczania (Rapports de notre Règle avec la fin de notre Institut. Dangers et difficultés à surmonter)*, Poznań 1913, 398.

² The archives of the Redemptorist Province of Warsaw in Tuchów (APWR),

rectly in the already published monographic works on the subject under discussion as well as in other smaller historiographical contributions³. The present study is far from being an exhaustive compendium of all aspects of the life and activities of the Tuchów Seminary during World War II, but it is an attempt to answer some important questions about the motives and effects of priestly formation in the Redemptorist Congregation. The Author also wants to show some characteristic attitudes of the seminarians and their superiors as well as some outstanding personalities, who left an indelible impression on the pattern of seminary life in those difficult years of war. The Author's interviews with eyewitnesses and heroes of the events described are particularly valuable sources of information⁴.

OBLATI ET IMITATORES CHRISTI

The summer months of 1939 were full of the normal student troubles and joys. The chronicler called the examination session in June «a time characterised by a green table at which the Reverend Father Professors condescended to share their knowledge to us throughout the whole year and now

Kronika Studentatu w Tuchowie (The Chronicle of the Studentate), vol. 8-9; *Conferentiae lectorum*, vol. 1-2, Maksymówka-Tuchów, 1906-1954; personal files of Father Karol Winiarski, manuscript copy by K. WINIARSKI, *Książka kleryków (The Book of Seminarians)*, Tuchów 1938-1945. The archives of the Redemptorist Monastery in Kraków (AKRK), *Kronika Ligi Serca Eucharystycznego i Marii Niepokalanej (The Cronicle of the League of the Eucharistic Heart and Mary Immaculate)*, volumes: 1937-1943 and 1943-1960, [without pagination]. The archives of the Redemptorist Monastery in Tuchów (AKT), *Kronika Klasztoru Tuchowskiego (The Chronicle of the Tuchów Monastery)*, vol. 4-5; *Catalogus Congregationis Ss. Redemptoris Provinciae Polonicae* 1940.

³ W. SZOLDRSKI, *Redemptoryści w Polsce (Redemptorists in Poland)*, vol. 2, *Klasztory. Młodzież. Materiały 1883-1953 (Monasteries. Youth. Materials 1883-1953)*, Wrocław 1953; J. WOJNOWSKI, *Redemptoryści na ziemiach polskich (Redemptorists on the Polish Lands)*, in: *Homo Dei* 28 (1959) 812-824; 29 (1960) 36-50; W. GAWŁOWSKI, *Zarys dziejów Polskiego Studentatu OO. Redemptorystów (A Historical Outline of the Polish Studentate of the Redemptorists)*, in: *Nasze Wiadomości. Kwartalnik Polskiej Prowincji Redemptorystów (Our Newsletter. A Quarterly of the Polish Redemptorist Province)* 22 (1967) n. 2, 68-100; M. BRUDZISZ, *Losy Seminarium Duchownego OO. Redemptorystów w latach 1939-1945. Zarys (The History of the Major Redemptorist Seminary in the Years 1939-1945. Outline)*, in: *Kościół Katolicki na ziemiach polskich w czasie drugiej wojny światowej. Materiały i studia (The Catholic Church in the Polish Lands in World War II. Materials and Studies)*, F. Stopniak (ed.), Warszawa 1978, vol. 7, issue 3, pp. 32-52; ID., *Redemptoryści (Redemptorists)*, in: *Życie religijne w Polsce pod okupacją hitlerowską 1939-1945 (Religious Life in Poland under the Nazi Occupation 1939-1945)*, Z. Zieliński (ed.), Warszawa 1982, 709-721.

⁴ Author's interviews with Father Antoni Bazieliuch, Tuchów, 7 July 2001; with Father Stanisław Podgórski, Tuchów, 4 February 2001; with Father Stefan Ryznar, Lubaszowa, 22 February 1997; with Father Tadeusz Sitko, Warszawa, 17 March 2001; with Father Stefan Zaharkiw, Lviv [the present Ukrainian name of Lwów], 5 January 2001; with Father Stefan Zalewski, Tuchów, 20 January 2001.

demanded: “Reverend Brother, ‘redde quod debes’”». The oldest students – new priests – were waiting especially for the exam in Moral Theology, after which, according to student tradition, the lucky fellows were given watches, something mentioned with a slight but obvious note of jealousy by the chronicler⁵. The traditional place to spend a holiday was a villa in Lubaszowa, which became the rest and recuperation base, after the hardship of studies, for Polish and for a couple of Canadian Redemptorists, Father Victor Crean and Bro. Neill Corbett, a second year student of theology⁶. The latter joined the eight Polish brothers and was professed in the Redemptorist Seminary of Tuchów on 2 August 1939⁷. A sign of the danger brought on by the impending war was the rather sudden and immediate departure of both these resident Canadians (22 August)⁸. At the end of July or the beginning of August Father Kazimierz Smoroński left for Lublijana, Yugoslavia, in order to take part in the ceremonies of the Eucharistic Congress as a representative of the Polish Redemptorist Province⁹.

One testimony to the dynamism of the Tuchów Seminary on the threshold of war was the so-called Alphonsian Triduum. This congress, held in the last days of the summer holidays and presided over by Monsignor Antoni Borowski, professor of Moral Theology at the Theological Faculty of the Warsaw University, was to add splendour to the 100th anniversary of the canonization of St Alphonsus. However, due to the inevitable disruption of war, as everybody already suspected, only a few priests arrived in Tuchów¹⁰.

⁵ AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 7, p. 180.

⁶ Both arrived in Tuchów from the Province of Toronto on 24 August 1938 in order to finish their religious formation at the Polish seminary. According to the house chronicler, they arrived in Poland with the aim to stay here permanently. However, the real purpose of their stay in Poland was to prepare for pastoral work among the Polish Diaspora in Canada (AKT, *Kronika Klasztoru...*, vol. 4, pp. 255, 293, 295, 358).

⁷ In those days the professed religious in the Redemptorist Province of Warsaw were: Mieczysław Dzikowski, Leon Dzwonkowski, Mieczysław Fąfara, Józef Krok, Marian Kieniarski, Jan Igielski, Stanisław Szczurek and Jan Świerczek (*ibid.*, 350).

⁸ AKT, *Kronika Klasztoru...*, vol. 4, p. 358; As early as 30 August 1939 Crean and Corbett sent a message from London concerning the plans for their trip to Ireland, where they were to wait for further decisions of their superiors (*ibid.*, 360).

⁹ The archives of the Curia of the Redemptorist Province of Warsaw (AKP), callnumber 34; the passport of Father Kazimierz Smoroński and his transit visas through Hungary, Slovakia and the Third Reich and entry visa to Yugoslavia, 26 July - 2 August 1939; AKT, *Kronika Klasztoru...*, vol. 4, pp. 345-346, 350.

¹⁰ Father A. Borowski (1884-1968), former Rector of the Major Seminary in Włocławek (1918-1925), from 1927-1949, lecturer of Moral Theology at the University of Warsaw (Professor from 1930), imprisoned by the Gestapo (1939-1940). After his release he conducted clandestine courses in the territory of the General Government. Besides Father Borowski, there were other University colleagues of Father Świtalski: Father Walenty Prokulski – a Jesuit from Lublin, Father Szychtowski from Łódź, a Franciscan from Lvov – Father Legowicz, Father Kazimierz Balczewski and Father Bazak, (AWPR, file *Akta*

Therefore, on 29 August there was a solemn Alphonsian meeting for the guests of the seminary¹¹. The fathers and seminarians, on vacation in Lubaszowa, heard rumours of a possible extension of their holidays till 15 September. A visible sign of the hard times ahead was the sudden return of the seminarians, who attended a grammar school, together with their superior, Father Kazimierz Hołda and Father Socius Józef Kaczewski, from Toruń. «They spoke about a great concentration of military forces and the seizure of the buildings of the [Toruń] juvenate by the army»¹².

Despite the announcement of a general mobilization and the first ominous radio notifications, the inauguration of the new academic year was held on Friday morning of 1 September 1939¹³. After the *Veni Creator* had been solemnly sung, the Rector of the monastery, Father Edward Górski, spoke to the whole community using these powerful words, which clearly echo the fundamental *solī Deo et studiis*:

«Despite the fact that bombs are heard, despite the fact that we can breathe our last at any moment ... we must continue fulfilling our duties. The superiors want us to study, so we will study»¹⁴.

The studies did not last long because on 5 September the situation got so explosive that at a stormy meeting of the fathers it was decided that the seminary would be moved to the monastery located in the eastern lands of Poland¹⁵. The 'removal', which was actually an escape, took place on 6 September¹⁶. That day at 8.00 a.m. Father Górski, the Rector, closed the studentate of Tuchów and 28 seminarians and 14 grammar school students were

Studentatu (Acts of the Studentate): manuscript copy by F. KACZEWSKI, *Wojenna trasa grupy Kaczor – Kaczewski. Ostatnie dni przed wybuchem wojny (The War Route of the Kaczor – Kaczewski Group. The Last Days Before the Outbreak of the War)*, p. 1; *Kronika Klasztoru Tuchowskiego (The Chronicle of the Tuchów Monastery)*, vol. 4, pp. 360-361; cf. W. SZOLDRSKI, *Redemptoryści w Polsce*, vol. 2, p. 97; M. BRUDZISZ, *Losy Seminarium...*, 34).

¹¹ AKT, *Kronika Klasztoru...*, vol. 4, pp. 360-361.

¹² They arrived in Tuchów on 26 August 1939 and in the face of difficulties they were incorporated into the structures of the Tuchów Seminary (*ibid.*, 360; AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 8, pp. 1-2).

¹³ *Ibid.*, vol. 8, p. 7; cf. W. GAWŁOWSKI, *op. cit.*, 79-80.

¹⁴ AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 8, p. 8; file *Akta Studentatu*: manuscript copy by F. KACZEWSKI, *Wojenna trasa...*, 2.

¹⁵ The superiors clearly defined the reasons to move the seminarians to Mościska and Zamość – «in order to ensure greater safety of studies. And the house chronicler added that it was to protect the seminarians and young fathers so that the Nazis, as the rumours spread, could not make them serve in the German army against their own fatherland» (AKT, *Kronika Klasztoru...*, vol. 4, p. 365). The important aim of this war exodus was also to protect the miraculous icon of our Lady of Tuchów from profanation (AWPR, *Conferentiae lectorum*, vol. 1, p. 118).

¹⁶ AKT, *Kronika Klasztoru...*, vol. 4, pp. 365-366; AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 8, p. 12.

divided into seven groups which set out to the East¹⁷. The students of philosophy were to go to Zamość under the guidance of Father Józef Puchalik and the remaining seminarians and their professors were to go to Mościska or Lvov (the Polish “Lwów”). The remaining six ‘parties’ of the seminary refugees were headed by Fathers Teodor Kaczewski, Karol Winiarski, Kazimierz Hołda, Brunon Świtalski, Józef Kaczewski and Jan Jakubowski¹⁸. The history of the escape of the Tuchów philosophers under the command of – as the seminarians themselves described him – *major-general* Father Puchalik was extraordinary since they took with them a most precious treasure: the miraculous icon of our Lady of Tuchów. In a brief description of their vicissitudes, which the participants, seminarians Stanisław Derus and Antoni Skoczeń, provided to the then Provincial, we read:

«We left at half past nine in the morning [Wednesday, 6 September 1939]. We headed towards Pilzno, hiding from the aircraft. We took turns in carrying the miraculous icon and it was quite heavy to carry, ... everything was running away from somebody. We fled to Dębica. We were there at 11 p.m. With difficulty we reached the Servants’ convent. The nuns took us for

¹⁷ Roman Kozłowski, the student chronicler in the academic year 1939/1940, mentioned six groups of refugees (*ibid.*, vol. 8 p. 12), whereas in his memoirs Father Marian Kieniarski wrote about four groups of evacuation (AWPR, file *Akta Studentatu*; manuscript copy by M. KIENIARSKI, *Opis podróży grupy O. Świtalskiego z Tuchowa do Rzymu (Description of the Journey of Father Świtalski’s Group from Tuchów to Rome)*, Resistencia, 5 February 1987). It is important to notice that there are no detailed data on this subject in the typed copy of a very valuable and reliable monograph on the fate of Polish Redemptorists by Father Władysław Szoldrski (W. SZOLDRSKI, *Redemptoryści w Polsce*, vol. 2, pp. 98-102). However, we find an extremely important history of all the individual groups of refugees in the manuscript copy of the above-mentioned work. This fragment was, for reasons unknown, not included in the typed edition of the work (AWPR, manuscript copy [without callnumber] by W. SZOLDRSKI, *Redemptoryści w Polsce*, vol. 2, [Wrocław 1953], 203-245). Szoldrski himself also made a list of the various members of the escaping ‘parties’, which, together with the memoirs of the participants, is to be found in the archives of the Redemptorist Province of Warsaw in Tuchów (AWPR, file *Akta Studentatu*; manuscript copy: *Spis grup uciekinierów z klasztoru tuchowskiego we wrześniu 1939 (A List of The Refugees’ Groups from the Tuchów Monastery in September 1939)*. Moreover, the credibility of the student chronicler’s notes taken in the first months of the war, is to be seen through the prism of R. Kozłowski’s critical evaluation: *Two whole months, so full of interesting events and incidents, have gone and my memory grew dim and because of bomb explosions, my imagination sank into my boots* (AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 8, pp. 2, 12).

¹⁸ AWPR, manuscript copy by W. SZOLDRSKI, *Redemptoryści w Polsce*, vol. 2, pp. 203, 217, 219, 223, 233; file *Akta Studentatu*; manuscript copy: *Spis grup uciekinierów z klasztoru tuchowskiego we wrześniu 1939*; *ibid.*, S. RYZNAR, *List do Prowincjała. Opis ucieczki grupy O. Hołdy (A Letter to the Provincial. Description of the Escape of Father Hołda’s Group)*, Tuchów, 30 September 1939; *ibid.*, D. STAWARZ, *Relacja z wojennej tułaczki grupy O. J. Kaczewskiego (A Report of the War Wandering of Father J. Kaczewski’s Group)*, Tuchów, 29 September 1939; *ibid.*, A. KLAMAN, *Wspomnienia z ucieczki (Recollections of the Escape)*, [Tuchów 1940].

some hooligans and began questioning us before letting us in. After midnight Father Puchalik celebrated Holy Mass. We were given coffee and immediately left for Mielec»¹⁹.

On the way to Zamość the refugees in habits were offered invaluable help from chance companions in distress as well as from the presbyteries and monasteries they encountered. Father Puchalik, together with his charges, knocked at the gate of the Zamość monastery on 11 September.

In keeping with the plans for evacuation, the house in Zamość was to be a target point for the group of seminarians – students of philosophy – who, being far from the terror of war could continue their studies under the supervision of their lecturer. However, the Nazi *Blitzkrieg* forced them to revise these plans. The eight air raids which occurred on the very next day hastened the further exile of the seminarians. They carried the miraculous icon from Zamość, which had been bombed, and set out to Włodzimierz and Łuck. The seminarians reported to the Provincial:

«15 September. Fifty kilometres to Łuck ...a Ms. Malczewska²⁰, a relative of the famous painter [Jacek Malczewski] drove us in her horse-drawn carriage right into Łuck itself... We stayed in the local seminary for four days. We intended to flee towards Równy but we learned that the Bolsheviks had already taken that place. Faced with this situation we decided to return».

Father Puchalik, following the advice of Bishop Karol Niemira, decided to deposit the precious frame, dress and crowns from the Tuchów icon in a secret recess in the cathedral in Łuck, where other local precious objects had already been hidden. The refugees buried the two guns they had had

¹⁹ The General Archives of the Little Sister Servants of the Immaculate Conception in Dębica, *Kronika Zgromadzenia Sióstr Służebniczek Bogarodzicy Dziewicy Niepokalanego Poczęcia w Dębicy (The Chronicle of the Little Sister Servants of the Immaculate Conception in Dębica)*, [without callnumber], vol. 1, 1903-1940, p. 604. The chronicler [sister] wrote: «From 6 to 7 September [1939] during the night the Redemptorist Fathers came to us, they had to escape from Tuchów and carried the miraculous icon of our Lady. There were: Father Józef Puchalik, six seminarians, one brother [sic!] there were seven seminarians in the group: Stanisław Derus, Alfons Klaman, Roman Kozłowski, Jan Kurzeja, Józef Ortyl, Władysław Rogowski i Antoni Skoczeń] and a helper [Władysław Patyk]. The Reverend Father celebrated Mass at 1.30 a.m, by the light of the sanctuary lamp; at that hour there had to be a complete blackout of any light visible from outside. After Mass the sisters received general absolution. Afterwards the guests had to leave the convent and set out on their journey, and we were left with a pleasant recollection of the stay of the miraculous icon». Cf. AKT, *Kronika Klasztoru...*, vol. 5, pp. 1-2; AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 8, pp. 25-27; *Catalogus...*, 19-20; S. DERUS, *Diariusz ucieczki z obrazem M. B. Tuchowskiej do Łucka na Wołyniu w 1939 r. (Diary of the Escape with the Icon of Our Lady of Tuchów from Łuck in Volhynia in 1939)*, in: *Kalendarz Tuchowski*, 1992, 113.

²⁰ *Ibid.*, 117. The Malczewskis and Ms. Meisnerowa, writer, escaped from their estate in Domosławice for fear of the Nazis.

with them in the seminary garden. They had carried the guns uselessly from Tuchów only as a military precaution and quite pointlessly: none of the young seminarians knew how to use them. The decision was a blessing, which became clear when the seminarians were held just outside the town by a platoon of the Bolshevik army and forced to fill up a bomb crater. One of the Bolsheviks remarked significantly: «I have waited to see a priest with a spade for twenty years but now I've seen one at last». In those days the whole group under the command of their 'major-general' experienced for themselves how powerful the Soviet indoctrination was when the NKVD captain explained to the gathered group «что такое советская система хозяйства означает», (what the soviet economic system was.) When the seminarians dared to ask about religion he replied ironically: «Мы и религию ушануем». (We will respect religion too). The seminarians read in a propaganda leaflet about the evacuation of President Ignacy Mościcki and Marshal Edward Rydz-Śmigły to Romania. Their reaction was unanimous: «This is the end of the Second Republic of Poland!»²¹

Despite the fact that the seminary fraternity, under the careful supervision of their lecturer, did not succumb to the ideology which goes under the sign of a sickle and hammer, the Bolshevik threat, which was nonetheless real, prompted them to put on civilian clothes. However, this change did not protect them against danger, as one refugee recollected:

«In Zwierzyniec we hid from the rain in a lofty porch of a private house. Then gunfire began in the forest nearby. A German car drove towards us, and a soldier got out, took out his gun and pointing it at us he began shouting: Heraus! Von! In the end we got the message, and we understood that we had to get out of the porch to keep us from seeing too much. The group of refugees luckily reached Tuchów on 2 October, reciting 'Te Deum' at the sight of the church and monastery. Commenting later on this forced 'translation' the wartime custodians of the miraculous icon admitted that in the hour of danger it was not they who protected the icon but they themselves who ran towards it so that the Mother of God could shelter them»²².

In the group of returning 'philosophers' only the seminarian Alfons Klaman remained missing. He lost his way while crossing the Bug River and then continued his wanderings on his own carrying a precious relic in his rucksack – the pectoral cross of Archbishop Leon Wałęga. During his exile Klaman reached the Ukrainian Redemptorist monastery in Kowle where his

²¹ *Ibid.*, 118.

²² АКТ, *Kronika Klasztoru...*, vol. 5, pp. 1-2; AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 8, p. 28; file *Akta Studentatu*: manuscript copy by S. DERUS and A. SKOCZEŃ, *Relacja o ucieczce grupy o. Puchalika dla Prowincjała o. F. Marcinka (Report to the Provincial, Father F. Marcinek, about the Escape of Father Puchalik's Group)*, Tuchów, 3 October 1939; cf. W. SZOLDRSKI, *Redemptoryści w Polsce...*, vol. 2, pp. 98-101.

habit aroused a strong reaction among the crowd: *Look, a pope is coming, a pope!* He alone managed to reach the far north, to Brześć on the Bug River and finally ended his wandering in the occupied city of Warsaw on 4 October 1939²³.

Among the remaining groups of refugees the history of the 'party' commanded by the teacher of Moral Theology, Father Świtalski, was very special. In the face of Poland's hopeless situation after the Soviet invasion on 17 September, the group had gone over the bridge in Zaleszczyki on the border with Romania only three hours before the border was closed. They saw among others the Red Cross cars carrying 'the Polish treasury' i.e. the reserves of gold from the central bank and the most valuable works of art including the famous Wawel tapestries. They managed to avoid being interned in the Polish refugees' camps and after having received the order of Father General Patrick Murray, they reached the seminary of the Roman Province in Cortona via Bucharest and Zagreb. The group was then split up. Kazimierz Kalemba, Marian Kieniarski and Kazimierz Rutkowski went by turns to work on missions in Argentina whereas Józef Grochot and Leon Dzwonkowski remained in Italy (the latter died of tuberculosis in Scifelli on 13 October 1940), and the young and talented lecturer Świtalski migrated via France and England to Canada and the USA and never returned²⁴.

Other groups also reached the furthest corners of Poland overrun by the occupying armies: 'the party' of Franciszek Kaczewski returned from the vicinity of Kochawina on the Stryj River, the group of Hołda reached Pniatyń behind Lvov, and the refugees under the command of Józef Kaczewski arrived near Dubno in Volhynia. The Socius Winiarski and his twelve companions found shelter among other places in the monastery of the Ukrainian Redemptorists in Tarnopol. Because of the closure of the demarcation line between the Nazi and the Soviet occupants they lived in the monastery in Mościska until the spring of the following year. They returned to

²³ Brother Klamán returned to Tuchów only on 1 November 1939, after having received the order of the Provincial (AKT, *Kronika Klasztoru...*, vol. 5, p. 18; AWPR, file *Akta Studentatu*: A. KLAMAN, *Wspomnienia...*).

²⁴ Archivio Generale Storico della Congregazione del Santissimo Redentore a Roma (AGHR), callnumber 30170001.0440: General P. Murray to Provincial F. Marcinek, Rome, 20 October 1939; callnumber 30170001.0444: Provincial F. Marcinek to General P. Murray, Kraków, 8 December 1939; callnumber 30170001.0462: General P. Murray to Provincial F. Marcinek, Rome, 24 October 1939; callnumber 30170101.0011: General P. Murray to Father R. Vetter, Rome, 1 January 1940; callnumber 30170101.0012: General P. Murray to Father R. Vetter, Rome, 10 May 1940; AKT, *Kronika Klasztoru...*, vol. 5, pp. 16, 56 (the letter of Father B. Świtalski from Zagreb, 28 September 1939), 137; AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 8, pp. 41, 176, 252, 338, 359, 373-374, 399, 405; file *Akta Studentatu*: manuscript copy by M. KIENIARSKI, *Opis podróży grupy...*, Resistencia, 5 February 1987.

Tuchów, together with the novices, only at the end of April 1940. This prayer invoking Our Lady was on many lips:

«O Blessed Virgin, you who defend Jasna Góra of Częstochowa/ and who are famous for miracles in Tuchów,/ make them all return healthy – even by a miracle-/ to the footstool of your throne...»²⁵.

The decision to scatter the seminarians in the first weeks of the war met with strong criticism from certain fathers and students even during their escape²⁶. In retrospect, the whole enterprise was a failure. Its main motive was certainly fear of the occupier whose cruelty was widely rumoured. One of the refugees gave the following testimony to this mood: «exile, it was a risky thing but the fear of the enemy gave us more strength so that one just rushed into it»²⁷. There was another reason, which led to the decision to flee, namely a misreading of the intentions of the Provincial, Father Marcinek, by the superiors in Tuchów. Marcinek advised them «not to leave the place but in case you have to leave with the students, you should discuss the situation and take the most suitable action»²⁸. However, on the basis of the available archival sources and the recollections of those who participated in those events, I think, we should view in a decidedly positive way the course of action taken by the seminary lecturers who attempted to save the integrity of the seminary community, paradoxically at the price of temporary dispersion. The risky and courageous decision, with its weighty consequences, was evidently an expression of a very great concern for the future of the province and formation, which were at a turning point in the history of the Polish Redemptorists. Was not this anxious and sacrificial care for young religious during the September campaign a dramatic attempt to realise in that context the seminary principle *soli Deo et studiis*?

As a result of the September campaign and of the seminarians' dispersion during their escape to the East only 17 out of 28 students of philosophy and theology began their studies on 6 October²⁹. On the day of the outbreak of World War II the seminary community in Tuchów consisted of three formational groups: students of theology, students of philosophy and the youngest professed – students of the last two years of grammar school. During the first days of October 1939 another group of refugees headed by Father Włodzimierz Małańczok joined the seminary community in Tuchów. It

²⁵ AKT, *Kronika Klasztoru...*, vol. 4, pp. 382-384; vol. 5, p. 62; AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 8, pp. 15, 17, 19-23, 25-29.

²⁶ *Ibid.*, vol. 8, p. 30; AKT, *Kronika Klasztoru...*, vol. 4, pp. 365-368; vol. 5, pp. 2-3.

²⁷ Author's interview with Father Stefan Ryznar, Lubaszowa, 22 February 1997.

²⁸ «For me, to this day it has remained a mystery why that happened» (AWPR, personal files of Father Franciszek Marcinek, manuscript copy by F. Marcinek, *Wspomnienie z mojego życia (Recollections of My Life)*, [Bardo Śląskie] 1950, 251-252); *I was very much surprised that the seminarians left the monastery* (AKT, *Kronika Klasztoru...*, vol. 4, pp. 366-367).

²⁹ *Ibid.*, vol. 4, p. 381; vol. 5, pp. 4-5.

included 16 seminarians from the Greek Catholic Redemptorist Vice-Province of Lvov³⁰. The Ukrainian Redemptorists fled from the Bolshevik onslaught, which swept the eastern borderlands of Poland. At first, Tuchów was intended as a stop on their way to Rome or to the mother province in Belgium but in the face of the danger of war they formally joined the local seminary community and its studies on 16 October³¹. The duties of the Socius to the Ukrainian students were taken by Father Roman Bachtałowski, who also lectured them on theological treatises, e.g. Moral Theology and Eastern liturgies³². Father Bachtałowski also conducted an optional course of Ukrainian for Polish seminarians³³. In his recollections Bachtałowski stressed equality in treating Ukrainian and Polish brothers by Provincial Marcinek and the superiors in Tuchów:

«Two Sociuses have been appointed: a Polish one [at that time Father Józef Kaczewski], and myself as the second one. The Polish Socius has authority over the Polish students and I have authority over the Ukrainians»³⁴.

During their exile in the years 1939-1942 the Lvov Redemptorists were under the jurisdiction of Fr. Provincial Marcinek and the superiors of the seminary in Tuchów. This was a decision of Fr. General Murray³⁵.

The Ukrainians shared the hardships and war problems of the Tuchów community. However, they were received with openness, in a spirit of brotherly solidarity, which was impressively confirmed by the Chapter on 10 December 1939, during which the Rector, Father Górski, appealed to the Polish seminarians to give up their spare pairs of boots for their Ukrainian fellow

³⁰ The first Ukrainians reached Tuchów on 24 September 1939. The reports of the Tuchów Rector, Father E. Górski, and of the participant (and guide) of the main group of the refugees from Hołosk, Father R. Bachtałowski agree in stating that they left Lvov on 21 September (The Archives of the Redemptorist Province of Lvov in Lviv [ALPR], [without callnumber] P. БАХТАЛОВСЬКИЙ, *Отець Йосиф Схрїверс із солодкої долини*, Львів [s.a.], 27-28; AGHR, callnumber VI-B-Le: *I studenti di Ukraina che negli anni 1939-1941 hanno studiato nello Studentato di Tuchow in Polonia. Secondo le notizie di P. F. Kowalczyk* [s.l.]; AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 8, p. 15; author's interview with Father Stefan Zaharkiw, Lviv, 5 January 2001).

³¹ AKT, *Kronika Klasztoru...*, vol. 5, pp. 3-4; AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 8, p. 55.

³² *Ibid.*, vol. 8, p. 43; *Conferentiae lectorum*, vol. 1, p. 119; AKT, *Kronika Klasztoru...*, vol. 5, pp. 9, 13, 28.

³³ AWPR, *Conferentiae lectorum*, vol. 1, p. 119.

³⁴ ALPR, P. БАХТАЛОВСЬКИЙ, *Отець Йосиф Схрїверс...*, 28.

³⁵ «Wir sind Ihnen alle sehr dankbar für Ihre Gastfreundschaft und Ihre Großmut gegen die Fremden die Sie besuchen [Fremden = 'strangers' – because of the censor the General used this enigmatic term in order to describe the Ukrainian seminarians]. Sie haben jedoch volle Autorität über alle Fremden in Ihrem Bezirke und können, was dienste betrifft, alle Anordnungen treffen die Ihnen die besten scheinen» (AGHR, callnumber 30170001.0445: General P. Murray to Provincial F. Marcinek, Rome, 9 December 1939).

brothers. The chronicler recorded the reply to this appeal: «We did this very eagerly because our Dear Guests needed shoes ... After tea the shoes were collectively given to the Ukrainian brothers»³⁶. During the two-year of joint formation the students of the two nationalities had many opportunities to show their solidarity in face of the tragedy of war, something which was by no means standard in the relations between Poles and Ukrainians during that period. This spiritual fellowship was fully expressed in prayer. Although the Ukrainians had their own chapel, where they celebrated liturgical services in their rite, they also participated in Latin Catholic services, which they often enriched with their characteristic polyphonic singing³⁷. Similarly, the Polish seminarians prayed together with the Greek Catholic brothers although it was not easy for them to understand the meaning of some liturgical actions and their intensity:

«Today the brothers from Ruthenia celebrate Holy Thursday. Holy Mass lasted from 5.30 till 8.00. O Hosody! [Lord, have mercy!]... In the afternoon they sang the Passion for over three hours. Some of us were at the Passion. A little boring – constant repetitions!»³⁸

The differences were not so important, what was more important was the solidarity in fulfilling the Redemptorist vocation, especially under the conditions of war. Every year the number of Ukrainian seminarians grew smaller as each student was ordained and moved on. The last of them left Tuchów at the turn of 1941 and 1942³⁹. The words of Father Jozef de Vocht, Lvov Vice-Provincial, clearly confirmed the meaning of the solidarity of the Tuchów monastery and seminary towards the Ukrainian brothers:

«The whole [Lvov] Vice-Province feels obliged to the monastery in Tuchów for thanks to [its hospitality] the Ukrainian students could continue their vocation. Their stay in the Polish Province will contribute to strengthening and making common brotherly love and generosity in the future»⁴⁰.

In the context of the hostile atmosphere between Poles and Ukrainians in those days, which was also inspired and fanned on the grounds of different rites, this attitude of mutual solidarity was unique at the level of one reli-

³⁶ Author's interview with Father Stefan Zaharkiw, Lviv, 5 January 2001; AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 8, p. 58.

³⁷ Author's interview with Father Stefan Zalewski, Tuchów, 20 January 2001; author's interview with Father Stanisław Podgórski, Tuchów, 4 February 2001.

³⁸ AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 8, p. 100. The chronicler noted in another place: «In order to show the unity of both Churches [sic!] we took the Holy Communion in the Eastern rite ... The Ukrainians sang – very nicely» (*ibid.*, 58).

³⁹ The State Archives in Kraków – the Tarnów Branch, callnumber M–Tuch.14: *Księga biorcza "Daniny od mieszkańców" (1940-1941)*; callnumber M–Tuch.22: *Rejestr mieszkańców 1885-1941*.

⁴⁰ AKT, *Kronika Klasztoru ...*, vol. 5, p. 194.

gious congregation alone, the Redemptorists. Its sources are to be found in the spiritual fellowship aiming at the ideal *solī Deo et studiis*⁴¹.

Despite the dangers of war, the priorities of the Polish Redemptorist Seminary were spiritual and intellectual formation, which were conducted in unity. The first element effectively resisted the turmoil of war whereas the study and the standard of philosophy and theology were in constant danger from the occupiers. Despite those unfavourable circumstances the students in habits spent most of their time studying. An attempt had been made to keep the pre-war schedule. In the course on philosophy the seminarians studied three hours of Church History and seven hours of Philosophy for four semesters, Introduction to the Scriptures (three hours), Hebrew (two hours), and one hour per week of Biblical Archaeology, Patrology and Homiletics for two semesters. In the course on theology there were four hours per week of Dogmatic Theology, three hours of Moral Theology, two hours of Canon Law and three hours of the Scriptures for eight semesters. Moreover, there were three introductory courses of theology given, one hour of Homiletics, Catechesis and Pedagogy and one hour of Liturgics for one and a half years. There were also practical courses: half an hour for preaching every week, Gregorian and polyphonic singing three times a week, and during the third year of theology there was a semester on the Mass rubrics⁴².

Special examples of the intellectual dynamism of the seminarians during the war 1939-1945 were the philosophical-theological disputations, which continued to be carried out in the scholastic manner. The disputations, conducted in Latin, were a school of logical reasoning, formulating questions, constructing correct arguments and drawing proper conclusions. The disputes were carried out irregularly with the exception of the eve and feast of St Thomas Aquinas on 6 and 7 March. In 1942 the chronicler recorded under these dates:

«Philosophical disputation was held today at 5.30 p.m. ... Special attention was given to defendens – Brother Krawiec Antoni, who tried to convince the audience by classical and very energetic gestures rather than by eloquence and posture alone since he was trembling terribly. The disputation

⁴¹ AGHR, callnumber 30170001.0440: General P. Murray to Provincial F. Marcinek, Rome, 20 October 1939; AWPR, file *Akta Studentatu*: manuscript copy by Father J. Schrijvers to Provincial F. Marcinek, Rome, 27 January 1942; *ibid.*, manuscript copy by Vice-Provincial J. de Vocht to Provincial F. Marcinek, Leopoldis, 9 January 1942. The Belgian Provincial, whose attitude towards the Redemptorists of the Eastern Rite was special because of the initiative role of the Province of Brussels in erecting a new branch of the Congregation, wrote the following: *Meas gratias multas et optimas pro generositate et magnanimitate, quibusqum hospitalitatem nostris Studentibus exulantibus* (*ibid.*, Provincial A. Vergontes to Provincial F. Marcinek, Brussels, 11 January 1942).

⁴² AWPR, *Księga ocen (Books of Marks)*, vol. 1: 1903-1972, [without pagination]; cf. W. SZOLDRSKI, *Redemptoryści w Polsce...*, vol. 2, pp. 401-402.

went well because Father Puchalik was satisfied...»

The diocesan seminarians [students from the Łuck diocese who were in retreats in Tuchów],

«who were present at those two disputations, gaped when they heard Latin being used so commonly here. Naturally, at morning recreation their astonishment was even bigger when they heard everyone speaking Latin so fluently»⁴³.

It is worth mentioning that in spite of the hardships of the occupation the level of philosophical-theological education of the Polish Redemptorists kept the high pre-war standards, which was clearly confirmed in the reports of Father Tomasz Włoch, who presided over the commission during the jurisdiction exam at the Tuchów Seminary⁴⁴.

The spiritual formation of alumni, in its fundamental framework worked out by St Alphonsus, was based on intellectual education strongly linked with personal growth and a sincere desire to follow Christ the Redeemer. *Oblatio* – devotion to Jesus Christ and *imitatio Christi* – being like him, constitute the structure of the concept of spiritual Redemptorist formation⁴⁵. Even under the conditions of war the seminary order was kept constantly and eagerly. The daily order embraced – according to the instructions of the Founder – Holy Mass, daily meditation for half an hour in the morning and fifteen minutes in the afternoon, spiritual reading, visitation of the Blessed Sacrament, rosary, self-examination, confession every week, or fortnightly, a day of reflection every week and annual eight-day retreats.

⁴³ According to the information written on the seminary poster, this year the role of ‘defendens’ in the philosophical dispute was given to one of the seminarians, Stanisław Podgórski. The theme of the defended thesis was: «Intellectus agens et possibilis qua ad intellectionem in hoc statu unionis animae cum corpore necessario requiruntur, sunt facultates non solum virtualiter sed realiter distinctae. The invitation to the theological dispute was formulated as: Festo S. Thomae studiorum ducis ac patroni hora 10-ma in aula theologica sequens thesis ex theologia dogmatica defendetur: Christus Dominus, omnium Sacramentorum immediatus Institutor, materias et formas aliquorum sacramentorum solum in genere instituit, ultiores determinationes Apostolis et Ecclesiae reliquendo. Defendens: Father Antonius Skoczeń, obiicientes: Father Ladislaus Rogowski et Fr. Joannes Krawiec» (AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 8, p. 424; author’s interview with Father Stanisław Podgórski, Tuchów, 4 February 2001).

⁴⁴ The Diocesan Archives in Tarnów (ADT), callnumbers AEp 2256/1942, 3148/1943, 3601/1944, 2374/1945: manuscript copy by Father T. WŁOCH, PhD, *Sprawozdania z egzaminu jurysdykcyjnego z lat 1942-1945 (Minutes of the Jurisdiction Examinations in the years 1942-1945)*.

⁴⁵ *Constitutiones et regulae...*, c. 1285; *Regula i ustawy Zgromadzenia Kapłanów pod wezwaniem Najświętszego Odkupiciela (Rules and Constitutions of the Priests’ Congregation of the Most Blessed Redeemer)*, Kraków 1923, 3; *Programme de vie pour les jeunes profès choristes de la Congrègation du Très Saint Rédempteur*, Braine le Comte 1929, 15-27; cf. A. DESURMONT, *op. cit.*, 396-397.

Even during the war the superiors made sure there were the means and materials for spiritual exercises to meet the needs of seminary formation⁴⁶. The place of the communal revision of life was the weekly chapter during which the appointed confrere called *zelator* confessed his sins kneeling and then he accused the seminarians⁴⁷. Another form of mortification was the discipline, although it was not regularly practised because of the soldiers who were stationed in the seminary and the hospital, set up here in 1943⁴⁸. Following St Alphonsus the seminarians had a special devotion to the Mother of God, visited the miraculous icon, eagerly celebrated Marian feasts and attributed to her intercession the fact that the Tuchów community avoided the tragic horrors of war⁴⁹.

The dynamics of the seminary reality, marked by the fundamental condition *solī Deo et studiis*, penetrated all dimensions of every Redemptorist seminarian's life. The organisation of studies and an effective functioning under difficult war conditions made the seminarians assume many duties and activities, which taught them to be responsible for one another and gave them the feeling of their own place and significance in the community. The liaison between the superiors and students was a senior student chosen from the oldest theologians, who had already been ordained. In the academic year 1939/

1940 it was Franciszek Kaczewski, and in 1941/1942 Józef Jarosz⁵⁰. At the beginning of semester the Socius gave the alumni various offices, which embraced all aspects of seminary life and houswork. In 1942 the chronicler listed the following functions of seminarians: *zelator*, master of ceremonies, tutor of alumni, photographer, holy water minder, bell-ringer, clock winder, property-master, bookbinder, archivist (stamp-collector), custodian of the garden summer house, cantor, note-taker, guardian of rosaries, printer, duplicator supervisor, barbers, hairdressers, secretaries, guardians of chapels,

⁴⁶ *Ankieta o naśladowaniu P. Jezusa w życiu codziennym kleryka i kapłana redemptorysty (Survey of Following Lord Jesus in Everyday Life of a Seminarian and Redemptorist Priest)*, Tuchów 1940; A. ŻÓŁTOWSKI, *Rachunek sumienia szczegółowy redemptorysty (Detailed Examination of a Redemptorist's Conscience)*, Tuchów 1941, *Katalog – wybór lektury duchownej dla Studentów Prow.[wincji] Pol.[skiej] CSsR (Catalogue – A Selection of Spiritual Readings for Students of the Polish Province CSsR)*, Tuchów 1941; *Rubryki do Mszy św. i innych uroczystych ceremonii dla niższej asysty (The Rubrics of Mass and Other Solemn Ceremonies for Altar Servers)*, Tuchów 1941.

⁴⁷ *Regula i ustawy...*, 197-198.

⁴⁸ On 13 March 1940, the student chronicler wrote: «The first discipline after so many days! It is assumed that some only hit lightly instead of battering themselves with full force to thank God for freedom» (AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 8, pp. 88-89).

⁴⁹ [21 June 1940] «Te Deum! It seems that in the whole of Poland only we had time and conditions in which to study. Thank you, Mother of Tuchów» (*ibid.*, 120).

⁵⁰ *Ibid.*, p. 367; AKT, *Kronika Klasztoru...*, vol. 5, p. 28.

persons in charge of bedrooms, helpers in the library⁵¹.

Despite the war there were homiletic and *savoir-vivre* circles as well as *Liga Eucharistici Cordis et Mariae Immaculate*⁵². The activities of the League were a special form of Eucharistic cult in the students' studentate. In 1942 its members initiated the so-called liturgical days, which «were to show the life of the Church in her higher form and what the future servants of the altar should know and how they should live»⁵³. The organ of the League was the periodical 'Sacerdos', published as a quarterly continuously, but irregularly for obvious reasons. The task of 'Sacerdos' was to invoke an inner reflection on preparation of alumni for priesthood in the spirit of *solī Deo et studiis*. Despite the obstacles and limitations of war the writing activities of students were a sign of their involvement and of seminary dynamism. It was made possible due to the superiors' providence. «Today the League received a type-writer from Kraków from Reverend Father Procurator [Błażej] Hop. On that day Rev. Father Hop brought a duplicator ['Ormig' type] – wonderful thing. We will be able to publish *Sacerdos* in beautiful way», reported the chronicler of the League on 23 April 1940⁵⁴. The students copied the appeals of the Provincial, summaries of theological-ascetic books, posters of missions and retreats, 'leaflets' to the subscribers of the quarterly *Homo Dei*, questionnaires of the League and its decrees as well as numerous notations of their own compositions. The statement of 'impartial observers' seems to be significant: «Despite the war the League is now in its golden age»⁵⁵. Evidence of this dynamism was the publishing of the second student periodical entitled *Bunt Młodych (Revolt of the Youth)* during the summer of 1940, which was to be a place where «youth could give vent to their surplus spiritual energy»⁵⁶. After a lively discussion and public polemics among students the superiors made a decision to close the periodical when the second and last issue was published on 19 September 1941.

In the field of artistic and cultural activities students could use the occasions of their superiors' name-days as well as anniversaries celebrated in the Congregation in order to organise numerous musical performances and solemn meetings, which would show their talents. During an occasional meeting on 3 November 1942, the day before the name-day of the Rector, Father Karol Legutko, the alumni performed excerpts from the Fifth Sym-

⁵¹ AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 8, pp. 331-332.

⁵² *Ibid.*, 356.

⁵³ ARKR, *Kronika Ligi...*, 1943-1960, 23 February 1944.

⁵⁴ *Ibid.*, 1937-1943, 23 April 1940.

⁵⁵ *Ibid.*, 26 September 1940.

⁵⁶ AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 8, pp. 339, 346. The problems with the occupier's censorship were solved by ensuring that official documents were in the pre-war forms, so that it was not necessary to ask for the Gestapo's 'imprimatur', cf. *ibid.*, 407.

phony of Ludwig van Beethoven and 'a drama of the soul' entitled *Da capo al fine – blood and tears* by Tadeusz Sitko, based on the background of the Symphony. The drama was performed by Alfons Klamann. And on the occasion of the feast of the Immaculate Conception in the same year they staged the so-called Ephesus mystery entitled *Χαρπε*, in the monastery refectory. It was the story of the Christian community in Ephesus with the purpose, as the chronicler put it, *to comfort hearts*. The degree of involvement of the seminary community was attested by the fact that three-quarters of the students took part in this performance⁵⁷. Both the superiors and students admitted that it was very troublesome to organise a meeting under the conditions of war but they did not give up and «what the head or the hand could not do was completed by the heart»⁵⁸. The general conviction prevalent among the students was that «in spite of the war ... the work in the cultural field was in full swing»⁵⁹.

At that time the alumni did not lack for physical labour. The economic situation of the seminary in the discussed period reflected the wartime impoverishment of all of society. The basic source of income for the brethren was a farm near the monastery where the seminarians often spent the whole day cultivating the soil. For example, in October 1942:

«The activity of the last year was resumed: digging, cleaning and loading beetroots on carriages ... Today they invited us for tea as a snack. Afterwards we could expect there would be no more teatime. We will waste all our autumn walks on fields of beetroots. Only beetroots will be left and ... an empty stomach. The chronicle will sing in a very monotonous way...»⁶⁰.

However, the same work was often a kind of an alibi employed by the seminarians who thus proved to the occupier that they were useful and were not solely occupied with studies. From time to time, there were, therefore, ostentatious marches towards the villa in Lubaszowa, with spades and willow seedlings on the shoulders of the seminarians⁶¹. Yet, such «shows were not frequent since it was dangerous in case some Fritz saw such a large group of unemployed people and denounced them to 'Arbeitsdienst' or to another sub-hell»⁶². Towards the end of the war, in August and September

⁵⁷ *Ibid.*, vol. 9, pp. 59-63, 80-99.

⁵⁸ AWPR, *Conferentiae lectorum*, vol. 2, p. 7; AKRK, *Kronika Ligi...*, 1943-1960, 1.09.1943.

⁵⁹ AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 8, p. 358.

⁶⁰ *Ibid.*, vol. 9, pp. 31-32. In another place the chronicler wrote about the mood prevailing during this work: «It is with jealousy that we recall those days when a seminarian had no other interest except his books. It is a waste of time to write about this... the hand is sore from the spade...» (*ibid.*, vol. 8, p. 294).

⁶¹ *Ibid.*, 275.

⁶² *Ibid.*, 303.

1944, twenty seminarians and some local people were forced to dig trenches and build shelters for the Wehrmacht and after their release on 12 September 1944 the students had to assume the duties of monastery workers at Gadówka⁶³. Despite the superiors' efforts and providence, the alumni often suffered from hunger and cold: «The war is reaping its harvest! Some did not endure the hard conditions of the German regime and began to resemble Gothic spires...»⁶⁴. And it was a rarity when with their tea the students also received bread from Kraków, «black as a raven, and fusty, but one had to admit that it was tasty...»⁶⁵. From September 1943 bread was rationed, 300 grams per person, and this minimum was not always provided⁶⁶. Despite the hardships of life the seminarians were astonished to hear about very few cases of men leaving the seminary community, for example in the winter of 1942 «a postulant, who had just arrived, left the seminary because he could not pray all day and was always hungry»⁶⁷. The seminarians managed to endure the hardships first of all thanks to Father Stanisław Wójcik, who was the main purveyor of the Tuchów community. However, the common conviction of all seminarians was that they overcame the horrors of war thanks to God's Providence and the care of Our Lady of Tuchów⁶⁸. The above-mentioned facts clearly visualize the way the seminary imperative of the formation *solī Deo et studiis* was put into practice in the concrete conditions of the Nazi occupation.

The ideal of formation to live and work only for God and studies within the walls of the Redemptorist monastery and seminary was not contrary to the upbringing of religious youth in a spirit of deep patriotism and love for the fatherland. Having taken necessary precautions due to the frequent housing of German troops in the monastery, the seminarians met in a common hall in order to sing national songs to the accompaniment of a piano and recite verses 'to strengthen the heart', for example on 3 May 1940 the chronicler recorded: «After tea we arranged a clandestine patriotic evening because it was the Third of May! Jeszcze Polska nie zginęła!» [words from the national anthem]⁶⁹. The students treated both occupants with equal disgust: «'The Conquerors' cock their Nordic noses, filling their blustering

⁶³ AWPR, *Kronika Klasztoru...*, vol. 5, pp. 367-369; *Kronika Studentatu...*, vol. 10, pp. 16-17; *Conferentiae lectorum*, vol. 2, pp. 11-12; cf. T. OZGA, *A nasi chłopcy w okopach siedzą (And Our Boys Are Sitting in the Trenches)*, in: *Nasze Wiadomości (Our News)* 3 (1948), No. 1, pp. 300-306.

⁶⁴ AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 8, p. 109.

⁶⁵ *Ibid.*, 48.

⁶⁶ *Ibid.*, vol. 9, p. 13; cf. author's interview with Father Stefan Ryznar, Lubaszowa, 22 February 1997.

⁶⁷ AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 8, p. 420.

⁶⁸ *Ibid.*, 368.

⁶⁹ *Ibid.*, 105.

stomachs with beer (stolen from Okocim) and yelling out 'Heil Hitler'»⁷⁰. Whereas in the face of the Soviet expansion the chronicler spontaneously wrote a special invocation:

«It is rumoured that the Germans leave Poland up to the Vistula and their place is to be taken by the Bolsheviks. So we could experience a 'paradise'. A cholera et Bolchevicis libera nos Domine!»⁷¹.

The seminarians received the news about the outbreak of the German-Soviet war with genuine joy, which was expressed by the contemporary chronicler, Stanisław Podgórski, an alumnus of the first year of philosophy:

«We do not wish victory to either the Germans or the Bolsheviks ... We do long for both parties totally to destroy themselves, weakened and exhausted. Only then can we think of Poland in more realistic terms»⁷².

The seminarians were also aware of the fact that the degree of their politicising could not meet their superiors' approval, which they acknowledged with sincerity: «nowadays you think more about war than studies», and in another place the chronicler admitted: «our every condition was saturated with the atmosphere of war»⁷³. In January 1940, after the meeting of the Chapter, during which the rector rebuked the students for their political exuberance, there were voices saying: «It was the truth, but today who does not politicise!»⁷⁴

The seminarians in Tuchów also experienced direct repressions by the occupier. On 17 December 1942 seminarian Henryk Piszkałski was arrested (and put in the prison located at 2 Pomorska Street in Kraków, very well known for the cruel methods used by the Gestapo). Then he was sent to work in Steg, a place on the Dutch border. In the same year half of the remaining seminarians in Tuchów were forced to sign *Volklist* and sixteen of the youngest alumni had to leave the seminary on 8-9 May 1942 on account of the Gestapo's decree on the secularisation of all religious who had joined the order after 1 September 1939. Five of them made the greatest sacrifice for being faithful to their calling when they together with the members of the Warsaw community died a martyr's death during the Warsaw Uprising on 6 August 1944⁷⁵. Facing constant danger and never sure of what the next day

⁷⁰ *Ibid.*, 69.

⁷¹ *Ibid.*, 110.

⁷² *Ibid.*, 307.

⁷³ *Ibid.*, 114.

⁷⁴ *Ibid.*, 74.

⁷⁵ These were the alumni: Franciszek Doleżał, Marian Dzierzgwa, Bolesław Motyka, Jan Nowakowski and Franciszek Zasadni. (AGHR, callnumber 30170009.0053: J. GROCHOT, *Der Fest der Verklärung Christi im Redemptoristenkloster in Warschau am 6. August 1944*; callnumber 30170009.0054: *Patres, clerici studentes et fratres laici necati et combusti die 6 Augusti 1944 Varsaviae*; AKP, file 'Martyrologium': *Martyrologium*

might bring during those hard years of World War II, the Redemptorist seminarians were characterised by faithfulness in fulfilling the duties of their state. This is proved by the fact that 28 students of the Tuchów Seminary were ordained in the years 1940-1945 (including one ordained in Cortona, Italy, and four Ukrainians)⁷⁶. On the way to profession and priesthood it was the tutors and seminary professors who played a fundamental role.

DOCTI ET OBSERVANTES

The Constitutions of the Congregation of the Most Holy Redeemer defined in a precise way the tasks of seminary lecturers in the studentate. They should fulfil for the alumni the role of scholarly guides through the intricate paths of the two sister disciplines of Philosophy and Theology. The lecturers were to educate seminarians «in litteris et scientiis» and support, «with patience and kindness», the process of discerning the Redemptorist vocation⁷⁷. On the other hand, lecturers and tutors were the guardians of pure religious observance, especially of the subjects and organization of the seminary studies. Moreover, lecturers themselves were obliged to give a faithful and strict example of observing the Statutes⁷⁸.

This programme, worked out by St Alphonsus de Liguori, put a special emphasis on the strict relationship between the contents of the lectures

Redemptorystów Prowincji Warszawskiej – II wojna światowa (Martyrology of the Redemptorists of the Warsaw Province – World War II); AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 10, pp. 18-19; cf. W. SZOLDRSKI, *Martyrologium duchowieństwa polskiego pod okupacją niemiecką w latach 1939-1945 (Martyrology of Polish Clergy under the German Occupation in the Years 1939-1945)*, in: *Sacrum Poloniae Millennium*, vol. 11, Rome 1965, 293, 302-303; M. BRUDZISZ, *Przemienienie Pańskie. W 40-lecie mordu redemptorystów w Warszawie (The Configuration of the Lord. The 40th Anniversary of the Redemptorists' Murder in Warsaw)*, in: *Katolik (Catholic)* 31 (1984) 13; *Pamiętamy o Was... Pamięci 30 redemptorystów zamordowanych w Powstaniu Warszawskim (We Remember You... In Honour of 30 Redemptorists Murdered in the Warsaw Uprising)*, J. Dołbakowski and M. Sojka (eds.), Pelplin 2000, 66-71).

⁷⁶ AWPR, *Dziennik Urzędowy Zarządu Polskiej Prowincji C.Ss.R. (Register of the Board of the Polish Province)*, No. 4/1940, 6/1941, 7/1941, 10/1941, 8/1944; *Kronika Studentatu...*, vol. 8, pp. 310-311, p. 457; vol. 9, p. 161; vol. 10, pp. 15, 49; AKT, *Kronika klasztoru...*, vol. 5, pp. 128, 210, 281, 361, 392. ADT, callnumber AEp 2547/1941, *Litterae dimissoriae*, Tuchów, 25 June 1941; callnumber 2142/1942, *Litterae dimissoriae*, Tuchów, 9 June 1942; callnumber 3111/1943, *Litterae dimissoriae*, Tuchów, 24 June 1943; callnumber 1244/1945, *Litterae dimissoriae*, Tuchów, 19 April 1944; The Archives of the Metropolitan Curia in Kraków, file *Redemptoryści: Litterae dimissoriae*, Kraków, 14 March 1944.

⁷⁷ *Constitutiones et regulae...*, c. 1236, 1292, 1297.

⁷⁸ «Omnes studentes etiam Sacerdotes, Lectores summa veneratione colant observantiaque; atque prorsus ipsis se ducendos dedant, ac ne 'iota' quidem ex iis negligant, quae de studiis praeceperint» (*ibid.*, c. 1262); «Quare eis etiam exemplo virtutis et regularis observantiae praeceat» (*ibid.*, c. 1296).

and the spiritual life as well as the future missionary work of the Redemptorists. The Founder forcibly argued that true knowledge is authentic love and following Christ and only on the basis of such knowledge can one effectively proclaim the Gospel message of abundant Redemption. The Most Zealous Doctor, in his plan of intellectual growth of a Redemptorist, regarded the studies of moral theology and logic as a priority because these two branches of knowledge were – according to him – most necessary for a confessor and missionary. St Alphonsus also ordered that one should not forget two fundamental elements in scholarly formation: students' spirituality and their physical health⁷⁹.

On the basis of these patterns, the Polish Province had worked out the organisational framework and structure of its own formational institute within the first thirty years of its existence. However, the greatest success of the then young province was to create a strong and dynamic staff of well-educated specialists – seminary teachers. Studies in Poland and abroad contributed to that success, for example the double Doctor's Degree in Philosophy and Theology from the Roman *Angelicum* obtained by Father Józef Puchalik in 1923, doctorate in Dogmatic Theology of Teodor Kaczewski (the *Angelicum*, 1929), doctorate in Canon Law of Stanisław Wójcik (the *Angelicum*, 1931) and the doctorate in Moral Theology from the Warsaw University obtained by Brunon Świtalski in 1937⁸⁰.

The following fathers took part in the inauguration of the academic year 1939/1940: Karol Legutko (who lectured on Church History, and previously on Patrology), Teodor Kaczewski, the prefect of studies (Dogmatic Theology, Apologetics and Liturgy), Marian Pirożyński (Church History and Patrology), Józef Puchalik (Philosophy and Theology of the Spiritual Life), Kazimierz Smoroński (Introduction to the Bible, Biblical Exegesis, Hebrew, History of Israel, Gregorian chant), Brunon Świtalski (Moral Theology), the Socius, Karol Winiarski, (Biblical Theology and Hebrew), and Stanisław Wójcik (Pastoral Theology, Moral Theology, Canon Law and Homiletics)⁸¹. Besides the students of philosophy and theology, in the Tuchów Seminary there was also a group of 14 junior students of grammar school, the so-called humanists, and their teachers. At first there were the following fathers: Franciszek Nowakowski, headmaster and teacher of classical languages, Kazimierz Hołda, prefect and teacher of mathematics and physics, and Józef Kac-

⁷⁹ A. DESURMONT, *op. cit.*, 338-340, 396-397; cf. J. OPPITZ, *Historia i duchowość alfonsjańska (Alphonsian History and Spirituality)*, Kraków 1987, 70.

⁸⁰ AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 5, p. 159; vol. 7, p. 52; cf. J. WOJNOWSKI, *Redemptoryści...*, 822-823.

⁸¹ AWPR, *Kronika Klasztoru...*, vol. 4, p. 293; *Conferentiae lectorum*, vol. 1, pp. 119, 131; *Catalogus...*, 6.

zewski, teacher of Polish⁸².

The horrors of war caused changes of teachers in the following years. The first reason was the decision of the council of the house to disperse students and 'remove' them to the East. Father Kazimierz Smoroński was the only staff member who advised against the seminarians' risky escape. Undoubtedly, he was an outstanding personality among the local lecturers. He received a thorough education at the Pontifical Biblical Institute (Licence in 1924), was the national director of the League for Priestly Holiness [local organization in the Diocese of Tarnów], founder and editor of the quarterly 'Homo Dei' for many years, author of numerous articles about biblical studies, homiletics, ascetics and Mariology, active participant in theological symposia, regional director of the Pontifical Society for the Propagation of the Faith and the Pontifical Society of the Holy Childhood, director of the seminary library, founder of the boys' choir in the Tuchów sanctuary, tutor of physically and mentally handicapped people as well as a known preacher and retreat giver. Last but not least everyone liked and valued him – a versatile lecturer in the seminary⁸³.

After the return of the refugees Smoroński spared no effort in conducting the intellectual formation of young Redemptorists. The lack of professors (Brunon Świtalski and especially the second biblical scholar Karol Winiarski) made the organization of studies difficult⁸⁴. In those hard war conditions Smoroński had to lecture on the introduction to the Bible, Hebrew, history of Israel and biblical exegesis and for some time he taught Gregorian chant. The 25th anniversary of his teaching in the seminary was a testimony of relationships between the lecturer and his students. On this occasion, 24 September 1940, there was a solemn meeting in honour of this widely appreciated professor. In his speech Provincial Marcinek «thanked the professor whose scholarly output was celebrated for the first time in the history of the Polish Province». The students expressed their gratitude for *his kindness and smile*. Brother Klaman played the piano and there flowed the sounds of the *Funeral March* by Frederic Chopin, which in the war atmosphere of dignity and silence was to be a form of dedication for Smoroński, and it occurred as an ominous memento. This date in the seminary chronicle has a special recollection: «Father Smoroński enjoys great popularity in our seminary. He has the great virtue of never really getting angry, and his mo-

⁸² AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 8, p. 5.

⁸³ W. SZOŁDRSKI, *Redemptoryści w Polsce...*, vol. 3, pp. 181-187; M. BRUDZISZ, *Smoroński Kazimierz (1889-1942)*, in: *Słownik Polskich Teologów Katolickich (Dictionary of Polish Catholic Theologians) (SPTK)*, vol. 7, pp. 125-128; S. PIECH, *Smoroński Kazimierz (1889-1942)*, in: *Polski Słownik Biograficzny (Polish Biographical Dictionary) (PSB)*, vol. 39, pp. 345-346.

⁸⁴ AKT, *Kronika Klasztoru...*, vol. 4, p. 381, vol. 5, pp. 4-5.

ments of pretending to be angry, that he restrained with us, were totally unsuccessful». In all truth, the seminarians had only one thing against him, namely that «as a lover of ‘blind recreation’ he often started a storm, loaded with words, arguing against letting students skip lectures». Therefore, Smoroński was portrayed as a guardian of religious observance, faithful to the ideal *solī Deo et studiis*. Such an attitude aroused even greater respect among the seminary youth and «did not weaken his popularity and favour. As a sign of recognition in the field of education of students» he received a new skull cap from the grateful community, for «the old one» – as the chronicler eagerly noted – «had already become red from the rays of the sun, which could lead to a clash with the bishop»⁸⁵.

Although Smoroński criticised the September ‘removal’ of students he was not a cowardly monk, hiding himself behind his habit. At the very beginning of the Nazi occupation he made himself known as a courageous patriot and priest. On 7 September 1939 the first units of the Fourth Light Motorized Division of the Wehrmacht entered Tuchów and on 9 September the headquarters of the division headed by a general settled in a detached part of the monastery and a temporary field hospital was organised (*Feldlazaret Nr. 7*)⁸⁶. Father Smoroński, who was then the prefect of the church, hung a warning note on his monastery cell: «Eintritt verboten! Cholera!» As it turned out at that moment it was enough to ensure himself, at any rate minimally, religious enclosure⁸⁷. Besides his clandestine work of teaching in the seminary Smoroński continued his passion for research as the editor of ‘Homo Dei’. Among others things, he worked on a manual ‘History of Israel’ and helped the Jews from nearby Siedliska⁸⁸. Smoroński, together with his comrades, was very much interested in the political situation, secretly listened to the radio, and furthermore, he used his numerous contacts to inform his confreres in Poland and abroad about the situation of the Redemptorists in the General Government (German-occupied Poland). This specific carelessness or rather a naive faith that the Nazis would keep the right to privacy of correspondence, led at first to a warning search of the monastery on 10 June 1941 and then to his arrest by the Gestapo in the Feb-

⁸⁵ *Ibid.*, vol. 5, p. 85; AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 8, pp. 167-168; AKRK, *Kronika Ligi...*, 1937-1943, 24 September 1940.

⁸⁶ S. DERUS, *Tuchów – miasto i gmina do roku 1945 (Tuchów – Town and County till 1945)*, Tuchów 1992, 121-122.

⁸⁷ AKT, *Kronika Klasztoru...*, vol. 4, pp. 373-375; AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 8, p. 14.

⁸⁸ Smoroński managed to release the Tuchów monastery from the obligation of requisition for the benefit of the German army in November 1939 (AWPR, *Conferentiae lectorum*, vol. 1, p. 131; *Kronika Studentatu...*, vol. 8, p. 48; cf. M. BRUDZISZ, *Redemptoryści...*, 717; S. PIECH, *op. cit.*, 346).

ruary of the following year⁸⁹. After a two month stay in the Tarnów prison on Urszulańska Street, he was transported to KL Auschwitz on 6 April 1942. In his two prison postcards dated 3 and 10 May 1942 and written in camp block 21a, he wrote to the Tuchów rector that his health was improving, he thanked him for the money, which had been sent to him (60 and 45 DM) and replied with greetings to «Mr. Marcinek [the provincial] and all friends»⁹⁰. He died in the camp hospital after having been severely beaten during the night of 21-22 May, which was to be the day before his transport to Dachau. The number 297006 was impressed on his arm. The province mourned the loss of their outstanding confrere, but a gloomy depression and sorrow was prevalent among the seminarians and only the still nearly-new skull cap of their beloved professor remained as a visible sign of his faithfulness to *solī Deo et studiis*⁹¹.

During the war all of the seminary lecturers faced the challenge of not letting the occupier realize his plans, which were distinctly expressed by the Governor Hans Frank: «You should leave Poles only such possibilities of education which will show them the hopelessness of their national condition»⁹². It was as early as the end of October 1939 when the authorities of the General Government issued a number of restrictions and bans referring to education, including the functioning of religious seminaries. These bans did not remain only on paper⁹³. On 28 January 1940 the Tarnów authorities asked the monastery many questions such as: Is the seminary still function-

⁸⁹ Author's interview with Father Stefan Zalewski, Tuchów, 20 January 2001.

⁹⁰ AKT, *Kronika Klasztoru...*, vol. 5, p. 205; AKP, callnumber 34, postcards from KL Auschwitz from Father K. Smoroński to Rector K. Legutko, Auschwitz, 3 and 10 May 1942; J. IGIELSKI, *Wspomnienie o O. Kazimierzu Smorońskim (Recollections about Father Kazimierz Smoroński)*, [Gliwice 1999].

⁹¹ AKT, *Kronika Klasztoru...*, vol. 5, pp. 85, 123, 181, 196, 205, 209, 215; the telegram of the commander of KL Auschwitz to K. Legutko concerning the death of K. Smoroński, Auschwitz, 22 May 1942; AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 8, pp. 301, 304, 413, 434, 437, 445.

⁹² S. PIOTROWSKI, *Dziennik Hansa Franka (Hans Frank's Diary)*, Warszawa 1950, 396; cf. *Ausbildung von polnischen Jugendlichen für die gewerbliche Wirtschaft. Verfügungen II 577*, in: *Vertrauliche Informationen. Nationalsozialistische Deutsche Arbeiter Partei*, No. 3/6, 9 October 1940; J. KRASUSKI, *Tajne szkolnictwo polskie w okresie okupacji hitlerowskiej 1939-1945 (Polish Clandestine Education in the Period of the Nazi Occupation 1939-1945)*, Warszawa 1977, 37.

⁹³ *Verordnungsblatt des Generalgouverneurs für die besetzten polnischen Gebiete*, 3 (1939) 18; cf. F. STOPNIAK, *Materiały do historii seminariów duchownych w Polsce w latach II wojny światowej (Materials of the History of Major Seminaries in Poland during the World War II)*, in: *Kościół Katolicki na ziemiach polskich w czasie drugiej wojny światowej. Materiały i studia*, F. Stopniak (ed.), Warszawa 1978, vol. 7, issue 3, pp. 53-86; J. ZIÓLEK, *Losy seminariów duchownych i wydziałów teologicznych w latach okupacji hitlerowskiej w Polsce (History of the Major Seminaries and Theological Faculties in Poland in the Period of the Nazi Occupation)*, in: *Studia Płockie (Plock Studies)* 13 (1985) 72-90.

ing? What is the legal basis of the seminary and its attitude to the Polish state? How many priests of foreign nationality have left the seminary? (This referred to the Ukrainian seminarians). The Rector, Father Górski, and Father Jan Biłko explained that it was a private institution, which educated the youth of the Congregation, acted legally on the concordat and did not receive any subventions from the state⁹⁴.

At the beginning of 1941 the seminary grew more and more wary of a revision. When in April of that year they learned about a series of arrests in the Kraków monasteries of the Franciscans and of the Missionaries, the professors' council together with the Provincial, Father Marcinek, agreed to suspend lectures⁹⁵. The lecturers began burning compromising documents, hid all objects that might prove scientific activities (books, maps, blackboards, teachers' desks, etc.) and the seminarians began studying in private.

«The work, although in secret, is being done even more intensively – wrote the seminary chronicler – brothers are swatting up as if they were racing. Professors explained difficult themes in their own rooms»⁹⁶.

With time this private study became limited. After having taken such precautions it was evident that the lecturers were afraid of repressions and arrests because they realized the danger of organizing clandestine secondary school education, which was conducted under the umbrella of the seminary. After a few weeks the situation improved and the lectures were resumed⁹⁷.

However, the lectures were conducted in extremely difficult conditions since the monastery building, located on a small hill, was an object of interest to the Germans throughout almost the entire occupation. During the whole war period, groups of German soldiers came to the monastery and their religious hosts had to accommodate them immediately. Therefore, the monastery was terribly overpopulated. Suffice it to say that the second floor was occupied by almost all the members of the community, i.e. 75 people⁹⁸.

⁹⁴ AKT, *Kronika Klasztoru...*, vol. 5, pp. 49-50; cf. W. SZOLDRSKI, *Redemptoryści w Polsce...*, vol. 2, p. 101.

⁹⁵ AWPR, *Conferentiae lectorum*, vol. 1, pp. 132-133; cf. D. SYNOWIEC, *Franciszkanie konwentualni (Franciscan Conventuals)*, in: *Życie religijne w Polsce pod okupacją hitlerowską 1939 - 1945*, Z. Zieliński (ed.), Warszawa 1982, 504-505.

⁹⁶ AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 8, p. 257.

⁹⁷ The news about the lot of the Tarnów seminary reached Tuchów, too. The arrest of the Tarnów seminarians and their superiors on 22 May 1942 was an obvious warning to the Redemptorists «so that they were on alert because those worthy men from the Gestapo mentioned us as well... We are waiting...» (AKT, *Kronika Klasztoru...*, vol. 5, pp. 110-111). Cf. AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 8, pp. 164, 242-243, 257, 292-293, 296, 458; B. KUMOR, *Diecezja tarnowska (The Diocese of Tarnów)*, in: *Życie religijne w Polsce pod okupacją hitlerowską 1939-1945*, Z. Zieliński (ed.), Warszawa 1982, 256; M. BRUDZISZ, *Losy Seminarium...*, 38.

⁹⁸ AKT, *Kronika Klasztoru...*, vol. 5, pp. 6, 22, 30-31, 87, 131, 191, 367-368, 383;

The lectures were held in places adapted for this purpose *ad hoc* – theologians studied in the former common hall, philosophers in the infirmary, students of the grammar school in dormitories⁹⁹. Towards the end of 1943 the living conditions got worse to such an extent that it was decided to change the seminary chapel into a common bedroom¹⁰⁰. That was caused by the fact that the southern wing of the monastery was transformed into a hospital, which began functioning on 18 November 1943. The hospital was moved out only in 1947¹⁰¹.

In the years 1942-1945 the staff of the Tuchów Seminary remained unchanged except for Father Dominik Stawarz who joined the teachers after the loss of Smoroński. He began lecturing on Church history, patrology and Gregorian chant¹⁰². The school faculty was enlarged with Father Witold Czapliński as teacher of German, and Father Marian Kural, teacher of classical languages¹⁰³. The language courses were very popular with students. Fluency in Latin, as the language of the Church, was a *conditio sine qua non* in the intellectual formation of a seminarian. Similarly, special attention was given to biblical languages: Greek and Hebrew¹⁰⁴. Modern languages were objects of much interest as well, which was attested by the chronicler:

«Several enthusiasts swat on Italian with Father Socius [Winiarski]. It is rumored that he had already taught them French. Generally speaking, there is quite a rush for languages, which has overwhelmed the seminary. Every seminarian speaks several modern and ancient languages. What dynamism!»¹⁰⁵.

AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 8, pp. 75-76, 82, 254-255, 266, 279, 286.

⁹⁹ *Ibid.*, 81; author's interviews with Father Stanisław Podgórski, Tuchów, 4 February 2001; with Father Tadeusz Sitko, Warszawa, 17 March 2001.

¹⁰⁰ AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 8, pp. 458-459; AKT, *Kronika Klasztoru...*, vol. 5, pp. 211, 239, 316, 347, 367, 369, 371, 380.

¹⁰¹ S. GROCHMAL, *Epizody z okupacyjnych przeżyć lekarza w tarnowskim (Episodes of a Medical Doctor's Experience under the Occupation in the Tarnów County)*, in: *Przegląd Lekarski. Organ Krakowskiego Oddziału Towarzystwa Lekarskiego (Medical Review. Unit of the Kraków Branch of the Medical Society)* 29 (1972), No. 1, pp. 177-181.

¹⁰² AKT, *Kronika Klasztoru...*, vol. 5, p. 219; *Conferentiae lectorum*, vol. 2, p. 3.

¹⁰³ AKT, *Kronika Klasztoru...*, vol. 5, p. 141; *Conferentiae lectorum*, vol. 1, p. 131.

¹⁰⁴ *Ibid.*, 119, 121, 131.

¹⁰⁵ AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 8, p. 438.

In the face of the approaching German-Bolshevik front, at a meeting held on 11 October 1943, the professors decided to organize a course in Russian¹⁰⁶. The morning recreation also served to master foreign languages because following the superiors' order, the conversations there had to be conducted only in Latin, Italian or German.

Despite the underground conditions of studying, the lecturers did not lower their high required standards in the learning and behaviour of their charges. Examinations, organized during two sessions in January and June¹⁰⁷, as in pre-war days, served this purpose. The testing of knowledge was conducted by a commission, which was often presided over by the provincial himself. He also made several visitations in a year and participated in faculty meetings. Such visits were also occasions for review of one's life in the light of the religious rules and quite often – as the chronicler wrote:

«...everyone was rebuked: Brothers, Seminarians and Fathers. It is true, even the Fathers... When we had to leave they stayed in the chapel for quite a long time... The careful seminary observer commented on this: It is obvious, he who holds a more responsible office has more occasions of sin»¹⁰⁸.

Teachers conducting the clandestine education on the level of a classical grammar school organized 'matura' [graduation] exams as well. The chairman of the commission was usually Dr. Jan Sajdak, the director of the clandestine courses in the Tuchów district and professor of the Adam Mickiewicz University in Poznań¹⁰⁹. He was a frequent visitor to the Tuchów monastery. He brought the latest political news and used the seminary library for his translations of the Church Fathers¹¹⁰. He examined the oldest students of the underground grammar school in the villa in Lubaszowa in 1944¹¹¹. Mutual co-operation in the field of clandestine courses is testified

¹⁰⁶ AWPR, *Conferentiae lectorum*, vol. 2, p. 7.

¹⁰⁷ *Ibid.*, vol. 1, p. 127.

¹⁰⁸ AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 9, p. 29.

¹⁰⁹ *Ibid.*, vol. 8, p. 115. In December 1940 Professor Jan Sajdak settled in his birthplace called Burzyn. In the same year he organised high school clandestine courses in Tuchów. From 1942-1944, he was active in the Regional Commission on Education and Culture of the Folk Movement. From January 1945, he worked on changing the underground courses into high schools. Cf. R. SKRĘT, *Sajdak Jan*, in: *PSB*, vol. 34, pp. 332-334; B. CHRZAN, *Tajne władze oświatowe w powiatach podziemnego Okręgu Szkolnego Krakowskiego w latach okupacji hitlerowskiej 1939-1945 (Underground Educational Authorities in the Counties of the Kraków Education District during the Occupation 1939-1945)*, in: *Rocznik Komisji Nauk Pedagogicznych (Yearbook of the Commission of Pedagogical Sciences)* 11 (1970) 62; J. KRASUSKI, *op. cit.*, 53.

¹¹⁰ AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 8, p. 83.

¹¹¹ Author's interview with Father Stanisław Kwiatkowski on 10 March 2003; certificate of graduation of Stanisław Kwiatkowski, State Verification Commission, the

by the fact that in the years 1942-1945, the following fathers: Hołda, Puchalik, Nowakowski, Kural, Czapliński and Józef Kaczewski, participated in courses carried out in the town and nearby villages. They were also present during the graduation examinations¹¹². The youngest seminary lecturers undertook the tasks of individual teaching, using frequent contacts between the monastery and the university professors, who lived in the neighborhood, such as Jan Sajdak and Gustaw Przychodzki, who held the Chair of Classical Philology at the Jagiellonian University. During the war, under their supervision, Marian Kural and Fryderyk Kowalczyk began university studies of philosophy, while Stefan Ryznar studied botany at the Jagiellonian University¹¹³. Thus the seminary community, in spite of particularly unfavorable circumstances, was not deprived of a supply of new professors. On the contrary it developed scientifically, and did so consistently in the spirit of the ideal *solī Deo et studiis*.

Tutors played a special role in the process of the spiritual-intellectual formation of seminarians of the Congregation of the Most Holy Redeemer. The function of tutors at in that time was performed by the Prefect and the Socius of the studentate. St Alphonsus defined in detail the virtues the seminary tutors should have. They should be characterized by: profound spiritual life, priestly enthusiasm, courage and strength to correct errors. The prefect of students had to be, most of all, their spiritual moderator and he should encourage them, by word and example, to study diligently as well as to show

Regional Educational Authority, Tarnów, 9 June 1945 (in private collections of Father S. Kwiatkowski).

¹¹² The Archives of the Polish Academy of Sciences and the Polish Academy of Sciences and Letters in Kraków (AN), callnumber K II-17, j. II/44/Tarn: manuscript copy by Z. RUTA – C. STERKOWICZ, *Wykaz nauczycieli prześladowanych przez okupanta i biorących udział w tajnym nauczaniu na terenie Tarnowa i powiatu tarnowskiego (List of Teachers Persecuted by the Occupier, Who Participated in the Clandestine Courses in Tarnów and the County of Tarnów)*; cf. Z. RUTA – C. STERKOWICZ, *Tajne nauczanie w Tarnowie i powiecie tarnowskim w okresie okupacji hitlerowskiej. Szkic historyczny (Clandestine Education in Tarnów and the County of Tarnów under the Nazi Occupation. A Historical Outline)*, in: *Rocznik Komisji Nauk Pedagogicznych. Materiały do dziejów oświaty w okresie okupacji hitlerowskiej (1939-1945) na terenie dystryktu krakowskiego (Materials of the History of Education in the Period the Nazi Occupation (1939-1945) in the Kraków District)*, 19 (1976), part 10, pp. 165-166; S. DERUS, *Tuchów – miasto i gmina...*, 166; C. STERKOWICZ, *Szkolnictwo jawne i tajne w powiecie tarnowskim w latach 1939-1945 (Legal and Underground Education in the County of Tarnów in the Years 1939-1945)*, Tarnów 2001, 134-136.

¹¹³ AN, callnumber K II-17, j. II/25/Tarn: manuscript copy by J. DUTKA, *Jan Sajdak*, 1; the Archives of the Jagiellonian University in Kraków, callnumber KHUW-12: manuscript copy by G. PRZYCHODZKI, *Biografia wojenna (1.IX.1939-18.I.1945) (War Biography)*; AWPR, personal files of Father Stefan Ryznar: manuscript copy by S. RYZNAR, *Moje wspomnienia (My Memoirs)*, [Lubaszowa] 1990-1991, 98-99.

them the ideal to follow Jesus Christ and to have contempt for oneself¹¹⁴. Father Teodor Kaczewski assumed that office in 1930. He was the fifth prefect in the history of the Polish Redemptorist studentate, but the first to be so profoundly prepared, intellectually and pedagogically, for the tasks of formation. It is clearly confirmed by the fact that he held this office for 26 years continuously¹¹⁵. Prefect Kaczewski was at the same time a seminary lecturer on dogmatics, apologetics and liturgy. The Statutes of the Congregation gave him a difficult task to organize formation in such a way that his charges managed to match their studies with an attitude of prayerful attention¹¹⁶. The prefect had wide authority in this respect, among others he could introduce a subject of the formation talk, prepare and conduct Sunday retreats, give talks on ascetic cases and on monthly virtues¹¹⁷. Despite the upsets of war, his activities were controlled by the Provincial, to whom he was obliged to present reports on seminary life during visitations.

The Prefect enjoyed sincere respect and sympathy among the brothers, proved by the solemn gatherings organized on his name-days¹¹⁸. Furthermore, the charges were carefully observing their superiors, something reflected in their bold but always respectful texts, e.g. in *The pastoral visitation of the student-monastery life, Anno Domini 1940*. Prefect Kaczewski himself was in turn the author of the seminary hymn entitled *Hej bracia wraz* (Hey, brothers together)¹¹⁹. Besides spiritual formation, the Prefect spoke about contemporary social and religious problems, e.g. in November and December 1944 he gave several talks on the Polish national character. Together with the seminarians he analyzed positive and negative features of Poles, thus preparing the young Redemptorists for their missionary work¹²⁰. Kaczewski himself was actively involved in the pastoral work of the Tuchów monastery in spite of the fact that he had his own duties. He gave seven se-

¹¹⁴ «Illos et ad virtutis studium et ad imitationem Jesu Christi sui que contemptum magis magisque hortetur» (*Constitutiones et regulae...*, c. 1285); cf. A. DESURMONT, *op. cit.*, 396-397; J. OPPITZ, *op. cit.*, 68.

¹¹⁵ AGHR, callnumber 30170001.0426a: *Nominationes pro Provincia Polonica*, Rome, 30 May 1939; callnumber 30170001.0426b: *Elenchus nominationum pro Provincia Polonica*, Rome, 19 March 1942; cf. J. WOJNOWSKI, *Redemptoryści...*, 224; E. NOCUŃ, *Kaczewski Teodor*, in: *SPTK*, vol. 8, pp. 257-258.

¹¹⁶ A. DESURMONT, *op. cit.*, 398.

¹¹⁷ *Constitutiones et regulae...*, c. 1285; AKRK, *Kronika Ligi...*, 1943-1960, 1 October 1940.

¹¹⁸ AKRK, *Kronika Ligi...*, 1943-1960, 8 November 1944.

¹¹⁹ The melody was composed by an American Redemptorist, Father Gredler (AKRK, manuscript copy by J. WOJNOWSKI [without callnumber], *O. Prefekt jako Opiekun Ligi Eucharystycznego Serca i Marji Niepokalanej w latach 1937-1939* (*Father Prefect as Tutor of the League of Eucharistic Heart and Mary Immaculate in the Years 1937-1939*), [without callnumber] Toruń, 25 March 1955).

¹²⁰ AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 10, p. 20.

ries of parish retreats in the dioceses Tarnów and Kielce in the years 1939-1945¹²¹. Both the notes of the chronicler and recollections of the grateful charges give a clear and evident picture of the person of Prefect Teodor Kaczewski as an authentic spiritual moderator in the seminary, who was faithful to the idea *soli Deo et studiis*.

The statutes and constitutions of the Congregation had not assigned any special authority to the Socius in the seminary. He played a secondary role and his function was limited to the organization of seminary life and to being an advisory voice to the Prefect¹²². This changed greatly in 1936, during the 20th session of the 13th General Chapter of the Congregation of the Most Holy Redeemer. As a result of a considerable modification, which was made at that time, it was the Socius alongside the Rector of the formation house who fulfilled most of the tasks previously assigned to the Prefect. He took care of the functioning of the seminary community as a whole, including both financial and *stricte* pedagogical matters. On the other hand, the Prefect fulfilled the role of spiritual father of seminarians and their ordinary confessor¹²³. In 1938 the office of the Socius was assumed by a biblical scholar, Father Karol Winiarski. He held that function in the years of the war, except the period from October 1939 till April of 1940¹²⁴. The consequence of the decision of the last pre-war chapter was the application of the decree of Provincial Marcinek concerning the division of power in the seminary between Rector and Socius on 2 December 1941. It is the function of the rector to: 1) appoint a *zelator*, 2) allow students to have personal and communal things for longer use, 3) allow them to visit a doctor and dentist,

¹²¹ The parish of Krzęcice (Diocese of Kielce), 3-10 March 1940; parishes in the Diocese of Tarnów: Siedliska Tuchowskie, 7-9 March 1943; Kryg, 2-6 June 1943; Czchów, 20-24 October 1943; Gumniska, 17-21 November 1943; Olesno, 18-22 March 1944; Janowice, 20-24 May 1944 (AKT, *Liber Contionum et Laborum Apostolicorum CSsR Tuchoviae 1939-1950*; AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 9, p. 158).

¹²² *Constitutiones et regulae...* c. 1227.

¹²³ «Praefectus Studentium sit moderator spiritus a Rectore Majore deputandus, ita ut ipsi tantum competat officium formationis hominis interioris et educationis religiosae in Studentatu; et hoc quidem conferetiis asceticis, colloquis spiritualibus, monitis et etiam ministerio confessionis ... Ad forum externum, diciplinam et studia unice spectat ad Rectorem domus, cui a Provinciali adjungetur Socius..., qui in disciplina et ordine externo vices Rectoris apud Studentes gerat» (*Acta integra Capituli Generalis XIII Congregationis Ss. Redemptoris Romae celebrati anno MCMXXXVI*, Romae 1936, No. 1625).

¹²⁴ AWPR, personal files of Father Karol Winiarski, manuscript copy by Ferdynand Doleżał, seminarian, to Father Karol Winiarski, Warszawa, 10 January 1943 – 24 April 1944; *ibid.*, manuscript copy by K. WINIARSKI, *Analiza nowego wychowania. Referat na zjazd pedagogiczny w Toruniu 31.08-1.09.1956 (Analysis of the New Upbringing. Presentaion on the Pedagogical Congress in Toruń, 31 August – 1 September 1956)*. Cf. author's interviews with Father Antoni Bazielić, Tuchów, 31 May 2003; with Father Stefan Ryznar, Lubaszowa, 22 February 1997.

4) grant dispensations from common acts, 5) give his blessing for an extended night's rest or "sleep-in." On the other hand, «the rest belongs to Father Socius», which the chronicler stressed¹²⁵.

The details of the methods of formation carried out by Father Socius Winiarski during the war were found in the so-called *Book of seminarians*, which he wrote scrupulously¹²⁶. His notes attest to his great care of the spiritual, intellectual and personal growth of every seminarian. A significant thing is his individual about remarks and evaluations of particular alumni and his sincerity, shown in the conversations about formation, which he regularly held with them. In his remarks concerning Brother Stanisław Szczurek he wrote on 20 May 1940:

«Towards the end of the [school] year there is greater fatigue. He speaks to the point – and at considerable length. In his behavior – pleasant. I do not like his frequent use of the familiar forms of speech. Talents: more than average. Has strangely shining eyes: perhaps it is fatigue? He is fully involved in merry-making. Examinations 1940. Dogmatic theology: – 1 (more calm, attention in grasping the subject); the Scripture: +2 (he mixes what is more important with what is less important). 20 August 1940 – I directed his attention to all these things»¹²⁷.

The role of Winiarski in the functioning and style of the seminary formation in the period under discussion seems to have been a leading one. He mobilized students to greater efforts and in-depth studies and at the same time he was himself open to constructive criticism, making a survey about his lectures and talks. An anonymous participant of such an investigation wrote with sincerity:

«I heard from seminarians themselves that the lectures on the Scripture and Patrology were very good; on history – excellent. But they were less satisfied with his leading of the singing, especially the Gregorian chant»¹²⁸.

The Socius was the main liaison between the students and the external world, bringing the seminarians desired news about the course of the war¹²⁹. He was well informed on these matters because he was involved, using the nickname 'Misery', in the underground movement as chaplain of the underground Polish Home Army¹³⁰. Risking his life he used his underground con-

¹²⁵ AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 8, p. 387.

¹²⁶ AWPR, personal files of Father Karol Winiarski, manuscript copy by K. WINIARSKI, *Książka kleryków*, Tuchów 1938-1945.

¹²⁷ *Ibid.*, 111.

¹²⁸ AWPR, personal files of Father Karol Winiarski, manuscript copy: *Anonimowa odpowiedź na ankietę ogłoszoną przez o. Socjusza Karola Winiarskiego (Anonymous Answer to the Survey of Father Socius Karol Winiarski)* [s.l.]; *Kronika Studentatu...*, vol. 8, p. 438.

¹²⁹ *Ibid.*, vol. 8, p. 169; vol. 9, p. 156.

¹³⁰ M. BRUDZISZ, *Redemptoryści...*, 716.

tacts to protect the monastery and seminary against the occupier's oppression. Winiarski turned out to be a man of the moment when the Germans took the action of Germanization in the seminary at the turn of 1942 and 1943. It is true that he did not succeed in protecting the seminarian Henryk Piszkański from Germanization. Piszkański was arrested on 17 December 1942. However, Winiarski managed to have Piszkański's sentence changed: from deportation to KL Auschwitz to compulsory work in the Reich and then in February 1944 Winiarski succeeded in having obtained Piszkański's release, which amazed everyone¹³¹. Yet Winiarski showed even greater courage when he forbade seminarians to sign *Volkslist* and he stole the documents of two seminarians, who in the atmosphere of Nazi Germanization campaign, by the Rector's order, signed *Antrag auf Ausweises für Deutschstammige*, from the office of the district administrator in Tarnów. Thus he protected the seminary from repressions of the communist regime in the People's Republic of Poland¹³². He also succeeded in obtaining a release from the obligatory draft into *Baudienst* (April-June 1942)¹³³. Furthermore, Winiarski ensured that 16 of the youngest seminarians of philosophy and grammar school had a direct contact with the seminary when they were forced to leave the Tuchów monastery in May 1942¹³⁴. The chronicler was eager to write about his efforts: «Father Socius is riding a bicycle all the time; it seems that he visits our 'displaced'»¹³⁵.

The statutes of the Congregation state that seminary superiors must also make provisions for the physical health of the seminarians, which, due to the scarcity of food in the seminary, was very important during the war. Under the war conditions Winiarski did his best to take care of seminarians' meals and heating communal cells, which made him subject to older confreres' criticism that he sometimes overshot the mark «in his care for the well being of the students, pleasing them, and demands a far too great sacrifice from people»¹³⁶. The Socius accompanied his charges in their most difficult moments, for example «when he stayed for entire days, on a straw mattress», with the seminarian Józef Heleniak, who was dying of tuberculo-

¹³¹ He went to Warsaw and Krakow trying to settle this matter (AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 9, pp. 65, 102-103, 106, 109, 117; vol. 10, p. 8; AKT, *Kronika Klasztoru...*, vol. 5, pp. 221-225, 246-247).

¹³² *Ibid.*, 240, 265; AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 9, pp. 118-120, 122, 125, 128; vol. 10, pp. 55, 129; K. WINIARSKI, *Analiza nowego wychowania...*, 9.

¹³³ AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 8, pp. 436, 446-448; AKT, *Kronika Klasztoru...*, vol. 5, p. 241.

¹³⁴ *Ibid.*, 201-202.

¹³⁵ AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 8, p. 443; author's interview with Father Stefan Zalewski, Tuchów, 20 January 2001.

¹³⁶ AWPR, personal files of Father Karol Winiarski, manuscript copy: *Anonimowa odpowiedź na ankietę...*

sis (d. 27 May 1944)¹³⁷. A special sign of his solidarity was a trip to Warsaw with Kazimierz Maciejewski, who in May 1943, after having completed his second year of philosophy, left the religious life. Winarski helped him find accommodation and employment¹³⁸. The most difficult moments for Winiarski were the months of unsuccessful exile in the East in 1939, which ended only in April 1940. During his absence the function of Socius was assumed by Father Józef Kaczewski and the Superior of the Ukrainian Diaspora, Father Roman Bachtałowski¹³⁹. The fiasco of the escape during the September campaign was one of the reasons why Winiarski gave up the idea of the seminarians' dispersion in the face of the Eastern front, although the lists dividing students into evacuation groups were ready in November 1944¹⁴⁰. On the basis of available sources, Father Socius Karol Winiarski is shown as an educator of great courage and dedication for his charges. He was wholeheartedly dedicated to the cause, which was of fundamental significance to the Polish Redemptorist Province in the difficult period of the war, the cause of rescuing the seminary from extermination and ensuring that it functioned in good conditions. The methods of his formative activity, which were at that time innovatory and not always acceptable, were the results of the constitutive imperative *solī Deo et studiis*.

«Although times of war have brought many changes and will certainly bring more, a monk must remain a monk all the same and climb higher and higher to perfection»¹⁴¹.

The chronicler's words recorded at the beginning of the war are some kind of a summary of the Redemptorist seminary formation in the years 1939-1945. The lecturers, educators and their charges passed a difficult examination in being faithful to the rules of the Congregation although the external conditions of functioning of the Tuchów community were undoubtedly the most difficult ones in the one hundred year history of the seminary. The teachers did not lack courage and the determination to provide formation to seminarians *in litteris et scientiis* under war conditions. The tutors watched over the spiritual growth of the alumni with great dedication and

¹³⁷ AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 9, p. 164.

¹³⁸ *Ibid.*, 153.

¹³⁹ *Ibid.*, vol. 8, p. 104; «Господарі показали дуже гідні і тактовні: устанавляється двох соціїв - один поляк, а другий я. Польський Соцій має власть над поляком и укїнцями і я також маю власть над полякама и укїнцями» (ALPR, P. Бахталовський, *Отець Йосиф Схрїверс...*, 28).

¹⁴⁰ AWPR, *Kronika Studentatu...*, vol. 10, p. 20.

¹⁴¹ Note made after the visitation, 8 November 1939, (*ibid.*, vol. 8, p. 49).

their main intention was

«to create in our youth this noble desire so that they will rise high and lower themselves as deeply as the Son of God demands ... so as to become men living according to the Gospel, with knowledge equally thorough and humble and sober, in expression equally powerful and popular, with life equally serious as unpretentious»¹⁴².

The seminarians, with all their richness and diversity of gifts and talents as well as youthful zeal, constitute one solid community, its sole aim being not only to survive the night of the occupation but to fulfill faithfully and irrefutably the formative stipulation and challenge *solī Deo et studiis*.

SUMMARY

The war vicissitudes of the Major Seminary of the Redemptorist Province of Warsaw in Tuchów reflect the persecution and suffering of the entire Polish Church in the tragic years 1939-1945. It is important to notice the fact that in spite of the tragedy of the war, the teachers, students and their educators tried to follow faithfully the Redemptorist vocation in the spirit of *solī Deo et studiis*. The first weeks of the Nazi occupation brought about the escape of the seminarians and professors of the Tuchów Seminary in face of the German aggressor. During the war exodus in the eastern lands of Poland the young Redemptorists had to face the terror of Bolshevik atheism. After the return, in spite of the atmosphere of terror and constant threat of the Nazi occupier, underground priestly and religious formation of the Polish Redemptorists, together with Greek Catholic Ukrainian students from Lvov, who found shelter in Tuchów, was carried out under the protection of our Lady of Tuchów. The dynamics of the seminary reality, marked by the fundamental condition *solī Deo et studiis*, penetrated all dimensions of every Redemptorist seminarian's life. The lecturers, educators and their charges passed a difficult examination in being faithful to the rules of the Congregation although the external conditions of functioning of the Tuchów community were undoubtedly the most difficult ones in the one hundred year history of the seminary. The Servant of God, Father Kazimierz Smoroński (d. in 1942 in Auschwitz), a lecturer on the Bible and editor of the popular periodical 'Homo Dei', as well as five seminarians, cruelly murdered during the Warsaw Uprising in 1944, died a martyr's death. Despite persecutions and difficult living conditions the Tuchów Redemptorists were characterised by faithfulness in fulfilling the duties of their seminary formation and by extraordinary dynamism and zeal amidst the challenges and realities of war. This is proved by the fact that 28 students of the Tuchów Seminary were ordained in the years 1940-1945. During World War II the seminarians and their educators fulfilled truly and faithfully the Redemptorist imperative: *solī Deo et studiis*.

SOMMARIO

Le vicissitudini belliche del Seminario Maggiore della Provincia Redentorista di Var-

¹⁴² A. DESURMONT, *op. cit.*, 6-7.

savia a Tuchów riflettono la persecuzione e la sofferenza dell'intera Chiesa polacca nei tragici anni 1939-1945. E' importante notare il fatto che malgrado la tragedia bellica, gli insegnanti, gli studenti e i loro educatori cercarono di seguire fedelmente la vocazione Redentorista nello spirito del *Soli Deo et studiis*. Le prime settimane dell'occupazione nazista determinarono la fuga dei seminaristi e dei professori del Seminario di Tuchów di fronte all'invasore tedesco. Durante l'esodo bellico verso le regioni polacche orientali i giovani Redentoristi dovettero affrontare il terrore dell'ateismo bolscevico. Dopo il ritorno, nonostante l'atmosfera di terrore e la minaccia dell'occupante nazista, la formazione clandestina religiosa e presbiterale dei Redentoristi Polacchi, insieme con gli studenti Greco Cattolici Ucraini da Lviv, che trovarono riparo in Tuchów, fu gestita sotto la protezione della Madonna di Tuchów. La dinamica della realtà di seminario, segnata dalla fondamentale condizione del *Soli Deo et studiis*, compenetrò tutte le dimensioni di tutta la vita dei seminaristi Redentoristi. I docenti, gli educatori e i loro impegni sostennero un difficile esame circa la loro fedeltà alle regole della Congregazione anche se le condizioni esterne del funzionamento della comunità di Tuchów erano indubbiamente le più difficili della centenaria storia del seminario. Il Servo di Dio, P. Kazimierz Smoroński (morto nel 1942 in Auschwitz), docente di Bibbia ed editore del periodico culturale *Homo Dei*, come tra l'altro cinque seminaristi, uccisi crudelmente durante l'insurrezione di Varsavia nel 1944, morì da martire. A dispetto delle persecuzioni e delle difficili condizioni di vita, i Redentoristi di Tuchów si distinsero per la fedeltà nell'adempimento dei doveri della formazione seminaristica e per il dinamismo e lo zelo straordinari tra le sfide della realtà bellica, il che fu provato dall'ordinazione di 28 studenti del Seminario di Tuchów negli anni 1940-1945. Durante la Seconda Guerra Mondiale i seminaristi e i loro educatori adempirono fedelmente all'imperativo Redentorista *Soli Deo et studiis*.

OTTO WEISS

EINHUNDERTFÜNFZIG JAHRE
DEUTSCHE REDEMPTORISTENPROVINZ *

EINLEITUNG

I. – WIE ES DAZU KAM: 1. – *Die Einführung der Kongregation der Redemptoristen; 2. – Erfolge und Verdächtigungen; 3. – Lola Montez, die Revolution und die Redemptoristen; 4. – Die innere Entwicklung der Redemptoristen in Österreich und Deutschland nach 1848; 5. – „Gründung“ einer „Deutschen Provinz“ am 7. Februar 1849.*

II. – WIE ES WEITERGING: 1. – *Die Gründung weiterer bayerischer Klöster; 2. – Die Abtrennung der Niederdeutschen von der Oberdeutschen Provinz; 3. – Die Vertreibung der Redemptoristen aus Deutschland 1873-1894; 4. – Rückkehr nach Deutschland; 5. – Neuanfang in der „Oberdeutschen Provinz“ und weitere Ausbreitung; 6. – Neuaufbruch in der Seelsorge ...; 7. – ... und in der Theologie; 8. – Neues Leben aus den Seminaren; 9. – Und heute?*

Anhang: ABSCHIEDSGRUSS DER ALTÖTTINGER REDEMPTORISTEN AN DIE MUTTERGOTTES

EINLEITUNG

Am 18. Februar 1854 sandte der in Altötting residierende Provinzial der Redemptoristen Dr. Franz Ritter von Bruchmann¹ einen Rundbrief an die Obern der ihm unterstellten Klöster in Deutschland, Österreich und Norditalien folgenden Wortlauts:

«In Folge der von Seiner Heiligkeit Papst Pius IX. bewilligten Tren-

* Vom 16. bis 19. Februar 2004 trafen sich 160 Mitbrüder, vor allem aus den deutschsprachigen Provinzen, im Franziskushaus zu Altötting in Bayern, um zusammen mit dem Generalobern P. Joseph Tobin das Jubiläum „150 Jahre Deutsche Ordensprovinz“ zu begehen, ein Jubiläum, das den Blick in die Vergangenheit mit dem in die Zukunft verband und die Möglichkeiten gemeinsamen Planens und Zusammengehens auslotete. Ein Höhepunkt war der Festakt mit dem Vortrag von Otto Weiß. Von zahlreichen Teilnehmern wurde der Wunsch geäußert, der Vortrag möge auch im Druck zugänglich sein. Diesem Wunsch wird hiermit nachgekommen.

¹ Zu Franz Seraph Ritter von Bruchmann (1798-1867) Otto WEISS, *Bruchmann*, in *LThK*³ 2 (1994) 708 f.; DERS., *Die Redemptoristen in Bayern (1790-1909). Ein Beitrag zur Geschichte des Ultramontanismus*, St. Ottilien 1984, 429-441. – Es empfiehlt sich auch die ausführliche Fassung meiner Dissertation vom Jahre 1977 zu konsultieren. Vgl. unten Anm. 46.

nung, der früher ganz Oesterreich-Deutschland und Modena umfassenden Provinz in zwei Provinzen: eine österreichische, welche außer den Häusern in Oesterreich auch die Häuser im Herzogthum Modena in sich begreift, und eine deutsche, welcher die Häuser in Bayern, Preußen und Nassau unterworfen sind, hat unser hochwürdigster Generalvikar zum Provinzial für Oesterreich den Hochw. P. Adam Mangold², Rektor von Montecchio, ernannt und ihm als Consultor Admonitor den Hochw. P. Coudenhove³, als Consultor Secretair den Hochw. P. Král⁴ zugetheilt.

Zum Provinzial für Deutschland wurde von ihm der Hochw. P. Franz Vogl⁵, Rektor in Vilsbiburg ernannt, als Consultor Adm. P. Franz Bruchmann, als Consultor Secretair P. Joh. Schöfl⁶ bestimmt.

Indem ich Ihnen für alle Liebe und allen Gehorsam, die sie mir während der sechs Jahre meines schwierigen Provinzialats erwiesen haben, vielmals danke, empfehle ich mich Ihrem und Ihrer Gemeinde frommem Gebete und bleibe in brüderlicher Liebe.

Altötting, d[en] 18. Febr[uar] 1854. Ihr ergebener Mitbruder P. Bruchmann, Sup[er]ior Prov[inc]ia[er] Germ[aniae] – [Oberer der deutschen Provinz]»⁷.

Drei Tage nach diesem Schreiben, am 21. Februar 1854, kamen die beiden neu ernannten Provinzials Mangold und Vogl nach Altötting. Vor versammelter Klostersgemeinde überreichte ihnen Provinzial Bruchmann feierlich die vom Generalvikar der Redemptoristen, P. Dr. Ritter von Smetana⁸, ausgefertigten Ernennungsurkunden. P. Mangold wurden die Dokumente und Gelder übergeben, die der österreichischen Provinz gehörten. Die Feier beschloss eine längere Predigt des neuen deutschen Provinzials P. Dr.

² Zu Adam Mangold (1806-1875), 1853-1859 Provinzial der Provincia Austriaca. *SHCSR* 7 (1959) 342, Anm. 28; *BOLAND*, 221.

³ Ludwig Graf von Coudenhove, geb. 1819, Priester 1842, Profess 1843, 1845-1853 in Nordamerika (seit 1848 Superior in Philadelphia), 1853-1862 Rektor in Wien, 1855 Vocal beim Generalkapitel, 1862 Rektor in Leoben, im gleichen Jahr Dispens von den Gelübden, war später Kanonikus bei St. Stephan in Wien. Vgl. *SHCSR* 7 (1959) 175 f.

⁴ Johann Evangelist Král (1796-1884), 1843-1851 Rektor in Innsbruck, Verfasser einer wertvollen „Chronik von Maria am Gestade“: *Die ersten Bausteine der österreichischen Congregation*, Manuskript, Provinz-Archiv Wien 9/7/3/1. Zu ihm: Carl MADER, *Die Congregation des Allerheiligsten Erlösers in Oesterreich*, Wien 1887, 496-499; *175 Jahre Redemptoristen in Tirol*, hg. vom REDEMPTORISTENKOLLEG INNSBRUCK, Innsbruck 2003, 52.

⁵ Zu Franz Seraph Nepomuk Vogl (1807-1890): WEISS, *Die Redemptoristen* (wie Anm. 1), 524-534.

⁶ Zu Johann Baptist Schöfl (1814-1899) ebd., 545-549, 598-631.

⁷ Bruchmann an die Obern der Provinz, 18. Februar 1854, *SHCSR* 7 (1959) 351; Original: AGHR 07 XV 3953.

⁸ Zu Rudolf Ritter von Smetana (1802-1871): WEISS, *Die Redemptoristen* (wie Anm. 1), 441-451; DERS., *Smetana*, in *LThK*³ 9 (2000) 676; Karl DILGSKRON, *P. Rudolf Ritter von Smetana*, Wien 1902.

Franz Vogl. Sie stand unter dem Motto „Salus ex inimicis nostris – Das Heil kam uns durch unsere Feinde!“ Vogl nahm Bezug auf das Revolutionsjahr 1848, das zur Auflösung der Klöster in Österreich und Modena geführt hatte, aber auch zur Aufhebung der beiden Altöttinger Redemptoristenklöster vor genau 6 Jahren, auch wenn diese nicht ausgeführt worden war. Dank des Schutzes der Gnadenmutter von Altötting seien diese Maßnahmen zum Anlass einer weiteren Ausbreitung und einer neuen Blüte der Kongregation geworden⁹.

Der 21. Februar 1854 gilt seither als der Gründungstag der Deutschen Redemptoristenprovinz¹⁰. Ihn zu feiern sind wir hier zusammen gekommen, obwohl man sich natürlich fragen kann, ob dieses Datum, streng rechtlich gesehen, das richtige ist. Tatsächlich nämlich war bereits am 13. Januar 1854 durch ein Reskript der Religiosenkongregation P. Mangold als Provinzial der österreichischen, P. Vogl als Provinzial der deutschen Provinz bewilligt worden¹¹. Mit Schreiben vom 30. Januar 1854 erfolgte dann die offizielle Ernennung der Provinzials durch den in Koblenz residierenden Generalvikar¹². Am 9. Februar übersandte er ihnen die entsprechenden Ernennungsurkunden¹³, die ihnen später nochmals von Bruchmann feierlich übergeben wurden. Offenbar übte P. Bruchmann jedoch bis zum 21. Februar de facto das Amt des Provinzials aus, wie aus seinem Brief vom 18. Februar 1854 hervorgeht. Bruchmann unterschreibt: „P. Bruchmann, Provinzial“. Der Unterschrift fügte er bei – was nicht übersehen werden darf: „Provinzial der Deutschen Provinz“. Gab es also bereits die „Deutsche Provinz“ vor deren Gründung? Die Antwort auf diese wie auf viele andere Fragen soll uns jetzt auf Grund der Quellen aus einer bewegten Zeit beschäftigen.

Lassen Sie mich in einem ersten Punkt schildern, wie es zu der Provinzgründung kam und was ihr vorausging. In einem zweiten Punkt fragen wir, was aus all dem bis heute geworden ist.

I. – WIE ES DAZU KAM

Die ersten Versuche der Redemptoristen unter Führung von Klemens Maria Hofbauer im Gebiet des heutigen Deutschland, zumal in Bayern, Fuß zu fassen, gehen in das Ende des 18. Jahrhunderts zurück. Tatsächlich

⁹ *Chronica Provinciae Germanicae, postea Germaniae superioris, ab ejus origine die 21 Febr. 1854 usque ad diem 1 Julii 1865*, Bogen 3, S. 5, AGHR PGS; SHCSR 7 (1959) 352.

¹⁰ Vgl. Anm. 9.

¹¹ *Rescriptum S. Congregationis Episcoporum et Regularium* (AGHR), SHCSR 7 (1959) 347 f.

¹² Vgl. Smetana an Mangold (Litterae patentis), 30. Januar 1854, ebd., 349 f.

¹³ Smetana an Mangold, 9. Februar 1854, ebd., 359.

gelang es Hofbauer auch, da und dort, etwa im Fürstentum Fugger-Babenhausen, Gründungen zu errichten. Doch im Zeitalter der napoleonischen Wirren, die durch Klosteraufhebungen gekennzeichnet waren, blieben sie von kurzer Dauer¹⁴. Auch spätere Versuche schlugen fehl, obwohl sich Papst Leo XII. 1826 persönlich für eine Gründung in Bayern eingesetzt hatte¹⁵.

1. – Die Einführung der Kongregation der Redemptoristen

1841 war es dann soweit. Dem führenden bayerischen Minister Karl von Abel¹⁶, von dem gesagt wurde, er habe ein Jahrzehnt der ägyptischen Finsternis über das ach so aufgeklärte, lichte Bayern gebracht¹⁷, war es im Verein mit dem Passauer Bischof Heinrich von Hofstätter¹⁸ gelungen, König Ludwig I. zu Gunsten der Redemptoristen umzustimmen, obwohl dieser ihnen nicht ganz traute, da sie sich seiner Meinung ganz ähnlich gebärdeten wie die gefährlichen Jesuiten, die auf keinen Fall eingeführt werden durften¹⁹.

Am 11. März 1841 genehmigte der König, dass die Redemptoristen in das ehemalige Jesuitenkolleg bei St. Magdalena zu Altötting einziehen dürften, um die bis dahin von Weltgeistlichen betreute Wallfahrt an der Gnadenkapelle zu übernehmen. Ausdrücklich fügte der deutsch gesinnte König hinzu, dass die Patres „Teutsche“ sein sollten, zu denen er auch die deutschsprachigen Schweizer und Österreicher rechnete, während er „französische Schweizer“ und Ungarn ausdrücklich ausschloss²⁰. Am 10. April folgte von Seiten der Diözese Passau die Übertragung der Altöttinger Wallfahrt an die Re-

¹⁴ Vgl. Otto WEISS, *Gründungsversuche der Redemptoristen in Deutschland und der Schweiz in den Jahren 1790-1808*, in *SHCSR* 47 (1999) 279-306.

¹⁵ Zu dem Wunsch Leos XII. WEISS, *Die Redemptoristen* (wie Anm. 1), 184 f. Vgl. Andreas SAMPERS, *Epistularium commercium inter R. M. Cocle et VG. Passerat, ann. 1824-1826*, in *SHCSR* 10 (1962) 345-391, hier 366, 371.

¹⁶ Karl von Abel (1788-1859), 1837-1847 bayerischer Innenminister und (de facto) Vorsitzender im Ministerrat („Ära Abel“). – Vgl. Heinz GOLLWITZER, *Ein Staatsmann des Vormärz: Karl von Abel 1788-1859* (Schriftenreihe der Historischen Kommission bei der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, 50), Göttingen 1993.

¹⁷ Vgl. Michael Anton STRODL, *Kirche und Staat in Bayern unter dem Ministerium Abel und seinen Nachfolgern*, Schaffhausen 1849, S. 19 f., 259-261.

¹⁸ Heinrich von Hofstätter (1802-1875), 1839-1870 Bischof von Passau. Zu ihm: Franz Xaver ZACHER, *Heinrich von Hofstätter, utriusque iuris doctor, Bischof von Passau 1839-1875*. Zum Hundertjahrgedächtnis seines Regierungsantritts, Passau 1940; August LEIDL, in Erwin GATZ (Hg.), *Die Bischöfe der deutschsprachigen Länder 1785/1803 bis 1945. Ein biographisches Lexikon*, Berlin 1983, 318 f.; Manfred EDER, in *LThK*³ 5 (1996) 210 f.

¹⁹ Vgl. WEISS, *Die Redemptoristen* (wie Anm. 1), 212-218.

²⁰ Königliches Signat vom 11. März 1841. Vgl. ebd., 204.

demptoristen²¹. Wenig später, am 15. April abends gegen 8 Uhr, kamen die ersten sieben Patres und vier Brüder mit dem Schiff von Wien her in Passau an, wo sie Bischof Hofstätter am Donauufer mit allen Ehren empfing²². Tags darauf, am 16. April 1841, waren sie in Altötting, übernahmen das Wallfahrtspriesterhaus und das ehemalige Jesuitenkolleg und feierten am Weißen Sonntag, dem 18. April, mit einem feierlichen Gottesdienst ihren Einstand²³.

2. – Erfolge und Verdächtigungen

Es vergingen sechs bewegte Jahre. Sie brachten einen schnellen Aufschwung der Niederlassung der Redemptoristen in Altötting. Zur Wallfahrt kamen seit November 1843 die Volksmissionen²⁴, nicht nur in der Diözese Passau, sondern weit darüber hinaus. Schon bald waren die Patres in ganz Bayern bekannt, wurden vom katholischen Volk verehrt und kein Geringerer als der Katholikenführer Joseph von Görres (1776-1839)²⁵ glaubte, dass sie von Altötting, dem „Herzen Bayerns“, aus bald das ganze Land wohltätig umwandeln würden²⁶.

Allerdings fehlte es auch nicht an kritischen Stimmen, die mit den Volksmissionen der Redemptoristen den finsternen Aberglauben vergangener Zeiten wiederbelebt glaubten²⁷. Auch König Ludwig I. von Bayern war ganz und gar nicht mit allem einverstanden, was die Redemptoristen in Altötting taten. „Predigten doch die Patres am Faschingssonntag gegen das Tanzen“, räsionierte er. „Wissen sie den nicht, wie´s an Carnevale in Rom zugeht. Die treiben´s arg“²⁸. Und bei einem Besuch in der Altöttinger Gnadenkapelle murmelte er so laut, dass die Umstehenden es hören konnten: „Fromm sollen meine Bayern sein, aber keine Kopfhänger! Die Redemptoristen aber wollen sie zu Kopfhängern machen!“²⁹

Den Höhepunkt der Angriffe gegen die Patres brachten die bayeri-

²¹ Das Bischöfliche Ordinariat Passau, Übertragung des Priesterhauses in Altötting an den Redemptoristen-Orden btrffd., Provinzarchiv Gars am Inn 20.11.01.

²² WEISS, *Die Redemptoristen* (wie Anm. 1), 206 f.

²³ Ebd., 207.

²⁴ Ebd., 220-230.

²⁵ Zu ihm: Bernd WACKER, in: *LThK*³ 4 (1995) 842 f. (Lit.); vgl. jetzt auch: Otto WEISS, *Der Ort der „Christlichen Mystik“ im Gesamtwerk von Görres und im Denken seiner Zeit. Versuch einer Annäherung*, in DERS., *Kulturen, Mythen, Mentalitäten*, Paderborn u.a. 2004, 79-130.

²⁶ Chronik des Klosters Altötting, Bd. 2, 18 f.; WEISS, *Die Redemptoristen* (wie Anm. 1), 210.

²⁷ Ebd., 219 f., 729 f.

²⁸ Ebd., 215.

²⁹ Ebd., 216 f.

schen Landtagsverhandlungen des Jahres 1846. Besonders verübelten es die Redner den Patres, dass sie bei der Mission in Abensberg die nahe gelegene, neu erbaute Walhalla, diesen Stolz und Ruhm Bayerns, im Vergleich mit den jenseitigen himmlischen Palästen einen Kothaufen genannt hatten³⁰. Doch die Missionare fanden auch warme Fürsprecher bis hinauf zu den königlichen Ministern³¹. Die Anträge aus der Abgeordnetenversammlung, man möge die Redemptoristen wieder ausweisen, wies der König entschieden zurück. Ob die Redemptoristen zu behalten oder auszuweisen seien, befand er, das stehe nicht den Abgeordneten, auch nicht den Ministern, zu, sondern einzig und allein dem König. Und um zu zeigen, dass er der Herr im Hause sei, genehmigte er – trotz seines Argwohns gegen die Patres – sogleich ein zweites Redemptoristenkloster in Vilsbiburg³².

3. – *Lola Montez, die Revolution und die Redemptoristen*

Doch dann kam das Revolutionsjahr 1848, das in Bayern und München im Unterschied zu den blutigen Ereignissen in Paris, Rom, Berlin und Wien einen fast amüsanten Charakter hatte. Im Mittelpunkt der Auflehnung gegen den König, angeführt vom Bischof und dem gesamten Ministerium, stand – wenigstens am Anfang – eine in Limerick in Irland geborene Dame kreolischer Herkunft, die sich als spanische Tänzerin ausgab und mit Erfolg das Herz des Königs von Bayern becircte, nachdem sie es vergeblich bei dem preußischen König versucht hatte: Lola Montez³³.

Als nun aus Protest gegen die Verbindung des Königs mit der Tänzerin, die er als Gräfin Landsfeld in den Adelstitel erhoben hatte, das gesamte Ministerkollegium zurücktrat, war der König außer sich. Überall witterte er Verrat und geheime Umtriebe, vor allem bei kirchlichen Kreisen, was natürlich von den Liberalen und Antikirchlichen ausgenutzt wurde³⁴. Jetzt endlich konnte man beim König erreichen, was man zuvor vergebens versucht hatte: etwa die Ausweisung der Redemptoristen aus Bayern. Und so dürfte es durchaus der Wahrheit entsprechen, wenn in den Chroniken der Redemptoristen zu lesen ist, man habe dem König hinterbracht, die Patres stünden hinter der Abdankung der Minister und den öffentlichen Demonstrationen gegen die Gräfin Landsfeld³⁵. Doch wie immer dem gewesen sein mag, si-

³⁰ Ebd., 231-239, 730-733, bes. 731 f.

³¹ Ebd., 235 f., 237 f.

³² Ebd., 239 f.

³³ Zu ihr Reinhold RAUH, *Lola Montez. Die königliche Mätresse*, München 1996; Heinz GOLLWITZER, *Ludwig I. von Bayern. Königtum im Vormärz. Eine politische Biographie*, München 1986, 668-688.

³⁴ Ebd., 706.

³⁵ Vgl. WEISS, *Die Redemptoristen* (wie Anm. 1), 245, 249.

cher ist, dass eine der ersten Aktionen König Ludwigs nach dem Ausbruch der Bürgerunruhen in München im Februar 1848 die Auflösung des Redemptoristenklosters in Altötting war, wohlgemerkt jedoch nicht die Aufhebung der Redemptoristen in Bayern, denn von dem Kloster in Vilsbiburg war nirgends die Rede.

Am 17. Februar 1848 unterzeichnete der König die von ihm eigenhändig überarbeitete Ministerialentschließung, welche die Auflösung des Redemptoristenkonvents in Altötting verfügte³⁶. Am gleichen Tag schrieb er an seinen Sohn Maximilian:

«Nachdem ich bereits im letzten oder vorletzten Monat schon angeregt, ob nicht die Redemptoristen aufhören sollten in Bayern, beschloß ich gestern [...] die Schließung ihres Collegiums (mit Lust verfügte ich solches). Sie sind der Jesuiten Vorhut [...]»³⁷.

Im Auflösungsdekret war zu lesen, die Redemptoristen würden sich für Bayern nicht eignen. Sehr wohl jedoch für die Seelsorge „in den Nordamerikanischen Freistaaten bei den dortigen übersiedelten Teutschen“. Ja, der König erklärte, er werde jedem Pater, der nach Nordamerika auswandere, eine jährliche Rente von 312 Gulden auszahlen³⁸.

Am Abend des 20. Januar 1848 eröffnete der Regierungspräsident von Oberbayern, Lothar August Graf von Reigersberg (1815-1888), den königlichen Erlass den Altöttinger Redemptoristen. Ihr Oberer, P. Franz Ritter von Bruchmann, erklärte sich daraufhin am 21. Februar 1848 grundsätzlich bereit, dass sich die Patres teilweise in der Seelsorge in Bayern verwenden lassen würden, teilweise nach Amerika auswanderten und ein dritter Teil sich in belgische oder österreichische Klöster zurückziehen wolle. Er bitte jedoch um einige Monate Aufschub, um die „zeitlichen Angelegenheiten“ zu regeln³⁹. Es spricht für die Beliebtheit der Patres, dass die Bevölkerung von Altötting, als sie von den Vorgängen erfuhr, für diese buchstäblich auf die Barrikaden steigen wollte. „Wir lassen uns die Herren nicht nehmen, sollten wir auch zu den Gabeln greifen müssen. Ein paar Hundert sind gleich beisammen“. So riefen die Männer. Die Frauen aber beteten unter lautem Schluchzen und Weinen ganze Nächte hindurch in den Altöttinger Kirchen. Die Bürgerschaft von Altötting, aber auch die von Neuötting, die sich bis dahin stets gegen die Redemptoristen ausgesprochen hatte, schickten Abordnungen nach München an den König⁴⁰.

³⁶ Ebd., 249.

³⁷ Egon Cesar Conte CORTI, *Ludwig I. von Bayern*, München 1937, 549; WEISS, *Die Redemptoristen* (wie Anm. 1), 247-250.

³⁸ Ebd., 250 f.

³⁹ Erklärung des P. Franz Ritter von Bruchmann, Ordinariatsarchiv Passau 09109.

⁴⁰ WEISS, *Die Redemptoristen* (wie Anm. 1), 261-263.

Doch all dies schien nichts zu nützen, auch deswegen, weil der Bischof von Passau, Heinrich von Hofstätter, der die Patres nach Altötting berufen hatte, ein doppeltes Spiel spielte. Zwar versprach er alles zu tun, um die Ausweisung der Patres zu verhindern, gleichzeitig jedoch verhandelte er mit der Bayerischen Regierung in Gestalt des Redemptoristen-Gegners Fürst von Oettingen-Wallerstein⁴¹, der ihm an Stelle des Redemptoristenklosters eine Benediktinerabtei für Altötting in Aussicht stellte⁴². Seine ursprüngliche Sympathie für die Redemptoristen hatte er verloren. Er hatte die Patres mit Berufung auf deren Regel als ihm in allem unterworfenen Weltpriester betrachtet. Als diese nun in anderen Diözesen Volksmissionen hielten und sich dabei auf ihre Exemtion beriefen, war es zu erheblichen Spannungen gekommen⁴³. Und so merkten die Patres schon bald, dass sie mit dem Bischof in der Stunde der Not nicht rechnen konnten.

Doch dann geschah etwas völlig Unerwartetes. Die revolutionären Wirren in München erreichten am 4. März 1848 ihren Höhepunkt. Minister Oettingen-Wallerstein wurde am 11. März entlassen. Am 20. März 1848 dankte König Ludwig zu Gunsten seines Sohnes Maximilian ab⁴⁴. An die Redemptoristen in Altötting aber dachte niemand mehr. Diese verhielten sich ruhig, versahen weiterhin die Wallfahrt und bezogen die ihnen vom Staat gewährten Einkünfte. Die Auflösung kam nicht zur Ausführung, mehr noch: Altötting wurde zum Zufluchtsort der Patres, die infolge der Märzrevolution aus Österreich und dem Herzogtum Modena vertrieben worden waren⁴⁵. Um jedoch für alle Eventualitäten gesichert zu sein, gründete man von Altötting aus mehrere Klöster in Norddeutschland, die später zum Grundstock der Niederdeutschen Redemptoristenprovinz werden sollten⁴⁶.

⁴¹ Ludwig Kraft Fürst von Oettingen-Wallerstein (1791-1870), 1831-1837 u. 1847/48 Minister des Innern und Vorsitzender im Ministerrat, liberal-konservativ. Zu ihm Karl-Heinz ZUBER, *Der „Fürst Proletarier“ Ludwig von Oettingen-Wallerstein (1791-1870). Adeliges Leben und konservative Reformpolitik im konstitutionellen Bayern*, München 1978.

⁴² Weiss, *Die Redemptoristen* (wie Anm. 1), 254.

⁴³ Ebd., 251-254, 788-793; vgl. auch die Rede des Passauer Bischofs bei der Visitation in Altötting am 18. September 1950, Provinzarchiv Gars am Inn, A 20.13.

⁴⁴ GOLLWITZER, *Ludwig I.* (wie Anm. 33), 706-720.

⁴⁵ Chronik des Klosters Altötting, Bd. 2, 1117, 136-140; Eduard HOSP, *Erbe des hl. Klemens Maria Hofbauer. Erlösermissionare (Redemptoristen) in Österreich 1820-1951*, Wien 1953, 377; Vgl. auch Giuseppe ORLANDI, *La Congregazione del SS. Redentore nel ducato di Modena dal 1835 al 1848*, in *SHCSR* 13 (1970) 371-430, hier 426 f.

⁴⁶ Heinrich TRITZ, *Entstehungsgeschichte der Kölner Redemptoristenprovinz*, in *In Benedictione Memoria. Gesammelte Aufsätze zur Hundertjahrfeier der Kölner Provinz der Redemptoristen*, hg. vom Ordensseminar Geistingen, Bonn 1959, 99-184; Otto WEISS, *Die Redemptoristen in Bayern (1790-1909). Ein Beitrag zur Geschichte des Ultramontanismus*, phil. Diss. 1977, 3 Bde. München 1977, Bd. 1, 488-495.

4. – Die innere Entwicklung der Redemptoristen in Österreich und Deutschland nach 1848

Kommen wir nun zu den Entwicklungen im Innern der transalpinen Kongregation in den Jahren 1848 bis 1854, soweit sie auf die spätere deutsche Redemptoristenprovinz Auswirkungen hatten. Alles fing damit an, dass die Redemptoristen in Österreich aufgehoben wurden. Am 6. April 1848 wurden sie aus ihrem Kloster Maria am Gestade in Wien vertrieben. Nachdem die Patres bereits in der Nacht zuvor durch einen Höllenspektakel, eine so genannte „Katzenmusik“, aus dem Schlaf geschreckt worden waren, besetzten die Revolutionäre das Kloster und zwangen die Patres unter dem Gejohle der herbeigeströmten Menge, bereitstehende Pferdekarren zu besteigen, die sie aus der Stadt hinausführten⁴⁷. Johann Strauß junior komponierte zu diesem Anlass seine Polka „Ligurianerseufzer“⁴⁸, Nestroy brachte die Posse „Freiheit in Krähwinkel“ zur Aufführung, in der der Auszug der Redemptoristen den Höhepunkt bildete⁴⁹. Am ... gab die Regierung dem Drängen der Revolutionäre nach und hob die Kongregation der Redemptoristen zusammen mit den Jesuiten in der Donaumonarchie auf⁵⁰. Die Patres waren gezwungen, entweder als Weltgeistliche in Österreich tätig zu sein oder aber ins Ausland zu fliehen⁵¹.

So schmerzlich das alles war, ein Gutes hatte es doch. Denn nun löste sich ein Problem, das seit Jahren die transalpinen Redemptoristen beschäftigte, fast von selbst. Ihr langjähriger Oberer, der Generalvikar P. Joseph Passerat (1772-1858)⁵², begab sich von seinem bisherigen Amtssitz in Wien ins Exil nach Belgien. Damit war der Weg frei für seine lang erwartete Ab-

⁴⁷ [Carl Ernst JARCKE], *Die Gewaltthaten gegen die Redemptoristen und Redemptoristinnen in Wien*, in *Historisch-politische Blätter* 22 (1848) 183-192, 212-224, 340-349, 377-385, 474-480; Carl MADER, *Die Congregation des Allerheiligsten Erlösers in Oesterreich*, Wien 1887, 111-121; Andreas SAMPERS, *Relationes quaedam de expulsione Congregatorum ex Wien, An. 1848, et de aerumnis a patre Passerat tunc perlatis*, in *SHCSR* 12 (1964) 19-66. – Eine eindrucksvolle zeitgenössische Schilderung in: F.[ranz] S.[CHUSELKA], *Habt Acht, habt Acht! Die Liguorianer sind wieder da! Gute Nacht!*, in *Außerordentliche Beilage zur österreichisch-deutschen Zeitung* 14, 1-2 (Wien, 3. Mai 1848).

⁴⁸ Exemplar (mit Partitur) im Provinzarchiv der Wiener Redemptoristenprovinz, Wien.

⁴⁹ Johann NESTROY, *Freiheit in Krähwinkel*, Wien 1848. – Vgl. Günter BERGHAUS, *J. N. Nestroys Revolutionspossen im Rahmen des Gesamtwerks*, Berlin 1977.

⁵⁰ Aufhebungsdekret vom 8. Mai 1848, abgedruckt bei Eduard HOSP, *Akten aus dem Österreichischen Staatsarchiv in Wien, nebst anderen Dokumenten zur Aufhebung und Wiedereinführung der Kongregation in Österreich, 1848-1854*, in *SHCSR* 7 (1959) 266-318, hier 273 f.

⁵¹ Vgl. HOSP, *Erbe* (wie Anm. 45).

⁵² Zu ihm BOLAND, 279 f. (Lit.); Otto WEISS, in *BBKL* 6 (1993) 1579-1582 (Lit.); DERS., in *LThK*³ 7 (1998) 1423.

dankung und damit für eine zukünftige Neuordnung der rechtlichen Strukturen der Kongregation. Am 8. Juni 1848 bat Passerat den Generalobern P. Ripoli in Pagani um Ablösung von seinem Amt. Der General nahm die Abdankung an. Mit der Bestätigung durch die Religiosenkongregation am 2. Oktober 1848 wurde sie rechtskräftig⁵³.

Doch wie sollte es weiter gehen? Wer sollte zum neuen Generalvikar gewählt werden. Und wo sollte er seine Residenz aufschlagen? Sollte überhaupt ein neuer Generalvikar gewählt werden? War es nicht vernünftiger, dem bisherigen provisorischen Zustand ein Ende zu machen und die transalpinen Gebiete direkt dem General zu unterstellen, nicht aber einem, der im fernen Pagani bei Neapel regierte, sondern nur einem, der in Rom residierte? Alle diese Fragen waren nicht völlig neu, spätestens seitdem 1841 die Kongregation in Provinzen eingeteilt worden war, waren sie nicht zu Ruhe gekommen⁵⁴. Jetzt aber, so glaubten manche in der Kongregation, könnten sie endlich zur Zufriedenheit gelöst werden.

Doch es zeigte sich schon bald, dass dies nicht so einfach war. Beim Widerstand der neapolitanischen Patres, die dabei von keinem geringeren als vom König von Neapel unterstützt wurden, schien eine endgültige Lösung mit einem in Rom residierenden Generalobern vorerst nicht möglich⁵⁵. So ging man daran, einen neuen Generalvikar zu suchen. Zwei Kandidaten standen zur Wahl: P. Ritter von Smetana, der als Konsultor *de facto* bereits seit Jahren den schwachen Generalvikar Passerat auszuschalten wusste und im Hintergrund von Wien aus die Fäden zog, und der übermächtige belgische Provinzial P. Friedrich von Held (1799-1881)⁵⁶, der mit seiner bis nach England und den Vereinigten Staaten reichenden Hausmacht schon zuvor der Wiener Zentrale die Stirne geboten hatte. Die Polarisierung war so stark, dass man eine Spaltung der Transalpinen befürchten musste⁵⁷.

In dieser Situation nun ging von Altötting eine Initiative aus, die nicht ohne Folgen für die Gründungsgeschichte der Deutschen Redemptoristenprovinz sein sollte. Der Initiator war P. Franz Ritter von Bruchmann. Dieser war seit 1841 der Obere der Altöttinger Niederlassung,

⁵³ Die genannten Dokumente zur Abdankung Passerats sind abgedruckt in *SHCSR* 6 (1958) 353-372; Vgl. WEISS, *Die Redemptoristen*, Diss. 1977, (wie Anm. 46), Bd. 2, 769 f.

⁵⁴ Vgl. Carl DILGSKRON, *P. Friedrich von Held. Ein Beitrag zur Geschichte der Congregation des allerheiligsten Erlösers*, Wien 1909, 237-249.

⁵⁵ Vgl. Karl DILGSKRON, *P. Rudolph von Smetana. Ein Beitrag zur Geschichte der Congregation des allerheiligsten Erlösers*, Wien 1902, 150 f.

⁵⁶ Zu ihm DILGSKRON (wie Anm. 54); Maurice DE MEULEMEESTER, *Frédéric de Held*, Jette 1911; jetzt unentbehrlich. Jean BECO, *Heldiana. Der Briefwechsel P. Friedrichs von Held*, 4 Bde., Generalatsarchiv der Redemptoristen, Rom 2002.

⁵⁷ Vgl. DILGSKRON, *Held* (wie Anm. 54), 238-249; ferner BECO, *Heldiana* (wie Anm. 56), passim.

die – wie später das Kloster in Vilsbiburg oder die Niederlassung im Herzogtum Modena – zur österreichischen Provinz gehörte. Am 17. Oktober 1847 hatte ihn der Generalvikar Passerat sogar zum Provinzial der Österreichischen Provinz mit Sitz in Altötting ernannt⁵⁸. *De facto* war er jedoch nur der Provinzial für Altötting und Vilsbiburg. Für Österreich, wo der Generalvikar waltete, hatte er wie schon seine beiden Vorgänger Michalek⁵⁹ und Kosmaček⁶⁰ keine Befugnisse.

Dies wurde anders mit der Abdankung Passerats. Am 14. Mai 1848 betraute dieser Bruchmann von Lüttich aus mit der unmittelbaren Leitung des österreichischen Provinz, einschließlich der Häuser in Modenas, „sowohl als Provinzial wie auch im Namen des Generalvikars“⁶¹. Dies genügte jedoch Bruchmann nicht. Vom 23. bis 29. Juni 1848 traf er sich mit den Provinzialen von Belgien Michael Heilig⁶² und der Schweiz Leopold Ottmann⁶³

⁵⁸ Vgl. WEISS, *Die Redemptoristen* (wie Anm. 1), 438, Anm. 82.

⁵⁹ Leopold Michalek (1794-1857), aus Wien, Priester 1819, Profess 1822, 1830 Rektor in Innsbruck, 1833-1838 Rektor in Wien, 1839-1843 Rektor in Marburg, 1844-1847 Provinzial der Österreichischen Provinz, seit 1856 in Prag, Verf. des Gebetbuchs „Quelle der Andacht“ (1850). MADER (wie Anm. 47), 386-388; HOSP, *Erbe* (wie Anm. 45), passim; SHCSR 2 (1954) 50, 262; 40 (1992) 292, Anm. 140 u. 142. Generalkatalog AGHR XIII, Nr. 82.

⁶⁰ Franz Kosmaček (1799-1860), aus Pilgram (Böhmen), Studium der Philosophie in Prag, durch Johannes Madlener 1818 mit Hofbauer bekannt, Redemptorist 1820, Priester 1822, langjähriger Oberer, 1832 in Paganini zum Generalkonsultor erwählt, trat er 1836 von diesem Amt zurück, war Konsultor Passerats von 1830 bis 1832 und von 1839 bis 1848. 1840 zum Vikar für Belgien und Holland ernannt, trat er 1841 von diesem Amt zurück und wurde zum ersten österreichischen Provinzial ernannt. Er blieb es bis 1844, jedoch ohne Kompetenzen, weshalb auch sein Provinzialat in den Katalogen fehlt. Kosmaček war ein ausgezeichnete Prediger, ein Mann von gewinnendem Äußeren, „ein Eckstein und eine Zierde der Kongregation“ (MADER, 398), der geistige Aufgeschlossenheit mit einem starken Charakter verband. Er starb im Ruf der Heiligkeit. MADER, *Die Congregation* (wie Anm. 47), 396-399; Claudio BENEDETTI, *Servorum Dei e Congregatione Sanctissimi Redemptoris Album*, Roma 1903; HOSP, *Erbe* (wie Anm. 45) 612; SHCSR 4 (1954) 226-231, 254.

⁶¹ P. Michael Heilig (im Auftrag Passerats) an Bruchmann, Lüttich 14. Mai, 1848, in SHCSR 6 (1958) 357 f.; Vgl. ebd. die einschlägige Korrespondenz, ebd. 358-360, 369f.; vgl. auch WEISS, *Die Redemptoristen*, Dissertation (wie Anm. 46), Bd. 1, 439 f.; Bd. 2, 769, Anm. 345.

⁶² Michael Heilig aus Winterbach (Wttbg.), Jesuitenschüler, seit 1833 Redemptorist, 1836 Priester, Dozent der Moralthologie in Wittem, 1848-1849 Provinzial in Belgien, 1849 Generalkonsultor, danach Konsultor des Generalvikars, 1880-1887 Provinzial der niederdeutschen Provinz. Zu ihm [Alois KREBS], *Kurze Lebensbilder der verstorbenen Redemptoristen der Ordensprovinz von Niederdeutschland*, Dülmen 1896, 153-161.

⁶³ Leopold Ottmann (1805-1881), aus Nordheim (Elsass), 1828 Redemptorist, 1829 Priester, 1848-1851 Provinzial der Gallo-Helvetischen Provinz, zuletzt in Luxemburg. Zu ihm Thomas LANDTWING, *Die Redemptoristen in der Schweiz 1811-1847* (Bibl. Hist. CSSR, II), Rom 1955 (auch Freiburg 1955) 146 f. (Reg.); WEISS, *Die Redemptoristen* (wie Anm. 1), 1126 (Reg.).

in Altötting. Er vereinbarte mit ihnen, „wegen der Zeitverhältnisse“ wenigstens vorläufig von der Wahl eines neuen Generalvikars abzusehen. Dafür sollten die drei transalpinen Provinziale sämtliche Rechte des Generalvikars erhalten⁶⁴. Das entsprechende Gesuch der Provinziale wurde am 4. September 1848 vom Generalobern positiv beschieden⁶⁵, desgleichen am 3. Oktober 1848 von der Religiosenkongregation, die allerdings Bedenken anmeldete⁶⁶. Die Aktion der Provinziale, die sowohl von der Heldpartei wie von der Smetanapartei als Revolution von oben empfunden wurde, erregte bei den meisten transalpinen Patres großen Unwillen. Statt eines Generalvikars hatte man nun faktisch drei. Allenthalben wurden Stimmen laut, die forderten, diesen Zustand bald zu beenden⁶⁷.

5. – „Gründung“ einer „Deutschen Provinz“ am 7. Februar 1849

Zunächst allerdings nutzte P. Bruchmann seine neuen Vollmachten, wo er konnte. Er nahm neue Mitglieder auf, entließ solche, die ihm nicht genehm waren, gründete Klöster und ernannte Obere nach seinen Gutdünken. Den Höhepunkt seines selbstherrlichen Schaltens und Waltens bildete eine Maßnahme, die in Österreich großen Unwillen erregte. P. Bruchmann gründete am 7. Februar 1849 mit Berufung auf die Vollmachten eines Generalvikars die Deutsche Redemptoristenprovinz. Ein Gesuch um Bestätigung sandte er an die Religiosenkongregation, die am 24. September 1849 ihr Placet gab, jedoch die endgültige Entscheidung dem Generaloberen P. Vincenzo Trapanese überließ. Dieser erklärte sich damit einverstanden⁶⁸. Doch wir brauchen den Gründungstag deswegen nicht um fünf Jahre zurückdatieren. Es erfolgte nämlich 1849 keine wirkliche Neugründung, sondern nur eine neue Etikettierung. Bruchmann änderte den Namen der Provinz, deren

⁶⁴ Vgl. P. Franz Vogl an P. Markus Andreas Hugues, Altötting, 24. Juni 1848; ders. an dens., 29. Juni 1848; P. Markus Andreas Hugues an P. Johannes Sabelli, Rom, 3. Juli 1848, in *SHCSR* 6 (1958) 373-375-378; vgl. WEISS, *Die Redemptoristen*, Diss. 1977 (wie Anm. 46), Bd. 1, 439-441.

⁶⁵ P. Giovanni Camillo Ripoli an die drei transalpinen Provinziale, 4. September 1848, in *SHCSR* 6 (1858) 396 f.

⁶⁶ Reskript der Kongregation der Bischöfe und Religiosen vom 3. Oktober 1848, in *SHCSR* 6 (1858) 143.

⁶⁷ Vgl. DILGSKRON, *Smetana* (wie Anm. 55), 143; *Depositio P. is Ambrosii Zobel CSSR de abdicatione P. is Passerat, facta in Processu Ordinario Vindobonensi pro Beatificatione ejusdem P. is Passerat*, Sessio VIII, 17. November 1892, in *SHCSR* 6 (1858) 403 f.

⁶⁸ Vgl. Auszug aus dem Consultabuch der österreichischen Provinz vom 7. Februar 1849, in *SHCSR* 7 (1959) 319-321; Bittgesuch an die Religiosenkongregation mit Reskript und Approbation des Generalobern P. Vincenzo Trapanese, ebd. 321; WEISS, *Die Redemptoristen*, Diss. 1977 (wie Anm. 46), 441.

Provinzial er war. Aus der „Österreichischen Provinz“, die alle ihm unterstellten, bestehenden, noch zu gründenden oder wieder zu gründenden Klöster in ganz Deutschland, Österreich und im Herzogtum Modena einschloss, wurde die „Deutsche Provinz“⁶⁹.

Mit der am 21. Februar 1854 gegründeten „Deutschen Provinz“, die viel kleiner war und nur die Klöster in Bayern, Hessen-Nassau und Rheinpreußen umfasste, war sie jedoch so wenig identisch wie mit der am gleichen Tag wieder ins Leben gerufenen „Österreichischen Provinz“. Auf dem Weg zur späteren „Deutschen Provinz“ war jedoch die Maßnahme Bruchmanns ein bedeutender Schritt. Hinter ihr standen, wie Bruchmann ausführte, folgende Überlegungen: 1. es sei für die außerösterreichischen Gebiete der Provinz nicht sinnvoll, wenn sie als Teil einer österreichischen Provinz erschienen, die in Österreich selbst infolge der Aufhebung von 1848 nicht mehr existierte; 2. es sei aus politischen Gründen nicht ratsam, wenn die Redemptoristen in nichtösterreichischen Gebieten Deutschlands als österreichische Patres auftreten würden. Ja, bei der Gegnerschaft Preußens zu Österreich wäre dies ein unüberwindliches Hindernis für Neugründungen in Preußen⁷⁰.

Dass die nach der Aufhebung des Ordens über das Land verstreut lebenden Patres in Österreich von dieser Entwicklung wenig begeistert waren, ist verständlich. Sie glaubten, dass die Aufhebung für alle Zeiten festgeschrieben sei. Zum mindesten aber fürchteten sie, die österreichischen Klöster würden in Zukunft für immer der deutschen Provinz zugeschrieben werden⁷¹. Dazu kam, dass Bruchmann bei ihnen als Verfechter des „Deutschtums“ galt⁷². Und tatsächlich hatte sich der Sohn eines nach Wien eingewanderten Kölner Großkaufmanns in Österreich nie wohl gefühlt. Schon als

⁶⁹ Es scheint allerdings, dass anfangs Zweifel darüber bestanden, ob nicht doch der 24. September 1849 der Gründungstag der „Deutschen Provinz“ sei. Dagegen konnte angeführt werden, dass diese Maßnahme keine Rechtsgültigkeit erlangte, weil sie niemals in der Kongregation allgemein anerkannt worden war. Bruchmann schreibt später hierzu: „Obwohl die Bezeichnung deutsche Provinz schon gesetzlich seit dem 24.9.1849 bestand, wurde eine deutsche Provinz doch erst seit ihrer Trennung von der österreichischen als solche selbständig anerkannt und auf dem Kapitel von 1855 ihr der Altersrang danach angewiesen, daher man sie im Jahre 1854 entstanden betrachten muß“. Entwurf der Provinzchronik, verf. von Bruchmann, Bogen 1, Provinz-Archiv Gars am Inn. Vgl. zum Ganzen Engelbert ZETTL, *Dokumente zur Änderung und Wiederherstellung des Namens der österreichischen Provinz*, in *SHCSR* 7 (1959) 319-334.

⁷⁰ Auszug aus dem Consultabuch (wie Anm. 68); vgl. WEISS, *Die Redemptoristen*, Diss. (wie Anm. 46), Bd. 1, 441.

⁷¹ Vgl. MADER, *Die Congregation* (wie Anm. 47), 399; WEISS, *Die Redemptoristen*, Diss. (wie Anm. 46), 442.

⁷² So Bruchmann, im Entwurf der Provinzchronik, Bogen 1, Provinz-Archiv Gars am Inn.

junger Mann hatte er „Reden an die deutsche Nation“ verfasst⁷³ und noch in seinem hohen Alter war er überzeugt: wer nicht in Österreich aufgewachsen sei, könne sich nicht vorstellen, welch primitiver Geist dort herrsche⁷⁴. Bei all dem darf nicht vergessen werden, dass fast die Hälfte der österreichischen Patres aus Böhmen stammte und „böhmisch“, also tschechisch als Muttersprache hatte, dass die von den Patres in Wien betreute Kirche Maria am Gestade faktisch tschechische Nationalkirche war⁷⁵ und dass dies einer der Gründe war, warum die Redemptoristen während der „deutschen Revolution“ von 1848 aus Wien verjagt worden waren⁷⁶. So verwundert es denn auch nicht, dass zu einer Zeit, wo auch in der Redemptoristenkongregation die nationalen Gegensätze hochgespielt wurden, der führende Mann tschechischer Herkunft in Österreich, P. Franz Kosmaček, sich entschieden gegen das Vorgehen Bruchmanns wandte. In einem Brief vom 20. Februar 1851 an den neuen Generalvikar, P. Rudolf von Smetana, dessen Konsultor er war, betonte Kosmaček, Bruchmanns Vorgehen sei ein „Akt absolutistischer Willkür“, die „Veränderung der österreichischen Provinz in eine deutsche“ sei ein „großes Unrecht“, nicht nur um eine Namensänderung sei es gegangen, der Name ändere vielmehr die Sache. Im Übrigen könne „Österreich“ schon aus politischen Gründen nie zu Deutschland gehören. Der Begriff Deutschland bedeute so viel wie ein Land der Deutschen, Österreich sei aber etwas ganz anderes. „Zu Österreich“, so Kosmaček, „gehört die Lombardei, Venetien, Ungarn, Polen, was nie als ein Teil von Deutschland angesehen

⁷³ Vgl. Franz von Bruchmann, *Selbstbiographie*, abgedruckt in Moritz ENZINGER, *Franz von Bruchmann, Freund J. Chr. Senns und des Grafen Aug. von Platen. Eine Selbstbiographie aus dem Wiener Schubertkreise nebst Briefen*, in *Veröffentlichungen des Museum Ferdinandeum in Innsbruck* 10 (1930) 115-379, hier 219 f. – Schon der junge Bruchmann fühlte sich nicht als Österreicher, sondern als Deutscher, eine Haltung, in der ihn Friedrich von Schlegel bestärkte. Vgl. Franz von Bruchmann an seinen Vater, 22. Mai 1822, Personalakt Bruchmann, Provinz-Archiv Gars am Inn.

⁷⁴ „Wer in Österreich nicht aufgewachsen ist oder lange Zeit dort war, der kann sich von diesem ordinären Geist keine Vorstellung machen [...]. Es herrscht dort weder eine ascetische noch eine wissenschaftliche Ausbildung“. Franz von Bruchmann an den Generalobern Nikolaus Mauron, 23. September 1863, AGHR PGS I C 14; vgl. auch WEISS, *Die Redemptoristen*, 572, 723; P. Carl Erhard Schmöger an Mauron, 17. August 1870, AGHR PGS II A 3.

⁷⁵ Die Kirche war auf Grund einer kaiserlichen EntschlieÙung vom 28. September 1812 zur tschechischen Nationalkirche bestimmt worden. Streng rechtlich wurde sie dies wegen mangelnder Sustaination von Seiten der Böhmisches Stände nicht, doch sollte sie dennoch auf kaiserlichen Wunsch als Kirche für die in Wien lebenden Tschechen dienen, ein Wunsch, dem die Redemptoristen, etwa durch Abhaltung tschechischer Gottesdienste, bis 1848 nachkamen. Vgl. Carl DILGSKRON, *Geschichte der Kirche unserer lieben Frau am Gestade zu Wien*, Wien 1882, 154-156; HOSP, *Erbe* (wie Anm. 45), 42, 95 f.

⁷⁶ Vgl. [Rudolf von SMETANA], *Die Redemptoristen-Congregation in Wien*, Wien 1848, 4-6.

werden kann. Wie will man denn die modenesischen Häuser, wie Bussolengo zu Deutschland zählen?“⁷⁷

P. Smetana wies in seiner Antwort die Vorwürfe Kosmačeks zurück. Vor allem betonte er, dass die österreichische Provinz de jure weiterbestehe, wenn auch wegen der Zeitverhältnisse vorerst unter einem anderen Namen. Allerdings war ihm klar, dass der gegenwärtige Zustand nur ein vorläufiger sein konnte, zumal in den österreichischen Klöstern in Innsbruck und Mautern die *vita communis* bereits wieder eingeführt war. Eine Wiederherstellung aller österreichischen Klöster unter dem Dach einer Deutschen Provinz schien ihm wenig sinnvoll⁷⁸. So fasste er einen Entschluss, der sowohl den Österreichern wie den Deutschen entgegenkam. Er fasste die Teilung der Provinz in einen deutschen und einen österreichischen Teil ins Auge. Diese Teilung wurde akut, nachdem Kaiser Franz Joseph am 23. Juni 1852 die Aufhebung der Redemptoristen im Kaiserreich aus Kraft gesetzt⁷⁹ und schließlich auch das Kloster Maria am Gestade, mit der Bestimmung Sitz des Provinzials zu sein, kraft allerhöchster Entschliebung vom 7. Januar 1854 wieder eröffnet werden durfte⁸⁰. Schon fünf Tage zuvor hatte die Religiosenkongregation die Teilung der Provinz genehmigt⁸¹. Von der seit 1841 fortbestehenden Provinz, die zuerst Österreichische, dann Deutsche Provinz hieß, wurde als neues Rechtssubjekt die neue „Deutsche Provinz“ abgetrennt.

II. – WIE ES WEITERGING

An ihrem Gründungstag zählte die Deutsche Provinz sieben Niederlassungen, davon vier in Bayern. Altötting mit zwei Häusern und Vilsbiburg kennen wir schon. Dazu kam zeitweilig Fuchsmühl in der Oberpfalz, das seine Entstehung dem Revolutionsjahr 1848 verdankte. Zunächst ein Provisorium, als Bleibe für Patres gedacht, die nach der Klosteraufhebung eine Unterkunft suchten, wurde das Kloster 1854 wieder aufgelöst, doch 1856 bis 1867 erneut von den Patres besiedelt⁸². Längere Dauer hatte ein weiteres

⁷⁷ Kosmaček an Smetana, 20. Februar 1851, Provinz-Archiv Gars am Inn, zum Großteil abgedruckt in *SHCSR* 7 (1959) 322-326.

⁷⁸ Smetana an Kosmaček, [März 1851], Entwurf (Original), Provinz-Archiv Gars am Inn, abgedruckt in *SHCSR* 7 (1959) 327-333.

⁷⁹ Allerhöchste Entschliebung des Kaisers Franz Joseph, Ofen 23. Juni 1852, Österreichisches Staatsarchiv Wien MR 1841/1852, abgedruckt in *SHCSR* 7 (1959) 284 f.

⁸⁰ Allerhöchste Entschliebung des Kaisers Franz Joseph, Wien, 7. Jänner 1854; Statthalter von Niederösterreich an P. Smetana, Wien, 17. Jänner 1854, abgedruckt ebd. 294 f.

⁸¹ *Rescriptum S. Congregationis Episcoporum et Regularium* (AGHR), *SHCSR* 7 (1959) 347 f.

⁸² Vgl. WEISS, *Die Redemptoristen*, Diss. 1977 (wie Anm. 46), Bd. 1, 457-460.

Provisorium aus der Revolutionszeit: Niederachdorf an der Donau, ein Kloster, das sogar die Jahre der Verbannung glücklich überstand und erst 1922 aufgegeben wurde⁸³.

1. – Die Gründung weiterer bayerischer Klöster

Wenige Jahre nach der Errichtung der Deutschen Provinz, nämlich 1857, kam zu den vier bestehenden bayerischen Klöstern die Gründung eines Klosters, das schon bald das Provinzialat, später auch das Noviziats- und Studienhaus sowie das Juvenat umfassen sollte und zum Zentrum der Provinz wurde, das Kloster in Gars am Inn⁸⁴. Ihm angeschlossen war seit 1864 das Hospiz in Heldenstein-Bachham, ein Haus, in dem vor allem Brüder weilten, denn es diente in erster Linie der Landwirtschaft und der Versorgung von Gars mit Lebensmitteln⁸⁵. Schon zuvor, nämlich 1861, hatten die Patres das Hospiz bei der Wallfahrtskirche in Dorfen übernommen⁸⁶. 1867 schließlich griffen die Redemptoristen mit der Gründung des Klosters Fährbrück bis nach Unterfranken aus⁸⁷.

2. – Die Abtrennung der Niederdeutschen von der Oberdeutschen Provinz

Doch kehren wir in das Gründungsjahr zurück. Drei der damaligen deutschen Klöster lagen außerhalb Bayerns, auch sie vor allem aus dem Grund ins Leben gerufen, um nach einer eventuellen Vertreibung aus Bayern einen Unterschlupf zu finden. Es handelte sich um Bornhofen am Rhein (1850), Trier (1851) und das Kloster in Koblenz, das allerdings als Residenz des neuen Generalvikars Smetana eine Sonderrolle spielte und bereits 1854 zur Verärgerung der Patres und der Bevölkerung im Rheinland von den Redemptoristen wieder verlassen wurde⁸⁸.

Die Klöster in Trier und Bornhofen erreichten schnell eine unvorgesehene Blüte. Zu ihnen gesellte sich seit 1856 das Kloster Hamicolt bei Dülmen, das schon bald das Noviziat für den Norden Deutschlands be-

⁸³ Ebd., 461-463.

⁸⁴ Dazu jetzt: Otto WEISS, *Vom Augustinerchorherrenstift zum Redemptoristenkloster, Aufhebung und Wiederbesiedlung des Klosters Gars*, in: *ZeitFlussLäufe – Säkularisation der Klöster Au und Gars am Inn. Begleitbuch mit Katalog zur Ausstellung vom 17. Mai bis 15. Juni 2003 im Kloster Gars am Inn, Gars am Inn 2003, 129-143; auch in SHCSR 51 (2003) 233-265.*

⁸⁵ WEISS, *Die Redemptoristen*, Diss. 1977 (wie Anm. 46), Bd. 1, 476-480.

⁸⁶ Ebd., 480-483.

⁸⁷ Ebd., 483-488.

⁸⁸ Ebd., 446-449; Bd. 2, 782, 792 f.

herbergte⁸⁹. Zwischen den sogenannten „rheinischen Häusern“ und der bayerischen Mutterprovinz kam es jedoch zu empfindlichen Spannungen, die zunächst durch die Schließung des Koblenzer Klosters ausgelöst worden waren. Auch war die Rede davon, dass die Mentalität der Bayern und Rheinländer grundverschieden sei⁹⁰. Merkwürdig nur dass die Patres, die dieses Argument vorbrachten, in den rheinischen Häusern oder in Belgien lebende aus Bayern, Württemberg oder Österreich stammende Patres waren, die sich an ihrem neuen Wirkungsort recht wohl fühlten und dort führende Positionen einnahmen⁹¹.

Umgekehrt verblieben mehrere Rheinländer, die in Altötting ihr Noviziat gemacht hatten, in Bayern, unter ihnen der bekannte Pastoraltheologe und ehemalige Dozent am Kölner Priesterseminar Michael Benger⁹² und der

⁸⁹ Ebd., 487-495.

⁹⁰ TRITZ, *Entstehungsgeschichte* (wie Anm. 46), 158 f. – Einen Mentalitätsunterschied zwischen den Bayern und den Rheinländern stellte auch Bruchmann fest: „Der Bayer ist ruhig, gelassen, ausdauernd, der Rheinländer bewegt, heftig, von Einem zum Andern uebergehend. Der Bayer folgt in der Regel, ohne viel zu grübeln, der Rheinländer will vor allem den Grund wissen, bevor er sich unterwirft“. Fast noch einen größeren Mentalitätsunterschied stellte Bruchmann jedoch zwischen Bayern und Württembergern fest: die Bayern seien langsam, folgsam und willig, die Württemberger lebhaft, aber zur Exaltation neigend. Negativ bei den Bayern falle ihre zu große Bindung an ihre Heimat ins Gewicht. Der Württemberger und langjährige bayerische Provinzial Carl Erhard Schmöger klagte über die Schwerfälligkeit der Bayern und ihren „Nationalfanatismus“. Kein anderer deutscher Volksstamm würde sich so schwer „in anderer nationaler und socialer Lage“ zurechtfinden. Vgl. WEISS, *Die Redemptoristen* (wie Anm. 1), 691.

⁹¹ So argumentierte insbesondere P. Michael Heilig, der selbst aus Württemberg stammte. Vgl. TRITZ, ebd., 159. – Führende Stellungen in der späteren Niederdeutschen Provinz erlangten neben Heilig (vgl. Anm. 62) die Patres Gabriel Hampl (1814-1875), aus Luditz/Böhmen, 1841-1847 in Altötting, Provinzial der Niederdeutschen Provinz 1862-1871, und Friedrich (von) Poesl (1806-1876), aus Landshut, 1841-1846 in Altötting, 1846-1848 Superior in Vilsbiburg, 1848-1851 Superior in Pittsburg/USA, 1851-1856 Oberer in Trier, 1856-1861 in Maria Hamicolt, dann Provinzkonsultor und Provinzprokurator. – Zu Hampl MADER, *Die Congregation* (wie Anm. 47), 451-453; [KREBS], *Kurze Lebensbilder* (wie Anm. 62), 42-48. – Zu Poesl ebd., 55-60; WEISS, *Die Redemptoristen* (wie Anm. 1), 1032; *Allgemeine Deutsche Biographie*, Bd. 26, 459.

⁹² Michael Benger (1822-1870), aus Verberg bei Krefeld, 1844 Priester, 1847 Domvikar und erzb. Sekretär in Köln, 1848 Dozent der Pastoraltheologie am Priesterseminar in Köln, 1854 Redemptorist, Studentenpräfekt (Regens) und Lektor für Kirchenrecht und Pastoral in Vilsbiburg/Ndb., Reformator der Missionspredigt. – WEISS, *Die Redemptoristen* (wie Anm. 1) 1112 (Reg.); DERS., *Deutsche oder römische Moral? – oder der Streit um Alfons von Liguori. Ein Beitrag zur Auseinandersetzung zwischen Romanismus und Germanismus im 19. Jahrhundert* (Quellen und Studien zur neueren Theologiegeschichte, 5), Regensburg 2001, 71-75, 100-103; Erich GARHAMMER, *Seminar und Klerusbildung bei Karl August Graf Reisach. Eine pastoraltheologische Studie zum Ultramontanismus des 19. Jahrhunderts*, Stuttgart 1990, 216-220; DERS., in *LThK*³ 2 (1994) 229; DE MEULEMEESTER II, 23; III, 253. – Benger wurde vom „Vicegerens“ der Rheinischen Häuser P. Smets angefordert, doch verwei-

bayerische Provinzial der Aufbruchszeit um 1900 P. Alois Küppers⁹³. So scheint das Argument der unterschiedlichen Mentalität nicht so recht zu greifen. Was jedoch aus den Akten ersichtlich ist, ist die Tatsache, dass die Oberen der rheinischen Häuser nicht immer auf Weisung aus dem fernen Bayern warteten, sondern, wo es drängte, selbstständig entschieden⁹⁴.

Beide Teile waren entschlossen, diesem Zustand ein Ende zu machen. Aus der faktischen Selbständigkeit sollte eine rechtliche Selbständigkeit werden. Bereits 1855 wurde dem Provinzial Bruchmann in der Person von P. Smets⁹⁵ ein „Vicegerens“ für die beiden rheinischen Häuser zur Seite gestellt⁹⁶, 1856 erhielt Smets die Rechte eines Provinzials⁹⁷, auch wenn die rheinischen Häuser formell noch zur einen Deutschen Provinz gehörten. Die endgültige Teilung in eine oberdeutsche und eine niederdeutsche Provinz mit je einem eigenen Provinzial erfolgte zur Zufriedenheit beider Teile fünf Jahre nach der Gründung der deutschen Provinz am 19. März 1859⁹⁸. Damit war die organisatorische Entwicklung der Redemptoristenniederlassungen in Deutschland abgeschlossen.

Fünf Jahre nach dem Entstehen der Deutschen Redemptoristenprovinz beginnt die Geschichte zweier getrennter deutscher Provinzen, die bis heute fortbestehen, der Oberdeutschen Provinz und der Niederdeutschen Provinz. Manches trennte seither beide Provinzen. Anderes verband sie auch nach ihrer Trennung und zwar mehr als mit jeder anderen Provinz, zumal seit der Gründung des Deutschen Reiches im Jahre 1870. Die Beziehung zur österreichischen „Mutterprovinz“ begann sich zu lockern, wenn sie auch nie vollständig abbrach.

Da es in der vorgegebenen Zeit nicht möglich ist, den Geschicken bei-

gerte P. Bruchmann eine Versetzung des hochbegabten Pastoraltheologen aus Bayern an den Rhein.

⁹³ Zu Alois Küppers (1829-1913) aus Hüveroth (Diözese Aachen), Provinzial der Oberdeutschen Provinz 1898-1901; WEISS, *Die Redemptoristen* (wie Anm. 1), 746-748 u.ö.

⁹⁴ Vgl. WEISS, *Die Redemptoristen*, Diss. 1977 (wie Anm. 46), 449-454; TRITZ, *Entstehungsgeschichte* (wie Anm. 46), 158-170.

⁹⁵ Hubert SMETS (1802-1870) aus Weisswambach/Luxemburg, Priesterweihe in Lütlich 1826, Profess in Saint Trond 1840 gest. 1870, 1841-1848 in Altötting (stellvertretender Oberer), als Gegner der „Höheren Leitung“ durch die Seherin Louise Beck, 1851-1854 mit kurzer Unterbrechung Rektor in Wittem, 1855-1859 Vicegerens der Rheinischen Häuser mit Sitz in Trier, starb 1870 in Luxemburg. [KREBS], *Kurze Lebensbilder* (wie Anm. 62), 34 f.; SHCSR 6 (1958) 355.

⁹⁶ Vgl. TRITZ, *Entstehungsgeschichte* (wie Anm. 46), 161 f.

⁹⁷ Ebd., 165; WEISS, *Die Redemptoristen*, Diss. 1977 (wie Anm. 46), 450-453. – Obwohl de facto mit den Vollmachten eines Provinzials ausgestattet, führte Smets, da die „Rheinischen Häuser“ zunächst nur aus zwei bzw. drei Häusern bestanden, nicht den Titel „Vizeprovinzial“. Vgl. WEISS, *Die Redemptoristen*, Diss. 1977 (wie Anm. 46), 450.

⁹⁸ TRITZ, *Entstehungsgeschichte* (wie Anm. 46), 181 f.

der deutschen Provinzen im Einzelnen nachzugehen, sei mir gestattet, dass ich im Folgenden beispielhaft die weitere Entwicklung der Oberdeutschen Provinz, wenigstens in kurzen Skizzen, zeichne. Der Ort Altötting, wo wir uns befinden, der Ort, von dem beide deutschen Provinzen ihren Ausgang nahmen und der anschließend zum Zentrum der Oberdeutschen Provinz wurde, dürfte dieses Vorgehen rechtfertigen, wobei jedoch an gegebener Stelle der Blick über den Tellerrand der bayerisch-süddeutschen Provinz hinaus gehen soll, sei es hin zur norddeutschen „Tochterprovinz“ wie zur österreichischen „Mutterprovinz“.

3. – Die Vertreibung der Redemptoristen aus Deutschland 1873-1894

In der Zeit, die der Trennung der Provinz voraus ging und nachfolgte, stieg in ganz Deutschland die Nachfrage nach Volkmissionen durch die Redemptoristen. Was Bayern und das von dort aus betreute Württemberg angeht, hatten die Patres die Anfangsschwierigkeiten überwunden. Die Bedenken mancher Geistlicher gegenüber den Missionen verschwanden, wohl auch deswegen, weil die Patres nach mehreren Missionsreformen den anfänglichen Geruch des Fremdartig-Südländischen, Übertriebenen und Überstrengen und teilweise auch Primitiven verloren hatten⁹⁹. In amtlichen bayerischen Dokumenten wurde dies damit begründet, dass die aus dem Ausland nach Altötting gerufenen Patres durch bayerische Landeskinder ersetzt worden seien¹⁰⁰. Auch auf theologischem Gebiet leisteten einzelne Patres wie Vogl oder Benger, insbesondere in der Pastoraltheologie, Ungewöhnliches¹⁰¹. Dasselbe gilt auch für die Veröffentlichungen von P. Carl Erhard Schmöger (1819-1883)¹⁰². Mit Blick auf ihn glaubte Provinzial Bruchmann

⁹⁹ Vgl. WEISS, *Die Redemptoristen* (wie Anm. 1), 985-1004; Klemens JOCKWIG, *Die Volksmission der Redemptoristen in Bayern von 1843 bis 1873. Dargestellt am Erzbistum München und Freising und an den Bistümern Passau und Regensburg. Ein Beitrag zur Pastoralgeschichte des 19. Jahrhunderts* (Beiträge zur Geschichte des Bistums Regensburg 1, 41-408), Regensburg 1967, 339-361. – Zur anfänglichen Überstrenge: Otto WEISS, *Vom Liguorismus zum Rigorismus. Stationen einer fatalen Entwicklung*, in *SHCSR* 48 (2000) 109-136; DERS., *Zwischen rigoristischer Moral und Barmherzigkeit Gottes. Zur Rezeption des hl. Alfons von Liguori im deutschen Sprachraum*, in *Theologisch-praktische Quartalschrift* 144 (1996) 293-302.

¹⁰⁰ WEISS, *Die Redemptoristen* (wie Anm. 1), 312-314.

¹⁰¹ Vgl. ebd., 1033 f.; 1075-1077; WEISS, *Deutsche oder römische Moral* (wie Anm. 92), 71-75, 95-103.

¹⁰² Carl Erhard Schmöger (1819-1883), aus Ehingen, 1842 Priester, 1845 Pfarrer von Weißenstein, 1851 Profess, seit 1853 Lektor an der Ordenshochschule, 1862 Provinzkonsultor, 1865 Rektor von Gars, 1868-1883 Provinzial, kirchenpolitisch im Sinne des Ultramontanismus tätig, „mystischer“ Schriftsteller und geistlicher Leiter der „Seherin“ Louise Beck. WEISS, *Die Redemptoristen* (wie Anm. 1), bes. 451-524; DERS., *Schmöger*, in *Dictionnaire de Spiritualité* 15 (1990) 422-424; DERS., *Schmöger*, in *BBKL* 9 (1995) 502-504 (Lit.).

bereits 1863 voll Stolz herausstellen zu dürfen, dass das entscheidende Unterscheidungsmerkmal der Oberdeutschen Redemptoristenprovinz im Vergleich mit anderen Provinzen deren „wissenschaftlichen Richtung“ darstelle¹⁰³.

Doch dann kam das Jahr 1873. 1871 war das neue Deutsche Kaiserreich unter Führung Preußens begründet worden. Wenig später kam es zum Kulturkampf und zu dem unseligen Jesuitengesetz vom 20. Mai 1872, dass die Jesuiten und die ihnen „verwandten Orden“ als „reichsgefährlich“, „staatsgefährlich“ und „kulturgefährlich“ aus dem Gebiet des Deutschen Reiches verbannte. Als jesuitenverwandt galten vor allem die Redemptoristen¹⁰⁴. Zwar war die liberale und nicht besonders klosterfreundliche bayerische Regierung von der Schädlichkeit der Redemptoristen keineswegs überzeugt. Nach ihrer Ansicht unterschieden sie sich in nichts von den Franziskanern, Kapuzinern oder Augustinern. Auch war sie der Ansicht, dass die Vertreibung der Patres mehr schädliche als nützliche Folgen hätte, da sie bei der Bevölkerung beliebt seien¹⁰⁵. In der Abstimmung im Bundesrat über die Jesuitenverwandtschaft der Redemptoristen stimmte jedoch auch Bayern für die Ausweisung, nicht weil die Regierung von der Schädlichkeit der Patres überzeugt war, sondern um kurz nach der Gründung des Deutschen Reiches die Treue zum Reich zu beweisen und in einer so wichtigen Frage keine Unstimmigkeit zwischen Bayern und den übrigen deutschen Ländern aufkommen zu lassen¹⁰⁶.

P. Provinzial Schmöger, der in der Ausweisung der Jesuiten die gerechte Strafe dafür sah, dass sie dem heiligen Alfons die Würde eines Kirchenlehrers nicht gegönnt hatten¹⁰⁷, konnte es nicht begreifen, dass die Redemptoristen mit den Jesuiten, die er wenig schätzte, in einen Topf geworfen wurden¹⁰⁸. So machte er sich auf den Weg nach München und wanderte von einer Behörde zur andern, von einem Minister zum andern. Doch er bekam zu hören: „Es tut uns ja sehr leid, vor allem um die Wallfahrt in Altötting, aber wissen Sie, wir in München vermögen überhaupt nichts mehr; seit der

¹⁰³ Bruchmann an den Generalobern Nikolaus Mauron, 23. September 1863, AGHR PGS I C14.

¹⁰⁴ Vgl. Otto WEISS, *Die deutschen Redemptoristen während des Kulturkampfes (1871-1893)*, in *Rottenburger Jahrbuch für Kirchengeschichte* 15 (1996) 127-147.

¹⁰⁵ Ebd., 131, 134-136.

¹⁰⁶ WEISS, *Die Redemptoristen* (wie Anm. 1), 316 f.

¹⁰⁷ Ebd., 319; vgl. Otto WEISS, *Döllinger und die Redemptoristen*, in *Beiträge zur altbayerischen Kirchengeschichte* 40 (1991) 7-53, hier 43.

¹⁰⁸ Vgl. Otto WEISS, *Alphonse de Liguori et la théologie allemande du XIX^e siècle*, in *Alphonse de Liguori. Pasteur et docteur* (Théologie Historique, 77), Paris 1987, 183-229, hier 222 f.

Reichsgründung hängt Bayern ganz von Berlin ab“¹⁰⁹. Immerhin versprach man ihm, bei der Aufhebung in Bayern so gnädig wie möglich zu verfahren und nichts zu überstürzen, wie dies in Preußen und im preußisch verwalteten Elsass geschehen war¹¹⁰. Dort war bald nach Verkündung des Bundesratsbeschlusses den Patres in den einzelnen Klöstern die Ausweisung verkündet worden. Bereits am 9. Juni 1873 war ein Regierungsbeamter im Kloster Aachen eingetroffen und hatte ab dem 10. Juni die Einstellung jeder Seelsorgstätigkeit verfügt. Die anderen Niederlassungen folgten nach. Die Klöster sollten bis zum Oktober oder spätestens zum 1. November geräumt sein¹¹¹. Im Elsass erschien der Kreisdirektor am 11. Juni 1873 im Kloster Riedisheim bei Mühlhouse, am 12. Juni in Landser, am 16. auf dem Bischenberg und verkündete die Auflösung der Klöster, die bis zum 20. November zu räumen seien¹¹².

Vom 21. Juni bis zum 3. Juli 1873 wurde den Obern der bayerischen Kloster nacheinander die Auflösungsurkunde überreicht. Die Beamten, die die Auflösung vorzunehmen hatten, drückten überall ihr Bedauern aus und versicherten die Patres ihrer Hochschätzung¹¹³. So auch am 25. Juni in Altötting, wo der Schmerz der Bevölkerung wie der scheidenden Patres besonders groß war. Immerhin durften die Patres noch bis zum Oktober bleiben, ehe sie Altötting verlassen mussten¹¹⁴. Bei der Druckerei Lutzenberger in Altötting ließen sie zu diesem Anlass einen Abschiedsgruß an die Gnadennutter drucken¹¹⁵.

4. – Rückkehr nach Deutschland

Doch so schnell, wie die Patres gehofft hatten, konnten sie nicht aus der Verbannung, die die Patres der Oberdeutschen Provinz meist in Belgien oder Österreich verbrachten¹¹⁶, in die Heimat zurückkehren. Mehr als zwan-

¹⁰⁹ WEISS, *Die deutschen Redemptoristen* (wie Anm. 104), 136 f.

¹¹⁰ Ebd., 136; WEISS, *Die Redemptoristen* (wie Anm. 1), 320.

¹¹¹ Vgl. P. Provinzial Matthias Schmitz an den Generalobern Nikolaus Mauron, Trier, 9. Juni 1873, Trier, 3. Juli, Maria Hamicolt 22. Juli, Aachen, 23. August 1873, AGHR, Prov. Germ. Inf. II; Vgl. Georg BRANDHUBER, *Die norddeutsche Provinz*, in DERS., *Die Redemptoristen 1732-1932*, Bamberg 1932, 270 f.

¹¹² Bericht des P. Nikolaus Jung über die Vertreibung, 30. Dezember 1886, AGHR, Prov. Gall-Helv.; P. Provinzial Achille Desurmont an P. Nikolaus Mauron, St. Nicolas, 19. Juni, 1. Juli 1873, ebd.; Vgl. Paul HENLÉ, *Lebensbilder der Straßburger Ordensprovinz nebst einer kurzen Geschichte ihrer Niederlassungen*, o.O. 1937, 6 f., 126-128.

¹¹³ WEISS, *Die Redemptoristen*, Diss. 1977 (wie Anm. 46), Bd. 1, 546-550.

¹¹⁴ Ebd., 548.

¹¹⁵ Siehe Anhang.

¹¹⁶ WEISS, *Die Redemptoristen*, Diss. 1977 (wie Anm. 46), Bd. 1, 558-569.

zig Jahre sollte es dauern, bis schließlich Kaiser Wilhelm II. Ende Juni 1894 mitten in den Vergnügungen der Kieler Woche seine Zustimmung zur Rückkehr der Redemptoristen nach Deutschland gab¹¹⁷. Viele Brüder und Paters waren in der Zwischenzeit gestorben, zudem hatten sich die süddeutschen Redemptoristen, da keine Arbeitsmöglichkeit in Deutschland bestand, kurz zuvor entschlossen, den Bitten brasilianischer Bischöfe nachzukommen und ihre besten Arbeitskräfte nach Brasilien zu schicken¹¹⁸, ähnlich wie ihre norddeutschen Mitbrüder, die bereits 1883 eine „Mission“ in Argentinien und Uruguay übernommen hatten¹¹⁹. Jetzt hätte man die Patres alle notwendig in der Heimat gebraucht.

In Bayern hatte P. Vogl, der im hohen Alter von 80 Jahren noch einmal mit der Energie und Weitsicht eines Jungen von 1883-1890 das Amt des Provinzials versah, dafür gesorgt, dass Gymnasiasten auf den Eintritt in die Kongregation vorbereitet wurden, und zwar im Juvenat in Dürrenberg bei Hallein, hart an der bayerischen Grenze, und gleichzeitig und zuvor schon heimlich in der Ökonomie in Bachham bei Heldenstein¹²⁰. Die bayerische Polizei, die davon gehört hatte, konnte dort allerdings keine Seminaristen entdecken. Die hatten sich nämlich rechtzeitig im Heustadel in den Höhlen unter den Balken versteckt¹²¹.

Am 4. August 1894 bestieg zum ersten Mal nach 21 Jahren wieder ein Redemptorist eine deutsche Kanzel. Es war der oberdeutsche Provinzial P. Matthias Baumgartner¹²². Die Kanzel war die der Klosterkirche in Gars am Inn¹²³. Da das Kloster Gars vor der Verbannung Eigentum der Redemptoristen war und von der Kongregation während des Exils *pro forma* an einen

¹¹⁷ Vgl. WEISS, *Die deutschen Redemptoristen* (wie Anm. 104), 138-145.

¹¹⁸ Vgl. WEISS, *Die Redemptoristen*, Diss. 1977 (wie Anm. 46), 691-693; BRANDHUBER, *Die süddeutsche Provinz*, in DERS., *Die Redemptoristen* (wie Anm. 111), 221-261, hier 256-260; *Aqueles que nos precederam*, Aparecida, S.P. 1978 (Anhang 1987), 6-33, 36-46, 48-64, 67, 69, 71, 73, 77 f., 80-88, 91-96, 99, 101 f., 104-106, 121, 123 f., 127, 131, 133-138, 148.

¹¹⁹ Vgl. Joseph PLUM, *Die Redemptoristen der Niederdeutschen Provinz und das Auslandsdeutschum in Argentinien*, in BRANDHUBER, *Die Redemptoristen* (wie Anm. 111), 151-159; BRANDHUBER, *Die norddeutsche Provinz* (wie Anm. 111), hier 273 f., 275.

¹²⁰ WEISS, *Die Redemptoristen* (wie Anm. 1), 421-423.

¹²¹ Mündliche Mitteilung von P. Franz Xaver Remberger. Vgl. auch WEISS, *Die Redemptoristen* (wie Anm. 1), 369.

¹²² Matthias Baumgartner (1834-1899), aus Petershausen, Volksmissionar, Exerzitienmeister und Dozent für Pastoral- und Moraltheologie, 1898-1899 Provinzial der Oberdeutschen Provinz. Zu ihm: WEISS, *Die Redemptoristen* (wie Anm. 1), 746 u.ö.; DERS., *Der selige Kaspar Stanggassinger (1871-1899)*. In *Selbstzeugnissen und im Urteil seiner Zeitgenossen* (Bibl. Hist. XVI), Roma 1995, 33 f., 547 (Register).

¹²³ WEISS, *Die Redemptoristen* (wie Anm. 1), 407.

Pater als Privatperson weitervererbt wurde¹²⁴, bestand keine Schwierigkeit, es bei der Rückkehr nach Bayern wieder in Besitz zu nehmen. Ähnliches galt für Kloster und Ökonomie in Heldenstein.

Bei den oberdeutschen Klöstern jedoch, die kirchlichen Einrichtungen oder dem Staat gehörten, war die Rückkehr nicht mehr möglich. Hier war in der Zwischenzeit von den zuständigen Behörden im Interesse der Seelsorge längst anders verfügt worden. So war das Altöttinger Kloster mit der Wallfahrt zur Gnadenmutter, ähnlich wie Vilsbiburg, schon bald den Kapuzinern übertragen worden. Als die Redemptoristen nun zurückkehrten, hätten sie gerne wieder die Wallfahrt in Altötting übernommen. Allein die zuständigen Bischöfe von Passau und Regensburg wie auch der bayerische Kultusminister Karl Ludwig von Müller gaben ihnen zu verstehen, dass dies aus rechtlichen Gründen nicht möglich sei¹²⁵. Der Minister fügte hinzu, die Redemptoristen seien bei den Leuten meist schon vergessen, die Kapuziner hätten überall Freunde gefunden, Bürger und Beamte würden regelmäßig mit den Patres verkehren und bei ihnen das gute Kapuzinerbier trinken¹²⁶. Der Provinzial, P. Anton Schöpf, sah ein, dass er gegen ein solches Argument nichts Gleichwertiges vorbringen konnte und verzichtete schweren Herzens.

5. – Neuanfang in der „Oberdeutschen Provinz“ und weitere Ausbreitung

Dennoch gelang schon bald der Neuanfang in Bayern. Zu den drei noch bestehenden Häusern in Gars, Heldenstein und Niederachdorf kamen Neugründungen, 1895 in Deggendorf und Halbmeile, 1902 in Cham¹²⁷. Trotz mancher Probleme mit der bayerischen Regierung, die offensichtlich eine besondere Vorliebe für die Kapuziner und nicht für die Redemptoristen hatte, konnten die bayerischen Redemptoristen bereits 1894, weitaus früher als ihre Mitbrüder in Norddeutschland und im Elsass, ihre Missionstätigkeit wieder in vollem Maße aufnehmen.

Damit waren sie ihren Mitbrüdern in Norddeutschland um fast zwei Jahre voraus. Das preußische Kultusministerium gab erst im Frühjahr 1896 die Genehmigung zur Wiedereröffnung der Klöster, zunächst des Klosters in

¹²⁴ Ebd., 285, Anm. 240; vgl. ebd., 522 f.

¹²⁵ WEISS, *Die Redemptoristen* (wie Anm. 1), 410 f.; DERS., *Die Redemptoristen*, Diss. 1977 (wie Anm. 46), Bd. 1, 670.

¹²⁶ Ebd., 670 f.

¹²⁷ WEISS, *Die Redemptoristen* (wie Anm. 1), 411 f., 419-421; ausführliche Darstellung der Gründung von Cham in der Chronik des Klosters Cham, Bd. 1, Archiv des Redemptoristenklosters Cham; ausführlicher Briefwechsel und Akten zur Gründungsgeschichte von Cham, Provinzarchiv Gars am Inn, 2100.01.01 – 2100.03.02; vgl. ebd. 2145.01.01.

Aachen. Im Herbst des gleichen Jahre konnte Trier wieder eröffnet werden. Bochum konnte erst 1899 neu bezogen werden, jedoch war damit staatlicherseits der Polenseelsorge verbunden worden¹²⁸. Leider hatte man noch kurz vor dem Ende der Verbannung zwei leerstehende Klöster, Maria-Hamicolt¹²⁹ und Bornhofen, verkauft. Vor allem hinsichtlich des Klosters in Bornhofen empfand man dies schmerzlich. Auf Drängen des Bischofs wurde das Wallfahrtskloster Bornhofen 1890 den Franziskanern übertragen¹³⁰. Nun mussten neue Klöster gegründet werden.

Etwas besser stand es im Elsass und in Lothringen, wo die Redemptoristen 1895 und 1896 die früheren Häuser wieder übernehmen konnten¹³¹. Freilich musste erst eine Hürde genommen werden. Nicht nur, dass nur Deutsche, das heißt geborene Elsässer, Lothringer und Badener, dazu Luxemburger und Schweizer, aber keine Franzosen, in die Klöster einziehen durften, auch äußerlich musste eine klare Trennung zu Frankreich erfolgen. Dies geschah durch die Errichtung einer direkt dem Generalobern unterstellten Straßburger Vizeprovinz¹³².

Doch kehren wir zur Oberdeutschen Provinz zurück. Hier konnte 1911 in Günzburg¹³³ und nach dem Ersten Weltkrieg 1919 in Forchheim in Oberfranken ein Kloster errichtet werden¹³⁴. Nach dem Krieg öffneten dann endlich auch Württemberg und Baden den Männerorden ihre Tore. Damit ging ein alter Traum in Erfüllung, den schon Klemens Maria Hofbauer geträumt hatte¹³⁵. Die Patres konnten 1919 in das ehemalige Priesterseminar auf dem

¹²⁸ BRANDHUBER, *Die norddeutsche Provinz* (wie Anm. 111), 275; vgl. zu Bochum Hans-Jürgen BRANDT, *Das Kloster der Redemptoristen in Bochum und die Polenseelsorge im Westfälischen Industriegebiet*, in *SHCSR* 23 (1975) 131-199.

¹²⁹ Vgl. Provinzial Johann Evangelist Spoons, an General Mauron, 19. Juni 1893, AGHR, Prov. Germ. Inf. III.

¹³⁰ Bischof Karl Klein, Limburg, 11. September 1888, an Provinzial Johann Evangelist Spoons, Kopie; Spoons an das Gubernium generale, 12. Oktober 1888, 21. Mai 1889; Original eines Briefes des Bischofs Karl Klein [1889]; Spoons an Ulrich, 28. Juni 1890, AGHR, Prov. Germ. Inf. III.

¹³¹ Verschiedene Briefe, AGHR, Prov. Gall.-Helvetica.

¹³² Vgl. P. General Matthias Raus an den Fürsten von Hohenlohe, Gars, 25. September 1894, Rom, 26. Oktober 1894, Entwurf; verschiedene Dokumente, AGHR, Vize-Provinz Elsass-Lothringen.

¹³³ Vgl. BRANDHUBER, *Die süddeutsche Provinz* (wie Anm. 118), 253; eine ausführliche und spannende Darstellung der Gründungsgeschichte des Klosters Forchheim inmitten der Revolutionszeit aus der Feder des Gründungsrektors Alois Meier (1871-1935) findet sich in der Chronik des Redemptoristenklosters Forchheim, Forchheim/Ofr.

¹³⁴ BRANDHUBER, *Die süddeutsche Provinz* (wie Anm. 118), 251.

¹³⁵ Vgl. Otto WEISS, *Die Auferstehung der Klöster in Württemberg*, in Wolfgang ZIMMERMANN – Nicole PRIESCHING, *Württembergisches Klosterbuch. Klöster, Stifte und Ordensgemeinschaften*, Stuttgart 2003, 139-155, hier 146 f., 149 f.; DERS., *Redemptoristen*, ebd.,

Schönenberg bei Ellwangen einziehen, um die dortige Wallfahrt zur Muttergottes zu betreuen und Volksmissionen zu halten¹³⁶.

Ohne Zutun der oberdeutschen Redemptoristen fiel ihnen ein Jahr später ein Kloster in Baden gleichsam als Geschenk in den Schoß. Baden war im neunzehnten und wieder im beginnenden zwanzigsten Jahrhundert von den elsässischen Redemptoristen seelsorglich mitbetreut worden¹³⁷. Ihnen hatte sich der aus Baden stammende Robert Kiefer¹³⁸ angeschlossen. Als Deutscher wurde P. Kiefer 1918 aus dem Elsass ausgewiesen. Sogleich beschloss er, in seiner Heimat Baden ein Kloster zu gründen. Sein Blick fiel auf die Marienwallfahrt Bickesheim in der Gemeinde Durmersheim bei Karlsruhe. Der oberdeutsche Provinzial P. Paul Gottfried¹³⁹, zu dessen Einflussbereich Baden gehörte, erklärte sich 1920 damit einverstanden, ein Neubau wurde errichtet. P. Kiefer wurde Hausoberer¹⁴⁰.

1928 kam dann endlich die lang ersehnte Niederlassung in München zustande, die seit 1932 auch das Provinzialat beherbergt¹⁴¹. 1933 folgte die

556 f.; DERS., *Die Redemptoristen* (wie Anm. 1), 288-290; WEISS, *Gründungsversuche* (wie Anm. 14), 286.

¹³⁶ Hauptstaatsarchiv Stuttgart E 211, Büschel 226; „Gründungsgeschichte“, Chronik des Kloster Schönenberg; WEISS, *Die Auferstehung der Klöster* (wie Anm. 134), 149 f.; BRANDHUBER, *Die süddeutsche Provinz* (wie Anm. 118), 254.

¹³⁷ Vgl. Claudius HEITZ, „Badische Missionen“ in der Schweiz und im Elsass. *Die Tätigkeit der Redemptoristen und Jesuiten für badische Katholiken 1840-1848 und deren Auswirkungen*, in SHCSR 50 (2002) 469-543. – Wenn Heitz feststellt, dass nach 1849 keine Missionen mehr vom Elsass aus gehalten wurden, so gilt dies sicher für die Zeit bis zum Kulturkampf. Zu Beginn des 20. Jahrhunderts jedoch fanden wieder Seelsorgsarbeiten von Redemptoristen aus der Elsässer Provinz in Baden und in Hessen statt. Vgl. HENLÉ, *Lebensbilder der Straßburger Ordensprovinz* (wie Anm. 112), 13, 50, 221, 241 u.ö.; BRANDHUBER, *Die süddeutsche Provinz* (wie Anm. 118), 254 (danach wurde der Straßburger Provinz vom Generalobern auch noch nach dem Ersten Weltkrieg das Recht zur Ausübung der Ordenstätigkeit in Baden bestätigt, obwohl bereits seit 1902 Missionen von Patres der Oberdeutschen Provinz in Baden gehalten wurden).

¹³⁸ Robert Kiefer (1855-1928), aus Pfaffenweiler bei Freiburg i. Br., 1855 Profess, 1882 Priester, 1890 Rektor in Pérouse, 1907-1912 Rektor auf dem Bischenberg und Provinzkonkulator, 1912 erster Superior von Drei-Ähren (Trois Épis), seit Kriegsende in Baden, 1920-1926 erster Superior von Bickesheim, 1926 in Baden/Schweiz, starb 1928 in Straßburg. HENLÉ, *Lebensbilder der Straßburger Ordensprovinz* (wie Anm. 112), 230-234.

¹³⁹ Paul Gottfried (1875-1944), aus München, zunächst Ingenieur, Profess 1897, Priester 1901, war 1905-1920, Dozent für Kirchenrecht und Exegese des Neuen Testaments, zeitweilig auch für philosophische Ethik und Moraltheologie, 1921-1930 Provinzial der Oberdeutschen Provinz, 1930-1933 Provinzkonkulator, dann Rektor in Deggendorf, starb im Kloster Halbmeile; Generalkatalog AGHR; BRANDHUBER, *Die süddeutsche Provinz* (wie Anm. 118), 255 f.

¹⁴⁰ Ebd., 255.

¹⁴¹ Ebd.

Niederlassung in Stuttgart-Botnang¹⁴². Der ins 19. Jahrhundert zurückreichende Wunsch nach einer Gründung in Oberschwaben¹⁴³ ging jedoch zunächst nicht in Erfüllung. Erst 1956 konnten die Redemptoristen in Riedlingen ein Kloster mit einem Internat eröffnen¹⁴⁴. Süddeutsche Klostergründungen kamen nach dem zweiten Weltkrieg auch in Würzburg (1953) und Ingolstadt (1956) zustande. Zeitweilig existierte eine Station in Villingen im Schwarzwald¹⁴⁵.

Vom Jahrhundertbeginn bis über die Jahrhundertmitte hinaus nahm die Provinz einen stetigen Aufschwung, auch wenn die beiden Kriege schmerzhaft Rückschläge und Verluste, nicht zuletzt den frühzeitigen Tod von Mitbrüdern auf dem Schlachtfeld, brachten. Während des Dritten Reiches waren die Seelsorgsarbeiten stark behindert. Einzelne Patres wurden von der Gestapo verhört und überwacht¹⁴⁶, andere erhielten Predigtverbot und Gefängnisstrafen¹⁴⁷. Wegen angeblicher Devisenschiebung wurde 1936 der Provinzprokurator Sebastian Aigner¹⁴⁸ zu fünf Jahren Gefängnis verurteilt. Die Patres mussten 600000 Mark zahlen, ein Urteilsspruch, dem die Provinz nur nachkommen konnte, indem sie das erst vor wenigen Jahren erworbene, in herrlicher Umgebung zwischen Ammersee und Starnberger See gelegene Studienhaus Rothenfeld bei Andechs an den Staat veräußerte¹⁴⁹.

¹⁴² Vgl. WEISS, *Redemptoristen*, in ZIMMERMANN – PRIESCHING (Hg.), *Württembergisches Klosterbuch* (wie Anm. 134), 556 f.

¹⁴³ Vgl. WEISS, *Die Auferstehung der Klöster*, in ebd., 139-155, hier 146; WEISS, *Redemptoristen* (wie Anm. 1), 290 f.

¹⁴⁴ Chronik des Klosters Riedlingen. Vgl. WEISS, *Redemptoristen*, in ZIMMERMANN – PRIESCHING (Hg.), *Württembergisches Klosterbuch* (wie Anm. 134), 556 f.

¹⁴⁵ Vgl. *Catalogi CSSR*.

¹⁴⁶ So die Patres Ludwig Becher (1878-1961), Leonhard Eckl (1889-1972), Lorenz Kaiser (1898-1966), Georg Meller (1908-1980), Jakob Pfeilstetter (1901-1978), Josef Spielbauer (1911-2001), Stefan Untergehrer (1886-1969), Hermann Riesinger (1908-1975), Adolf Wirth (1907-1991). Personalakten Provinzarchiv Gars; Chronik des Klosters Forchheim; Thomas KLOSTERKAMP, *Katholische Volksmission in Deutschland* (Erfurter Theologische Studien, 83), Leipzig 2002, 282-284.

¹⁴⁷ So wurde P. Joseph Schätzl (1901-1978) wegen Äußerungen im Religionsunterricht im Dezember 1939 verhaftet. Er erhielt Schul- und Predigtverbot und wurde zu zehn Monaten Gefängnis verurteilt. Chronik des Klosters Cham (Nachruf mit Zeitungsausschnitten).

¹⁴⁸ Sebastian Aigner (1876-1946), aus Geisenhausen, Profess 1894, Priester 1899, Juvenatslektor, starb in Karlsbad. Generalkatalog AGHR. – Bezeichnenderweise findet sich sein Name im *Catalogus CSSR* von 1937 zwar im Index, nicht jedoch an der Stelle, auf die verwiesen wird.

¹⁴⁹ Nach der ausführlichen Darstellung in der Chronik des Redemptoristenklosters München.

6. – Neuaufbruch in der Seelsorge ...

Aufs Ganze gesehen jedoch waren die ersten sechs Jahrzehnte des 20. Jahrhunderts gekennzeichnet durch einen neuen Aufbruch und vor allem durch eine rege Seelsorgstätigkeit. Was die Volksmission anlangt, so rückten nun die großen Städte stärker in den Mittelpunkt. Die Missionsreform nach dem Ersten Weltkrieg brachte eine anthropologische Wende. Nicht weltferne Theorien, sondern der einzelne Mensch mit all seinen Problemen und Schwierigkeiten, seinen Nöten und Freuden in seiner Lebenswelt sollte im Mittelpunkt der Predigten stehen. In so genannten „Hausmissionen“ suchten die Patres die Menschen an ihrem Wohnort auf und warben für die Teilnahme an der Hauptmission in der Kirche. Bei ihren Gesprächen lernten sie die konkreten Probleme der Menschen kennen, die von Ort zu Ort durchaus verschieden sein konnten. Allerdings überstieg diese Art der Mission oft die Kräfte der Missionare. Sie war äußerst arbeitsintensiv, forderte eine umfangreiche Vorbereitung und eine weit größere Zahl an Missionaren als die herkömmliche Volksmission¹⁵⁰.

Als Beispiel sei die vom 29. Januar bis 8. April 1928 in Mannheim abgehaltene Mission der süddeutschen Redemptoristen erwähnt, von der die Forchheimer Missionschronik ausführlich berichtet. Jeder Missionar hatte etwa 120 bis 130 Familien zu besuchen. Dabei sprang den Patres der Einfluss atheistischer und kommunistischer Propaganda ins Auge. Überrascht waren sie von den vielen nicht immer katholisch geschlossenen Mischehen, zu beschäftigen. Eine völlig andere Situation fanden sie bei der Hausmission in Ulm-St.Georg vom 7. September bis 19. Oktober 1930 vor. Sie begegneten einem noch immer bodenständigen Katholizismus, dafür machte ihnen die Suggestivkraft des Ulmer Protestantismus zu schaffen. All diese Erfahrungen hätten die Missionare ohne die Hausbesuche nicht gemacht¹⁵¹.

Die Zeit nach dem Zweiten Weltkrieg brachte einen weiteren Neuaufbruch. Die Redemptoristen waren in Theorie und Praxis führend in der missionarischen Bewegung. Die neuen Konzepte der Gebietsmission, Milieumission, Wohnviertelapostolat, Betriebseelsorge bildeten nach dem Zweiten Weltkrieg die Marksteine der missionarischen Seelsorge in einer neuen Welt¹⁵².

¹⁵⁰ Vgl. Simon SCHERZL, *Compelle intrare. Grundsätzliches und Praktisches über zeitnahe Volksmission*, München 1937; DERS., *Die Hausmission und ihre Lehren*, in *Klemensblätter* 17 (1936) 695-697, 718-720, 743-747, 771-779, 788-790, 836-838, 858-861, 877, 923-926, 976-980; *Klemensblätter* 18 (1937) 45-47, 61-63, 89, 124 f., 140 f., 160-162, 263-269; KLOSTERKAMP, *Katholische Volksmission* (wie Anm. 146), 272-279.

¹⁵¹ Missionschronik des Klosters Forchheim.

¹⁵² Vgl. u.a. Simon SCHERZL, *Volksmission am Scheideweg*, in *Paulus* 20 (1948) 14-21; Viktor SCHURR, *Die neue Volksmission und ihre Ziele*, in *Paulus* 23 (1951) 225-240;

Bei all dem sei nicht vergessen, dass mit dem Konzept der Gebiets- und Milieumission, das ganz neue Forderungen an die Organisation stellte und den Einsatz einer großen Zahl von Missionaren verlangte, nicht nur die Missionsorden eng zusammenrücken, sich organisieren und gemeinsam planen mussten, sondern dass es auch innerhalb der deutschsprachigen Provinzen zur engen Zusammenarbeit kam. Mitbrüder aus Nord- und Süddeutschland und Österreich predigten nun gemeinsam nicht nur im gleichen „Missionsgebiet“, sondern häufig auch in ein derselben Pfarrei, zumal in den großen Stadtmissionen der Nachkriegszeit. Das Gleiche gilt für die Planungszentren der Volksmission, für die „Missionskonferenz“ und das „Institut für missionarische Seelsorge“¹⁵³.

Ein Zeichen des Neuaufbruchs nach dem Zweiten Weltkrieg war schließlich die mit Begeisterung und großen Erwartungen übernommene „Mission“ in Japan im Jahre 1953¹⁵⁴. Es war das Jahr, in dem man – wenn auch auf Grund eines Schreibfehlers in den Katalogen der Kongregation um ein Jahr zu früh – die Hundertjahrfeier der Errichtung der deutschen Provinz beginnt¹⁵⁵.

7. – ... und in der Theologie

Auch auf theologisch-wissenschaftlichem Gebiet, zumal in der Pastoral- und Moraltheologie, nahm die Provinz im 20. Jahrhundert einen unerwarteten Aufschwung, und das, obwohl nach dem Ende der Verbannung von ihrer „wissenschaftlichen Richtung“, mit der sich einst Provinzial Bruchmann gebrüstet hatte, nicht mehr viel zu spüren war. Provinzial Anton Schöpf¹⁵⁶, der die Provinz in das neue Jahrhun-

DERS., *Milieu-Mission*, in *Paulus* 24 (1952), 136-155; DERS., *Theologie der Umwelt*, in Johannes AUER – Hermann VOLK, *Theologie in Geschichte und Gegenwart*, Michael Schmaus, München 1957, 145-180; DERS., *Die Gebietsmission*, in Alois FISCHER (Hg.), *Seelsorge zwischen gestern und morgen*, Freiburg i. B. 1961; DERS., *Konstruktive Seelsorge, Gemeinschaft und Sendung* (Schriftenreihe des Instituts für missionarische Seelsorge, 1), Freiburg i. Br. 1962; JOSEF SPIELBAUER, *Kirche in den Häusern, Der Pfarrer und sein Wohnviertelapostolat* (Schriftenreihe des Instituts für missionarische Seelsorge, 2), Freiburg i. Br. 1963.

¹⁵³ Vgl. KLOSTERKAMP, *Katholische Volksmission* (wie Anm. 146), 314-335.

¹⁵⁴ Vgl. PROVINZIALAT DER SÜDDEUTSCHEN REDEMPTORISTEN (Hg.), *Im Hauch der wilden Kirschblüten, Traunreut [1970]*; MÜNCHENER PROVINZ DER REDEMPTORISTEN (Hg.), *Redemptoristen im Dienst der Erlösung*, O.o. 1982, 88-105.

¹⁵⁵ Engelbert ZETTL, *Hundert Jahre süddeutsche Redemptoristen*, in *SHCSR* 1 (1953) 212-220. Vgl. *Catalogus Congregationis Ssmi. Redemptoris*, Romae 1937, 106: „Erecta die 10. Jan. 1853“, so auch in allen vorhergehenden Katalogen, ferner BOLAND, 53.

¹⁵⁶ Anton Schöpf (1830-1908), aus Meßhofen/Schwaben, Profess 1951, Priester 1953, Provinzial 1890-1898, 1898 Rektor in Deggendorf, 1899 in Gars, 1901-1902 Provinzial, starb in Gars. Zu ihm: WEISS, *Die Redemptoristen* (wie Anm. 1), 743-746; DERS., *Die*

der hineinführte, war der Ansicht, es genüge, wenn die Missionare sich in der praktischen Seelsorge auskennen. Allzu viel Theorie sei nur Zeitverschwendung. Gerade die begabten Patres sollten auf Missionen gehen und nicht theologische Fächer dozieren¹⁵⁷. Immerhin schickte man zeitweilig die Theologiestudenten zum Studium in die österreichische Provinz, wo auf die theologische Ausbildung mehr Wert gelegt wurde und sich die Provinzleitung unter P. Hamerle¹⁵⁸ um eine universitäre Bildung der Dozenten mit einem Promotionsabschluss mühte. Mit dem Provinzial P. Johann Baptist Schmid (1909-1914)¹⁵⁹, der auch junge bayerische Patres (Schaumberger¹⁶⁰, Remberger¹⁶¹, Untergehrer¹⁶²) an verschiedenen Universitäten ausbilden ließ, rückte auch in Bayern eine größere wissenschaftliche Qualifikation der Kongregierten ins Blickfeld.

So konnte schließlich parallel zum Neuaufbruch in der Seelsorge die Ordenshochschule in Gars am Inn nach dem Zweiten Weltkrieg eine Zeit der Blüte erleben. Der Dogmatiker Viktor Schurr¹⁶³, Verfasser eines bis heute

Redemptoristen Diss. 1977 (wie Anm. 46), 1371-1379.

¹⁵⁷ Visitationsbericht des P. Karl Dilgskron 1897, AGHR PGS VI B 3; Vgl. WEISS, *Die Redemptoristen* (wie Anm. 1), 762, 768-774.; DERS., *Die Redemptoristen* Diss. 1977 (wie Anm. 46), hier bes. 1376 f.

¹⁵⁸ Andreas Hamerle (1839-1930) aus Nauders (Tirol), Redemptorist 1860, Priester 1863, relig. Schriftsteller, 1880-1894 Provinzial der Österreichischen Provinz, als solcher reformierte er das Ordensstudium in Mautern. Zu ihm Alois PICHLER, *Andreas Hamerle. Ein Charakterbild*, Warnsdorf 1933.

¹⁵⁹ Johann Baptist Schmid (1864-1926), aus München, Priester 1890, Profess 1897, 1904 Rektor von Gars und Provinzkonkulator, 1908 Rektor von Cham, 1909-1915 Provinzial, Lektor der Moral- und Pastoraltheologie, beliebter Volksmissionar, 1923-1925 Rektor von Gars, 1925-1926 von Cham.

¹⁶⁰ Johann Baptist Schaumberger (1885-1955), aus Schwandorf, Profess 1904, Priester 1909, anschließend Studium der Exegese am Biblicum in Rom, Dr. theol 1912, von 1913 bis zu seinem Tod Lektor der alttestamentlichen Exegese und der Hebräischen Sprache, galt auf Grund seiner Forschungen auf dem Gebiet alter Keilschrifttexte und der babylonischen Sternenkunde als Gelehrter von Weltruf. Zu ihm: DE MEULEMEESTER, *Bibliographie* II, 378 f.; III, 380 f.; *Archiv für Orientforschung* 17 (1956) 490 f.; Bernhard EBERMANN, *Schaumberger*, in *LThK*² 9 (1964) 373; Otto WEISS, *Schaumberger*, in *BBKL* 9 (1995) 22-25.

¹⁶¹ Franz Xaver Remberger (1883-1971), Dr. theol, aus Spielberg, Profess 1905, Priester 1912, anschließend Studium der Theologie in Wien, Domprediger in Gurk, Hausoberer, Ausbildungsleiter der Volksmissionare, durch lange Jahre Dozent der Dogmatik und der Fundamentaltheologie.

¹⁶² Josef Untergehrer (1884-1963), aus Gmain bei Dorfen, Pfarrei Schwindkirchen, Profess 1905, Priester 1910, weiterführende Studien in Beauplateau/Belgien und bei den Dominikanern am Angelicum in Rom, Dr. theol. 1913, 1913-1935 Dozent der Philosophie und zeitweilig Studentenpräfekt (Regerns), 1935-1944 Provinzprokurator, anschließend ständig in Deggendorf, verfasste eine wertvolle dreibändige „Studentatschronik“ seit den Anfängen des Hausstudiums in Bayern. Nachruf in *Briefe an unsere Freunde* 14 (1964) 8.

¹⁶³ Viktor Schurr (1898-1971), aus Donzdorf (Württemberg), Profess 1920, Priester

unübertroffenen Standardwerkes zu Boethius¹⁶⁴, wandte sich der Pastoraltheologie zu. Er leitete das *Institut für missionarische Seelsorge*, redigierte Seelsorgezeitschriften und rief die Zeitschrift *Theologie der Gegenwart* ins Leben, die den Kontakt zwischen Theologie und Praxis herstellen wollte.

Ihm zu Seite stand der Moralthologe Bernhard Häring¹⁶⁵, der zu den bedeutendsten Erneuerern der katholischen Moralthologie aus dem Geist des Evangeliums gehört. Ein besonderes Verdienst erwarb er sich beim Auf- und Ausbau der *Accademia Alfonsiana*, der moralthologischen Hochschule der Redemptoristen in Rom, an der er lange Zeit lehrte. Seit 1967 wirkte er außerdem als akademischer Lehrer in den USA. Als Konzilstheologe beim Zweiten Vatikanischen Konzil, insbesondere als Sekretär des Komitees, das die Pastoralkonstitution über die Kirche in der modernen Welt *Gaudium et Spes* redigierte, hat er seine Vorstellungen einzubringen versucht. Häring hat durch eine große Zahl von Aufsätzen und selbständigen Büchern nicht nur wissenschaftliche Erkenntnisse vermittelt, sondern wichtige Impulse für die Seelsorgspraxis gegeben. Anspielend auf seine theologischen Hauptwerke wurde sein Leben und seine Lehre ein Weg vom Gesetz hin zur Freiheit in Christus genannt¹⁶⁶.

Neben Häring und Schurr ist der Pastoralpsychologe Hermann Stenger¹⁶⁷, durch lange Jahre Professor in Innsbruck, zu nennen, auch er ein

1925, weiterführende Studien an der päpstlichen Universität Gregoriana in Rom, seit 1930 Professor der Dogmatik an der Ordenshochschule in Rothenfeld und Gars, seit 1955 Professor der Pastoraltheologie an der Accademia Alfonsiana in Rom. Otto WEISS, *Schurr* in *BBKL* 9 (1995) 1141-1144 (Lit.); Augustin SCHMID, *Schurr*, in *LThK*³ 9 (2000) 304 f.

¹⁶⁴ Viktor SCHURR, *Die Trinitätslehre des Boethius im Lichte der „skytischen Kontroversen“*, Paderborn 1935.

¹⁶⁵ Bernhard Häring (1912-1998), aus Böttingen (Württemberg), Profess 1934, Priester 1939, nach Teilnahme als Sanitäter am Russlandfeldzug weiterführende Studien in Tübingen, 1946 Dr. theol, ab 1947 Professor der Moralthologie und zeitweilig auch der Soziologie in Gars, seit 1951 Professor an der Accademia Alfonsiana in Rom, Gastprofessor an mehreren nordamerikanischen Universitäten, Theologe des Zweiten Vatikanischen Konzils, Erneuerer der Moralthologie aus einem biblisch fundierten Personalismus. Otto WEISS, *Häring*, in *BBKL* 17 (2000) 562-587 (Schriften-Verzeichnis und Lit.); Josef RÖMELT, *Häring*, in *LThK*³ 11 (2001) 123.

¹⁶⁶ Vgl. Johannes GRÜNDEL, *Bernhard Häring – Wegbereiter einer lebensnahen Moralthologie*, in Stephan PAULY (Hg.), *Theologen unserer Zeit*, Stuttgart-Berlin-Köln 1997, 97-110.

¹⁶⁷ Hermann Stenger (geb. 1920), Dr. phil., Dr. theol h. c., aus München, Profess 1948, Priester 1951, Professor der Psychologie in Gars und der Pastoralpsychologie in Innsbruck. – Vgl. sein letztes Werk Hermann STENGER, *Im Zeichen des Hirten und des Lammes. Mitgift und Gift biblischer Bilder*, Innsbruck 2000. Vgl. auch Franz WEBER – Thomas BÖHM – Anna FINDEL-LUDESCHER, Hubert FINDEL (Hg.), *Im Glauben Mensch werden. Impulse für eine Pastoral, die zur Welt kommt*. Festschrift für Hermann Stenger zum 80. Geburtstag (Tübinger Perspektiven zur Pastoraltheologie und Religionspädagogik, 7) Münster 2000.

Mann, der sich nicht mit der Theorie begnügte, sondern – etwa in der Diözese Innsbruck – in praktischer Arbeit neue Wegmarken für eine Kirche setzte, die nicht zuerst von oben her strukturiert ist. Weitere Namen ließen sich anfügen. Ich nenne stellvertretend den hochbegabten Fundamentaltheologen Franz Xaver Remberger, einen Mann, der – wie er mir einmal gestand, nicht immer leichten Herzens – seine wissenschaftlichen Ambitionen zurückstellte, wenn er für die praktische Seelsorge und die Ausbildung der Volksmissionare gebraucht wurde. Ich nenne den Philosophen Alois Guggenberger¹⁶⁸, einen kritischen Schüler Martin Heideggers, von dem ein Theologiehistoriker vor kurzem geschrieben hat, er habe wie kein zweiter in einer Veröffentlichung über die Löwener Theologenschule die Alleinherrschaft des Thomismus bzw. der Neuscholastik „radikal in Frage gestellt“¹⁶⁹. Ich nenne schließlich den Neu-Exegeten Martin Eichinger¹⁷⁰, der so sehr er die moderne textkritische Exegese und Formgeschichte kannte und bejahte, dies mit einer großartigen biblischen Theologie zu verbinden wusste, die auch zahlreiche Hörer bei seinen unvergesslichen Priesterexerzitien begeisterte.

Noch einmal schien das Wort von der „wissenschaftlichen Richtung“ der süddeutschen Redemptoristen Wirklichkeit geworden zu sein, auch wenn nicht vergessen werden soll, dass auch die norddeutschen und österreichischen Patres eine nicht geringe Zahl hochbefähigter und angesehener Dozenten aufwiesen. Was Norddeutschland anlangt, hatte sich der Philosoph P. Theodor Dröge¹⁷¹ bereits in der Zwischenkriegszeit weit über die Kongrega-

¹⁶⁸ Alois Guggenberger (1903-1981), Dr. phil., Dr. theol., aus Neunstetten/Mfr., Profess 1923, Priester 1928, weiterführende Studien in Rom, Löwen und Tübingen (bei Martin Heidegger), seit 1936 Professor der Philosophie in Rothenfeld und Gars, zeitweilig auch hauptamtlich in der Seelsorge, gest. 1981 in Gars. Hauptwerke: *Der Menschengestalt und das Sein. Eine Begegnung mit Nicolai Hartmann*, Krailling vor München 1942; *Die Utopie vom Paradies* (Hohenheimer Reihe, 3) Stuttgart 1957; *Teilhard de Chardin – Versuch einer Weltsumme*, Mainz 1963; zu nennen ist ferner die durch eine Einführung und Anmerkungen erweiterte Übertragung der „Erkenntnislehre“ und der „Ontologie“ seines Lehrers Fernand van Steenberghen, Einsiedeln 1950 und 1952. – Vgl. Otto WEISS, *Zum Tode von Alois Guggenberger*, in *Christ in der Gegenwart* 33 (1981) 124.

¹⁶⁹ Christoph WEBER, *Der Religionsphilosoph Johannes Hessen (1889-1971). Ein Gelehrtenleben zwischen Modernismus und Linkskatholizismus* (Beiträge zur Kirchen- und Kulturgeschichte, 1), Frankfurt am Main 1994, 568. – Gemeint ist der Artikel: Alois GUGGENBERGER, *Philosophie oder Philosophieren? – Zur Löwener Philosophenschule*, in *Philosophisches Jahrbuch* 62 (1953) 226-240.

¹⁷⁰ Martin Eichinger (1903-1988), aus Obertrennbach/Ndb., Profess 1923, Priester 1928, Studium der Altphilologie und Geschichte, Gymnasiallehrer, Direktor im Juvenat Günzburg, später auch Rektor ebd., langjähriger Dozent der neutestamentlichen Exegese in Gars.

¹⁷¹ Theodor Dröge (1879-1941), aus Helden/Westfalen, Profess 1900, Priester 1905, seit 1907-1937 Dozent der Philosophie und Philosophiegeschichte an der Ordenshochschule in Hennef-Geistingen. Zu seinen wichtigsten Arbeiten gehört das Werk: *Der analytische*

tion hinaus einen Namen gemacht. Nun waren es besonders der Albert-Spezialist Albert Fries und der Patristiker und Dogmengeschichtler Joseph Barbel, die über die Kongregation hinaus wirkten¹⁷². Für die österreichischen Redemptoristen aber, die sich schon um die Jahrhundertwende durch wissenschaftlich, schriftstellerisch und kirchenpolitisch herausragende Gestalten wie Matthias Bauchinger¹⁷³, Augustin Rösler¹⁷⁴, Georg Freund¹⁷⁵ und Adolf Innerkofler¹⁷⁶ hervortaten und nach dem Ersten Weltkrieg in P. Johannes Hofer¹⁷⁷ einen hervorragenden Kirchenhistoriker aufweisen konn-

Charakter des Kausalprinzips. Eine metaphysische Untersuchung, Bonn 1930. Archiv der Kölner Provinz, Bonn.

¹⁷² Albert Fries (1906-1991), aus Landsweiler, Profess 1928, Priester 1932. Generalregister AGHR; Archiv der Kölner Provinz, Bonn; vgl. auch Friedrich Wilhelm BAUTZ, in *BBKL* 1 (1975) 86-88. – Joseph Barbel (1907-1973), aus Luxemburg, Profess 1928, Priester 1933, Dr. theol. 1938, lehrte 37 Jahre an der Ordenshochschule in Hennef-Geistingen, gest. in Troisdorf. Archiv der Kölner Provinz, Bonn.

¹⁷³ Matthias (Matthäus) Bauchinger (1851-1934), aus Frankenburg, Profess 1871, Priester 1874, 1880-1889 Lektor der Philosophie, des Latein und der Naturwissenschaften an der Ordenshochschule in Mautern, bedeutender Prediger, Biograph des hl. Klemens Maria Hofbauer, in Wort und Schrift kirchenpolitisch für die Christlichsozialen tätig, 1894 Austritt aus der Kongregation, dann Stadtpfarrer in Pöchlarn, 1897 niederösterreichischer Landtagsabgeordneter, seit 1907 Reichstagsabgeordneter. Zu ihm: Erich RABL, *Matthäus Bauchinger (1851-1934). Vom Redemptoristenpater zum christlichen Agrarpolitiker*, masch. phil. Dissertation, Wien 1974 (Österr. Nationalbibliothek Wien, Sign. 1,144.975); *Österr. Biographisches Lexikon*, hg. von der Österr. Akademie der Wissenschaften, unter der Leitung von Leo SANTIFALLER, bearbeitet von Eva OBERMAYER-MARNACH, Bd. 1, Wien ²1993, 54.

¹⁷⁴ Augustin Rösler (1851-1922) aus Guhrau (Schlesien), Dr. theol., Publizist, Sozialreformer, Priester 1875, Profess 1878, 1880 Dozent an der Ordenshochschule in Mautern (Steiermark), seit 1881 Lektor für Exegese, aktiv in katholischer Politik, Vereins- und Sozialarbeit, Verfasser zahlreicher theologischer und kirchenpolitischer Veröffentlichungen. Hauptwerk: *Die Frauenfrage vom Standpunkt der Natur, der Geschichte und der Offenbarung*, Wien 1893 (Freiburg ²1907), gest. in Breslau. Zu ihm Otto WEISS, *Rösler*, in *BBKL* 8 (1994) 534-537; DERS., *Rösler*, in *NDB* 21 (2003) 741 f.

¹⁷⁵ Georg Freund (1849-1906), Dr. theol., aus Peterskirchen, 1880-1884 Lektor der Moralthologie in Mautern, 1884-1893 Rektor des Klosters in Maria Stiegen in Wien, bedeutender Prediger („Männerapostel“), auch kirchenpolitisch und publizistisch tätig, besonders in der Auseinandersetzung mit der „Los-von-Rom-Bewegung“. Zu ihm: Johannes POLIFKA, *P. Georg Freund. Ein Mann der Tat*, Wien 1907.

¹⁷⁶ Adolf Innerkofler (1872-1942) aus Sexten-St. Veit (Südtirol), Profess 1893, Priester 1896, 1898 Lektor im Juvenat, 1899 im Studentat, seit 1900 Volksmissionar und Exerzitienleiter, gehörte 1905 zu den Gründern des literarischen Gralbundes, 1916 Austritt aus der Kongregation, Verfasser von Essays und Romanen, Biograph des heiligen Klemens Maria Hofbauer. Vgl. Otto WEISS, *Hofbauer und seine Biographien* (Bibl. Hist. XIX), Roma 2001, 97-107 (Lit.).

¹⁷⁷ Johannes Hofer (1879-1939), aus Meran, Profess, Priester, Studium der Geschichte in Innsbruck, 1914 Dr. phil., starb in Rom. Hauptwerke: *Johannes Kapistran*, Innsbruck-Wien-München 1937, Neuauflage Heidelberg 1964/65; *Der heilige Klemens Maria Hofbauer*.

ten, war es jetzt der Exeget Dr. Dr. Claus Schedl¹⁷⁸, der als Professor in Graz über die Kongregation hinaus wirkte.

8. – Neues Leben aus den Seminaren

Schließlich sei noch ein Blick auf die Ausbildungsstätten der Kongregation seit ihrer Wiedezulassung geworfen. Da steht an der Pforte zum zwanzigsten Jahrhundert die Errichtung des Seminars in Gars, dessen erster Direktor der selige P. Kaspar Stanggassinger¹⁷⁹ war. Das staatliche Abitur machten die Seminaristen zunächst in Rosenheim. 1911 wurde dann ein Juvenat in Günzburg errichtet. Die Schüler der oberen Klassen wohnten dort und besuchten das staatliche Gymnasium. Nach dem zweiten Weltkrieg kam ein Seminar in Forchheim und zeitweise auch in Cham hinzu¹⁸⁰. Schließlich wurde Günzburg zu Gunsten des 1955 in Ingolstadt gegründeten Seminars geschlossen. Ein Seminar für Württemberg befand sich seit 1956 in Riedlingen, eines für Baden schon zuvor beim Kloster Bickesheim¹⁸¹.

1954 schien die Rechnung aufzugehen. Nicht nur aus Günzburg, sondern zum ersten Mal auch aus Forchheim kamen Abiturienten ins Noviziat. Es war die Zeit, wo die Provinz mit mehr als 200 Mitgliedern, darunter 13 Novizen und über 40 Studenten zahlenmäßig einen Höhepunkt erreichte, wobei last not least zu erwähnen ist, dass auch der Brüdernachwuchs anstieg, vor allem nachdem die Betreuung von Lehrlingen übernommen wurde, bei denen die Brüder als Meister verschiedenen Berufen ihren Mann stellten¹⁸². Alles in allem: P. Provinzial Simon Scherzl¹⁸³, der gerne generalstabsmäßig die Besatzung der Häu-

Ein Lebensbild, Freiburg ³1923. Vgl. Otto WEISS, *Hofbauer und seine Biographen* (wie Anm. 176), 132-140; BOLAND, 163; Giuseppe DE LUCA, *Sant'Alfonso. Il mio maestro di vita cristiana*, a cura di Oreste GREGORIO, Alba 1963, 101 f.

¹⁷⁸ Claus Schedl (1914-1986), aus Oberloisdorf, Profess 1932, Priester 1939, Exeget und Religionswissenschaftler, nach Dozentur an der Universität Wien lange Jahre Professor an der Universität Graz, verfasste zahlreiche Werke zur Exegese des alten Testaments und zur vergleichenden Religionswissenschaft, sowie eine beachtliche Übersetzung der Psalmen. Provinz-Archiv Wien.

¹⁷⁹ Kaspar Stanggassinger (1871-1899), aus Berchtesgaden, Profess 1893, Priester 1895, Erzieher und Lehrer im Juvenat der Oberdeutschen Provinz in Dürrenberg bei Hallein, starb als ernannter Direktor in Gars, seliggesprochen 1988. Zu ihm: Otto WEISS, *Tun, was der Tag verlangt. Das Leben von Pater Kaspar Stanggassinger*, Freiburg i. Br. ²1989; DERS., *Kaspar Stanggassinger in Selbstzeugnissen und im Urteil seiner Zeitgenossen* (Bibl. Hist. XVI), Roma 1995; DERS., *Stanggassinger*, in *LThK*² 9 (2000) 930; Josef HEINZMANN, *Suchen, was droben ist*, Freiburg/Schweiz 1988.

¹⁸⁰ Vgl. Chroniken der Klöster Forchheim und Cham.

¹⁸¹ Vgl. die entsprechenden Chroniken.

¹⁸² Ebd.; Noviziatschronik Gars; vgl. *Catalogi CSSR*.

¹⁸³ Simon Scherzl (1896-1959), aus Unterfroschham/Ndb., nach Militärdienst und

ser und die apostolischen Arbeiten plante, konnte am Ende seines Lebens auf eine umfangreiche *acies ordinata* in 12 Klöstern blicken.

9. – Und heute?

Was dann folgte und was sich in den 50er Jahren des 20. Jahrhunderts anbahnte, betraf nicht nur die Redemptoristen. Es kam zu einer Kirchen- und Glaubenskrise, wie es sie vielleicht zuvor noch nie gegeben hat und von der auch die deutschen Redemptoristen nicht verschont blieben. Sie mit dem Zweiten Vatikanischen Konzil in Verbindung zu bringen, würde zu kurz greifen. Das Konzil war vielmehr bereits der – fast schon zu spät gekommene – Versuch, die Krise zu meistern. Die Krise, die als Säkularisierung aller Lebensbereiche umschrieben werden kann, hatte schon zuvor eingesetzt und es mag symptomatisch sein, dass von den 1954 eingetretenen Novizen der Redemptoristen schon bald die Hälfte wieder austrat. Doch wie immer diese Entwicklung zu beurteilen und zu bewerten ist, die man mit einem allgemeinen Paradigmenwechsel oder mit dem weltanschaulichen Pluralismus der Postmoderne in Verbindung bringen mag, eines ist sicher: sie blieb nicht ohne Folgen auf die inneren und äußeren Strukturen der Kongregation in Deutschland. Was vordergründig am meisten auffällt: die Neueintritte blieben aus, die Seminare wurden geschlossen, Klöster wurden verkauft.

Doch das scheint mir nur die Oberfläche zu sein. Was bei der Begegnung mit Redemptoristen, bei Besuchen in ihren Klöstern heute auffällt, ist die Tatsache, dass sich im Vergleich zu der Zeit vor fünfzig Jahren auch die Mentalität verändert hat. Von dem manchmal fast überheblichen Siegkatholizismus der Volksmissionare vergangener Zeiten, die von den Kanzeln herab die Menschen verdonnerten, ist nichts mehr zu spüren, dagegen viel Menschlichkeit, Bescheidenheit, Demut und der Wille, bei den Menschen zu sein, zumal – wie es der ursprüngliche Impuls des Gründers vorsah – bei den Armen und Ausgegrenzten, und ihr Leben zu teilen. Und ich denke, wenn man Geschichte nicht nur nach dem beurteilt, was glanzvoll in die Augen springt, sondern daran glaubt, dass Geschichte immer auch Geschichte Gottes mit den Menschen ist, dann könnte es ja sein, dass eine göttliche Pädagogik hinter der gegenwärtigen Situation steht, und deren Botschaft könnte lauten: Besinnt euch zurück auf eure Anfänge! Nicht im Krönungsornat geht Christus durch die Zeit, sondern im armen Pilgerkleid und oft genug ist es auch ein Weg zum Kreuz. Gottes Kraft vollendet sich nicht in glänzendem

kurzem Architekturstudium Eintritt in die Kongregation, Profess 1920, Priester 1924, seit 1936 Provinzkonkulator, 1946-1959 Provinzial der Oberdeutschen Provinz, Vorsitzender der „Deutschen Missionskonferenz“, eines Zusammenschlusses der Orden, die sich der missionarischen Seelsorge verpflichtet wissen. *Catalogi CSSR*; KLOSTERKAMP, *Katholische Volksmission* (wie Anm. 146), 272-276, 320 f., 325-330.

äußeren Wachstum, sondern in der Schwachheit. Vielleicht sollten wir bei allen notwendigen und wichtigen seelsorgerischen heutigen Planungen und allen Bemühungen um Erneuerung diese göttliche Pädagogik nicht vergessen. Ob sich dann angesichts des Schrumpfungsprozesses auch die äußeren Strukturen stärker verändern müssen, ob möglicher Weise die Teilung von 1854 rückgängig gemacht werden soll, das ist eine nicht unwichtige, aber vielleicht doch zweitrangige Frage.

Damit bin ich am Ende meiner Betrachtungen. Die vergangenen 150 Jahre, die der Gründung der Deutschen Provinz am 21. Februar 1854 folgten, waren Jahre voller Höhen und Tiefen. Danken wir dem Herrgott für seine Führung und Fügung und bitten ihn um seinen Beistand für die Zukunft!

Anhang:

ABSCHIEDSGRUSS DER ALTÖTTINGER
REDEMPTORISTEN AN DIE MUTTERGOTTES¹⁸⁴

„So ist die Trennungsstunde denn gekommen,
o Gnadenmutter! ach, wir ziehen fort!
Vom bangen Schmerze ist die Brust beklommen,
Da wir verlassen Deinen Gnadenort
Wo Deine Milde wir so oft erfahren
Und Deinen Schutz in mancherlei Gefahren.

Nun werden wir nicht mehr Dein Lob verkünden,
Noch Deine Liebe und Barmherzigkeit,
Nicht mehr die Pilger von der Schuld entbinden,
Ach, deren Heil wir uns so ganz geweiht:
Die wir so oft und gern zu Dir geleitet
Und zum Empfang des Heiligen bereitet.

Des heiligen Opfers Früchte zuzuwenden
Den Gläubigen an diesem Gnadenort,
Das Brod des Lebens ihnen auszuspenden
Ist uns nicht mehr vergönnt, wir müssen fort!
Wir müssen, ach! von Dir, o Mutter! scheiden,
Du wirst in die Verbannung uns geleiten!

Den Abschied es erswert, dass unser Streben
Dem Heil der Pilger nicht mehr dienen kann!
Doch, Gottes Willen sind wir ganz ergeben
Und beten seinen heil'gen Rathschluß an.
Gern wollen wir des Meisters Wort befolgen;
Wie mich so werden sie auch Euch verfolgen!

Nicht Groll im Herzen gehen wir von dannen,
O nein! wir segnen die, die uns geflucht;
Wir fleh'n für Jene, die uns Uebles sannen.
Die blindlings unsern Untergang gesucht.
So wollen wir des Heilands Lehre üben:
Ich sag' euch, auch die Feinde sollt ihr lieben!

Nun zieh'n wir fort mit kummervollem Herzen,
Gleich wie zerstreute Schäflein unsres Herrn;
Doch werden wir in der Verbannung Schmerzen

¹⁸⁴ Exemplar im AGHR, PGS., Altötting.

Vom lieben Gnadenort Altötting fern
 Maria stets Dich in dem Herzen tragen
 In trüben wie in heitern Lebenstagen.

Behüte Deine Kinder, die Dich lieben,
 Die wir gepflegt an diesem Gnadenort,
 Die wegen unsers Scheidens sich betrüben,
 Sei in dem Sturm der Zeit ihr Trost und Hort!
 Auch unsre Schritte wirst Du gnädig lenken,
 Und der Verbannten mitleidvoll gedenken.

Bald wirst Du über diesen Sturm hinwehen,
 Dann kehrt der Friede auf die Welt zurück;
 Dann werden wir Altötting wieder sehen,
 Und bei Dir finden wieder Ruh und Glück.
 Dann werden wir, so hoffen wir, uns freuen,
 Mit neuem Eifer Deinem Trost uns weihen.

ZUSAMMENFASSUNG

Am 21. Februar 1854 wurde in Altötting in Bayern feierlich die Trennung der Deutschen Provinz von der Österreichischen Provinz vollzogen. Der Tag gilt als Geburtstag der Deutschen Provinz. Dem Tag ging seit der Gründung des Klosters in Altötting 1841 eine bewegte Vorgeschichte voraus, deren Höhepunkt die Auswirkungen der Revolution von 1848 darstellten. Eine der Folgen war nach der Aufhebung der Kongregation in Österreich 1849 die Änderung des Namens „österreichische Provinz“ in „deutsche Provinz“ durch den in Altötting residierenden österreichischen Provinzial. Der Akt erlangte keine rechtliche Gültigkeit, war jedoch die Vorstufe zur Trennung, die nach der Wiederzulassung der Kongregation in Österreich vorgenommen wurde.

Die Deutsche Provinz entwickelte sich schnell. Bereits 1859 kam es zur Abtrennung der Niederdeutschen von der Oberdeutschen Provinz, deren Entwicklung, jedoch auch mit Blick auf die übrigen deutschsprachigen Provinzen in dem Beitrag modellhaft dargestellt wird. Allerdings hatten beide Provinzen schon bald einen schweren Rückschlag zu erleiden. Die Mitbrüder wurden als „Vaterlandsfeinde“ 1873-1894 aus dem neuen Deutschen Reich ausgewiesen. Eine Folge der Ausweisung war jedoch die Übernahme von „Missionen“ in Brasilien und Argentinien. Nach dem Ende des Exils schritt die Entwicklung weiter voran. Neue Konzepte der missionarischen Seelsorge wurden entwickelt. Auch die theologische Wissenschaft erreichte nach dem Zweiten Weltkrieg eine Blüte (Viktor Schurr, Bernhard Häring). Seit den 60er Jahren des zwanzigsten Jahrhunderts ging jedoch die Zahl der Mitglieder der deutschsprachigen Provinzen immer weiter zurück. Heute werden daher neue Formen des Zusammenarbeitens und des Zusammengehens der deutschsprachigen Provinzen gesucht.

RÉSUMÉ

Le 21 février 1854, à Altötting en Bavière, les Rédemptoristes célébrèrent solennement la séparation de la Province allemande d'avec la Province autrichienne. Ce jour est considéré comme celui de la naissance de la Province allemande. Mais cet événement avait été précédé d'une histoire assez agitée, remontant à la fondation de la maison d'Altötting en

1841, histoire dont le point d'orgue fut la révolution de 1848. Une des conséquences fut – après la suppression de la Congrégation en Autriche – le changement de nom par le Provincial autrichien résidant à Altötting: la “province autrichienne” devint la “Province allemande”. Ce changement de nom n'avait pas de portée juridique, mais constituait cependant un pas vers la séparation, qui fut consommée après le rétablissement de la Congrégation en Autriche.

La Province allemande se développa rapidement. Dès 1859, elle se divisa en une “Province de Germanie inférieure” et une “Province de Germanie supérieure”, dont le développement, en comparaison avec les autres Provinces germanophones, sera regardé comme un modèle. Assez rapidement les deux Provinces eurent à subir un rude coup. De 1873 à 1894, les confrères, considérés comme “ennemis de la Patrie”, furent bannis du nouvel Empire allemand. Une conséquence en fut l'acceptation de “missions” au Brésil et en Argentine. À la fin de l'exil, le développement se poursuivit. On chercha de nouveaux concepts concernant la pastorale missionnaire. Après la deuxième guerre mondiale, la recherche théologique connut un bel essor (comme Viktor Schurr, Bernhard Häring). Depuis l'année 1960, le nombre des membres des Provinces germanophones ne cessa de diminuer. Aussi aujourd'hui, recherche-t-on de nouvelles formes de collaboration et de coordination entre les Provinces germanophones.

DOCUMENTA

SHCSR 52 (2004) 437-496

GIUSEPPE ORLANDI, C.Ss.R.

UN VESCOVO SOTTO INCHIESTA

S. ALFONSO MARIA DE LIGUORI «DENUNCIATO» ALLA SANTA
SEDE
DA UN SUO DIOCESANO

È stato scritto che tra la fine del Seicento e gli inizi del secolo successivo prese forma in Italia una nuova immagine del vescovo, e che è sul crinale dei due secoli che «si realizza, dopo un lungo silenzio della trattatistica, il passaggio definitivo dal tipo ideale di vescovo tridentino alla pastoraltà giuridico-canonistica della Controriforma»¹. Tuttavia, siamo ancora privi «di molti elementi per una più precisa definizione dell'immagine del vescovo italiano del Settecento. Poco sappiamo infatti, salvo eccezioni, riguardo alla formazione e alla cultura nonché alle qualità amministrative e alle preoccupazioni religiose dei vescovi italiani tra la metà e lo scorcio del secolo; poco per quanto attiene ai rapporti dei vescovi con i collaboratori più diretti del governo pastorale, vicari generali, segretari ecc.»² Riteniamo che un qualche contributo all'approfondimento di quest'ultimo argomento possa offrirlo la pubblicazione che qui viene fatta di alcuni documenti – conservati nell'Archivio Segreto Vaticano – illustranti i criteri seguiti da un vescovo del Settecento nella scelta dei membri della sua «corte», nel controllo e nel co-

¹ M. ROSA, *Settecento religioso. Politica della Ragione e religione del cuore*, Venezia 1999, 185. Cfr L. MEZZADRI, *L'ideale pastorale del vescovo nel primo Settecento*, in «Divus Thomas», 92 (1971) 355-367; H. JEDIN – G. ALBERIGO, *Il tipo ideale di vescovo secondo la riforma cattolica*, Brescia 1985; G. DE ROSA, *Chiesa e religione popolare nel Mezzogiorno*, Roma-Bari 1979, 103-143; A. DE SPIRITO, *Culto e cultura nelle visite orsiniane. «L'osservazione partecipante» di un vescovo del Mezzogiorno*, Roma 2003; *Visite pastorali di Vincenzo Maria Orsini nella diocesi di Benevento (1686-1730)*, a cura di A. De Spirito, Roma 2003.

² ROSA, *Settecento religioso*, 189. Sul ruolo della curia nel governo della diocesi in età posttridentina, cfr G. MARCHETTI, *La curia come organo di partecipazione alla cura pastorale del vescovo diocesano*, Roma 2000, 74-82.

ordinamento della loro azione, ecc., e i risultati conseguiti³. Si tratta di s. Alfonso Maria de Liguori che, come è noto, dal 1762 al 1775 fu vescovo di Sant'Agata de' Goti.

Egli era talmente consapevole della gravità dei compiti insiti nel ministero episcopale, che, fin che gli fu possibile, rifiutò sempre di assumerlo. La lunga esperienza missionaria lo aveva confermato nella sua scelta, facendogli toccare con mano le tante difficoltà che i vescovi dovevano ogni giorno affrontare. È lui stesso a dirlo nell'introduzione alle *Riflessioni utili a' Vescovi per la pratica di ben governare le loro Chiese*⁴, uno dei suoi primi scritti dati alle stampe, nel quale – riandando con la mente gli aspetti positivi e negativi rilevati nel comportamento dei tanti prelati incontrati nel corso di una ormai ventennale carriera di predicatore itinerante – tracciava una sorta di *vademecum* per chi avesse voluto realizzare il suo «tipo ideale di vescovo». Antonio Tannoia – uno dei primi e dei più importanti biografi – ha così descritto la genesi dell'opera:

«Girando le Provincie deplorò Alfonso l'indolenza di tanti Vescovi, che godendo de' beni delle Chiese, non facevansi carichi de' proprj doveri. Volendo giovare, e risvegliare in tutti lo zelo del proprio carattere, restrinse in un libriccino le precise loro obbligazioni. Quest'operetta quanto è picciola di mole, altrettanto è gravida di sensi. Avendola inviata a tutt'i Vescovi Ita-

³ Sugli interventi dell'autorità vescovile nel campo della giustizia penale, in quest'area, cfr M. MANCINO, *Giustizia penale ecclesiastica e controriforma. Uno sguardo sul tribunale criminale arcivescovile di Napoli*, in «Campania Sacra», 23 (1992) 201-228; R. ZARRO, *Note sul tribunale criminale vescovile della diocesi di Telese (1579-1699)*, in «Campania Sacra», 25 (1994) 45-54; AA.VV., *Ricerche sulla confessione dei peccati a Napoli tra '500 e '600*, a cura di B. Ulianich, Napoli 1997; G. ROMEO, *Ricerche su confessione dei peccati e Inquisizione nell'Italia del Cinquecento*, Napoli 1997; M. MANCINO, *Licentia confitendi. Selezione e controllo dei confessori a Napoli in età moderna*, Roma 2000; G. SALZILLO, *I tribunali criminali vescovili: uno sguardo su un paese della Diocesi di Capua*, in «Capys», 36 (2003) 76-109.

⁴ *Riflessioni utili a' Vescovi per la pratica di ben governare le loro Chiese. Tratte dagli esempi de' Vescovi zelanti, ed approvate coll'esperienza. Raccolte in breve dal Sacerdote D. Alfonso de Liguori, Rettore Maggiore della Congregazione del SS. Salvatore eretta nelle Diocesi di Salerno, di Nocera e di Bovino*, Napoli 1745. Cfr A. BERTHE, *Sant'Alfonso Maria de Liguori, 1696-1787*, II, Firenze 1903, 17, 68-69; M. COLAVITA, *Avevo fame... , Sant'Alfonso Maria de Liguori: la carestia del 1764*, Marigliano 2004; U. DOVERE, *Il «buon vescovo» secondo sant'Alfonso M. de Liguori*, in *Pastor bonus in populo. Figura, ruolo e funzioni del vescovo nella Chiesa*, Roma 1990, 115-149; A. MARRANZINI, *Un vescovo nel secolo dei lumi*, in AA.VV., *La figura e l'opera di Alfonso de Liguori nel Sannio*, a cura di A. De Spirito, Milano 1999, 73-92; TELLERÍA, I, 376-377; II, 16, 67-68, 75, 97, 99, 103, 108-113, 118, 158; DE MEULEMEESTER (*Bibliographie*, I, 56) andrà corretto da quanto detto da A. SAMPERS, *Tre testi di S. Alfonso de Liguori sul buon ordinamento dei seminari*, in *SHCSR* 27 (1979) 18.

liani, ne riscosse da tutti i più vivi ringraziamenti, e coi ringraziamenti taluni ci unirono ancora le proprie giustificazioni»⁵.

Gli editori non hanno manifestato particolare interesse per l'opuscolo, che quindi – almeno nel secolo appena concluso – ha avuta scarsissima circolazione⁶. Anche perciò riteniamo utile presentarne, nell'edizione originale, quei brani che meglio illustrano il punto di vista di s. Alfonso sull'argomento qui trattato.

L'opuscolo è diviso in due capitoli. Il I (*Delle cure più principali del vescovo*) consta di sei paragrafi: § I: *Del seminario*; § II: *Degli ordinandi*; § III: *Dei sacerdoti*; § IV: *De' parrochi*; § V: *Del vicario, e ministri*; § VI: *De' monasteri di monache*. Il capitolo II (*De' mezzi più efficaci, che deve usare il Vescovo per la cultura de' suoi Sudditi*) era diviso in nove paragrafi: § I: *Dell'orazione*; § II: *Del buon esempio*; § III: *Della residenza*; § IV: *Della visita*; § V: *Delle missioni*; § VI: *Del sinodo*; § VII: *Del consiglio*; § VIII: *Dell'udienza a' sudditi*; § IX: *Della correzione*.

In apertura dell'opuscolo, s. Alfonso scriveva:

«Già vi sono molti libri, che trattano diffusamente degli obblighi de' Prelati circa il governo delle loro Chiese. Io però, avendo avvertito coll'uso di venti anni di Missioni, che molte notizie non giungono alle orecchie de' Vescovi, per solo desiderio della Gloria di Gesù Cristo ò voluto notare solamente qui in succinto in questi pochi fogli alcune Riflessioni di maggior peso, che possono loro molto giovare per meglio regolarsi nella pratica così circa le Cure più principali del loro officio, come circa i Mezzi più efficaci, che debbono usare per la coltura delle loro greggie; e questo è stato l'unico mio intento. Queste Cure, e questi Mezzi si noteranno in due brevi Capitoli, sperando nella Divina Bontà, che queste povere carte, le quali per il poco conto, che merita l'Autore, non meriterebbero neppure d'esser mirate, siano lette almeno per la loro brevità con qualche profitto»⁷.

Come si è visto, il § V del capitolo I tratta *Del vicario, e ministri*, ed in particolare illustra i compiti dei collaboratori del vescovo ai vari livelli,

⁵ TANNOLA, II, 185.

⁶ A quanto pare, nel corso del Novecento l'operetta è stata ristampata in Italia solo un paio di volte – e in edizioni non critiche – con i seguenti titoli: *La pratica di ben governare. Riflessioni utili ai vescovi*, con *Presentazione* di C.F. Rупpi, Roma, Vivere in, 1988; e *Riflessioni utili ai Vescovi per la pratica di ben governare le loro Chiese. Tratte dagli esempi de' Vescovi zelanti ed approvate coll'esperienza*. Commento storico-teologico di mons. Ciriaco Scanzillo, a cura di A. Amarante, Materdomini (AV), Editrice San Gerardo-Valsele Tipografica, [2001]. Neppure quelle ottocentesche garantiscono piena fedeltà alla prima edizione dell'opera. Per esempio, l'edizione inserita in *Opere ascetiche di S. Alfonso Maria de Liguori (Opere ascetiche, III)*, Torino, Marietti, 1880, 865-877, non si limita a mutare *da'* in *dai*, *de'* in *dei*, *'l* in *il*; a ridurre il numero delle maiuscole; a modificare la punteggiatura, ecc.; ma ne ammodernò il testo e ne omette anche interi brani. Lo segnaleremo, citando detta edizione nel seguente modo: ALFONSO DE LIGUORI, *Riflessioni* (Torino, 1880).

⁷ ALFONSO DE LIGUORI, *Riflessioni utili a' Vescovi*, 6-7.

cioè della sua «famiglia» o «corte». La loro scelta doveva essere particolarmente oculata:

«Nell'elezione de' Ministri la prima risoluzione del Vescovo ha da essere per accertare il buon governo, di non eleggere per qualsisia ragione alcuno mai per rispetto di parentela, d'amicizia, o d'altro riguardo mondano.

«In quanto al Vicario è chiaro che dal Vicario dipende la maggior parte della quiete e del regolamento della Diocesi. Onde il Vescovo deve usar tutta la diligenza per ottenere un Vicario, che sia insieme dotto e di spirito; affabile che tratti con dolcezza, e incessantemente dia udienza a tutti; che sbrighi i negozj; e sopra tutto non sia attaccato all'interesse. S. Carlo proibì affatto a' suoi Vicarj, ed a tutti i suoi Ministri il ricevere donativi di qualunque sorta; e uno di loro per aver accettato una volta un certo presente, egli lo licenziò affatto dalla sua Corte. È bene poi che il Vescovo ogni giorno, o pure in più giorni della settimana assegnati si facci dar conto dal Vicario delle cause e affari più rilevanti, che occorrono a determinarsi; altrimenti contro sua voglia si troverà molte volte intricato in disordini forse non più rimediabili.

«La Corte poi sia divota, licenziando chi non fa vita spirituale; e tanto più se vive lontano da Dio, al che deve invigilare il Vescovo continuamente, altrimenti ne sarà giustamente mormorato dal Popolo. E similmente bisogna che ordini con rigore, e minacci di licenziare ciascuno⁸ de' suoi ministri o servi, che cercasse o accettasse regali da qualunque persona o Comunità, e specialmente dagli Ordinandi, da' Parrochi, o confessori novamente⁹ fatti, o beneficiati; ed ordini insieme che affatto non s'intromettano in materia di giustizia a raccomandare alcuno, come tutto ordinò s. Carlo. Mentre da ciò ne nascono poi molti sconcerti; e molte volte ne resta ancora con discredito il buon nome del Vescovo, il quale in ciò bisogna che sia il primo a dare il buon esempio, in non ricever regali da alcuno de' suoi sudditi, e singolarmente dagli Ordinandi, beneficiati, e dalle Monache particolari; eccettuati¹⁰ que' regali, che gli spettano per ragione, o per consuetudine. I donativi fan perdere il buon nome, e la libertà di correggere, o di negare quello, che non è giusto»¹¹.

Al vicario generale¹², come agli altri collaboratori qualificati, il ve-

⁸ In ALFONSO DE LIGUORI, *Riflessioni* (Torino, 1880), 870, la frase: «ordini con rigore, e minacci di licenziare ciascuno», è diventata: «vieti con rigore e minacce di licenziare chiunque».

⁹ *Ibid.*, l'avverbio «novamente» è diventato «nuovamente».

¹⁰ *Ibid.*, il participio passato «eccettuati» è sostituito con «eccettuansi».

¹¹ ALFONSO DE LIGUORI, *Riflessioni utili a' Vescovi*, 43-45; DOVERE, *Il «buon vescovo»*, 128-130.

¹² Del ruolo del vicario generale s. Alfonso tratta nella *Theologia moralis*, lib. VI, nn. 558, 577, 594, 1007; lib. VII, 10, 90; e nella *Istruzione e pratica pei confessori*, capitoli: II, § 6; VI, § 2; VII, § 4; XII, § 1; XIII, §§ 1-2; XVIII, § 2; XX, § 4. Fino alle soglie «della codificazione del 1917 il vicario generale venne a delinearci come la persona che, legittimamente scelta dal Vescovo diocesano come aiuto nel governo della Chiesa particolare, esercitava, a

scovo doveva rivolgersi specialmente per averne consiglio, argomento trattato nel capitolo II, § VII (*Del consiglio*):

«*Qui autem sapiens est audit consilia*, dice lo Spirito Santo. Prov. 12,15. Diceva con ciò Campano Vescovo di Terme, che quel Prelato, il quale stima di non aver bisogno di consiglio per ben governare o dovrebbe essere Dio, o sarà bestia fra gli uomini. Scrive con lode il Surio di S. Ugone vescovo Nicolniese, che nell'entrare nel Vescovato la prima sua cura fu scegliersi i consultori dotti e timorati. A questi però ne' casi occorrenti è bene che 'l Vescovo occulti il proprio sentimento, e dia piena libertà di dire il loro sentimento senz' avere alcun rispetto umano¹³.

«Deve il Prelato star bene avvertito di ben ponderare qualunque ordine prima di farlo¹⁴, e di non esser troppo facile a risolvere le sue operazioni, specialmente nel calore della passione, e negli affari di peso, e conseguenza. Anzi nell'entrare il Vescovo al governo della sua Chiesa sarebbe espediente, generalmente parlando, che per molti mesi non facesse altro, che andare osservando tutti i sconcerti della Diocesi, e meditando i rimedj, e poi operasse; potendo allora meglio accertare le risoluzioni, quando egli si sarà fatto appieno inteso delle cose, e delle persone della sua Diocesi. Indi poi nel progresso del governo bisogna che prima si consigli con Dio nell'orazione, appresso coi prudenti, e poi operi con fermezza; non solamente in fare¹⁵ gli ordini opportuni, ma in sostenerli, e fargli puntualmente osservare, altrimenti sarà meglio non farli; poiché il vedere che 'l Vescovo sopporta l'inosservanza d'un Ordine senza risentimento, farà che sieno disprezzati tutti gli altri suoi Ordini. Questo significò S. Paolo a Tito, quando gli scrisse che avesse atteso a fare osservare i suoi Ordini: *Cum omni imperio, ut nemo te contemnat*. E questa fermezza appunto sì necessaria al Vescovo significa ancora la Sacra Unzione ch'egli riceve nella sua Consagrazione. Non sarà mai buon Prelato chi negl'interessi di Dio teme di dispiacere agli uomini: *Si hominibus placerem, servus Dei non essem*, diceva l'Apostolo. Ed un buon Vescovo soggiungeva che 'l Prelato s'ha da risolvere ad essere o avvelenato, o processato, o dannato»¹⁶.

Il contenuto del § VIII andava ben al di là di quello che lasciava in-

nome del Vescovo, la giurisdizione episcopale in tutta la diocesi, fatte salve quelle cause che il Vescovo si riservava o che il diritto gli vietava di curare». MARCHETTI, *La curia*, 47. Infatti, dopo «il Concilio di Trento, in modo definitivo, si sancì il passaggio che già era avvenuto nella pratica, quello cioè dall'arcidiacono come vicario del vescovo al vicario generale». P. CHOI IN-GAG, *Vicario episcopale e vicario foraneo*, Roma 2003, 39.

¹³ In ALFONSO DE LIGUORI, *Riflessioni* (Torino, 1880), 876, la frase: «il Vescovo occulti il proprio sentimento, e dia piena libertà di dire il lor sentimento senz'averne alcun rispetto umano», è diventata: «il vescovo occulti il proprio, e dia libertà di dire il loro sentimento». Cfr DOVERE, *Il «buon vescovo»*, 143-144.

¹⁴ In ALFONSO DE LIGUORI, *Riflessioni* (Torino, 1880), 876, le parole «prima di farlo» diventano «prima di darlo».

¹⁵ *Ibid.*, il verbo «fare» è sostituito da «dare».

¹⁶ ALFONSO DE LIGUORI, *Riflessioni utili a' Vescovi*, pp. 89-93.

tendere il titolo (*Dell'udienza a' sudditi*):

«Tolto il tempo dell'Orazione, della Messa, e del riposo necessario, il Vescovo dev'esser pronto a dare udienza a tutti, e in ogni ora. Egli non è della sua Chiesa, è delle sue pecorelle. E in ciò bisogna che 'l Prelato avverta con ispecialità i suoi servitori a far l'imbasciata di ognuno che viene. Specialmente se sono Parochi, perché a questi, come anche di sopra s'è accennato¹⁷, che sono i più occupati di affari, ed hanno in mano le cose di maggior peso, se si ritarda una volta l'udienza, saranno negligenti poi altre volte a venire, e si scuseranno che non possono aver udienza, e così l'Anime poi, e gli interessi della Gloria di Dio anderanno a rovina.¹⁸

«Bisogna da una parte che 'l Vescovo non prenda familiarità, né dia troppo confidenza¹⁹ ad alcuno de' suoi sudditi, per non essere o ingannato da quello, o mormorato dagli altri. Ma all'incontro bisogna che senta, e tratti con tutti con somma cortesia. Egli è Padre, onde deve trattare i sudditi da figli, e non da vassalli. Dice S. Girolamo che un Vescovo, il quale usa asprezza in trattare²⁰ coi sudditi, non è atto a governare.

«Colle donne poi deve avvertire almeno per edificazione degli altri a trattar sempre cogli occhi bassi, con brevità, e sempre alla presenza d'altri. S. Carlo quando trattava con donne voleva che almeno gli assistessero due persone.

«È necessario ancora che 'l Vescovo non sia facile a credere a' rapporti segreti, ed a non dare alcun passo, se prima non avrà inteso l'altra parte, o pure non si sarà ben accertato de' fatti dagl'informi di persone fedeli»²¹.

Dopo essersi consigliato e dopo aver assunte le debite informazioni, il vescovo doveva adottare gli opportuni provvedimenti a carico delle persone devianti, come indicato nel § IX (*Della correzione*):

«È Ufficio anche proprio del Pastore il rimuoverle dalla mala vita colla Correzione, al che è obbligato, benché dovesse spendervi la vita: *Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis*. Jo.10. Altrimenti egli dovrà render conto a Giesù Cristo di tutti i mali che ne avveranno, e ch'esso potea impedire colla Correzione. Questo è quel gran peso, che fa tremare i Vescovi Santi.

¹⁷ In ALFONSO DE LIGUORI, *Riflessioni* (Torino, 1880), 876, il brano: «far l'imbasciata di ognuno che viene. Specialmente se sono Parochi, perché a questi, come anche di sopra s'è accennato», è diventato: «far l'imbasciata d'ognuno che viene: specialmente se sono parrochi, perché a questi, come anche di sopra si è accennato».

¹⁸ *Ibid.*, le parole: «anderanno a rovina», sono diventate: «anderanno in rovina». Cfr DOVERE, *Il «buon vescovo»*, 144.

¹⁹ In ALFONSO DE LIGUORI, *Riflessioni* (Torino, 1880), 876, la frase: «non prenda familiarità, né dia troppo confidenza», è diventata: «non prenda familiarità né dia troppa confidenza».

²⁰ *Ibid.*, le parole: «in trattare» sono state omesse.

²¹ ALFONSO DE LIGUORI, *Riflessioni utili a' Vescovi*, pp. 93-95. In ALFONSO DE LIGUORI, *Riflessioni* (Torino, 1880), 876, il brano: «o pure non si sarà ben accertato de' fatti dagl'informi di persone fedeli», è diventato: «o pure non si sarà ben accertato de' fatti dalle informazioni di persone fedeli».

Monsignore Sanfelice di b. m.²² ciò appunto mi disse un giorno tremando: *D. Alfonso, come posso dormir quieto, quando so che una mia pecorella sta in disgrazia di Dio?* S. Gregorio condanna il Vescovo, che non corregge²³, dell'istesso delitto che commette il delinquente²⁴.

«Acciocché però la Correzione sia fatta come si deve, bisogna per prima che si facci *con carità*; e quando mai ne' casi estremi fosse necessaria l'asprezza, bisogna sempre unire il vino con l'oglio, il rigore colla dolcezza²⁵; e perciò è espediente che non faccisi²⁶ la correzione a sangue caldo, perché allora facilmente si eccede. Per secondo bisogna correggere *con prudenza*; il rimedio che sarà buono per uno, non sarà buono per un altro. Quella Correzione che gioverà in un tempo, non gioverà in un altro, specialmente²⁷ quando il reo sta accecato dalla passione, che non gli fa conoscere la sua colpa, né gli fa stimare la Correzione. Per terzo, è vero che per rendere utile la Correzione bisogna aspettare il tempo opportuno, ma venuto il tempo bisogna correggere *con prestezza*, e non procrastinare. Si avanzi il riparo al male subito che si può, essendo che il fuoco quando è scintilla facilmente si smorza, ma non quando è fatto incendio. Per quarto bisogna correggere *con segretezza*²⁸, massimamente quando il delitto è occulto. Chi ha perduta la fama, è facile poi a rilasciarsi tutto nel vizio²⁹.

«In fine poi, quando la Correzione è disprezzata dal reo, bisogna usar fortezza nel punirlo, sino a mettere in forse la propria vita. Dice S. Pietro Damiano che 'l buon Pastore *magis amat iustitiam, quam vitam*. E S. Leone: *His quibus prodesse non potuit correptio, non parcat abscissio*. Se 'l castigo non servirà per correzione del reo, servirà almeno per esempio degli altri³⁰.

«Sempre però nell'usar la giustizia bisogna dar parte alla clemenza, a cui sempre deve essere più inclinato il Vescovo; essendo meno male, dice S. Agostino, esser ripreso di troppo dolcezza, che di troppo rigore. Precisamente

²² *Ibid.*, le abbreviazioni: «b(uona) m(emoria)», sono diventate: «f(elice) m(emoria)».

²³ *Ibid.*, il verbo: «corrigge», è diventato: «corregge».

²⁴ ALFONSO DE LIGUORI, *Riflessioni utili a' Vescovi*, pp. 95-96.

²⁵ Il Santo a volte faceva ricorso all'ironia: «Essendo entrato da lui un giorno uno di questi Preti, dimandogli, chi fosse, (fu questo nel principio del governo). Avendo risposto, essere il Preposito dell'Annunciata, Alfonso, che avevalo in nota, *voi non siete preposito*, ripigliò tutto fuoco, *ma sproposito*; ed entrando a rinviarli i perniciosi effetti del vino, amevolmente, ma con fortezza lo corresse. Ma non vi fece capitale, perché vecchio, ed abituato». TANNIOIA, III, 287.

²⁶ In ALFONSO DE LIGUORI, *Riflessioni* (Torino, 1880), 876, il brano: «l'oglio, il rigore colla dolcezza; e perciò è espediente che non faccisi», è diventato: «l'olio, il rigore con la dolcezza; e perciò è espediente che non facciasi».

²⁷ *Ibid.*, prima di «specialmente» è stata omessa la frase: «Quella Correzione che gioverà in un tempo, non gioverà in un altro».

²⁸ *Ibid.*, 877, le parole: «corriggere con segretezza», sono diventate: «correggere con segretezza».

²⁹ ALFONSO DE LIGUORI, *Riflessioni utili a' Vescovi*, pp. 96-98.

³⁰ *Ibid.*, pp. 98-99. In ALFONSO DE LIGUORI, *Riflessioni* (Torino, 1880), 877, le parole: «se 'l castigo», sono diventate: «se il castigo».

il Prelato sia ritenuto in quanto al fulminar le Censure, ch'essendo³¹ queste i rimedi estremi, se son fulminate con eccesso, facilmente verranno ad esser disprezzate. E quando alcun reo censurato si vede veramente ravveduto, deve subito assolversi, se però la prudenza non esigesse maggiore esperimento, o si temesse d'inganno. In quanto agli Ecclesiastici delinquenti, quando dopo la correzione si scorge emenda, è ottimo consiglio, come ò inteso praticarsi da un prudente Prelato, più che alle carceri, mandarli a viver fuori della Diocesi, e non accordar loro il ritorno, se non dopo l'informo accertato³² della loro emenda provata per lungo tempo. Questi son certa sorta d'infermi, che difficilmente si sanano con rimedi ordinari»³³.

L'opportunità di tradurre in pratica le norme così sagge che aveva proposte ai vescovi venne offerta al Santo allorché – cedendo alle pressioni della Santa Sede – nel 1762 accettò la promozione all'episcopato³⁴.

Le condizioni tutt'altro che floride in cui trovò la diocesi di Sant'Agata de' Goti³⁵ e i provvedimenti adottati per far fronte alle più urgenti necessità sono stati dettagliatamente descritti da vari autori. Per esempio, da Tannoia, che a tali argomenti dedicò alcuni capitoli della sua biografia del Santo. In particolare, i capitoli X (*Primi espedienti presi da Alfonso contro taluni scandalosi*), XXII (*Generali stabilimenti fatti in Diocesi da Alfonso, dopo averla tutta visitata*) e LVI (*Replicati espedienti presi da Alfonso contro i Preti dissoluti, e sue amorevolezze cogli emendati*).

Tuttavia, è il Santo stesso ad offrirci la migliore sintesi della situazione trovata al momento del suo arrivo in diocesi:

«questa Diocesi nel tempo del Governo passato è stata piena di male pratiche, e d'altre iniquità; e la causa principale di ciò è stata, che non eran favoriti, se

³¹ *Ibid.*, le parole: «ch'essendo», sono diventate: «che essendo».

³² *Ibid.*, le parole: «l'informo accertato», sono diventate: «l'informazione accertata».

³³ ALFONSO DE LIGUORI, *Riflessioni utili a' Vescovi*, pp. 98-100.

³⁴ Cfr A. SAMPERS – R. TELLERÍA, *Documenta circa electionem et consecrationem S. i Alfonsi in episcopum*, in *SHCSR* 9 (1961) 269-295; A. SAMPERS, *Epistulae S. i Alfonsi ineditae scriptae tempore episcopatus, ann. 1762-1775*, *ibid.*, 296-369; I. LÖW, *Fontes tannoiani*, *ibid.*, 370-372; A. SAMPERS, *Notitiae R. D. i Felicis Verzella, secretarii ac confessarii S. i Alfonsi tempore episcopatus*, *ibid.*, 373-438; O. GREGORIO, *Sentimenti di Monsignore*, *ibid.*, 439-475. A proposito delle *Riflessioni* è stato opportunamente scritto: «L'opera mostrava, da parte dell'autore, una piena consapevolezza dei problemi in cui si dibatteva la Chiesa meridionale nel suo sforzo di evangelizzazione [...]. La nomina a vescovo gli forniva, quindi, l'opportunità di verificare le reali possibilità di trasposizione nella prassi del governo episcopale di quanto da lui stesso teorizzato». M. CAMPANELLI, *Centralismo romano e «policentrismo periferico». Chiesa e religiosità nella Diocesi di Sant'Alfonso Maria de Liguori*, Milano 2003, 88. Cfr anche M. SPEDICATO, *S. Alfonso Maria de Liguori di fronte al processo di statalizzazione della Chiesa meridionale*, in «Itinerari di Ricerca Storica», 15 (2001) 95.

³⁵ La diocesi di Sant'Agata de' Goti era vacante dall'11 ottobre 1761, data della morte di mons. Flaminio Danza, da dieci anni sofferente di gotta.

non quelli che portavan danari. Onde a molte piaghe, ch'erano cancrenate, non ha bastato l'unguento, ma vi ha bisognato ferro, e fuoco»³⁶.

S. Alfonso aveva preso possesso della diocesi per procura il 2 luglio 1762, designando a tale scopo l'arcidiacono della cattedrale santagatese Francesco Rainone³⁷. Questi, dopo la morte di mons. Danza, era stato eletto vicario capitolare. In tale veste il 10 febbraio aveva ordinato che in ogni chiesa si tenessero particolari celebrazioni per impetrare dal Signore «un Pastore fornito di zelo, e spirito di carità verso Dio, e verso il prossimo»³⁸. Dieci giorni dopo aveva scritto al papa, pregandolo di non destinare a successore di mons. Danza il nipote d. Lorenzo Potenza³⁹, allora vicario generale di Aversa, a motivo delle informazioni sfavorevoli che circolavano sul suo conto. Di essere stato accontentato Rainone ebbe la certezza alcune settimane dopo, e precisamente il 20 marzo, con la trasmissione da parte del nunzio

³⁶ Cfr Doc., II, f. 1. Le pene allora comminate per le colpe commesse da ecclesiastici («crimina ecclesiastica et statui et officio clericali adversantia») erano di vari tipi: *afflittive*: degradazione (privava in perpetuo il chierico del ministero ecclesiastico, dell'ufficio e del beneficio, del privilegio del foro e del canone), deposizione (privava il chierico in perpetuo dell'uso della potestà di ordine e di giurisdizione, dei benefici posseduti e della capacità di ottenerne validamente altri), sospensione (a differenza della deposizione, non era perpetua e non privava il chierico di tutte le potestà e benefici) e privazione del beneficio; *pecuniarie*; e *restrittive della libertà*: arresti domiciliari (mandato *domi*, abilitazione *per palatium*, *detrusio* in una casa religiosa), soggiorno obbligatorio, carcerazione, bando (espulsione da un territorio limitato) ed esilio. Per *palatium* si intendeva «domus excipiendis hospitibus destinata». Cfr W. H. MAIGNE D'ARNIS, *Lexicon manuale ad scriptores mediae et infimae latinitatis*, Paris 1866, 591; S. AICHNER, *Compendium juris ecclesiastici ad usum cleri*, Brixinae 1874, 764-773. Cfr note 58-65.

³⁷ Nato a Sant'Agata de' Goti nel 1711, Francesco Rainone aveva frequentato come chierico esterno i corsi di quel seminario. A. ABBATIELLO, *Fileno e la famiglia Rainone a Sant'Agata dei Goti*, in F. RAINONE, *Origini della Città di Sant'Agata de' Goti*, ristampa anastatica, Benevento 1998, 22. Nel 1735, ancora chierico – sarà ordinato sacerdote l'anno seguente – divenne arcidiacono della cattedrale per rinuncia dello zio paterno Filippo. Si trovò così, appena ventiquattrenne, titolare di una dignità che lo poneva sul gradino più alto della carriera ecclesiastica diocesana. In realtà, il Concilio di Trento aveva molto ridimensionato le potestà di tale collaboratore del vescovo, «dando inizio a quel cammino che avrebbe reso l'arcidiacono una mera dignità onorifica nel Capitolo». MARCHETTI, *La curia*, 41. Cfr CHOI IN-GAG, *Vicario episcopale*, 28-32. Tuttavia, alla morte di mons. Danza – durante il governo del quale non aveva avuto incarichi particolari – Rainone resse la diocesi, in qualità di vicario capitolare, fino alla nomina del successore. ABBATIELLO, *Fileno e la famiglia Rainone*, 24.

³⁸ *Ibid.*

³⁹ Lorenzo Potenza (1722-1811) fu vicario generale di Aversa, di Satriano e Campagna, e di Agrigento. Nel 1778 divenne vescovo di Ariano, e successivamente di Sarno. Cfr R. RITZLER – P. SEFRIN, *Hierarchia catholica*, VI, Patavii 1958, 100, 368. Ignoriamo se fosse parente di Domenico Potenza, regio consigliere e presidente della Regia Camera della Sommaria, che s. Alfonso – scrivendo al cappellano maggiore il 14 agosto 1779 e il 22 aprile 1783 – definì suo «ordinario consultore». Cfr A. SAMPERS, *Epistulae S. i Alfonsi ineditae scriptae ann. 1776-1779*, in *SHCSR* 11 (1963) 37-38; *Id.*, *Epistulae S. i Alfonsi ineditae scriptae ann. 1780-1785*, *ibid.*, 303-304.

della notizia dell'avvenuta nomina del nuovo vescovo, seguita il giorno 27 da analogo comunicazione del neoeletto⁴⁰. Se Rainone sperava che s. Alfonso lo nominasse vicario generale, si sbagliava. Ad impedire tale scelta non era tanto una sua mancanza di idoneità, quanto la macchia procurata alla famiglia dal comportamento notoriamente scandaloso dei suoi fratelli Giuseppe⁴¹ e Giacomo⁴².

Prima del suo ingresso solenne in diocesi, avvenuto l'11 luglio 1762, s. Alfonso aveva già provveduto a formare la piccola squadra dei suoi più stretti collaboratori. Per vicario generale aveva scelto d. Giovanni Nicola Rubini (o Rubino)⁴³, di 47 anni, originario di Teora, che aveva già esercitato per 10 anni tale carica nell'archidiocesi di Conza. Il Santo lo aveva conosciuto nel corso delle missioni, apprezzandone – forse più del dovuto – le qualità di «dottrina, prudenza, buon costume e moderazione»⁴⁴. Nelle mansioni di cancelliere (inizialmente di vice-cancelliere)⁴⁵ venne invece confermato d. Michele Jermieri, un sacerdote della diocesi santagatese che già aveva servito in tale veste mons. Danza.

Come segretario – con mansioni effettive di maestro di casa, di amanuense e di cappellano – il Santo assunse d. Felice Verzella⁴⁶, sacerdote di

⁴⁰ ABBATIELLO, *Fileno e la famiglia Rainone*, 24.

⁴¹ Giuseppe Rainone, che era nato il 13 gennaio 1716, costituiti a lungo un motivo di cruccio per s. Alfonso: «con modi sfrontati e violenti fino alla minaccia con arma da fuoco, resistette ad ogni richiamo a cambiare vita e a rimandare a casa del marito la Conte Elisabetta con la quale conviveva». *Ibid.*, 25. «La tradizione orale del popolo santagatese ha tramandato di un Rainone, senza specificarlo, che abbia dato uno schiaffo a S. Alfonso. Non se ne trova conferma nella tradizione scritta. Sembra verosimile attribuire il fatto a questo galantuomo Giuseppe», che, peraltro, dopo alcuni anni si convertì. *Ibid.*, 17, 27.

⁴² Giacomo Rainone, che era nato il 24 marzo 1722, si lasciò riportare sulla retta via, vivendo per il resto dei suoi giorni con fervore di convertito. *Ibid.*

⁴³ TELLERÍA (II, 20) lo definisce «varón docto y celoso».

⁴⁴ REY-MERMET, 634. Pasquale Rubini, fratello di Giovanni Nicola, nel 1771 era l'«avvocato in Napoli» di s. Alfonso. In tale veste si adoperò per ottenergli la rinuncia alla diocesi. Cfr LETTERE, II, 313; III, 694. Nel 1772 gli venne conferito il beneficio semplice di S. Angelo a Palomba di Arienzo (cfr SAMPERS, *Epistulae S. i Alfonsi ineditae... ann. 1762-1775*, 348), che però l'anno seguente gli fu tolto, allorché si scoprì che la nomina era di spettanza pontificia e non vescovile, come Rubini aveva assicurato, traendo così in inganno s. Alfonso. Il che conferma i dubbi sulla serietà professionale di alcuni collaboratori del Santo. Cfr LETTERE, III, 659-660; TELLERÍA, II, 426.

⁴⁵ I documenti menzionano Michele Jermieri anche come «pro-cancelliere». *Ibid.*, 57. Il cancelliere era il principale «coordinatore e l'organizzatore delle attività burocratiche connesse al ministero episcopale». Il Concilio di Trento contribuì «a definire in modo sempre più chiaro le prerogative e le competenze del cancelliere, per esempio attribuendogli chiaramente il compito di custode degli archivi episcopali e delle chiavi per accedervi, ma soprattutto operando in modo chiaro la distinzione tra il cancelliere come notaio del Vescovo nelle procedure amministrative, rispetto ai notai o attuari che prestavano il loro servizio nelle procedure giudiziarie». MARCHETTI, *La curia*, 54.

⁴⁶ Su Felice Verzella, cfr SAMPERS, *Notitiae RD. i Felicis Verzella*, 373-438. Nel mag-

33 anni originario di Montella, località in diocesi di Nusco, che gli era stato presentato dal p. Girolamo Ferrara⁴⁷. Completava la famiglia vescovile p. Angelo Majone⁴⁸, il confratello che s. Alfonso aveva scelto per confessore e collaboratore. Rubini, Verzella e Majone convivevano con il Santo nell'episcopio, mentre il cancelliere Jermieri abitava per conto suo⁴⁹.

Uno dei problemi che dovette affrontare s. Alfonso – come, del resto molti vescovi del tempo – era la gestione di un clero, la cui caratura intellettuale e spirituale appariva inversamente proporzionale al suo numero⁵⁰. I provvedimenti adottati per regolamentarne il reclutamento – e in particolare quelli contenuti nel concordato del 1741 – avevano prodotto nella diocesi di Sant'Agata de' Goti una riduzione dell'11,9% degli ecclesiastici, passati, in un quarantennio da 455 a 401, ma senza considerevoli miglioramenti sul piano della qualità. Tanto che s. Alfonso, ormai giunto al termine del suo episcopato, descriverà in questi termini la situazione della diocesi in una lettera al cappellano maggiore:

gio 1788, in occasione del processo diocesano per la beatificazione di Alfonso de Liguori, Verzella dichiarò: «Il mio nome e cognome è Don Felice Verzella. Mio padre si chiamava Salvatore e mia madre Lucrezia di Ragone, ambedue defonti; la mia patria è la terra di Montella, diocesi di Nusco. Son sacerdote e canonico dell'insigne collegiata di detto luogo, sotto il titolo di Santa Maria in Piano. Ho dell'età mia anni cinquantanove in circa. Sono ancora confessore approvato in detta diocesi e città di Nusco, e sono stato anche parroco di detta terra». *Ibid.*, 376. Nove anni dopo, nell'ottobre del 1797, in occasione del processo apostolico, Verzella aggiunse i seguenti dati personali: «Sono attuale canonico e vicario foraneo dell'insigne collegiata di Santa Maria del Piano di detta terra [di Montella], dove fui anche parroco per qualche tempo della parrocchiale chiesa di San Silvestro e poi di Santa Lucia, che rinunciai nel prendere il detto canonicato. Sono attuale procommisario della Bolla della Crociata e confessore approvato pro utroque sexu ed esaminatore sinodale della diocesi di Nusco, e di età circa anni sessantotto». *Ibid.*, 376-377. La data della morte di Verzella è ignota, anche se probabilmente anteriore al 1798. *Ibid.*, 373.

⁴⁷ «In ritiro a S. Angelo a Cupolo, Don Felice si era lasciato persuadere» dal p. Ferrara ad entrare al servizio del neo eletto vescovo di Sant'Agata de' Goti. Dieci anni prima, passando per Pagani dopo la sua ordinazione, aveva chiesto la benedizione a colui che tutti dicevano santo, ricevendone in dono una copia delle *Massime eterne*. REY-MERMET, 634. Cfr TELLERIA, II, 20, 57.

⁴⁸ Angelo Majone era nato il 17 marzo 1733 a Santa Domenica Talao (Cosenza). Fu ammesso nella Congregazione, già sacerdote, nel 1758, e alla professione nel 1759. Tutti i biografi di s. Alfonso trattano del suo ruolo nell'«Affare del Regolamento», a seguito del quale nel 1780 uscì dall'Istituto. Morì a Serino nel 1787.

⁴⁹ REY-MERMET, 652-653.

⁵⁰ Gli ecclesiastici della diocesi erano 401, per 27.500 fedeli. Nel 1765 s. Alfonso scriveva a proposito del suo clero: «Literarum sacrarumque facultatum et praesertim theologiae moralis necessaria scientia, plurimum indigentem, demptis nonnullis nedum in civitate hac sed etiam in dioecesi vere dignis, eundem non parum patior». Cfr G. ORLANDI, *Le relazioni «ad limina» della diocesi di Sant'Agata dei Goti nel secolo XVIII* (II), in *SHCSR* 17 (1969) 201; DOVERE, *Il «buon vescovo»*, 123-128. A Marcella Campanelli si devono le più recenti e significative ricerche sul clero della diocesi santagatese nel Settecento. Cfr nota 34.

«V(ostra) S(ignoria) Ill(ustrissi)ma già sa quanto noi altri poveri vescovi siamo angustiati circa le ordinazioni degli ecclesiastici, per causa de' tre dispacci di non ordinare alcuno, se non quando gli altri fratelli e sorelle dell'ordinando hanno la porzione eguale a lui. Per 2°, di non ordinare, se vi sono nella famiglia altri fratelli o zii preti. Per 3°, di non ordinare, se non secondo il computo di un sacerdote per cento anime del paese. Attesi questi dispacci, specialmente il terzo, rarissimi son quelli che possiamo più ordinare; e frattanto la diocesi patisce, perché in più paesi vi è bene il numero de' preti, ma vi mancano quelli che sono abili ad aiutare le anime: o perché non sono abili a confessare e predicare, o sono infermi, o svogliati, o di tali costumi, che non si può loro confidare le anime. In altri paesi poi vi manca il numero de' preti che vi bisognerebbero, ma non vi sono altri atti a poterli ordinare. Io ho fatto cento rappresentanze al re, ma, come vedo, noi poveri vescovi non siamo intesi. Mi dirà V(ostra) S(ignoria) Ill(ustrissi)ma: "come posso rimediarmi?" Già lo so che il rimedio pende da' superiori, ma trovandosi Ella in cotesta carica per volontà di Dio, può parlare a questi superiori, e rappresentar loro gl'inconvenienti che ne vengono, e 'l danno delle anime per mancanza dell'aiuto spirituale»⁵¹.

Fin dall'inizio del suo governo, s. Alfonso aveva adottato dei provvedimenti volti a migliorare il livello spirituale e pastorale degli ecclesiastici⁵². Si era impegnato anzitutto nella riorganizzazione del seminario diocesano – che inevitabilmente aveva risentito degli effetti negativi della lunga malattia di mons. Danza, oltre che dell'inadeguatezza dell'ottuagenario rettore Luca Cacciapuoti – per il quale compose un nuovo regolamento⁵³ e del quale cercò di riedificare la sede. Consapevole che la riorganizzazione del seminario – nella quale poté avvalersi della collaborazione del p. Tommaso Caputo, «insigne Domenicano, soggetto a niuno il secondo nelle lettere, e nella bontà

⁵¹ S. Alfonso al cappellano maggiore, Matteo Gennaro Testa: Arienzo, 6 agosto 1774. G. ORLANDI, *Otto lettere inedite di s. Alfonso*, in *SHCSR* 49 (2001) 473-474. In un poscritto, il Santo aggiungeva: «Mi sono scordato il meglio. Se durasse il rigore di questi dispacci, fra poco tempo si dismetteranno tutti i seminari del Regno. Nella mia diocesi già si va dicendo che si dismette il seminario, perché il re non vuole che si ordinino più preti. I miei seminaristi mi hanno mandato a dire: *Noi che ci facciamo più al seminario, giacché non possiamo essere ordinati?* E dismessi che saranno i seminari, noi poveri vescovi come faremo? Ciò l'ho rappresentato più volte al re, ma non ne ho avuta risposta». *Ibid.*, 474.

⁵² Nel 1765 s. Alfonso scriveva: «Clerum universum, exceptis paucis, docilitate animi pollere potius hactenus novi, moribus tamen universim non integrum, quamvis impraesentiarum, mediis exercitiis spiritualibus, quae quotannis subire sensim sine sensu coegi, ac monitionibus paternis quibus adjicere etiam moderatas coerciones dummodo monitiones non proficiant, minime praetermissi, Deo favente, moribus correctum ac pietate cultiorem videam, etsi melius exoptarem». ORLANDI, *Le relazioni «ad limina»* (II), 200-201.

⁵³ A. SAMPERS, *Tre testi di S. Alfonso de Liguori sul buon ordinamento dei seminari, scritti negli anni 1745, 1756, 1762*, in *SHCSR* 27 (1979) 14-63; A. DE SPIRITO, *La formazione del clero meridionale nelle regole dei primi seminari*, in *Studi di storia sociale e religiosa. Scritti in onore di Gabriele De Rosa*, Napoli 1980, 893-923

della vita»⁵⁴ – avrebbe portato frutti a lunga scadenza, il Santo si preoccupò di mettere riparo ai più urgenti bisogni.

Da Tannoia apprendiamo che, essendo «il Clero la sua cara porzione, altro in quello non ebbe in mira, che la santità dello stato, e quell'esemplarità, che il pubblico esige. Qualunque cosa in contrario eragli pena», anche se «due vizj estremamente odiava, tra tutte le sregolatezze nel suo Clero, *ubbrachezza, e disonestà*»⁵⁵.

Alla repressione del primo il Santo era indotto anche dall'impatto fortemente negativo che esso esercitava sul popolo:

«Avealo a sommo scandalo, così l'Arcidiacono Rainone, vedersi tra questi Casali, e molto più in Città, un Ecclesiastico in qualche cellajo, o taverna giuocar al vino, ed ubbricarsi». Questi, in senso suo, erano delitti, che non meritavano pietà. *L'ubbrico non è uomo, ma bruto*, diceva Alfonso; anzi sperar si può dal bruto quello non si ottiene dall'ubbrico. Aveva per massima esser l'ubbrachezza l'unica sorgente dei vizj i più infami. Come sentiva un prete nella taverna, uno o più cursori erano pronti a complimentarlo. Non contento del carcere, mandar soleva per mesi interi questi tali o nelle nostre Case, o in Napoli in quella de' PP. della Missione. *Se collo star lontano dalla taverna, e colla santa meditazione, diceva, non si concepisce il gran male, che sa fare il vino, e quanto disconvenga ad un Ecclesiastico, il caso è disperato*»⁵⁶.

Con pari energia s. Alfonso si adoperava per estirpare l'altro vizio dal clero:

«Non minore era l'abbominio per l'impurità. Era suo detto, che non vi cape divario tra un porco involto nel loto, ed un uomo infancato in queste lordure. Qualunque delitto, mi disse l'Arcidiacono Rainone, anche un'omicidio era compassionato da Monsignore. *Chi sa, diceva, come si è trovato; poveretto, bisogna compatirlo*. Ma pervenendoli all'orecchio cosa lubrica, specialmente nei Preti, o Religiosi, perdeva la pace, e si accendeva; né vi era scusa, o compassione per chicchesia. Egli bensì distinguer soleva l'attacco dalla caduta. Compativa chi per debolezza erasi veduto in qualche inciampo; ma non soffriva chi per volontà vedevasi attaccato, ed ostinato nel vizio. Coi primi, avendo alla mano de' salutari rimedj, non usava un gran ri-

⁵⁴ TANNIOIA, III, 46. Su Tommaso Caputo (1706-1786), cfr F. MARGIOTTI, *S. Alfonso e il Collegio della Sacra Famiglia*, in *SHCSR* 6 (1958) 317-318; G.L. ESPOSITO, *Docenti domenicani nei seminari della metropoli di Benevento (secc. XVII-XIX)*, in «Rivista di Storia della Chiesa in Italia», 38 (1984) 462-463.

⁵⁵ TANNIOIA, III, 286.

⁵⁶ *Ibid.* «Vedevasi notte, e giorno un Sacerdote di Frasso perduto nelle botteghe, giuocare al vino colla più vile plebaglia, ubbricarsi, venire anche alle mani con simili persone, e non aver ribrezzo presentarsi all'Altare, e celebrarvi ogni mattina. Pianse Monsignore sentendone lo stato. Che non fece per vederlo emendato! Avendo perduto anche il rispetto al Governatore, nell'atto dell'ubbrachezza, lo ristinse nelle carceri; e non contento di questo, per più mesi lo sospese dalla Messa, e lo rinchiuse in Casa Religiosa». TANNIOIA, III, 287.

gore. Il mezzo de' mezzi, per far rientrare in se taluno di questi, erano li santi Esercizj. Ove poi vedeva radicato il vizio, non riposava, e veniva ai mezzi i più forti, per darvi del riparo»⁵⁷.

Tra le misure coercitive adottate figuravano le multe pecuniarie⁵⁸, la sospensione *a divinis*⁵⁹, la privazione del beneficio⁶⁰, il carcere⁶¹ e l'esilio⁶² (talora il carcere e dopo, per gli «incorreggibili», l'esilio⁶³), ecc. Anche se all'uomo d'oggi tali misure possono apparire sproporzionate ai *delitti* da reprimere, va almeno ricordato che il Santo nella loro applicazione «non perdeva di veduta la compassione»⁶⁴, specialmente nei

⁵⁷ *Ibid.*, 287-288.

⁵⁸ Cfr note 36, 64.

⁵⁹ Cfr nota 214.

⁶⁰ A proposito della repressione della «impurità» da parte di s. Alfonso, scrive TANNOIA (III, 288): «Non eravi in questo vizio eccezione di persona. Avendo inteso, con sua grave amarezza, che anche un Parroco vedevasi intinto in quei Casali, entrò subito nella risoluzione di toglierlo da Parroco, e dare in questo un memorabile esempio. *Quis custodit custodem*, diceva tutto agitato. Fatto l'avrebbe, e non speravasi si desse indietro. Persone cordate vi si frapposero, sul riflesso di non accrescersi lo scandalo con un pubblico castigo. Fu per un pezzo inesorabile; ma furono tali i segni di emenda, e di umiliazione, e tale lo spavento, che ne concepì il Parroco, che Alfonso, benché a stento, li accordò la grazia. Fu costante nel suo ravvedimento, e fu un tuono, che spaventò più d'uno». Non va però dimenticato che la privazione del beneficio risultava estremamente difficile nel caso di parrocchie ricettizie.

⁶¹ Le carceri vescovili erano tutt'altro che sicure. Tanto che un sacerdote recidivo, «avendo scassate le carceri, fuggendo portò seco un grosso catenaccio, che custodivane la porta». *Ibid.* Ogni carcerazione di ecclesiastici dei casali di Sant'Agata de' Goti costava al Santo cinque o sei ducati. *Ibid.*, 289. Egli «non solo invigilava in Diocesi per i suoi Preti, ma invigilava per questi anche fuori Diocesi, ne' Casali, e Terre vicine, se trattando davan in qualche leggerezza, e tenevane incombenzati quei Parrochi, ed altri zelanti Sacerdoti. Soprattutto, se vedevansi nelle bettole; se frequentavasi casa di mal'odore, o che divertiti si fossero in giuochi non dovuti. Nella Terra di Paolisi avvalevasi dell'Arciprete Gallo, e così altri Parrochi, o Sacerdoti in Maddaloni, in Caserta, nella Cerra, in Cerreto, ed altrove. Vedendosi corretti i Preti, e non sapendo, come informato ne fosse: *O un Angelo*, dicevano, *o qualche diavolo, che ci tradisce, li sta all'orecchio*. *Ibid.*, 292-293.

⁶² *Ibid.*, 288. A volte, l'ecclesiastico esiliato veniva autorizzato a rientrare a casa per alcuni giorni, per sbrigare qualche urgente affare. *Ibid.*, 289. Sulla pena dell'esilio, comminata dai tribunali vescovili del tempo, cfr MANCINO, *Giustizia penale ecclesiastica*, 215-216; SALZILLO, *I tribunali criminali vescovili*, 89, 107

⁶³ «Un Sacerdote vivendo con scandalo nel casale di Luzzano, oltre averlo tenuto nelle carceri, e ristretto ne' santi Esercizj, vedendolo incorreggibile, diedeli l'esilio per anni sei. Con un'altro, non avendo profittato né col carcere, né con altri mezzi, lo esiliò per anni dieci, e non morì, che fuori Diocesi». TANNOIA, III, 288.

⁶⁴ «Lagnandosi un Prete, che dopo il carcere vedevasi esiliato, *Figlio mio*, disseli Monsignore, *che lo fo per astio! Voi stesso mi obbligate: emendatevi, e prendetevi il sangue, che anche sta per Voi*. Tante volte dimentico di esser giudice, facevala da Avvocato. Essendosi tenuto per tempo notabile qualche Prete carcerato; e non volendolo il Vicario di vantaggio, compassionandolo Monsignore, sentivasi dire: *Via, mò, scarceramolo; poveretto, ha patito assai*. *Ibid.*, 290. «Anche nel maggior rigore di giustizia non mancava in Monsignore lo spirito di carità. Se dava luogo allo zelo, non perdeva di veduta la compassione, anche per

casi in cui avesse constatato il ravvedimento dei rei⁶⁵.

Se «impurità ed ubbriachezza» del clero erano i vizi che maggiormente attiravano l'attenzione del Vescovo, «non è, che tollerato avesse altre sregolatezze. Non eravi mancanza ne' Preti, benché picciola, che oggetto non fosse del suo zelo. Indecenza negli abiti, e nella chioma; scompostezza in Chiesa, strapazzo di Rubriche, amicizia, e tratto con persone sospette; giuochi non leciti; tutto era interdetto, e castigato»⁶⁶.

Questa linea, seguita dal Santo durante tutto il suo episcopato, non fu priva di risultati. Tanto che uno dei suoi collaboratori dichiarerà:

«Con questo suo zelo, che fu instancabile [...], e col divino ajuto, tolse Monsignore tra tutti i Preti della Diocesi, molti scandali, che vi erano; e tratto tratto ridusse il ceto Ecclesiastico ad una riforma convenevole»⁶⁷.

maggiormente guadagnarli. Essendo stato un Prete multato dalla Curia in docati quattro; ed esponendoli questi il mandato sofferto in S. Agata, e l'interesse, stando fuori di casa, dimandò in grazia il rilascio de' docati quattro. Monsignore li rimise carlini venti, ed il di più, disse servono per li poveri. Partito il Prete, disapprovando il rilascio il P. Buonopane, che eravi presente, dissegli che meglio sarebbe stato multarlo tutto e darlo a' poveri. *Debbonsi castigare i colpevoli*, rispose Monsignore, *ma lasciarli colla bocca dolce, per così meglio averne l'emendazione*. Cresceva in lui la commiserazione, se col peccato univasi povertà, e miseria. In questi tali non cercava multa, ma emenda; anzi vi rifondeva del suo». *Ibid.*

⁶⁵ «Quanto vedevasi inesorabile coi pertinaci nel vizio, altrettanto era pietoso, e tutto cuore coi ravveduti. “Ammirabile, così l'Arcidiacono Rainone, fu la carità, colla quale trattava quei stessi, nei quali perseguitato aveva il peccato, se pentiti vedevati, ed emendati”. Non altrimenti mi si contesta dal P. Maestro Caputo. Abbracciavasi questi tali con tenerezza di Padre, e con maggior carità non menzionava più i loro trascorsi, e quelle tante amarezze, che ricevute ne aveva». *Ibid.*, 291. Tra le norme da tener presenti nell'applicazione delle pene vi erano le seguenti: «Prima [...] regula est, ne puniendo noceatur. Potestas enim coercitiva in aedificationem et non in destructionem data est [...]. Altera regula, ne noceatur parcendo». S.M. VECCHIOTTI, *Institutiones canonicae*, II, Augustae Taurinorum 1875, 316.

⁶⁶ TANNIOIA, III, 292. «In Airola, e propriamente nell'Ottobre del 1768, che Monsignore stava così gravemente infermo, avendosi fatto lecito un Sacerdote recitar in Teatro, ed avendoli ordinato Monsignor portarsi dal suo Vicario in S. Agata, odorando il mistero, non solo non curollò, ma vi recitò altra volta. Facevasi forte colla protezione del Principe, rappresentandosi la commedia nel di lui Palazzo. Sollecito Monsignore, ancorché in tale stato, ne informò il Principe; *Non merita*, disse, *tolleranza, ma è degno di buona mortificazione per lo scandalo dato; vedendosi la sera in scena, e la mattina sull'altare*; “ma essendosi fatta la commedia nel Palazzo di V. E., per la venerazione, che le porto, prima di procedere al castigo, ho voluto darlene parte, certo che la pietà sua non voglia permettere, che resti impunito un tal'eccesso”. A grazia lo sospese per giorni quindici dalla Messa, e tennelo col mandato nella Città di S. Agata. *Non conviene*, diceva, *che chi ha fatto da istrione in commedia, si vegga celebrante sull'altare*». *Ibid.*

⁶⁷ *Ibid.*, 293. Se era «sentimento comune, che ove posto avesse gli occhi sopra taluno di questi disgraziati, non lasciavalo in pace, se certo non era di essersi emendato», non mancò qualche caso in cui tutti i mezzi messi in atto dal Santo furono inutili. Scrive TANNIOIA (III, 289-290): «Talvolta anche vi si vide una certa specie di abbandono, ma luttuosa per essi. Avendo ritrovato in Frasso, nella prima Visita, un Sacerdote scostumato, paternamente lo am-

Come era prevedibile, tali provvedimenti non mancarono di provocare reazioni negative in quanti ne erano stati colpiti. Consapevoli che la statura morale del Vescovo lo rendeva inattaccabile, questi cercarono forse di colpirlo indirettamente, indirizzando i loro strali verso i suoi più stretti collaboratori, che peraltro – come si vedrà – prestavano il fianco a più di una critica. Al Santo veniva rivolto l'addebito – anche se, in qualche modo, lo si scusava, «come che vecchio, e acciaccato da fatiche, e dall'infermità [...] diventato quasi del tutto privo di sensi»⁶⁸ – di tollerare o quanto meno di ignorare gli abusi che si commettevano sotto i suoi occhi.

Era questa la tesi che una denuncia inoltrata alla Sacra Congregazione dei Vescovi e Regolari – in data imprecisata, ma anteriore al 15 luglio 1763 – cercò di accreditare (Doc., I). L'anonimo delatore era probabilmente un ecclesiastico della diocesi santagatese, o qualche suo parente. Doveva trattarsi di una persona singola, anche se il documento non era sottoscritto da un «supplicante», ma da «supplicanti». Il che non esclude l'ipotesi che detta persona agisse in nome di una élite che nella volontà riformatrice del vescovo aveva cominciato a scorgere una minaccia al «tradizionale sistema delle alleanze nella gestione del governo della chiesa locale», alla quale conveniva tempestivamente opporsi⁶⁹.

La denuncia, che si articolava in 20 punti, accusava il vicario generale, il cancelliere e – anche se in misura minore – il segretario e il confessore di favoreggiamento di membri disciolti del clero; di favoritismi nell'ammissione agli ordini e nella nomina a benefici ecclesiastici, di venalità, di malversazione, di abuso di potere, ecc. Il vicario, in particolare, era accusato di aver tentato di sedurre una giovane povera, che cercava la dote per potersi sposare⁷⁰. Nel ricorso erano menzionati i casi di una decina di ecclesiastici (oltre a «molti preti diocesani», «inquisiti» a vario titolo): cinque mansionari (uno era accusato di percosse, uno di «omicidio volontario», uno di stupro, mentre gli altri due erano detti «effeminati»); quattro sacerdoti (accusati rispettivamente di adulterio, di «prattica oscena», di «prattica inveteratissima» e di stupro); un suddiacono (accusato di «prattica inveterata») e un chierico (accusato di uso abusivo di abito ecclesiastico)⁷¹.

monì; recidivo lo tenne nelle carceri di S. Agata; castigato, e non emendato, e non potendovi esser di sopra, *Lasciatelo*, disse al Vicario Foraneo, *che lo coglierà Iddio*. Qualche tempo non passò, che morì il miserabile ripentinamente, ed in età molto verde».

⁶⁸ Cfr Doc., I, f. 1.

⁶⁹ Cfr SPEDICATO, *S. Alfonso Maria de Liguori*, 99-100.

⁷⁰ Sulle doti assegnate annualmente da confraternite erette nella cattedrale di Sant'Agata de' Goti e in altre chiese della diocesi, cfr CAMPANELLI, *Centralismo romano*, 67, 72.

⁷¹ SALZILLO (*I tribunali criminali vescovili*, 108) nota che «il reato di stupro in età moderna era sensibilmente diverso dall'attuale accezione, intendendo per stupro non solo la violenza carnale, ma qualsiasi rapporto sessuale, ancorché consenziente, avvenuto prima del

Come si è detto, la denuncia non prendeva di mira direttamente «il povero, santo Vescovo», ma il suo ruolo di pastore ne veniva inevitabilmente ridimensionato e in qualche modo anche compromesso, se era vero che egli si lasciava condizionare negativamente dai suoi più stretti collaboratori. A far luce sulla fondatezza delle accuse del delatore circa l'inadeguatezza del nuovo vescovo al governo della diocesi – e naturalmente anche al coordinamento dell'azione della sua «corte» – contribuiscono numerose testimonianze. Per esempio, la lettera inviata dal p. Majone al p. Gasparo Caione il 2 agosto 1762, nella quale si legge:

«Desiderate sapere qualche cosa del nostro Padre. Sappiate che sono più gli atti di virtù che fa fare a noi di casa, che quelli che fa egli. Non si mangia, non si dorme, e non si ha un momento di respiro. Tutto è fatica per noi, né si sa come contentarlo. Ognuno ammira la sua instancabilità; e la sua somma pazienza in soffrire schiamazzi, e ricorsi; e la sua gran carità nel dar udienza in ogni tempo a qualunque femminuccia; né ha riparo calare in Chiesa per sentirli, uscire alla sala, e portarsi in qualsivoglia luogo per soddisfare chiunque. È indefesso nel predicare. Mostra tanto zelo per riordinare questa Diocesi così sconcertata, che non ha né quiete, né riposo. Chi si chiama da solo a solo; chi raccomanda alla vigilanza de' Parrochi, ed a chi scrive lettere correggendoli paternamente. La sua mansuetudine e carità incanta ognuno. Non piglia regali: anche i canestri di fichi ha fatto ritornare in dietro. È così profuso nella limosina, che non bastando le rendite per un suo congruo, ma misero sostentamento, era per levare la carrozza, ed applicar voleva a' poveri ciocché devesi spendere per mantenerla. Fatto l'avrebbe, se da noi petolanamente non si fosse dissuaso. Non potete credere, Padre mio, la povertà somma che vi è in Città, ed in tutta la Diocesi. Sparsa la voce che Monsignore fa limosina, tutti i poveri concorrono in folla da tutti i paesi. A fasci vengono i memoriali, esponendo ognuno le proprie miserie. Mi dice questo Canonico Teologo⁷² che la Città insieme con la Diocesi, senza che Monsignore l'ha veduta, abbia mutata faccia, tanto è grande il concetto, che se ne ha. Questo è quanto posso in breve significarvi»⁷³.

Della denuncia inoltrata a Roma s. Alfonso dovette avere sentore già prima della fine dell'estate. Infatti, il 5 settembre 1763 – da Pagani, dove si era recato per riprendersi dallo stato di prostrazione in cui era caduto dopo il primo anno d'intenso impegno pastorale – egli scriveva al segretario d. Verzella:

matrimonio o con una vedova». Per un'attenta analisi della questione, cfr G. ALESSI, *Il gioco degli scambi: seduzione e risarcimento nella casistica cattolica del XVI e XVII secolo*, in «Quaderni Storici», 75 (1990) 805-831; E. BRAMBILLA, *Dagli sponsali civili al matrimonio sacramentale (sec. XV-XVI). A proposito di alcuni studi recenti sulle cause matrimoniali come fonti storiche*, in «Rivista Storica Italiana», 115 (2003) 956-1005.

⁷² Si trattava di Evangelista d'Addio.

⁷³ REY-MERMET, 658-659.

«Sento che mi hanno dati certi capi contro. Dite a chi li ha dati, se mai si sapesse, che se mi fa levare il vescovado, son pronto a dargli un buon regalo»⁷⁴.

In un poscritto, il Santo sentiva il bisogno di tranquillizzare il vicario generale, che, a quanto pare, era già stato oggetto di un'altra denuncia:

«Da Roma non comparisce niuna lettera; onde facilmente la S(acra) C(ongregazione) non avrà fatto conto del ricorso fatto contro del Vicario. Che stia allegramente, tanto più che Monsignor Nunzio ultimamente mi ha scritto e non mi ha detto niente»⁷⁵.

Sul silenzio di Roma il Santo s'ingannava, dato che la S. Congregazione non aveva affatto archiviato il caso. Aveva soltanto omesso di dargli corso durante il periodo estivo, allorché l'attività degli uffici della Curia Romana subiva una sospensione o quanto meno un rallentamento. Infatti, in autunno copia della denuncia venne trasmessa *pro informatione et voto* a s. Alfonso, che il 6 novembre inviava la sua risposta (Doc., II).

Premesso che al suo arrivo in diocesi la situazione era tanto degradata da giustificare pienamente i drastici provvedimenti adottati, dichiarava che – pur se «vecchio, ed infermiccio» – le sue condizioni di salute non erano tali da impedirgli di governare il suo gregge. Anche perché poteva contare su validi collaboratori.

Infatti, a suo tempo aveva avuto l'avvertenza di procurarsi – come si legge nel documento – un «buon vicario, che fosse intendente, e forte, prevedendo già gli sconceri che avrei trovati. E tale appunto lo rinvenni qual io lo desiderava, dotto, pratico, e forte; e perciò egli è malveduto da' discoli; avrei gran pena, s'egli volesse lasciarmi, perché difficilmente ne troverei un altro simile». Il Santo affermava di non avere di che lamentarsi neppure del canonico Jermieri – avendone verificata la fedeltà nell'adempimento dei suoi compiti – confermato nella carica di cancelliere della curia. Il sacerdote Verzella – che fungeva «da mastro di casa, da segretario, e da cappellano» – aveva un comportamento assolutamente lodevole: «non s'intriga negli affari di governo, ma solo della mia casa, e dà buon esempio a tutti». Lo stesso doveva dirsi del p. Majone: «sta quasi sempre ritirato in casa, ed ajuta continuamente queste mie pecorelle colle prediche e confessioni». Come si vede, la risposta di s. Alfonso sollevava i suoi collaboratori da ogni addebito. Anche se l'unica parte di essa sicuramente attribuibile al Santo è la sua sottoscrizione autografa, non si ha ragionevole motivo di dubitare che la paternità del documento sia sua. Resta tuttavia il fatto che la copia inviata a Roma era di mano del p. Majone, il che avrebbe potuto in qualche modo condizionare

⁷⁴ LETTERE, I, 507. Cfr TELLERÍA, II, 57, nota 45.

⁷⁵ LETTERE, I, 508. Cfr TELLERÍA, II, 117, nota 42; AA. VV., *S. Alfonso de Liguori. Contributi bio-bibliografici*, Brescia 1940, 244.

il Santo nella formulazione dei giudizi sui suoi collaboratori, quanto meno sul suo confessore.

A far luce sulle divergenze tra la denuncia dell'anonimo santagatese e la risposta di s. Alfonso contribuisce un terzo documento: la relazione trasmessa alle autorità romane dalla nunziatura di Napoli, alla quale in luglio era stata inviata *pro informatione et voto* copia della prima (Doc., IV).

Il ritardo con cui era stata evasa la pratica doveva attribuirsi, almeno in parte, alla morte del nunzio mons. Giuseppe Locatelli⁷⁶, scomparso a novembre. Nell'attesa della nomina del successore, la rappresentanza pontificia era stata retta dall'uditore Giovanni Battista Rufini⁷⁷, che il 13 marzo 1764 inviava finalmente a Roma le informazioni richieste.

Prima di esaminare i singoli punti della denuncia, Rufini con pochi ma efficaci tratti delineava la personalità del vescovo di s. Agata: «un prelato, il quale si può porre qual esemplare de' vescovi per il zelo, ond'è indefesso nelle fatiche, per la sua vita mortificata, per la sua povertà di spirito, e per la retta intenzione, onde merita venerazione non meno da' suoi diocesani, che da' convicini»⁷⁸. Anche Verzella e Majone venivano valutati positivamente: «sono appo tutti in ottima reputazione, né meritano affatto la taccia, né il carattere datoli nelli capi». Ben diverso il giudizio a carico del Rubini, del quale veniva segnalata la «cattiva sorte di poco buon incontro in quella diocesi, essendosi reso odioso per gonfiezza nel trattare, parzialità negli affari ed avidità di lucrare». Insomma, per questi ed altri suoi atti – per esempio, per i rapporti con qualche membro screditato del clero – il suo nome risultava «degradato». Neppure la figura del cancelliere Jermieri era limpida. Non tanto per propri demeriti – dai quali, peraltro, non sembrava del tutto immune, sospettato com'era, per esempio, dell'impunità accordata ad un sacerdote accusato di «pratica oscena» – quanto per il comportamento di d. Pietro e d. Giuseppe, i suoi fratelli sacerdoti di poco «buon nome»⁷⁹.

Come si vede, Rufini scagionava completamente s. Alfonso, Majone e Verzella dalle accuse rivolte loro dall'anonimo delatore. Mentre ammetteva l'esistenza di elementi che in varia misura offuscavano le figure del vicario

⁷⁶ Il milanese Giuseppe Locatelli (1713-1763), arcivescovo di Cartagine i.p.i., fu nunzio a Napoli dall'11 gennaio 1760 al 25 novembre 1763, giorno della sua morte. Cfr RITZLER – SEFRIN, *Hierarchia catholica*, VI, 149-150; G. ORLANDI, *Il Regno di Napoli nel Settecento. Il mondo di S. Alfonso Maria de Liguori*, in SHCSR 44 (1996) 142.

⁷⁷ L'uditore Giovanni Battista Rufini morì a Napoli il 6 luglio 1764. Era «Amministratore» di quella nunziatura dal novembre del 1763. Cfr ASV, *Segr. Stato, Napoli*, fil. 373, f. 76. Cfr anche L. KARTTUNEN, *Les nonciatures apostoliques permanentes de 1650 à 1800*, II, Genève 1912, 172, 236, 249.

⁷⁸ Cfr Doc., IV, f. 1'.

⁷⁹ Il cancelliere Jermieri fu oggetto di una reprimenda da parte di s. Alfonso, per avergli raccomandato, e fatto raccomandare, un proprio fratello per la nomina ad un canonicato vacante. Cfr TELLERÍA, II, 182.

generale e del cancelliere. A quanto pare, le autorità romane non dettero alcun peso alla cosa – il che lascia supporre che fossero tutt'altro che rare le denunce da esse ricevute a carico di ufficiali di curie vescovili – e tanto meno si sentirono in dovere di censurare l'operato di s. Alfonso. Non aggiunsero praticamente nulla a quanto comunicatogli il 2 dicembre 1763 – quindi, ancor prima di ricevere il parere della nunziatura di Napoli – se non l'assicurazione che non avrebbero più ricevuta «alcuna istanza sopra le cose esposte, se non verrà sottoscritta in forma autentica, e giustificata con legittimi documenti»⁸⁰.

Non sembra che la denuncia anonima inducesse s. Alfonso a modificare il suo stile di governo. A ridurne l'attività contribuirono, piuttosto, le peggiorate condizioni di salute, che lo confermavano nel convincimento della sua inidoneità a portare il peso della diocesi e ravvivavano il suo desiderio di esserne sollevato. La situazione in cui si trovava il Santo è illustrata da una lettera di Majone a Tannoia, datata da Sant'Agata de' Goti il 25 dicembre 1764⁸¹:

«Il nostro Padre è stato quasi sempre a letto da che si partì V.R. e sta ancora coll'acciacchi soliti, onde mi chiamò l'altro giorno quasi attediato di menar più questa vita, e dimorare specialmente in Santagata, e mi domandò se V.R. m'avea scritta qualche cosa dell'affare che si parlò; ed avendoli io risposto di no, m'impose con premura che l'avessi sollecitata ad avvisarmi se operò niente quando fu in Napoli, e se ne parlò con Monsignore Borgia; ed in caso che non ne avesse parlato con nessuno ancora, mi disse l'avessi fatto sentire che fosse andata da Borgia apposta, un giorno, ed indi in Napoli a ritrovar D. Gennaro Fatigati, el P. Alasio, rappresentando a tutti l'acciacchi continui che tiene, e lo scrupolo di non poter adempire all'obblighi, tiene, di Pastore, e vuole descritti distintamente i pareri che questi savj daranno. Mi disse di più che quest'affare vuole che passi solo per le sue mani, atteso dell'altri Padri dubita che non l'imbrogliano, el tutto vuole che vada con somma segretezza. Sopra tutto bisogna far capire a questi Signori sopraccennati che il Padre per lo spazio di due anni e mezzo, a riserba del primo estate qui v'è stato quasi sempre infermo, ch'è il motivo più forte che lo spinge a fare una tale risoluzione»⁸².

⁸⁰ Cfr Doc., III. L'unico rilievo fatto dalla S. Congregazione alla relazione di s. Alfonso riguardava l'interpretazione di un principio stabilito dal Concilio di Trento. Cfr note 213, 222, 225. Il 23 marzo 1764 la S. Congregazione trasmetteva di nuovo al Santo copia della denuncia dell'anonimo santagatese (cfr Doc., V). Ma si trattava di un errore dell'ufficio competente – come si evince dalla risposta di s. Alfonso del 25 aprile 1764 (cfr Doc., VI) – probabilmente causato dai cambiamenti avvenuti ai vertici della Congregazione dei Vescovi e Regolari, in seguito alla promozione alla porpora (18 luglio 1763) del segretario del dicastero, mons. Simone Buonaccorsi.

⁸¹ P. Angelo Majone a p. Antonio Tannoia, a Sant'Angelo a Cupolo: Sant'Agata de' Goti, 25 dicembre 1764. AGHR, XXXIX, 100, b.

⁸² In un poscritto, Majone scriveva: «Oltre del motivo sud(dett)o che adduce il Padre,

Majone caldeggiava la causa di s. Alfonso, ben sapendo che dal successo di essa dipendeva anche la propria liberazione da un soggiorno e da mansioni che mal sopportava⁸³. Già agli inizi del 1763 aveva inoltrato richiesta di trasferimento da Sant'Agata de' Goti al p. Andrea Villani, vicario generale della Congregazione, che a sua volta ne aveva informato il Santo. Questi il 28 marzo gli rispondeva:

«In quanto al P. Maione, questa notizia che V.R. mi ha data mi ha molto angustiato, perché da una parte io ho bisogno d'un soggetto capace, che m'aiuti a predicare, fare esercizi, esaminare, e che mi consigli in tanti intrighi e scrupoli che mi vengono alla giornata, mentre sto pieno di angustie da mille parti senza respiro. Così vuole Dio e così vogli'io. All'incontro non voglio tenere uno qui a forza e di mala voglia, perché mi sarebbe di maggior pena. [...] Per altro ho parlato poi al P. Maione: gli ho detto, ch'io non voleva tenerlo con suo disgusto. Esso mi ha confessato di aver dimostrato a V.R. il desiderio di andare a stare in una delle case nostre; ma del resto, dice ch'esso resta volentieri ad aiutarmi, sempre ch'è volontà di Dio. Io altro non l'impiego a cose d'intrighi e d'esazioni, o d'altre cose profane, ma solo a predicare, confessare e simili cose spirituali. Onde vedo che la sua è pura tentazione per inquietare esso e me. Esso mi dice che resta con gusto. Onde stiamo a vedere, e frattanto V.R. vada pensando a qualche soggetto che mi può aiutare, in caso ch'esso mi dimostrasse disgusto, perché non voglio questa pena, oltre le tante che ne ho. Ma penso che non ci sarà altro che mi può aiutare in vece del P. Maione, che il P. Caione⁸⁴ o il P. Cimino⁸⁵ o il P. Picone⁸⁶. Sia sempre fatta la divina volontà! Questo colpo l'ho molto inteso»⁸⁷.

V.R. può proporre quell'altri motivi suggerite da me, ma li proponga come motivi proprj, e non come di Monsig(nore)».

⁸³ La lettera di Majone a Tannoia proseguiva: «Padre mio la prego a mettere in opera in questa occasione la sua eloquenza, e la sua attività perché io conto i momenti. Aspetto subito riscontro, ma non con quel carattere arabico ch'è solita a scrivere, perché qui non abbiamo chi possa interpretarlo».

⁸⁴ Su Gasparo Caione (1722-1809), cfr MINERVINO, I, 30.

⁸⁵ Su Fabrizio Cimino (1733-1818), cfr *ibid.*, 37-38.

⁸⁶ Su Carmine Picone (1727-1795), cfr *ibid.*, 142.

⁸⁷ LETTERE, I, 500-501. Ecco come TANNOIA (III, 350) utilizzò questa lettera: «Essendo egli Fondatore della Congregazione, e Superiore Generale, giustizia voleva, che con libertà ne' suoi bisogni servito si fosse di qualunque Soggetto; ma non fu così. Destinato avevali il P. Villani per coadjuvarlo in S. Agata il P. D. Angelo Majone. Rin crescendo a questi il vedersi ivi isolato e ristretto, non soffrivalo, che di mal genio. Volendo il P. Villani spezzarli il tedio, scrisse a Monsignore, che destinato lo aveva per una Missione in Gaeta. "Questa notizia mi ha molto angustiato, li rescrisse, perché io ho bisogno di un Soggetto capace, che mi ajuti a predicare, e che giornalmente mi consigli in tanti intrighi, e scrupoli, ritrovandomi pieno di angustie da mille parti senza respiro. Così vuole Dio, e così voglio io". Persuaso del tedio, che con esso incontrava il P. Majone, "procurate, li dice, l'occasione di animarlo, ad ajutare di buona voglia me povero vecchio, malato, e pieno di angustie. Ditegli, che così fa certamente la volontà di Dio, e fa a me una gran carità. Mi piace, perché sta ritirato, dà edificazione, non s'intriga, e mi ajuta nei consigli, e nelle prediche. Dico di buona voglia, perché se ci sta di

Trovare un sostituto a Majone era tutt'altro che facile, data la scarsità di personale che allora presentava l'Istituto. Anche perché, dei tre candidati menzionati da s. Alfonso (Caione, Cimino e Picone), nessuno era veramente disponibile: i primi due erano rettori di case, e il terzo già stato destinato alla recente fondazione di Agrigento⁸⁸.

Perciò il Santo in un poscritto aggiungeva:

«Quando dunque avete l'occasione, procurate d'animare il P. Maione ad aiutare di buona voglia me povero vecchio, malato e pieno di scrupoli e di angustie, dicendogli che così fa certamente la volontà di Dio e fa una gran carità, mentre esso mi piace, sta ritirato, dà edificazione, non s'intriga, m'aiuta ne' consigli, m'aiuta nelle prediche, negli esami. Difficilmente trovo un altro così, fuori di Caione e Cimino. Dico *di buona voglia*; perché se ci sta di mala voglia, è meglio che se ne vada, perché, stando di mala voglia, mi dà più angustie che aiuto»⁸⁹.

P. Majone per il momento si arrese alle insistenze del Santo, rimanendo al suo fianco fino a data imprecisata, ma anteriore al 25 novembre 1765, giorno in cui s. Alfonsi scriveva al p. Villani, cercando di dissiparne le perplessità circa l'opportunità d'inviare un manipolo di missionari ad operare nella diocesi di Sant'Agata de' Goti:

«E si levi da capo V.R. che i miei diocesani non vogliono i Padri della Congregazione. Qualche dispiacimento l'aveano col P. Maione che ha il tratto un poco rozzo, ma non è così cogli altri Padri»⁹⁰.

È probabile che ad accrescere il disagio di Majone contribuissero anche i giudizi poco benevoli circolanti a suo carico, di cui aveva avuto una conferma nella denuncia anonima inoltrata a Roma.

Motivi di salute furono invece quelli che, nel maggio del 1772, indussero Verzella a lasciare il servizio di s. Alfonso⁹¹, che anche in questo caso ne fu alquanto dispiaciuto⁹².

Non risulta che il Santo provasse simili sentimenti per la partenza del vicario generale Rubini, al quale cercò per ben due volte – anche se invano – di ottenere una mitra.

mala voglia, è meglio che se ne vada, mentre mi darebbe più angustia, che ajuto". Il vero si è, che virtù soda ci voleva per godere della dimora con Monsignore. Il fatto fu, che se ne schermì il Majone, e così schermendosi ogni altro, Alfonso non ebbe mai persona, che di permanenza sacrificato si fosse a voler dimorare in S. Agata, né egli ne fece premura».

⁸⁸ Cfr *Lettere dalla Sicilia a S. Alfonso*. Introduzione, trascrizione e note di S. Giammusso, Roma 1991, *passim*.

⁸⁹ LETTERE, I, 501. Cfr nota 87.

⁹⁰ LETTERE, I, 589.

⁹¹ SAMPERS, *Notitiae RD.i Felicis Verzella*, 377. Partito Verzella, il vice-cancelliere Virgilio Cimino funse da segretario di s. Alfonso e d. Sabatino Crisci da amanuense. TELLE-
RÍA, II, 57, 451.

⁹² LETTERE, II, 205-206.

La prima volta fu nel 1766, allorché lo propose per la sede vescovile di Carinola. In tale occasione ricorse alla mediazione del preposito generale della Compagnia di Gesù, Lorenzo Ricci, che il 6 giugno gli rispondeva:

«È tale la stima che io professo al merito di V(ostra) S(ignoria) Ill(ustrissimi)ma, che non essendo mai io solito d'intromettermi in cose che a me non appartengono, pur non di meno ho stimato a suo riguardo in questa occasione dispensarmi da tale mia consuetudine, e perciò essendomi portato giorni sono a' piedi di S. Santità, non lasciai di esporgli il suo desiderio, e di parlargli a favore di cotesto Signor Abbate Gian Nicolò Rubino suo Vicario, per il Vescovato vacante di Carinola; desidero che questi miei uffici siano al medesimo di vantaggio, ed a V(ostra) S(ignoria) Ill(ustrissimi)a di consolazione in attestato del sincero mio animo in obbedirla, e del profondo ossequio con cui mi rassegno»⁹³.

La seconda volta fu nel 1768, come apprendiamo dalla lettera inviata il 4 gennaio di quell'anno al principe Francesco Gaetani, al quale chiedeva il seguente «favor singolare»:

«avendo per mio Vicario generale, sin dal principio del mio governo a questa Chiesa, l'abbate D. Giov. Nicola Rubino, di età di anni 53, di distinta famiglia civile, che ha esercitata la carica di Vicario generale da 16 anni, ho conosciuto col decorso del tempo la di lui dottrina, prudenza, buon costume e moderazione; avrei però tutta la premura che fosse il medesimo promosso a qualche vescovado, conoscendo in esso quelle qualità che formano il buon vescovo. In occasione intanto che al presente vaca la chiesa di Sora⁹⁴, prego V(ostra) Ecc(ellenza) con tutto lo spirito di adoperarsi con efficacia per ottenere la grazia di tal vescovado; tanto più che si ritrova già in Roma. Il soggetto è meritevole, quindi credo che la provvista sia accetta a Dio [...]. Raccomando a V(ostra) Ecc(ellenza) questo favore, e sto sicuro della sua gentilezza»⁹⁵.

Anche se con ogni probabilità s. Alfonso non condivideva il giudizio negativo espresso da Rufini a carico di Rubini – in caso contrario non ne avrebbe certamente caldeggiata la promozione all'episcopato – dovette desiderare che a capo della sua curia vi fosse un personaggio meno chiacchierato⁹⁶.

Nella scelta del successore egli optò per una soluzione *casalinga*, no-

⁹³ G. ORLANDI, *S. Alfonso Maria de Liguori e l'ambiente missionario napoletano nel Settecento: la Compagnia di Gesù*, in *SHCSR* 38 (1990) 124. Alla sede di Carinola, vacante dal 16 maggio 1766, venne destinato il 21 luglio seguente Tommaso Zarone (1710-1791), di Teano. Cfr RITZLER – SEFRIN, *Hierarchia catholica*, VI, 140.

⁹⁴ La diocesi di Sora era vacante dal 29 dicembre 1767, per la morte di mons. Tommaso Tagliatela, al quale il 14 marzo 1768 venne dato per successore Giuseppe Maria Sisto y Britto, C.R. *Ibid.*, VI, 384-385.

⁹⁵ LETTERE, II, 59-60. Cfr BERTHE, II, 47; TELLERÍA, II, 20, 57; REY-MERMET, 634.

⁹⁶ In LETTERE II, 313, viene erroneamente detto che nel 1774 Rubini era ancora vicario generale di Sant'Agata de' Goti.

minando d. Giovanni Mango, arciprete e vicario foraneo di Airola⁹⁷, al quale venne affiancato un altro vicario generale. Quest'ultimo rimase a Sant'Agata de' Goti⁹⁸, mentre Mango passò ad Arienzo, quando s. Alfonso decise di trascorrere in questa località gran parte dell'anno⁹⁹. Non sappiamo fino a quando Mango esercitò le funzioni di vicario generale. Doveva già esserne stato esonerato nel 1773, anno in cui lo troviamo – a meno che non si tratti di omonimia – al centro di un'indagine contabile, riguardante l'amministrazione dei beni del monastero *Regina Coeli* di Airola¹⁰⁰. Di questo era stato – e, a quanto pare, aveva continuato ad essere, anche dopo la nomina a vicario generale – «governatore». Nel luglio del 1773 il feudatario di Airola, Bartolomeo di Capua principe della Riccia¹⁰¹, aveva costituito – dietro istanza della priora del monastero – una commissione incaricata della «visura de' conti che dee dare D. Giovanni Mango per l'amministrazione dell'entrata» del monastero di Airola. Era formata da due «razionali», ai quali – su richiesta del principe – s. Alfonso affiancò due ecclesiastici¹⁰², incaricati di «fare le parti ed invigilare agl'interessi del monistero»¹⁰³.

Inizialmente la commissione avrebbe dovuto limitarsi a controllare i conti delle annate dal 1769 al 1773, ma in un secondo tempo venne accolta

⁹⁷ Cfr LETTERE, I, 507, 515; II, 3. Il 14 dicembre 1768 Giovanni Mango risultava già vicario generale. Cfr O. GREGORIO, *Documenti pastorali ed epistolari di Sant'Alfonso*, in *SHCSR* 12 (1964) 267. Nel 1773 (ma già a partire almeno dal 1765) figurava anche amministratore dei beni del monastero *Regina Coeli* di Airola. Cfr *ibid.*, 267-268; LETTERE, II, 239-240, 255-257, 262. Mango era tra i miracolati dal Santo. Cfr C. VILLECOURT, *Vie et Institut de Saint Alphonse Marie de Liguori*, I, Paris - Leipzig - Tournai, 1863, 507.

⁹⁸ Nel 1771 il canonico Francesco Rainone esercitava a Sant'Agata de' Goti le funzioni di «Pro-Vicario Generale». R. TELLERÍA, *Manuductio summaria ad archivum alfonsianum episcopii sanctagathensis*, in *SHCSR* 9 (1961) 481.

⁹⁹ Il 5 ottobre 1769 s. Alfonso scriveva a d. Salvatore Tramontano: «Fuori delle cose della curia, per le quali dipendo da' due vicari, uno ad Arienzo, e l'altro a Sant'Agata, tutte le altre cose del governo passano per le mie mani». LETTERE, II, 129.

¹⁰⁰ Il monastero *Regina Coeli* di Airola apparteneva al Terz'Ordine Regolare di S. Francesco. Seguiva la regola francescana e le costituzioni di s. Elisabetta. Cfr ORLANDI, *Le relazioni «ad limina»* (II), 197; TELLERÍA, *Manuductio summaria*, 512.

¹⁰¹ Su di lui, cfr CAMPANELLI, *Centralismo romano*, 88, 90, 97.

¹⁰² Su richiesta del principe della Riccia, s. Alfonso aveva destinato a tale compito il canonico Diodato Lucca e il sacerdote Bartolomeo Bartolini. S. Alfonso a Diodato Lucca: Arienzo, 20 luglio 1773. LETTERE, II, 239. A quanto pare, ai due subentrarono nei mesi seguenti il tesoriere del Capitolo della cattedrale, d. Nicola Roberti, e il canonico Albanese («soggetti di sperimentata capacità e rettitudine»). S. Alfonso al principe della Riccia: Arienzo, 20 novembre 1773. LETTERE, II, 256. Anche in precedenza, s. Alfonso aveva affidato al canonico Albanese compiti di fiducia. Per esempio, il 29 novembre 1770 lo aveva incaricato di assumere informazioni sul chierico d. Vincenzo Valentini, denunciato al re dal suo superiore d. Vincenzo Moscati, abate dei Benedettini di Montevergine. A. SAMPERS, *Lettere e analoghi documenti inediti di s. Alfonso*, in *SHCSR* 25 (1977) 302.

¹⁰³ S. Alfonso a suor Saveria Foglia, badessa del monastero di Airola: Arienzo, 24 luglio 1773. *Ibid.*

la «nuova supplica delle monache, con cui si domandò anche la revisione de' precedenti conti dal 1765 a tutto il 1768, altra volta veduti»¹⁰⁴. Appena iniziata la «reddizione de' conti», «incominciarono ad incontrarsi de' torbidi et de' piati, pretendendosi dal Mango doversi prima procedere alla visura de' conti non ancora dati, e quindi successivamente alla domandata revisione de' precedenti conti»¹⁰⁵. I cavilli accampati dal Mango misero «remora all'affare e si è acceso gran fuoco tra le parti, minacciando ognuno di richiamarsi dalla decisione che sarebbe stata fatta, e così di accendersi necessariamente un lungo e dispendioso litigio»¹⁰⁶. Sul modo in cui s. Alfonso cercò di risolvere il problema è lui stesso ad informarci:

«Intanto io, per estinguere questo fuoco ed ovviare ad ogni lite, stimai far venire avanti di me detto D. Giovanni Mango coi cennati razionali, con invitarvi anche i deputati del detto monistero, e tenerne co' medesimi e con questo mio Vicario una sessione, per trovare qualche onesto temperamento, per cui si mettesse la giustizia al covertò, e non si fomentasse intempestivamente una lite»¹⁰⁷.

A quanto pare, alla fine si trovò un compromesso, dato che il Santo poteva scrivere:

«Mi lusingo che la cosa vada così troppo bene e senza gravame di nessuno, restando in salvo tutti gli interessi del monistero senza lite»¹⁰⁸.

Insomma, neanche il secondo vicario generale di s. Alfonso aveva le qualità che era lecito attendersi dal braccio destro del vescovo. Nel suo caso, però, si trattava – per usare un termine tratto dal linguaggio militare – di un vicario *di complemento* e non *di carriera*, qual era invece Rubini. Nel valutare la personalità di quest'ultimo possono forse aiutarci i rilievi mossi alla categoria alla quale egli apparteneva da parte del nunzio mons. Locatelli, che in una relazione trasmessa alla Santa Sede nell'estate del 1763 indicava i criteri per la scelta dei vescovi del Regno. I candidati vi erano divisi in cinque «classi», tra cui «quella de' Vicari generali de' Vescovi»¹⁰⁹:

«Una gran parte di essa è composta d'ecclesiastici, i quali scarsi di beni di fortuna, e qualche volta anche di talento, per migliorar di condizione nella capitale, si procurano a forza d'impegni i vicariati per procacciarsi da vivere, colla lusinga di poter poi, o presto o tardi, conseguire una mitra. Un'altra parte, benché di numero inferiore, è formata di diversi soggetti, al-

¹⁰⁴ S. Alfonso al principe della Riccia: Arienzo, 20 novembre 1773. LETTERE, II, 256.

¹⁰⁵ *Ibid.*

¹⁰⁶ *Ibid.*

¹⁰⁷ *Ibid.*

¹⁰⁸ *Ibid.*

¹⁰⁹ Cfr G. LOCATELLI, *Riflessioni circa i soggetti da promuovere ai vescovadi* (6 luglio 1763), edite da E. PAPA, *Nomine vescovili ed episcopato napoletano a metà del Settecento secondo il nunzio pontificio*, in «Rivista di Storia della Chiesa in Italia», 12 (1958) 128-133.

cuni de' quali, deposti i giudizi della Nazione e della educazione avuta in Regno con studj fatti nella Curia di Roma, si sono abilitati all'esercizio d'un tale impiego. Altri, dotati d'un giusto discernimento e di cognizione nelle materie legali, adempiono esattamente al loro dovere. Ed altri si son fatto maggior merito colla pratica di molti anni nei vicariati inferiori, o coll'aver lungamente esercitati gli altri di queste più vaste diocesi. Fra tutti questi si trovano certamente persone degne di considerazione nelle provviste de' Vescovati, le quali non devono trascurarsi anche a riguardo di tener questo ceto impegnato, colla speranza del premio, al buon servizio ed alla difesa della Chiesa, a cui tanto influisce l'opera loro»¹¹⁰.

Come si vede, la categoria dei vicari generali era generalmente di qualità alquanto modesta.

I documenti che pubblichiamo ci offrono una visione *tridimensionale* di alcuni aspetti della situazione incontrata da s. Alfonso a Sant'Agata de' Goti. Confrontando il ricorso dell'anonimo alla Santa Sede, la risposta di s. Alfonso e la valutazione della nunziatura, il lettore ha l'impressione che il primo documento sia eccessivamente negativo, e il secondo – a differenza del terzo – non del tutto oggettivo. Ad ogni modo, con i loro pregi e i loro limiti, essi aggiungono nuove pennellate al quadro della realtà ecclesiastica santagatese, contribuendo a farci meglio comprendere i tanti piccoli e grandi problemi di cui era intessuta la vita quotidiana di un vescovo del Settecento, per quanto ridotte fossero le dimensioni del gregge affidatogli. Ci informano anche che le difficoltà incontrate da s. Alfonso nell'attuazione del suo programma di riforma erano accresciute dal modesto spessore morale e dalla scarsa affidabilità – e, in definitiva, dalla conclamata inefficienza – dei più stretti collaboratori, quali il vicario generale¹¹¹ e il cancelliere della curia vescovile. Il che non lo aiutava, per esempio, nella gestione di un clero numerosissimo, ma scarsamente formato e poco incline a secondare i suoi tentativi di migliorarne le qualità. A questo probabilmente si riferiva s. Alfonso allorché nel 1769 – a proposito delle critiche che gli procurava il suo operato – scriveva ad un amico:

«Circa la diocesi, D. Salvatore mio, io non so più che fare di quello che fo. Io non dormo; né tralascio, né pospongo niuna cosa. Quel che si ha da fare, di castighi o di ammonizioni, procuro di farlo quanto più presto si può. Del resto, è impossibile chiuder la bocca a' malcontenti. Ora tengo nove preti esiliati [...]; ma con tutto ciò altre spine si estirpano, ed altre continuamente

¹¹⁰ *Ibid.*, 146-147.

¹¹¹ «Le visite pastorali, in genere effettuate dal vicario generale, si presentano oltremodo sommarie e stereotipate, non certamente in grado di far luce sulla strategia di governo attuata da Alfonso». CAMPANELLI, *Centralismo romano*, 91. Cfr SPEDICATO, *S. Alfonso Maria de Liguori*, 94.

rinascano»¹¹².

Una situazione che certamente amareggiava il Santo, pur senza sorprenderlo. In fondo, si trattava di una realtà che egli conosceva bene da lungo tempo, avendo scritto a conclusione delle sue *Riflessioni*:

«bisogna persuadersi ogni Vescovo, che in ricever la Mitra si addossa gran pesi sulla coscienza; onde se vuol salvarsi, è necessario che si risolva in entrare al suo Governo di abbracciare una vita non aggiata¹¹³, né di riposo, ma una vita di croci, di stenti, e di fatiche; vita, che chiama S. Gio. Grisostomo: *Pelagum laborum et aerumnarum abyssum*. E quindi nasce il gran pericolo che hanno i Prelati di perdersi, e che a molti uomini Santi ha cagionato tale spavento, che par che l'abbi costretti a mancare anche all'obbedienza de' Superiori, per non volersi addossare tal carica. E non può dirsi già vano il loro timore, s'è vero quel che dice S. Agostino, ch'è¹¹⁴ molto difficile a salvarsi un Vescovo, perch'è molto difficile a sodisfare¹¹⁵ poi a i grandi obblighi che tiene. È terribile troppo quel che dice di più S. Gio. Grisostomo, né io stimo che dica il falso: *Non arbitror* (dice il Santo, Hom. 3, de Rect. Ap.) *inter Episcopos multos esse, qui salvi fiant, sed multo plures, qui pereant*. E qui parla il Santo di quelli che son veramente chiamati al Vescovato, e costretti ad accettarlo; ma degli altri poi che l'ambiscono, e lo cercano, Egli parla altrimenti nel Cap. 13 de Reg. Mon., di questi dice: *Miror si potest salvari aliquis Rec-torum*. Se in ciò il Santo esaggeri¹¹⁶ troppo, io non lo so; so bene ch'il¹¹⁷ pontefice Pio V nell'essere eletto Papa si vide tremare e impallidire, ed interrogato perché? rispose così: Essend'io Religioso, avea gran¹¹⁸ Speranza della mia Salute. Fatto Vescovo, cominciai molto a temerne. Ora divenuto Papa, quasi ne dispero»¹¹⁹.

Le innegabili difficoltà del loro stato non dovevano però spingere i pastori al pessimismo. Gli avvenimenti andavano affrontati in modo positivo, con senso di responsabilità e con la fiducia di poter incidere su di essi:

«Tutto questo però non ha da esser cagione a' buoni Vescovi per disanimarli, e indurli a diffidare, ma per eccitare in essi una gran vigilanza¹²⁰

¹¹² S. Alfonso a d. Salvatore Tramontano, a Napoli: Arienzo, il 5 ottobre 1769. LETTERE, II, 128-129.

¹¹³ In ALFONSO DE LIGUORI, *Riflessioni* (Torino, 1880), 871, l'aggettivo «aggiata», è stato trasformato in «agiata».

¹¹⁴ *Ibid.*, le parole: «ch'è», sono diventate: «che è».

¹¹⁵ *Ibid.*, il verbo: «sodisfare», è diventato: «soddisfare».

¹¹⁶ *Ibid.*, il verbo: «esaggeri», è diventato: «esageri».

¹¹⁷ *Ibid.*, 877, le parole: «ch'il», sono diventate: «che il».

¹¹⁸ *Ibid.*, l'aggettivo: «gran», è diventato: «grande».

¹¹⁹ ALFONSO DE LIGUORI, *Riflessioni utili a' Vescovi*, 100-103.

¹²⁰ In ALFONSO DE LIGUORI, *Riflessioni* (Torino, 1880), 877, le parole: «a' buoni Vescovi per disanimarli, e indurli a diffidare, ma per eccitare in essi una gran vigilanza», sono diventate: «ai buoni vescovi per disanimarli e indurli a diffidare, ma per eccitare in essi una gran vigilanza».

al loro dovere; per animarli di zelo, e insieme di Sante speranze, sapendo che se sarà grande il castigo de' Vescovi negligenti, sarà all'incontro più grande il premio, che il nostro gratissimo, e liberalissimo Dio darà a' Vescovi zelanti. Dice il medesimo S. Gio. Grisostomo che quella differenza, che vi è in Terra tra un privato, ed un Monarca, vi sarà nel Cielo tra la Gloria d'un Solitario, che vive santamente in un deserto, ed un Pastore d'Anime. Chi teme della sua debolezza, si risolva a fare quanto egli può per Dio¹²¹; ricorra poi a Dio con confidenza, e potrà tutto, dicendo con S. Paolo: *Omnia possum in Eo qui me confortat*»¹²².

Dell'invito rivolto a suo tempo ai vescovi a mantenere sempre aperto uno spiraglio di speranza s. Alfonso dovette ricordarsi quando si trovò a governare personalmente una diocesi. Specialmente allorché dovette prendere atto delle tante difficoltà che incontrava l'applicazione del suo programma di riforma¹²³, delle quali le vicende qui narrate possono considerarsi i prodromi.

¹²¹ *Ibid.*, la frase: «Chi teme della sua debolezza, si risolva a fare quanto egli può per Dio», è diventata: «Chi teme della sua debolezza, risolva di fare quanto può per Dio».

¹²² ALFONSO DE LIGUORI, *Riflessioni utili a' Vescovi*, 103-104.

¹²³ SPEDICATO (S. *Alfonso Maria de Liguori*, 100-101) ritiene che il Santo abbia concluso «l'esperienza pastorale con una sconfitta che, seppure non cancella i confortanti risultati ottenuti nel campo dell'evangelizzazione di massa, ne oscura non poco il bilancio definitivo». Infatti, la «rinuncia all'episcopato, al di là delle oggettive giustificazioni legate ai suoi malanni fisici, si rivela in questo modo strettamente legata anche all'impossibilità di coniugare i doveri pastorali con le direttive del governo, ormai in aperto contrasto con quelle romane».

DOCUMENTI¹²⁴

I.

Ricorso di un anonimo della diocesi di Sant'Agata de' Goti
alla S. Congregazione dei Vescovi e Regolari¹²⁵

[Sant'Agata de' Goti?, prima del 15 luglio 1763]

Eminentiss(im)o e Re(verendiss)mo Sig(no)re Sig(no)re P(ad)rone
Col(endiss)mo¹²⁶,

Essendosi degnata la Santità dell'odierno S(om)m(o) Pontefice felicem(en)te regnante di provvedere la Chiesa di S. Agata de' Goti per morte di mons(igno)r Danza, di un santo, e dotto prelato, qual'è d. Alfonso di Liguoro, tutti comunem(en)te credeansi di aver con tal provista un buon governo. Ma per disgrazia di tal città, e diocesi si è toccato con mani tutto il contrario, non già per detto buon prelato, che non è di mala intenzione; ma per il suo vicario generale, e corte, che li fan corona.

Il cennato prelato, come che è vecchio, e acciaccato da fatiche, e dall'infermità è diventato quasi del tutto privo di sensi. Tanto vero non tiene affatto a memoria quel che se li dice. Per il che sendosi dato in braccio della corte, ch'è composta del¹²⁷ vicario d. Gio(vanni) Nicola Rubino, p. Majone confessore di esso vescovo, m(aest)ro di casa d. Felice Verzella, e pro cancelliere can(oni)co d. Michele Jermieri, questi son quelli, che dominano, son datarii¹²⁸, e dispotici della volontà inferma di esso Prelato. Fra di essi però il principe, e corifeo è il vicario generale Rubino, che si approfitta assai bene;

¹²⁴ I Documenti che vengono qui pubblicati sono conservati in ASV, *Congr. Vescovi e Regolari, Positiones, Archivio Segreto*, anni 1762-1765, *Vescovi*.

¹²⁵ Sul verso del foglio si legge: «S. Agata de Goti. Zelanti della Città. 19 julii 1763. Nuntio Ap(ostol)ico pro secreta inf(ormatio)ne et voto». Di questo documento si conservano due versioni. La prima (che chiameremo: Testo A), è probabilmente l'originale inviato alle autorità romane dall'anonimo denunciante; mentre la seconda versione (che chiameremo: Testo B) è probabilmente quella, ritoccata, che venne trasmessa *pro informatione et voto* a s. Alfonso e al nunzio di Napoli.

¹²⁶ Testo B: «Eminentiss(im)i e Re(verendiss)mi Sig(no)ri Sig(no)ri P(ad)roni Col(endiss)mi».

¹²⁷ Testo B: «dal».

¹²⁸ Il datario era un prelato (poi un cardinale, che assumeva, trattandosi di carica prelatizia, il titolo di *Pro-Datario*), posto a capo della Dataria Apostolica, dicastero soppresso nel 1968. N. DEL RE, *Mondo vaticano passato e presente*, Città del Vaticano 1995, 443-445. Qui il termine è usato in senso ironico. Cfr *Grande dizionario della lingua italiana* (voll. 23, Torino 1980-2004; d'ora in poi: GDLI), IV, 38.

non curando, che la stima del buon prelato vadi a terra. E per non descrivere qui a minuto tutte l'estorsioni, ingiustizie, ed imprudenze commesse per opera soprattutto del cennato vicario, supplichevoli a' piedi dell'E.V.¹²⁹ se li presentino li seguenti capi con tutta fedeltà appurati, non per altro fine, che per far vedere¹³⁰ all'E.V. che razza di vicario, e corte è questa, che stanno attorno ad un vescovo, quasi¹³¹ scemato di sensi. Affinché colla vostra prudenza, e saviezza ci dia¹³² opportuno rimedio. Pregandola nell'istesso tempo a non commettere informo, se mai di ciò si degnasse¹³³, né al ves(cov)o di Nola¹³⁴, perché con esso tien mano il sud(dett)o vicario; né al ves(cov)o di Caserta¹³⁵, atteso il cancelliere di tal città can(oni)co Fran(ces)co Biscardi è stretto parente del¹³⁶ cennato pro canceliere¹³⁷ can(oni)co Jermieri. Non si maravigli l'E.V.¹³⁸ se la p(re)nte lettera è cieca; atteso¹³⁹ coloro, che la sup(plica)no vogliono viver quieti nell'istesso tempo, che amano la stima del loro buon prelato. // 1' //

1. Il mansionario Filippo Albanese uomo effeminato¹⁴⁰, ed intinto di omicidio, si arrischiò pubblicamente in chiesa della catt(edr)ale di S. Agata, in tempo, che facea pontificale monsig(no)re di Liguoro in giorno della gran festività di Ognisanto¹⁴¹, dare più schiaffi al soddiacono seminarista Cesare Jodice, senza causa alcuna; ma solo far vedere al popolo in chiesa radunato la sua bravura¹⁴², perché figlio dell'agente del duca. Si prese informazione di tal publica, e grave percussione, e si costò il fatto. Il cennato vicario emanò il cetulone¹⁴³; e poi con istupore di tutti dopo *un solo giorno numero* scommu-

¹²⁹ Testo B: «dell'EE.VV.».

¹³⁰ Testo B: «per rendere all'EE.VV.».

¹³¹ Testo B: «un buon vescovo, ma quasi».

¹³² Testo B: «diano».

¹³³ Testo B: «degnassero».

¹³⁴ Vescovo di Nola, dal 1738 alla morte, fu Troiano Caracciolo del Sole (1685-1764).

RITZLER – SEFRIN, *Hierarchia catholica*, VI, 312.

¹³⁵ Vescovo di Caserta, dal 1761 alla morte, fu Gennaro Maria Albertini, C.R. (1715-1767). *Ibid.*, 152.

¹³⁶ Testo B: «al».

¹³⁷ Testo B: «cancelliere».

¹³⁸ Testo B: «maravigliano l'EE.VV.».

¹³⁹ Testo B: «cieca; mentre atteso».

¹⁴⁰ *effeminato*: «Sensibile al fascino femminile; galante; donnaiolo». GDLL, V, 50.

¹⁴¹ Testo B: «ogni santo».

¹⁴² *bravura*: «Spavalderia, millanteria; ostentazione di arroganza, di prepotenza». GDLL, V, 363.

¹⁴³ *cetulone*: cedolone, o «avviso o manifesto che notificava la deliberazione di un tribunale ecclesiastico», «gran cedola» o «cartello», «si diceva in specialità di quello che si appiccicava alle porte della maggiore Chiesa per la pubblicazione degl'interdetti e delle scomuniche, dopo letto il Vangelo, a suon di campane e a candela accesa, gettata poi in terra; ne' quali cartelli lo scomunicato era alle volte dipinto, e con gran furia di diavoli attorno». G. RE-

nicato l'Albanese, lo fece assolvere *authoritate propria*.

2. Il mansion(ari)o Gio(vanni) Mataloni inquisito di omicidio volontario in persona del *q(uonda)m* Biaggio Gisonda di Frasso, dopo esser stato alcuni giorni carcerato, nell'istesso tempo, che li diè le difese, lo fe' scarcerare, come attualm(en)te con libertà camina per S. Agata, come mai fusse reo di omicidio; millantandosi per la piazza, che il danaro fà gran cose.

3. Nel mese di ottobre dell'anno scorso 1762 morì la moglie ad un galantuomo di S. Agata, per nome Luca Albanese¹⁴⁴, fratello germano del cenato mansionario. Ebbe l'attività esso vicario assieme col p. Majone di corrompere l'animo del povero vescovo, con far ordinare nel Natale seguente esso viduo Albanese *in tribus diebus festis*¹⁴⁵ d'ordini minori, suddiacono, diacono, e sacerdote; sicché dopo due mesi la morte della moglie fu sacerdote; e di più farlo crear¹⁴⁶ can(oni)co della catte(dra)le con scandalo de' cittadini, diocesani, e forastieri circonvicini, e lontani¹⁴⁷. Li regali, che diede in pubblico l'Albanese alla vescovil corte nel possesso del can(onica)to furono stravaganti; ma quelli ebbero in privato il vicario, p. Majone e la corte di sopra descritta, furono strabocchevoli; tenendo esso Albanese una zia materna per nome Emilia Vinaccia¹⁴⁸ opulentissima, che s'interessò per tal'ordinazione, e canonicato di più centinaia di docati.

ZASCO, *Dizionario del linguaggio italiano storico e amministrativo*, Firenze 1881, 187.

¹⁴⁴ Nel luglio del 1766 – all'età di otto anni – Anna Maria Albanese, figlia di Luca, entrò come educanda nel monastero delle Redentoristine di Sant'Agata de' Goti. Ne uscì verso il 1773. *Introito, vestizione e professione delle RR. Monache e Converse*, II (*Atti capitolari dell'ingresso...*, 1766-1865), p. 10, in ARCHIVIO DELLE REDENTORISTINE, Sant'Agata de' Goti, vol. IX. Il 29 novembre 1770, s. Alfonso incaricava il canonico Albanese di un'indagine nel monastero dei Verginiani di Airola. Cfr SAMPERS, *Lettere e analoghi documenti inediti*, 302, n. 8. Cfr nota 102.

¹⁴⁵ Testo B: «*festivis*».

¹⁴⁶ Testo B: «sacerdote; sicché dopo due mesi la morte della moglie fu sacerdote, e dippiù farlo subito crear».

¹⁴⁷ Da quanto qui detto, sarebbe da ritenersi errata la data (Arienzo, 13 dicembre 1765), attribuita da SAMPERS (*Epistulae S.i Alfonsi ineditae... ann. 1762-1775*, 323) al decreto di nomina di Luca Albanese emanato da s. Alfonso.

¹⁴⁸ Su Emilia Vinaccia, cfr TELLERÍA, III, 68; COLAVITA, *Avevo fame...*, 92. Sulla sua lite con le monache Redentoristine di Sant'Agata de' Goti, a motivo della «nuova fabbrica che intende(va) di fare in pregiudizio del suddetto Monastero delle Monache», e di «alcune finestre del supugno di detta sua casa», che avevano «l'aspetto nella clausura di detto Monastero», cfr *ibid.* I rapporti dei Vinaccia con le Redentoristine dovettero in seguito ricomporsi, dato che ben cinque giovani della famiglia entrarono in quel monastero. Tre erano figlie di Simone e di Mariangiola Cervo: Lucrezia, che professò nel 1772 (col nome di Maria Giacinta di Gesù); Emiliantonia, che professò nel 1774 (Maria Michele della Vittoria); e Carolina, che – ammessa nel 1778, all'età di dieci anni – uscì dal monastero in data imprecisata, senza avervi emessa la professione. Le altre due giovani erano figlie di Gaetano e di Maria Teresa Ricci: Vittoria, che professò nel 1776 (Maria Cherubina della Verità) e Maria Giuseppe, che professò nel 1777 (Maria Felice della Croce). *Introito, vestizione e professione delle RR. Monache e Converse*, pp. 10, 12, 13.

4. Se¹⁴⁹ tiene esso vicario per servo un sacristano del capitolo per nome¹⁵⁰ Michele d'Apruzzo; il quale in luogo di accudire al servizio de' canonici, servir dee ad esso vicario. E per ricompensa di tal schiavitù, l'ha fatto ordinare di p(rim)a tonsura con patrimonio sorrettizio¹⁵¹. E senza far osservare li concordati fra la S. Sede e Re di Napoli; cioè tal sacristano portava *ad pompam*, e senza licenza l'abito eccl(esiasti)co, e senza le bollette, che si ricercano per poter¹⁵² ascendere al chericato, a tenore di tali pontifici concordati¹⁵³. Tanto vero nell'ubidienza si diede al d(ett)o vescovo, non fu né meno per ombra chiamato; perche non tenea la licenza di novizio¹⁵⁴.

5. D. Francesco Vacchio di Durazzano, essendo andato in Arienzo nel passato Natale, dove stava mons(igno)re colla detta sua corte, per la spedizione di un memoriale, più volte nel med(esim)o giorno fu licenziato dal cennato vicario, con dirli sempre, che avea che fare. Quando all'improvviso se li fe' all'orecchio il m(aest)ro di casa Verzella, e li disse: *Non sai tù, che ora è Natale? ci vuole l'inferta*¹⁵⁵. E si prese carlini dodici, che si divise col vicario, che subito subito lo spiccìò il memoriale.

6. D. Gio(vanni) d'Ambrosio di¹⁵⁶ Arienzo, inquisito per aver scaliata¹⁵⁷ una casa di certa donna di tal terra *ad finem turpem*; in luogo di esser

¹⁴⁹ Testo B: «Si».

¹⁵⁰ Testo B: «il di cui nome è».

¹⁵¹ Sulle norme stabilite dal concordato del 1741, relative alla costituzione del patrimonio ecclesiastico degli ordinandi, cfr V. GILIBERTI, *La polizia ecclesiastica del Regno di Napoli*, II, Napoli 1797, 175-186; M. SPEDICATO, «I requisiti dei promovendi agli ordini» nelle trattative tra S. Sede e Regno di Napoli per il Concordato del 1741 in un manoscritto della biblioteca «A. De Leo» di Brindisi, in «Archivio Storico Pugliese», 28 (1975) 175-218; CAMPANELLI *Centralismo romano*, 96.

¹⁵² Testo B: «ricercano per tre anni per poter».

¹⁵³ Il concordato del 1741 (capo IV, § 3) recitava: «a niuno potrà conferirsi la prima tonsura, il quale dopo aver terminati dieci anni di sua età non sia andato a dimorare almeno per un triennio in qualche Seminario o Convitto ecclesiastico, e, dove ciò non possa farsi, non abbia almeno portato per tre anni l'abito chericale con licenza del proprio Ordinario». A. MERCATI, *Raccolta di concordati su materia ecclesiastica tra la Santa Sede e le autorità civili*, Roma 1919, 350.

¹⁵⁴ Il concordato del 1741 (capo IV, § 8) recitava: «Dovranno tutti i Chierici così di prima tonsura, come di Ordini minori far costare nel principio d'ogni anno avanti gli Ordinarii de' luoghi, ne' quali hanno il domicilio, di avere osservati i requisiti del S. Concilio di Trento intorno all'abito, e tonsura chiericale, ed intorno a tutte le altre cose stabilite [...]. Ed all'incontro dovranno gli stessi Ordinarii tener pubblicamente appesa nella Sagrestia della lor Cattedrale, affinché possa da tutti leggersi, una tabella in cui dopo di aver riconosciuto la sussistenza delle dette attestazioni, le quali dovranno rimanere nella loro Cancelleria, faranno cancellare dalla medesima ogni anno i nomi di coloro, che ritroveranno non avere esattamente osservati i requisiti predetti, e per lo contrario faranno registrarvi i nomi solamente di quelli che gli avranno osservati». *Ibid.*, 352.

¹⁵⁵ *inferta*: 'offerta'.

¹⁵⁶ Testo B: «d'».

¹⁵⁷ Da *scalia*: scalare, «salire mediante scala». F. D'ASCOLI, *Dizionario etimologico*

carcerato, come doveasi, ebbe un semplice mandato *per civitatem*. E fra' pochi giorni lo spiccìò, prendendosi // 2 // per questo il mentovato vicario, per mezzo del fedele suo turcimanno¹⁵⁸ cancelliere can(oni)co Jermieri, docati quaranta, assieme con quattro fazzoletti di seta, che costavano docati sei.

7. D. Gennaro di¹⁵⁹ Ambrosio del casale di Forchia d'Arpaja, anche inquisito *ob rem turpem*. Dicea il misero, che l'informo preso¹⁶⁰ contro di lui era falzo *c(um) r(eliquo)* perché preso¹⁶¹ per astio dal vicario foraneo. Non ritrovò mai giustizia. Alla fine sentì dirsi dal solito fedelissimo turcimanno, che il vicario sarebbe andato in Forchia a prendere tal' informazione, ma che volea la somma di docati quaranta. Come infatti la dovè sborzare per ritrovar¹⁶² la desiderata giustizia.

8. Molti preti diocesani inquisiti, venuti¹⁶³ in S. Agata. Chi potea sbajoccare¹⁶⁴, andava col mandato *per civitatem*, o nel monistero de' Buon Fratelli¹⁶⁵. Chi all'incontro era renitente, o povero, era ristretto nelle carceri senza pietà. E tra l'altri¹⁶⁶ un suddiacono casa di Santaro di Airola, inquisito per una pratica inveterata, perché raccomandato fortemente al vicario, ed al cancelliere, fu trattenuto per pochi giorni in esso monistero col mandato, *reluctante episcopo*, che lo volea carcerato, sapendo bene le di lui enormità. Ma restò di sotto il povero vescovo, e prevalse il vicario, col suo amatissimo cancelliere Jermieri. Perché il Santaro con tutta libertà se la spasseggiò¹⁶⁷ anche in città, non che in esso monistero.

9. Il prete Giuseppe Bronanni, per cognome Sosca, di Mojano, casale di Airola, accusato di adulterio da Antonio Janniello di Airola, perché da tanti anni non volea cessare di aver oscena pratica con sua moglie, fu per tal querela chiamato in S. Agata; non solo non fu carcerato, ma ancora dopo pochissimi giorni, con un semplice mandato *per civitatem*, ne fu dal vicario mandato liberam(en)te in sua padria a riflesso del Jermieri, a cui è amico il Sosca. Per il che risentitosi fortemente l'Antonio, dopo molti giorni fe' di nuovo ricorso al vescovo,

napoletano, Napoli 1990, 535.

¹⁵⁸ *turcimanno* (turcomanno, dragomanno): «chi scrive, legge e interpreta lettere o messaggi per conto di altri»; «intermediario»; «sensale»; «delatore». GDLI, XXI, 461.

¹⁵⁹ Testo B: «d'».

¹⁶⁰ Testo B: «che tal informazione presa».

¹⁶¹ Testo B: «presa».

¹⁶² Testo B: «ritrovare».

¹⁶³ Testo B: «e perciò venuti».

¹⁶⁴ *sbajoccare*: «poter spendere con una certa prodigalità». GDLI, XVII, 626.

¹⁶⁵ Sui Fatebenefratelli di Sant'Agata de' Goti, cfr ORLANDI, *Le relazioni «ad limina»* (II), 196.

¹⁶⁶ Testo B: «tra gli altri».

¹⁶⁷ Testo B: «spasseggiò non solo per tal convento, ma ben anche per la città».

esponendoli¹⁶⁸ ancor di nuovo querela di adulterio contro del Sosca, e l'ingiustizia l'avea fatta il vicario, e il cancelliere; all'ora il vescovo¹⁶⁹ si lagnò per quanto poté resintitam(en)te col d(ett)o vicario, di tal' ingiustizia; e cossì il Sosca ebbe, contro voglia del vicario, e del cancelliere, l'esilio da Mojano, e da Airola; ed ora si dice, che quanto prima ripatria¹⁷⁰.

10. Francesca Santo, per cognome Catena, perché nubile e povera, desiderava un maritaggio¹⁷¹ dal vescovo. Ma fe' capo la miserabile dal vicario; il quale saputo, o vista tal figliola, che quanto è povera, altrettanto è ricca di bellezza, li fe' sapere, che fusse un giorno, che li prefisse, uscita fuor della città¹⁷² in una // 2' // casa di un suo confidente, perché le desiderava parlare. Saputosi ciò dal fratello di essa figliola, Giuseppe Santo, batté ben bene essa sua sorella; e cossì evitò il male, che forse, e senza forse, potea sortire.

11. Avendo di bisogno esso vicario di docati ducento, e non potendoli ritrovare in S. Agata senza peggio¹⁷³, ritrovò per opera del suo turcimanno Jermieri, un prete per peggio, che prese tal danaro ad impresto¹⁷⁴ dal s(igno)r Gio(vanni) Picone¹⁷⁵ della med(esim)a città. Il prete¹⁷⁶ *in omnibus operibus suis* è discolo. Processato più volte per aver percosso certi poveri contadini. Prima di farsi prete fù più volte soldato. Per aver *rem turpem* con

¹⁶⁸ Testo B: «esponendogli».

¹⁶⁹ Testo B: «povero vescovo».

¹⁷⁰ Il testo B ha la seguente aggiunta: «Così pure si è praticato in persona del sacerdote d. Tommaso Arichiello di Airola; al quale per una pratica inveteratissima altra pena non se li diede, che otto giorni di essercizi; e dopo tre mesi di esilio in Caserta subito si fe' ritornare in sua patria». Cfr note 71, 211.

¹⁷¹ *maritaggio*: «Dote che fornivano certi Monti, coll'accumularsi dei frutti delle somme depositatevi, alle fanciulle». REZASCO, *Dizionario*, 609. Nella relazione «*ad limina*» del 1765 si legge che a Sant'Agata de' Goti erano eretti il Monte dei Pegni, «alter vero *maritagiorum*, cujus redditus ducatorum octoginta circiter annuatim administrantur a canonico primicerio affatae cathedralis, cui incumbit onus quolibet anno distribuendi quinque maritagia puellis civibus pauperibus, honestate tamen servantibus». Cfr ORLANDI, *Le relazioni «ad limina»* (II), 195.

¹⁷² Testo B: «fuori la città».

¹⁷³ *pleggio*: «mallevadore, garante». GDLI, XIII, 397.

¹⁷⁴ *impresto*: 'in prestito'.

¹⁷⁵ Il 24 agosto 1769, s. Alfonso scriveva da Arienzo a d. Francesco Di Filippo, arciprete di Frasso: «Sento dalla sua lettera che sia stato destinato assieme col Signor D. Giovanni Picone Governatore di codesto Conservatorio. Io di tal notizia me ne sono compiaciuto, sperando che colle sue belle maniere, e colla sua prudenza [potrà] ridurre il Conservatorio a buona forma, così in rapporto allo spirituale, come al temporale. Io non sto inteso di nessuna cosa dello stato del medesimo: solo lo sento scombigliato». G. ORLANDI, *Otto lettere di S. Alfonso*, in *SHCSR* 17 (1979) 12. È quindi probabile che sia di poco anteriore (e non del 1764) l'altra lettera inviata da s. Alfonso allo stesso, nella quale si legge: «Le monache di cotesto monastero ultimamente mi han pregato ad aiutarle ed otterner la conferma del governo di V. S. e di D. Giovanni Picone, lodandosi molto della vostra diligenza in bene del monastero». LETTERE, I, 545.

¹⁷⁶ Testo B: «Tal prete».

una povera, ed onesta donna de' Casali di S. Agata, ligò prima il di lei marito; ed indi *cognovit talem mulierem*, la quale perché gravida, si abortì *c(um) r(eliquo)*. Questo prete è il mansionario d. Giuseppe Capobianco, il quale perché anche ora tiene pratica oscena, e saputala il povero santo vescovo, ordinò che, presa si fusse informazione. E esso vicario per il piacere avuto, unito col suo fido Acate¹⁷⁷ cancelliere, n'avisarono il Capobianco, che subornò li testimoni, e non si costò la pratica. E cossì restò ingannato il povero vescovo. Anzi con tali spalle va sempre armato per la città, ed a chi promette, e chi atterrisce.

12. Si soggiunge¹⁷⁸ il seguente fatto. Solo per far vedere all'E.V.¹⁷⁹ che gente tiene attorno, ed *a latere* il povero vescovo vecchio. Dovendosi dipingere certe finestre, e porte del seminario, esso Mon(signo)re promise farle depingere ad un pittore di Mataloni¹⁸⁰. Saputosi ciò da un pittore di Arienzo per nome Marco Cemmino, andò questo dal m(aest)ro di Casa Verzella, e lo pregò per tal'opera; li rispose, che Mon(signo)re avea promesso ad altri. Il Cemmino fattosi animo, promise di voler depingere *gratis* la stanza di esso m(aest)ro di Casa in Montella sua patria, se avea tal fatica. Questo bastò per il Cemmino. Subito il Verzella, che stava con Mons(igno)re in Arienzo, scrisse alli canonici deputati, che la volontà¹⁸¹ di Mons(igno)re era di far depingere le finestre, e porte al pittore Cemmino; il quale raccontò tal fatto publicam(en)te in giorno di S. Antonio di Padua, presenti, fra' l'altri, il can(oni)co Mauro, e dottor d. Fran(ces)co Andrea Mostilli¹⁸².

13. Questo Verzella anche tiene per servo un sacristano Vincenzo Viscardi, il quale per la sua servitù è stato ordinato di prima tonsura, senza osservarsi li cenati¹⁸³ pontifici concordati col Re nostro; cioè solo due anni ha portato l'abito eccl(esiasti)co, quando che si ricerca il triennio¹⁸⁴.

14. Tanto esso vicario, quanto d. Felice Verzella, perché non pagano il corriere Nicola Fusaro per il trasporto delle lettere, che mandano, e ricevono

¹⁷⁷ «Fido Acate» si diceva di un amico fedele, dal nome del compagno di Enea.

¹⁷⁸ Testo B: «soggiunga».

¹⁷⁹ Testo B: «EE.VV.»

¹⁸⁰ Maddaloni.

¹⁸¹ Testo B: «volontà».

¹⁸² Il Testo B ha la seguente aggiunta: «in S. Agata». In LETTERE (I, 476, 572, 586, 592, 596, 603; II, 8, 16, 52, 116, 117), Francesco Andrea Mostillo è menzionato negli anni 1767-1769 come agente del duca di Maddaloni. Due sue figlie – Maria Angelica e Maria Teresa – nel 1774 entrarono nel monastero delle Redentoristine di Sant'Agata de' Goti, emettendovi la professione religiosa nel 1776. In religione, avevano assunto il nome rispettivamente di Maria Emanuele dell'Incarnazione e di Maria Gabriele dell'Annunciazione. Cfr *Introito, vestizione e professione delle RR. Monache e Converse*, II, p. 13.

¹⁸³ Testo B: «cennati».

¹⁸⁴ Cfr nota 154.

da Napoli, ànno fatto dare al Fusaro sotto titolo di limosina docati quattro dalle povere¹⁸⁵ Cappelle Laicali¹⁸⁶; quando che il detto Fusaro affatto non tiene tal bisogno; perché non solo ha del suo; ma anche tiene un figlio sacerdote mansionario¹⁸⁷; // 3 // ed un altro sartore, che oltre che guadagna molto nel suo officio, dippiù fa comparsa con varî vestiti al pari di un galantuomo. Oltreché il detto sartore serve nel suo mestiere, o con poca, o con nulla paga tanto al vicario, quanto al Verzella, ed ad altri della corte vescovile. E per tale fine devono, in vece di essi, supplire al pagamento le Cappelle; le di cui rendite se mai soverchiano, si devono distribuire a' veri poveri à misura della loro povertà.

15. In oltre: esso vicario, p. Majone, ed il resto della celebre descritta corte non fanno dispensare più qualche limosina, alla quale è propenso il pio animo del vescovo. E se dispensasi qualche limosina presentem(en)te è dalle Cappelle Laicali. E quantunque l'entrata¹⁸⁸ del vescovado ascendi à tre mila docati netti¹⁸⁹ pure non solo non l'anno fatto levar li debiti coll'entrata del

¹⁸⁵ In TANNIOIA (III, 371) si legge invece: «Godeva la Diocesi di S. Agata, entrando Alfonso nel Vescovado, da sessantaquattro Cappelle ben ricche».

¹⁸⁶ Il Testo B ha la seguente aggiunta: «dopo la licenza del vescovo a tenore di essi pontifici concordati».

¹⁸⁷ Da Arienzo, il 14 dic. 1774 s. Alfonso scriveva a Francesco Rainone: «In quanto al canonicato, ancora sto imbrogliato, perché quei che concorrono o sono zoppi o ignoranti. Vi sono tre che mi vanno per capo. Di Sant'Agata, non vi sarebbe altro a proposito che D. Giovanni Fusaro, che sta a S. Tommaso, il quale è buono; ma appena sono otto o nove mesi che sta a S. Tommaso ed ivi fa molto bene e, partendosi esso di là, lascierebbe imperfette tutte le buone cose principiate; oltreché è molto giovane. Il secondo che mi va per la testa è D. Pio di Lucia, che ha qualche merito, mentr'è stato tre anni a S. Tommaso, che poi ha lasciato per la mala salute; ed ancora è più avanzato di età, ha fatto più concorsi ed è d'illibati costumi, come anche è D. Giovanni. In terzo luogo vi è D. Pasquale Diodato, che ora è parroco di Bucciano, il quale desidererebbe il canonicato. Questo terzo per altro è assai più dotto di tutti i due e assai più avanzato di età ed è uomo di molto discernimento. Desidero intendere il sentimento di V. S. R. ma circa questi tre». Ed aggiungeva: «Già so che questi Signori secolari di Sant'Agata imprenderebbero la pretensione per Sant'Agata; ma per Sant'Agata io non stimerei altro meritevole che D. Gio(vanni) Fusaro, che è molto giovane e poco ha faticato per la Chiesa. Basta: mi dia il suo sentimento, perché certamente, quando vi sono nella diocesi soggetti certamente più degni, è ingiusta la pretensione che siano preferiti i cittadini; poiché il clero, così della cattedrale come della diocesi, compone un sol corpo; e giova al bene comune della diocesi, acciocché tutti attendano ad avanzarsi nello studio ed a rendersi più degni, vedendo che siano i diocesani preferiti anche nella cattedrale. Non dubiti della segretezza». LETTERE, III, 663-664. BERTHE (*Sant'Alfonso*, II, 130) scrive che, arrivando in diocesi, il Santo «si accorse che i benefizj colla cura di anime erano i meno ricercati; e che coloro i quali si presentavano al concorso erano ecclesiastici, i più, scarsi di talento e di merito. Alle parrocchie vere e proprie eran preferiti i benefizj semplici, i quali conferivano denaro, onore e riposo; e il Vescovo immaginò un mezzo eccellente per eccitare lo zelo dei parroci, facendo delle parrocchie il piedestallo alle dignità più eminenti. D'allora infatti gli aspiranti al canonicato s'affrettarono a concorrere per ottenere le parrocchie vacanti».

¹⁸⁸ Testo B: «entrata».

¹⁸⁹ Cfr note 72, 215, 217.

passato anno, che si prese per intiera il vescovo; ma dippiù non l'anno fatto pagare parte dello spoglio del fu mon(signo)r Danza¹⁹⁰. Qual parte di spoglio ascende a docati circa 300, consistente in rame, matarassi, padiglione di calamo nuovo, che fu posto da' pretensori docati cinquanta; in sedie di corame etc. Qual danaro si averebbe potuto impiegare a' sacri utensili, de' quali è sprovista la povera chiesa catte(dra)le. E perché il capitolo di tal catte(dra)le è composto parte di uomini quieti, parte di aderenti del vescovo, e corte, si è tolerato che non si pagassero tali robbe à tenore della bolla pontif(icia) di papa Ben(edetto) XIV di f(elice) m(emoria)¹⁹¹.

16. Si veda¹⁹² in che stato è la chiesa catte(dra)le di S. Agata, ed insieme la tirannia del vicario. Nell'inverno passato eran quasi tutte le vetrate della catte(dra)le rotte, e fracassate dal vento. Non si potea resistere nel coro. Non si potea celebrare nell'altare maggiore per l'acqua entrava per le fenestre della cupola. Non poté né meno per qualche giorno di quaresima predicare il predicatore. Onde si lamentarono¹⁹³ li can(oni)ci; ed il vicario altro non rispondeva¹⁹⁴: *Faccia accomodare le vetrate chi n'ave di bisogno*. Ed in fatti tanto le vetrate, quanto l'organo si sono accomodati col danaro proviene dalli beneficî fece annessare mons(igno)r arcivescovo Gaeta¹⁹⁵ a due chiese

¹⁹⁰ Da Nocera, il 27 marzo 1762 s. Alfonso chiedeva al vicario capitolare Francesco Rainone l'inventario dei beni lasciati dal defunto mons. Danza. Tale documento non ci è pervenuto. Cfr SAMPERS, *Lettere e analoghi documenti inediti*, 309-310. Si conserva invece l'*Inventario delle robbe portate in questo Palazzo Vescovile dall'Ill.mo e R.mo Mons. de Liguri, Vescovo di S. Agata de' Goti* (Sant'Agata de' Goti, 10 settembre 1762), nel quale figuravano: «Rame libre 31, comprate dallo spoglio a grana 24 la libra». R. TELLERÍA, *Manuductio summaria ad archivum alfonsianum episcopi sanctagathensis*, in *SHCSR* 9 (1961) 518-521. Il 19 novembre 1762, s. Alfonso scriveva al fratello Ercole: «In questo primo anno è stata una ruina di spese, che ho dovuto fare per accomodare due case, quella di Sant'Agata e quella di Arienzo, con fare solo le cose necessarie e nel modo il più miserabile; ho dovuto pagare lo spoglio al Capitolo, ed altri 400 ducati al Nunzio per la transazione». LETTERE, I, 478. Da Nocera, il 28 giugno 1779 s. Alfonso chiedeva lumi a Francesco Rainone, per poter rispondere alle domande rivoltegli dal vescovo suo successore su cose che aveva ormai dimenticato. Per esempio, «se era vero se quando io mi partii io lasciai alcune robe alla Chiesa, oppure al Successore; io poco mi ricordo di quello che lasciai, mi dicono quelli della mia servitù, che tutto quello che lasciai, lo lasciai alla Chiesa, non al Successore; ed altre robe che lasciò Monsig(no)r Danza, anche andarono a beneficio della Chiesa». *Una lettera inedita di S. Alfonso*, in «S. Alfonso», 14 (1943) 37.

¹⁹¹ Costituzione *Pastoralis sollicitudo* del 23 aprile 1756, sugli spogli degli arcivescovi, vescovi ed altri prelati del Regno di Napoli, in BENEDICTUS XIV, *Bullarium*, III, Prati 1847, 343-347. Cfr L. FERRARIS, *Bibliotheca canonica*, VII, Romae 1896, 287.

¹⁹² Testo B: «vede».

¹⁹³ Testo B: «lamentavano».

¹⁹⁴ Testo B: «rispondea».

¹⁹⁵ Mons. Muzio Gaeta (1686-1764) fu nominato vescovo di Sant'Agata de' Goti nel 1723. Nel 1735 venne traslato alla sede di Bari, e nel 1754 a quella di Capua. RITZLER – SEFRIN, *Hierarchia catholica*, V, 71.

rurali per fundarle parocchie, allorché era vescovo degnissimo di tal città¹⁹⁶.

17. Domenico di Fuccio¹⁹⁷ di Leonardo della terra di Arpaja, avendo avuto che dire col fratello dell'arciprete¹⁹⁸ di d(ett)a terra in chiesa, vi accorse esso arciprete, e diede una spinta al Fuccio; il quale in quei primi modi, e per ciò senza considerazione diede un'altra spinta al d(ett)o arciprete. Si prese // 3' // di tal'atto il processo; e fu citato il Fuccio *ad dicendum causam quare* etc. Si presentò il povero Fuccio alla curia vescovile, e confessò il fatto come sopra; e promise dar tutte quelle soddisfazioni comandava S. Chiesa. Ciò bastava per non cacciarli il cetolone. Ma il vicario col fedele interprete si voleva approfittare. Per il che si spiegò, che voleva lui prendere nuova informazione, cossi l'avrebbe liberato. Andò in Arpaja, prese nuovo informativo, e costò il fatto, come fedelmente si era narrato. E che fe'? scomunicò per un sol giorno il Fuccio, indi lo fe' assolvere, e si prese sotto pretesto delle sue diete¹⁹⁹ docati trenta, oltre di altri docati dieci per atti, etc.

18. Il sacerdote d. Antonio Petrillo cappellano della ven(erabile) chiesa di A(ve) G(ratia) P(lena)²⁰⁰ di tal città, menando vita scandalosa per una

¹⁹⁶ G. ORLANDI, *Le relazioni «ad limina» della diocesi di Sant'Agata dei Goti nel secolo XVIII* (I), in *SHCSR* 17 (1969) 46; Id., *Le relazioni «ad limina»* (II), 193-194.

¹⁹⁷ Un altro membro della famiglia di Fuccio era implicato nel «fatto notabilissimo accaduto nella Terra di Arpaia venerdì 9 del corrente maggio», denunciato l'indomani da s. Alfonso al feudatario di Arpaia: «Frattanto che l'Arciprete della mentovata Terra si ritirava dall'assistenza d'una moribonda verso le ore quattro in circa, nell'immettersi in un vicolo per ritirarsi in sua casa, fu assalito da Marta Bernile, scelerata donnaccia di quel luogo e Domenico di Fuccio di Giuseppe di lei drudo, che con iscandalo universale da tanti anni ha tenuto e tiene pratica disonesta colla medesima; tanto vero che questa dopo aver tirati molti colpi al suddetto Arciprete con una grossa mazza e da questo riparati, alla fine li die' colle mani nel petto, onde li lacerò tutta quella parte di sottana, da me bene osservata; tal che quando poté il poveretto, procurò a scappare dalle mani; e l'anzidetto Domenico all'incontro armato con un palo alle mani osservava quanto da quella empia femmina si faceva contro l'Arciprete. L'assalto fu appostatamente, e tutto macchinato, perché l'Arciprete con intrepidezza ha fatto sempre argine al di loro scandolo e peccati; ed ha procurato per ogni strada impedirli, onde sempre a me ne ha fatti ricorsi; siccome ha fatto per le altre sorelle di essa, le quali menano una vita scelerata con inquietare tutto quel vostro stato». AA. VV., *S. Alfonso de Liguori. Contributi*, 246-247.

¹⁹⁸ Arciprete di Arpaia era d. Antonio Tancredi. Cfr la lettera di s. Alfonso a lui diretta il 1° sett. 1762. SAMPERS, *Epistulae S. i Alfonsi ineditae scriptae tempore episcopatus, ann. 1762-1775*, 312-313. L'arciprete venne menzionato anche nella lettera del 28 agosto 1763 a Felice Verzella. Cfr AA. VV., *S. Alfonso de Liguori. Contributi*, 244.

¹⁹⁹ Testo B: «delle sue...»

²⁰⁰ Le Case Sante dell'Annunziata A.G.P. (*Ave Gratia Plena*), erano istituzioni di origine angioina – inizialmente dipendenti dalla Real Casa Santa dell'Annunziata di Napoli – particolarmente diffuse in Campania, bassa Ciociaria, Sannio e parte del Molise. Cfr I. MAIETTA – A. VANACORE, *L'Annunziata. Chiesa e Santa Casa*, Napoli 1997; M.T. IANNITTO, *La ruota della vergogna. La Casa Santa dell'Annunziata di Napoli e i Figli della Madonna*, Napoli 1999; F. BIANCHI, *Le fonti ospedaliere (secc. XIV-XVI)*, in «Archivio Storico Italiano», a. 162, n. 599 (2004) 144; COLAVITA, *Avevo fame...*, 94-100.

pratica oscena con una vidua dell'istessa città, con giocare di continuo publicam(en)te a vino; e per tale pratica percosse più volte sua madre; si è veduto protetto dal vicario, e suo assistente Jermieri. E per tal protezione maggiorm(en)te insuperbitosi tal prete, continuam(en)te maltrattava l'altri cappellani, che ascendono al num(er)o di 16. Per il che questi tutti unitam(en)te furono costretti dar supplica al vescovo della vita di tal prete, e delli continui maltrattamenti li usava. Il povero buon Mons(igno)re subito ordinò si fusse preso rigoroso informo. Si prese, e costosi²⁰¹ il tutto. Ma il tutto riuscì vano, perché si fe' seppellire il processo per opera del vicario e pro cancelliere Jermieri, non potendo più parlare essi miserabili cappellani.

19. Essendo vacata la teologale nel passato mese di marzo 1762²⁰², perché il p. Majone, vicario e detto Jermieri, che pretendeva²⁰³, ed in fatti ebbe la prebenda, che risultava dalla provvista del teologato, vollero far sortire tal provvista in persona di d. Nicola Roberti²⁰⁴ lor amico, fecero far l'esame sopra una sola materia; ed uno dell'essaminatori, il di cui nome per rispetto si tace, mandò molti giorni prima coll'intelligenza di essa onorata corte il trattato *de Trinitate*²⁰⁵ al solo concorrente. Dicesi *solo*, perché vollero, che altri non concorressero; atteso prima di pubblicare l'editto, e farsi l'esame, si pubblicò da tal santa corte, che il can(oni)co Nicola Roberti era il teologo, con pubblicare che tal era la mente del prelado.

20. Due mansionarii Pietro e Giuseppe Jermieri, fratelli germani del decantato²⁰⁶ cancelliere Jermieri, sono li primi effeminati di tal città. Lo sa pur troppo bene Monsig(no)re poverello; n'ave scritto anche all'arci- // 4 // diacono di tal catte(dra)le, nell'istesso tempo, che stava in s(acra) visita in Airola. Ma per tali soggetti non si trova giustizia, per la spalla del vicario, e del fratello²⁰⁷, che spesse fiata temerariam(en)te erutta²⁰⁸ *che ora esso è vescovo*²⁰⁹ *di S. Agata*.

²⁰¹ Testo B: «si costò».

²⁰² Il canonicato teologale – per rinuncia di Emanuele d'Addio, divenuto canonico tesoriere – fu messo a concorso il 7 marzo 1763. Cfr SAMPERS, *Epistulae S. i. Alfonsi ineditae... ann. 1762-1775*, 317. Fu conferito a d. Domenico de Cesare, sul quale cfr CAMPANELLI, *Centralismo romano*, 336-366. Cfr anche TANNOIA, III, 169.

²⁰³ Testo B: «pretendea».

²⁰⁴ Scrivendo a mons. Nicolò Borgia, vescovo di Aversa, il 10 giugno 1775, s. Alfonso gli raccomandava «D. Nicola di Roberti, primicerio della mia cattedrale, il quale desidera, per giusti fini, di mettere in codesto seminario di Aversa un suo nipote, il quale è delle case più rispettabili di Sant'Agata. Onde prego V(ostra) Ecc(ellenza) R(everendissi)ma, a riguardo mio, di usargli circa la paga tutta l'agevolezza ch'è possibile, attenta la famiglia ch'è numerosa». LETTERE, III, 696-697.

²⁰⁵ Testo B: «trattato manoscritto *de Trinitate*».

²⁰⁶ Testo B: «cennato».

²⁰⁷ Testo B: «fratello cancelliere».

²⁰⁸ Testo B: «eruta».

²⁰⁹ Testo B: «è il vescovo».

Si prega dunque l'E.V. a considerare tali cose e degnarsi di darci la dovuta provvidenza; e restono li sup(plican)ti, il di cui nome non si pubblica per star quieti, con tutta umiltà baciandoli la m(ano)²¹⁰.

[P.S.] Al capo 9 si aggiunge, che siccome si è praticato col prete Bronnani; cossi si è fatta la giustizia in persona del r.d. Tommaso Arrichiello di Airola; al quale per una pratica inveteratissima altra pena non se li è data, che otto giorni di spirituali essercizî; e dopo tre mesi d'esilio in Caserta, subito si fe' ritornare in sua patria»²¹¹.

²¹⁰ Questo brano manca nel Testo B.

²¹¹ Nel Testo B, il poscritto è stato inserito alla fine del n. 9. Cfr note 62-63.

II.

S. Alfonso alla S. Congregazione dei Vescovi e Regolari ²¹².

Sant'Agata de' Goti, 6 novembre 1763

Viva Gesù, M(ari)a e Giuseppe

Eminentissimi e Rev(erendissi)mi Signori Signori e P(adro)ni
Col(endissi)mi,

Ho tardato a mandare la presente relazione dall'EE.VV. impostami, circa il ricorso cieco fatto contra il mio vicario, e la mia corte, perché ho voluto prima ben informarmi de' fatti. Ora, dopo usate tutte le diligenze, per ubbidire prima d'ogni altra cosa sono a far intese l'EE.VV. come questa diocesi, nel tempo del governo passato è stata piena di male pratiche, e d'altre iniquità; e la causa principale di ciò è stata, che non eran favoriti, se non quelli che portavan danari. Onde a molte piaghe, ch'erano cancrenate, non ha bastato l'unguento, ma vi ha bisognato ferro, e fuoco; e come già ho appurato, da un impiagato di questa sorta è venuto il ricorso fatto, o pure da' suoi parenti. Dicesi nel ricorso, ch'io sono un vecchio infermo, divenuto quasi del tutto privo de' sensi. È vero che son vecchio, ed infermiccio, e perciò tanto pregai la Santità di N(ostro) S(ignore) che avesse accettata la mia rinunzia del vescovado, ma mi fu imposto l'accettarlo. Indi posi tutta la diligenza per avere un buon vicario, che fosse intendente, e forte, prevedendo già gli sconcerti che avrei trovati. E tale appunto lo rinvenni qual io lo desiderava, dotto, pratico, e forte; e perciò egli è malveduto da' discoli; avrei gran pena, s'egli volesse lasciarmi, perché difficilmente ne troverei un altro simile. Mi portai ancora per consiglio un sacerdote della mia Cong(regazio)ne, d. Angelo Majone, il quale sta quasi sempre ritirato in casa, ed ajuta continuamente queste mie pecorelle colle prediche e confessioni. Mi portai anche un sacerdote, d. Felice Verzella, il quale mi serve da mastro di casa, da segretario, e da cappellano; egli non s'intriga negli affari di governo, ma solo della mia casa, e dà buon esempio a tutti. Il cancelliere della

²¹² Alla fine del documento, si legge la seguente nota d'ufficio: «2 decembris 1763. Ostendatur relatio, et non recipiantur amplius preces super expositis, nisi subscriptis precibus in forma eis que iustificatis, et ad mentem». In un foglietto, incollato sul primo foglio del documento si legge: «Mens est quod scribatur Ep(iscop)o quo ad primum Caput recursus pro publico haberi factum, post quam deductum est ad forum contentiosum, et in eo processum est, et ideo Facultates absolvendi indultas E(pisco)pis, Sess(io) 24 de reform(atione), Cap(ut) 6, a Sac(ro) Conc(ilio) Trid(enti)no non habere locum».

curia è il can(oni)co d. Michele Jermieri, ch'io lo ritrovai già in quest'ufficio, e lo ritengo, perché non ho di che lamentarmene; ma perché egli è stato fedele nel prender l'informazione contro l'Inquisito, per parte di cui è stato fatto il ricorso, perciò viene così tacciato. In quanto a me poi, è vero che son vecchio, e di poca salute, ma per grazia di Dio non sono scimunito, come mi dipinge il ricorrente. Nelle cose di peso mi consiglio col mio vicario (ed anche con altri quando bisogna); all'incontro voglio che il vicario non dia passo, senza farmene inteso. Posto ciò, parlando del ricorso, dico in generale, che l'EE.VV. debbono persuadersi, che ogni capo del medesimo è una calunnia. Rispondo poi in particolare a tutti i capi esposti.

Al capo 1. Il fatto non seguì in chiesa pubblica, ma in segreto, e propriamente nel corritojo che vi è dalla chiesa alla sagristia. E fu che l'Albanese, essendo insultato con parole d'ingiuria da un seminarista, che lo chiamò bestia, esso gli diede uno schiaffo; del che essendosi presa l'informazione dalla curia fu l'Albanese scomunicato, e poi fu da me assolto per essere stato segreto il fatto²¹³.

Al capo 2. Il fatto seguì nel governo passato, nel quale il reo Maddaluni prima fu carcerato, e poi ristretto col mandato in sua casa. Avendo dunque noi ritrovato il pro-// l' //cesso, il reo prima fu chiuso in carcere, ed indi avendo fatte le difese, e procuratasi la remissione della parte, fu abilitato *per palatium*; ma nella monizione per la sentenza fu nuovamente ristretto in carcere, e finalmente è stato poi già condannato a star chiuso in un monastero per un anno, attesoché nelle difese ha fortemente debilitato l'informativo; né è vero ch'esso va libero per la città. Si asserisce poi, che 'l medesimo siasi vantato, che 'l denaro faceva gran cosa, ma essendo stato chiamato da me, egli ha negato affatto di aver detta tal cosa; né pare verisimile, che abbia potuta dirla, mentre sta sospeso della messa, e san tutti quanto è povero, e così povero, ch'io ho dovuto fargli la limosina per vivere²¹⁴.

²¹³ Cfr note 80, 222, 225.

²¹⁴ In TANNOLA (III, 290) si legge: «Cresceva nel Santo la commiserazione, se col peccato univasi povertà e miseria. In questi tali non cercava multa, ma emenda; anzi vi rifondeva del suo. Un Prete, che nel Casale di Cervino scandalizzava quella popolazione, dopo averlo tenuto per giorni quattordici col mandato in Palazzo, mandollo per altri dieci a suo interesse nella nostra Casa di S. Angelo [...]. Abbiamo cosa in Monsignore, che farà meraviglia. In certe Curie, esiliandosi questi Preti discoli, non è, che perché poveri, si rilasciano i dritti, ma se li lascia la Messa, come se la Messa fosse cosa indifferente, ed indegni non fossero di salir sull'Altare. Monsignore essendo poveri, se coll'esilio univaci la sospensione, mancando loro lo stipendio della Messa, soccorrevali del suo con un tanto il giorno. Credendoli poi, elasso qualche tempo, giustificati colla confessione, mandava loro la dimissoria. Sapendo, ed ammirando in Alfonso un tanto zelo, e carità insieme D. Giuseppe Sparano, Canonico del Duomo di Napoli, "Quest'atto, disse è singolare, e forse non vi è altro esempio nei Vescovi moderni". Avendo esiliato, e sospeso, tra gli altri due di questi, mi disse il Canonico Verzella, per darli da vivere, perché poveri, lor si davano grana quindici il giorno».

Al capo 3. Non è affatto vero, che d. Luca Albanese sia stato da me ordinato sacerdote, e fatto can(oni)co per opera del vicario. Questo buon giovine era galantuomo casato, e faceva qui l'ufficio di avvocato, e sin da scolare era l'esempio di questa città. Essendogli morta la moglie, e sentendosi chiamato allo stato ecclesiastico, egli per molto tempo stiede a maturar la sua vocazione; finalmente si pose in mano mia, ed io considerando i suoi buoni portamenti, ed il bene che potea fare anche agli altri, lo consigliai a farsi Sacerdote; come in fatti si fece, ed è riuscito uno de' migliori operari, che tengo nella diocesi. Egli per altro prima di prender moglie avea presa la prima tonsura; succeduta poi la morte della moglie, riassunse l'abito con mia licenza. Prese poi gli ordini minori in un giorno di festa a parte, ed indi tra lo spazio di tre o quattro mesi colla dispensa di Roma prese gli ordini sagri in tre giorni festivi. In quanto poi a regali strabocchevoli che si asseriscono fatti da esso sacerdote al vicario ed alla corte per lo possesso del canonicato, a me costa ch'egli non ha dato neppure un carlino²¹⁵. Né è vero che per opera del vicario è stato fatto can(oni)co, mentre il canonicato l'ha avuto per nomina di d. Gio(vanni) Suppa, galantuomo di Durazzano. Sicché questo capo singolarmente tra gli altri è un complesso di bugie.

Al capo 4. Non è vero che il clerico Apruzzo è stato ordinato con patrimonio surrettizio, per aver egli fatto il servo al vicario. Di ciò, come mi sono informato, altro non v'è, che il detto cherico essendo uno de' sagristani, è solito per lo più di servirlo nella messa; e nel principio del mio governo l'assisté per certo tempo, nel quale esso vicario stiè infermo. Il nominato clerico poi da cinque o sei anni porta l'abito clericale colla dovuta licenza; el patrimonio con cui è stato ordinato non è surrettizio, ma vero e reale, assegnatogli da un suo parente.

²¹⁵ In TANNIOIA (III, 369-370) si legge: «Avendo in orrore il peccato, abbominava ancora in se, e ne' suoi familiari quella cupidigia, o sia radice di peccato, cotanto esecrata dall'Apostolo. Nel metter piede in S. Agata sistemò subito le propine nella Curia. Avendo esaminata la tassa degli atti, e non essendo questa secondo il cuor suo, ordinò, non ammettendo consuetudine in contrario, che esiger si dovesse in conformità della Beneventana. Voleva egli assolutamente l'Innocenziana, ma vi si opposero, e fu tolto da scrupolo dall'Arcidiacono Rainone, e dal Vicario Rubino. Si arrese, essendo egli suffraganeo di Benevento, e dipendendo Benevento dagli Oracoli del Papa. Carlini venti tassò a beneficio del Vicario per lo possesso de' Canonicati, Parrocchie, e Beneficj, e carlini nove per la Bolla. Nella collazione de' Beneficj semplici esiger sollevasi, riproducendosi gli atti anteriori, un carlino a carta. Monsignore sbassollo a grana cinque; e come numeravansi le carte tutte fin dalla fondazione, egli volle che prodotte si fossero dall'ultima provista in poi. Ove prima interessavansi i Beneficiati, e non bastavano i docati venti, facendosi così, non si ridussero che a pochi carlini. Stabili, che graziosamente, e senza interesse fabbricati si fossero gli atti tutti per l'ordinazione, e solo tassò grana tredici per la Bolla al Cancelliere. Restrinsè a carlini cinque i diritti per il Matrimonio, ed al Cancelliere grana cinque, e non altro. Essendoseli detto, che con questo pregiudicava la Curia, *Ora che son io*, rispose, *fo come piace a me: chi verrà appresso si regolerà come meglio stima*. Così anche restrinsè ogn'altro pagamento».

Al capo 5. Questo capo anche è falso. Io mi sono informato dallo stesso prete d. Francesco Vacchio, il quale mi ha detto che affatto non gli fu domandato regalo da alcuno della mia corte per parlare al vicario. Ognuno sa per altro, che così io, come il mio vicario teniamo sempre le porte aperte per sentire ognuno che viene. // 2 //

Al capo 6. Parimente è una mera calunnia, come mi sono informato da più parti, l'esposto nel discorso, che 'l prete d. Gio(vanni) d' Ambrosio abbia dati ducati 40 al vicario con alcuni fazzoletti di seta; mentre il suddetto prete, dopo essersi presentato spontaneamente, è stato trattato dal mio vicario con tutto il rigore. Prima della sentenza stiè col mandato *per palatium*, e poi è stato condannato con due anni di esilio per certe sue leggerezze di giovine, qual'è. Ecco il gran favore fattogli dal vicario. Ultimamente i ricorrenti per ingannarmi mi hanno fatta pervenire una lettera falsa dello stesso prete, dove si dicea esser più che vero il pagamento de' 40 ducati, ma poi lo stesso prete mi ha assicurato che non ha fatta mai tal lettera, ed in fatti ho appurato che il carattere non era suo. Da ciò vedranno l'EE.VV. che sorta di gente sono questi che han fatto il ricorso.

Al capo 7. L'esposto è un'altra falsità, che 'l prete d. Gennaro d' Ambrogio abbia sborzati altri duc(a)ti 40. Mi sono informato da diverse persone, che 'l detto prete inquisito non pagò altro che duc(a)ti 10 al vicario, e cinque al cancelliere, e ciò per l'accesso che richiese lo stesso prete per sua difesa; anzi il vicario poteva esigerne anche le diete, e queste glie le rilasciò.

Al capo 8. Anche è falso l'esposto, mentre il suddiacono Santaro prima fu ristretto nel convento de' Buon Fratelli in luogo di carcere, indi ebbe il mandato *per palatium*, e poi fu condannato all'esilio per due anni; e costui non pagò neppur gli atti di curia; né in ciò io v'ebbi alcun contrasto col mio vicario. È vero che 'l sudetto clerico ora sta nella sua patria d'Airola, ma sta ivi chiuso nel convento degli Alcantarini²¹⁶; ed io volentieri gli ho accordata questa grazia, perché il medesimo sta travagliato con replicato sputo di sangue.

Al capo 9. Il nominato prete Giuseppe Buonanni stava già inquisito sin dal governo passato, ed io lo ritrovai che stava in libertà nella sua patria; ma ricorrendo da me l'accusatore, prima ebbe il reo il mandato *per palatium*, e poi fatta la causa fu condannato all'esilio per tre anni, ed anche fu sospeso dalla messa per certo tempo, in cui non avendo il reo modo di vivere, l'ho mantenuto io colla limosina; e parimente in ciò io non mi son lagnato del mio vicario, come si asserisce. In quanto poi all'altro prete d. Tommaso Arrichiello si formò il processo, ma per condotta prudentiale, giacché il Prete indiciato di pratica con una maritata, per evitare qualche male che temeasi dal marito, non si citò, ma segretamente gli fu imposto da me, che si allontanasse da Airola. È vero che il suddetto sacerdote per certo tempo è ritornato ad Airola, ma ciò è stato con mia licenza, acciocché nell'aria nativa si ristabilisse da un infermità grave patita nel luogo dell'esilio.

Al capo 10. Ammiro la sfacciataggine del ricorrente in voler infamare il mio vicario, non solo da ladro, ma anche da disonesto, quando che 'l medesimo in questa materia è esemplare. Questa sera appunto in cui scrivo, ho chiamata la donna nominata nel ricorso, ed ella mi ha detto, che non mai ha trattato col mio vicario, né mai ricevuta da lui alcuna imbasciata.

Al capo 11. Il fatto del danaro preso ad interesse dal vic(ari)o, come mi sono informato, è totalmente diverso. Il prete Capobianco è vero che sia stato accusato presso di me di attacco turpe, ma avendo io fatte tutte le diligenze della mia curia per due volte, non si è potuta appurare cosa alcuna del tempo presente. È vero poi, che 'l mio vicario, avendo avuto bisogno d'un certo danaro per le sue spese del matrimonio di suo fratello, l'ha preso ad interesse da una persona di questa città, el sudetto Capobianco l'ha pleggiato; ma in ciò io non vi conosco cosa di mancanza positiva.

Ai capi 12, 13 e 14. Dico che le cose esposte sono tutte bugie. Il Verzella, ch'è il mio mastro di casa, è un sacerdote molto probò, che mi serve con tutta la fedeltà. Il clerico Viscardi è stato ordinato dopo aver portato l'abito per tre anni colla dovuta licenza, come costa dagli atti.

²¹⁶ Gli Alcantarini di Airola erano noti come religiosi «di stretta osservanza». Cfr SAMPERS, *Notitiae RD.i Felicis Verzella*, 392 (60b), 508; ORLANDI, *Le relazioni «ad limina»* (II), 197.

Al capo 15. Ivi si asserisce, che 'l mio vicario è causa di non farmi dispensar limosine. Di ciò non è causa il mio vic(cari)o, ma l'obbligo ch'io ho di giustizia di sodisfare i debiti contratti per lo vescovado; mentre io son vecchio, ed infermo, e perciò i creditori vogliono esser presto sodisfatti, ed han ragione; e perciò ho dovuto stringer la mano alle limosine. Il vescovado non rende più che ducati 2500 in circa²¹⁷. E per le robe che mi ho prese dallo spoglio, ho sodisfatto tutto.

Al capo 16. Questo capo è tutto falso. Il fatto è che nella quaresima passata, essendosi rotte le vetrate del coro per una tempesta di vento, io ordinai che si accomodassero, e subito già si accomodarono co' danari de' mezzi frutti dovuti da' canonici nuovamente provisti da me nel mese di marzo, e non già con danari delle chiese rurali. E così si è accomodato anche l'organo.

Al capo 17. L'esposto anche è tutto falso. Il Fuccio fu giustamente scomunicato, e poi assoluto; el mio vicario, non solo non si prese alcuna cosa per le diete, ma neppure andò ad Arpaja.

Al capo 18. Contra del prete Petrillo io ordinai, che si facesse il processo, ma perché poi nell'informazione niente si appurò, perciò il processo si dismise.

Al capo 19. Nell'esame della teologale non si propose una sola materia *De Trinitate*, come falsamente si asserisce, ma anche *De Fide*, *De Peccato originali*, *De satisfactione Christi*, *De Purgatorio*, etc. Né è vero che si vietò di concorrere ad altri, anzi io insinuai a concorrervi il can(oni)co Ferrelli²¹⁸, ma questi non volle concorrere, e furono solamente due i concorrenti.

²¹⁷ Cfr *ibid.*, 192; CAMPANELLI, *Centralismo romano*, 87. Scrive TANNOLA (III, 370): «In senso di tutti li Diocesani volevasi ascendere la rendita del Vescovado a quattro in cinque mila ducati, e di fatti lo era, ma in tempo suo non si ridusse che per metà». Lo attestava il Santo stesso, nella lettera del 25 settembre 1763 al p. Andrea Villani: «In quanto alla rendita, volesse Iddio, ed arrivassero a ducati due mila, e duecento, perché qui ho risecato più rendite, che si esigevano, ma io ho avuto scrupolo esigerle, ma scrupolo ragionevole. La Curia poco, o niente rende, perché io stimo la miglior limosina esser rilasciare i diritti de' Matrimonj, specialmente quando, vi è povertà, o pericolo». Cfr note 73, 189.

²¹⁸ Si trattava probabilmente del dottore d. Felice de Ferrellis, al quale s. Alfonso scriveva da Arienzo, il 30 giugno 1773. Cfr LETTERE, II, 237-238.

Al capo 20. Circa i fratelli Jermieri, che sono tacciati, io non ho potuto appurare cosa di vero.

Finisco stracco di rispondere a tante bugie. Han voluto poi l'EE. VV. onorarmi, richiedendo da me non solamente la relazione, ma anche il mio parere. In quanto a ciò, se chi ha fatto il ricorso fosse noto con essersi sottoscritto, il mio parere sarebbe, e ne pregherei l'EE.VV. a punirlo con castigo esemplare, almeno per esempio degli altri, acciocché non ardissero di così infamare i ministri della Chiesa; ma perché il ricorrente non si ha voluto manifestare, io non ho che dire.

Resto umilmente baciando l'orlo delle porpore dell'EE.VV. E con tutto l'ossequio mi dichiaro

Dell'EE.VV. Rev(erendissi)me

Umil(issi)mo divotissimo, ed obbligatissimo servitor vero
Alfonso M(ari)a vescovo di S. Agata de' Goti²¹⁹

²¹⁹ Solo queste due righe della sottoscrizione sono autografe di s. Alfonso. Alla fine della lettera si legge la seguente nota d'ufficio: «2 dicembre 1763. Ostendatur relatio, et non recipiantur amplius preces super expositis, nisi subscriptis precibus in forma eiusque iustificatis, et ad mentem». Su altro foglio si legge: «S. Agata de Goti. Circa li Ministri della Curia Vescovile, 2 decembris 1763, *Vide intus*. La lettera fu consegnata all'Agente Sig(no)re Ab(at)e Resti fin sotto li 22 dicembre 1763». Su una carpetta vuota, si leggono le seguenti parole: «S. Agata de Goti. Circa li Ministri della Curia Vescovile. 2 decembris 1763. Ostendatur relatio, et non recipiantur amplius preces, nisi subscriptis precibus etc. Riassunta per li 8 maggio 1764 fra le segrete a nome de' zelanti della Città».

III.

La S. Congregazione dei Vescovi e Regolari a S. Alfonso²²⁰

Roma, 2 dicembre 1763

Essendosi considerato quanto V.S à rappresentato con sua lettera del 6 del pret(eri)to novembre in ordine al ricorso fatto contro li ministri della sua curia; questi E(minentissimi)mi miei Sig(no)ri²²¹ àno rescritto, che non si riceva più alcuna istanza sopra le cose esposte, se non verrà sottoscritta in forma autentica, e giustificata con legittimi documenti. Mi àno però comandato di avvertirla, che, quanto al primo capo di detto ricorso, il fatto si deve riputare publico, dopo ch'è stato dedotto al foro contenzioso, ed in esso si è giudizialm(en)te proceduto. E perciò le facultà di assolvere concesse dal S. Concilio di Trento alli vescovi nella Sessione 24 *De reformatione*, al cap. 6²²², in tali casi non àno luogo.

Glìe lo significativo, e Dio etc.

Indirizzo:

S. Agata de Goti. Al Vescovo

²²⁰ Minuta in ASV, *Congr. Vescovi e Regolari, Episcoporum*, Reg. 208, f. 262. Nella minuta conservata in ASV, *Congr. Vescovi e Regolari, Positiones, Archivio Segreto*, anno 1763 (dicembre), si legge la seguente frase: «Essendosi considerato quanto V(ostra) S(ignoria) à rappresentato con sua lettera delli 6 del prossimo passato novembre in ordine al ricorso fatto contro li Ministri della sua Curia, questi E(minentissimi)mi miei Signori àno rescritto, che non si riceva più alcuna istanza sopra le cose esposte se non verrà sottoscritta in forma autentica, e giustificata con legittimi documenti». Cfr TELLERÍA, II, 57.

²²¹ Le rimanenti parole del periodo, sostituiscono le seguenti, che sono state depennate: «non mancheranno di averne ragione nelle occorrenze opportune».

²²² In CONCILIUM TRIDENTINUM, Sessio XXIV, Caput VI, *De Reformatione*, si legge: «Liceat episcopis in irregularitatibus omnibus, et suspensionibus, ex delicto occulto provenientibus, excepta ea, quae oritur ex homicidio voluntario, et exceptis aliis deductis ad forum contentiosum, dispensare; et in quibuscumque casibus occultis, etiam Sedi apostolicae reservatis, delinquentes quoscumque sibi subditos, in dioecesi sua per seipsos, aut vicarium, ad id specialiter deputandum, in foro conscientiae gratis absolvere, imposita poenitentia salutari. Idem in haeresis crimine in eodem foro conscientiae eis tantum, non eorum vicariis sit permissum».

IV.

La nunziatura di Napoli alla S. Congregazione dei Vescovi
e Regolari²²³

Napoli, 13 marzo 1764

E(minentissimi)mi e R(everendissimi)mi Sig(no)ri Sig(no)ri P(adro)ni
Col(endissimi)mi,

Sin dai 19 luglio dello scorso anno 1763 si degnarono l'EE.VV. trasmettere al defonto mons(igno)r nunzio un ricorso datole a nome dei zelanti della città di S. Agata dei Goti; e sebene sin d'allora avesse egli commesse delle diligenze per appurarne l'esposto, e le abbia ancor'io continuate per inviarlene, il più sollecitamente che si poteva, la bramata relazione; pure non ho potuto sbrigarle prima d'ora. Mi do pertanto l'onore di umiliarle nell'annesso foglio quel che mi è riuscito di chiarire, non occorrendo, che io le aggiunga alcun mio parere, stante la insussistenza delle cose rappresentate.

E ricompiegando all'EE.VV. il memoriale sopradetto, le ratifico sempre più costante il mio distinto ossequio, mentre colla pienezza del medesimo m'inchino al bacio della S. Porpora.

Dell'EE.VV.

Umiliss(i)mo dev(otissimi)mo et obbl(igatissimi)mo servitor vero
Gio(vanni) Batt(ist)a Rufini²²⁴

Indirizzo:

S. Cong(regazio)ne de' Vesc(ov)i e Reg(ola)ri
Roma, con f(ogli)o

²²³ Sul verso si legge: «Seg(re)ta. S. Agata de Goti. Zelanti della Città. Reponatur. 23 martii 1764. Scribatur iuxta minutam».

²²⁴ Cfr nota 77.

[Allegato]

Prima di venire a riferire distintamente sopra ciascheduno capo del ricorso contro il vicario generale di S. Agata de Goti, e corte di mons(igno)r vescovo, devesi formar l'idea de' personaggi, di cui si fa menzione in detti capi.

Mons(igno)r Liguoro vescovo di S. Agata è un prelato, il quale si può porre qual esemplare de' vescovi per il zelo, ond'è indefesso nelle fatiche, per la sua vita mortificata, per la sua povertà di spirito e per la retta intenzione, onde merita venerazione non meno da' suoi diocesani, che da' convicini.

D. Nicola Rubini vicario g(e)n(era)le ha avuta cattiva sorte di poco buon incontro in quella diocesi, essendosi reso odioso per gonfiezza nel trattare, parzialità negli affari ed avidità di lucrare.

Il p. Majone, confessore di d(ett)o prelato, e d. Felice Verzella, suo segretario e mastro di casa sono appo tutti in ottima reputazione, né meritano affatto la taccia, né il carattere datoli nelli capi.

L'autore di detti capi è evidentemente guidato da uno spirito di astio, e da fine privato, onde ha alterati i fatti.

Si viene ora a riferire su i capi.

1°. Per riguardo al primo capo. Il mansionario Filippo Albanese nel giorno solenne di Ognissanti dell'anno scorso, nel passar ch'egli fece dalla chiesa nel corritojo, il quale conduce in sagrestia, fu insultato con parole ingiuriose dal seminarista Cesare Iodice diacono, il quale lo trattò da asino; a tale verbale offesa esso corrispose con schiaffi. Di questo fatto essendosi presa informazione dalla curia, fu l'Albanese scomunicato con cedolone; ma dopo un giorno fu assoluto dal vescovo *auctoritate ordinaria*, reputando il fatto non totalmente publico²²⁵. Non comprendesi, come voglia in ciò tirarsi il maneggio del vicario, quandoche m(onsigno)r Liguoro, come professore in teologia morale, non è per raggirarsi dal vicario, e questi già per parte sua aveva emanato il cedolone.

2°. Riguardo al secondo. Il mansionario Giovanni Mataloni, circa tre anni addietro, fu inquisito di omicidio rissoso in persona di Biagio Gisonda, // 1' // in comitiva di Andrea di Nuzzo. Fu perciò ristretto nelle carceri, dove fu ritenuto sino al mese di febraro 1762. Allora, accaduta la vacanza della cathedra vescovile, diè supplica al capitolo *pro gratia*, poiché si andava liquidando che l'autore di detto omicidio fosse stato il detto Nuzzo. Ma perché mancava l'escolpazione della parte offesa, ottenne dal Capitolo essere abilitato col mandato *domi*. Provedutasi la Chiesa in persona di m(onsigno)r Liguoro, fu di nuovo rivotato nelle carceri. Nel tempo delle difese fu allargato

²²⁵ Cfr note 80, 213, 222.

per palatium, indi *in limine expeditionis sententiae* fu di nuovo ridotto in carcere, e finalmente *serv(atis) serv(andis)* fu condannato a mesi sei di detrusione nel convento de' PP. Alcantarini in Airola, e due anni di esilio. La sentenza non è ancora eseguita, e si tolera, perché detto mansionario estremamente povero non ha possibilità di mantenersi nel detto convento, ed i Padri non vogliono riceverlo, ma sta sospeso dalla messa, né va libero per città. Quindi è inverisimile, che abbia ottenuto favore a forza di danaro, come viene supposto nel ricorso.

Al capo 3°. È vero che d. Luca Albanese, cui morì la moglie nel mese di ottobre, fosse stato promosso al sacerdozio nelle prossime seguite feste di S. Natale *tribus diebus festivis*. Ed indi, dopo alquanti mesi, li venne conferito un canonicato nella cattedrale, di padronato, cui fu presentato da d. Gio(vanni) Suppa di Durazzano; ben vero colla pensione di ducati dieci sotto titolo di alimenti al patrono, quale si pretende povero. È da notarsi, che il d. Luca sud(dett)o è stato sempre un giovane esemplare, ed esercitava l'ufficio di avvocato, e prima che prendesse moglie aveva portato l'abito clericale, ed era tonsurato. Sin d'allora fu lodata tal'elezione, dicendosi, che la Chiesa di S. Agata facea acquisto di un buon operario. Si pretende, che a tale promozione abbia cooperato il vicario, come parziale della casa Albanese, ma non si provano l'asseriti copiosi regali, né il p. Majone ed il Verzella sono capaci di riceverli, tanto più che m(onsigno)r vescovo sta su di ciò vigilantissimo e rigidissimo. // 2 //

Al 4°. Il cl(eri)co Apruzzo, essendo uno de' sagrestani nella cattedrale, soleva per lo più servire il vicario nella messa, e li prestò assistenza per certo tempo, in cui esso fu infermo. Il detto cl(eri)co da molti anni portava l'abito clericale, sebbene negli atti non apparisca la licenza del prelado, né vi sono presentate le bollette annuali giusta il costume di quella curia. Il sagro patrimonio li fu costituito da alcuni suoi rimoti congiunti di casa Ascerti, e negli atti apparisce bello e buono, se non che sospettasi, che fosse *ad pompam* e fittizio, perché difficilmente persone non ricche si privano di tutto il loro avere per investirne un congiunto rimoto.

Al 5°. È vero che d. Francesco Vacchio lo abbia narrato a molte persone, ma è altresì vero, che interrogato da altri l'abbia negato. La reputata onestà del Verzella rende inverisimile il fatto.

Al 6°. Il sacerdote d. Gio(vanni) d'Ambrosio inquisito di giovanili trasporti, fu ristretto con mandato *per palatium*, e poi condannato a due anni di esilio. Non provasi il regalo de' 40 ducati donati al vicario. Alcuni dicono, che abbia regalato quattro faccioletti di seta per canale del vicario foraneo d. Fabrizio Martinisi, e pretendono contestare ciò con lettera del fratello di detto sacerdote, nella quale dice, che mandava li quattro faccioletti per regalarli, ma il detto vicario foraneo, interrogato dal vescovo, ha costantemente negato il fatto.

Al 7°. D. Gennaro d'Ambrosio di Forchia, inquisito, dolendosi dell'informativo preso dal vicario foraneo, domandò, che andasse a prenderlo il vicario generale, cui diede docati dieci per accesso e diete, e pagò ducati cinque al cancelliere²²⁶.

All'8°. Essendosi portato il zelantis(sim)o prelado in s. visita per la diocesi, molti ecclesiastici, li quali si ritrovavano meritevoli di correzione, furono mandati in città, e alcuni di essi furono ristretti nelle carceri, ed altri con mandato in case religiose. Vi furono le solite lagnanze di parzialità, ma non si appurò esservi stata estorsione di danaro. // 2° // Il sudd(iaco)no Santaro fu prima ristretto nel convento di Buonfratelli, indi ebbe il mandato *per palatium*. Di poi fu condannato a due anni di esilio. Ora il sud(dett)o suddiacono sta detruso nel convento degli Alcantarini in Airola sua patria, a causa di replicato sputo di sangue, anzi alcuni dicono, che sia già morto.

Al 9°. Il sacerdote Giuseppe Buonanni, inquisito di scandalosa pratica sin dal governo passato, stava liberamente nella sua patria. Ma, fattosene ricorso a m(onsigno)r Liguoro, il detto Buonanni fu ristretto con mandato *per palatium*, ed indi condannato a tre anni di esilio. Riguardo poi al sacerdot(e) d. Tomaso Arrichelli, il quale gode opinione di un uomo onoratissimo, ed ha parentado della prima civiltà di quelle contrade, fu esso accusato di disonestà appo il zelantissimo vescovo. Questi, tra il dubio delle cose, per togliere ogni sospetto e diceria, volle, che per qualche tempo si fosse spontaneamente allontanando dalla propria patria ed avesse fatti gli esercizi spirituali, come seguì; indi dopo alcuni mesi ripatriò con licenza del prelado.

Al 10°. Quanto si espone in questo capo è tutto falso, e calunioso.

All'11°. È verissimo, che il vicario abbia preso danaro ad interesse dal s(igno)r Gio(vanni) Picone, e sia stato in ciò plegiato del mansionario d. Giuseppe Capobianco. È pur'anche vero, che il d(ett)o sacerdote non goda buon nome, e sia stato più volte accusato di oscenità al vescovo, ma, fattasi diligenza dalla curia, non si è provato reato alcuno commesso di fresco. In ciò potette giovarli la protez(ion)e del vicario, e l'amicizia del cancelliere. Il vicario quindi è stato imprudente in prevalendosi del favore di tal sacerdote, ed il suo nome vi resta degradato.

Al 12°. Il pittore Marco Cemmino dimandò di essere preferito nel tingere le porte e finestre del seminario, e l'ottenne in contemplazione che egli era diocesano. È vero, che offerì dipingere gratis la stanza del Verzella, ma

²²⁶ Di d. Vincenzo d'Ambrosio le autorità ecclesiastiche dovettero occuparsi anche in seguito. In ASV, *Congr. Vescovi e Regololari, Sez. Vescovi*, Reg. 211 (a. 1766), ff. 227'-228, si legge sotto il 5 settembre 1766: «S. Agata de' Goti. Vincenzo d'Ambrosio. Ex aud(ienti)a S(anctissimi)mi habita ab infrascripto E(minentissimi)mo D(omi)no Cardinali Cavalchini S. Cong(regatio)nis etc. Praefecto sub die 26 novembris 1766: Sanctitas Sua benigne annuit, et propterea commisit E(pisco)po S. Agathae Gothorum, ut, veris etc. O(rato)ris praecibus pro suo etc. indulgeat pro petita dispensatione».

ciò non seguì.

Al 13°. Non vedesi, come dassi tal carico al Verzella, il quale non ha veruna ingerenza nel regolare gli atti de' requisiti degli ordinandi. Del rimanete si vuole, che costa dagli atti, che il Viscardi abbia portato l'// 3 //abito per tre anni colla dovuta licenza.

Al 14°. È certo, che niuno luogo pio ha data elemosina al corriere, o sia vaticale²²⁷, il quale porta le lettere. Dicesi, che li fu spedito un mem(oria)le di ducati quattro da pagarseli per caritativo sussidio da luoghi pii, quale rescritto non fu eseguito dalli amministratori, perché esso non era bisognoso.

Al 15°. Questo capo offende la pietà troppo nota del s(anto) vescovo tutto pieno di carità per gli altri, e sommamente avaro con se stesso, sì nel trattamento, come nel vestito²²⁸, sebene in quest'anno non si usi quella profusione di elemosine, quale si vide nell'anno scorso²²⁹. Ma costa, che tale moderazione nacque da correz(ion)e fattale da prudente religioso, il quale li pose avanti gli occhi l'obligazione di sodisfare i creditori. Cosa contestata dal religioso med(esi)mo molto tempo prima, che si fossero dati li presenti capi. Nell'anno passato dimise trecento ducati di debito, È altresì vero, che alcune suppellettili di m(onsigno)r Danza non si sono pagate, ascendentino al valore di un centinaio di ducati in circa tra un padiglione, alcune sedie di corame, alcune boffette²³⁰ etc. Ma ciò fu un consenso del Capitolo, il quale determinò, che detti mobili restassero per dote del palazzo, e per comodo de' vescovi successori. Ciò vien assicurato da un canonico di somma fede. Si è inteso accidentalmente, che il cocchiere di m(onsigno)r Liguoro avendo portato in Napoli due mule, che compongono la stalla del povero s(anto) vescovo, per venderle; ma, sentendosi ciò dal fratello di Mons(igno)rre, rimandò in dietro le mule, e li somministrò duecento ducati²³¹. Tale fatto si è saputo dal cocchiere.

Al 16°. Le vetrate furono rifatte de' mezzi frutti, che pagano i nuovi provisti de' benefici eccl(esiasti)ci, e non già dalle rendite delle chiese rurali. E con tale denaro si è ancora accomodato l'organo.

Al 17°. È vero che il Fuccio fu scomunicato, e poi assoluto; lagnasi esso, che tal'affare abbiali portato molto interesse, ma non si appura qual

²²⁷ *vaticale*: «vatecaro», «vetturale, chi guida le bestie da soma». D'ASCOLI, *Dizionario etimologico napoletano*, 705.

²²⁸ In TANNIOIA (III, 369) si legge: «Quanto Alfonso era liberale cogli altri, altrettanto vedevasi ristretto verso se medesimo».

²²⁹ Il 25 settembre 1763, s. Alfonso scriveva al p. Villani: «Sperava di certo levarmi i debiti in quest'anno, ma con questa malannata, in cui poco ho esatto, non so, se potrò quietarmi, e forse bisognerà aspettar l'altra». *Ibid.*, 370.

²³⁰ *boffette*: 'tavoli'.

²³¹ Cfr *Ibid.*, 93-94.

summa avesse pagato per gli atti.

Al 18°. Questo capo è astioso, e falso. D. Antonio Petrillo è un buon sacerdote. Fu accusato per invidia, perché esso trattava colla corte di mons(igno)r vescovo, e veniva riputato spia del med(esi)mo. Il zelante vescovo volle che si fosse presa giuridica informazione sulli capi di accusa, e non essendosi trovati veri, non si parlò di altro.

Al 19°. L'esaminatori sono onestissimi, e pieni di probità, onde non si crede, che siavi stata ombra di frode. Vi sono da molto tempo i dubbi proposti, i quali appartengono a vari trattati teologici, e non già al solo trattato *De Trinitate*.

Al 20°. È vero, che li due mansionari Pietro, e Giuseppe Jermieri fratelli del cancelliere non ànno buon nome. Furono accusati al vescovo per effeminati; il quale, ritrovandosi in visita, scrisse all'arcidiacono, che li avesse ammoniti, corretti e minacciati, se non mutavano vita, come seguì, e da allora non ànno dato altro motivo di doglianza contro la lor condotta»²³².

²³² Sul verso del foglio si legge: «Seg(re)ta. S. Agata de Goti, Zelanti della Città, reasumatur; 23 martii 1764, scribatur iuxta minutam».

V.

La S. Congregazione dei Vescovi e Regolari a S. Alfonso²³³

[Roma], 23 marzo 1764

Essendo stati presentati in Sagra Cong(regazio)ne diversi capi di ricorsi quali V(ostra) S(ignoria) vedrà descritti nell'accluso foglio, questi E(minentissimi)mi miei Signori per la buona opinione, che tengono della di lei persona, àno creduto di non dover pigliare altro provvedimento, di quello di comunicarle gl'accennati ricorsi, colla fiducia che colla sua pastoral vigilanza gli essaminerà diligentemente, e trovando, che in qualche parte sussistano, non mancherà di prendere quelle provisioni, che saranno necessarie, non meno per il suo decoro, che per il buon regolamento della sua curia, affine di sbarbicare qualsivoglia abuso, e di togliere ogni occasione di ulteriori richiami.

Glielo significativo, e la prego etc.²³⁴

Indirizzo:

S. Agata de Goti
al Vesc(ov)o

²³³ ASV, *Congr. Vescovi e Regolari, Positiones, Archivio Segreto*, fil. 1762-1765, *Vescovi. Minuta*.

²³⁴ Alla lettera era allegata copia della denuncia del 15 luglio 1763 (cfr Doc., I).

VI.

S. Alfonso alla S. Congregazione dei Vescovi e Regolari²³⁵

Sant'Agata de' Goti, 25 aprile 1764

Viva Gesù Maria e Gius(epp)e

E(minentissi)mo e R(everendissi)mo Sig(igno)re Sig(no)re e P(adro)ne Col(endissi)mo,

Ho ricev(u)ta la veneratissima di V(ostra) E(minenza), insieme colla copia de' capi contra il mio vicario²³⁶. Ho trovato che questi capi sono gli stessi, che mi furono inviati dalla S(acra) C(ongregazione) mesi sono, per cui io già risposi di averli trovati tutte bugie e calunnie, dopo molte diligenze da me fatte. Ed intesi poi da un'altra lettera di V(ostra) E(minenza) che nella S(acra) C(ongregazione) erasi rescritto, che non si ricevesse più alcuna istanza senza esser prima sottoscritta in forma autentica, e giustificata con legittimi documenti; onde con meraviglia ho veduto riceversi gli stessi capi senza sottoscrizione, e senza alcuna forma autentica. Giacché poi l'E(minenza) S(ua) si è degnata di rimettere a me l'affare, mi astengo di replicare la relazione, mentre allora già la feci a lungo, e distinta capo per capo.

Bacio con tutto l'ossequio il lembo della sua sacra porpora ed umilmente m'inchino

Di V(ostra) E(minenza)

Umilissimo, divot(issi)mo ed obligat(issi)mo servitor vero

Alfonso Maria vescovo di S. Agata de' Goti²³⁷

²³⁵ Sul verso del foglio si legge: «Seg(re)ta. S. Agata de Goti, zelanti della città. 9 maii 1764. Reponatur. Reass(umatur)».

²³⁶ Cfr Doc., I.

²³⁷ Solo la sottoscrizione è di mano di s. Alfonso.

OTTO WEISS

NEUES ZUM HEILIGEN KLEMENS MARIA HOFBAUER

P. Władysław Szoldrski hat in jahrzehntelanger Suche Archive, Nachlässe und Veröffentlichungen nach Spuren des heiligen Klemens durchforscht. Herausgekommen ist das unübertroffene Quellenwerk *Monumenta Hofbaueriana*. Wirklich Neues zum Leben und Wirken des heiligen Klemens lässt sich nun kaum mehr finden. Anders steht es mit den Personen aus seinem Umfeld. Über manche, die ihm nahe standen, wissen wir oft nur fragmentarisch Bescheid. Ähnliches gilt von der Wirkungsgeschichte des Menschen, Priesters und Seelsorgers Hofbauer. Folgende Mitteilungen möchten einige Lücken hierzu schließen. Wir bringen zunächst eines der wenigen Zeugnisse über Klemens Maria Hofbauer, das noch nicht in den *Monumenta Hofbaueriana* enthalten ist. Anschließend gehen wir einem Begleiter des heiligen Klemens in Wien nach. Wir gehen im Folgenden zunächst einem Begleiter des heiligen Klemens in Wien nach. Anschließend drucken wir das Zeugnis des Dichters Hermann Bahr über Hofbauer ab, das dieser im Jahr seiner Hinwendung zur katholischen Kirche niederschrieb.

1. – *Abt Ignaz Speckle von St. Peter über den heiligen Klemens*

Ignaz Speckle, ursprünglich Joseph Anton Speckle, war der letzte Abt des Benediktinerstifts St. Peter im Schwarzwald vor dessen Säkularisation im Jahre 1806. Speckle wurde am 3. Mai 1754 in Hausach im Kinzigtal geboren. Am 3. Mai 1775 legte er die Ordensgelübde ab, am 8. Juli 1877 wurde er zum Priester geweiht. Im November 1795 erfolgte seine Wahl zum Abt. Wenig später setzten die Ereignisse ein, an deren Ende die Säkularisation des Klosters stand. Kriegswirren, mehrmonatige Gefangenschaft des Abtes, wechselnde Herrschaften, denen das Kloster unterstand, kennzeichneten Speckles Regierungsjahre. 1806 kam St. Peter zum Großherzogtum Baden. Damit war das Schicksal der Abtei besiegelt. Am 19. November 1806 wurde das Kloster für aufgehoben erklärt. Speckle selbst durfte bis 1813 im Kloster wohnen. Dann wurde die ehemalige Abtei in ein Militärlazarett verwandelt. Speckle selbst zog nach Freiburg, wo er – als Kandidat für den Bischofsstuhl – am 15. April 1824 starb¹. Von 1795 bis

¹ Zu Ignaz Speckle: Gerhard KALLER, *Speckle*, in *BBKL* 10 (1995) 894-896 (Lit); Stefan PETZOLD, in *LThK*³ 9 (2000) 825. – Wie inzwischen in der deutschen Kirchengeschichtsschreibung üblich wird die Kenntnis der Siglen für die üblichen Nachschlagwerke (*BBKL*, *LThK*, *NDB*, *GGG*) in diesem Beitrag vorausgesetzt.

1819 führte Ignatius Speckle ein Tagebuch, das eine einzigartige Quelle darstellt. Das zum ersten Mal 1870 edierte Werk wurde 1965-1968, nunmehr in einer kritischen Edition, in drei Bänden neu herausgegeben². Es enthält unter anderem einen Eintrag, in dem die Begegnung Speckles mit Klemens Maria Hofbauer am 25. und 26. Juli 1805 in Triberg festgehalten ist.

Das Tagebuch von Ignaz Speckle, Abt von St. Peter im Schwarzwald. Zweiter Teil 1803-1819. Bearbeitet von Ursmar ENGELMANN OSB (Veröffentlichungen der Kommission für geschichtliche Landeskunde in Baden-Württemberg. Reihe A: Quellen, 13. Bd.), Stuttgart 1966, 99 f.

„... Nach meiner Ankunft in Triberg besuchte ich diesen Abend noch die Wallfahrt. Es war abends über ½ 6 Uhr. Gerade ward eine Abendandacht gehalten, dabei wurden von Knaben und Mädchen deutsche Lieder zu der Orgel gesungen. Nachher besuchte ich den P. Superior der PP de SS Redemptore, wovon wirklich 5 mit 4 Knaben in Triberg sind, um die Probe zu machen, ob denselben die Wallfahrt könne und solle anvertraut werden. Der P. Hofbauer ist ein gereister, erfahrener, eifriger Mann, der gern von seinen Reisen und Verbindungen spricht. Die Urteile über diese PP sind sehr verschieden. Das Volk hängt ihnen sehr an und erhält sie ungemein; die benachbarten Geistlichen urteilen anders, tadeln diese neuen Mitarbeiter, ohne daß jedoch etwas Gründliches gegen ihre Aufführung bis itzt konnte angegeben werden. Daraus entsteht einige Trennung und die Pfarrer schaden sich selbst durch ihren lauten, unbescheidenen, nicht begründeten Tadel³. Was ich beobachten konnte, ist dies. Die PP sind nach dem Zeugnis selbst des Direktors auf der Wallfahrt, Herrn Dr. Häfners⁴, ihres Antagonisten, untadelhaft in ihrer Aufführung, ungemein bereitwillig und eifrig in Bedienung der Wallfahrt, leben sehr mäßig und haben bisher noch kein Interesse gezeigt, sogar noch keine Meßstipendien angenommen. Den äußerlichen Gottesdienst halten sie sehr solenn, predigen an allen Wallfahrtstagen, singen täglich oder, wenn Volk vorhanden, geistliche Lieder. Dadurch vermehren sie allerdings den Konkurs zur Wallfahrt. Mir scheint anbei, oder ich mutmaßte wenigstens, daß diese PP noch in größeren Konnexionen stehen. Sie setzen freilich einen großen Wert auf äußerlichen Gottesdienst, verherrlichen diesen wenigstens sehr. Dies will man tadeln, als wenn es in der Absicht geschehe, das Volk anzuziehen. Es sei möglich, aber es ist nicht erwiesen.

² *Das Tagebuch von Ignaz Speckle, Abt von St. Peter im Schwarzwald.* Bearbeitet von Ursmar Engelmann OSB (Veröffentlichungen der Kommission für geschichtliche Landeskunde in Baden-Württemberg). Reihe A: Quellen, Bd. 12-14), 3 Bde., Stuttgart 1965-1968.

³ Vgl. Otto WEISS, *Gründungsversuche der Redemptoristen in Süddeutschland und der Schweiz in den Jahren 1790-1808*, in *SHCSR* 47 (1999) 279-306, hier 291-297.

⁴ Gemeint ist Dr. Franz Höhn, seit 1802 Wallfahrtsdirektor in Triberg, gest. ebd. am 2. Januar 1823. Vgl. MH IV, 1, 27, 32, 66, 106, 199; MH VI, 35.

Die Absicht dabei kann auch rein sein. Es kann Fügung der Vorsehung sein, um dem Geist der Zeiten, welcher dahin gehet, den äußerlichen Gottesdienst zu zernichten, ein Gegengewicht entgegenzusetzen. Ich möchte noch lange nicht über diese PP absprechen. Sonderbar war das Kompliment, das mir P. Hofbauer machte. Ich sei der einzige Prälat, welcher nicht gegen ihr Institut wäre. Ich erwiderte, daß er darin recht habe, daß ich nicht entgegen sei. Aber auch die übrigen Herrn Prälaten dächten wie ich, keiner sei gegen sie. Ich selbst sei sehr neutral, indem ich ja die Wallfahrt selbst hätte übernehmen können, wenn ichs für mein Stift tunlich gefunden hätte. Wenn durch sie Gutes geschehe, so danke ich Gott; und wenn nicht, so würde ich gegen sie sein. P. Hofbauer war übrigens sehr höflich. Unser P. Maurus ward eingehalten, das Hochamt zu halten, welches mit Ministris feierlich war. P. Hofbauer predigte, wie er soft tut. Abends besuchte er mich und blieb bis nachts 11 Uhr“.

2 – *Ein Begleiter des heiligen Klemens: Joseph Anton Forthuber (1789-1834)*

Joseph Anton Forthuber, der von 1813-1815 in Wien (im Károlyischen Palais „auf der Wieden“) wohnte, gehörte dort mit Johann Sabelli und Martin Stark zu Hofbauers ständigen Begleitern, etwa bei seinen Besuchen bei der Familie Schlegel. Dorothea Schlegel nannte Forthuber den „lieben Pater Joseph“⁵. Erzherzog Maximilian von Habsburg-Este kam in Wien für seine materielle Versorgung wie für die Sabellis auf und hatte beide jungen Patres als Lehrer an dem von ihm projektierten Erziehungsinstitut „Müllerianum“ vorgesehen⁶. Vor allem eine Episode aus dem Leben Forthubers ist jedem vertraut, der sich näher mit der Biographie Hofbauers befasst hat. Forthuber fand nach der Kommunion kein Ende damit, auch noch die letzten Brosamen mit der Patene vom Korporale zu kratzen, was den Anwesenden unangenehm auffiel. Hofbauer war bemüht, dem Pater, den er seinen „guten, kleinen Joseph“ nannte, seine Ängstlichkeit zu nehmen. Als dieser wieder einmal nicht zu Ende kam, stieg

⁵ Vgl. Dorothea Schlegel an Klemens Maria Hofbauer, Frankfurt am Main, 28. Juni 1817, AGHR, gedruckt in *SHCSR* 7 (1959) 75-80 und in Friedrich SCHLEGEL, *Vom Wiener Kongress zum Frankfurter Bundestag*, hg. von Jean-Jacques ANSTETT unter Mitarbeit von Ursula BEHLER (= Kritische Friedrich-Schlegel-Ausgabe, 29), Paderborn u.a. 1980, 333-336.

⁶ MH XIII, 94; Alfred SCHEDL, *Maximilian Joseph, Erzherzog von Österreich-Este, Hoch- und Deutschmeister (1782-1863) – ein Wohltäter der Redemptoristen*, in *SHCSR* 40 (1992) 235-256, hier 243; Johannes HOFER, *Der heilige Klemens Maria Hofbauer. Ein Lebensbild*, Freiburg i. B. 1921, 252-255.

er die Altarstufen hinauf und flüsterte ihm ins Ohr: „Joseph, lass den Engeln auch noch etwas übrig!“⁷

Viel weiter reicht allerdings die Kenntnis von diesem Begleiter Hofbauers kaum. Nachdem bereits die Kongregationshistoriker Hosp, Landtwing und Sampers im Anschluss an die letzten Bände der *Monumenta Hofbaueriana* versucht haben, das Leben und Wirken Forthubers weiter aufzuhellen⁸, lässt sich nunmehr auf Grund von Dokumenten in den Archiven der Diözesen Rottenburg und Augsburg ein kurzes Lebensbild des unglücklichen Mannes erstellen. Vor allem weiß man jetzt, was aus Forthuber nach seiner Entlassung aus der Kongregation geworden ist. Wir bringen im Folgenden zunächst den Wortlaut der wichtigsten der neu entdeckten Dokumente, soweit sich diese auf Forthuber beziehen, anschließend zeichnen wir das Leben dieses Begleiters des heiligen Klemens nach.

⁷ Vgl. Adolf INNERKOFLENER, *Der hl. Klemens Maria Hofbauer, ein österreichischer Reformator und der vorzüglichste Verbreiter der Redemptoristenkongregation*, Regensburg – Rom ²1913, 487; Eduard HOSP, *Der heilige Klemens Maria Hofbauer (1751-1820)*, Wien 1951, 219.

⁸ Eduard HOSP, *Erbe des heiligen Klemens Maria Hofbauer. Erlösermissionare (Redemptoristen) in Österreich*, Wien 1953, 223 und passim, 610 (Register); Thomas LANDTWING, *Die Redemptoristen in Freiburg in der Schweiz 1811-1847* (Bibl. Hist. 2), Roma 1955, 4, 143; *SHCSR* 9 (1961) 142, Anm. 44. Vgl. auch MH XIII, 30; MH XV, 183 (Generalregister).

a. – Zwei neu entdeckte Dokumente

1. Kirchenbuch der Pfarrei Ochsenhausen (Württemberg, Diözese Rottenburg), Sterberegister 1831-1851 Kopie, Archiv der Diözese Rottenburg

Seite 49/50, für das Jahr 1834, Nr. 70:

Namen des Verstorbenen: Joseph Anton Forthuber

Stand, Charakter, bisheriger Aufenthaltsort, Religion: Priester, entlassen aus dem Orden der Redemptoristen in Wien, bald in Baiern, bald in Württemberg, ohne Versorgung, r.k.

Eltern: Wilibald Forthuber, Hutmacher, Maria Anna Krettenmann

Alter: 45 Jahre, 7 Monate, 9 Tage

Krankheit oder zufällige Todesart: Abzehrung und Gemütskrankheit

Ort und Zeit des Todes: Kettershäusen in Baiern, den 7. September früh 6 Uhr

Ort und Zeit der Beerdigung: Kettershäusen am 9. Sept. früh 8 Uhr

2. Sterberegister 2 der Pfarrei Kettershäusen, Archiv des Bistums Augsburg, ABA Matrikelverfilmung Kettershäusen 2

Seite 198, für das Jahr 1834, Nr. 24

Name: D. Joseph Anton Forthuber Ochsenhusanus

Stand und Religion: Weltpriester v. Königreich Württemberg

Landgericht, Aufenthaltsort, Nummer des Hauses: Kettershäusen Nr.

13

Ledig oder verheiratet: Aushilfspriester

Krankheit, Arzt: Abzehrung und Brand. Doct. Primus Chirurg Höcht

Tag, Monat und Jahr und Stunde des Todes: 1834, den 7^{ten} Sept. 6 Uhr

Frühe

Tag der Beerdigung, Ort derselben: den 9^{ten} Vormittag 9 Uhr

Alter: 44 Jahr, 7 Monat, 6 Tag

Pfarrer oder dessen Stellvertreter: D. Franz von Sales v. Böck, Primarcurat von Kirchhaslach

Anmerkungen: obitus S. Sacramentis munitus

War de congregatione SS. Redemptoris in collegio ad Scalam B. V. Mariae Wienae; wurde als apostol. Missionar nach Bukarest in die Walachei gesendet, wo er sich mehrere Jahre, auch Tempore Revolutionis aufhielt. Mit zerrittener (sic!) Gesundheit kam er zu Wien an; auf den Rath der Aerzte machte er eine Reise hierher; half mir durch mehr als 2 Monate in meiner Krankheit aus; suchte Anstellung in seinem Vaterland K. Württemberg, wurde wieder als Bürger zu Ochsenhausen aufgenommen, vom Königr. Württemberg, Oberamt Biberach als solcher anerkannt, u. wartete auf Ver-

sorgung, besuchte als schon krank seine Befreunde und Wohlthäter, starb in einer ganzen Entkräftung und Brand im Hause N°13 bey seinem großen Gutthäter Caspar Schlichting auf seinem Schmerzenlager von 3 Wochen. NB. bey seiner Leiche waren 19 Geistliche und eine große Menge Volkes.

b. – Ein kurzes Lebensbild Forthubers

Joseph Anton Forthuber wurde am 29. Januar 1789 in Ochsenhausen, einem freien benediktinischen Reichstift, in der Diözese Konstanz, als Sohn des Hutmakers Willibald Forthuber (1759-1837) geboren⁹. Seine Mutter, Maria Anna, starb, als er gerade 15 Jahre alt war¹⁰. Über die Jugend Forthubers, vor allem über seine frühe schulische Bildung, lässt sich nichts ausmachen. Sicher ist, dass er sich spätestens 1807 in Babenhausen den Redemptoristen als Kandidat anschloss, wobei offen bleibt, ob er sich schon vor deren Ankunft in der Gegend von Babenhausen aufhielt oder schon zuvor als Schüler mit den Patres in Jestetten Verbindung aufgenommen hatte. Als die Redemptoristen im Herbst 1807 aus Babenhausen vertrieben wurden, wanderte er mit ihnen zunächst nach Chur und von dort nach Visp im Wallis. Dort oblag er zusammen mit anderen Kandidaten dem privaten Studium der Theologie unter der Leitung des P. Passerat. Forthuber gehörte zu den begabteren Studenten. In Visp legte er auch die Ordensgelübde ab. Das genaue Datum ist nicht bekannt, doch dürfte es im Jahr 1810 gewesen sein. Am 25. Juli 1811 wurde er mit mehreren Patres und einigen anderen Theologiestudenten in das sogenannte „Schloss“ von Balterswil geschickt. Doch schon im November des gleichen Jahres zogen die Studenten weiter in das nahe Freiburg im Üchtland. Dort wurde Forthuber am 28. Mai 1812 zum Priester geweiht. 1813 – das genaue Datum ist nicht bekannt – ließ ihn Hofbauer zusammen mit Johannes Sabelli zu sich nach Wien kommen. Dort sollten sie als Religionslehrer an dem von Hofbauer und Adam Müller geplanten Erziehungsinstitut tätig sein. Forthuber setzte in Wien privat seine Theologiestudien, vor allem in den Fächern Katechetik und Pädagogik, fort und war bei Seelsorgsaushilfen tätig. Dies alles erregte das Misstrauen der österreichi-

⁹ Sterberegister der Pfarrei Kettlershausen, Kopie Archiv der Diözese Augsburg (siehe oben); Sterberegister der Pfarrei Ochsenhausen, Kopie Archiv der Diözese Rottenburg (siehe oben); Familienregister 1 der Pfarrei Ochsenhausen (ab 1750), 169, Kopie Archiv der Diözese Rottenburg. – Vgl. auch Konrad MAIER, *Ochsenhausen*, in Wolfgang ZIMMERMANN – Nicole PRIESCHING, *Württembergisches Klosterbuch. Klöster, Stifte und Ordensgemeinschaften von den Anfängen bis in die Gegenwart*, Stuttgart 2003, 373-375.

¹⁰ Am 31. Januar 1804. Familienregister 1 der Pfarrei Ochsenhausen (ab 1750), 169, Kopie Archiv der Diözese Rottenburg.

schen Polizeibehörde, weshalb er Anfang September 1815 zum Verhör vorgeladen wurde, wobei ihn Hofbauer begleitete¹¹.

Dass Hofbauer ihn trotz seiner Eigenheiten schätzte, geht daraus hervor, dass er ihn am 5. Oktober 1815 – auch um keine weiteren Probleme mit der Polizei zu bekommen¹² – als Missionsobern mit den Klerikern Joseph Libozky (1789-1841)¹³ und Franz Hätscher (1784-1863)¹⁴ sowie dem Bruder Matthias Widhalm (1753-1826)¹⁵ in die „Walachei“ nach Bukarest sandte, wo sie bis zur Revolution des Jahres 1821 wirkten. In einigen Briefen berichtet Hofbauer anerkennend über die Tätigkeit des „guten Joseph“ in Rumänien¹⁶. In Wirklichkeit freilich wurden die Probleme Forthubers nicht geringer. Seine Skrupulosität nahm vielmehr zu. Nachdem dann dem jüngeren Libozky, der wie Hätscher am 23. Januar 1816 in Bukarest zum Priester geweiht worden war, die Leitung der „Mission“ übertragen wurde, kam es zu Unstimmigkeiten zwischen Forthuber und ihm, weshalb Hofbauer ihn sogar aus der Mission abberufen wollte¹⁷. Nach der Rückkehr der Patres aus Rumänien im Jahre 1821 wurde Forthuber dem Kloster in Wien zugeschrieben¹⁸. Dort nahm seine psychische Erkrankung ein solches Ausmaß an, dass er für eine klösterliche Gemeinschaft nicht mehr tragbar erschien. Am 24. Januar 1829 teilte daher der Generalvikar Passerat dem Generalobern P. Cocle mit, er werde Forthuber entlassen¹⁹. 1830 verließ dieser Wien²⁰ und scheint sich zunächst zu seinem alten Vater nach Ochsenhausen begeben zu haben. Er erlangte die Einbürgerung ins Königreich Württem-

¹¹ Die Daten zum Leben Forthubers sind den *Monumenta Hofbaueriana* entnommen. MH VI, 153, 171; MH VII, 198 f.; MH XII, 12, 25, 40, 43, 45, 60, 114, 262, 265, 268; MH XIII, 30, 33 f., 49 f., 50, 53, 94, 100, 107, 251; MH XIV, 12, 18, 22, 29, 44 f., 56, 60 f., 61, 127, 182; MH XV, 27, 55, 69, 73, 90 f. – Vgl. auch: INNERKOFLE (wie Anm. 8), 985; HOFER (wie Anm. 7), 455; LANDTWING (wie Anm. 9), 4, 6, 61, 115, 136.

¹² INNERKOFLE (wie Anm. 8), 752 f.

¹³ Zu ihm Carl MADER, *Die Congregation des Allerheiligsten Erlösers in Oesterreich*, Wien 1887, 341-345; BOLAND, 200.

¹⁴ Zu ihm MADER *Die Congregation* (wie Anm. 14), 408-412; BOLAND, 150 (Lit.).

¹⁵ Zu ihm MADER, *Die Congregation* (wie Anm. 14), 522 f.

¹⁶ „Der gute P. Joseph tut Wunder in diesem verwilderten Lande“. Klemens Maria Hofbauer an Sophie Schlosser, 23. Januar 1817. MH XII, 263.

¹⁷ Johannes Sabelli an Joseph Amand Passerat, 22. September 1818, MH XIV, 44 f.; Zum Ganzen HOFER (wie Anm. 7), 299-304; HOSP, *Der heilige Klemens* (wie Anm. 8), 218-222; HOSP, *Erbe* (wie Anm. 9), 324-337; Otto WEISS, *Klemens Hofbauer – Ordensmann und Redemptorist – auch in seinen Wiener Jahren 1808-1820*, in *SHCSR* 46 (1998) 341-365, hier 359-363.

¹⁸ HOSP, *Erbe*, 223; vgl. *Catalogus Congregationis Sanctissimi Redemptoris Transalpinae*, (hg. von J. VAN RIJCKEVORSEL), pars II, Ruraemundae 1884, 11, 13.

¹⁹ Passerat an Cocle, Wien, 24. Januar 1829, in *SHCSR* 13 (1965) 222 f.

²⁰ Vgl. HOSP, *Erbe* (wie Anm. 9), 223.

berg, zu dem sein Heimatort in Folge der Säkularisation des Reichsstifts seit 1802 gehörte²¹.

Leider gelang es ihm nicht, in Württemberg oder Bayern eine Anstellung zu erhalten und in eine Diözese aufgenommen zu werden. Wie sehr er sich darum mühte, darüber gibt sein Personalakt im Archiv der Diözese Augsburg Zeugnis, der einen umfangreichen Briefwechsel zwischen Pfarrern und Dekanen der Diözese aus den Jahren 1831 bis 1834 mit dem Ordinariat enthält, in denen es um eine mögliche Aufnahme in die Diözese geht²². Diese kam jedoch bis zu seinem Todesjahr nicht zustande, wohl auch, weil er nicht die erforderlichen Studienzeugnisse aufweisen konnte. Interessant in dem Zusammenhang erscheint es, dass er offensichtlich an alte Kontakte aus seiner Zeit in Babenhausen anknüpfte und bei alten Freunden Hofbauers Zuflucht suchte. Dies gilt besonders für seinen letzten Aufenthalt. Denn Forthuber war in Ketershausen, einem Nachbarort Babenhausens, Gast bei dem Bauern Caspar Schlichting, einem Oblaten der Kongregation²³, bei dem der heilige Klemens während seines Aufenthalts in Babenhausen einzukehren pflegte²⁴. Dort endete sein nicht immer einfaches Leben am 7. September 1834.

²¹ MAIER, *Ochsenhausen* (wie Anm. 10).

²² Personalakt Joseph Anton Forthuber, Archiv der Diözese Augsburg.

²³ Liste der Oblaten der Redemptoristen in Babenhausen. MH XV, 128.

²⁴ Vgl. Martin Schöllhorn an Johannes Sabelli, Altötting 22. Februar 1847. AGHR 07 XII 3159.

3. – Hermann Bahr über die Bedeutung des heiligen Klemens für Österreich

Herman Bahr²⁵, geboren am 19. Juli 1863 in Linz, gestorben am 15. Januar 1934 in München, gilt als der Begründer und Wortführer der literarischen Bewegung der „Wiener Moderne“ oder des „jungen Wien“ um die Wende zum Zwanzigsten Jahrhundert. Durch seine Aufsätze „Die Moderne“ und „Die Décadence“²⁶ hat er wesentlich dazu beigetragen, dass in Österreich und Deutschland das neue Lebensgefühl – die Wendung zur eigenen Seele, die Betonung der Psychologie und „intimen Seelenanalyse“, das, was er die „Mystik der Nerven“²⁷ nannte, als „neue Moderne“ zum Durchbruch kam. Insofern diese neue Epoche im Verständnis Bahrs und seiner Anhänger gekennzeichnet ist durch die gleichzeitige Pluralität von schnell sich wandelnden Weltbildern und Paradigmen, kann Bahr auch als Vorläufer der „Postmoderne“ gelten.

Bahrs Vater, Alois Bahr, war Notar und Abgeordneter für die Liberalen im oberösterreichischen Landtag, kirchenkritisch und antiklerikal, zugleich jedoch von einer tiefen persönlichen Frömmigkeit. Der Sohn, dem die Gespaltenheit seines Vaters missfiel, wurde zunächst zum „wildem Freigeist“²⁸. Er studierte klassische Philologie, Rechtswissenschaft und Nationalökonomie. Ausgedehnte Reisen führten ihn nach Frankreich, Spanien, Marokko und Russland. 1890 wurde er Redakteur in Berlin, lebte seit 1891 meist in Wien als Redakteur und Regisseur und war Mitbegründer der Wochenschrift „Die Zeit“. Unter seinen zahlreichen Werken machte ihn vor allem der Roman „Die Mutter“ (1890) bekannt. Seit 1912 in Salzburg, fand er 1916 zum Glauben zurück. Seit 1922 lebte er in München und wurde Mitarbeiter der katholischen Kulturzeitschrift „Hochland“. Bei seiner „Bekehrung“ spielte die Begegnung mit der Gestalt Klemens Hofbauers, wie sie Adolf Innerkofler gezeichnet hat, eine bedeutende Rolle²⁹. Ihm widmete er in der Schrift „Rudigier“, in der man einen Nieder-

²⁵ Vgl. Reinhard FARKAS, *Hermann Bahr, Prophet der Moderne, Tagebücher 1885-1914*, Wien 1987; *Die Wiener Moderne. Literatur, Kunst und Musik zwischen 1890 und 1910*, hg. von Gotthart WUNBERG unter Mitarbeit von Johannes J. BRAAKENBURG, Reclam Universal-Bibliothek 7742, Stuttgart 1981. Zu Bahr bes. die Einleitung des Herausgebers, ebd., 11-79.

²⁶ Ebd., 189-191; 225-234, 693-695.

²⁷ Vgl. Klaus LICHTBLAU, *Der Eugen Diederichs Verlag und die neuromantische Bewegung der Jahrhundertwende*, in Justus H. ULBRICHT – Meike G. WERNER, *Romantik, Revolution und Reform. Der Eugen Diederichs Verlag im Epochenkontext 1900-1949*, Göttingen 1999, 60-77, hier 67. – Vgl. Michael WORBS, *Nervenkunst. Literatur und Psychoanalyse im Wien der Jahrhundertwende*, Frankfurt 1983.

²⁸ BAHR, *Rudigier*, München [1916], 3.

²⁹ Dies legt die Schrift *Rudigier* nahe. Diese Schrift stellt eine Art Rechtfertigung Bahrs für seine Hinwendung zum ererbten katholischen Bekenntnis dar. Die Schrift ist keine Biographie des Bischofs Rudigier (1811-1884, seit 1852 Bischof von Linz), der Bischof spielt in der Schrift jedoch eine zentrale Rolle. Zu Rudigier, einem Förderer der Redemptoristen in

schlag dieser „Bekehrung“ sehen kann, folgende weithin unbekannte Würdigung.

Hermann BAHR, *Rudigier*, München 1916, 16-20:

So wenig man versteht, wie im Berlin Nicolais³⁰ die Frau geboren und im Paris Holbachs³¹ erzogen werden konnte, der bestimmt war, vom stillen Münster katholischen Glauben Deutschlands aufzuhissen, die Fürstin Gallitzin³², die Freundin Fürstenbergs³³, Overbergs³⁴, Stolbergs³⁵ und jenes Clemens August Droste, der dann als standhaft leidender Erzbischof von Köln das Feuerzeichen gab³⁶, so geheimnisvoll bleibt die Erscheinung des

Österreich, dessen Seligsprechungsprozess eingeleitet ist: Rudolf ZINNOBLER, *Rudigier*, in *LThK*³ 8 (1999) 1342 (Lit.).

³⁰ Christoph Friedrich Nicolai, geb. 1735 Berlin, gest. 1811 ebd., Schriftsteller, Verlagsbuchhändler und antikatholischer Populäraufklärer, Mitglied des Illuminatenordens. Die „schändliche Pfafferei“ und katholische Proselytenmacherei, die er im Süden Deutschlands erblickte, bekämpfte er in seiner Schrift *Beschreibung einer Reise durch Deutschland und die Schweiz*, Berlin und Stettin 1785. Zu ihm: Gustav SICHELSCHEIDT, *Friedrich Nicolai, Geschichte seines Lebens*, Herford 1971; Jan-Jasper FAST, *Friedrich Nicolai als Verlagsbuchhändler*, Köln 2002; Rudolf LASSAHN, *Nicolai*, in *BBKL* 6 (1993) 659-664 (Lit.).

³¹ Paul-Henri Thiry d’Holbach (eigentl. Paul Heinrich Dietrich), geb. 1723 Edesheim, gest. 1789 Paris, religionskritischer Aufklärungsphilosoph, Vertreter eines frühen „Materialismus“. Zu ihm Werner RAUPP, in *BBKL* 15 (1999) 716-726 (Lit.).

³² Adelheid Amalia Fürstin von Gallitzin (geb. Gräfin von Schmettau), geb. Berlin 1748, gest. Münster 1806, nach ihrer betonten Hinwendung zur kathol. Kirche 1786, wurde sie zum Mittelpunkt des „Münsterer Reformkreises“, verband das Bemühen um katholische Erneuerung mit Bildung und hoher gesellschaftlicher Anerkennung und stand im Kontakt mit den führenden von Wissenschaft und Kultur (Goethe, Jacobi, Hamann...). Zu ihr Rudolfine von OER, *Gallitzin*, in *LThK*³ 4 (1995) 280 f. (Lit.); Jürgen KAMPMANN, *Gallitzin*, in *GGG*⁴ 3 (2000) 462 (Lit.).

³³ Franz Friedrich Wilhelm Frhr. von Fürstenberg, geb. Schloss Herdringen bei Arnsberg 1729, gest. Münster 1819, leitender Minister und kurkölnischer Statthalter in Münster, Generalvikar, Schulreformer. Zu ihm Rudolfine von OER, *Fürstenberg*, in *LThK*³ 4 (1995) 248 (Lit.); Jürgen KAMPMANN, *Fürstenberg*, in *GGG*⁴ 3 (2000) 443 (Lit.).

³⁴ Bernard Overberg, geb. Höckel bei Osnabrück 1754, gest. 1826 Münster, Reform der katholischen Volksschulen. Zu ihm Gundolf KRAEMER, *Bernard Overberg. Religionspädagogik zwischen Aufklärung und Romantik* (Europäische Hochschulschriften, Reihe XXIII: Theologie, Bd. 729), Frankfurt am Main u.a. 2001; DERS., *Overberg*, in *LThK*³ 7 (1998) 1235.

³⁵ Friedrich Leopold Graf zu Stolberg-Stolberg, geb. 1750 in Bramstedt (Holstein), gest. 1819 Sondermühlen bei Osnabrück, Schriftsteller, Historiker, Kammerpräsident in Eutin, nach seiner Konversion zur kath. Kirche (1800) mit der Fürstin Gallitzin Mittelpunkt der romantischen kathol. Erneuerung in Deutschland. Zu ihm Gerhard SAUDER, *Stolberg-Stolberg* in *LThK*³ 9 (2000) 1016 f. (Lit.).

³⁶ Clemens August Freiherr von Droste zu Vischering, seit 1835 Erzbischof von Köln, geb. 1773 Schloss Vorhelm bei Beckum, gest. 1845 Münster. Zu ihm Erwin GATZ, *Droste zu Vischering*, in DERS., *Die Bischöfe der deutschsprachigen Länder 1785/1803 bis 1945. Ein biographisches Lexikon*, Berlin 1983, 145-148 (Lit.); DERS., *Droste zu*

einen Mannes, an dem die österreichische Kirche aus der Asche stieg. Es war ein Priester aus Mähren, ehemals Bäcker, der heilige Klemens Maria Hofbauer. Der kam, von den Franzosen aus Polen vertrieben, 1808, sechsfundfünfzig Jahre alt, nach Wien, und da hatte, wie Anton von Klinkowström³⁷ in seiner Biographie Friedrichs³⁸ sagt, das neue Ninive seinen Jonas gefunden³⁹. Den Behörden verdächtig, arm und bloß, unbekannt in der heiteren Stadt, fing er sein Werk still zu bereiten an, dem mächtigen Sedlnitzky⁴⁰ noch sehr zum Verdrusse, dem bald der Eifer einer geheimen Gesellschaft von Studenten und jungen Beamten gemeldet wurde, mit dem Ziele, „die katholische Religion wieder so in Ausübung zu bringen, wie sie in den ersten Zeiten des Christentums in Ausübung war“⁴¹. Der Heilige wird als ein ungezierter, schlichter, ja derber Mann geschildert, kindlich heiter, eher wortkarg sogar, und wenn Zacharias Werner ihn mit Napoleon

Vischering, in *LThK*³ 3 (1995) 380 f. – Angespielt wird auf das so genannte „Kölner Ereignis“, bzw. die „Kölner Wirren“, d.h. seinen Widerspruch gegen staatliche Bevormundung in der Mischehenfrage und seine anschließende Inhaftierung, die den Protest von Görres in seinem „Athanasius“ auslöste. Dazu Friedrich KLEINEMANN, *Kölner Wirren*, in *LThK*³ 6 (1997) 197 f. (Lit.)

³⁷ Gemeint ist Alphons von Klinkowström (1818-1891), benannt nach Alfons von Liguori, nach Studien der Jurisprudenz im österreichischen Staatsdienst, Abgeordneter zum Landtag von Istrien, k.k. wirklicher Hofrat, Publizist. Er verfasste die Biographie seines Vaters, in der er auch Hofbauer würdigte. Vgl. Alphons VON KLINKOWSTRÖM, *Friedrich August von Klinkowström und seine Nachkommen. Eine biographische Skizze* von dessen Sohn, Wien 1887. Zu ihm ebd., 428-439; MH XI, 187.

³⁸ Friedrich August von Klinkowström (1778-1835), geb. auf Schloss Ludwigsburg bei Greifswald (Schwedisch Pommern), gest. in Wien, Offizier, Maler, Pädagoge, Jugendschriftsteller, Begründer (mit Hofbauer) und Leiter des *Klinkowströmschen Erziehungsinstituts* in Wien, konvertierte am 13. September 1814 bei Hofbauer zum Katholizismus, gehörte zum engeren „Hofbauerkreis“, begraben im „Romantikerfriedhof“ in Maria Enzersdorf, zwei seiner Söhne wurden Jesuiten. – Zu ihm MH XV, 188 (Generalregister); Alphons v. KLINKOWSTRÖM, *Klinkowström* (wie Anm. 33); MARKTGEMEINDE MARIA ENZERSDORF (Hg.), *Der Romantikerkreis in Maria Enzersdorf. Klemens Maria Hofbauer und seine Zeit* (Begleitbuch zur Ausstellung), Maria Enzersdorf 1989, 76-79, 132 (Register); Josef HEINZMANN, *Das Evangelium neu verkünden. Klemens Maria Hofbauer*, Freiburg/Schweiz 1986, 187 f.

³⁹ „Dort [im Friedhof von Maria Enzersdorf] ruhen an der Seite des Freiherrn von Penkler [...] P. Clemens Hoffbauer, der Apostel Wiens, ein Jonas des modernen Ninive [...]“. Alphons v. KLINKOWSTRÖM, *Klinkowström* (wie Anm. 38), 397.

⁴⁰ Joseph Graf Sedlnitzky von Choltitz (1788-1855), 1817-1848 Präsident der Österreichischen Obersten Polizey- und Cenzur-Hofstelle. Vgl. MH XIII, 72-108, 172-177, 202-208.

⁴¹ Der Satz findet sich in einem von der Polizei abgefangenen Brief eines gewissen Maurer, eines Wiener Studenten der Jurisprudenz. Anlage zu einem Schreiben des k.k. wirklichen Regierungsrats Joseph Edler von Hoch an Sedlnitzky, Linz, 31. Juli 1819. MH XIII. 172-174, hier 174. – Der Brief des Studenten ist zitiert bei INNERKOFLE, *Hofbauer* (wie Anm. 8), 567.

und Goethe verglich⁴², so wird damit doch auch wieder nur die Macht, die von ihm ausging, ersichtlich, nicht aber wie sie gewirkt hat. Ein großer Redner war er nicht, noch durch irdische Weisheit ausgezeichnet. Wir hören eigentlich nur immer, daß er mit den jungen Leuten gern spazieren ging, in den Prater oder auch über Land, und davon kamen sie dann wie „ganz umgewandelt“ heim⁴³. Wer aber gar bei ihm beichtete, verfiel ihm. Da war ein Student, eines angesehenen Beamten Sohn, weltlich erzogen, zum Juristen bestimmt, der sich, zunächst vielleicht mehr aus bloßer Neugierde, von einem Kameraden beim Hofbauer einführen ließ, womit „das Unglück“ begann, heißt's in einem Briefe seiner Tante. Er ging, in sich, war wie verwandelt und gestand den Eltern den Wunsch, Priester zu werden, worüber seine gute Mutter so erschrak, daß, sie in ihrer Verzweiflung zum Kaiser lief. Der Kaiser, ihrem Gatten für seine und der Seinen Verdienste so zugetan, daß er ihm vor Jahren schon den erbländischen Adel verliehen hatte, hörte sie gütig an und versprach, es durch die Polizei untersuchen zu lassen⁴⁴. Doch half auch das nichts, der Sohn blieb fest und ist dann der Kardinal Rauscher⁴⁵ geworden, Fürsterzbischof von Wien, der Mittler des Konkordats. Da war ferner ein Professor, vordem an der Salzburger, damals an der Wiener Universität, ein typischer Josephiner recht nach dem Sinne der Zeit, bis er, schon an die fünfzig, mit Hofbauer bekannt wurde; der wendete sein Herz um, nun meinte dieser Roman Zängerle⁴⁶ nicht mehr „mit den Wölfen heulen zu müssen“, und hat dann als Fürstbischof von Seckau die Steiermark den

⁴² Vgl. MH XIII, 39 f.

⁴³ Vgl. INNERKOFER, *Hofbauer* (wie Anm. 8), 513-516.

⁴⁴ Vgl. ebd. 596-598; Cölestin WOLFSGRUBER, *Joseph Othmar Cardinal Rauscher. Sein Leben und sein Wirken*, Freiburg i. B. 1888, I, 12-24.

⁴⁵ Joseph Othmar von Rauscher (1797-1875), Fürst-Erzbischof von Wien 1853, Kardinal 1855, aus österr. Beamtenfamilie, Hofbauerschüler, auf dem ersten Vatikanum Gegner der Infallibilität. Das unter ihm geschlossene, von Bahr gelobte Konkordat (1855), das ein enges Bündnis mit dem neoabsolutistischen Staat beinhaltete, erwies sich allerdings in Wirklichkeit auf die Dauer als unzeitgemäß und für beide Vertragspartner eher schädlich. GATZ, in DERS. (Hg.), *Bischöfe* 1983 (wie Anm. 37), 596-601 (Lit.). – Lesenswert ist das Zeugnis Rauschers über Klemens Maria Hofbauer in MH XIII 12-15.

⁴⁶ Roman Sebastian Zängerle (Ordensname Franz Xaver) (1771-1848), aus Oberkirchberg an der Iller, 1788 OSB in Wiblingen, 1793 Priester, 1803 Professor der neutestamentl. Exegese und Pastoraltheologie in Salzburg, gelangte über Lehrstühle in Krakau, Brünn und Prag 1813 als Professor für neutestamentl. Exegese nach Wien, dort enger Kontakt mit Hofbauer (seinem Beichtvater), Klinkowström und Johann Emanuel Veith, seit 1824 Fürstbischof von Seckau, förderte die Niederlassungen der Redemptoristen. Zu ihm Bonifatius SENTZER, *Roman Sebastian Zängerle, Fürstbischof von Seckau und Administrator der Leobener Diözese*, Graz 1901; Ägidius LEIPOLD, *Zängerle*, in GATZ, *Die Bischöfe* (wie Anm. 37), 829-832; Emmeram H. RITTER, *Zängerle*, in *LThK*³ 10 (2001) 1383.

Josephinern entrungen, wie Gregorius Thomas Ziegler⁴⁷, auch ein Jünger Hofbauers, Oberösterreich; er starb als Bischof von Linz, ihm folgte Rudigier. Hofbauer hat auch Klinckowström und Friedrich Schlosser⁴⁸ bekehrt, Grillparzers Base, Maria Rizzy⁴⁹, war sein Beichtkind, Clemens Brentano⁵⁰, Friedrich Schlegel⁵¹ und Dorothea⁵², Emanuel Veith⁵³, Adam Müller⁵⁴ und Eichendorff⁵⁵ ließen sich von ihm führen, auch der seltsame Philo-

⁴⁷ Gregorius Thomas Ziegler (1770-1852), aus Kirchheim an der Mindel, 1788 OSB in Wiblingen, 1793 Priester, 1801 Prior, 1896 Subprior in Tynieć (Gallizien) u. Prof. der Dogmatik in Krakau, 1810 Prof. für Kirchengeschichte in Linz, 1815 für Dogmatik in Wien, dort enger Anschluss an Hofbauer, 1822-1827 Bischof von Tynieć-Tarnów, seit 1827 Bischof von Linz. Zu ihm Eduard HOSP, *Bischof Gregorius Thomas Ziegler. Ein Vorkämpfer gegen den Josephinismus*, Linz 1956; Rudolf ZINNHOBLER, Ziegler in GATZ, *Die Bischöfe* (wie Anm. 37), 834-837; DERS., Ziegler in *LThK*³ 10 (2001) 1450.

⁴⁸ Johann Friedrich Heinrich Schlosser (1780-1851), Neffe und Freund Goethes, Frankfurter Stadtpolitiker und Schriftsteller, Vertreter Frankfurts beim Wiener Kongress, trat im Dezember 1814 mit seiner Frau Sophie unter dem Einfluss Hofbauers zum kath. Glauben über. Zu ihm Gerhard KALLER, *Schlosser*, in *BBKL* 9 (1995) 304-306.

⁴⁹ Gemeint ist Maria Ignazia Rizy (Klostername Maria Benedicta von der Allerheiligsten Dreifaltigkeit), geb. in Wien 1791, gest. in Eggenburg 1852, OSSR seit 1830, erste Oberin der Redemptoristinnen außerhalb Italiens, zuerst in Wien am Rennweg, dann in Stein an der Donau bei Krems. Maria Rizy (Rizzi) war die „Base“, d. h. die Kusine Grillparzers, nicht (wie in den meisten Hofbauerbiographien irrtümlich) seine Nichte. Zu ihr zuletzt: Joseph Michael FISCHER, *Maria Benedicta Rizy, Grillparzers Kusine – die Nonne von Stein an der Donau*, in *Hippolytus*, NF, *St. Pöltener Hefte zur Diözesankunde* 16 (1991) 3-48; vgl. auch François Sales DUMORTIER, *Fleurs de l’Institut des Rédemptoristines*, Lille 1884, 186-290; HOSP, *Erbe* (wie Anm. 9), 130-135.

⁵⁰ Clemens Brentano (1778-1842), bedeutender deutscher Dichter. Zu ihm Wolfgang Frühwald, in *LThK*³ 2 (1994) 674 (Lit.).

⁵¹ Friedrich (von) Schlegel (1772-1829), Literaturhistoriker, Orientalist, Philosoph, Schriftsteller, trat 1808 in Köln zum katholischen Glauben über, im gleichen Jahr kam er nach Wien, wo er schon bald mit Hofbauer in Kontakt trat („Hofbauer-Schlegel-Kreis“). Zu ihm Hans EICHNER, in *LThK*³ 9 (2000) 155 f. – Zum Hofbauer-Schlegel-Kreis Rolf DECOT, *Klemens Maria Hofbauer im politisch-geistigen Umfeld seiner Wiener Zeit*, in *SHCSR* 49 (2001) 3-28, hier 9-12; Rudolf TILL, *Hofbauer und sein Kreis*, Wien 1951, 59-62.

⁵² Dorothea Schlegel (1763-1839), Tochter des Philosophen Moses Mendelssohn, in zweiter Ehe seit 1808 mit Friedrich Schlegel verheiratet, mit dem zusammen sie katholisch wurde. Ihr Wiener Salon, wo auch Hofbauer verkehrte, bildete einen Mittelpunkt des geistig-literarischen Wien. Hofbauer war ihr Seelenführer, den sie ihren „lieben geistlichen Vater“ nannte. Zu ihr Konrad FEILCHENFELDT, in *LThK*³ 9 (2000) 55; vgl. auch TILL (wie Anm. 52), 62.

⁵³ Johann Emanuel Veith, geb. 1787 Kuttenplan (Böhmen), gest. 1876 Wien, 1821-1830 CSSR, aus jüdischer Familie, Studium der Medizin, 1816-1821 Direktor des Wiener tierärztlichen Instituts, 1816 Konversion zur kath. Kirche, schloss sich Hofbauer und studierte Theologie, 1821 Priester, 1822 Profess, religiöser Schriftsteller und Prediger bei Sankt Stephan in Wien. Zu ihm Otto WEISS, *Veith*, in *Dictionnaire de Spiritualité* 16 (1994) 350-353; DERS., *Veith*, in *BBKL* 12 (1997) 1194-1204.

⁵⁴ Adam Heinrich Müller (1779-1829), Ritter von Nittersdorf, aus Berlin, bedeutender Staatsrechtslehrer, Haupt der politischen Romantik und einer der Väter der „Restauration“, im

soph Anton Günther⁵⁶ taucht bei ihm auf und Karoline Pichler⁵⁷ geht ihm nach wie Gewey, der Eipeldauer⁵⁸. Er muß die Menschen ganz unmittelbar ergriffen haben, bloß durch die gewaltige Wahrheit seines Wesens: er sah sie an und sie glaubten. Kein äußerer Glanz war an ihm, keine Kunst der Überredung besaß er, aber der inneren Macht seiner Gegenwart widerstand niemand. Man begreift das er der Polizei höchst unheimlich war. Sie wußte sich gar nicht zu helfen. Mit ihm war in der ahnungslosen Stadt der Geist erschienen. Darauf konnten die Behörden nicht gefaßt sein, er ließ sich, nicht verbieten, man kommt mit allen Paragraphen einem Manne nicht bei, der durch die ‚Wahrheit seines bloßen Daseins wirkt. Sie atmeten auf, als er starb. Daß er nun erst überall im Lande zu leben begann, konnten sie nicht wissen. Von diesem Toten aus ist Österreich wieder katholisch geworden.

In jener Audienz der Mutter Rauscher beim Kaiser fällt auf, wie der

preußischen, dann im österreichischen Staatsdienst, 1805 in Wien bei den Serviten Konversion zur kath. Kirche. Zu ihm: Ernst NOLTE, *Ein moderner Revolutionär? Adam Müller*, in *Deutschlands Weg in die Moderne. Politik, Gesellschaft und Kultur im 19. Jahrhundert*, hg. von Wolfgang HARDTWIG und Harm-Hinrich BRANDT, München 1993; Jakob BAXA, *Adam Müller*, Jena 1930; Albrecht LANGNER, *Müller*, in *LThK*³ 7 (1998) 516.

⁵⁵ Joseph Frhr. von Eichendorff, geb. 1788 Lubowitz (Schlesien), gest. 1857 Neiße, katholischer Lyriker und Erzähler. Zu ihm Wolfgang FRÜHWALD, *Eichendorff*, in *LThK*³ 3 (1995) 516 (Lit).

⁵⁶ Anton Günther, geb. 1783 Lindenau (Nordböhmen), gest. 1863 Wien, studierte bei Bernard Bolzano in Prag Philosophie, in Wien Anschluss an Klemens M. Hofbauer, der ihn seinen „Augustinus“ nannte, eng befreundet mit Joh. Emanuel Veith, 1820 Kandidat CSSR, 1821 Priester, 1822-1824 Novize S.J., dann Privatgelehrter in Wien, seine neue „katholische“ Philosophie wurde im deutschen Sprachraum mit Freuden begrüßt, es folgte jedoch 1857 die römische Verurteilung seiner Lehre als „Semi-Rationalismus“. Zu ihm Herman H. SCHWEDT, *Günther*, in *LThK*³ 4 (1995) 1106 f. (Lit.). – Siehe auch MH XIII, 230.

⁵⁷ Karoline (Caroline) Pichler, geb. in Wien 1769 als Tochter des Hofrats Franz von Greiner und seiner Frau Charlotte, einer Vertrauten der Kaiserin Maria Theresia, 1796 verheiratet mit dem Offizier Andreas Pichler, gest. in Wien durch Freitod 1843, Schriftstellerin und Mittelpunkt des wichtigsten Wiener literarischen Salons, eng befreundet mit Friedrich und Dorothea Schlegel; ihre Religiosität war stark von der Aufklärung beeinflusst; während sie Hofbauer wohl eine gewisse Sympathie entgegenbrachte, war sie abgestoßen von dem Asketismus und Ultramontanismus seines Nachfolgers Passerat und der Wiener Redemptoristen. Zu ihr Stefan JORDAN, in *NDB* 20 (2001) 411 f. (Lit.). – Zu ihrer etwas schillernden Beziehung zu Hofbauer und den Redemptoristen vgl. MH XIII, 65; Caroline PICHLER, *Denkwürdigkeiten aus meinem Leben*, 2. Auflage in zwei Bänden, München 1914, II, 183; Lena JANSEN, *Karoline Pichler*, 1936, 212; Eduard HOSP, *Kirche Österreichs im Vormärz, 1815-1850*, Wien-München 1971, 350 (hinsichtlich der Einschätzung Hofbauers durch K. Pichler wohl zu negativ).

⁵⁸ Franz Xaver Karl Gewey (1764-1819) geb. in Wien, gest. ebd.; volkstümlicher Dramatiker, Publizist und Schauspieler, seit 1789 im Staatsdienst, gab die so genannten „Briefe eines Eipeldauers“ heraus. Zu ihm J. MACHO, *Der Wiener Volksdichter Franz Xaver Karl Gewey*, Dissertation Wien 1939. – Bahr übernimmt hier Vermutungen von Innerkofler, der sich auf einen Polizeibericht beruft. Es ist jedoch fraglich, ob ein Einfluss Hofbauers auf Gewey bestand. In dem Polizeibericht ist lediglich von Kontakten Geweys zu Zacharias Werner die Rede. Vgl. INNERKOFLE, Hofbauer (wie Anm. 8), 673.

Kaiser dabei fast verlegen scheint. Die Mutter klagt, daß ihr Sohn in die Gesellschaft des Paters Hofbauer geraten. „Lassen Sie ihn dabei“, antwortete der Kaiser. Er will offenbar keine Klagen über Hofbauer hören. Und da sie dennoch nicht abläßt, fragt er: „Wie waren denn die Sitten Ihres Sohnes vorher?“ Und schließlich weiß er sich und ihr keinen anderen Rat, als daß er verspricht, „es durch die Polizei untersuchen zu lassen“⁵⁹. Man hat den Eindruck, daß er dem Heiligen geneigt ist, doch, ohne den Mut, für ihn einzustehen. Wie man überhaupt den Eindruck hat, daß er, josephinisch aufgewachsen, um 1809 herum selbst innerlich ein anderer wird, aber nach außen hin, durch Furcht oder Scham geschwächt, nichts davon merken lassen will. Die Not der Zeit mag ihn ins Herz getroffen haben, aber der Stimme seines Herzens zu folgen, hat ihm die Kanzlei nicht erlaubt. Er tastet nirgends den Josephinismus an, wenn er ihn auch in der Ausführung sachte zu lindern zu weilen schüchtern versucht. Das Österreich der Restauration, das Österreich der heiligen Allianz bleibt josephinisch. Immer wieder sucht der Kaiser einen Weg nach Rom, doch scheint er zu meinen, auch der josephinische führe dahin⁶⁰. Vielleicht hat Görres⁶¹ an Franz und Metternich gedacht, als er in seinem *Athanasius* schrieb, dass „zwischen Christus und Belial eine rechte Mitte nicht wohl zu finden ist, obgleich die meisten unserer Staatsmänner unausgesetzt nach ihr suchen“⁶². Franz hat seit 1810 immer wieder mit dem Papst unterhandelt, zuletzt noch in den dreißiger Jahren durch den mächtigen Aristaces Azaria, den Erzbischof von Cäsarea und Generalabt der Mechitaristen in Wien⁶³. Es blieb vergeblich, die Kanzlei war stärker als der

⁵⁹ Bahr folgt hier INNERKOFER, *Hofbauer* (wie Anm. 8), 598.

⁶⁰ Diese Einschätzung des Verhältnisses Franz' I. zu Rom und zur Kirche durch Bahr dürfte in etwa den Tatsachen entsprechen. Es kam, auch unter dem Einfluss Metternichs, spätestens 1818 zu einer Annäherung des Kaisers an die römische Kurie, genauer zu einer Verbindung der staatlichen mit der kirchlichen Restauration. Zeichen dafür ist die Romreise des Kaisers 1819 und die Genehmigung der Redemptoristen in Österreich 1820. Vgl. Eduard WINTER, *Der Josefismus und seine Geschichte. Beiträge zur Geistesgeschichte Österreichs 1740-1848*, Brunn – München – Wien 1943, 300 f.

⁶¹ Johann Joseph von Görres, Publizist, Historiker, Philosoph, Laientheologe, Katholikenführer. Zu ihm Bernd WACKER, *Revolution und Offenbarung. Das Spätwerk (1824-1848) von Joseph Görres. Eine politische Theologie*. Mainz 1988; Harald DICKERHOF (Hg.), *Görres-Studien. Festschrift zum 150. Todesjahr von Joseph von Görres*, Paderborn u.a. 1999.

⁶² Joseph GÖRRES, *Athanasius*, Regensburg, 1.-3. Aufl. 1838. – Der zitierte Satz konnte nicht verifiziert werden.

⁶³ Aristakes Azarian (Aristaces Azaria), geb. Stambul 1782, gest. Wien 1854, Studien in Rom am Propagandakolleg, 1801 Priester und Eintritt in den Orden der Mechitharisten in Trient, 1810 Umsiedlung des Konvents nach Wien, wo der Orden u.a. durch den Druck katholischer Bücher wirkte. A. wurde 1826 Generalabt des Ordens, 1827 Titularerzbischof von Cäsarea. Zu ihm Mari Kristin ARAT, *Die Wiener Mechitharisten*, Wien 1990, 48-74. – Wenig bekannt ist die enge Beziehung Hofbauers zu den Wiener Mechitharisten. Vgl. Otto WEISS,

Kaiser. Sterbend bat er Metternich noch: „Ich lege meine Ruhe im Grabe in Ihre Hände.“ Aber der Kanzler war ohnmächtig wie der Kaiser. Auch Metternich, selbst dem romantischen Kreise geistig nahe, konnte den Kanzleisinn nicht brechen.

Indessen nahmen die Jünger Hofbauers still die Herzen ein, und seine Saat ging auf.

GIUSEPPE ORLANDI, C.Ss.R.

I REDENTORISTI NELL'ARCHIVIO PARTICOLARE DI PIO
XA proposito dell'*Inventario* di Alejandro M. Diéguez

La Segreteria particolare venne costituita da Pio X all'indomani della sua elezione, e si avvaleva dell'opera di ecclesiastici di fiducia, per lo più conosciuti durante il suo ministero episcopale a Mantova e a Venezia. Si trattava di mons. *Giovanni Bressan* (1861-1950), segretario e conclavista del card. Sarto; mons. *Giuseppe Pescini* (1875-1950), maestro di camera del card. Sarto; mons. *Francesco di Paola Gasoni* (1843-1926); mons. *Attilio Bianchi* (1870-1951); e mons. *Vincenzo Maria Ungherini* (1853-1927). I segretari operavano sotto la direzione di mons. Bressan, che aveva la firma. Con la Segreteria particolare (detta anche *Segretariola*) collaboravano anche alcuni *consultori*. Come mons. Giacomo Della Chiesa, sostituto della Segreteria di Stato (1903-1907) e futuro Benedetto XV (1914-1922); p. Angelo De Santi (1847-1922), S.I., della Commissione pontificia per i libri liturgici gregoriani, ecc.

Il materiale della Segreteria accumulato durante il pontificato sartiano fu raccolto nell'Archivio particolare di Pio X, che nel 1943, dopo varie vicissitudini, venne versato nell'Archivio Segreto Vaticano. Nel 1985 Giovanni Paolo II decideva l'apertura alla consultazione dei fondi archivistici riguardanti i pontificati di Pio X – e quindi anche della *Segretariola* – e di Benedetto XV, da attuare, naturalmente, «con la gradualità imposta dalla necessità di provvedere alla preparazione tecnica del materiale».

L'Archivio particolare di Pio X – la cui importanza è stata già segnalata dai prefetti dell'Archivio Segreto Vaticano p. Joseph Metzler nel 1987 e p. Sergio Pagano nel 2000 – venne consultato sporadicamente dagli studiosi anche prima della sua inventariazione. Il compito di realizzare quest'ultima – e di illustrare la genesi e lo sviluppo di detto Archivio – è stato portato a termine in modo egregio da Alejandro M. Diéguez, che ha recentemente pubblicato il risultato del suo lavoro¹. Le 297 buste che costituiscono il fondo sono state suddivise nelle seguenti sezioni: *Corrispondenza* (bb. 1-142:

¹ A.M. DIÉGUEZ, *L'Archivio particolare di Pio X. Cenni storici e Inventario* (Collectanea Archivi Vaticani, 51), Città del Vaticano, Archivio Segreto Vaticano, 2003.

anni 1903-1914), la «più importante per consistenza, articolazione e contenuto»²; *Benedizioni* (bb. 143-164: anni 1910-1914), riguardante richieste di benedizioni indirizzate al Papa da ecclesiastici e laici³; *Doni* (bb. 165-203: anni 1903-1914), riguardante donazioni a privati o a chiese povere⁴; *Messe* (bb. 204-213: anni 1904-1914), riguardante le richieste di intenzioni di messe e i relativi attestati dell'avvenuta celebrazione⁵; *Sussidi* (bb. 214-258: anni 1903-1914), riguardante le elargizioni a favore di privati, confraternite, associazioni cattoliche, ecc.⁶; *Registri* (bb. 259-295: anni 1903-1914), riguardante il protocollo generale delle lettere spedite, ecc.⁷. Chiude la serie l'*Appendice* (bb. 296-297; anni 1888-1914, 1919-1974), raccolta eterogenea di scritti dovuti alla penna di Pio X, o riguardanti la sua persona e la sua opera⁸.

Tra i motivi che indussero Pio X a creare la Segreteria particolare vi erano i seguenti: una certa «insofferenza verso i ritardi della burocrazia curiale»; il «bisogno di familiarità, così fortemente sentito da papa Sarto da derogare a certe secolari usanze di corte»; «una certa diffidenza verso l'ambiente che lo circondava», ecc.⁹

Il funzionamento della Segreteria particolare venne così descritto da mons. Pescini:

«Si aprivano le lettere che giungevano al Papa; alcune di queste lettere erano sigillate in una seconda busta e dovevano consegnarsi chiuse. Spesso il Papa preparava da sé la risposta e consegnava tale risposta chiusa, in busta, alla Segreteria per la spedizione, sicché noi venivamo ad ignorare perfettamente gli affari così trattati. I casi comuni, che erano di competenza di qualche Congregazione o Ufficio, venivano rimessi ai Dicasteri per la spedizione, dopo di essere stati protocollati in Segreteria, di modo che, se in seguito provenivano lamenti di mancata risposta, noi potevamo sollecitare i vari Dicasteri, attraverso il numero di protocollo esistente in Segreteria. Diversi altri casi, a giudizio di mons. Bressan, venivano presentati direttamente al Papa. Il Papa

² Nella sezione *Corrispondenza*, 17 buste contengono documenti riguardanti la Congregazione o qualche suo membro.

³ La sezione *Benedizioni* non contiene documenti riguardanti la Congregazione o qualche suo membro.

⁴ Nella sezione *Doni*, 9 buste contengono documenti riguardanti la Congregazione o qualche suo membro.

⁵ Nella sezione *Messe*, 5 buste contengono documenti riguardanti la Congregazione o qualche suo membro.

⁶ Nella sezione *Sussidi*, 2 buste contengono documenti riguardanti la Congregazione o qualche suo membro.

⁷ La sezione *Registri* non contiene documenti riguardanti la Congregazione o qualche suo membro.

⁸ La sezione *Appendice* non contiene documenti riguardanti la Congregazione o qualche suo membro.

⁹ DIÉGUEZ, *L'Archivio particolare di Pio X*, pp. XXI-XXII.

la mattina seguente restituiva le lettere con la sua mente espressa in iscritto e brevemente, per la risposta. Era perciò praticamente impossibile, atteso il sistema, influire sulle decisioni del Papa o rispondere di proprio arbitrio, o mettere alcunché di proprio nelle risposte, giacché il Papa non ascoltava relazioni a voce, ma voleva tutto vedere di persona, e dare da sé, e in iscritto, la sostanza della risposta»¹⁰.

Anche se le carte dell'Archivio in questione costituiscono un insieme bene ordinato, è facile rendersi conto dello straordinario impegno che la compilazione dell'*Inventario* ha richiesto. Di ogni busta l'Autore offre una sintesi del contenuto, segnalando gli argomenti di maggiore interesse. Per esempio, nella sezione *Corrispondenza* non si limita a menzionare i nomi dei corrispondenti del Papa, ma offre anche un breve, utilissimo regesto del relativo carteggio.

Gli studiosi saranno grati ad Alejandro M. Diéguez di questo prezioso strumento posto a loro disposizione. E devono esserlo anche i Redentoristi, che vi trovano la chiave per l'approfondimento della conoscenza del rapporto del loro Istituto con Pio X.

Come è noto, il futuro pontefice aveva conosciuto i Redentoristi molto prima dell'elezione a successore di S. Pietro.

Il suo primo contatto documentato risale al 1883. Il 17 febbraio di quell'anno l'allora canonico Giuseppe Sarto, cancelliere della diocesi di Treviso, si rivolgeva al p. Ernesto Bresciani¹¹, superiore dei Redentoristi di Bussolengo (Verona), pregandolo di destinare un confratello a tenere in quaresima «un corso di così detti Spirituali Esercizi» ad «alcune Signore di Treviso, che si raccolgono tutti i primi venerdì del mese per alcune ore di ritiro» nella casa delle Canossiane¹². Anche dopo la sua promozione alla sede ve-

¹⁰ *Ibid.*, p. XV.

¹¹ Ernesto Bresciani nacque a Finale (Modena) il 29 gennaio 1838, emise la professione religiosa nella Congregazione del SS. Redentore il 24 dicembre 1856 e venne ordinato sacerdote a Linz (Austria) il 2 aprile 1861. Fu consultore generale dal 1894 al 1909. Morì a Roma il 7 settembre 1919. BOLAND, 50; A. SAMPERS, *Circa traditionem Imaginis BMV de Perpetuo Succursu Patribus CSSR eiusque instaurationem cultus quaedam notitiae et documenta, ann. 1865-1866*, in *SHCSR*, 14 (1966) 208-218; *Series moderatorum generalium eorumque vicariorum et consultorum*, in *SHCSR*, 2 (1954) 239-240; M.A. STELLA, *Le Serve di Maria di Galeazza. Sviluppo storico-legislativo dal 1855 al 1918*, in «Studi Storici O.S.M.», 26 (1976) 131, 166-168, 175, 177, 214.

¹² Cfr *Il beato Pio X e Bussolengo*, ne «Il Soccorso Perpetuo di Maria», 6 (1951) 62-63. È probabile che a chiedere aiuto ai Redentoristi di Bussolengo il can. Sarto fosse indotto dal fatto che questi erano attivi in diocesi. Dal 16 dicembre del 1883 al 1° gennaio del 1884 i padri Bresciani, Angelo Conflitti e Giuseppe Mucciarini tennero una missione a Tombolo, parrocchia nella quale il futuro Pio X era stato cappellano per quasi un decennio (1858-1867). Altre missioni vennero predicate, in questo periodo, nelle seguenti parrocchie trevisane: a Galliera, dal 15 settembre al 2 ottobre 1881 (dai padri Celestino Barbari, Bresciani e Gaetano Lora); a San Martino Lupatoto, dal 17 marzo al 9 aprile del 1882 (dai padri Barbari, Bresciani,

scovile di Mantova, mons. Sarto ebbe contatti con i Redentoristi di Bussolengo. Il 15 gennaio 1885, ad esempio, scriveva a quel superiore che si sarebbe adoperato per secondare l'opera missionaria della Congregazione nella sua diocesi¹³. Trasferito alla sede patriarcale di Venezia, in più occasioni si avvalse dell'opera dei Redentoristi di Bussolengo. Lo si apprende, ad esempio, dalla lettera inviata il 17 gennaio 1901 a quel superiore, con la quale lo informava di aver «pubblicato in questa Diocesi [di Venezia] l'estensione del S. Giubileo pei primi sei mesi dell'anno», e gli chiedeva dei predicatori per le missioni da tenere nelle parrocchie veneziane di S. Pietro di Castello e di S. Maria Zobenigo¹⁴.

Pio X ricordò i suoi rapporti con i loro confratelli di Bussolengo anche nella prima udienza concessa il 2 settembre 1903 ai membri del consiglio generale dei Redentoristi. Nel resoconto contenuto nella circolare inviata l'8 settembre alla Congregazione dal superiore generale, p. Mathias Raus¹⁵, sono così riferite le parole pronunciate in quella occasione da Pio X:

«Patres mei dilecti, Filios ego S. Alphonsi a multo tempore cognosco. Habetis Buxilongi, in dioecesi Veronensi, Domicilium cujus missionarios novi, quorum et laboribus apostolicis pluries ipse interfui, sive quum in mea dioecesi nativa Tarvisiana morarer, sive postquam ad Mantuanam sedem ac demum ad Venetam patriarchalem fui assumptus. Sic ipse comperi, quantum spiritualis emolumenti e vestro ministerio per Dei gratiam provenire soleat. Memini nominatim, quum Tarvisii essem, cujusdam viri qui, quum antea scandalo omnibus fuisset, ope sacrae missionis ad bonam frugem reversus, optimus deinde vixit obiitque christianus. Memini imprimis illius missionis, quam Patres vestri numero frequentes ante quatuor annos in urbe principe Venetorum habuerunt. Exinde enim, cujus rei ipse testis fui, tanta animarum salus et sanctificatio processit, ut omnes mecum mirarentur vehementer, Deoque impensas agerent gratias. Hunc autem uberrimum fructum, qui labores vestros evangelicos comitari solet et consequi, huic potissimum causae attribuendum censeo: praedicationi vestrae, quae apostolicas doctrinas, apostoli-

Conflitti e Antonio Agostini); e a Lovadina dal 25 febbraio al 6 marzo 1887 (dai padri Conflitti e Giovanni B. Ghibellini).

¹³ Cfr *Il beato Pio X e Bussolengo*, 62-63.

¹⁴ Le due missioni furono predicate rispettivamente dal 30 aprile al 12 maggio, e dal 12 al 19 maggio 1901, dai padri Giacomo Gasparini, Giacomo Dorigatti e Celestino Soravito. *Ibid.*

¹⁵ Mathias Raus nacque il 9 agosto 1829 ad Aspelt (Granducato del Lussemburgo), e mise la professione religiosa nella Congregazione del SS. Redentore il 1° novembre 1853, e venne ordinato sacerdote l'8 agosto 1858. Nel 1889 fu eletto consultore generale, e nel 1894 superiore generale. Dopo le dimissioni da quest'ultima carica (1909) si stabilì a Bischenberg (Alsazia). Morì a Bertigny (Svizzera) il 9 maggio 1917. Cfr R. DE SANTIS, *Elogio funebre del R.mo P. Mattia Raus Superiore Generale Emerito della Congregazione del SS. Redentore*, Roma 1917; *Derniers jours et sainte morte du Révérendissime Père Mathias Raus Supérieur Général émérite de la Congrégation du Très Saint Redempteur*, Fribourg 1917; BOLAND, 309.

cum zelum, apostolicam simplicitatem refert, nec alio, nisi ad animarum conversionem intendit. Pergite itaque, filii, hanc optimam praedicandi rationem tenere, a Patre vestro Alphonso haereditate acceptam, quacum tanta Dei benedictio conjuncta est»¹⁶.

Anche in udienze successive concesse al superiore generale il Papa lodò il metodo missionario della Congregazione, del quale a suo tempo – come s'è visto – aveva avuto modo di constatare personalmente l'efficacia¹⁷. Motivo di apprezzamento da parte sua era anche la reputazione di Istituto «osservante» che quello alfonciano godeva¹⁸, e soprattutto – cosa tutt'altro che trascurabile nel periodo della lotta antimodernista – la sua assoluta fedeltà al magistero della Chiesa¹⁹.

Tra i motivi di gratitudine dei Redentoristi verso Pio X – oltre alla stima per il loro ministero apostolico – vi è la canonizzazione dei confratelli Gerardo Maiella e Clemente Maria Hofbauer²⁰.

Ad approfondire la conoscenza dei contatti del Pontefice con i Redentoristi – che, a dire il vero, non sembra che superassero per intensità e per frequenza quelli di un qualsiasi altro Istituto religioso, della stessa consisten-

¹⁶ *Litterae circulares Reverendissimi Patris Mathiae Raus... quinquagesimo ejus sacerdotii anno in unum collectae*, Romae 1908, 296. Nella Cronaca della casa di Bussolengo, sotto il 25 settembre 1903, si legge: «Giunge una circolare ove si annunzia una visita fatta dal P. Reverendissimo insieme ad altri Padri al nuovo Papa Pio X, Patriarca di Venezia. In questa il collegio di Bussolengo vien onorato in modo speciale in una ai Padri Missionari, poiché il Papa asserisce essendo della Patria Veneta che conosce Bussolengo e Padri, “poiché ho avuto il bene di vederli e sentirli in missione e nella Diocesi di Treviso in quella di Mantova ed ultimamente in quella di Venezia. Oh quanto bene fanno colla loro predicazione semplice e apostolica. Del tanto bene che si è fatto anche ultimamente a Venezia che io stesso fui testimone e che tutti grandemente con me si meravigliavano abbiám dovuto rendere molte grazie a Dio, e tutto questo frutto lo si deve attribuire alla vostra predicazione, predicazione del tutto apostolica, apostolica dottrina, apostolico zelo, apostolica semplicità e che tende unicamente alla conversione delle anime”».

¹⁷ In qualità di abate commendatario, Pio X ordinò che venisse predicata una missione nella cattedrale di Subiaco dal 26 novembre all'8 dicembre 1908. *Chronica Domus Generalis*, Liber 4 (1907-1909), pp. 202, 204, in AGHR, DG, vol. II 2.

¹⁸ Nell'udienza concessa il 4 novembre 1908 a mons. Anatolio Nowak (1862-1933) – vescovo di Irenopoli i.p.i (1900-1924) e ausiliare di Cracovia, poi vescovo di Przemyśl (1924-1933) – il Papa, «parlando della nostra Congregazione», gli disse: «Quando chiedo ai vescovi informazioni su i religiosi che si trovano nelle loro diocesi, di tutti dicono che si portano bene, ma dei Redentoristi mi dicono che si portano benissimo». Per dare il giusto peso a tali parole, converrà ricordare che il prelado che le riferì era affiliato alla Congregazione redentorista. *Chronica Domus Generalis*, Liber 4, p. 196.

¹⁹ Cfr L. VEREECKE, *Les Rédemptoristes et le mouvement intégriste au début du XX^e siècle*, in SHCSR 20 (1972) 393-410.

²⁰ Cfr *Allocutio S. i Pii X habita occasione approbationis miraculorum pro canonizatione S. i Clementis*, in SHCSR 7 (1959) 5-12.

za numerica e della stessa diffusione²¹ – contribuiscono le carte dell'Archivio particolare di Pio X. Seguendo le puntuali indicazioni forniteci dall'*Inventario* di Diéguez veniamo in contatto con una documentazione – finora sconosciuta, o quanto meno solo parzialmente nota – che può essere sommariamente divisa in due nuclei: una riguardante il superiore generale della Congregazione e il suo consiglio, e l'altra relativa a singoli membri dell'Istituto, più o meno illustri.

Tra le carte del primo nucleo vi è la lettera inviata nel giugno del 1905 dal superiore generale al Papa, con la quale gli chiedeva di annullare la decisione di erigere a parrocchia la chiesa di S. Gioacchino, recentemente affidata ai Redentoristi (Doc., 1, a)²². Il documento è interessante perché illustra come i vertici della Congregazione continuassero a considerare il ministero parrocchiale un'«opera aliena dallo spirito dell'Istituto e formalmente proibita dalla Regola di S. Alfonso», ed atta ad introdurre nell'Istituto «un rilassamento dell'osservanza regolare». Il generale ammetteva che, «in certi paesi soggetti alla S. C(ongregazione) de Propaganda Fide, costretti dalle circostanze anormali, abbiamo dovuto accettare delle cure quasi-parrocchiali. Ma sarebbe tutt'altro se ciò accadesse fuori dei paesi di Missioni e specialmente nel centro stesso della cattolicità». Pur di salvaguardare quello che riteneva il vero spirito dell'Istituto, il generale si diceva disposto a cedere sia la chiesa che l'annessa casa ad altri religiosi, rinunciando al rimborso delle somme impiegate nella loro costruzione. Nella minuta della risposta al p. Raus, stilata personalmente, il Papa si diceva «dolente di non poter accettare le di lei esibizioni per quanto generose onde liberare l'Ordine religioso dall'assumere la cura della nuova Parrocchia di S. Gioacchino», e sicuro che nella prossima udienza lo avrebbe persuaso «che potrà l'Ordine come *in partibus infidelium* assumere la cura di S. Gioacchino, perché è qui identico il bisogno» (Doc., 1, b)²³. Si tratta di un documento importante, perché costituisce un ulteriore passo verso l'inserimento del ministero parrocchiale tra i fini dell'Istituto.

²¹ Cfr *Beatus Pius X et C.SS.R.*, in *Analecta* 23 (1951) 131-135. Dalle *Litterae circulares Reverendissimi Patris Mathiae Raus* (pp. 322, 373-374, 466) risulta che, oltre il 2 settembre 1903, il p. Raus venne ricevuto in udienza da Pio X il 21 marzo 1904, l'11 dicembre 1905 e il 18 agosto 1908. Ma questo elenco non è completo. Cfr nota 43.

²² La chiesa di S. Gioacchino era stata affidata ai Redentoristi il 28 agosto 1898. Cfr R. PITTIGLIANI, *Litterae annales de rebus gestis Provinciae Romanae Congregationis SS. Redemptoris*, Romae 1914, 36-37.

²³ Infatti la parrocchia venne inaugurata il 29 ottobre 1905, alla presenza del cardinal vicario. In un ritaglio di giornale inserito nella cronaca della casa generalizia si legge: «Giovedì 5 novembre il Santo Padre si degnò ricevere in udienza particolare il M.R.P. Provinciale dei Redentoristi ed il Parroco [di S. Gioacchino] P. Francesco Bufalini con tutti gli altri Padri che officiano la Chiesa. Li trattenne con paterna benevolenza, rivolgendo a tutti parole d'incoraggiamento per l'esercizio del Ministero parrocchiale. Al Parroco concesse la facoltà di dare al popolo la benedizione papale, con l'indulgenza plenaria, che, previo avviso, ha data

Di notevole interesse è anche la lettera del 1° novembre 1908, con la quale il p. Raus assicurava il Papa che l'Istituto era immune dal modernismo. Il generale descriveva sommariamente l'orientamento dottrinale della Congregazione, i manuali utilizzati nell'insegnamento della teologia morale (Marc, Aertnys e Konings) e dommatica (Hermann), ecc. (Doc., 3).

Di non minore rilievo sono le carte riguardanti le dimissioni del p. Raus. Che queste fossero secondate, se non provocate, da alcuni dei suoi più stretti collaboratori, lo si apprende dalla lettera inviata al Papa il 7 agosto 1908 dal p. Bresciani²⁴ – che dal 1894 ricopriva le cariche di consultore generale e di segretario del consiglio generale – e sottoscritta da altri tre consultori, ma all'insaputa dei rimanenti due. Questi ultimi non erano stati interpellati perché, a detta di Bresciani, «ci sembra non poterci interamente fidare della loro discrezione» (Doc., 2, a). Nel documento, il superiore generale in carica veniva detto non più idoneo ad esercitare il ruolo che ricopriva. Se da una parte si riconosceva che era «pio, umile, caritatevole, edificante nella sua vita privata», dall'altra si doveva ammettere che era assolutamente privo «di iniziativa, e soprattutto di destrezza e fermezza nell'amministrazione spirituale e temporale». Benché a tenore della regola il suo mandato fosse a vita, egli stesso aveva ventilata l'opportunità di presentare le proprie dimissioni nel prossimo capitolo generale indetto per il 1909. Bisognava scongiurare un suo ripensamento, che – a detta di Bresciani – poteva essere provocato dalle «esortazioni di rimanere al suo posto», contenute «nelle lettere di congratulazione» formulate dai confratelli, «almeno per complimento», in occasione del cinquantesimo anniversario della sua ordinazione sacerdotale, che cadeva l'8 agosto. Bresciani e gli altri firmatari del documento suggerivano al Papa di favorire le dimissioni del superiore generale. Sarebbe stato opportuno che questi le presentasse prima dell'inizio del prossimo capitolo – essendo chiaro che «per la poca attitudine a governare, per la difficoltà di parlare, e per l'indebolimento di capo, prodotto dalla grave età, sia incapace di diriger[lo]»²⁵ – per permettere una più proficua celebrazione del medesimo e una più serena elezione del successore.

domenica 19, dopo la Messa parrocchiale, con gran concorso di fedeli, anche alla Comunione».

²⁴ Ernesto Bresciani nacque a Finale (Modena) il 29 gennaio 1838, emise la professione religiosa nella Congregazione del SS. Redentore il 24 dicembre 1856 e venne ordinato sacerdote a Linz (Austria) il 2 aprile 1861. Fu consultore generale dal 1894 al 1909. Morì a Roma il 7 settembre 1919. BOLAND, 50. Cf note 27-28.

²⁵ Le previsioni di Bresciani trovarono conferma alla fine di dicembre del 1908, allorché il p. Raus ebbe una «piccola toccatina di apoplezia», che il 1° marzo 1909 faceva scrivere al cronista della casa generalizia: «In casa si è tutti impressionati circa la salute del R(everendissimo) P. Generale, nondimeno si è voluto in qualche maniera festeggiare il 15° anniversario della sua elezione». *Chronica Domus Generalis*, Liber 4, pp. 211, 233.

Il piano di Bresciani e degli altri tre consultori ebbe successo, dato che il p. Raus presentò le dimissioni il 26 aprile 1909, in apertura del capitolo generale²⁶.

Con ogni probabilità tale piano era stata ideato da Bresciani, che – conoscendolo da un venticinquennio – aveva una certa confidenza con il Papa, dal quale aveva avuto ripetuti segni di apprezzamento²⁷ e di benevolenza²⁸.

Tra i documenti del secondo nucleo, meritano di essere segnalate le lettere inviate dal card. Willem Marinus van Rossum a Pio X²⁹. Con la pri-

²⁶ *Acta integra Capituli Generalis XI CSSR*, Romae 1909, p. 1, n. 1430; p. 3-8, n. 1432. Nella cronaca della casa generalizia, sotto il 26 aprile 1909, giorno di apertura del capitolo generale, si legge: «La prima seduta è durata dalle 16.30 alle 18.35. In essa il R(everendissimo) P. Generale Mattia Raus ha dato le sue dimissioni senza alcuna restrizione». E sotto il 27 aprile: «Alle 9 si radunano fino alle 11.30 i Padri Capitolari, i quali sembra abbiano accettate le dimissioni del R(everendissimo) P. Mattia Raus. Questi ha passato tutto questo tempo nell'oratorio a pregare, mostrando all'esterno un non so che di vera giovialità e contentezza». *Chronica Domus Generalis*, Liber 4, pp. 257-258.

²⁷ Bresciani ebbe delicati incarichi dalla Santa Sede. Come quello di visitatore apostolico delle diocesi di Cefalù, Monreale, Caltanissetta e Girgenti (Agrigento), nel 1904; di Padova e di Vicenza, nel 1906; di Civitavecchia-Tarquinia, Bari, Conversano, Monopoli e Altamura-Acquaviva, e delle basiliche di S. Nicola di Bari e di S. Michele del Gargano, nel 1907. Cfr G. VIAN, *La riforma dell'episcopato italiano promossa da Pio X attraverso le visite apostoliche. Il caso dei vescovi veneti*, in AA.VV., *Episcopato e società tra Leone XIII e Pio X. Direttive romane ed esperienze locali in Emilia-Romagna e Veneto*, a cura di D. Menozzi, Bologna 2000, 229, 230, 232, 240, 255; Id., *La riforma della Chiesa per la restaurazione cristiana della società. Le visite apostoliche delle diocesi e dei seminari d'Italia promosse durante il pontificato di Pio X (1903-1914)*, Roma 1998, *passim*. Cfr anche S. TRAMONTIN, *Movimento cattolico e azione sociale in Italia meridionale all'epoca della presidenza Paganuzzi (1891)*, in *Società, religiosità e movimento cattolico in Italia meridionale*, Roma 1977, 55-109; Id., *Osservazioni di un padre redentorista sulla situazione del cattolicesimo in Italia meridionale (1901)*, *ibid.*, 285-289.

²⁸ In calce ad una supplica riguardante l'adempimento degli obblighi di una cappellania – presentata da Bresciani, anche a nome della sorella religiosa – il 17 luglio 1908 il Papa scrisse di proprio pugno: «Juxta preces, esonerando affatto da qualunque obbligo pel deposito delle lire 1.300 tanto il diletto figlio P. Ernesto Bresciani come la di lui sorella Suor M. Aldegonda». AGHR, Prov.Rom, Personalia, fasc. «Ernesto Bresciani».

²⁹ Willem Marinus van Rossum nacque a Zwolle (Olanda) il 3 ottobre 1854, venne ammesso alla professione religiosa nella Congregazione del SS. Redentore il 16 giugno 1874 e al sacerdozio il 17 ottobre 1879. Trasferito a Roma, divenne consultore del Sant'Ufficio e membro della Commissione per la redazione del Codice di Diritto Canonico. Nel 1909 fu eletto consultore generale e il 27 novembre 1911 promosso alla porpora. Il 12 marzo 1918 divenne prefetto della S. Congregazione di Propaganda Fide. Morì il 30 agosto 1932. Cfr BOLAND, 403; Z. PIĘTA, *Hierarchia catholica*, IX, Patavii 2002, 12. Nel settembre del 1912 van Rossum fu nominato legato al congresso eucaristico di Vienna. Cfr la lettera del 6 settembre 1912 con la quale Pio X ringraziava l'imperatore e «tutti i membri dell'Imperiale e Reale Famiglia» per la cooperazione «a preparare e disporre ogni cosa onde abbia il Congresso felice riuscita; e in modo speciale per la delicata attenzione di accogliere e di ospitare il mio rappresentante». ASV, *Arch. part. Pio X*, Busta 100, fasc. 3, f. 62. Cfr DIÉGUEZ, *L'Archivio particolare di Pio X*, p. 178.

ma, del novembre 1913, il cardinale invitava il Papa a patrocinare la fondazione di scuole cattoliche nella diocesi olandese di Roermond³⁰.

Di ben maggiore interesse è la lettera del 26 gennaio 1914, con la quale van Rossum informava il Papa dello svolgimento della congregazione generale della Sacra Congregazione dell'Indice, tenutasi quello stesso giorno, nella quale era stata decisa la condanna di alcune opere di Charles Maurras (1868-1952), il fondatore dell'*Action Française* (Doc., 4). Il documento aggiunge nuovi particolari alla versione dei fatti, contenuta nella relazione presentata il 29 dicembre 1926 dall'assessore del Sant'Ufficio, mons. Nicola Canali, a Pio XI³¹, nella quale, per esempio, si legge, a proposito della predetta congregazione generale:

«In medias ergo res devenientes E(minentissimi)mi Patres dixerunt dubium haud adesse posse, libros a Consultoribus designatos³² esse revera pessimos et mereri censuram, eo vel magis quia a iuvenibus vix arceri possint huiusmodi libri, quorum auctor in rebus politicis et in re litteraria ipsis tamquam summus commendetur et tamquam caput eorum a quibus salus patriae expectanda sit. E(minentissimi)mi Patres in sententiam convenerunt enumeratos libros ex parte S. Congregationis proscribi, publicationem autem Decreti sapientiae Summi Pontificis relinqui. Quod autem spectat ad ephemerides *L'Action Française, Revue bimensuelle* E(minentissimi)mi Patres idem statuendum esse censuerunt de istis ac de operibus D(omini) Maurras»³³.

Come si vede – anche se ad una lettura frettolosa potrebbe sembrare il contrario – il documento non afferma affatto che i cardinali partecipanti alla congregazione generale furono unanimi nel dichiararsi favorevoli alla condanna delle opere incriminate di Maurras. Il che trova conferma nella predetta lettera al Papa, nella quale van Rossum scrisse:

«per quanto ho difeso la tesi dell'inopportunità sono rimasto solo col mio voto, essendo tutti gli altri miei colleghi E(minentissimi)mi di parere che si doveva senz'altro venire alla condanna».

³⁰ Così *ibid.* (p. 349) è riassunta la lettera: «Il card. van Rossum chiede un contributo del Papa per l'erezione di scuole cattoliche nella diocesi di Roermond, in Olanda, dove furono scoperte miniere di carbone, offrendo £ 2.000 raccolte dall'apposito comitato perché il Papa le mandi come sua offerta; appunto autografo di Pio X: "L'E(minentissimo)mo. Card(inale) alle 2.000 lire unisca anche queste 2.000, che offre di cuore il S. Padre"».

³¹ AAS, 18 (1926) 529-530.

³² La congregazione plenaria era stata preceduta il 15 gennaio 1914 dalla congregazione preparatoria, nel cui verbale si legge: «Omnes Consultores in sententiam convenerunt quatuor opera Caroli Maurras: *Le Chemin de Paradis, Anthinéa, Les Amants de Venise* et *Trois idées politiques*, esse vere pessima et ideo prohibitionem mereri, quibus accessendum esse dixerunt opus inscriptum *L'Avenir de l'intelligence*». *Ibid.*, 529.

³³ *Ibid.*

A questo nucleo appartengono anche le lettere – e le relative minute di risposta di Pio X – di un altro Redentorista illustre: il Servo di Dio p. Antonio Losito³⁴.

Tra gli altri membri della Congregazione dei quali l'Archivio particolare di Pio X contiene documentazione, basterà ricordare – oltre al p. Bresciani, che nel settembre del 1908 chiedeva arredi sacri per la chiesa della nuova casa di Mestre³⁵, e nel 1912-1913 intenzioni di messe, per i sacerdoti partecipanti ai corsi di esercizi spirituali dei Redentoristi di Palermo³⁶ – p. Ignazio Cianciulli, che il 20 aprile 1908 segnalava «la catastrofe morale» del seminario di Avellino, del quale era stato recentemente nominato padre spirituale³⁷; p. Giacomo Gasparini, che nel maggio e nel luglio del 1909 chiedeva arredi e paramenti sacri, sempre per la casa di esercizi spirituali di Palermo³⁸; p. Pietro Oomen, procuratore generale, che nel 1908 chiedeva doni per il vicariato apostolico del Surinam³⁹; p. Mario Prudenzi, che nel gennaio del 1909 chiedeva paramenti per la parrocchia romana di S. Gioacchino. Una sorpresa è costituita dalla documentazione riguardante il sac. Domenico Mozzicarelli, futuro Redentorista, al quale nell'ottobre del 1910 il Papa sconsigliò di continuare a frequentare la facoltà di teologia dell'università di Friburgo⁴⁰. Intendeva in tal modo proteggerlo dagli influssi negativi a cui riteneva esposti gli studenti di quell'ateneo cattolico, non già punirlo di qual-

³⁴ Di tali documenti è prevista la prossima, integrale pubblicazione.

³⁵ DIÉGUEZ, *L'Archivio particolare di Pio X*, pp. 247. Il 19 ottobre 1909 era p. Serafino del Cuore di Gesù, O.C.D., priore di Venezia, a chiedere arredi e paramenti per i Redentoristi di Mestre. *Ibid.*, p. 273. La sua richiesta venne accolta, come si apprende dalla lettera di ringraziamento a mons. Bressan del 9 dicembre dello stesso anno. *Ibid.* La casa dei Redentoristi di Mestre, fondata nel 1905, venne soppressa nel 1912, con il trasferimento della comunità nei locali dell'Oratorio Filippino di Venezia. Cfr PITTIGLIANI, *Litterae annales*, 38-41.

³⁶ DIÉGUEZ, *L'Archivio particolare di Pio X*, p. 307.

³⁷ *Ibid.*, p. 59. Sul foglio, in alto, si legge di mano del Papa: «S.S.: *lectum* si tenga in evidenza». Sull'argomento, cfr M. CASSELLA, *La crisi e la riforma delle diocesi e dei seminari in Italia nei primi anni del Novecento*, in «Itinerari di Ricerca Storica», 15 (2001) 166.

³⁸ DIÉGUEZ, *L'Archivio particolare di Pio X*, pp. 260, 266-267.

³⁹ *Ibid.*, pp. 242, 249.

⁴⁰ L'8 ottobre 1910 Pio X inviò una lettera «riservata» al vicario generale di Viterbo, mons. Enrico Salvadori, nella quale si legge: «Per notizie poco rassicuranti pervenutemi in questi giorni non vedrei di buon occhio il ritorno all'Università di Friburgo dei due sacerdoti [Roberto] Sposetti e Mozzicarelli, anche perché se pure conseguissero la laurea, non potrà mai permettere che sieno assunti maestri in alcun seminario». *Ibid.*, p. 108.

che fallo⁴¹. Tant'è vero che negli anni 1910-1914 gli accordò un aiuto economico⁴².

Anche se in questa sede ci siamo limitati a menzionare quasi esclusivamente documenti dell'Archivio particolare di Pio X che permettono di approfondire la storia della CSSR, è doveroso segnalare il profitto che dalla consultazione di esso possono trarre anche i cultori di altri settori della storia. Basta a convincersene lo scorrere il copiosissimo ed utilissimo *Indice analitico* (pp. 387-500) di cui Diéguez ha munito il volume.

⁴¹ O. WEIB, *Modernismus und Antimodernismus im Dominikanerorden zugleich ein Beitrag zum «Sodalitium Pianum»*, Regensburg 1998, 218-262; *Études et documents sur l'histoire de l'Université de Fribourg/Suisse. Studien und Dokumente zur Geschichte der Universität Freiburg/Schweiz. Études*, Fribourg Suisse, 1991.

⁴² DIÉGUEZ, *L'Archivio particolare di Pio X*, pp. 304, 307, 314.

DOCUMENTI

1.

a.

P. Mathias Raus chiede a Pio X che alla Congregazione non venga affidata l'erigenda parrocchia romana di S. Gioacchino ai Prati di Castello⁴³

[giugno 1905]

Beatissimo Padre,

Mattia Raus, Superiore generale della Congregazione del SS.mo Redentore, prostrato ai piedi della Santità Vostra, a nome anche della sua Consulta e di tutto l'Istituto, umilmente espone quanto segue.

I. Egli supplica Vostra Santità di esimerlo, se è possibile, dall'obbligo di accettare la parrocchia di San Gioacchino ai Prati di Castello⁴⁴. Essendo l'amministrazione delle parrocchie un'opera aliena dallo spirito dell'Istituto e formalmente proibita dalla Regola di S. Alfonso⁴⁵, il supplicante teme con ragione che, esercitata dai Nostri, poco sarebbe benedetta da Dio, e tenderebbe ad introdurre nella Provincia nostra Romana un rilassamento

⁴³ ASV, *Arch. part. Pio X*, Busta 12, fasc. 12, ff. 251-253. In alto, a sinistra, probabilmente di mano del Papa, si legge: «Acta»; e in alto a destra, di altra mano: «N. 713/12 giugno 1905. Vedi entro». Cfr DIÉGUEZ, *L'Archivio particolare di Pio X*, p. 10. Il 12 giugno 1905, il p. Raus venne ricevuto in udienza privata dal Papa, al quale presentò una supplica con le seguenti richieste: «Oso pregare la Santità Vostra di due favori: I. Che dovendo noi accettare la parrocchia di S. Gioacchino, si degni darmene l'ubbidienza ed aggiungere la benedizione, colla dichiarazione che tale caso non deve *transire in exemplum*. II. Che, secondo l'umile domanda da me presentata, il superiore *pro tempore* della comunità di S. Gioacchino, previa intelligenza coll'E(minentissimi)mo Card. Vicario, sia pure riconosciuto come parroco: e ciò tanto per l'osservanza regolare e per l'unione nella comunità, quanto per il buon andamento stesso dell'amministrazione parrocchiale». Il documento «Supplica al S.P. Pio X (relativa alla parrocchia di S. Gioacchino)», una cui copia è conservata in AGHR, (Prov.Rom., XXII, Localia, 1901-1909, fasc. «Roma, S. Ioachim»), porta in calce questa nota: «Il Rev(erendissimo)mo P. Generale andò personalmente a presentare questa supplica al S.P. Pio X, che fece subito il rescritto. Essa è un appunto di altra supplica mandata precedentemente». Il testo del rescritto è il seguente: «Juxta preces admittimus conditiones, et dilectis filiis grati animi et praecipuae benevolentiae Nostrae testem amantissime in Domino impertimus Apostolicam Benedictionem. Die 12 iunii an. 1905. Pius P.P. X».

⁴⁴ Cfr PITTIGLIANI, *Litterae annales*, 37; E. MARCELLI, *S. Gioacchino in Prati: chiesa pontificia*, Roma s.a.

⁴⁵ Cfr *Codex Regularum*, p. 90, n. 150.

dell'osservanza regolare. È vero che, in certi paesi soggetti alla S. C(ongregazione) de Propaganda Fide, costretti dalle circostanze anormali, abbiamo dovuto accettare delle cure quasi-parrocchiali. Ma sarebbe tutt'altro se ciò accadesse fuori dei paesi di Missioni e specialmente nel centro stesso della cattolicità⁴⁶. Perciò, se la Santità Vostra si degnasse dispensarci dall'opera parrocchiale, il supplicante sarebbe pronto a ceder ad altro Istituto, gradito da Vostra Santità, la chiesa pontificia di S. Gioacchino finora affidataci, nonché l'annesso convento da noi fabbricato⁴⁷. E ciò non ostante le somme rilevanti da noi raccolte nel mondo cattolico per ultimare detta chiesa, e l'altra somma pur grande erogata dal nostro nella costruzione del nuovo e spazioso convento.

II. Che se poi la Santità Vostra volesse da noi assolutamente ed in virtù di santa ubbidienza l'accettazione dell'anzidetta parrocchia, adoreremmo la volontà di Dio in quella del suo Vicario, ed umilmente eseguirò il sovrano comando.

Tuttavia, in tal caso, supplicherei la Santità Vostra di voler benignamente approvare, nel concordato parrocchiale, i due articoli seguenti, atti ad impedire in qualche maniera le conseguenze temute a danno della regolare osservanza.

1°. Che la parrocchia sia costituita a S. Gioacchino in modo provvisorio, e non definitivamente.

2°. Che il Rettore pro tempore del convento, previa intesa dell'E(minentissimi)mo Cardinal Vicario, venga riconosciuto come parroco, e sia, come Rettore della Comunità religiosa, dipendente (come gli altri Superiori della Provincia) dal Provinciale di Roma. Questo articolo si osserva in tutti i paesi di Missioni soggetti alla Propaganda, ove abbiamo cure quasi-parrocchiali; e da 60 anni ha dato buoni risultati, essendo pur riuscito di soddisfazione ai R(everendissimi)mi Ordinarii del luogo.

I Superiori regolari poi avranno cura di provvedere un numero sufficiente di soggetti per il servizio parrocchiale, e veglieranno acciocché ognuno di loro adempisca fedelmente il suo ufficio: come si pratica dai Nostri nei paesi di Missione.

⁴⁶ Negli atti del IX Capitolo Generale della Congregazione, celebrato nel 1855, si legge: «*Quoad parochias Capitulum declaravit: verbo "parochia" non intelligi sic dictas stationes Missionum, quibus cura animarum annexa est; exoptandum tamen, ut in posterum hujusmodi stationes Missionum in Europa non nisi rarissime acceptentur; iudicio autem Superioris Generalis relinqui, quid in singulis casibus hac ratione opportunum vel necessarium sit*». *Acta integra*, p. 510, n. 1037.

⁴⁷ Inizialmente, la comunità incaricata dell'ufficiatura della chiesa di S. Gioacchino abitò in un appartamento preso a pigione in via Cola di Rienzo, 92. Nell'agosto del 1900 si trasferì nei nuovi locali costruiti accanto alla chiesa. *La chiesa pontificia di S. Gioacchino e i Redentoristi nei primi XXV anni, 1898-1923*, Roma [1923], 23.

Siccome la Santità Vostra ha sempre dimostrato speciale benevolenza ai figli di S. Alfonso, il supplicante nutre fiducia che si degnerà accogliere benignamente la preghiera dell'umile successore di S. Alfonso: accordando una grazia, dalla quale dipende in gran parte la conservazione del fervore nel quale, coll'ajuto di Dio, l'umile nostro Istituto si è finora mantenuto.

[Mathias Raus]

b.

Minuta di risposta di Pio X⁴⁸

[12 giugno 1905]

Padre Rev(erendissim)o,

Il S. Padre è dolente di non poter accettare le di lei esibizioni per quanto generose onde liberare l'Ordine religioso dall'assumere la cura della nuova Parrocchia di S. Gioacchino.

Accetta invece le condizioni da Lei proposte, che la Parrocchia sia costituita a S. Gioacchino in modo provvisorio, e che, previa intesa coll'E(minentissi)mo Signor Card. Vicario, venga riconosciuto come Parroco il Rettore della Comunità religiosa dipendente dal Provinciale di Roma.

Il S. Padre poi spera di vederLa fra breve ed è certo di persuaderLa che potrà l'Ordine come *in partibus infidelium* assumere la cura di S. Gioacchino, perché è qui identico il bisogno.

2.

a.

⁴⁸ ASV, Arch. part. Pio X, Busta 12, fasc. 12, f. 253. Cfr DIÉGUEZ, *L'Archivio particolare di Pio X*, p. 10. Mons. Bressan dette la seguente veste alla minuta stilata personalmente dal Papa: «Padre Reverendissimo, il Santo Padre è dolente di non potere accettare le di Lei esibizioni, per quanto generose, onde liberare la Congregazione del SS.mo Redentore dall'assumere la cura della nuova parrocchia di S. Gioacchino a' Prati di Castello. Accetta invece le condizioni da Lei proposte, cioè che la parrocchia sia costituita a S. Gioacchino in modo provvisorio e che, previa intesa coll'Eminentissimo Card. Vicario, venga riconosciuto come parroco il rettore della comunità religiosa dipendente dal provinciale di Roma. Sua Santità poi spera di vederla fra breve ed è certo di persuaderla che la di Lei Congregazione potrà, come *in partibus infidelium*, assumere la cura di S. Gioacchino, perché è qui identico il bisogno». AGHR (Prov.Rom., XXII, Localia, 1901-1909, fasc. «Roma, S. Ioachim»).

P. Ernesto Bresciani, anche a nome di altri consultori generali, prega Pio X di favorire le dimissioni del superiore generale della Congregazione⁴⁹

[Roma, 7 agosto 1908]

Beatissimo Padre

I sottoscritti Consultori generali C.SS.R. umilmente prostrati ai piedi di Vostra Santità, si credono obbligati di esporre, pel bene del loro Istituto, quanto segue.

Il dì 25 febbraio 1909 si aprirà qui in Roma il Capitolo generale prescritto dalla nostra regola⁵⁰. Ora, nel convocarlo, il R(everendissimo) P. Mathia Raus, nostro Superiore generale, ne assegnò due fini: il primo di rinnovare vie meglio l'osservanza regolare; l'altro venne da lui espresso in questi termini: «Annorum (80) pondus et laborum quum gravius in dies humeris meis incumbat, vehementer cupio hoc onus deponere, et reliquum, quod mihi Deus concessurus est, vitae crepusculum procul a negotiorum strepitu inter orandum transigere»⁵¹.

Noi pure siamo persuasi che le dimissioni del buon P. Generale, e la scelta di un successore, siano veramente necessarie, perché la Congregazione abbisogna di un capo più giovane e più capace di governare, mentre il P. Raus, sebbene pio, umile, caritatevole, edificante nella sua vita privata, manca di iniziativa, e soprattutto di destrezza e fermezza nell'amministrazione spirituale e temporale.

E siccome la sua paterna bontà lo fa amare, specialmente da quelli che vogliono i loro comodi, temiamo che forse la maggior parte dei capitolari non accetterebbe la sua dimissione, o almeno vorrebbero dargli un Vicario generale con diritto di successione: la qual cosa, a nostro avviso, produrrebbe gran danno alla Congregazione. In fatti, se il Vicario avrà testa ed energia, la sua azione sarebbe paralizzata dalla debolezza del P. Generale, a cui ricorrerebbero i malcontenti. Laonde stimiamo necessario che esso P. Raus, *conservando il solo titolo di Rettore maggiore*, si ritiri totalmente dal governo, e si allontani da Roma.

Temiamo tanto più la nomina di un Vicario, in quanto che il dì 8 del corrente agosto il R(everendissimo) Padre celebrerà il suo Giubileo sacerdo-

⁴⁹ ASV, *Arch. part. Pio X*, Busta 52, fasc. 8, ff. 292-293. In alto, a destra, si legge: «8 agosto 1908». Cfr DIÉGUEZ, *L'Archivio particolare di Pio X*, p. 64.

⁵⁰ La data di apertura del Capitolo Generale XI, inizialmente fissata al 25 febbraio 1909, venne spostata al 26 aprile dello stesso anno. *Acta integra*, p. 1, n. 1430.

⁵¹ *Litterae circulares Reverendissimi Patris Mathiae Raus*, 454. Nell'originale, il brano riportato iniziava così: «Annorum enim pondus».

tale⁵², e nelle lettere di congratulazione, che gli verranno da tutte le provincie, non mancheranno, almeno per complimento, le esortazioni di rimanere al suo posto.

Prevediamo altresì non lievi inconvenienti, se, in presenza del Superiore generale, i capitolari dovessero votare circa la sua dimissione; mentre il voto sarebbe preceduto da spiacevoli discussioni nocive all'autorità, e sgradevoli così al P. Generale, come ai capitolari.

Finalmente ci sembra chiaro che il lodato P. Raus, per la poca attitudine a governare, per la difficoltà di parlare, e per l'indebolimento di capo, prodotto dalla grave età, sia incapace di dirigere il Capitolo. Anzi la sua presenza impedirebbe la libera discussione di certi abusi introdottisi nel reggimento della Congregazione, specie nella amministrazione dei suoi beni temporali,

Per evitare i suddetti inconvenienti, osiamo proporre a Vostra Santità questi due mezzi.

1° Pel prossimo giubileo del R(everendissimo)mo Padre, avendo noi già implorato dalla Santità Vostra la benedizione apostolica con indulgenza plenaria, crediamo che egli verrà a ringraziarne la stessa Santità Vostra, e che facilmente il colloquio verserà circa la sua età, il prossimo Capitolo, il suo proposito di ritirarsi a vita privata⁵³. Sarebbe questo per Vostra Santità il momento opportuno per confermarlo nel detto proposito, forse già scosso dalle contrarie istanze che molti gli avran fatte nelle lettere gratulatorie. Quando però il buon Padre sappia che il Papa approva la sua dimissione, crediamo che resterà fermo, e che in questo senso risponderà agli auguri pel giubileo, mentre nel Capitolo non vi saranno serii dispareri per mantenerlo in carica.

2° Inoltre in questa udienza, o in altra più vicina al Capitolo, la Santità Vostra potrebbe notificare essere Suo desiderio che i capitolari eseguiscano il secondo scopo assegnato al Capitolo dallo stesso P. Generale, e che la elezione del successore si faccia al principio del Capitolo, e che questo sia conseguentemente presieduto dal nuovo Superiore generale. Qualora di siffatta disposizione volesse darsi una ragione plausibile, potrebbe dirsi che la presi-

⁵² La cronaca dei festeggiamenti è in *Chronica Domus Generalis*, Liber 4, pp. 155-164. Nell'indirizzo pronunciato in tale occasione, Bresciani augurò al p. Raus di vivere ancora «per altri moltissimi giorni», ma si guardò bene dall'auspicare una sua permanenza a capo della Congregazione. *Ibid.*, pp. 156-157; *Litterae circulares Reverendissimi Patris Mathiae Raus*, 465.

⁵³ Non risulta che l'udienza privata auspicata da Bresciani abbia avuto luogo. Infatti, il 18 agosto 1908 il p. Raus venne ricevuto dal Papa, ma insieme ai suoi consultori, al procuratore generale e ad altri confratelli. Cfr *ibid.*, 466-469. A quanto pare, le circostanze in cui si svolse l'udienza, peraltro durata appena un quarto d'ora, non consentirono al Papa di rivolgere al p. Raus l'invito a dimettersi, suggerito dal p. Bresciani. Cfr *Chronica Domus Generalis*, Liber 4, p. 168.

denza del Capitolo sarebbe pel R(everendissimo)mo P. Raus troppo faticosa, e pericolosa alla sua salute.

Prima di firmare questo memoriale, che desideriamo rimanga *secreto*, aggiungiamo che, essendo sei i Consultori generali, non ne abbiamo parlato agli altri due colleghi⁵⁴, perché ci sembra non poterci interamente fidare della loro discrezione.

Ernesto Bresciani C.SS.R.
Ernesto Dubois C.SS.R.⁵⁵
Giuseppe Schwarz C.SS.R.⁵⁶
Giovanni Magnier C.SS.R.⁵⁷
b.

Minuta di risposta di Pio X⁵⁸

[Roma, agosto 1908]

Al M(olto) Rev(eren)do Padre Ernesto Bresciani
S. Alfonso Roma

Il Santo Padre mi dà incarico di rassicurarla della sua perfetta convizione in tutto, e dell'opera sua prudente onde ogni cosa raggiunga il fine santo a cui si aspira; e le imparte di cuore l'Apostolica Benedizione.

⁵⁴ Si trattava dei padri Carl Dilg von Dilgskron e Franz Xavier Reuss. Il primo nacque a Vienna il 31 agosto 1843, emise la professione religiosa nella Congregazione del SS. Redentore il 1° agosto 1861 e venne ordinato sacerdote il 23 settembre 1866. Fu consultore generale dal 1883 al 1909. Morì a Vienna il 1° aprile 1812. BOLAND, 109; il secondo nacque a Berghheim (Alsazia) il 2 settembre 1842, emise la professione religiosa nella Congregazione del SS. Redentore il 13 novembre 1859 e venne ordinato sacerdote il 22 dicembre 1866. Fu segretario generale dal 1868 al 1909, e dal 1907 al 1909 anche consultore generale. Morì a Roma il 13 febbraio 1925. *Ibid.*, 317.

⁵⁵ Ernest Dubois nacque a Verviers (Belgio) il 23 giugno 1835, emise la professione religiosa nella Congregazione del SS. Redentore il 18 luglio 1858 e venne ordinato sacerdote il 22 marzo 1862. Fu consultore generale dal 1894 al 1909. Morì a Jette (Belgio) il 25 agosto 1911. *Ibid.*, 118.

⁵⁶ Joseph Schwarz nacque a New Orleans (USA) il 1° agosto 1849, emise la professione religiosa nella Congregazione del SS. Redentore il 15 ottobre 1868 e venne ordinato sacerdote il 6 giugno 1872. Fu consultore generale dal 1894 al 1909, e procuratore generale dal 1909 alla morte, che lo colpì a Roma il 31 gennaio 1927. *Ibid.*, 357-358.

⁵⁷ John Ev. Magnier (1842-1914) nacque a Kildorrery (Irlanda) il 9 giugno 1842, emise la professione religiosa nella Congregazione del SS. Redentore l'8 settembre 1867 e venne ordinato sacerdote il 20 settembre 1873. Fu consultore generale dal 1894 al 1909. Morì a Belfast il 12 febbraio 1914. *Ibid.*, 218.

⁵⁸ ASV, *Arch. part. Pio X*, Busta 52, fasc. 8, f. 296. Sul foglio, in alto, si legge: «Si tenga in evidenza». Cfr DIÉGUEZ, *L'Archivio particolare di Pio X*, p. 64.

c.

P. Ernesto Bresciani a mons. Giovanni Battista Bressan⁵⁹

I. M. I. A.

S. Alfonso, 7.8.[1]908

Il(lustrissi)mo e R(everendissi)mo Monsignore,

Non potendo oggi venire da Lei, e premendo che il S. Padre sia informato di quanto è riferito nell'unita lettera, prego V(ostra) S(ignoria) R(everendissi)ma a volergliela consegnare.

Se mai il S. Padre volesse ulteriori spiegazioni, sarò sempre pronto ai Suoi venerati comandi; solo desidererei, se tanto potrà farsi, venir chiamato con lettera per mezzo postale, e avere una udienza secreta e diurna, perché amerei che qui in comunità non ne trapelasse nulla.

Ringraziandola della carità, con ogni ossequio mi confermo
Suo devot(issi)mo servo

Ernesto Bresciani C.SS.R.

3.

La Congregazione del SS. Redentore e il modernismo
in una relazione del p. Mathias Raus⁶⁰

[Roma, 1° novembre 1908]

Beatissime Pater,

Mandato obtemperans, quod Sanctitas Vestra per suas Litteras encyclicas «Pascendi dominici gregis» non solum Episcopis dedit, sed Ordinum quoque religiosorum Moderatoribus supremis, haec ego de Congregatione SS.mi Redemptoris pro conscientia, adjecto etiam juramento, referre et declarare possum.

Per Dei beneficium, non existit in nostro Instituto sodalis ullus, qui inter modernistas recensendus sit, aut horum doctrinis faveat vel eorum spiritu agatur.

⁵⁹ ASV, *Arch. part. Pio X*, Busta 52, fasc. 8, f. 294. Cfr DIÉGUEZ, *L'Archivio particolare di Pio X*, p. 64.

⁶⁰ ASV, *Arch. part. Pio X*, Busta 54, fasc. 18, f. 18. In alto, di mano del Papa, si legge: «Lectum». Cfr DIÉGUEZ, *L'Archivio particolare di Pio X*, p. 68.

In una tantum e nostris Provinciis, suspicio orta fuerat, lectorem S. Scripturae (qui, junior, protestanticae sectae fuerat assecla et Universitatis acatholicae auditor) aliquantum modernistarum placitis imbutum videri. Verum, inquisitione facta, atque auditis ejus disciplulis ceterisque professoribus ejusdem Studentatus (quam ego inquisitionem per Superiorem provincialem instituendam curavi) patuit, suspicionem illam caruisse fundamento. Ceterum lector ille interea justorum morte obiit.

In singulis nostris Studiorum Domibus, philosophia docetur juxta doctrinam S. Thomae et methodum scholasticam, adhibitis manualibus auctoritate ecclesiastica approbatis. Similiter in tradendo cursu S. Scripturae, adhibentur libri hermeneutici, quos eadem auctoritas ecclesiastica probavit. Ad Theologiam Moralem quod attinet, doctrinam ubique sequimur Sancti nostri Doctoris Alphonsi M. de Ligorio, ad usum Scholarum accomodatum sive a Clemente Marc⁶¹, sive a Iosepho Aertnys⁶² vel etiam ab Antonio Konings⁶³, Instituti nostri sacerdotibus, quorum libros passim Episcopi approbaverunt, quin etiam ipsa S. Sedes laudavit. In docenda vero Theologia dogmatica, adhibentur ubique a Nostris Institutiones a Sodali Ioanne Hermann⁶⁴ compositae, quarum postrema editio, nuper Romae impressa, peculiarem habet Appendicem ad refellendos modernistarum errores, et a Sanctitate Vestra superiore mense octobri Litteris Apostolicis honestata fuit⁶⁵.

Hunc etiam semper invigilavi, ne quis a Nostris scriptionem aliquam, ad materias religiosas spectantem, in vulgus ederet, nisi habita cum a Superioribus regularibus, tum a respectivis Episcopis evulgandi facultate.

Haec, Beatissime Pater, pro mea, ut dixi, conscientia declarare possum, quae etiam jurejurando confirmo.

Interim, ad pedes Santitatis Vestrae provolutus, mihi atque universae meae Congregationi Apostolicam Benedictionem imploro, ac permaneo

Romae, ad S. Alphonsi, die I Novembris a. 1908

⁶¹ Clement Marc (1831-1887) era autore di *Institutiones morales alphonsianae*, Roma, Cuggiani 1885, 2 voll. Cfr DE MEULEMEESTER, *Bibliographie*, II, 267.

⁶² Joseph Aertnys (1828-1915) era autore di *Theologia moralis juxta doctrinam S. Alphonsi Mariae de Ligorio, Doctoris Ecclesiae*, Tournai, Casterman – Bois-le-Duc, van Gullieck, 1886-1887, 2 voll. Cfr DE MEULEMEESTER, *Bibliographie*, II, 10.

⁶³ Anton Konings (1821-1884) era autore di *Theologia moralis novissimi Ecclesiae Doctoris S. Alphonsi in compendium redacta et usui venerabilis cleri americani accomodata*, Boston, Donahoe, 1878. Cfr DE MEULEMEESTER, *Bibliographie*, II, 227.

⁶⁴ Jean Herrmann (1849-1927) era autore di *Institutiones theologicae dogmaticae*, Romae, Cuggiani, 1897, 3 voll. Cfr R.P. Ioannes Herrmann, in *Analecta* 6 (1927) 344-352; DE MEULEMEESTER, *Bibliographie*, II, 194.

⁶⁵ Sulle circostanze in cui venne diretto al p. Herrmann il breve del 1° ottobre 1908, cfr R.P. Ioannes Herrmann, 347.

Sanctitatis Vestrae
hum(illi)mus dev(otissi)mus obed(ientissi)mus
servus et filius

M(athias) Raus CSSR
Sup(erior) Gen(eralis) et Rect(or) Maj(or)

4.

Il card. Willem Marinus van Rossum a Pio X⁶⁶

[Roma, 26 gennaio 1914]

Beatissimo Padre,

Mi do premura di rimettere alla Santità Vostra i documenti datimi nell'udienza⁶⁷. Stamattina abbiamo avuto la Congregazione dell'Indice. Mi posi nella relazione intorno alle opere di Maurras due domande: Sono esse condannabili? È opportuno condannarle? Quanto al primo quesito venni alla conclusione che almeno 6 di esse secondo le regole ordinarie dovevano essere messe all'Indice. Quanto al secondo quesito ho sostenuto che non era opportuno: 1° Perché si colpirebbe certamente (benché indirettamente) l'«*Action française*», l'unico movimento cattolico veramente buono in Francia, che gode le simpatie dei Vescovi più dotti e divoti alla S. Sede, che fa un'opera eccellente in margine all'episcopato, che tiene dottrine antiliberali, antimoderniste ecc. La condanna getterebbe lo sgomento fra le file dei cattolici, sarebbe un trionfo dei liberali ecc., e questo alla vigilia delle elezioni. 2° Perché i libri da condannarsi sono per lo più un po' antiquati; nelle opere ristampate ha eliminato molto di ciò che offendeva i cattolici; nella sua lettera del 12 gennaio dice che nella nuova edizione dell'antica corrigerà e spiegherà parecchio. 3° Perché molti egregi Vescovi domandano di non condannare come inopportuno, e feci un sunto delle lettere del Vescovo di Moulins, de Poitiers, de [mons.] Cholet [arcivescovo di Cambrai], de Montpellier, de Lione ecc. 4° Perché la recentissima opera *L'Action française et la religion*

⁶⁶ ASV, Arch. part. Pio X, Busta 116, fasc. 28, ff. 997-1057. A f. 1030, si legge, di mano del Papa: «Lectum, e si tengano in evidenza i documenti riguardanti il Maurras e l'*Action française*»; «28 gennaio 1914». Cfr DIÉGUEZ, *L'Archivio particolare di Pio X*, p. 178.

⁶⁷ Si trattava dei seguenti documenti: «Note sommaire sur *L'Action française*» di mons. Jean Chollet (1862-1952), arcivescovo di Cambrai: Verdun, 28 dicembre 1913 (ff. 1000-1001); e lettere al Papa di mons. Louis Humbrecht (1853-1927), vescovo di Poitiers: Poitiers, 29 dicembre 1913 (ff. 1002-1005); di Jean Baptiste Penon (1850-1929), vescovo di Moulins: Moulins, 6 gennaio 1914 (ff. 1006-1006'); del card. Anatolius de Rovérié de Cabrières (1830-1921), vescovo di Montpellier (ff. 1008, 1009); di mons. Hector-Irénée Sévin (1852-1916), arcivescovo di Lyon e futuro cardinale a un imprecisato «Eminentissime seigneur»: Lyon, 29 dic. 1913, (ff. 1010-1013); voto di mons. Pie A. Sabadel (1850-1914), arcivescovo di Corinto i.p.i., non datato (ma anteriore al 15 gennaio 1914) (ff. 1014-1019); lettera al Papa di Giuseppe Lamius, OMI, non datata (ma anteriore al 15 gennaio 1914) (ff. 1022-1024'); copia dello stampato *L'Action française et la Religion catholique* (ff. 1026-1035). Mons. Sévin inseriva tra i propugnatori della condanna delle opere di Maurras il p. Léon Dehon (1843-1925), noto per «l'oeuvre sociale et les tendances démocratiques» (f. 1013), «di cui l'unico merito», a detta di mons. Sabadel, «era di mostrarsi repubblicano sfegatato e abbé démocrate» (f. 1015).

catholique e soprattutto la lettera dell'infelice Mauras alla Santità Vostra domandano di non colpirlo pel momento.

Ma per quanto ho difeso la tesi dell'inopportunità sono rimasto solo col mio voto, essendo tutti gli altri miei colleghi E(minentissimi)mi di parere che si doveva senz'altro venire alla condanna, lasciando alla paterna benignità della Santità Vostra di differire la pubblicazione della medesima⁶⁸.

Prostrato ai Suoi piedi domando la santa benedizione godendo di dirmi della Santità Vostra

Umiliss(im)o obb(ligatissi)mo dev(otissi)mo figlio

G(uglielmo) M(arino) v(an) Rossum CSSR

⁶⁸ Infatti, la pubblicazione del decreto del 26 gennaio 1914 – sospesa durante i pontificati di Pio X e di Benedetto XV – venne effettuata solo il 29 dicembre 1926 da Pio XI, che a quanto pare fino allora ne aveva ignorato l'esistenza. Cfr AAS, a. 18, vol. 18 (1926) 529-530; G. JACQUEMET, *Action française*, in *Catholicisme*, I, Paris 1954, 108-110.

GIUSEPPE ORLANDI, C.SS.R.

S. ALFONSO, I REDENTORISTI E LE PICCOLE SUORE
DELLA SACRA FAMIGLIA IN ALCUNI DOCUMENTI
D'ARCHIVIO

Il 6 novembre 1892 giungevano a Castelletto di Brenzone – piccolo centro posto sulla riva del Lago di Garda, in diocesi e provincia di Verona – quattro giovani religiose. Provenivano da Verona, dove due giorni prima avevano indossato l'abito religioso ed avevano emessa la professione. Si trattava delle prime Piccole Suore della Sacra Famiglia, la Congregazione a cui si apprestavano a dar vita. Avevano risposto all'invito del parroco Giuseppe Nascimbeni (1851-1922) – iscritto nell'albo dei Beati il 17 aprile 1987 – che era stato indotto a prendere tale iniziativa dall'impossibilità di reperire personale idoneo che lo aiutasse a far fronte alle necessità del suo gregge. Avendo esposto a mons. Bartolomeo Bacilieri (1842-1923)¹ – coadiutore del vescovo di Verona card. Luigi di Canossa (1809-1900) – l'inutilità dei suoi sforzi, si era sentito rispondere: «Se non trovate religiose, fatevele come voi le volete»².

Nella realizzazione del progetto venne coadiuvato da Maria Domenica Mantovani (1862-1934) – anch'ella beatificata (27 aprile

¹ R. RITZLER – P. SEFRIN, *Hierarchia catholica*, VIII, Patavii 1978, 41, 42, 47, 57, 422, 587.

² Analoga era stata la risposta di Pio IX a s. Giovanni Nepomuceno Neumann (1811-1860), vescovo redentorista di Philadelphia (USA), che nel 1854 gli aveva manifestato l'intenzione di cercare religiose europee per la sua diocesi: «Noi preferiremmo formarcele le nostre suore, secondo le necessità dei tempi e dei luoghi e le metteremo sotto il patrocinio di s. Francesco d'Assisi». Fu così che il santo vescovo nel 1855 fondò le Suore del Terz'Ordine di s. Francesco, che ebbero la prima loro sede nella «Casa della Sacra Famiglia» di Philadelphia. Stese la loro regola, dando loro «un programma ispirato al messaggio di carità, di semplicità, di abnegazione e di pace del Serafico di Assisi, e lo inculcò con tutto il suo slancio di apostolo innamorato di Dio e delle creature». Cfr N. FERRANTE, *S. Giovanni Neumann C.SS.R. pioniere del Vangelo, vescovo di Filadelfia*, Roma 1977, 378, 381-382.

2003) – che fu la prima superiora e che a pieno titolo è considerata fondatrice dell'Istituto. Era tra le giovani disposte a condividere con lui il peso, e i meriti, della sua missione, che il Nascimbene aveva inviate in «un convento di Verona, il più francescanamente povero e umile delle Terziarie Francescane di Santa Elisabetta, dove le sue prime Suore assimilarono la linfa vitale che avrebbe dato vita e impulso al “grano di senapa”, che stava mettendo profonde radici. Il Fondatore, su tale solido fondamento francescano, che può non essere visibile, ma che dà stabilità a tutto l'edificio, plasmò, secondo il suo carisma, la vita delle Suore che si sarebbero chiamate per “sempre” della Sacra Famiglia»³.

Dobbiamo confessare che desta qualche perplessità l'idea che la permanenza di un mese nel convento veronese bastasse ad imprimere nel nuovo Istituto una profonda, definitiva impronta spirituale. La storia di tutte le famiglie religiose registra il travaglio che dovettero affrontare i fondatori per plasmarle. Sembra quindi lecito ipotizzare che anche per le Piccole Suore della Sacra Famiglia l'iter formativo sia stato più complesso, e che si sia avvalso anche dell'apporto di altre scuole spirituali. Lo lasciano pensare alcuni documenti d'archivio, dai quali risulta un precoce e duraturo rapporto delle sue Piccole Suore con i Redentoristi di Bussolengo (Verona)⁴.

Nella lettera indirizzata al rettore di questi il 9 giugno 1898 (Doc., I, 1), il Beato chiedeva «2 carità una più grande dell'altra». La prima consisteva nell'invio di un padre per la festa della Sacra Famiglia del gennaio 1899. Mentre la seconda era «una muta di santi spirituali esercizi alle mie monache». Ed aggiungeva: «Quanto mi chiamerei contentissimo di avere una volta un bravo e santo padre del suo inclito Ordine, perché queste mie religiose s'informano sempre allo spirito di S. Alfonso⁵, giacché studiano assai, assai il libro di S. Alfonso *La*

³ *Il carisma dell'Istituto Piccole Suore della Sacra Famiglia*, Bologna 1983, 28-29. Cfr A. BALLIN, *Carisma e peculiarità dell'Istituto fondato da mons. Giuseppe Nascimbene*, in AA.VV., *Mons. Giuseppe Nascimbene a sessant'anni dalla morte*, Verona 1988, 79. L'Istituto si prefiggeva «di collaborare alle attività parrocchiali, all'educazione della gioventù femminile e all'assistenza degli infermi sull'esempio della Santa Famiglia di Nazareth». D. CERVATO, *Diocesi di Verona* (Storia religiosa del Veneto, 8), Padova 1999, 556-557.

⁴ Sulla casa redentorista di Bussolengo, cfr G. ORLANDI, *La Congregazione del SS. Redentore nel Lombardo-Veneto. Trattative, fondazione e primo decennio della Casa di Bussolengo (1844-1867)*, in SHCSR 22 (1974) 165-223; ID., *Associazioni missionarie per le diocesi venete nella metà dell'Ottocento*, *ibid.*, 349-414.

⁵ Non è da escludersi che ad avvicinare le Piccole Suore alla spiritualità di s. Al-

vera Sposa di G(esù) C(risto). Posso sperare tanta grazia?»

Non siamo in grado di dire quando il Beato incontrò per la prima volta i Redentoristi. Sappiamo soltanto che il p. Ernesto Bresciani (1838-1919)⁶ si era recato più volte a predicare a Torri sul Benaco – paese natale del Beato – ad esempio nel 1885, per un triduo, dal 13 al 15 febbraio⁷. Nel 1887 era andato a Castelletto, dove aveva predicato un triduo dal 20 al 23 gennaio. Vi era tornato nel 1893 a predicarvi le quarantore, trattenendovisi ben 9 giorni, invece dei soliti 3-4. Non sappiamo come impiegò il resto del tempo, anche se è lecito supporre che venisse invitato dal Beato a predicare alle Piccole Suore, da poco fondate⁸.

Nel 1894 si recò a Castelletto il p. Giovanni Mucciarini (1833-1897), rettore di Bussolengo, per predicarvi le quarantore. Vi si trattenne dal 20 al 28 marzo⁹. Anche in questo caso, non sappiamo come egli impiegò gli ultimi giorni¹⁰.

Nell'aprile del 1895 predicò le quarantore a Castelletto il p.

fonso contribuì, almeno in parte, la sua supposta iscrizione – peraltro infondata – al Terz'Ordine Francescano. Cfr O. GREGORIO, *Sant'Alfonso da laico fu «congregato mariano» e «terziario francescano?»*, in SHCSR 23 (1975) 469-475. Sulla diffusione degli scritti alfonsiani in quest'area, cfr CERVATO, *La diocesi di Verona*, 549, 659. Cfr anche G. ORLANDI, *La recezione della dottrina morale di S. Alfonso Maria de Liguori in Italia durante la Restaurazione*, in SHCSR 45 (1997) 353-452.

⁶ Sul p. Bresciani, cfr le pp. 515-516, 519-521, 523, 528-531 di questo numero di SHCSR.

⁷ P. Bresciani tornò a Torri sul Benaco nel 1887, per un altro triduo predicato dal 17 al 19 febbraio.

⁸ Il Registro [di] cassa [delle] 40 ore della Parrocchia di Castelletto, in ARCHIVIO GENERALE DELLE PICCOLE SUORE DELLA SACRA FAMIGLIA, Castelletto di Brenzone (d'ora in poi: ASFC) si limita a registrare nel 1893 (senza precisare né mese né giorno): «Al Predicatore P. Bresciani Redentorista £ 20»; «Dozzina 9 giorni al P. Predicatore £ 5». Una lira del 1899 equivaleva a £ 6.975 del 2003 (=euro 3,60). Si ritiene opportuno fornire questi ed i successivi dati sui compensi corrisposti ai predicatori, secondo l'auspicio espresso nel XIII Convegno di Studio dell'Associazione Italiana dei Professori di Storia della Chiesa (Aosta, 9-13 settembre 2003), che ha trattato, tra gli altri argomenti, quello del *Costo della predicazione*.

⁹ Nel Registro [di] cassa [delle] 40 ore si legge: «al P. Mucciarini, Superiore Redentoristi di Bussolengo £ 19»; «Dozzina 6 giorni al Predicatore £ 10». Nel Registro VIII («Libro degli introiti e delle spese del Collegio di S. Francesco in Bussolengo, dal 1893 al 1897»), in ARCHIVIO DEI REDENTORISTI, Bussolengo (d'ora in poi: ARB), si legge invece che – delle £ 184 provenienti dalla predicazione durante il mese di marzo del 1894 – erano £ 20 quelle ricevute a Castelletto.

¹⁰ In [F. DIMARIO], *Piccolo giornale della Casa di Bussolengo*, in ARB, fasc. I, sotto il 20 marzo 1894 si legge: «Il giorno 20 il P. Rettore va a Castelletto sul lago di Garda per predicare e confessare. Torna a casa il 28».

Francesco Saverio Bufalini¹¹, che vi si trattenne 10 giorni, cioè dal 14 al 23¹².

Nell'aprile del 1896 predicò le quarantore a Castelletto il p. Celestino Soravito (1861-1940), che vi si trattenne dal 4 al 13 aprile¹³.

Nel 1897 non risulta che nessun Redentorista, almeno della Casa di Bussolengo, si sia recato a Castelletto.

Nel 1898 vi tornò il p. Soravito, il 10 luglio. Nella *Cronaca della Casa di Bussolengo* si legge: «Il P. Soravito va a Castelletto sul lago di Garda, a predicarvi un Triduo per la festa di s. Antonio di Padova. Fece varie conferenze alle monache, e predicò in un paesetto vicino sulla Madonna. Egli ritornò il giorno 18»¹⁴.

Nel 1899 il Beato chiamò a Castelletto il p. Giacomo Gasparini (1847-1925) ben quattro volte. La prima volta dal 25 al 30 gennaio per le quarantore. La seconda volta il 15 aprile, per la vestizione e la professione di alcune Piccole Suore¹⁵. La terza volta per predicarvi il triduo dell'Assunta (12-15 agosto)¹⁶. E la quarta volta in dicembre, per predicarvi dal 9 al 21 una missione con il p. Antonio Agostini¹⁷.

Nel 1900 furono a Castelletto sia il p. Soravito che il p. Gasparini. Il primo vi andò il 10 aprile per tenervi, oltre alle quarantore¹⁸,

¹¹ Il p. Francesco Saverio Bufalini, nato nel 1869, ammesso alla professione nel 1886 e al presbiterato nel 1893, uscì dalla Congregazione nel 1908.

¹² Nel *Registro messe, 1892-1898*, in ARB, risulta che il p. Bufalini celebrò 10 messe a Castelletto, dal 14 al 23 aprile 1895. Nel *Registro [di] cassa [delle] 40 ore* si legge: «al P. Predicatore Buffalini Redentorista di Bussolengo £ 18»; «al Varinelli, per essere andato appositamente a Bussolengo pel Predicatore £ 4»; «Per dozzina 9 giorni al Predicatore, perché è restato in parrocchia fino al lunedì dopo l'Ottava, per l'assistenza alle confessioni £ 13,5».

¹³ *Ibid.* si legge: «P. Predicatore P. Soravito Celestino [...] £ 18».

¹⁴ Nel *Registro X* («Libro degli introiti e delle spese del Collegio di Bussolengo», 1898-1903), in ARB, sotto il 19 luglio 1898, si legge: «Predicazione del P. Soravito a Castelletto £ 17,25; a Castello £ 6».

¹⁵ *Ibid.*, sotto il 30 gennaio 1899, sono annotate £ 15 per «Predicazione a Castelletto». Nel *Registro [di] cassa [delle] 40 ore* si legge invece: «Al Padre Gasparini Predicatore £ 20». Sotto il 23 marzo 1899, nella *Cronaca della Casa di Bussolengo* si legge: «Il P. Rettore va prima a Provaglio d'Iseo, poscia a Castelletto a farvi le quarantore. [...] Dopo le quarantore fatte a Castelletto diede anche i santi esercizi alle Suore dette della Sacra Famiglia». Nel *Registro X*, si legge sotto il 17 aprile 1899 che al p. Rettore per le «quarantore a Castelletto» vennero date £ 12.

¹⁶ Nel *Registro X* non è indicata una offerta per la predicazione di agosto a Castelletto.

¹⁷ *Ibid.*, sotto il 23 dicembre 1899, sono indicate £ 10 per «Predicazione a Castelletto».

¹⁸ Nel *Registro [di] cassa [delle] 40 ore* si legge: «Al Predicatore P. Soravito £

un non meglio precisato «corso di predicazione»¹⁹. Vi tornò l'11 agosto per il triduo dell'Assunta. Dal 2 al 12 ottobre fu la volta del rettore p. Gasparini, che fu a Castelletto per gli esercizi alle Piccole Suore della Sacra Famiglia²⁰.

Nel 1901 furono a Castelletto due Redentoristi: il p. Silvio Giglioli (1871-1951) in gennaio, per il triduo della Sacra Famiglia; e in aprile il p. Isidoro Fiorini (1867-1956)²¹, per le quarantore²².

Nell'aprile del 1902 fu a Castelletto il p. Antonio Agostini (1827-1903), che vi predicò le quarantore²³.

Nei due anni seguenti, 1903 e 1904, non è segnalata a Castelletto la presenza di nessun Redentorista.

Nel 1905 vi si recò il p. Giacomo Dorigatti²⁴, che il 6 maggio vi presenziò alla vestizione e alla professione di alcune Piccole Suore²⁵.

Bisogna giungere al 1918 per trovare un altro Redentorista a Castelletto. Si trattava del p. Flaminio Scolari (1866-1953), vice-rettore dei Redentoristi di Bussolengo, che vi si recò per predicare dal 9 al 17 giugno gli esercizi spirituali alle Piccole Suore²⁶. Era l'ultima volta che un Redentorista è segnalato a Castelletto prima della morte

20»; «per dozzina 8 giorni Predicatore e Sacerdoti assistenti £ 15».

¹⁹ Nel Registro X, sotto il 17 aprile 1900, si legge che al p. Rettore, per le «40 ore a Castelletto», vennero date £ 12.

²⁰ *Ibid.*, sotto il 17 aprile 1900, è indicata un'offerta di £ 10 per gli «Esercizi alle Monache di Castelletto». Il viaggio del p. Gasparini era costato £ 3,50.

²¹ Nel Registro [di] cassa [delle] 40 ore si legge: «Predicatore Padre Fiorini £ 20»; «Per dozzina predicatore giorni 5 £ 8». Sul p. Isidoro Fiorini – morto in concetto di santità ad Agrigento e del quale è stato introdotto il processo di beatificazione – cfr G. Russo, *Il Servo di Dio P. Isidoro Fiorini, redentorista*, Agrigento 2002.

²² Nel Registro X è indicata nel 1901 una offerta di £ 20, per «elemosina a Castelletto».

²³ Nel Registro [di] cassa [delle] 40 ore si legge: «Predicatore Padre Agostini Redentorista £ 20»; «Dozzina Predicatore 11 giorni £ 15»

²⁴ Il p. Giacomo Dorigatti, nato nel 1866, ammesso alla professione nel 1887 e al presbiterato nel 1893, uscì dalla Congregazione nel 1924.

²⁵ Nel *Giornale di tutte le spese e attivo dal 10 febbraio 1905 a tutto settembre 1907*, in ARB, sotto l'11 maggio 1905, è annotato il pagamento di £ 15,50 «per due [noli] a Castelletto sul Garda».

²⁶ Il p. Flaminio Scolari era giunto a Bussolengo il 16 marzo 1918, per subentrare – con la qualifica di vice-superiore – al rettore p. Serafino De Alexandris, richiamato alle armi e successivamente destinato a Scifelli (Frosinone). In luglio fu destinato ad Oropa (Biella), nel cui santuario il 21 di quel mese venne aperta una nuova comunità redentorista.

del Fondatore delle Piccole Suore, avvenuta il 21 gennaio 1922²⁷

I suoi contatti non si erano però limitati a quelli con i Redentoristi della casa di Bussolengo. Ottenuta l'approvazione diocesana delle Piccole Suore (1° gennaio 1903), il Beato trovò nel p. Claudio Benedetti (1841-1926)²⁸, postulatore generale dei Redentoristi, una guida esperta e fidata nel cammino che doveva condurre all'approvazione pontificia dell'Istituto²⁹.

Da quanto detto sembra di poter concludere che, agli inizi dell'Istituto della Sacra Famiglia, i Redentoristi dettero un contributo di qualche rilievo alla formazione delle Piccole Suore³⁰. Se e in che misura gli instillarono anche la loro spiritualità – ed in particolare quella di s. Alfonso – resta un problema tuttora irrisolto ma meritevole di approfondimento.

²⁷ A ridurre i contatti dei Redentoristi con il Beato contribuì probabilmente la grave malattia che colpì quest'ultimo nel 1916 e che, tra riprese e cadute, durò fino alla sua morte. Si aggiunga che, durante la guerra (1915-1918), vari confratelli erano stati arruolati, il che costrinse i padri di Bussolengo a ridurre la loro attività apostolica. Al termine del conflitto la vita stentò a riprendere il suo ritmo normale. Nella *Cronaca* della casa si legge, sotto il 30 ottobre 1919: «Oggi giunse da Frosinone il P. Pittigliani. Egli viene per aiutarci nelle sante missioni, mancando in questa casa missionari che possano fare la predica grande ed essendo molte le domande di lavori apostolici».

²⁸ P. Claudio Benedetti era membro della commissione pontificia per la preparazione del Codice di Diritto Canonico e consultore di varie Congregazioni romane. Sul suo contributo alla stesura della *Conditae a Christo* (8 dicembre 1900), la «magna charta» delle Congregazioni religiose, cfr E. SASTRE SANTOS, *Los conflictos jurídicos, económicos y de mentalidad habidos en la elaboración de la «Conditae a Christo», junio 1897-diciembre 1900*, in «Claretianum», 40 (2000) 301-346.

²⁹ Il p. Benedetti contribuì, con il suo voto positivo, alla concessione del *Decretum laudis* (26 agosto 1910) alle Piccole Suore.

³⁰ La frequenza con cui i Redentoristi si recarono ad operare a Castelletto assume un particolare significato, se si tiene presente che il numero dei padri della comunità di Bussolengo era alquanto ridotto. Per esempio, tra il 1894 e il 1898 oscillò tra gli otto e i nove, con una punta minima di sei nel 1894.

Documenti³¹

I.

1.

Il b. Giuseppe Nascimbeni al rettore dei Redentoristi
di Bussolengo p. Giacomo Gasparini

V.G.M.G.

[Castelletto di Brenzone, 9 giugno 1898]

Padre molto reverendo!

Sento il bisogno di ringraziarlo anche per iscritto della carità fioritissima che mi ha usato nell'aver accordata al meritissimo suo figlio p. Celestino Soravito la santa obbedienza di venire a fare 2 discorsi in questa parrocchia. Coll'occasione di questi 2 discorsi il Signore mi ha ispirato a servirmene per tutta la settimana a vantaggio di queste mie povere anime. Lunedì come sa è andato a predicare a Castello e siamo stati là tutto il giorno, perché per quella parrocchia era giorno festivo³². Ieri ha tenuto 2 bellissime istruzioni alle Figlie di Maria di questa parrocchia e in chiesa ha confessato tutte le Suore. Oggi ha fatto altrettanto colla numerosa compagnia delle Madri Cristiane. Domani farà un giorno di ritiro alle Suore, e ci aiuterà a confessare tutti i ragazzetti e tutte le ragazzette che non sono stati ammessi alla prima comunione, e sulla sera comincerà un triduo solenne in apparecchio alla festa di S. Antonio di Padova con discorso a tutto il popolo, e il resto del giorno lo passerà certo nel confessionale. Con questo vede, reverendissimo e meritissimo padre, che il suo padre non l'ho lasciato in ozio. Appena appena aveva un briciol di tempo prima del santo rosario per prendere una boccata dell'aria del lago. E il padre Celestino non si è lagnato di questo lavoro, perché il suo zelo santo lo divora continuamente. Grazie, padre, grazie mille di nuovo. Penseranno la S. Famiglia e S. Antonio a retribuirlo come si merita, con tutta la sua santa Congregazione. Dico «penseranno essi», perché la limosina che

³¹ I documenti che vengono qui pubblicati sono conservati in ARB.

³² Cfr nota 14.

gli porterà è proprio meschina davvero. Gliene avrei offerta una maggiore, ma le forze mi mancano³³. Dette funzioni sono sostenute ogni anno dalle offerte spontanee dei miei parrocchiani e in questi anni sono proprio scarsissime mentre i bisogni della chiesa sono maggiori³⁴. Mi compatisca ma mi compatisca proprio assai. Sarà eterna la mia gratitudine verso il suo santo Istituto.

Adesso, se non commetto indiscrezione, lo prego di 2 carità una più grande dell'altra.

La prima, che mi avesse a mandare qualche suo buon padre a farmi un triduo in preparazione della festa della S. Famiglia dell'anno p.v. 1899, che in questa parrocchia si fa sempre la 4ª Domenica dopo l'Epifania, che per l'anno venturo sarà li 29 gennaio, con discorso il giorno della sua festa. In detto triduo c'è un discorso a tutti la sera e una istruzione particolare alle donne un giorno, e un'altra alle figlie, e una terza alle monache, nelle ore mattutine di detti giorni³⁵.

L'altra carità (e questa è vera carità, perché bisognerebbe che me la facesse proprio gratuita, nello stretto senso della parola) è ch'Egli, proprio Egli mi venisse a dare una muta di santi spirituali esercizi alle mie monache. Questi si aprono la sera della Domenica in Albis, Ottava di Pasqua, e si terminano la mattina del sabato successivo³⁶. Quanto mi chiamerei contentissimo di avere una volta un bravo e santo padre del suo inclito Ordine, perché queste mie religiose s'in-

³³ Cfr *ibid.* Il Beato sapeva che i missionari potevano supplire alla scarsità del compenso che egli gli dava, con quello che ricevevano in altre parrocchie, più popolate o più ricche. Per esempio, nell'aprile del 1899 il predicatore delle quarantore ricevette £ 12 a Castelletto, e £ 30 a Provaglio d'Iseo (Brescia). *Registro X*. Nello stesso mese la comunità trasse dai lavori apostolici £ 260. *Ibid.* Negli *Appunti di cronaca del P. Mario Prudenzi (1896-1897)*, in ARB, si legge sotto il 9 dicembre 1899: «Tornarono i padri rettore, Bufalini e Soravito dalle loro apostoliche fatiche, ricchi di meriti e di soldi». Il primo e il terzo avevano predicato una missione a Chiesanuova (coadiutoria dei SS. Nazaro e Celso di Brescia), e il secondo la novena dell'Immacolata a Cellere. Tre anni prima, nel mese di dicembre del 1896, dai lavori apostolici la comunità aveva incassato complessivamente £ 565. Cfr *Libro degli introiti e delle spese mensili (1896-1897)*, in ARB. Le entrate della casa di Bussolengo nel 1899 – ivi comprese quelle non provenienti da lavori apostolici – furono di £ 198.515 e le uscite di £ 111.355, con un saldo attivo di £ 87.160.

³⁴ Le somme raccolte per le quarantore furono di £ 103 nel 1896, di £ 113 nel 1897, di £ 147 nel 1898, di £ 47 nel 1899. Provenivano dalla questua delle castagne, dalla vendita di concime, e – a quanto pare – solo in quantità ridotta da offerte raccolte in chiesa. Queste, per esempio, nel 1897 furono di sole £ 30. Cfr *Registro [di] cassa [delle] 40 ore*.

³⁵ Cfr nota 15.

³⁶ Cfr *ibid.*

formano sempre allo spirito di S. Alfonso, giacché studiano assai assai il libro di S. Alfonso *La vera sposa di Gesù Cristo*³⁷. Posso sperare tanta grazia? Dopo di lui, domanderei per l'una e per l'altra predicazione il meritissimo p. Celestino, ma però si faccia sempre la volontà del superiore.

Mi benedica e preghi per me e per tutte le cose mie, e mi creda

Suo servo
D. Giuseppe [Nascimbeni]
parroco

[P.S.] E pel Venerdì Santo 3 giorni [per le] 40 ore e Ottava di Pasqua posso arrischiarmi a domandargli un padre del suo santo Ordine (come in passato)?³⁸

2.

Il b. Giuseppe Nascimbeni al rettore dei Redentoristi
di Bussolengo p. Giacomo Gasparini

V.G.M.G.

Castelletto di Brenzone, 22 dicembre 1899

Padre reverendissimo,

Le sante missioni predicate dai suoi santissimi padri Celestino [Soravito] e Antonio [Agostini] in questa parrocchia fecero veri miracoli. La memoria che lasciano sarà incancellabile. Alle prediche ci fu sempre una folla di popolo specie la sera. Il p. Celestino ha suscitato un vero entusiasmo. Il p. Antonio è un santo e bravo, esattissimo nelle sue istruzioni, fatte proprio a rigor di morale. Anche nel confessionale ha accontentato tutti. Sono rimasto proprio contento. Ma, poveretto,

³⁷ S. ALFONSO, *La vera sposa di Gesù Cristo, cioè la monaca santa per mezzo delle virtù proprie d'una religiosa*, Napoli 1760-1761.

³⁸ Cfr nota 12.

ha sofferto, e adesso ritorna un po' malandato in salute e mi fa tanta compassione, poveretto³⁹.

Mi dispiace tanto non essere in istato di offrire loro neppure un po' di elemosina⁴⁰. Appena appena riuscii a pagare loro le spese di viaggio e le pagelle⁴¹. In piccol ricambio nella mia parrocchia saranno fatte 300 comunioni, ascoltate 300 messe, fatte 300 Via Crucis, secondo la sua intenzione o quella dei missionari. Faccia buon viso a questa offerta spontanea, non potendo di più. Domando in grazia la rinnovazione della missione⁴² e questa possibilmente in Pasqua alle 40 ore, come tempo più opportuno, avendo tutti i parrocchiani in parrocchia.

Nella speranza di essere compatito gli bacio la mano. Mi benedica, preghi tanto tanto per me e per tutto il mio caro Istituto, che lo ricorda sempre sempre con santo amore della S(acra) F(amiglia). L'Emma⁴³ continua a fare a meraviglia e probabilmente la vestiremo alla chiusa del mese di gennaio. Verrebbe ad onorare la festa?

Ci benedica di nuovo e mi creda

Suo umil(issimo) servo
Nascimbeni D. Giuseppe

³⁹ Negli *Appunti per la Cronaca (1855-1892)*, in ARB, sotto il 29 settembre 1892 si legge: «Oggi è venuto da Verona il Professor Videmari, Fatebenefratello, per un consulto per P. Agostini. Prevede che il piede non guarirà prima di due mesi, salve complicazioni».

⁴⁰ Nella *Cronaca della Casa di Bussolengo* si legge, sotto il 23 dicembre 1899: «Predicazione a Castelletto ossia [£] 10, pagelle [£] 7, rifuse dal P. Soravito [£] 12,30». Cfr nota 17.

⁴¹ Probabile riferimento alle pagelle per l'iscrizione ad una delle tre confraternite erette nella chiesa dei Redentoristi di Bussolengo: della Madonna del Perpetuo Soccorso, di s. Francesco e della Sacra Famiglia. Sul contributo dei Redentoristi alla diffusione della devozione alla Sacra Famiglia, cfr M. DE MEULEMEESTER, *L'Archiconfrerie de la Sainte Famille. Une page d'histoire religieuse contemporaine (1847-1947)*, Louvain 1946.

⁴² Sulla rinnovazione di spirito, pratica tradizionale dei Redentoristi, cfr F.D.C., *Le rinnovazioni di spirito secondo il pensiero di S. Alfonso*, in «S. Alfonso», 10 (1939) 215-217, 233-234; DE MEULEMEESTER, *Origines*, I, 140, 166-167.

⁴³ Forse si trattava di Emma Rossi (1868-1945), ammessa come probanda tra le Piccole Suore nel 1897, che assunse il nome di suor Margherita.

II.

1.

La b. Maria Domenica Mantovani al rettore dei Redentoristi
di Bussolengo p. Giacomo Gasparini

I.M.I.

Castelletto di Brenzone, 14 aprile 1899

Padre reverendissimo,

I nostri cuori sono pieni di riconoscenza e gratitudine per il tanto bene che ha fatto alle anime nostre, in questi giorni di s(anti) spirituali esercizi. Per mezzo della sua santa parola, la grazia di Dio è scesa nel nostro cuore, ed à sbarbicato da esso tante male erbe, tanti triboli e spine che in esso si trovavano, e l'amor di Dio ha preso possesso di noi. Oh! beati questi s(anti) esercizi, che non ebbero altro scopo se non quello di farci conoscere e amare il nostro caro Sposo Gesù, l'unico oggetto del nostro amore. I cuori nostri ora traboccano di santa gioia e delizia, ma d'altra parte temono e tremano, pensando alla nostra debolezza e miseria, e vorremmo rintanarci in qualche cantuccio per non aver occasione di più mancare d'infedeltà e d'amore al caro Gesù, e attendere solo a Lui. Ma giacché questo ci è impossibile e la necessità vuole che ci portiamo nel mondo a far del bene al povero popolo, specie alla povera gioventù, perciò ci raccomandiamo caldamente alle Sue sante orazioni, anzi La preghiamo e scongiuriamo a volersi ricordare sempre di noi, povere Suore della S. Famiglia, ogni giorno nel s(anto) sacrificio della messa, acciò il santo amor di Dio abbia a stabilirsi nei nostri cuori. Noi poi faremo la parte nostra, e colla preghiera, e colla vigilanza e colla mortificazione continua dei nostri sensi. Padre rev(erendissi)mo, e noi che faremo per Lei, per il tanto bene fatto alle anime nostre? Il contraccambiarLa in tutto non ci arriveremo più, perciò Ella, tanto buono, riceva in elemosina un piccolo bocché⁴⁴ spirituale, che consiste in 345 s(ante) comunioni, 345 rosari interi, 345 s(ante) messe, 345 visite al SS. Sacramento, e poi il merito di tutte le azioni che faremo nel corso di 15 giorni. Perdoni se la ricompensa è poca, però l'assicuro che, terminato il bocché spirituale,

⁴⁴ *bocché*: 'bouquet'.

non sarà terminato tutto, anzi sempre La ricorderemo, come nostro insigne benefattore.

Inginocchiate tutte a' suoi piedi, Le bacciamo la s(acra) destra, implorando su tutte noi la sua s(anta) benedizione, acciò fortifichi i nostri propositi e ci renda ogni giorno più sante.

Mi segno sua

Dev(otissi)ma serva
Madre Maria Giu(seppina)⁴⁵ [Domenica Mantovani]
Sup(eriora)
a nome di tutte

2.

Le Piccole Suore della Sacra Famiglia ai missionari redentoristi

V.G.M.G.

Castelletto di Brenzone, 22 dicembre 1899

Rev(erendi) missionari,

Non possiamo esprimere a parole la gratitudine che sentiamo per Loro zelantissimi mission[ar]i, conoscendo il molto bene che hanno fatto costì, in questi solennissimi giorni di s(anta) missione. Che si ne siamo rallegrate al sommo, mentre per la loro infuocata parola, avvalorata dalla grazia del buon Gesù, in questi giorni tornarono all'ovile peccorelle smarrite. Ne sia ringraziato dunque Iddio, e mentre ci troviamo affatto incapaci di contraccambiare come si converrebbe tante loro apostoliche fatiche, gli preghiamo voler accettare tutto quel bene spirituale che nella nostra pochezza faremo nel prossimo mese, che da questa parrocchia, e da noi tutte si consacra ad onore della S. Famiglia [di] G(esù) M(aria) G(iuseppe). Tutte le s(ante) comunioni e sante messe quindi che faremo ed ascolteremo offriremo per Loro, in compenso di tutto, invocandole altresì dal Supremo Dator d'ogni bene ogni più eletta grazia e benedizione. E mentre da questo paese parti-

⁴⁵ Le Piccole Suore della Sacra Famiglia aggiungevano tutte al proprio nome quello di «Giuseppina».

ranno, i nostri più grati sinceri e felici auguri gli accompagnino, affinché ovunque si portino a predicare la divina parola, il buon Dio l'avalori sempre di sua potente grazia, e dia ad essa quell'unzione tutta celeste che discende proprio ne' cuori più ostinati nel peccato, e gli converte intimamente a Dio. Sì, zelantissimi missionari, auguriamo infine che per la Loro parola, si formi un solo ovile sotto un solo Pastore. Noi meschine, non potendo altro, gli seguiremo colla fervente preghiera, perché appunto ciò si avveri.

Ora si degnino pure accettare tanti e felici auguri per le prossime s(ante) feste natalizie, mentre preghiamo l'onnipotente divin Infante prendere sotto la sua special custodia le prossime missioni che daranno, e le benedica da quella povera e disagiata culla ove sen giace per nostro amore.

Di nuovo, ringraziandoli di tutto, gli preghiamo della Loro apostolica benedizione, sul nostro caro Istituto, e godiamo sottoscriverci

Dev(otissime) serve

Suore della S. Famiglia

NOTIZIE BIBLIOGRAFICHE

S. ALFONSO MARIA DE LIGUORI, *Carteggio*. I: 1724-1743, a cura di Giuseppe ORLANDI, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 2004, 840 p.

Die letzte Edition der Briefe des heiligen Alfons von Liguori, besorgt von Friedrich Kuntz und Francesco Pitocchi, liegt bereits mehr als 100 Jahre zurück. Seither wurde eine Anzahl weiterer Briefe de Liguoris aufgefunden und zum großen Teil an verschiedenen Orten veröffentlicht. Bereits nach dem Zweiten Weltkrieg wurde der Ruf nach einer Neuedition laut, die nicht nur die neu hinzugekommenen – und noch zu entdeckenden Briefe – berücksichtigt, sondern auch den Erfordernissen gerecht wird, die heute an eine Briefedition gestellt werden. Der Ruf wurde umso drängender, weil man heute mehr als früher um den Quellenwert von Briefen weiß, da diese besser als jede Biographie – unmittelbar und ungefiltert – die Person des Schreibenden widerspiegeln. So war es an der Zeit, dass endlich eine neue und möglichst definitive Neuedition erfolgt, die den heutigen modernen Erfordernissen gerecht wird.

Giuseppe Orlandi, Professor an der Lateran-Universität und Mitglied des Historischen Instituts der Redemptoristen in Rom hat die Neuedition in Angriff genommen. Dabei ging es ihm nicht nur um eine bloße Briefsammlung (epistolario), sondern um einen Briefwechsel (carteggio) des Heiligen. Im Vergleich zu den bisherigen Briefsammlungen de Liguoris zweifellos ein qualitativer Sprung, denn man erlebt den Heiligen im unmittelbaren Gespräch mit seinen Zeitgenossen und es ist hoch interessant, seine Briefe bis hin zu Stil und Sprachduktus mit denen seiner Briefpartner zu vergleichen. Nach langen mühsamen Vorarbeiten konnte Orlandi den ersten Band der projektierten Edition vorlegen. Er stellt eine editorische Glanzleistung dar, nicht zuletzt auch auf Grund der darin enthaltenen Einleitung zur Gesamtedition, der vorgestellten Editions-kriterien und der die Edition erläuternden Anhänge und Indices, die in ihrer Akribie nicht übertroffen werden können. Wenden wir uns zuerst diesem Teil des Werkes zu.

Da ist zunächst die allgemeine Einleitung. Sie zeichnet in einem ersten Abschnitt eine kurze Skizze des Lebens und des Persönlichkeitsprofils de Liguoris, um dann auf seine immense literarische Tätigkeit zu sprechen zu kommen. Neben dem Umfang, der Art und der Qualität seiner Publikationen kommen ausführlich Stil und Sprach-

gebrauch bei Alfons zur Sprache. Überzeugend wird dargestellt, dass de Liguori – so sehr er die gehobene Sprache beherrschte – aus pastoralen Gründen einen bewusst einfachen Stil schrieb, was nicht heißt, dass er sehr wohl, je nach Inhalt und literarischer Art seiner Publikationen, die verschiedensten Register zu ziehen verstand. Gelehrsamkeit um der Gelehrsamkeit willen lag ihm fern; doch hielt er sich hinsichtlich einschlägiger Neuerscheinungen stets auf dem laufenden. Bedeutend für die Verbreitung seiner Werke erwies sich, so Orlandi, dass de Liguori es verstand, einen engen Kontakt mit dem führenden europäischen Verlagshaus Remondini herzustellen, von dem zahlreiche Briefe Zeugnis geben.

In einem zweiten Abschnitt geht Orlandi den Geschicken der Briefe de Liguoris und ihrer Editions-geschichte im Laufe der Jahrhunderte nach. Dabei zeigt sich, dass von Anfang an ein großes Interesse an den Briefen bestand. Von den möglicherweise 5000 Briefen, die Alfonso de Liguori geschrieben hat, wurden in einem Verzeichnis des Jahres 1803 2013 als vorhanden katalogisiert. Leider gingen viele Briefe dadurch verloren, dass sie als Reliquien in die ganze Welt gegeben wurden, vor allem nach der Heiligsprechung des Jahres 1839. Was die Editionen der Briefe anlangt, so erschien die erste 1815. Nachdem im Laufe der Jahre weitere Briefe entdeckt worden waren, kam es dann in den Jahren 1887 bis 1890 durch die Redemptoristen Friedrich Kuntz und Francesco Pitocchi (die Gesamtzahl der edierten Briefe belief sich auf 1470) zur ersten großen Edition. Sie konnten damit einem lang gehegten Bedürfnis nachkommen. Vom wissenschaftlichen Standpunkt aus allerdings wies die Edition zahlreiche Mängel auf, ja, in Einzelfällen wurden Briefe verstümmelt und nicht textgetreu gedruckt. Dies wie die Auffindung weiterer Briefe – die Gesamtzahl ist auf 1921 gestiegen – ließ dann, wie bereits angeführt, den Ruf nach einer wissenschaftlich-kritischen Neu-edition lautwerden.

Im dritten Abschnitt der Einleitung erläutert Orlandi sein Projekt des „Carteggio“ und die maßgeblichen Kriterien für die Aufnahme einzelner Dokumente in dasselbe. Als wichtigste Korrespondenten nennt der Verf. Personen aus dem engsten Umfeld de Liguoris (Tommaso Falcoia, Maria Celeste Crostarosa) sowie das Verlagshaus Remondini. Orlandi hebt hervor, dass er glaubt, mit seiner Edition nicht nur einen sehr speziellen Bereich zugänglich gemacht, sondern auch einen Beitrag zu allgemeinen Kirchen- und Gesellschaftsgeschichte geleistet zu haben.

Der Einleitung schließt sich ein kurzer Abschnitt an, in dem die Kriterien für die Wiedergabe der Briefe erläutert werden, gefolgt von

einem Verzeichnis der in den Texten vorkommenden Münzen, Maße und Gewichte sowie einer Erläuterung der damaligen italienischen Tageseinteilung. Es folgt das Vorwort zum 1. Band mit einem Überblick der in dem Band enthaltenen 296 Briefe aus den Jahren 1724-1743 (davon 106 Briefe de Liguoris und 190 seiner Korrespondenten), gefolgt von einer detaillierten Auflistung und der Vorstellung der Briefe nach Absender und Empfänger.

Das Corpus der in dem Band edierten Briefe selbst (Seite 91-645) besticht durch seine übersichtliche Anordnung: jedem Jahr geht ein Überblick über die für de Liguori wichtigsten Ereignisse des Jahres voraus; jeder Brief wird durch eine genaue Inhaltsangabe eingeleitet. Die zahlreichen Anmerkungen mit ihren Verifizierungen und Verweisen machen die immense Arbeitsleistung des Herausgebers deutlich und erweisen sich als eine fast unerschöpfliche Fundgrube, weit über die Geschichte der Redemptoristen-Kongregation hinaus. An das Corpus der Briefe schließen sich exakte archivarisches und bibliographische Angaben zu jedem einzelnen Briefe an. Sie beziehen sich auf den Fundort des Originals und eventueller Kopien, den Ort bisheriger Veröffentlichungen, die Erwähnungen in der wissenschaftlichen Literatur. Es folgen ausführliche Biogramme der Korrespondenten des Heiligen mit der Angabe weiterführender Literatur, ein Glossarium der von de Liguori verwendeten Abweichungen vom heutigen Italienisch und eine Zeittafel wichtiger Ereignisse in den Jahren 1696-1743. Das umfassende Literaturverzeichnis, die Personen- und Sachregister, spezielle Register der Absender und Empfänger der Briefe, schließlich ein Verzeichnis sämtlicher Briefe in chronologischer Reihenfolge erleichtern wesentlich die Arbeit mit den edierten Dokumenten.

Bleibt übrig, wenigstens kurz auf die edierten Briefe selbst einzugehen, auch wenn in einer Rezension nicht des langen und breiten über diese gesprochen werden kann. Die Lektüre muss der Leser selbst leisten und sich dabei immer wieder überraschen lassen. Vor der Lektüre sollte er allerdings nicht unterlassen, die kurzen Überblicke, die den einzelnen Briefen eines Jahres vorausgehen, sorgfältig durchzulesen. Sie weisen auf die wesentlichen Gesichtspunkte hin. Diese sind in den Jahren bis 1743 vor allem die Gründung, die Zielsetzung und Festigung der Kongregation der Redemptoristen. Die handelnden Personen mit ihren verschiedenen Intentionen, Plänen und auch Zweifeln – vor allem de Liguori und die Mitbegründer der Kongregation Maria Celeste Crostarosa und Bischof Tommaso Falcoia – treten sehr lebendig vor die Augen des Lesers, und es wird aus deren persönlichen Äu-

ßerungen selbst deutlich, welche Rolle sie am Beginn der Redemptoristen-Kongregation als Gründer und Mitgründer spielten, bis 1743 nach dem Tode Falcoias sich eine feste Form für das neue Institut herauskristallisiert hatte: „Was die äußere rechtliche Struktur und Leitung der Kongregation anlangt, so akzeptierte der heilige Alfons zwei grundsätzliche Festlegungen des Bischofs Falcoia: die Wahl des Generalobern auf Lebenszeit und den weiten Umfang seiner Machtbefugnisse. Der dem Institut eigene missionarische Ausrichtung hingegen wurzelt voll und ganz in den Intentionen de Liguoris, während die Spiritualität der neuen Gemeinschaft sich wesentlich an den Anregungen der Maria Celeste Crostarosa – angepasst an das Leben und apostolische Wirken einer Männerkongregation – orientiert“ (S. 627).

In diesem Zusammenhang sei nochmals auf den Vorzug des „Briefwechsels“ gegenüber einer bloßen Briefsammlung hingewiesen. Man kann die Briefe de Liguoris, der Schwester Maria Celeste Crostarosa und des Bischofs Falcoia mit einander lesen und den jeweiligen Stil auf sich wirken lassen und man versteht sofort die Beziehung, welche die drei Personen zu einander hatten und welche Rolle sie jeweils für die junge Gemeinschaft spielten. Ähnliches gilt von anderen Beziehungen, etwa hinsichtlich der Seelenführung verschiedener Schwestern durch Alfonso de Liguori, dessen ruhiger klarer Ton beeindruckt, so wenn er die Schwestern energisch mahnt, statt der Verwendung von allerlei Bußwerkzeugen sich lieber einer gesunden geistlichen Lektüre zu widmen.

Diese Hinweise auf den vorzüglichen ersten Band der Edition mögen genügen, und so sei zum Schluss der Hoffnung Ausdruck gegeben, das möglichst bald weitere Bände nachfolgen.

Otto Weiss

IMPROTA Lino, *Sant'Alfonso Maria de Liguori e il Natale*, Napoli, Edlim, 2003, 434 p.

L'Autore, lo apprendiamo dalla Notizia bio-bibliografica a p. 364, è napoletano: “docente per diversi anni, è ora impegnato nei vari settori dell'informazione. Giornalista, ha diretto l'Ufficio stampa e P.R. del Magistrato per il Po in Parma, del Ministero dei LL.PP. in Roma, delle Opere Marittime in Napoli. Addetto stampa alla Giunta regionale della Campania. Scrive per giornali e riviste di rilievo. Realizza interviste. Esperto di relazioni pubbliche e di stampa aziendale (ha diretto diverse riviste), è consulente delle iniziative editoriali per pubblicizza-

re il prodotto o l'immagine dell'azienda. È presidente dell'IRSI (Istituto Regionale di Ricerche, Studi e Iniziative). Collabora ad attività di ricerca per strutture universitarie e per la RAI-TV. Formato agli studi umanistici e teologici, è scrittore e saggista dallo stile accattivante. Appassionato lettore e cultore di sant'Alfonso Maria de Liguori, ne cita spesso la dottrina". L'Autore è altresì poeta, pittore, critico letterario e traduttore.

Ci siamo dilungati in questa citazione perché sorpresi da un nome nuovo e finora sconosciuto, a quanto ci è dato sapere, nel panorama degli studiosi alfonsiani. Siamo, pertanto ad un'opera prima, alla quale a breve dovrebbe seguire: *Antologia alfonsiana: un itinerario spirituale*.

Le ante della copertina ci offrono il contenuto del libro, che si divide in quattro parti. Riportiamo:

"La I parte offre una rivisitazione dell'Incarnazione di Gesù nei Vangeli di Luca e Matteo, nella parola affascinante di scrittori e giornalisti, di poeti, quali Angelini, Gozzano, Manzoni, Pascoli, Ravasi, Reborà, Torelli, Turollo. Autori eccezionali ci parlano anche di Maria: la Vergine protagonista dell'Incarnazione. Questo 'preludio' letterario e antologico, serve per introdurci nel clima di Natale e aiutarci a comprenderne e viverne il mistero. Nella II parte troviamo *Chi è sant'Alfonso Maria de Liguori*, uscito dalla penna di Karol Wojtyła (papa Giovanni Paolo II). Una piccola lucida biografia del Santo. Alla III parte c'è *Alfonso scrittore*. Dei dottori della Chiesa (l'unico del XVIII secolo) è tra i più vicini a noi e sicuramente tra i più letti. È, nientedimeno, lo scrittore *best-seller* mondiale! Ha scritto di ascetica, dogmatica, apologetica: una vasta produzione, più di cento opere. Una biblioteca! In queste pagine vengono presentati solamente i suoi scritti natalizi, secondo il progetto editoriale del tema-binomio *Incarnazione-Natale*. Nella IV parte, infine, parliamo di *Alfonso poeta e musicista*, ma in due trattazioni distinte, e con le rispettive "Introduzioni". È questa la sede delle *Canzoncine spirituali* alfonsiane (vi troviamo solo quelle a carattere natalizio). [...] A corredo dell'attività culturale di sant'Alfonso è stato doveroso, e di somma utilità, riportare illuminanti interpretazioni e contributi critici di studiosi e di docenti universitari: Giorgio Barberi Squarotti, Patrizia Bertini Malgarini, Roberto De Simone, Pompeo Giannantonio, Valeria Giannantonio, Oreste Gregorio, Lino Improta, Rita Librandi, Marina Mayrhofer, Théodule Rey-Mermet, Paolo Saturno, Giovanni Velocci" (*omessi, non so perché, Giovanni Getto e Francesco Flora*).

Da redentorista, appena avuta notizia dalla stampa di quest'opera, dal titolo così accattivante e di autore ignoto alla bibliografia alfonsiana, abbiamo cercato di procurarcelo attraverso una nota libreria cattolica romana, ma invano. Eppure ce lo siamo trovato tra le mani, richiesti di recensirlo. Ci ha subito colpito la qualità del volume: formato insolito (28 x 20), carta patinata, impaginazione incorniciata in un fregio, illustrazioni di qualità. Abbiamo pensato si trattasse di una strenna natalizia, ma non lo è; di un commento-guida alle Meditazioni e ai canti natalizi di sant'Alfonso, ma non lo è. Che dunque? Non vorremmo errare, ma la collocazione più adeguata ci sembra debba essere tra le Antologie di critica letteraria. Infatti, tolti alcuni piccoli contributi personali, l'Autore con molta abilità sceglie e collega gli argomenti dai saggi specialistici degli studiosi e critici letterari da lui citati e tutti ben noti. Si distingue la preferenza accordata a *Quanno nascette Ninno a Bettaleme* (ottima la traduzione in lingua di Improta), sulla quale si ritorna molte volte e a lungo. C'è poi squilibrio tra le parti: ben 215 pagine dedicate a *Alfonso poeta e musicista*, delle quali 63 tratte da *Alfonso M. de Liguori e la società civile del suo tempo*, Atti del Convegno internazionale per il Bicentenario della morte del Santo (1787-1987), a cura di Pompeo Giannantonio, Firenze, Olschki, 1990, 2 voll.

In un'opera così ben curata ci aspetteremmo meno errori tipografici, data la facilità di correggerli al computer. Ci permettiamo di segnalarne alcuni: p. 164 l'autore del dipinto è il prof. [Carlo: nome] Clara de Montanaro (cognome); p. 208: In uno di questi viaggi a Scalea, ove fin dal 1690 il Metastasio [nato nel 1694] seguiva le lezioni di Gregorio Colaprese; p. 213: *Carmina sacra... latinae vera* [latine versa]. Facciamo notare che la citazione esatta è: REUSS François Xavier, *Carmina sacra S. Alphonsi M. de Ligorio, Doctoris Ecclesiae, nunc primum anno natali S. Doctoris CC ex italico sermone variis adhibitis metris latine reddita*, Roma, Cuggiani, 1896; p. 399: mirabuntur [mirabantur] et non convertebantur; p. 400 ma anche il [da] vecchio metteva in nota a meraviglia; p. 321: *spingole frangese* diventano: *spigole* (quante per un tornese?); p. 344: Domenico Scarlatti (1729-1757): re del clavicembalo e musicista illustre. Figlio di Alessandro (Palermo 1660-Napoli 1725): *stando così le date, avrebbe generato il figlio 4-5 anni dopo la morte: in realtà questi nacque nel 1685*. Ci sorprende poi che Improta, così puntiglioso e quasi irritato nel precisare (p. 361) che *Zambardelli (con le altre varianti)* deve essere scritto *Zambarelli*, non faccia altrettanto con il *Perrucci* di Bàrberi Squarotti, correttamente *Pe-*

trucci. All'attentissimo Autore è sfuggito anche un meridionalismo, eccolo: "e nemmeno le cosiddette 'Scuole di poesia' possono imparare a fare il poeta" (p. 324).

Avviandoci alla conclusione del nostro discorso, ci viene alla mente un libro che l'Autore non cita e forse non conosce, ma che gli sarebbe stato molto utile compulsare: *Un umanista del '700 italiano Alfonso Maria de Liguori*, Provincia Romana C.Ss.R.-Bettinelli Editori, Verona, 1992, 263 p. Si tratta di un pregevole lavoro dei redentoristi S. RAPONI e E. MARCELLI. Se un appunto si può muovere ai due confratelli, e venne fatto, è che l'amore al Fondatore li ha portati a moltiplicare, in luogo di ridurre al dovuto, le citazioni alfonsiane. *Il grande amore a S. Alfonso*. Ci siamo arrovellati durante tutta la lettura di *S. Alfonso e il Natale* per scoprirne la genesi, la natura e il motivo dell'abnorme sviluppo, in particolare di alcune parti, che ci faceva pensare ad una incapacità dell'Autore di dominare la materia. Ma la dedica e poi l'Antefatto premessi dall'Autore ci convincono che la nostra intuizione sia quella giusta: *Il grande amore a S. Alfonso*. Lino Improta fin dai suoi anni di aspirantato nel Seminario di Lettere (NA) è un grande devoto e cultore di S. Alfonso. Uscito dal Seminario, rimasto redentorista nel cuore, ha approfondito la conoscenza del Santo e maturato il suo amore. Dice di se stesso: "Appassionato lettore e cultore di sant'Alfonso Maria de Liguori, ne cita spesso la dottrina" (p. 364). Lo stesso potremmo dire del suo amico, e forse condiscipolo maggiore nello stesso Seminario redentorista di Lettere, Pompeo Giannantonio (a proposito, anche il citato Francesco Flora deve la sua solida formazione classica e musicale e l'interesse per S. Alfonso al Seminario redentorista di Scifelli (FR); fu anche novizio a Roma per qualche mese). Al tutto si aggiunga l'impulso di quanto gli accadde in un soggiorno in Terra Santa e riferito nell'Antefatto: "Nel dischiudere il librino rilegato, mi scivolò via l'immaginetta di sant'Alfonso. La porto sempre con me, dagli anni dell'Educandato, come talismano. Una protezione sempre viva. La raccolsi, il Santo mi parve sorridente, come per dirmi qualcosa; e d'un balzo, negli occhi, la visione bellissima del giardino del collegio, gli alberi trapunti di lampadine variopinte, e i piccoli presepi nelle nicchie dei tronchi, costruiti amorevolmente da noi missionari in erba. [...] Non so ridire quanti altri ricordi mi presero il cuore, ma, è certo, un proposito nacque sotto il cielo di Palestina: scrivere un libro su Sant'Alfonso Maria de Liguori e il Natale"(pp. 21-22). Abbiamo volutamente letto per ultima, per non farcene influenzare, la prefazione di Pompeo Giannantonio, grande specialista del Settecento

napoletano e di S. Alfonso. Il giudizio del critico è tutto nella conclusione: "Lino Improta ha diligentemente raccolto in questo volume le testimonianze sulla genesi del Natale, ripercorrendo i secolari itinerari mistici, chiarendo interventi, localizzando episodi, interpretando passi scritturali. È un lavoro utile, atteso e insostituibile. Resta un punto fermo su sant'Alfonso e il Natale" (p. XV).

Lasciando giudicare queste affermazioni ad altri meglio attrezzati di noi, certamente il lavoro di Improta sarà utile a quanti, studiosi e gente di cultura, poco conoscono S. Alfonso e la sua epoca. Per quanto ci riguarda, abbiamo apprezzato vivamente le pagine (177-186) di Bruno Forte sul presepe napoletano, dal quale insieme alla Bibbia Alfonso trasse ispirazione. La pastorale *Quanno nascette Ninno a Betlemme* fa da trama alla individuazione con nomi propri e alla descrizione di personaggi, scene, gruppi, animali e paesaggi: una vera e spassosa guida ad un presepe pulsante di vita, che solo un napoletano verace poteva darci.

Vincenzo Ricci, C.Ss.R.

QUANTIN Jean-Louis, *Il rigorismo cristiano*, Milano, Jaca Book, 2001, 143 p.

Moral behaviour can be studied from various aspects. The accent has mostly been on the normative approach to inculcating virtue. Moral education is necessary to introduce new members into an adult society. The moral content of law may then be examined in a systematic way by ethics or moral theology. Law structures society and gives birth to the discipline of jurisprudence. With the coming of the social sciences psychology and sociology must be added to the list. The most recent science to investigate moral theology has been history. It is worth noting that the history of moral theology in the scientific sense only dates from after the Second World War. The present volume, translated from the French, can be situated in that current of thought but with the difference that Quantin seeks to incorporate these new findings back into a wider horizon of Church and secular history.

Rigorism is no new theme in history. But nobody has yet, as far as this reviewer is aware, attempted a comprehensive treatment of Christian rigorism. Quantin traces its life-cycle from the ancient

Church to its high point in the Catholic and Protestant reforms, the tensions inherent in which finally issued in a thoroughly secular morality. His book could be called the rise and fall of Christian rigorism. The author's originality can be seen by the way he connects a Church historians's view of the penitential discipline in the ancient Church with the disputes over moral systems in the 17-18th centuries among Catholic intellectuals. The same tensions were just as fiercely reflected in non-Catholic circles seeking for the community of the pure. The conclusion is not just a summary but the final act that completes the drama with the secularisation of Christian rigorism when it is assumed into the social framework of the modern state.

The author defines rigorism by its two distinguishing characteristics. First, severity or harshness in the application of moral rules to behaviour. Second and more specifically, it concerns the discipline governing the administration of the sacrament of Penance. In the concrete, the denial or delay of absolution as the Church's established pastoral policy of withstanding sin. He treats these two features not in dogmatic terms as was usual in the past, but as they impinged on people's everyday lives. He is not too interested in the charge of heresy that was often brought to settle the issue. He argues instead that rigorism fell apart because it just would not work in fact and so people rejected what it stood for. Rigorism for both Catholics and Protestants referred back to the use of excommunication in the penitential discipline in the early Church. The idea was that no one could be admitted to the Lord's table without a full and perfect conversion of life. The author gives the usual account of how Augustine's doctrine of original sin was invoked to justify moral pessimism. It was probabilism's great merit to have at last made a breach in this mentality.

Theologians are accustomed to treat the dispute over moral systems as an internal Catholic affair. The author emphasises that it was part of the process of confessionalisation and therefore of constructing a Catholic identity after the Reformation. Although laxism was compassionate toward human weakness it unfortunately precipitated a spiral of opinions that made it impossible to discern the moral truth with assurance. It had overtones of class as well, for instance, nobles might defend their honour with violence but not ordinary folk. In the long run it would have undermined the Christian spirit if not corrected.

As regards rigorism Quantin gives a good account of its spread, underlining the crucial importance of Belgium and the university of

Louvain in the 17th century. It was in that context that the word «rigorism» was first used. The author points out that it is not easy to assess how people actually reacted. The clergy most likely moderated these doctrines when treating pastorally with their flock. The moral books could represent more a platform for reform than what truly occurred in most parishes. Nevertheless, rigorism was so riddled with internal contradictions that it collapsed not so much because it was successfully refuted by its adversaries as that it simply imploded on itself because of its impracticability.

This book emphasises the idea that the Protestants underwent the same tensions about admission to altar fellowship even though their sacramental theology was so different. The closest parallel is with German pietism. Lutherans, Calvinists, Puritans and Methodists all experienced the temptation to split off and separate into groups of the perfect. Often the civil power limited expressions of religious enthusiasm to prevent sect-like divisions in the wider, community. It usually favoured rigorism for the reform of morals but without permitting dissent from its authority.

The author is convinced that Christian rigorism in its proper sense died with the fall of the Ancient Regime. He seems to be calling for a reassessment of St. Alphonsus Liguori's role as the hero who turned the tide on Jansenism which, as he says, was how rigorism was often named at that time. He does not underrate Alphonsus's immense influence on Church life. But he would contend that this influence was overtaken by events. The modern state took over from the regal powers control of social mores and the interiorisation of the moral code that accompanied it. This process heightened the awareness of the individual self as conscience. If this is true rigorism was ultimately victorious in the modern state, but not in terms of Christian values. It is hard to deny this thesis since the facts seem to be massively in its favour. That fact itself should be cause for serious reflection. Why should the rigorist account of conscience win out in the end? St. Alphonsus and others had an alternative. Conscience is precisely the sanctuary where a person responds in freedom to the demands of the Gospel amid all the details of their life situation. Why was this put aside as a contender to give moral shape to society. The author is right to point out that St. Alphonsus's growing influence *de facto* depended on his doctrine being espoused by Church authority. Both probabilism and equiprobalism have a history of unsettling civil authorities because of the space they afford freedom in their systems. It seemed to

awaken anxiety that authority had lost control of the situation and so cannot provide a secure base for a social conviviality.

But perhaps the author's position is prey to its own logic. During the period covered in this book the secular state may have espoused a rigid morality. But what of the permissivism that prevails in much civic legislation today? Is not the dialectic between laxity-rigidity a tension running through history, a characteristic of the human condition. We should not be surprised to discover the same tension in Church and civil society. Certainly we find it difficult to comprehend the past in its own terms. In those centuries both sides formulated moral disputes in doctrinal terms. The author is correct in criticising their polemic obsession with doctrine and with heresy. However, we need to take seriously their conception of *praxis* in relation to doctrine, precisely as its application and realisation. The author emphasises practice but they did not understand that term as we do, especially as regards the theory-praxis relationship. A question left unanswered is whether there is a historic link between their idea of *praxis* and the 19th century's, and how might the process of secularisation have functioned in that case. Further, how does the increasing intervention of the Papal magisterium on moral matters at this period sit with the author's thesis?

The author draws attention to the doctrine that few would be saved as the backbone of rigorism. Unfortunately he did not mention the heretical teaching that Christ did not die for all but only for a few. Here St. Alphonsus identifies the source of despair that characterised rigorism. His work *Il gran mezzo della preghiera* as the way of salvation shows how the 18th century Church began working its way out of the problems so well formulated by Quantin. The author has brought an historian's realism to the topic. The alternative to rigorism could have been more clearly perceived and firmly presented. The authentic practice of the Christian life starts out from God's universal will to save all through his superabundant offer of Redemption. To this we are called to respond freely and lovingly with our whole lives.

Terence Kennedy, C.Ss.R.

AMARANTE Alfonso Vincenzo, *Evoluzione e definizione del metodo missionario redentorista (1732-1764)*, (Copiosa Redemptio, 1), Maderdomini, Valsele Tipografica, 2003, 479 p.

Vorliegendes Werk verbindet zwei nicht zu unterschätzende Vorzüge. Zum einen bietet es eine gelungene Zusammenfassung der oft schwer greifbaren, weit zerstreuten Literatur zur Thematik, die durch eigene Archivfunde des Autors ergänzt wird. Zum andern versteht es der Autor, seine Erkenntnisse in äußerster Klarheit, fast handbuchartig, darzustellen.

Das Werk gliedert sich in vier Kapitel. Nicht zu überschlagen ist das erste Kapitel: „Das Königreich Neapel im 18. Jahrhundert“. Tatsächlich nämlich ist die Gründung und Zielsetzung der Redemptoristen als Volksmissionsorden nur zu verstehen auf dem Hintergrund der Gesellschaftsstruktur und der daraus resultierenden Situation in Neapel, zumal der Situation der armen Landbevölkerung. Wieder einmal wird beim Blick auf die archaische, ja magische Religiosität weiter Volksschichten der Buchtitel Carlo Levis „Christus kam nur bis Eboli“, den Gabriele De Rosa in den Satz „Das Konzil von Trient kam nur bis Eboli“ umwandelte, bestätigt, allerdings mit einigen Korrekturen. Sie beziehen sich zum einen auf die aufgeklärte Wissenschaftskultur in Neapel, zum andern auf einzelne Reformimpulse, die durchaus von den Vorschriften des Konzils von Trient ausgingen. Genannt werden die Reformen des Kardinals Giuseppe Spinnelli in Bezug auf die Katechese, ohne die auch die Aktivität des heiligen Alfons und der Redemptoristen nicht voll zu verstehen ist. Das Gleiche gilt für die verschiedenen volksmissionarischen Initiativen, die in Neapel denen der Redemptoristen vorausgingen, wie der Lazzaristen, der Jesuiten und insbesondere der Pii Operai und der „Apostolischen Missionen“. Im Übrigen erscheint das erste Kapitel, das die sozio-kulturelle Situation im Königreich Neapel beschreibt, auch deswegen von eminenter Bedeutung, weil es durch seine Beschreibung der noch weithin feudalen neapolitanischen Gesellschaftsstruktur einen wichtigen Schlüssel – wenn auch nicht den einzigen – zum Verständnis dessen beibringt, was in der Regel der Redemptoristen mit dem Begriff der „am meisten verlassenen Seelen“ gemeint ist. Wenn etwas an dem ersten Kapitel zu bemängeln ist, dann höchstens, dass der Autor neben den von ihm konsultierten zahlreichen Quellenwerken und den neuesten Überblicken von Giuseppe Orlandi, Giuseppe Galasso, Gabriele De Rosa, Enrichetta Delle Donne usw. die hervorragende Untersuchung von Peter

Herrsche, *Italien im Barockzeitalter* (Wien-Köln-Weimar 1999), nicht beigezogen hat.

Kommen wir zum zweiten Kapitel, das die Entstehung und die erste Entwicklung der Redemptoristen im Königreich Neapel nachzeichnet. Im Mittelpunkt stehen neben dem heiligen Alfons Persönlichkeiten wie Tommaso Falcoia, Maria Celeste Crostarosa und Gennaro Maria Sarnelli. Der Akzent liegt dabei zunächst, wie nicht anders zu erwarten, auf dem, was man das missionarische Engagement dieser Gestalten nennen kann. Es schließt sich die Darstellung der Ereignisse an, die zur Gründung der Redemptoristenkongregation im Jahre 1732 in Scala führten. Der Schilderung der nicht leichten Anfänge folgt im Kontext der ersten Gründungen die Darstellung der ersten Missionen und der bei ihnen verwendeten Missionsmethode, die von Antonio Tannoia im einzelnen beschrieben wird. Als grundlegender Gesichtspunkt bei der Durchführung der ersten Missionen erweist sich die Konzentrierung des heiligen Alfons auf die arme Landbevölkerung, die von der allgemeinen Seelsorge de facto ausgeschlossen ist. Dazu kommt des Heiligen Sorge, alles zu tun, dass die Missionen nicht nur ein vorübergehendes Strohfeuer darstellen. Diesem Ziel dient u.a. die Wahl der Gründungsorte, die Gestaltung der Missionen wie die Einrichtung der so genannten Nachmission, d.h. die Rückkehr der Missionare an die Missionsorte, um das bei der Mission Erreichte zu festigen.

Das dritte Kapitel schildert die Missionsmethode der Gründungszeit. Vorgestellt werden zunächst Missionsdirektiven aus den Jahren 1733 bis 1764. Ziel und Zweck der Missionen wird in ihnen definiert als Predigt des Evangeliums an die Armen in der Nachfolge Jesu Christi. Anschließend handelt der Verfasser über die Jahreszeit, in der die Missionen stattfinden sollen, und über deren Dauer, um dann die geistlichen Übungen während der Mission (die Hauptpredigt, die allgemeine Geißelung der Männer, die „sentimenti della pace“, die Generalkommunion usw.) zu beschreiben. Hier wird noch eingehender die Bedeutung der Nachmission betont. Schließlich werden die Anforderungen aufgezeigt, die an die Missionare gestellt wurden. Eingeschärft wurde eine einfache, dem Volk entsprechende Predigtweise. Großer Wert wurde von Anfang an auf eine einfache und vorbildliche Lebensweise der Patres während der Missionen gelegt, wie darauf, dass die fähigsten Leute zu den jeweiligen Aufgaben während der Mission bestimmt wurden.

Das vierte Kapitel schließlich geht den Gedanken des heiligen Alfons zu den Missionen in seinen Schriften nach. Außer in einigen

Briefen finden sich diese vor allem in dem einschlägigen Werk *Selva di materie predicabili ed istruttive*. Alfons hat sich ausführlich über die Notwendigkeit, das Ziel, die Dauer der Missionen in ländlichen Gegenden geäußert. Er hat den Missionaren bestimmte geistliche Übungen während der Missionen vorgeschrieben, er hat sie ersucht, während der Mission ein bescheidenes Leben zu führen, hat ihnen gezeigt, wie sie am besten die Botschaft des Heiles den verschiedenen Menschengruppen vermitteln können, und hat ihnen bis in Einzelne vorgeschrieben, wie und was sie zu predigen hätten. Einfach vor allem sollten die Predigten sein, sie sollten aus der Liebe zum gekreuzigten Heiland und zur Madonna kommen und zu dieser Liebe auffordern, sie sollten zur Vermeidung der Sünde, zum Gebet und zu einem innerlichen Leben (*vita devota*) anregen. Immer wieder kommt Alfons auch auf die geistlichen Übungen während und am Ende der Mission zu sprechen wie auf die Bedeutung der Einführung von Bruderschaften u. dgl. zur Wahrung der Früchte der Mission.

Das Buch, das mit einem Dokumentenanhang und einem Bildanhang schließt, sei jedem empfohlen, der sich über die Anfänge der Kongregation der Redemptoristen als missionarische Gemeinschaft und über den ursprünglichen, vom Gründer selbst vorgegebenen Elan bei den ersten Volksmissionen informieren will.

Otto Weiss

MONTES URRIOLA José, C.Ss.R., *Apostoł trędowatych. Życie błogostawionego Piotra Dondersa redemptorysty*, trad. Jan Cygnar, [Tit. orig.: *Vida del padre Pedro Donders, redentorista, apóstol de los leprosos*], Kraków, Homo Dei, 2004, 159 p.

One hundred years ago the outstanding Polish novelist and Nobel Prize winner Henryk Sienkiewicz wrote: "A nation without its own history is like a man who has lost his memory". This sentence refers to all communities and societies that want to preserve their identities and charism. A man can plan the future clearly and wisely only when he knows the path that led him to the present. It is in the light of this that we can appreciate the initiative of Homo Dei, the publishing house of the Polish Redemptorists in Kraków. The biography of Blessed Peter Donders by José Montes Urriola, C.Ss.R. began an edito-

rial series entitled "Redemptorist Saints" in the year 2003. The Author gave his book (159 pages) the significant title *The Apostle of the Lepers: the life of Blessed Peter Donders, Redemptorist*. Urriola divided the biography into 14 chapters and added an introduction. It is a typical literary work. Some passages contain much dialogue, which gives the narrative features of a thoughtful drama. The Author presents the life of the Redemptorist missionary in a chronological way and the history of his progress to the honour of the Church's altars. The Polish edition of this biography is of significance to the market in Poland because such a thorough presentation of the life and activities of Donders has been published for the first time. It has been made possible by the accurate translation into Polish by Father Jan Cygnar, C.Ss.R.

The spread of Peter Donders' cult in the Polish lands was first mentioned during World War II. In the years 1941-1944 there were special services in Redemptorist churches and monastery chapels where people prayed for Donders' prompt beatification (cf. the Archives of the Redemptorist monastery in Kraków: [without call number], *Kronika domu krakowskiego CSsR (The chronicle of the Kraków House of C.Ss.R.)*, vol. 3, pp. 1056, 1092; cf. the Archives of the Redemptorist Monastery in Tuchów: [without call number], *Kronika klasztoru tuchowskiego (The Chronicle of the Tuchów Monastery)*, vol. 5, p. 150). The seminary chronicler noted in October 1941, 'Before noon there was an adoration of the Most Blessed Sacrament with prayer that the heroicity of virtues of this Servant of God, Father Donders of our Congregation be recognized for today the cardinals are to meet in Rome (the Archives of the Redemptorists' Warsaw Province in Tuchów [without call number], *Kronika polskiego studentatu (The Chronicle of the Polish Studentate)*, vol. 8, p. 362). After the Apostolic See had declared that the Servant of God practiced heroic virtues Father Władysław Szoldrski attempted to popularize the figure of his holy confrere. He prepared the first Polish biography of Donders on the basis of the work of Father J. Kronenburg in 1924 (cf. *Czcigodny O. Piotr Donders. Apostoł trędowatych, Redemptorysta, 1809-1887 (Venerable Father Peter Donders. The Apostle of the Lepers, Redemptorist, 1809-1887)*, Wrocław 1953, typescript in the Archives of the Novitiate of the Redemptorists' Warsaw Province in Lubaszowa). However, this biography was not published. The Polish reader had to wait for the next hagiographic works about the life and ministry of Father Donders until the beatification of "the apostle of the lepers" in 1982. Yet, these were only of simple character (see *Wybrał ich Bóg – święci i błogostawieni redemptoryści*

[*God Chose Them – Redemptorist Saints and Blessed*], collective works, Kraków 1998). The discussed book is, therefore, the first biography of Peter Donders, available to all Polish readers.

Peter Donders was born on 27 October 1809 in Tilburg, Holland. The Author gave a clear account of his difficult childhood. Even when quite young he was not spared much discomfort and poverty, thus being prepared by God for the great mission he was to undertake in the future. Peter was convinced of his priestly vocation from early childhood. However, he came from a poor family who were unable to provide him with a good start in life. Another disadvantage was his poor physical condition. Donders' intellectual skills were also mediocre to say the least. Nevertheless, Urriola makes it very clear that God's plans for him were entirely different. From his childhood Donders was characterised by a healthy piety, cordiality towards his environment and extraordinary diligence.

Facing objective difficulties Donders tried to live a monastic life; first as a Jesuit, then as a Redemptorist and at last he knocked at the Franciscan gate. Finally, he was able to attend the diocesan seminary in Herlaar, and four years later he became an ordained priest. Immediately after his ordination he wanted to go to the Dutch mission in Surinam. The Author has penetratingly described the self-sacrifice and varied service of Father Donders who cared for slaves coming from 40 local plantations. At the beginning of 1856, Fr Donders went to his new post in Batavia, to perform a special ministry among lepers. We are shown in some detail his struggle on behalf of the spiritual needs of his patients, and in seeking to improve their living conditions. After several years of generous service the situation at Batavia changed completely. This was corroborated by one of the officers: "The whole ethos has improved so much that the people seem to be completely different. I do not have even a quarter of the work I used to have in order to keep everything peaceful. The missionaries deserve the credit."

It was only when he was 58 that Father Donders realised that his life up till then had reflected the ideals of the Redemptorist mission. When in 1865 the Apostolic Vicariate of Surinam was given to the Redemptorists of the Dutch province, Fr Donders applied for admission to the Congregation of the Most Holy Redeemer. His old parish house in Paramaribo was changed into a monastery and Redemptorist novitiate. His love for the Congregation was expressed in the following words: "Day after day I comprehend more deeply the joy in be-

ing called to our Congregation. May we persevere in that vocation until we die". After he had completed his novitiate he returned to his leper station in Batavia. He continued his mission among the Indians for 18 years. Urriola does not hesitate to present the failures and adversities faced by Fr Donders. For example, after 30 years of self-sacrificing work, in 1883 during the apostolic visitation, several delegates of lepers came to Bishop Schaap to ask him to remove Fr Donders because of his old age. What was significant is that Fr Donders served as a translator in the conversation. We continue to have a consistent and interesting description of the life and activities of Fr Donders. On 14 January 1887, on the day of his death the sacrifice of the life of the Blessed Redemptorist was completed. After this the writer depicts the successful attempts for Donders' beatification.

This biography confirms again that saints in every age are people who give a universal message to future generations. The editor is right in claiming that 'this history is worth presenting because it tells us today that neither poverty nor lack of proper education are able to destroy man's deepest desires and deprive him of the joy of fulfilling his vocation'. It is only right that we should wait for the next successful and extremely necessary biography of the cycle "Redemptorist Saints".

Maciej Sadowski, C.Ss.R.

DOUGLAS Philip, *Święty Filadelfii. Życie świętego biskupa Jana Neumanna redemptorysty*, trad. Jan Zubel, [Tit. orig.: *Saint of Philadelphia: the Life of Saint Bishop John Neumann*], Kraków, Homo Dei, 2004, 125 p.

In 2003 the Publishing House of the Polish Redemptorists Homo Dei in Kraków began an editorial series entitled "Redemptorist Saints". The second book of this cycle is the biography of St John Nepomucene Neumann by Philip Douglas. The book of 125 pages is divided into 14 chapters, which contain the chronological history of the life of the holy Bishop of Philadelphia and the history of his canonization. The book was published with great care, complete with several photos from the National Shrine of St John Neumann in Philadelphia and comprehensively translated by Father Jan Zubel, C.Ss.R. The Polish edition of this

biography is significant because it is the first complete presentation of the life and activities of Neumann available to Polish readers. It can become an encouragement and basis for other translations into the languages of Central and Eastern Europe for the Redemptorist communities in Ukraine, the Czech Republic and Slovakia.

The life of Bishop Neumann was first published in the United States in German and the publication was prepared in 1883 by the saint's nephew Father John N. Berger, C.Ss.R. However, it was only in 1952 that a well-known historian of the Congregation of the Most Holy Redeemer Father Władysław Szołdrski prepared the first Polish biography of the saint on the basis of the French edition, entitled *Życie Sługi Bożego O. Jana Nepomucena Neumanna (The Life of the Servant of God Fr John Nepomucene Neumann)*. Unfortunately, the work was not published due to the contemporary severe restraints on the free press imposed by censorship, especially in the context of the ideologically extreme anti-American attitude of the communist regime. In the introduction to the only preserved copy of Szołdrski's work to be found in the Archives of the Novitiate of the Redemptorists' Warsaw Province in Lubaszowa, we read, 'Without exaggeration we can say that the radiant figure of the Servant of God John Neumann has been completely unknown to Polish society. Therefore, let this book help us get to know those excellent virtues, which characterised the Servant of God and the wonderful deeds of his apostolic zeal which he performed for the glory of God and the salvation of souls' (W. Szołdrski, *Życie Sługi Bożego O. Jana Nepomucena Neumanna*, Warszawa 1952, pp. 1-2, typescripts). In the following years there were some attempts to popularise the person of the holy Bishop of Philadelphia, among others a collective work entitled *Wybrał ich Bóg – święci i błogosławieni redemptoryści (God Chose Them – Redemptorist Saints and Blessed (Kraków 1998)*. However, a wider circle of Polish readers had to wait for the Polish translation of Philip Douglas's work.

From the first pages of his book the Author uses a dramatic narrative effect describing the last hours of the life of Bishop Neumann against the background of the turbulent history of America, in Philadelphia – the city which became the cradle of American democracy. Then Douglas makes a retrospective journey in space and time, giving a vivid picture of John Neumann's life and activities. The biographer devotes a separate chapter to the history of the Czech lands, Neumann's fatherland. The frequent use of the term "Bohemia" seems to be ungrounded although, we must admit, has been consistently ap-

plied. The term has its traditional counterpart "the Czech lands" in historiographic and topographical terminology. It is a serious language defect, which strikes us as alien and definitely incomprehensible for readers, all the more so because the author correctly calls inhabitants of that country Czechs and not "Bohemians".

On the other hand, the presentation of the saint's personality against the background of the complicated national and social relations of his fatherland is more explicitly made. John's father Philip Neumann was a native of Bavaria and his mother Agnes Lebiš came from a Czech burgher's family. The future Bishop of Philadelphia was born on 28 March 1811 in Prachatitz and from his youth he grew up at the meeting-point of various cultures and nations, in the melting pot of Europe, which in the 19th century was characterized by the Habsburg monarchy. It is also important to notice that John learnt Czech only in the Gymnasium (high school) because German was used at home. Taking this into consideration the book omits an obvious conclusion that John Neumann had a special predisposition for his later pastoral work in the multicultural and even more diversified society of North America. In almost every biography of a famous person the most difficult task for a biographer is to describe the earliest years of the hero. The same applies to Philip Douglas' book because the first 20 years of Neumann's life are covered in only three pages. It seems that if he adopted a narrative form he could have noticed one of the most characteristic events of John's life, i.e. when his mother, having heard him take an exam at school, ran home lamenting. She had heard compliments from his son's teachers and the applause of his peers who had admired his excellent composition. However, it occurred that in his much-praised composition entitled "Who would you like to become" John had described the profession of a barber. Later he had to explain to his artless parents that the job of a barber was not his dream at all. The author meticulously presents Neumann's difficult way to priesthood. Nevertheless, Douglas does not explain, and this will perhaps remain a secret for ever, how on earth a poor graduate of a provincial Gymnasium was admitted, with other 19 candidates, to the seminary in Budweis, and then to Prague. The Author does not pass over the seminary troubles of his hero, which were related to the lecturers supporting Josephism. He gives an interesting description of the desire arising in the young seminarian to be called to the missions *ad gentes*.

The most detailed and penetrating description of St John Neu-

mann's life concerns his missionary activities as Bishop and Redemptorist on the American continent. The Author presents in detail his journey across the Atlantic in 1836 and the moment when Neumann stood on Staten Island in New York, wearing shabby clothes and shoes full of holes, and with one dollar in his pocket. Then the reader discovers his successful attempt to receive Holy Orders, which he desired most, and the dynamism of his first pastoral tasks in the vicinity of Niagara Falls and Buffalo. The meeting with Austrian Redemptorist Father Joseph Prost and the way Neumann reached the decision to enter the Congregation of the Most Holy Redeemer, which finally took place on 16 January 1842, are described thoroughly in the chapter entitled "The Son of St Alphonsus", pp. 54-61. However, it seems that the Author should have presented, even briefly, the motives of this crucial decision of St John, who remembered Father Prost's words that it was very difficult for a missionary to live in solitude for a long time. Fortunately, Douglas did not omit the effects of the religious formation on Neumann who wrote a significant sentence about the Redemptorist community in his Journal or the diary of his soul: "Mutual physical and spiritual help, inspirational impact and good example, which embrace every member of this spiritual community, mean that life and duties become much easier for me" (pp. 57-58). These words remarkably relate to St John Neumann's earlier fears of being lonely in his missionary work. We should admit that one of the greatest advantages of the biography in question is the fact that in the course of his narrative the Author skilfully weaves together fragments of press articles, letters and recollections of eyewitnesses and fragments of Neumann's works. This way of narrating makes the book more vivid and it gives it the characteristics of a quasi-documentary.

In the next six chapters of John Neumann's biography Philip Douglas gives a conscientious description of his enormous dynamism in the service to the Congregation and the Church, first as Vice-Provincial of the American Redemptorists and then as the Bishop of Philadelphia (from 1852). Neumann's pastoral activities in the field of the Catholic school system, establishing new parishes and charities as well as supporting religious foundations have been depicted exhaustively. Bishop Neumann lays several claims to fame in establishing the first system of parochial schools, which was extended to all American states in later years. The numbers sound very convincing. When Bishop Neumann was elevated to the See of Philadelphia there were only five hundred children in Catholic schools, but two years later the

number increased to almost nine thousand. Up till now this work is considered to be one of the greatest achievements of St John Neumann, and has been suitably illustrated in the biography. The Bishop also founded the Diocesan Center for the Education of Catholic Youth and the Association of Friends of Catholic Youth, which, however, escaped Douglas's attention. While erecting sanctuaries of brick the Bishop did not forget to build the spiritual life in his diocese. Having this in mind he organized the schedule of the Forty Hours' Devotion, which he carefully prepared focusing on the proper liturgical setting and subjects of sermons. The service increased people's piety so much that it was extended to the entire United States. Douglas did not omit to mention the hardships in the ministry of Bishop Neumann. He quoted disgraceful examples of intolerance and anti-Catholic aggression in the American society of those times, the society that is nowadays a symbol of love for democracy and freedom. The activities of forces hostile to the Church, organized in an influential political party popularly known as "Know-Nothing Party", and the discontent of some rich Catholic circles of the Philadelphian elite aimed at removing Bishop Neumann and even led to his readiness to resign from his office voluntarily. The Author stressed, however, the humble availability of the Redemptorist Bishop and his unshakable obedience to the Apostolic See.

The last chapter of the biography is devoted to the history of the processes of beatification and canonization of Bishop John Neumann. After Neumann's death Archbishop Francis Patrick Kenrick said some significant words, 'Such a bishop could not die otherwise than on the way, with his soul directed to his Lord at every hour, at every minute'. In 1897 the process of a thorough investigation began and after fifteen years of examination and hearing of witnesses Pope Benedict XV saw fit to have Neumann declared Venerable, issuing a decree in 1921. His beatification took place during the Second Vatican Council on 13 October 1963. Finally, on 19 June 1977 Pope Paul VI declared the Bishop of Philadelphia a Saint. Thus John Neumann became the first citizen of the United States and first member of the American Church hierarchy to be declared a saint. This biography of the Redemptorist Bishop is an important attempt to bridge a sorely felt gap in Redemptorist hagiography for Polish readers. One hopes that this carefully published work signals other successful editorial enterprises.

Maciej Sadowski, C.Ss.R.

CUCHET Guillaume, *A propos de l'italianisation de la piété française au XIX.e siècle. Le cas de la dévotion aux âmes du purgatoire (1850-1914)*, in *Mélanges de l'École Française de Rome* 115 (2003) 863-878.

In Europa è in atto il grande movimento di composizione o, meglio, di ricomposizione della sua unità, in forza delle comuni radici storiche e culturali. Non si vuole inserire la componente fondamentale, quella cristiana, non solo radice comune, ma forza operante, almeno a livello di pietà popolare, anche nei periodi storici di maggior laicismo e di lotta ai cristianesimo, soprattutto nella sua espressione cattolico-romana, come nell'Ottocento. Grazie agli studi e alle ricerche di storici e studiosi del cattolicesimo e della sociologia religiosa non solo in ambiti locali e regionali, ma europei, scopriamo, nel sec. XIX, un vasto movimento di unificazione europea, a livello di pietà popolare. Esemplare è il caso della *italianizzazione di forme della pietà popolare*. Il termine italianizzazione potrebbe far pensare ad una crociata o azione missionaria di penetrazione da parte della chiesa romana e italiana, mediante forme di pietà popolare, per contrastare la politica laicista degli Stati, evitando scontri frontali o diplomatici. In realtà si tratta di forme nate o affermatesi in Italia e importate per motivi pastorali: favorivano la pratica religiosa e la fedeltà del popolo alla Chiesa. Degno di nota è che questo movimento, importato dall'Italia, negli altri Paesi, come Francia, Belgio, Inghilterra e altrove, si diffonde, si arricchisce dottrinalmente, – non si prega solo per le anime del purgatorio, ma si chiede la loro intercessione – e si riespande con ritorni anche in Italia, ad esempio con il *Mese dei morti* (novembre). Il Cuchet, nel suo interessante nonché stimolante saggio, prende in esame la *devozione alle anime del purgatorio*. Le forme nelle quali tale devozione si concretizza e si esprime, sono principalmente: *Confraternite, altare privilegiato, messe gregoriane, voto eroico*. Si parte dalle Confraternite di Roma per il suffragio dei defunti, anzi dalla *Confraternita per eccellenza la Primaria Arciconfraternita Maria SS.ma Assunta in cielo in suffragio delle anime del purgatorio*, fondata dal redentorista Giuseppe Mautone (1765-1845) nel 1840, con sede nella chiesa di S. Maria in Monterone. Diretta dai redentoristi, era molto attiva e si era assicurata un ricco patrimonio spirituale di indulgenze e di opere buone con l'adesione di vari Ordini maschili e femminili. Siccome l'ottenimento di indulgenze maggiori e di altri privilegi da parte delle Congregazioni romane non era tanto agevole, bastava aggregarsi ad una Confraternita, e nel no-

stro caso a quella dei redentoristi, per raggiungere subito lo scopo. I grafici curati dall'Autore mostrano la grande richiesta di aggregazioni e iscrizioni all'Arciconfraternita redentorista da tutto il mondo negli anni 1862-1863. Per quanto concerne l'Europa, troviamo al primo posto la Francia, seguono l'Italia, il Belgio, la Germania, la Svizzera, l'Olanda e l'Inghilterra. In seguito, a partire dal 1873, sorsero in Francia Arciconfraternite indipendenti, con diritto di aggregazione. Come si è accennato, le altre *forme* analizzate dall'Autore sono gli altari privilegiati, le messe gregoriane, il voto eroico, il mese dei morti. A tale scopo l'Autore esplora i fondi romani (Congregazione delle Indulgenze e delle Sante Reliquie, Segreteria dei Brevi, Arciconfraternite) e le opere specialistiche francesi. Una ricerca modello, che apre prospettive sulle quali Cuchet non si spinge, quali quelle politiche o dello sviluppo dottrinale. Nella speranza che tali vie vengano esplorate, possiamo concordare con l'Autore che, per gli aspetti illustrati, si può definire il XIX *il Secolo della devozione alle anime del Purgatorio*.

Vincenzo Ricci, C.Ss.R.

CRONACA

L'affermazione del p. Giuseppe Orlandi, membro dell'Istituto Storico Redentorista e curatore del primo volume del *Carteggio* alfonsiano¹, che si possa «dire, anche se con una certa esagerazione, che ad una nuova edizione delle lettere di s. Alfonso si cominciò a pensare appena condotta a termine quella degli anni 1887-1890» dai pp. Friderico Kuntz e Francesco Pitocchi² sembra pienamente legittima, perché descrive in modo adeguato il vuoto che il suo lavoro viene a colmare.

Infatti, l'epistolario edito in tre volumi più di un secolo fa aveva il pregio di avere raccolte le lettere di s. Alfonso, precedentemente disperse, ma anche il limite di essere stato realizzato con finalità più spirituali e pastorali, che storico-filologiche. Non meraviglia quindi che ben presto rivelasse tante e tali carenze metodologiche e critiche da fare auspicare la messa in cantiere di una nuova edizione più rispondente alle attese. Anche perché – delle circa 5.000 lettere che si ritengono scritte da s. Alfonso nel corso della sua vita, delle quali un catalogo redatto nel 1803 ne registrava 2.013 – l'edizione curata dai pp. Kuntz e Pitocchi ne conteneva solo 1.470.

Tuttavia, fu solo nel 1986 che il Governo Generale C.Ss.R. affidò ad una commissione diretta dal p. Orlandi il compito di una nuova edizione dell'epistolario alfonsiano. Ritardo determinato anche dal fatto che – essendosene trovato un numero considerevole negli ultimi anni, anche dietro l'appello rivolto ai possessori dal Superiore Generale – ci si chiedeva se non fosse il caso di continuare nella ricerca delle lettere del Fondatore tuttora mancanti all'appello.

Allorché si decise di passare all'azione, si avvertì l'opportunità di unire alla pubblicazione delle lettere inviate da s. Alfonso anche quelle da lui ricevute, passando così dall'idea iniziale di una nuova edizione dell'*epistolario* a quella ben più impegnativa del *carteggio*. Ignoriamo se il Governo Generale e il direttore designato si rendevano pienamente conto della mole di lavoro che la realizzazione di tale progetto comportava.

Il risultato di anni di lavoro e di ricerca è visibile nel primo volume del *Carteggio* che ora vede la luce, per i tipi delle Edizioni di Storia e Letteratura di Roma. Vi troviamo 106 lettere scritte da Alfonso e 190 dai suoi corrispondenti, relative al periodo 1724-1743. La prima è quella indirizzata dal chierico Alfonso de Liguori al card. Francesco Pignatelli, arcivescovo di

¹ S. ALFONSO MARIA DE LIGUORI, *Carteggio, I, 1724-1743*, a cura di Giuseppe Orlandi, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 2004, 840 p.

² *Ibid.*, 56.

Napoli, per l'ammissione alla tonsura; mentre l'ultima è la richiesta di approvazione delle regole della C.Ss.R. rivolta a Benedetto XIV. Chi conosce anche solo superficialmente la storia dell'Istituto e la biografia del Fondatore si rende facilmente conto dell'importanza di questo periodo, che va dai primi impegni ministeriali e missionari del Santo alla morte di mons. Tommaso Falcoia, vera svolta verso la sua piena autonomia fondazionale.

Scorrendo e soprattutto leggendo le pagine di questo volume, dall'austera ma elegante veste grafica, si ha l'impressione di essere davanti ad una miniera. Infatti, proprio a motivo del rigore critico con il quale il curatore ha lavorato, è possibile entrare nel cuore di s. Alfonso – oltre che, anche se in misura minore, in quello dei suoi corrispondenti – protagonista principale del *Carteggio*. Un uomo che – dinanzi alle sfide del tempo, ma anche più prosaicamente di fronte agli eventi lieti o tristi di ogni giorno – rivela i pensieri, le aspirazioni e gli ideali che albergano nella sua mente e nel suo cuore. Per dirla col p. Antonio Tannoia – primo convinto assertore della loro importanza come fonte storica – nelle lettere del Santo troviamo «tante buone notizie, specialmente l'epoche de' tempi»³. Infatti, man mano che si procede nella loro consultazione non solo si scopre il mondo interiore del santo, ma anche il contesto storico in cui egli visse ed operò.

A beneficio del lettore, il p. Orlandi offre anche un materiale introduttivo e conclusivo di primaria importanza. Veniamo così informati sul linguaggio e sulle «tecniche di comunicazione» di s. Alfonso, sui criteri redazionali in base ai quali scriveva le lettere, ecc. Ci vengono anche illustrati i suoi non sempre facili rapporti con gli editori e gli stratagemmi utilizzati per aggirare i vincoli di una censura particolarmente severa come quella del Regno di Napoli. Utili anche le indicazioni sul computo delle ore, le misure, le monete e i pesi.

Insomma, se il p. Orlandi intendeva offrire un importante contributo all'approfondimento dell'itinerario spirituale e umano del Fondatore, possiamo dire che il suo scopo è stato pienamente raggiunto. Mentre, a nome dell'Istituto Storico e della stessa Congregazione, lo ringraziamo di cuore per questo straordinario lavoro, auguriamo a lui e ai suoi futuri collaboratori di procedere spediti verso il completamento di un'opera tanto preziosa.

Serafino Fiore, C.Ss.R.

Presidente dell'Istituto Storico Redentorista

³ *Ibid.*, 31.

IN MEMORIAM

P. MANUEL GÓMEZ RÍOS, C.Ss.R.
(1942-2004)

El 5 de septiembre de 2004 falleció en Madrid, después de una larga enfermedad, el P. Manuel Gómez Ríos, quien durante diez años fue miembro del Instituto Histórico C.Ss.R. Había nacido en Manzanal del Barco (Zamora, España) el 3 de septiembre de 1942. Ingresó en el seminario menor redentorista de Astorga en 1954; hizo la profesión religiosa el 15 de agosto de 1961 y recibió la ordenación sacerdotal el 27 de agosto de 1967.

El P. Manuel Gómez Ríos era doctor en Historia por la Universidad Pontificia Gregoriana. Desde 1972 hasta 1991 fue profesor en el Instituto Superior de Ciencias Morales (Universidad Comillas), Madrid. Como miembro del Instituto Histórico C.Ss.R. residió en Roma de 1992 a 2002. En este año regresó a Madrid como profesor colaborador en el Instituto Superior de Ciencias Morales.

Dotado de buenas cualidades de escritor, el P. Manuel escribió numerosas obras en campos tan diversos como la investigación histórica, la hagiografía, la pastoral familiar y la poesía.

En nuestra revista publicó varios estudios sobre las primeras fundaciones y misiones redentoristas en España durante la segunda mitad del siglo XIX. Tres libros dedicó a San Alfonso y los tres han sido traducidos a diversas lenguas: *Los pobres son evangelizados. Diálogos con Alfonso*, Madrid 1985; *Alfonso de Ligorio. Un camino hacia el Sur*, Madrid 1986; *Alfonso de Liguori. Amigo del pueblo pobre*, Estrasburgo 1996. Y en 1997 organizó el *Congreso Internacional del III Centenario de San Alfonso* celebrado en Roma. Gran aceptación han tenido también sus libros sobre la fundadora de las Oblatas del Santísimo Redentor: *Junto al pozo. Antonia M^a de Oviedo y Schöntal*, Madrid 1987; *Antonia M^a de la Misericordia. Oblación y servicio a los más pobres*, Barcelona 1997; y sobre el fundador de las Hermanas del Amor de Dios: *Jerónimo Mariano Usera, testigo del amor de Dios para el tercer milenio*, Madrid 2000; y *Jerónimo Mariano Usera, la belleza de hacer el bien*, Madrid 2001.

Fruto de su dedicación a la pastoral familiar son sus libros: *Familia abierta y comprometida*, Madrid 1981; *Familia y sociedad de consumo*, Madrid 1985; *Llamados al amor. Temas de preparación al matrimonio*, Madrid 1987.

Una contribución importante para la historia eclesiástica de su tierra natal, Zamora, representa su tesis doctoral *Las Vicarías de Alba y Aliste*.

Estructuras religiosas y proyección social de la Iglesia en los señoríos de esta región castellano-leonesa a partir del sínodo de 1612, Roma 1995. El tema se ve enriquecido con tres obras posteriores: *Alba de Aliste (1190-1564)*. *El castillo, el señorío, el condado*, Roma 1997; *Los obispos de Zamora (1600-1900) en los documentos del Archivo Secreto Vaticano*, Zamora 2000; y *Alba y Aliste en la visita de don Manuel Cid y Monroy*, Zamora 2002. Sabor regional tienen también sus obras poéticas *El campanero de Manzanal*, Madrid 1989; e *Hijos del alba y los alisos*, Madrid 2003.

Escribió además numerosos artículos, principalmente en *Pentecostés*, *Moralia* y *Spicilegium Historicum*, y colaboró también en diversos diccionarios y obras colectivas. La última etapa de la enfermedad le impidió concluir dos obras ya muy avanzadas: *El Libro becerro del Marqués de Tábara*, y la biografía de los mártires redentoristas de Cuenca.

El P. Manuel Gómez Ríos deja entre nosotros el recuerdo de buen religioso, trabajador infatigable y compañero siempre querido.

E. Lage, C.Ss.R.

INDICE DEI NOMI

- ABBATIELLO, A., 446, 447
Abel, Karl von, ministro, 398
Acton, Carlo, card., 329
Aertnys, Joseph, CSsR, 519, 532
Agostini, Antonio, CSsR, 516, 540, 541, 545, 546
Agostino, santo, 300
AICHNER, S., 446
Aigner, Sebastian, CSsR, 423
Aksakov, Konstantin, 320
Alasio, Giovanni Battista, CM, 459
Albanese, Anna Maria, 470
Albanese, Filippo, 469, 470, 471, 490
Albanese, Luca, 470, 483, 491
ALBERIGO, G., 437
Alessandro II Romanov, zar, 286, 298, 314
ALESSI, G., 454
Alfonso Maria de Liguori, santo, 292, 293, 296, 341, 344, 360, 371, 372, 378, 387, 416, 437-496, 517, 518, 525, 527, 532, 537-549, 551-558, 560-564, 570, 575-577, 579
AMARANTE, A. CSsR, 439
AMARANTE, A. V., CSsR, 562
Ambrogio, santo, 300
Angelini, Cesare, 555
ANSTETT, J.-J., 499
Antonio di Padova, santo, 540, 543
Antwerpen, Jan van, CSsR, 310
ARAT, M. K., 512
Arrichiello, Tommaso, sac., 473, 480, 485, 492
Atkinson, Robert, 264, 334
AUBERT, R., 345
AUER, J., 424
Azarian (Azaria), Aristakes (Aristakes), arciv., 512
Baader, Franz-Xavier, 303
Babeuf, François-Noël (Gracchus), 259, 274, 289
Bachtalovskyj, Roman, CSsR, 367, 391
Bacilieri, Bartolomeo, vesc., 537
Baggs, Charles, vesc., 262, 325
Bahr, Alois, 505
Bahr, Hermann, 505-512
Baines, Peter, vesc., 325
Bałczewski, Kazimierz, sac., 360
BALLIN, A., 538
Bandelier, Jean-Baptiste, 277
Barbel, Joseph, CSsR, 429
Barry, Charles, 352
Barbari, Celestino, CSsR, 516
Bärberi Squarotti, Giorgio, 555, 556
Bartolini, Bartolomeo, sac., 463
Bauchinger, Matthias, CSsR, 429
Baumgartner, Matthias, CSsR, 419
BAUTZ, F. W., 429
BAXA, J., 510
Bazielich, Antoni, CSsR, 358, 389
Becher, Ludwig, CSsR, 423
BECHLER, U., 499
Beck, Louise, 414, 416
BECO, J., CSsR, 255, 405
Beethoven, Ludwig van, 373
Belgioioso-Este di Barbiano, Cristina, principessa, 277
BELLINI, V., 317

- Benedetti, Claudio, CSsR, 542
Benedetto XIV, papa, 477, 576
Benedetto XV, papa, 513, 535, 571
Benger, Michael, CSsR, 413, 415
Berg, Fjodor von, generale, 259, 314, 316, 318
Berger, John, CSsR, 568
BERGHAUS, G., 404
Bernacki, medico, 274, 289, 290
Bernile, Marta, 478
Bernini, Gian Lorenzo, 299
Berset, Joseph, CSsR, 303
BERTHE, A., CSsR, 438, 462, 476
Bertini Malgarini, Patrizia, 555
Bianchi, Attilio, mons., 513
BIANCHI, F., 479
Biłko, Jan, CSsR, 383
Biscardi, Francesco, can., 469
Böck, Franz von, parroco, 501
Boezio, Manlio Anicio Totquato Severino, 427
BÖHM, Th., 428
BOLAND, S. J., CSsR, 404, 430, 503, 515, 516, 530
Bolzano, Bernard, 510
Bommel, Corneille van, vesc., 277, 335
Borgia, Nicolò, vesc., 479
Borowski, A., sac., 360
Borozdin, Constantin, 305
Bossuet, Jacques-Bénigne, 270
BOUDOU, A., 329
BRAAKENBURG, J., 505
BRAMBILLA, E., 454
BRAND, H.-J., 420
BRANDHUBER, G., CSsR, 417, 418, 420-422
BRANDT, H.-H., 510
Brentano, Clemens, 509
Bresciani, Ernesto, CSsR, 515, 516, 519-521, 523, 528-531, 539
Bresciani, M. Aldegonda, suora, 521
Bressan, Giovanni, mons., 513, 515, 523, 527, 531
Bronanni, Giuseppe, sac., 473, 480
Bruchmann, Franz Ritter von, CSsR, 395-397, 402, 406-410, 412-414, 416
BRUDZISZ, M., CSsR, 358, 377, 380, 381, 383, 390
Bufalini, Francesco Saverio, CSsR, 519, 540, 544
Bulgarin, Faddey Venediktovich, 286
Bultmann, Rudolf, 349
Buonanni, Giuseppe, sac., 485, 492
Buonopane, Vincenzo Maria, CSsR, 452
Buonarrotti, Philippe, 274
Burot, abate, 272, 301
Byron, George Gordon, 287, 352
Cacciapuoti, Luca, sac., 450
Caione, Gasparo, CSsR, 455, 460, 461
Campanella, Tommaso, 277
CAMPANELLI, M., 445, 449, 454, 463, 465, 471, 479, 486
Canali, Nicola, mons., 522
Canossa, Luigi di, card., 537
Capobianco, Giuseppe, 474, 485, 493
Capua Bartolomeo di, principe della Riccia, 463
Caputo, Tommaso, OP, 450, 452
Carafa, Gian Pietro, vedi: Paolo IV
CASELLA, M., 523
Caterina I, zarina, 331
Cemmino, Marco, 475, 493
CERVATO, D., 538, 539
Cervo, Mariangiola, 471
Cesare, Gaio Giulio, 345
Charles (Father), CP, vedi: Houben, Johannes

- CHATEAUBRIAND, F. R. de, 258
Chevyrev, Stepan, 319
Chichkov, Aleksander, 320
CHOI IN-GAG, P., 441, 446
Chollet, Jean, arciv., 534, 535
Chopin, Fryderyk, 380
CHRZAN, B., 385
Cianciulli, Ignazio, CSsR, 523
Cicé, Adelaïde de, FCM, 345
Cicerone, Marco Tullio, 321, 357
Cicogna, Leopoldina, 319
Cimino, Fabrizio, CSsR, 460, 461
Clemente Maria Hofbauer, santo,
398, 421, 429, 430, 497-512,
518, 570
Clorivière, Pierre Joseph Picot de,
SJ, 345
Cocle, Celestino Maria, CSsR, arciv.,
504
Colaprese, Gregorio, 556
COLAVITA, M., 438, 471, 479
Conflitti, Angelo, CSsR, 516
Corbett, Neill, CSsR, 359
CORTI, E. C., 401
Coudenhove, Ludwig Graf von,
CSsR, 396
Crasset, Jean, SJ, 312
Crean, Victor, CSsR, 359
Crostarosa, Maria Celeste, OSsR,
ven., 552-554, 563
CUCHET, G., 572, 573
Cygna, Jan, CSsR, 565
Czapliński, Witold, CSsR, 384, 386

D'Absburgo-Este Massimiliano, ar-
ciduca, 499
D'Addio, Emanuele, can., 479
D'Addio, Evangelista, can., 455
D'Ambrosio, Gennaro, 484, 492
D'Ambrosio, Giovanni, 472, 484,
492
D'Ambrosio, Vincenzo, 492

Daniel-Rops (pseud di Jean-Charles
Henri Petiot), 278
Danza, Flaminio, vesc., 445, 446,
448, 450, 468, 477, 494
D'Apruzzo, Michele, 471
D'ASCOLI, F., 472, 493
De Buggenoms, Louis, CSsR, 280,
296, 303, 328, 335, 336, 345
De Cesare, Domenico, 479
DE LUCA, G., 430
DE MEULEMEESTER, M., CSsR, 296,
346, 405, 413, 426, 438, 532,
533, 546
De Montanaro, Carlo, 556
DE ROSA, G., 437, 562
De Santi, Angelo, SJ, 513
DE SANTIS, R., 516
De Simone, Roberto, 555
DE SPIRITO, A., 437, 450
De Vocht, Jozef, CSsR, 369
Dechamps, Victor-Auguste, CSsR,
card., 303, 330
DECOT, R., CSsR, 510
Dehon, Léon Gustave, servo di Dio,
534
DEL RE, N., 468
Della Chiesa, Giacomo, vedi: Be-
nedetto XV
Delle Donne, Enrichetta, 562
Derus, Stanisław, 362, 364, 381, 386
DESURMONT, A., CSsR, 357, 371,
378, 387, 392
Di Ambrosio, Gennaro, 472
Di Filippo, Francesco, 474
Di Fuccio, Domenico, 478, 486, 494
Di Lucia, Pio, sac., 476
Di Nuzzo, Andrea, 490, 491
Dickens, Charles, 331
DICKERHOF, H., 512
Diéguez, Alejandro M., 513-535
Dierzgwa, Marian, CSsR, 377
DILGSKRON, K., CSsR, 397, 405,

- 407, 409, 426, 530
DIMARIO, F., 539
Diodato, Pasquale, parroco, 476
Diogene di Sinope, 276
Doležal, Franciszek, CSsR, 377, 389
Donders, Pietro, CSsR, beato, 564-567
Dorigatti, Giacomo, CSsR, 516, 540, 541
DOUGLAS, Ph., 567-571
DOVERE, U., 438, 441, 442, 449
Dröge, Theodor, CSsR, 429
Droste zu Vischering, Clemens August Freiherr von, vesc., 506, 507
Dubois, Ernest, CSsR, 530
Dubucquoy, Félicien, CSsR, 266, 280, 328, 335, 338, 340
DUMORTIER, F. S., CSsR, 509
DUTKA, J., 386
Dzikowski, Mieczysław, CSsR, 359
Dzwonkowski, Leon, CSsR, 359, 365

EBERMANN, B., CSsR, 426
Eckl, Leonhard, CSsR, 423
EDER, M., 398
Edgar, Anna Barbara, 280, 282, 283, 328, 335, 336
Edgar, Caroline, 266
EEKMAN, T., 258, 265, 298
Eichendorff, Joseph Freiherr von, 510
Eichinger, Martin, CSsR, 428
EICHNER, H., 510
Eisabetta, santa, 538
Elisabetta I Tudor, regina, 285, 351
EMELJANOVE, B., 287
ENGELMANN, U., OSB, 498
ENZINGER, M., 409
ESPOSITO, G. L., 450

Fafara, Mieczysław, CSsR, 359
Falcoia, Tommaso, vesc., 552-554, 563
FARKAS, R., 505
FAST, J.-J., 506
Fatigati, Gennaro, 459
FEILCHENFELDT, K., 510
Fénelon, François de Salignac de La Mothe, 271
FERRANTE, N., CSsR, 537
Ferrara, Girolamo, CSsR, 448
Ferrellis, Felice de, 486
FERRARIS, L., 477
FINDEL, H., 428
FINDEL-LUDESCHER, A., 428
Fiore, Serafino, CSsR, 577
Fiorini, Isidoro, CSsR, servo di Dio, 541
Fiott, Edward, capitano, 259, 261, 274, 290, 306
FISCHER, A., 424
FISCHER, J. M., CSsR, 509
Fitzalan-Howard, Henry Granville, 351
Flora, Francesco, 555, 557
Foglia, Saveria, suora, 463
Fornari, Raffale, card., 262
Forte, Bruno, arciv., 558
Forthuber, Joseph Anton, 499-504
Forthuber, Willibald, 501, 502
Fourdrin, Jean-Joseph, 259, 261, 275, 277, 291, 300, 301
Fourier, Charles, 289
Fox, Alfred, 284, 285
FRANC, V., 262
Francesco d'Assisi, santo, 537, 546
Francesco Giuseppe I, imperatore, 410, 511, 512
Frank, Hans, 382
Freund, Georg, CSsR, 430
Fries, Albert, CSsR, 429
FRÜHWALD, W., 510

- Fürstenberg, Franz Friedrich Wilhelm Freiherr von, 506
Fusaro, Giovanni, sac., 476
Fusaro, Nicola, 475
Fyodosevitch, Saffa, 271
- Gaeta, Muzio, vesc., 478
Gaetani, Francesco, principe, 462
Gagarin, Ivan, SJ, 264, 279, 283, 341
Galasso, Giuseppe, 562
Gall, Franz-Joseph, 330
Gallagher, Raphael, CSsR, 265
Gallitzin, Adelheid Amalia Fürstin von, 506
Garibaldi, Giuseppe, 264, 320
Gasoni, Francesco di Paola, mons., 513
Gasparini, Giacomo, CSsR, 516, 523, 540, 541, 543-545, 547
GATZ, E., 398, 507-509
GAWŁOWSKI, W., CSsR, 358, 360
Geller, François, CSsR, 308, 309
Gennaro Maria Sarnelli, CSsR, beato, 563
Gerardo Maiella, santo, 518
GERSHENZON, M., 257, 262, 264
Getto, Giovanni, 555
Gewey, Franz Xaver Karl, 511
Ghibellini, Giovanni B., CSsR, 516
Giannantonio, Pompeo, 555-557
Giannantonio, Valeria, 555
Giglioli, Silvio, CSsR, 541
GILIBERTI, V., 471
Giovanni Battista, santo, 342
Giovanni Crisostomo, santo, 321, 326
Giovanni Nepomuceno Neumann, santo, 537, 567-572
Giovanni Paolo II, papa, 513, 555
Gisonda, Biagio, 470, 490
Goësbriand, Pauline de, FCM, 345
Goethe, Johann Wolfgang von, 320, 506, 508, 509
Gogol, Nicolaj, 307, 316, 338
Goldsmith, Oliver, 281
GOLLWITZER, H., 398, 401, 403
Gómez Ríos, Manuel, CSsR, 579, 580
Görres, Johann Joseph von, 399, 512
Górski, Edward, CSsR, 360, 361, 367, 368, 382
Gottfried, Paul, CSsR, 422
Gozzano, Guido, 555
Gredler, Joseph, CSsR, 387
Grefe, Christian Friedrich, 331
Gregorio XVI, papa, 328, 329
GREGORIO, O., CSsR, 430, 445, 462, 539, 555
Greiner, Charlotte, 510
Greiner, Franz von, 510
Grilenzoni, Giovanni, 273, 277
GROCHMAL, S., 384
Grochot, Józef, CSsR, 365, 377
GRÜNDEL, J., 427
Guggenberger, Alois, CSsR, 428
Guglielmo I, imperatore, 309
Guglielmo II, imperatore, 418
Günther, Anton, 510
Gustavo II Adolfo, re, 347
- Habberzettel, Josef, 341, 342
Hafkenscheid, Bernard, CSsR, 267, 278, 292, 293
Haklik, Aloysius, CSsR, 354
Haklik, Julia, OSsR, 354
Haklik, Wenzenslaus, CSsR, 354
Hamerle, Andreas, CSsR, 426
Hamilton, Anna Barbara, vedi: Edgar, Anna Barbara
Hampl, Gabriel, CSsR, 413
Harbison, Henry, CSsR, 264
HARDTWIG, W., 510
Häring, Bernhard, CSsR, 427, 428,

- 434, 435
 Hätscher, Franz Xaver, CSsR, 353, 503
 Hecker, Isaak, 354
 Hegel, Georg Wilhelm Friedrich, 264, 320
 Heidegger, Martin, 428
 Heilig, Michael, CSsR, 322, 406, 413
 HEINZMANN, J., CSsR, 430, 507
 HEITZ, Cl., 421
 Held, Friedrich von, CSsR, 262, 302, 303, 307, 316, 319, 323, 342, 344-347, 350, 351, 405
 Heleniak, Józef, CSsR, 391
 HENLÉ, P., CSsR, 417, 422
 Herrmann, Jean, 533
 Herrsche, Peter, 563
 Herzen, Alexander, (senior), 262, 264, 276, 287, 315, 320
 Höcht, dottore, 501
 Hofer, Johannes, CSsR, 430, 500
 Hofstätter, Heinrich von, vesc., 398, 399, 402
 Höhn, Franz, 498
 Holda, Kazimierz, CSsR, 360, 362, 365, 379, 386
 Hop, Błażej, CSsR, 373
 HOSP, E., CSsR, 403, 404, 406, 410, 500, 503, 504, 509, 511
 Houben, Johannes, CP, beato, 349
 Hugo, Victor, 339
 Hugues, Andreas, CSsR, 343
 Humboldt, Alexandre, 287
 Humbrecht, Louis, vesc., 534
 IANNITTO, M. T., 479
 Igielski, Jan, CSsR, 359, 382
 Ignazio di Loyola, santo, 341, 344
 IMPROTA, L., 554-558
 Innerkofler, Adolf, 430, 500, 503, 505, 508, 511
 IZJUMOV, A., 264, 294
 Jacobi, Carl Gustaw Jacob, 506
 JACQUEMET, G., 535
 Jakubowski, Jan, CSsR, 362
 Janniello, Antonio, 473
 JANSEN, L., 511
 Jański, Bogdan, CR, 324
 JARCKE, C. E., CSsR, 404
 Jarosz, Józef, CSsR, 372
 JEDIN, H., 437
 Jermieri, Giuseppe, sac., 458, 480, 487, 494
 Jermieri, Michele, sac., 447, 448, 456, 458, 468, 473, 474, 479, 480, 487
 Jermieri, Pietro, sac., 458, 480, 487, 494
 Jermolov, 325
 Joarisse, 262, 276
 Jodice, Cesare, 469, 490
 JONES, F., 262
 JORDAN, S., 510
 Joukovskij, Basil, 298
 Kaczewski, Franciszek, CSsR, 360, 361, 365, 372
 Kaczewski, Józef, CSsR, 360, 362, 365, 367, 379, 386, 391
 Kaczewski, Teodor, CSsR, 379, 387, 388, 363, 379
 Kaiser, Lorenz, CSsR, 423
 Kajsiewicz, Hieronim, CR, 255, 324
 Kalemba, Kazimierz, CSsR, 365
 KALLER, G., 498, 509
 KAMENEV, Lev B., 257-260, 267, 286, 289-291, 294, 296, 298, 300-309, 311, 312, 314, 316, 317, 320, 322, 327, 330, 334, 336, 337, 339, 340, 342, 344, 347, 350, 352
 KAMPMANN, J., 506

- KARAMZIN, N., 332
 KARTTUNEN, L., 457
 KENNEDY, T., CSsR, 561
 Kenrick, Francis Patrick, arciv., 571
 Kercher, Franz, CSsR, 310
 KERSTEN, P., 263, 301
 Kessmann, Wilhelm, 270, 271
 Kiefer, Robert, CSsR, 422
 Kieniariski, Marian, CSsR, 359, 361, 365
 Klamann, Alfons, CSsR, 362, 364, 374, 380
 KLEINMANN, F., 507
 Klinkowström, Alphons von, 507
 Klinkowström, Friedrich August von, 507, 509
 KLOSTERKAMPF, Th., 423-425, 431
 KOCH, L., SJ, 264, 310, 349
 Kockerols, Theodor, CSsR, 344
 Konings, Antoon, CSsR, 519, 532, 533
 Kosmaček, Franz, CSsR, 406, 410
 Kossuth, Lajos, 264
 Kowalczyk, Fryderyk, CSsR, 386
 Kozłowski, Roman, CSsR, 361, 362
 KRAEMER, G., 506
 Král, Johann Evangelist, CSsR, 396
 Kranichfeld, 272
 KRASUSKI, J., 382
 Krawiec, Antoni, CSsR, 370, 371
 KREBS, A., CSsR, 407, 414
 Krehmer, 284, 285
 Krettenmann, Maria Anna, 501, 502
 Krok, Józef, CSsR, 359
 KRONENBURG, J., CSsR, 565
 KULIKOVE, V., 287
 KUMOR, B., 383
 Kuntz, Friedrich, CSsR, 551, 552, 575
 Küppers, Alois, CSsR, 413
 Kural, Marian, CSsR, 384, 386
 Kurzeja, Jan, CSsR, 362
 Kwiatkowski, Stanisław, CSsR, 386
 Lacordaire, Henri, OP, 279
 LAGE, E., CSsR, 580
 Lamennais, Félicité, 278
 Lamius, Giuseppe, OMI, 534
 LANDTWING, Th., CSsR, 407, 500, 503
 LANGNER, A., 510
 LASSAHN, R., 506
 Laurent, Johannes Th., vesc., 339, 340
 Lavater, Johann Kaspar, 277
 Lebiš, Agnese, 569
 Lecointe, 259, 261, 277, 291, 292, 300, 301, 313
 Lecoq, Michel, CSsR, 266, 338
 Lefebvre, Dieudonné, CSsR, 310
 LEFEVRE, R., 328
 Legowicz, OFM, 360
 Legutko, Karol, CSsR, 373, 379, 382
 LEIDL, A., 398
 LEIPOLD, Ä., 509
 Lelouchier, Théodore, CSsR, 296
 Lempfridt, Xavier, CSsR, 280, 335
 Leone XII, papa, 398
 Leopoldo II, re, 330
 LEVILLAIN, Ph., 337, 341
 LEVIS, C., 562
 Libozky, Joseph, CSsR, 503
 Librandi, Rita, 555
 LICHTBLAU, K., 505
 Liguori, Ercole de, 296, 477
 Liguorio, Frederico de, 344
 Lima, 323-326, 328
 Lisippo, scultore, 320
 Locatelli, Giuseppe, vesc., nunzio, 457, 464
 Lomonosov, Michail, 334
 Lora, Gaetano, CSsR, 516
 LORTHIOIT, J. B., CSsR, 261, 294

- Losito, Antonio Filomeno, CSsR, 537, 547, 548
 servo di Dio, 523
 LÖW, I., CSsR, 445
 Luca, santo, 555
 Lucca, Diodato, can., 463
 Ludovico I, re, 398, 400, 401, 403
 Ludwig, Jean-Baptiste, CSsR, 323, 324
 Luigi XIV, re, 304
 Luigi Filippo d'Orleans, re, 285
 Lutero, Martino, 279
 Luvini, Giacomo, 273
 Lux, Lodewijk, CSsR, 266, 340, 342, 343
 Luzerne, César-Guillaume de la, card., 300

 MacAuley, Catherine, RSM, 263
 MACHO, J., 511
 Maciejewski, Kazimierz, 391
 MACWHITE, E., 256, 263, 264, 272-275, 277-279, 324, 334, 341, 346, 349
 Madeleine Sophie Barat, santa, 317
 MADER, C., CSsR, 396, 404, 406, 409, 413, 503
 Magnier, John M., CSsR, 530
 MAIER, K., 502, 504
 MAIETTA, I., 479
 MAIGNE D'ARNIS, W. H., 446
 Maintenon, Françoise, marchesa de, 278
 Maistre, Joseph de, 279, 293
 Majone, Angelo, CSsR, 448, 455, 457-461, 468, 470, 476, 479, 481, 490, 491
 Malanczuk, Vladimir, CSsR, 367
 Malczewski, Jacek, 363
 MANCINO, M., 438, 452
 Mango, Giovanni, sac., 462-464
 Mangold, Adam, CSsR, 396, 397
 Mantovani, Maria Domenica, beata, 537, 547, 548
 Manvuisse, Charles, CSsR, 261, 291, 293, 297-303
 Manzoni, Alessandro, 555
 MARC, Cl., CSsR, 519, 532
 MARCELLI, E., CSsR, 525, 557
 MARCHETTI, G., 437, 441, 446, 447
 Marcinek, Franciszek, CSsR, 366, 367, 369, 380, 381, 383, 389
 MARGIOTTI, F., OFM, 450
 Maria Benedicta von der Allerheiligsten Dreifaltigkeit, OSsR, 509
 Maria Cherubina della Verità, OSsR, 471
 Maria Emanuele dell'Incarnazione, OSsR, 475
 Maria Felice della Croce, OSsR, 471
 Maria Gabriele dell'Annunciazione, OssR, 475
 Maria Giacinta di Gesù, OSsR, 471
 Maria Michele della Vittoria, OSsR, 471
 Maria Teresa, imperatrice, 510
 MARTINA, G., SJ, 298, 353
 Martinisi, Fabrizio, sac., 492
 Marx, Karl Heinrich, 264
 Massimiliano II Giuseppe, re, 401, 403
 Mataloni, Giovanni, 470, 490
 Matteo, santo, 555
 Maurras, Charles, 522, 534
 Mauron, Nicolas, CSsR, 263, 294, 344
 Mautone, Giuseppe, CSsR, 572
 Mayrhofer, Marina, 555
 MAZIUN, P., 354
 Mazzini, Giuseppe, 264, 273, 277
 Meier, Alois, CSsR, 421
 Meller, Georg, CSsR, 423
 Mendelson, Moses, 510
 MERCATI, A., 471
 Mercy Argenteau, Charles de, vesc.,

- 262, 322
 Metlin, generale, 318
 Metternich, Melanie, 346
 Metternich-Winneburg, Klemens
 Wenzel Lothar von, politico,
 347, 353, 512
 Metzler, Joseph, OMI, 513
 Meyers, Franciscus, CSsR, 308, 309,
 310
 MEZZADRI, L., CM, 437
 Michalek, Leopold, CSsR, 406
 Michelet, Jules, 259, 279
 Mickiewicz, Adam, 385
 Mikhailovna, Elisabetta, 271
 MILANTA, F., 346
 MINERVINO, F., CSsR, 460
 Moeller, Karl, 280
 Molière (Jean-Baptiste Poquelin),
 331
 Montez, Lola, 395, 400, 401
 MONTES URRIOLA, J., CSsR, 564-
 567
 MORITZ, K. F., 332
 Moscati, Vincenzo, OSB, abate, 463
 Mościcki, Ignacy, presidente, 364
 Mostillo, Francesco Andrea, 475
 Mostillo, Maria Angelica, vedi:
 Maria Emanuele dell'Incarna-
 zione, OSsR
 Mostillo, Maria Teresa, vedi: Maria
 Gabriele dell'Annunciazione,
 OSsR
 Motyka, Bolesław, CSsR, 377
 Mozzicarelli, Domenico, CSsR, 523
 Mucciarini, Giuseppe, CSsR, 516,
 539
 Müller, Adam, 503, 509, 510
 Müller, Karl Ludwig von, ministro,
 419
 Murray, Patrick, CSsR, 365, 368
 Napoleone I, imperatore, 304, 309,
 508
 Napoleone III, imperatore, 317
 Nascimbeni, Giuseppe, beato, 537-
 549
 NESTROY, J., 404
 Neumann, Filippo, 569
 Newman, John Henry, card., 262
 Nicola I, zar, 285, 286, 315, 328,
 329, 341, 350, 352
 Nicolai, Christoph Friedrich, 506
 Niemira, Karol, vesc., 363
 NOCUÑ, E., CSsR, 387
 NOLTE, E., 510
 Nowak, Anatol, vesc., 517
 Nowakowski, Jan, CSsR, 377, 379,
 386
 OBERMAYER-MARNACH, E., 429
 O'Connell, Daniel, 265
 Oer, Rudolfine von, 506
 Oettingen-Wallerstein, Ludwig
 Kraft Fürst von, ministro, 402,
 403
 Ogarev, Nicolas, 264, 278, 294
 O'Hagan, Thomas, 263
 Olivet, capitano, 290
 Olizarowski, Tomasz August, 320
 O'MEARA, P. J., 256
 Oomen, Petrus (Piet), CSsR, 523
 OPPITZ, J., CSsR, 378, 387
 Orelli, Johann Kaspar, 277
 ORLANDI, G., CSsR, 403, 437, 448-
 450, 457, 462, 473, 474, 478,
 485, 513, 537, 538, 539, 551-
 554, 562, 575-577
 Ortyl, Józef, CSsR, 362
 Ottmann, Leopold, CSsR, 261, 298,
 305, 309-311, 313, 407
 Overbeck, Friedrich, 341
 Overberg, Bernard, 506
 Oxenstierna, Axel, 347
 OZGA, T., CSsR, 375

- Palgrave, William Gifford, SJ, 349
 PALMER, A., 346
 PAPA, E., 464
 Pagano, Sergio, 513
 Paolo IV, papa, 337
 Paolo VI, papa, 571
 Paredis, Joannes, vesc., 262
 Pascoli, Giovanni, 555
 Passerat, Joseph-Amand, CSsR, ven.,
 261, 266, 302-305, 404-406, 502,
 504
 Patyk, Władysław, 362
 PAULY, S., 427
 Penckler, Joseph Freiherr von, 507
 Pescini, Giuseppe, mons., 513, 514
 Petcherin, Fjedor, 302, 340, 346
 Petcherin Panteleimonovich, Sergei,
 260
 Petcherin, Vladimir, 255-355
 Petrak, Johann Ulrich, CSsR, 353,
 354
 Petrillo, Antonio, sac., 479, 494
 Petrovna Simonovskaya, Pélagie,
 260
 Petrucci, Vito Elio, 557
 PETZOLD, S., 498
 Pfeilstetter, Jakob, CSsR, 423
 Penon, Jean Baptiste, vesc., 534
 Philarete (Filaret) Drozdov, me-
 tropolita, 315
 PICHLER, A., CSsR, 426
 Pichler, Andreas, 510
 Pichler, Karoline (Caroline), 510,
 511
 Picone, Carmine, CSsR, 460
 Picone, Giovanni, 474, 493
 PIECH, S., 380, 381
 PIĘTA, Z., 521
 Pietro, apostolo, 328
 Pietro I il Grande, zar, 331
 Pignatelli, Francesco, card., 576
 Pilat, Johann B., CSsR, 262, 306
 Pio V, papa, 466
 Pio VII, papa, 512
 Pio IX, papa, 345, 347, 396, 537
 Pio X, papa, 513-535
 PIOTROWSKI, S., 382
 PIROSCHKOW, V., 264
 Pirożyński, Marian, CSsR, 379
 Piskalski, Henryk, CSsR, 376, 390
 Pitagora, 290, 314
 Pitocchi, Francesco, CSsR, 551,
 552, 575
 PITTIGLIANI, R., CSsR, 518, 523,
 525, 542
 Platone, 277
 PLUM, J., CSsR, 418
 Podgórski, Stanisław, CSsR, 358,
 368, 370, 371, 376, 384
 Poesl, Friedrich, CSsR, 413
 POLIFKA, J., CSsR, 430
 Pope, Alexander, 325
 Potenza, Domenico, 446
 Potenza, Lorenzo, vesc., 446
 Potocki, 259, 277
 Potyomkin, Grygorij, generale, 331
 PRIESCHING, N., 421, 422, 502
 Prokulski, Walenty, SJ, 360
 Prost, Joseph, CSsR, 262, 570
 Prudenzi, Mario, CSsR, 523
 Przychodzki, Gustaw, 386
 Publio Ovidio Nasone, 306
 Puchlik, Józef, CSsR, 361-363, 370,
 379, 386
 QUANTIN, J.-L., 558
 Quinto Orazio Flacco, 277, 295
 RABL, E., 429
 Racine, Jean, 271, 352
 Raffaello Sanzio, 342
 Rainone, Filippo, sac., 446
 Rainone, Francesco, sac., 446, 447,

- 450, 463, 476, 477, 483
Rainone, Giacomo, 447
Rainone, Giuseppe, 447
RAPONI, S., CSsR, 557
RAUCH, R., 401
RAUPP, W., 506
Raus, Mathias, CSsR, 516, 518-520, 525, 527-530, 532, 533
Rauscher, Joseph Othmar von, arciv., 508, 511
Ravasi, Gianfranco, 555
Rebora, Clemente, 555
Redkin Grigorevich, Petro 287
Reigersberg, August Graf von, presidente, 402
Reisach, Karl August von, card., 353
Reiser, Anton, 332
Remberger, Franz Xaver, CSsR, 419, 426, 428
Remondini, Giuseppe, 552
Renan, Ernest, 278, 349
Renand, Pierre, CSsR, 310
Reuss, François Xavier, CSsR, 530, 556
REY-MERMET, Th., CSsR, 438, 447, 448, 455, 462, 555
Reyners, Jean, CSsR, 310, 321
Reyners, Paul, CSsR, 296, 322
REZASCO, G., 470, 473
Ricci, Lorenzo, SJ, 461
Ricci, Maria Teresa, 471
RICCI, V., CSsR, 558, 573
Richelieu, Armand Duca de, generale, 270
Riesinger, Hermann, CSsR, 423
RIJCKEVORSEL, J. von, 504
Ripoli, Giancamillo, CSsR, 404
RITTER, E. H., 509
RITZLER, R., 277, 300, 318, 325, 353, 446, 457, 462, 478, 537
Rizy, Maria Ignazia, vedi: Maria Benedicta von der Allerheiligsten Dreifaltigkeit, OSsR
Roberti, Nicola, sac., 463, 470, 479, 480
ROBILLARD, E., 346
Rogers, Thomas, 264
Rogowski, Władysław, CSsR, 362, 371
RÖMELT, J., CSSR, 427
ROMEO, G., 438
ROSA, M., 437
Rösler, Augustin, CSsR, 429
Rossi, Emma (suor Margherita), 546
Rossum, Gulielmus (Willem) van, CSsR, card., 521, 534, 535
Rovérié de Cabrères, Anatolius de, card., 534
Rousseau, Jean-Jacques, 270, 271, 290
Rozenkampf, Gustav A., barone, 260, 272
Rubini (Rubino), Giovanni Nicola, abate, 447, 461, 462, 464, 468, 483, 490
Rubini, Pasquale, 447, 448, 457
Rudeau, Jean Joseph, CSsR, 339
Rudigier, Franz Joseph, vesc., 506, 509
Rufini, Giovanni Battista, 457
Ruggiero, Francesco, 273
RUPPI, C. F., 439
RUSSO, G., CSsR, 541
RUTA, Z., 386
Rutkowski, Kazimierz, CSsR, 365
Rydz-Śmigły, Edward, maresciallo, 364
Rykers (Rijkers), Jan, CSsR, 310, 321
Ryznar, Stefan, CSsR, 358, 362, 366, 375, 386, 389
SAAGER, A., 273
Sabadel, Pie A., arciv., 534

- Sabelli, Giovanni, CSsR, 343, 499, 500, 503
Sabourov, Alexei, 294
SADOWSKI, M., CSsR, 357, 567, 571
Saint-Simon, Claude-Henri de Rouvroy de, 279, 289
Sajdak, Jan, 385, 386
Salvadori, Enrico, mons., 523
SALZILLO, G., 438, 452, 454
SAMPERS, A., CSsR, 255, 256, 258, 263, 324, 398, 404, 438, 445, 446-448, 450, 461, 463, 470, 477-479, 485, 515
Sand George (pseud. Di Amatine Aurore Lucile Dupin), 259, 278, 286, 301, 302, 311, 318
Sanfelice, Antonio, vesc., 443
SANTIFALLER, L., 429
Santo, Francesca, 473
Santo, Giuseppe, 474
Sarto, Giuseppe, vedi: Pio X
SASTRE SANTOS, E., 542
Saturno, Paolo, CSsR, 555
SAUDER, G., 506
SCANZILLO, C., 249
Scarlatti, Alessandro, 556
Scarlatti, Domenico, 556
Schaap, John Henry, vesc., 567
Schaick, Bernard van, CSsR, 256
Schätzl, Joseph, CSsR, 423
Schaumberger, Johann Baptist, CSsR, 426
SCHEDL, A., CSsR, 500
Schedl, Claus, CSsR, 430
SCHEIBERT, P., 257
Scherzl, Simon, CSsR, 424, 431
Schiller, Friedrich von, 260, 264, 283, 304, 320, 353, 354
Schlegel, Dorothea, 499, 509, 510
Schlegel, Friedrich von, 409, 499, 509, 510
Schlichting, Caspar, 502, 504
Schlosser, Johann Friedrich Heinrich, 509
Schlosser, Sophie, 509
SCHMID, A., CSsR, 27
Schmid, Johann Baptist, CSsR, 426
SCHMIDLIN, J., 328, 329
Schmöger, Carl Erhard, CSsR, 413, 415, 416
Schöfl, Johann Baptist, CSsR, 396
Schöpf, Anton, CSsR, 419, 425
Schurr, Victor, CSsR, 424, 427, 428, 434, 435
SCHUSELKA, F., 404
Schwarz, Joseph, CSsR, 530
SCHWEDT, H. H., 510
Scolari, Flaminio, CSsR, 541
Scott, Walter, 281
Seldnitzky, Joseph Graf von Choltitz, 507
SEFRIN, P., 277, 300, 318, 325, 353, 446, 457, 462, 478, 537
Semenenko, Piotr, CR, 324
SENTZER, B., 509
Sévin, Hector-Irénée, arciv., 534
Shakespeare, William, 266, 329, 352
SICHELSCHMIDT, G., 506
Sienkiewicz, Henryk, 564
Simeone Stilita, santo, 287
Sisto y Britto, Giuseppe Maria, vesc., 462
Sitko, Tadeusz, CSsR, 358, 374, 384
Skoczeń, Antoni, CSsR, 362, 364, 371
SKRĘT, R., 385
Smetana, Rudolf Ritter von, CSsR, 354, 397, 405, 410, 412
Smets, Cornelius, CSsR, 310
Smets, Hubert, CSsR, 413, 414
Smoroński, Kazimierz, CSsR, servo di Dio, 359, 379-381, 384, 393, 394
Smulders, Aegidius, CSsR, 322

- SOMMERVOGEL, C., SJ, 264
 Soravito, Celestino, CSsR, 516, 540, 541, 543-546
 Sparano, Giuseppe, can., 483
 Speckle, Ignaz (Joseph Anton), OSB, 497, 498
 SPEDICATO, M., 445, 454, 465, 467, 471
 Spielbauer, Josef, CSsR, 423, 424
 Spinelli, Giuseppe, card., 562
 Sposetti, Roberto, sac., 523
 Srna, Joseph, CSsR, 310
 Stallenberg, Petrus, CSsR, 310
 Stanggassinger, Kasper, CSsR, beato, 430
 Stark, Martin, CSsR, 499
 Stawarz, Dominik, CSsR, 362, 384
 STEBBING, G., CSsR, 344
 Steenberghen, Fernand van, 428
 STELLA, M. A., 515
 Stenger, Hermann, CSsR, 428
 Sterne, Laurence, 281
 Stolberg-Stolberg, Friedrich Leopold Graf zu, 506
 STOPNIAK, F., 358, 382
 STRAUß, D., 275
 Strauß, Johann (junior), 404
 Strauss, Johann, 342
 STERKOWICZ, C., 386
 STRODL, M. A., 398
 Stroganof Grigoryevich, Sergej, conte, 289, 334
 Struve, Gustav von, 330
 Suppa, Giovanni, 484
 Swetchine, Sophie, 279
 Świerczek, Jan, CSsR, 359
 Świtalski, Brunon, CSsR, 360, 362, 365, 379, 380
 SYNOWIEC, D., 383
 Szczurek, Stanisław, CSsR, 359, 389
 SZOLDRSKI, W., CSsR, 358, 360-362, 364, 370, 377, 380, 497, 565, 568
 Tagliatela, Tommaso, vesc., 462
 Talbot Malahide, Gorge de, 345
 TAMBORRA, A., 257, 289
 Tancredi, Antonio, sac., 478
 Tannoia, Antonio Maria, CSsR, 296, 438, 439, 443, 445, 450-453, 458-460, 475, 479, 482, 483, 493, 563, 576
 TCHERNOV, S. L., 258
 TCHIJOV, F., 257, 265, 314, 331
 TELLERÍA, R., CSsR, 438, 445, 447, 448, 456, 458, 461-463, 471, 477
 Teresa d'Avila, santa, 299
 Thiry d'Holbach, Paul-Henri (Paul Heinrich Dietrich), 506
 TILL, R., 510
 Tobin, Joseph, CSsR, 395
 Tolstoj, Lev, 294
 Tommaso a Kempis (Thomas Heimerken), 337
 Tommaso d'Aquino, santo, 370, 532
 Torelli, Giorgio, 555
 Tramontano, Salvatore, sac., 463, 466
 TRAMONTIN, S., 521
 Trapanese, Vincenzo, CSsR, 408
 TRITZ, H., CSsR, 403, 412-414
 Turoldo, David Maria, OSM, 555
 Tyndall, John, 289
 Ugoni, Camillo, 273
 Ugoni, Filippo, 273
 ULBRICHT, H., 505
 ULIANICH, B., 438
 Ungherini, Vincenzo Maria, mons., 513
 Untergehrer, Stefan, CSsR, 423, 426
 Uvarov, Sergej, ministro, 272

- Vacchio, Francesco, 472, 484, 491
 Valentini, Vincenzo, 463
 VANACORE, A., 479
 Vandersanden, Willem, CSsR, 310
 Varin d' Ainville, Joseph-Désiré, SJ, 317
 VECCHIOTTI, S. M., 453
 Veith, Johann Emanuel, 509, 510
 Velocci, Giovanni, CSsR, 555
 VEREECKE, L., CSsR, 518
 Verzella, Felice, sac., 448, 456-458, 468, 475, 476, 482, 483, 486, 490, 492, 493
 Verzella, Lucrezia, 448, 491
 Verzella, Salvatore, 448, 461
 VIAN, G., 521
 Villani, Andrea, CSsR, 459-461, 486, 493
 VILLECOURT, Cl., card., 462
 Vinaccia, Carolina, 471
 Vinaccia, Emilia, 471
 Vinaccia, Emiliantonia, vedi: Maria Michele della Vittoria, OSsR
 Vinaccia, Gaetano, 471
 Vinaccia, Lucrezia, vedi: Maria Giacinta di Gesù, OSsR
 Vinaccia, Maria Giuseppa, vedi: Maria Felice della Croce, OSsR
 Vinaccia, Simone, 471
 Vinaccia, Vittoria, vedi: Maria Cherubina della Verità, OSsR
 Viscardi, Vincenzo, 475, 486, 493
 Vogl, Franz Seraph, CSsR, 396, 397, 415, 418
 VOLK, H., 424
 Voltaire (François Marie Arouet), 270
 WACKER, B., 399, 512
 Wałęga, Leon, arciv., 364
 WEBER, Ch., 428
 WEBER, F., 428
 WEISS, O., 395-435, 497, 498, 504, 510, 512, 524, 554, 564
 Weld, Francis, CSsR, 285
 Wellington, Arthur Wellesley, duca, 352
 WERNER, M. G., 505
 Werner, Zacharias, 508
 Widhalm, Matthias, CSsR, 503
 Wilberforce, William, 351
 Winiarski, Karol, CSsR, 358, 362, 365, 379, 380, 384, 389-392
 WINTER, E., 512
 Wirth, Adolf, CSsR, 423
 Wiseman, Nicholas, card., 318, 319, 329, 351
 Włoch, Tomasz, PhD, 371
 Wójcik, Stanisław, CSsR, 375, 379
 WOJNOWSKI, J., CSsR, 358, 379, 387, 388
 Wojtyła, Karol, vedi: Giovanni Paolo II
 WOLFSGRUBER, C., 508
 WORBS, M., 505
 WUNBERG, G., 505
 ZACHER, F. X., 398
 Zacharkiv, Stefan, CSsR, 358, 367, 368
 Zalewski, Stefan, CSsR, 359, 368, 381, 391
 Zambarelli, Michel, 556
 Zängerle, Roman Sebastian, OSB, vesc., 509
 Zarone, Tommaso, vesc., 462
 ZARRO, R., 438
 Zasadni, Franciszek, CSsR, 377
 ZETTL, E., CSsR, 408, 425
 Zichy-Ferraris, Mélanie, vedi: Metternich, Mélanie
 Ziegler, Gregorius Thomas, vesc., 509
 ZIELIŃSKI, Z., 358, 383

ZIMMERMANN, W., 421, 422, 502

ZINNOBLER, R., 506, 509

ZIÓLEK, J., 382

ŻÓLTOWSKI, A., 371

Zubel, Jan, CSsR, 567

ZUBER, K.-H., 402

INDICE DEI LUOGHI

- Abbotsford, 281
Abensberg, 400
Aberdeen, 352
Acquaviva, 521
Agrigento, 460, 521
Airola, 462, 463, 470, 473, 480, 485, 491, 492
Alsazia, 306, 407, 417, 420-422, 516, 530
Altamura, 521
Altkirch, 261
Altötting, 395-397, 399-403, 405-407, 411, 413-415, 417-419, 429, 434, 435
Amiens, 310
Amsterdam, 292, 340
Andechs, 423
Anversa, 285
Aquisgrana, 280, 308, 413, 417, 420
Arabia, 307, 349
Archangelsk, 267
Argentina, 365, 418, 434, 435
Arienzo, 447, 463, 472, 474-477, 486
Arlon, 261
Arnsberg, 506
Arpaja, 478, 486
Arundel, 351, 352
Ascerti, 491
Aspelt, 516
Assia (Hessen), 422
Astorga, 579
Augusta, 500, 501, 504
Auschwitz, 381, 390, 393, 394
Australia, 256
Austria, 260, 395-397, 403, 404, 406-410, 413, 418, 425, 505, 511, 512, 515, 519
Avellino, 523
Aversa, 446, 479
Babenhausen, 502, 504
Bachham, 418
Baden, 330, 421, 422, 431, 497
Balterswil, 503
Bari, 521
Basilea, 260, 261, 272
Bastogne, 261
Batavia, 566, 567
Bath, 262, 325
Baviera, 395, 396, 398, 400-402, 408, 411-413, 415, 417-420, 426, 434, 435, 501, 504, 569
Beauplateau, 426
Belfast, 531
Belfort, 261, 272
Belgio, 261, 266, 285, 291, 303, 307, 308, 310, 323, 330, 336, 340, 404, 406, 413, 418, 426, 530, 559, 572, 573
Belgravia, 346
Bellinzona, 273
Belluno, 328
Benevento, 483
Berchtesgaden, 430
Bergheim, 530
Berlino, 260, 272, 287, 305, 309, 320, 323, 332, 400, 417, 505, 506, 510,
Berna, 256
Bertigny, 516
Besançon, 289, 317
Biberach, 502
Bickesheim, 422, 431
Biella, 541
Bischenberg, 261, 308, 417, 422,

- 516
Bishop Eton, 280, 338
Blackmore Park, vedi: Hanley
Bochum, 420
Boemia, 409, 413, 510, 568, 569
Bornhofen, 412, 420
Bosserville, 301
Böttingen, 427
Bourgogne, 279
Bramsted, 506
Brasile, 418, 434, 435
Brescia, 273, 544
Breslavia, 430
Bretagne, 345
Brighton, 346
Bristol, 325, 326
Brno, 509
Brugge, 260, 262, 323, 338, 339
Brunn, 262
Bruxelles, 261, 275, 280, 307, 323,
346, 369
Brześć, 364
Bucarest, 365, 501, 503
Bucciano, 476
Buffalo, 570
Burzyn, 385
Bussolengo, 410, 515, 516, 538,
539-543, 545-547

Caltanissetta, 521
Cambrai, 534, 535
Campania, 446, 554
Canada, 359, 365
Canberra, 256
Cappoquin, 314
Caprera, 320
Capriglio, 337
Capua, 478
Carinola, 461, 462
Carscoe Selo, 285, 328
Casale di Cervino, 482
Caserta, 452, 469, 480

Castelletto di Brenzone, 537-548
Cefalù, 521
Cellere, 544
Cerra, 452
Cerreto, 452
Cesarea, 512
České Budějovice, 569
Ceylon, 313
Cham, 420, 426, 431
Chambéry, 293
Chmielnik, 341
Chur, 502
Cina, 313
Civitavecchia, 296, 521
Clapham, 260, 262, 280, 285, 316,
318, 344, 345, 350, 351, 353, 354
Clifton, 326
Clonmel, 281
Coblenza, 397, 412
Colonia, 413, 507, 509
Contamine-sur-Arve, 353
Conversano, 521
Conza, 447
Copenaghen, 270
Corinto, 534
Cornovaglia, 260, 262, 326
Cortona, 365, 377
Cosenza, 448
Costantinopoli, 321
Costanza, 502
Cracovia, 375, 377, 383, 390, 509,
517, 564, 565, 567
Czchów, 388
Częstochowa, 365

Dachau, 382
Danimarca, 256
Dean's Grange, 265
Dębica, 362
Degendorf, 420, 422, 425, 426
Denisovka, 334
Derpla, 298

- Dieppe, 312
Dieuze, 339
Domosławice, 363
Donzdorf, 427
Dorfen, 412, 426
Dottignies, 280
Dublino, 256, 257, 263, 268, 269, 334, 349, 355
Dubno, 365
Dülmen, 412
Durazzano, 472, 484
Durmshheim, 422
Dürrnberg, 418, 430
Dymerka, 260
- Eboli, 562
Edesheim, 506
Edinburgo, 281, 352
Eggenburg, 353, 509
Egitto, 309
Ehingen, 415
Eichstätt, 353
Ellwangen, 421
Epinal, 261, 272
Ermenonville, 270
Europa, 267, 271, 285, 331, 346, 350, 526, 568, 569, 572
Eutin, 506
- Fährbrück, 412
Falmouth, 259-260, 262, 266, 280, 282, 284, 285, 323, 324, 326-328, 335, 336, 338-340, 342, 344, 345, 350
Fanö, 347
Filadelfia, 267, 271, 396, 537, 567-571
Finale, 354, 515, 519
Finlanda, 314
Forchheim, 421, 431
Forchia d'Arpaja, 472, 492
Francia, 271, 272, 289, 339, 352, 365, 421, 505, 534, 572, 573
- Franconia, 431
Frankenburg, 429
Frasso, 470
Friburgo in Bresgovia, 422
Friburgo in Svizzera, 261, 303, 497, 503, 523
Frosinone, 542
Fuchsmühl, 411
Fugger-Babenhausen, Ducato di, 398
- Gadówka, 375
Gaeta, 460
Galizia, 509
Galliera, 516
Gargano, 521
Gars am Inn, 411, 412, 415, 419, 420, 425-430
Gateshead, 334
Geisenhausen, 423
Geistingen, vedi: Hennef
Genova, 256, 270
Gent (Gand), 354
Germania, 260, 395-435, 505, 506, 573
Giappone, 313, 425
Giromagny, 261, 272
Glasnevin, 265
Gmein, 426
Grange (Grenchen), 273
Graz, 430
Grecia, 287
Greifswald, 507
Grenoble, 263, 267, 287
Grigenti, vedi: Agrigento
Guhrau, 429
Gumniska, 388
Günzburg, 421, 428, 431
Gurk, 426
- Halbmeile, 420

- Hallein, 418, 430
Hamburgo, 304
Hameln, 332
Hamicolt, 412, 413, 420
Hanley, 262, 323, 325, 335, 338, 339
Hausach, 497
Helden, 429
Heldenstein, 412, 418-420
Helston, 282
Hennef, 429
Herlaar, 566
Hindustano, 313
Höckel, 506
Hołosk, 367
Holstein, 506
Hull, 351
Hüveroth, 413
Hyères, 279
- Inghilterra, 259, 260, 262, 266, 273, 279-282, 285, 294, 323-326, 335, 339, 342, 348, 354, 365, 572, 573
Ingolstadt, 422, 431
Innsbruck, 396, 410, 428, 430
Irenopoli, 517
Irlanda, 260, 262, 263, 274, 281, 314, 347, 348, 349, 359, 401, 531
Istambul, 512
Istria, 507
Italia, 260, 365, 377, 395, 439, 509, 573
- Janowice, 388
Jaroslav, 269
Jegorjevsk, 299
Jette, 530
Joigny, 317
Joinville, 261
Jugoslavia, 359
- Karlov, 286
- Karlsbad, 423
Karlsruhe, 422
Kent, 296
Ketershausen, 501, 502, 504
Kharkov, 271
Kielce, 388
Kiev, 260, 271
Kildare, 348
Kildorrery, 530
Kilkenny, 281
Kingstown, 263
Kirchhaslach, 501
Kirchheim, 509
Kobylitsa, 287
Kochawina, 365
Kolomna, 315
Kowle, 364
Kozelets, 287
Krefeld, 413
Krems, 509
Kryg, 388
Kręcice, 388
Kunzak, 353
Kushynev, 257
Kuttenplan, 510
- L'Aja, 256, 279
Landser, 417
Landshut, 413
Landsweiler, 429
Langres, 300
Lanherne, 285
Le Havre, 323
Leighlin Brige, 289
Leoben, 396
Leopoli, 358, 360, 361, 365, 367-369, 393, 394
Levadina, 516
Leyden, 277
Liège, 259-262, 266, 274, 275, 277, 279, 280, 289, 291, 292, 297, 303, 306-309 313, 322-335, 339

- Liflandja, 260
Limerick, 260, 262, 280, 401
Lindenau, 510
Linz, 505, 506, 515, 519
Lione, 534, 535
Liverpool, 350
Livonia, 314
Lixheim, 335
Łódź, 360
Lombardia, 410
Londra, 256, 260, 262, 264, 278, 281, 283, 287, 302, 316-319, 324, 341-344, 347, 350-353
Lorena, 261, 335
Louvain, 428, 560
Lubaszowa, 358-360, 366, 375, 386, 389, 565, 568
Lubecca, 341
Lublin, 360
Lubljana, 359
Lubowitz, 510
Łuck, 363, 370
Luditz, 413
Ludwigsburg, 507
Lugano, 261, 273, 277
Lussemburgo, 261, 280, 323, 339, 340, 407, 414, 429, 516
Lüttich, 406, 414
Luzzano, 452

Maastricht, 308
Maddaloni, 452, 475
Madrid, 579
Mannheim, 424
Mantova, 513, 516, 517
Manzanal del Barco, 579
Marbach, 270
Marburg, 406
Maria Enzersdorf, 507
Marocco, 505
Marsiglia, 283
Mautern, 322, 410, 426, 429, 430
Maynooth, 348
Mechelen, 303, 307, 330
Melle, 303, 330
Merano, 430
Mestre, 523
Meßhofen, 425
Metz, 259, 261, 272, 301, 322
Michajlowka, 332
Middelharnis, 258
Mielec, 362
Milano, 277, 300
Miskenskoje, 298
Missolonghi, 287
Modena, 354, 396, 397; Ducato di, 396, 403, 406, 408, 515, 519
Mojano, 473
Monaco di Baviera, 303, 330, 353, 400-402, 422, 423, 426, 428, 505
Monopoli, 521
Monreale, 521
Montecchio, 396
Montella, 448, 475
Montevergine, 463
Montevideo, 349
Montpellier, 534, 535
Mosca, 257, 260, 264, 272, 276, 279, 285-287, 315, 319, 332, 334
Mościska, 361
Moulins, 534, 535
Mount Melleray, 263, 314
Mühlhouse, 417
Münster, 506
Munstergeleen, 349

Namur, 260, 261
Nancy, 261, 272, 301
Napoli, 273, 329, 405, 447, 457, 459, 471, 483, 489, 494, 554, 556, 562, 576; Regno di, 562, 563, 576
Nassau, 396, 408
Nauders, 426

- Navolnoje, 299
 Neiße (Nysa), 510
 Neunstetten, 428
 New Orleans, 530
 New York, 323, 354, 570
 Nice, 320
 Niederachdorf, 411, 420
 Nittersdorf, 510
 Nocera, 477
 Nohant, 278
 Nola, 469
 Nordheim, 261, 323, 407
 Norfolk, 351, 352
 Nova Zelanda, 256
 Nowo-Aksakov, 320
 Nusco, 448

 Obeloisdorf, 430
 Oberpfalz, 411
 Oberkirchberg, 509
 Obertrennbach, 428
 Ochsenhausen, 501, 502, 504
 Odessa, 258, 269-271, 331
 Okocim, 376
 Olanda, 256, 258, 309, 521, 566, 573
 Olesno, 388
 Oropa, 541
 Osnabrück, 506
 Ostende, 323
 Oświęcim, vedi: Auschwitz
 Otchakov, 331

 Paddington, 344
 Padova, 521
 Paesi Bassi, 256
 Pagani, 343, 404, 405, 448, 455
 Palermo, 523, 556
 Palestina, 349
 Paolisi, 452
 Paramaribo, 566
 Parigi, 256, 262-264, 270, 274, 275, 277-279, 285, 289, 300, 310, 312, 315, 317, 324, 325, 330, 400, 506
 Parma, 554
 Passau, 402
 Passy, 345
 Pendennis, 327
 Pérouse, 422
 Peryshev, 286
 Petershausen, 419
 Peterskirchen, 430
 Pfaffenweiler, 422
 Pilzno, 362
 Pisa, 274
 Pittsburg, 413
 Pöchlarn, 429
 Poitiers, 534, 535
 Polonia, 278, 357, 359, 361, 364, 365, 367, 372, 376, 378, 381, 391, 393, 410, 507
 Pont-à-Mousson, 261, 272
 Poznań, 385
 Poznjaki, 299
 Praga, 307, 354, 406, 509, 510, 569
 Prior Park, 325
 Provaglio d'Iseo, 544
 Prussia, 396, 408
 Przemyśl, 518

 Racour, 338
 Ratisbona, 419
 Recey, 279
 Reggio Emilia, 273
 Repubblica Ceca, 568, 569
 Rheinland, 412
 Riedisheim, 417
 Riedlingen, 422
 Rjazan, 299
 Roehampton, 266, 316, 317, 319, 350
 Roermond, 262, 308, 521
 Roma, 256, 259, 260, 263, 267, 280,

- 294-296, 299, 317, 319, 324,
325, 328, 329, 337, 338, 341,
342, 353, 400, 405, 426-428,
430, 455, 456, 465, 512, 515,
519, 521, 527, 530, 531, 554,
572, 576, 579
- Romania, 364, 365, 503, 504
- Roth, 353
- Rothenfeld, 423, 427, 428
- Rottenburg, 500, 501
- Równy, 363
- Rumillies, 335
- Russia, 256-260, 264, 265, 267,
269-271, 276, 278-280, 283-286,
295, 301, 305, 310, 314, 318,
320, 322, 326, 331, 333, 336,
352, 505
- Sagnitz, 314
- Sahara, 350
- Saint Nicolas-du-Port, 261
- Saint Quentin, 274
- Saint-Sylvestre, 294
- Saint-Trond, 260, 261, 280, 285,
298, 303, 305-308, 310, 321,
323, 330, 335, 338-340, 354, 414
- Salzburgo, 505, 509
- San Martino Lupatoto, 516
- San Pietroburgo, 259, 260, 264, 271,
272, 279, 285-287, 289, 305,
314, 320, 328, 332, 334, 337,
340, 341
- Santa Domenica Talao, 448
- Sant'Agata de' Goti, 437-496
- Sant'Angelo a Cupolo, 448
- Satriano, 446
- Savoia, 277
- Scala, 501, 563
- Schönberg, 421
- Schwandorf, 426
- Schwedische Pommern, 507
- Schwindkirchen, 426
- Scifelli, 557
- Seckau, 509
- Selva Nera (Schwarzwald), 423, 497
- Sevilla, 318
- Sexten (St. Veit), 430
- Siberia, 279
- Sicilia, 267, 272, 317
- Siedliska Tuchowskie, 381, 388
- Slesia, 429, 510
- Slovacchia, 359, 568
- Soletta, 273
- Sondermühlen, 506
- Spagna, 505, 579
- Spielberg, 426
- St-Acheul, 310
- St Edmund's, 354
- Staten Island, 570
- Stati Uniti d'America, 256, 258,
323, 346, 350, 354, 365, 396,
402, 413, 427, 530, 537, 568-571
- Stein an der Donau, 354, 509
- Stiria (Steiermarkt), 429, 509
- Stoccarda, 320, 422
- Stoccolma, 347
- Strasburgo, 422
- Suriname, 523, 566
- Surrey, 289
- Svevia (Schwabem), 425
- Svizzera, 256, 260, 273, 332, 407,
422, 516, 573
- Tambov, 304
- Tarnopoli, 365
- Tarnów, 379, 381-383, 388, 509
- Tarquinia, 521
- Tchernigov, 287
- Teano, 462
- Teora, 447
- Terme, 441
- Tiefenbrunn, 330
- Tilburg, 566
- Tirolo, 426, 430

- Tombolo, 516
Torino, 293
Toronto, 359
Toruń, 360
Tournai, 261, 280, 303, 330, 349, 353
Trento, 325, 446, 447, 472, 488, 512, 562
Treviri, 412-414, 420
Treviso, 516, 517
Triberg, 498
Trois-Épis, 422
Tübingen, 275, 427, 428
Tuchów, 357-394, 565
Twickenham, 325
Tyniec, 509
- Ucraina, 568
Ulm, 424
Ungheria, 359, 410
Unterfroschham, 431
Urbino, 342
Uruguay, 418
- Vaals, 262, 322
Vallese, 277
Valsainte, 303
Varsavia, 261, 358, 360, 361, 377, 384, 390, 391, 393
Vaticano, 328
Vaud, 277
Vendôme, 274
Venezia, 290, 410, 513, 516, 517, 523
Verberg, 413
Verdun, 534
Verona, 515, 537, 538, 546
Verviers, 530
Vic-sur-Seille, 261
Vicenza, 521
Vienna, 262, 302, 303, 330, 347, 352-354, 396, 399, 400, 404-406, 409, 410, 426, 430, 497, 499-501, 504, 507-512, 521, 530, 570; Maria am Gestade, 411, 430
Villargiroud, 303
Villingen, 423
Vilsbiburg, 396, 400, 401, 406, 411, 413
Visp, 502
Viterbo, 523
Volhynia, 365
- Walachei, 502, 503
Wallis, 502
Wassenaar, 256
Waterford, 263, 314
Weimar, 270
Weinhaus, 292
Weisswambach, 414
Weißenstein, 415
Westminster, 318, 349

- Westfalia, 429
Weymouth, 285
Wiblingen, 509
Winterbach, 322, 406
Wittem, 260, 262, 266, 279, 280,
292, 296, 321-323, 336, 340,
406, 414
Włocławek, 360
Włodzimierz, 363
Worcester, 325
Württemberg, 413, 415, 421, 427,
431, 501, 504
Würzburg, 422
- Zagabria, 365
Zakynthos, 320
Zaleszczyki, 365
Zamora, 579
Zamość, 361, 363
Zurigo, 259, 261, 272, 273, 274,
277, 287, 291
Zwierzyniec, 364
Zwolle, 521